This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le frençais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,076,788

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

AP
20
.R48

AP Out 46x

REVUE

DE PARIS.

XXXII.

IMPRIMERIE DE H FOURNIER. ET Cie,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1836.

Contin.
Hiersemann
2-14-29
17800

OBSERVATIONS

DE

PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE,

SUR LES EFFETS D'UNE ASSOCIATION INTIME,

A L'OCCASION DES JUMEAUX SIAMOIS.

Si l'observation approfondie de l'homme, dans son état normal et anormal, est la source de toute psychologie, il convient d'apprécier les résultats d'une étroite union entre deux êtres dont la nature associa perpétuellement l'existence, les sensations, les idées, puisqu'elle les fit naître jumeaux et égaux dans leur commune destinée. C'est la première fois qu'une pareille étude s'offre aux investigations de la philosophie d'une manière aussi complète et aussi nouvelle.

Il s'agit des frères siamois qui, naguère, se sont montrés à Paris (1),

(1) Le Mémoire que M. le docteur Dubois, d'Amiens, a lu à l'Académie royale de Médecine sur ces jumeaux offre des détails intéressans; mais nous les considérons ici sous un jour nouveau, et relativement à leurs développemens intellectuels et moraux, dans leur association forcée. Les conséquences que nous en déduisons n'avaient point encore été exposées.

et, qui, complets dans leur organisation individuelle, adhèrent l'un avec l'autre par une région limitée de trois ou quatre pouces de largeur entre l'apophyse sternale et l'ombilic. Cette portion seule du corps participe des deux individus; mais la bande, plutôt cutanée que charnue, qui les rattache, ne présente dans son épaisseur médiocre qu'une sorte de tissu ligamenteux. Rien n'indique une communication intérieure, soit des viscères abdominaux, soit des vaisseaux sanguins, ou de rameaux nerveux de quelque importance. L'opinion de plusieurs anatomistes et chirurgiens qui n'ont pu, en effet, reconnaître aucune partie essentielle intéressée dans ce point d'union, admet même que la séparation pourrait s'opérer sans danger; mais elle effraie trop ces jumeaux pour qu'ils y consentent, et ils tirent profit d'ailleurs de cet état d'union qui les rend remarquables.

Tous les organes des sens et les membres, ainsi que l'encéphale et le reste du corps, jouissant d'une intégrité parfaite, il n'y aurait rien qui prolongeât l'attention, si ce n'était la position de ces jumeaux, d'abord placés face à face, puis devenue latérale par leurs efforts réciproques et volontaires; elle condamne leurs bras intermédiaires à se placer derrière eux, tandis que les bras du côté le plus extérieur profitent de toute leur liberté. Toutefois ces bras doivent se coordonner pour une même action dans chacun des frères; il faut donc le concours de deux attentions en même temps. Il en résulte le besoin d'une volonté simultanée de ces jumeaux pour tous les mouvemens qui réclament l'emploi des deux mains, et pour une multitude d'actes corporels ou extérieurs. Beaucoup d'autres actions, au contraire, restent personnelles à chacun d'eux; tels sont les mouvemens intérieurs, ou ceux des fonctions surtout.

Appartenant à la race mongole et au rameau méridional de cette branche sino-siamoise, ces jeunes frères, âgés de vingt-quatre ans, en portent tous les caractères par la teinte olivâtre, les yeux placés obliquement, les cheveux noirs et lisses, etc. Ils paraissent inférieurs, par leur taille mince ou grêle et par la force, à la race blanche européenne. Leur complexion, assez délicate et sensible, manifeste cependant plus de vigueur et de vivacité d'esprit dans le jumeau de droite (nommé *Chang*), que dans celui situé à gauche (*Eng*). Leur pouls n'est nullement isochrone entre eux, ce qui constate l'entière indépendance du système vasculaire de chacun. Cette indépendance existe aussi pour la sensibilité physique, puisque ce qui pique ou blesse les organes de l'un n'est nullement ressenti par l'autre. Ils n'ont donc réellement en communauté que ces sympathies morales si fréquentes, si transmissibles entre des êtres voisins qui se touchent et s'entr'aiment. Il est bien constaté, ainsi, que l'encéphale et le

centre circulatoire, avec toutes les dépendances de ces deux centres d'action, opèrent dans chaque individu séparément, malgré la concordance forcée des actes extérieurs et volontaires de ces jumeaux.

L'adhérence ventrale, ou plutôt ombilicale, qui leur permet cependant de se tourner de côté, bien qu'elle les astreigne sans cesse à rendre simultanées et harmoniques entre eux une foule d'opérations externes, ne les met point dans cet état de contrariété perpétuelle où se trouvaient, d'après Buffon (1), deux jumelles hongroises situées dos à dos et accollées par la soudure de leur os sacrum.

Toutefois, ce nœud d'alliance, et si l'on veut, cette servitude fraternelle, devenue indissoluble, a cimenté, entre ces jumeaux siamois, un pacte de société nécessaire. Ils se sont faits un d'autant mieux qu'ils y puisent une utilité réciproque, que leurs besoins sont pareils, qu'étant du même âge, presque en tout semblables, leurs fonctions organiques, et jusqu'à leurs facultés intellectuelles se devaient harmonier entre elles. On dirait deux instrumens, deux pendules sonnant ensemble les mêmes heures avec régularité. Si d'ordinaire, le besoin de manger, de dormir, et tous leurs actes corporels, opèrent de concert avec une inévitable égalité, cependant l'un des frères peut être incommodé, malade sans l'autre; l'un peut avoir plus d'appétit, etc., ou éprouver des différences dans le jeu de l'organisation que ne subit pas l'autre. Cette assimilation n'est donc point entre eux une incorporation. Il y a simultanéité et unisson le plus souvent, mais ni les corps ni les esprits surtout ne sont identifiés absolument, quels que puissent être les rapports de leur action et de leur force.

Ce sont les effets de cette indispensable société entre deux êtres aussi complètement équilibrés, de leur simultanéité d'instrumentation, de leur double sensibilité subordonnée à des impressions pareilles, et dans des circonstances toujours identiques, enfin de cette égale éducation, qu'il s'agit d'examiner.

Sans doute, deux organisations aussi constamment captives sous l'empire de semblables conditions d'existence, enchaînées l'une par rapport à l'autre, devront présenter une mesure et une qualité égales de pensées, de désirs, de facultés morales comme de fonctions physiques. Il naîtra une communauté de volontés, du moins relativement aux actions extérieures, pour concourir au même but d'utilité et de conservation.

Mais pénétrons plus avant dans le fond de leur singulière existence. Il ne s'ensuit pas de cette identification de la *vie de relation* entre ces ju-

(1) Voir l'*Histoire naturelle de l'homme* avec les additions, par Buffon.

meaux soudés, que leur *vie intérieure* individuelle, leur *moi*, puissent jamais se confondre. L'homme ici n'est pas simple machine à sensations. Nous avons vu que chaque frère a son cerveau et son cœur indépendant de son voisin : il y a donc deux personnalités à part, quoique adhérentes. On a remarqué, en outre, que *Chang* était plus fort, plus impressionnable que *Eng*. Tous les jumeaux, bien que nés sous les mêmes conditions, ne présentent point constamment de semblables caractères moraux ; ils ne pensent ni n'agissent pas toujours de pareille manière, quoique leurs analogies d'organisation puissent les rapprocher. La diversité des instincts natifs et des propensions naturelles entre les enfans issus des mêmes parens, et malgré la parité la plus exacte possible dans l'éducation, est un fait trop notoire pour pouvoir être contredit (1).

Les esprits ne pourraient rester égaux avec des impressions et des circonstances parfaitement semblables, selon l'hypothèse d'Helvétius, qu'autant que les constitutions internes et externes seraient absolument identiques.

Ce n'est même jamais uniquement de la conformité des aperceptions ou des sensations externes que résulteraient l'égalité des intelligences et la parité des habitudes morales. Il faudrait, de plus, l'identité des instincts innés ou des prédispositions fondamentales. En effet, si chaque conformation, chaque degré d'excitabilité et de développement de l'appareil sensitif ou d'autres organes influens signale une force vitale différente, une *ame* plus ou moins impressionnable en tel ou tel sens, dès la naissance des individus (car on en découvre déjà des traces dans les vocations natives de l'homme et dans les instincts des brutes), les éducations les plus semblables rendront des produits très différens : *ad modum recipientis recipiuntur sensationes*. Le déploiement de certaines fonctions, les génitales par exemple, fait éclore des propensions dominatrices plus impérieuses pour quelques individus que chez d'autres.

Ainsi, selon que les forces organisantes de quelques espèces d'animaux poussent au dehors, avec leurs instincts natifs, des instrumens propres à les accomplir, ces instincts subissent, ou surtout devancent, jusque chez les insectes à métamorphose, tels que la chenille et le papillon, les mêmes révolutions *morales* qu'éprouve la structure interne et externe de leur corps.

(1) Horace dit avec raison :

Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis. . . . .
. . . . Undè nisi intùs
Monstratum ?

Il n'est donc pas vrai que tout émane uniquement des sensations, soit chez l'homme, soit parmi les animaux, ni même que des organismes, en apparence, très conformes entre eux, soumis aux mêmes impressions, à des influences toutes pareilles, appellent des résultats nécessairement identiques. Les conformations ne commandent pas uniquement aux volontés ni aux facultés intellectuelles ou autres, puisqu'on voit aussi des réactions du moral contre le physique, lorsque notre double nature manque de concordance.

Soit que l'impulsion primitive des facultés émane de l'organisation, soit plutôt qu'une force animatrice (inconnue dans sa nature, mais manifeste par ses effets), prédispose d'abord les organismes naissans, pour telle ou telle destination sur la terre, les jumeaux semblent être, comme les fœtus d'animaux multipares, beaucoup plus similaires entre eux, par leur situation très resserrée et surtout par la simultanéité de leur origine, que les fœtus libres et successifs des unipares. Ceux-ci, nés en des circonstances diverses et plus exposés à des variétés de conformation, manifestent aussi des caractères bien autrement divers.

Il y a sans doute un type commun de constitution qui apparie les jumeaux siamois dans leur moral, non moins que dans leur physique. Chez eux, l'éducation ou les impressions extérieures, toutes pareilles et simultanées, ont dû leur procurer des élémens d'intellectualité simulaires et pour ainsi dire une égale nourriture spirituelle.

Toutefois ce fait ne peut être concluant que pour les notions générales, pour cette *lumière commune illuminant tout homme venant au monde*. Mais il ne s'ensuit pas que le fonds de l'intelligence de chacun d'eux ne doive posséder ses formes individuelles et spéciales. En effet, chaque jumeau peut penser à part, écrire à part, rêver dans son sens, comme chacun d'eux peut être ou malade ou autrement affecté, indépendamment de son frère, et l'un est supérieur à l'autre à beaucoup d'égards.

Il s'agit donc d'envisager de plus près les réactions réciproques de cette société adhésive, perpétuelle, de deux individus de même sexe, sur leurs facultés morales et leurs fonctions psychologiques.

Outre qu'elle assimile nécessairement leurs intérêts, elle les isole aussi, en partie, de la grande famille générale par cette incorporation forcée. Elle les maintient sur la défensive et dans une sorte de défiance qu'on ne veuille s'emparer d'eux, ainsi qu'on l'a fait pendant leur enfance. Ils se défendent d'ailleurs en commun par cette affection solidaire. Ils ont un *égoïsme* à deux.

Ensuite, la vie constamment objective de ces jumeaux, dans leurs relations de tous les instans, en fait l'opposé complet de la vie solitaire et d'intuition subjective personnelle. Toujours penser à deux, ou du moins

rester inséparables, est une situation qui exclut toute contemplation abstraite. Des liens aussi indissolubles empêchent d'être jamais parfaitement soi et libre de réflexion comme d'action. Il faut donc qu'ils existent plus en dehors qu'en dedans, ou plutôt *relativement* qu'*absolument*. Leur fraternité, trop étroite, exclut le mariage, et l'amitié est si intime, qu'elle doit éteindre presque tout autre amour. Leur existence, ainsi condamnée au célibat, ne saurait être complète dans toutes ses fonctions.

Il importe de constater les inconvéniens et les avantages de cette sociabilité portée à l'extrême et jusqu'à ne plus s'appartenir. Une immolation si perpétuelle de l'égoïsme a pour dédommagement une égale restitution de ce qu'on donne. Aussi, tout obligatoire que soit ce sacrifice, il ne doit pas coûter, puisqu'il est payé de retour : un cœur ami presse sans cesse un cœur ami, et communique sa chaleur fraternelle à leurs poitrines unies; expansion tendre qui doit couvrir de son charme tout ce que cette adhérence inséparable offre de gênant.

En effet, cet esclavage leur défend l'audace et l'indépendance de la pensée comme des actions, quoique l'habitude dissimule une partie de la chaîne qui les attache, et bien que l'utilité mutuelle en écarte la tyrannie. Il n'en résulte pas moins cette réciprocité constante d'attention qui les astreint à ne rien entreprendre de ce qui peut nuire ou déplaire à l'autre, mais plutôt à s'acquitter de tout ce qui est agréable à chacun. Voilà sans doute un auxiliaire bienveillant qui ne vous quitte pas, et chez qui les devoirs les plus fidèles prédominent toujours sur les droits. Ces jumeaux se trouvent dans un échange de tutelle l'un à l'égard de l'autre. Autant les hommes libres se croient riches de *droits* dans leur indépendance, autant les hommes liés par une association étroite, sous les lois civiles et religieuses, se sentent assujettis à des *devoirs*, et par là deviennent plus moraux, plus doux. Les jumeaux siamois, forcés d'harmonier leurs actions, leur caractère, leurs passions, se compriment ainsi dans un respect mutuel; ayant un témoin nécessaire de leurs plus secrètes affections, ils se contiennent dans cet état de modération et de sagesse commune. Cette surveillance, ce contrôle d'amitié les préserve de mal. De là résulte sans doute aussi le bon sens, la raison égale, la prudence qui les distingue, ou qui les empêche de s'abandonner à des excès funestes pour tous deux.

S'il n'y a chez eux aucune cause d'action extravagante, ni même de pensée excentrique, c'est que, ramenés sans cesse l'un vers l'autre, ils sont soumis à cette inévitable réciprocité de rectification. Leur moral n'a pas dû se corrompre; mais leurs facultés intellectuelles ne pouvaient obtenir les conditions d'une très haute portée.

Nous n'alléguerons point les formes de la boîte encéphalique de cette

tige mongole rétrécies plus que dans les nations blanches européennes. Mais on doit tenir compte aussi de cette délicatesse natale de la plupart des jumeaux, et surtout de la nécessité de vivre accolés. Celle-ci empêche toute concentration d'esprit, toute méditation isolée et approfondie; elle a dû ramener sans cesse leurs pensées vers le monde extérieur. Les frères siamois n'ont pas pu, suffisamment sans doute, faire converger tous les rayons de l'intelligence de chacun d'eux vers un seul centre, ni disposer de toutes leurs facultés mentales. On sait combien le partage en affaiblit l'énergie; on sait qu'aucune œuvre de génie ne peut être le produit de deux ou de plusieurs esprits, quelque étroitement associés qu'ils soient. Il y manquerait toujours ce cachet de l'unité qui le caractérise, qui forme le nœud de sa vigueur. D'ailleurs, l'égalité des études de chacun des Siamois empêche que l'un puisse ajouter aux lumières de l'autre.

De tout ce qui précède, on doit tirer quelques conclusions sur les bienfaits et les dommages résultant des associations les plus intimes. Les esprits entièrement à l'unisson n'y gagnent ni en étendue ni en force; ils s'emprisonnent, au contraire, dans un cercle étroit. Les affections morales peuvent, en revanche, se corriger les unes par les autres, émousser leurs aspérités dans ce frottement de tous les instans, profiter de leur union solidaire, pour s'en fortifier.

L'on doit ajouter, enfin, que si les cœurs tirent un puissant avantage de leur rapprochement entre eux, dans la société humaine, il faut, pour les esprits, l'indépendance, la diversité, la variété, et ces joûtes ou ces combats qui suscitent dans l'intelligence la force et l'ardeur de la victoire.

L. J. VIREY.

LA

VILLA MARAVIGLIOSA.

I.

Blaise, jeune peintre, comptait au nombre de ses belles qualités celle de n'être jamais allé en Italie. Né à Paris et dans la rue Saint-Honoré, ce qui lui donnait le droit de se considérer comme doublement Parisien, il admirait Paris, sans le ravaler par un éternel parallèle avec Rome, la ville des Césars, la ville des papes, la ville des rois dépossédés, la ville des villes. Le Louvre l'arrêtait de surprise; il ne méprisait pas le jardin du Luxembourg, quoique un peu symétrique; ni celui des Tuileries, malgré les nourrices assises au pied des marronniers, et les corbeaux perchés au haut des arbres; il pensait avec les étrangers que les boulevarts sont une promenade incomparable, les Champs-Élysées un magnifique développement de perspective, et les quais une assez somptueuse galerie de maisons et de monumens.

J'ai dit que Blaise était peintre : on me pardonnera donc d'ajouter que Blaise étendait son affection pour Paris au-delà des barrières. Rien n'égalait à ses yeux la beauté des campagnes arrosées par la Seine, l'Oise et la Marne. Sans affaiblir par des comparaisons

qu'il n'aurait su d'où tirer, le charme dont il était pénétré quand il dominait quelque vallon, il abondait en éloges sentis pour les coteaux de Bellevue, de Meudon et de Montreuil; il bénissait Dieu de n'avoir oublié ni l'île Saint-Ouen, ni l'île Saint-Denis quand il avait pétri le monde. Saint-Germain ne lassait jamais sa vue enchantée; Chantilly, ses pieds; Châville, Sceaux, Montmorency, faisaient battre son cœur. Un jour il m'arriva, dans une conversation avec Blaise, de parler de la Bièvre : la Bièvre est un petit ruisseau noirâtre avec lequel on fait des tapis; on croit toujours qu'il roule du coton; eh bien! ce nom l'émut jusqu'aux larmes. J'aurais respecté sa douleur; Blaise fut le premier à me dire avec attendrissement : C'est là que je pris le sujet de mon premier tableau.

— Le sujet d'un tableau sur la Bièvre où il n'y a ni eau, ni arbres, ni maisons!

— Il n'y a qu'un peu d'eau, c'est vrai, me répondit Blaise, mais je l'ai fidèlement rendue; cette eau n'est pas ombragée par vingt petits arbres noueux, mais ces petits arbres sont assez bien transportés sur ma toile, si j'en crois tes éloges. N'est-ce pas toi qui as loué les plates-bandes de choux et de céleris vues à travers ces petits arbres?

— Je me souviens maintenant, répondis-je à Blaise, de ton tableau; entre tes choux et tes céleris tu as placé une blanchisseuse qui a un mouchoir rayé sur la tête et un petit chien blanc à côté d'elle.

— Je remercie ta mémoire : tu comprends à présent pourquoi le nom de la Bièvre me touche quand on le prononce devant moi. Le premier sujet d'un tableau, c'est la première femme qu'on a aimée. On s'en souvient.

— C'est plutôt la dernière. Mais n'importe.

Ce court dialogue que je rapporte me fait souvenir de dire au lecteur que Blaise aimait beaucoup, au début de notre intimité, à reproduire, dans ses tableaux, les premiers arbres venus, tortus ou droits, feuillés ou non; il ne choisissait jamais. Dieu choisit-il? Sa joie était infinie à peindre des choux, des choux bien nuancés ouverts comme des roses, pleins de larges flaques de pluie; et en général, tout ce qui ne s'élevait pas trop au-dessus de l'horizon des artichaux. Il avait en grande vénération ceux qui

peignent le Chimborazo couvert de neiges; le Gange et le Meschacébé, entraînant des îles entières; l'Atlas et les Bédouins qui y campent; les pampas d'Amérique et les lamas qui y broutent; mais il ne se sentait pas porté à les imiter pour beaucoup de raisons : entre autres, parce que ces peintres étaient logés dans la Chaussée-d'Antin, d'où ils n'avaient pu voir le Chimborazo et les lamas, et parce qu'au fond il croyait, sans trop se fanatiser pour cette opinion, que la nature était aussi variée et aussi féconde en graces et en couleurs dans la feuille du chou que dans la feuille du palmier. J'étais parfaitement de son avis.

— Pourquoi non, je vous prie? Dégradation! mettre à côté de l'arbre aux immenses rameaux le chou qu'on fait bouillir! Je suis fâché d'une chose, c'est qu'on ne fasse pas bouillir le palmier. Quoi! comparer un canard à un cigne! un mouton à un cerf! une chaumière à un palais! — Je compare.

— Mais alors il n'y a pas de vrai beau?

— Non.

— Mais alors vous mettez Raphaël au-dessous de Téniers?

— Non, je les mets à côté l'un de l'autre.

— Mais alors vous placez sur la même ligne le tableau de M. Lehmann, *les jeunes Filles pleurant leur virginité*, et le tableau de Lantara, représentant de *jeunes blanchisseuses pleurant la perte de leur battoir*.

— Non, car je place Lantara infiniment au-dessus de M. Lehmann et de son maître, parce que nous savons tous de quelle manière des blanchisseuses pleurent la perte de leur battoir, et que nous ne savons pas plus que M. Lehmann comment, il y a cinq mille ans, les jeunes filles pleuraient leur virginité.

Ce n'est point mon ami Blaise qui se permettait ces opinions; il était trop bienveillant pour ses confrères; il souffrait beaucoup même quand j'osais m'exprimer ainsi devant lui.

Malgré sa modestie naturelle, malgré son talent réel pour le genre de peinture auquel il s'était livré, malgré ce genre de peinture, et la place toujours fausse qu'obtenaient ses tableaux à l'exposition; malgré le peu d'attention que daignaient lui accorder les journalistes, il parvint à avoir un nom presque aussi connu que ceux qui veulent ramener à la religion par l'art, et au christia-

nisme par le bleu de Prusse. Blaise ne voulait renoncer à rien, tout au plus à rendre justice aux effets pittoresques d'un moulin à charbon se découpant sur un horizon pur et accidenté par des plants de betteraves et du linge blanc étendu sur des cordes.

La dernière année de notre première période d'amitié, il exposa un cabaret de Gentilly. C'était adorable de vérité : comme la tonnelle était finement peinte! on respirait l'odeur du chèvrefeuille, on sentait fléchir sous les doigts les branches de sureau; que le vin coulait bien d'un tonneau en perce posé sur deux tonneaux vides! comme les côtelettes grillaient au feu! que l'aubergiste était content de ses hôtes! comme les jardiniers attablés mangeaient avec appétit! c'était un petit chef-d'œuvre; il excitait la faim. Paul Véronèse, ce dieu de l'école vénitienne, dis-je à Blaise au milieu du salon carré du Louvre, a peint des hommes à table, mais toi, Blaise, tu les as fait manger. — Chut! me répondit-il, ne va pas dire de mal de Paul Véronèse!

— Je ne dis de mal de personne; mais quand on est à table, même en peinture, c'est pour manger. Or, dans *la Cène* de Paul Véronèse, je vois de puissans princes et de superbes dames à table, mais je n'en aperçois pas un ni pas une qui mange, ni qui soit en mesure de manger de si tôt. C'est peut-être plus héroïque de ne pas peindre les grimaces qu'on fait quand on mange, mais ce n'est certes pas plus vrai.

Blaise me répondit finement : — Il y a pourtant une dame dans ce tableau qui a un cure-dent à la main.

Cette réflexion de Blaise me prouva que Paul Véronèse savait le mensonge de son tableau, et qu'il avait, en homme habile, récouru à la poésie de l'apparence pour ne pas répudier entièrement le commun de la réalité.

— Mais le commun, c'est souvent le vrai, mon ami Blaise.

Blaise eut peur de notre conversation; M. de Forbin passait, et nous avions sur la tête une *Mort de Lucrèce* de soixante pieds de long. Le tableau pouvait tomber, et M. de Forbin nous entendre.

A quelques jours de là, les journaux annoncèrent les récompenses accordées aux artistes qui s'étaient le plus distingués au salon. Qu'on juge si je cherchai dans la liste rémunératrice le nom de mon ami Blaise. Je lus au *Moniteur :*

« Sont nommés chevaliers de la Légion-d'Honneur :

« M. A..... qui a peint une baigneuse;

« M. B..... qui a peint une baigneuse;

« M. C..... qui a peint une baigneuse;

« M. D..... qui a peint une baigneuse;

« M. E..... qui a peint une baigneuse. »

Trente peintres de baigneuses étaient nommés chevaliers de la Légion-d'Honneur. Quant à mon ami Blaise, qui n'avait représenté avec infiniment de vérité que des tonneaux, des côtelettes et un restaurateur, il n'en était pas fait la plus légère mention.

Le choléra ne revient que tous les cinq, six ans; la famine n'est presque plus connue; la lèpre a disparu du monde; les baigneuses sont restées.

Quand un peintre ne sait pas même achever un bon tableau d'histoire, quand il ne peut se tirer avec honneur d'un Romain ou d'un Grec, quand il ne sait pas composer un groupe de sénateurs, quand il ne sait ni asseoir ni poser debout un personnage, quand il ignore s'il fera d'un pan de sa toile un Dieu, un membre du gouvernement provisoire de l'Hôtel-de-Ville ou une cuvette, il en fait une baigneuse, parce qu'une baigneuse est une chose nue, sans forme, sans expression et sans dessin, et qui vaut la croix de la Légion-d'Honneur.

Je ne vis plus Blaise; il s'était peut-être suicidé devant son tableau, que le gouvernement n'avait pas même marchandé, lui qui marchande tant.

Deux torts fort graves résultent des récompenses mal appliquées : le premier, d'encourager la médiocrité; le second, de désespérer le talent qui n'a rien obtenu. Reste à prouver qu'elles ne sont pas bien appliquées.

Auparavant, rappelons deux maximes de morale établies de toute éternité; nous serons dispensés d'émettre des personnalités à l'appui de notre raisonnement, ce qui nous convient fort; et nous simplifierons le raisonnement, autre avantage pour tout le monde.

Première maxime : le talent doit être modeste.

Deuxième maxime : le ministre ne donne la croix qu'à ceux qui l'ont demandée. Mais, si un artiste de mérite est modeste, il ne

sollicitera jamais la croix; s'il obtient la croix, c'est qu'il n'aura pas été modeste; s'il n'a pas été modeste, il n'a donc pas de talent.

Accordez la morale et le ministère, si vous pouvez; cela me paraît plus fort que la logique.

Le ministère ne s'excuse qu'en laissant supposer qu'il force les gens de talent à n'être pas modestes.

Quoi qu'il en soit, nul n'a une récompense s'il ne la demande; je ne dis pas une fois, mais trois fois. On adresse trois pétitions. La première, type des deux autres, est ainsi conçue :

« Monsieur le ministre,

« Mon tableau, mon livre ou mon père mérite quelque attention de votre part. Je serais heureux et fier, après avoir obtenu quelques suffrages dans le public par mon tableau, par mon père ou par mon livre, de recevoir une distinction plus flatteuse, et que je laisse à votre justice de m'accorder. »

On ne répond pas à la première pétition.

On ne répond pas à la seconde.

Si la date de la troisième pétition correspond aux anniversaires de juillet, on est nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, concurremment avec cinq maires, six gardes municipaux et un homme de lettres, qu'on décore pour faire un compte rond. L'homme de lettres est décoré, *quoique* homme de lettres.

Je connais un peintre de paysages qui espère être décoré lorsqu'on découvrira l'éléphant de la Bastille.

Blaise ne s'était pas suicidé; il m'apparut un beau matin.

Une révolution s'était opérée en lui; il s'en était même opéré plusieurs. D'abord il était sale; ses cheveux étaient longs; une redingote honteusement courte et un air inspiré complétaient son ensemble.

Je frémis. J'étais sûr que sa première phrase serait : Je pars pour l'Italie. Ce ne fut que sa seconde phrase.

— Rends-moi un service, me dit Blaise; indique-moi un nom moins trivial que le mien. Blaise! on rit quand je le donne. C'est comme si je m'appelais Colas.

— Et quand tu t'appellerais Colas, cela t'empêcherait-il d'être un grand peintre de paysage et de genre?

Blaise pâlit à ce mot de paysage.

— Voyons, ne vas-tu pas te nommer : Arthur, Alfred, ou encore plus ridiculement Heinz ou Heff? on fait son nom, mon ami Blaise. De César jusqu'à nous, tous ceux qui ont porté ce nom glorieux ne sont pas plus connus que les chiens auxquels il a été pareillement donné. Vois si les peintres italiens, — le seul cas où il soit raisonnable de les prendre pour exemple, — ont reculé devant la misère de leurs noms. L'un s'appelle, — *il Guercino*, — le louche ; — l'autre *Zucchero*, — sucre. Ceux-ci n'ont pas même de noms patronymiques ou de famille; ils sont tout sèchement désignés par le lieu de leur naissance, — *il Parmesan*, *il Perugino*, — le Parmesan, le Pérugin.

— Je m'appellerai donc Blaise, en Italie.

— Tu vas donc en Italie?

— Cela te contrarie.

— Beaucoup pour toi.

— Cependant c'est là que sont les grands maîtres.

— Je pensais que tu avais le projet de copier la nature en Normandie ou en Bretagne, en Provence ou dans l'Auvergne, et non les maîtres qui n'ont copié personne. Si tu crois que c'est une nécessité d'arpenter l'Italie pour être un grand peintre, apprends-moi où allaient Raphaël, Michel-Ange, Bramante, Véronèse, et tant d'autres qui n'allaient pas en Italie, puisqu'ils y étaient? Que prendras-tu de ces grands peintres? la couleur de la chair? Fais monter la fille de ta portière; si elle n'a pas sur les épaules et sur les joues une chair mille fois plus vraie que toutes les chairs des peintures de Raphaël, je consens à avoir toute ma vie un tableau d'histoire sous les yeux. Quoi? que veux-tu encore leur prendre? la couleur des étoffes? Va chez Delille, et emprunte-lui des étoffes comme il en vend; des cachemires, des brocards, des soieries de Lyon; oppose-les ensuite aux plus éclatantes draperies de Véronèse, et dis-moi, Blaise, si les manteaux et les pourpoints de tous les convives des noces de Cana ne sont pas de véritables haillons à côté? Que cherches-tu encore à imiter? la composition? Ceci ne se copie pas, tu le sais. Qu'iras-tu donc faire en Italie?

— Oui, me répondit timidement Blaise, on ne doit copier personne quand on se borne au petit paysage de chevalet; mais lorsqu'on aborde l'histoire, les grandes pages, le grandiose, la haute

couleur, le pompeux, le magnifique, il faut parcourir l'Italie pour étudier les merveilles de Raphaël d'Urbino.

— Tu dis Urbino, toi! Je comprends pourquoi maintenant tu aspires à changer de nom.

Blaise reprit : Les merveilles del Tintoretto, del Guercino, del Tiziano, del Perugino.

— Tais-toi, Blaise. D'abord, je sais un peu l'italien, et tu n'en sais pas un mot. Tu es de Paris, parle ta belle langue de la rue Saint-Honoré. Mais pour Dieu et pour dernière raison! vois si les Italiens, qui ont constamment Raphaël, le Tintoret, le Guerchin, le Pérugin sous les yeux, en sont meilleurs artistes pour cela. Ils peignent comme les Anglaises chantent. Le plus vil encan de l'Europe n'acheterait pas au prix de la toile le tableau du peintre italien moderne le plus renommé. Pourtant, depuis cinq cents ans, ces messieurs sont en possession de ces miracles de peinture que tu vantes.

— D'autres en profitent.

— Quels autres? Les artistes français de l'école de Rome? Soyons polis pour ceux qui y sont : n'en parlons pas. Mais soyons justes pour ceux qui n'y sont jamais allés, qui même ont voyagé ailleurs qu'en Italie. Ne citons que deux noms. Decamps, l'inqualifiable Decamps, n'a vu que la Turquie, où certes les galeries n'abondent pas; Roqueplan, le plus gracieux coloriste de l'époque, le plus vif, le plus frais des dessinateurs, l'imagination la plus fertile et la plus jeune, l'artiste qui a revêtu la verve du Midi de la patience du Nord, Roqueplan n'a visité que la Hollande.

— Mais, cependant, le ministre envoie les artistes en Italie pour s'y perfectionner.

— Vois s'il y va lui-même.

— Tu réponds par des épigrammes.

— Blaise, mon ami, tu es trop décidé à partir pour que je t'arrête; le succès des peintres de baigneuses t'empêche de dormir : fais ta baigneuse; mais je me souviendrai toujours, moi, des moulins de Montmartre que tu peignais si bien; Montmartre, les Batignolles à gauche, Saint-Denis plus loin dans la brume; le grand chemin et les voitures couvertes de poussière; un troupeau

de bœufs, des troupeaux de moutons, et des choux partout; des choux! Blaise, à donner envie de les manger.

Blaise me regardait avec indécision.

— Et ton cabaret de Gentilly, Blaise, quelle belle chose!

— Eh bien! accepte-le, s'écria Blaise : ce sera un souvenir d'amitié.

— Je le garderai, Blaise, pour te le rendre quand il vaudra 10,000 francs.

— Tu es fou. Vaudra-t-il jamais cela?

— Il aura ce prix quand tu auras peint en Italie ou à ton retour beaucoup de vierges à la chaise, au donataire, au poisson, au berceau, quand tu auras copié long-temps les Raphaël, les Titien et les Michel-Ange.

— Plus tolérant que moi dans ses opinions, Blaise s'adoucit et me dit en me serrant la main : Je vais aussi en Italie pour changer d'air, pour étudier un autre ciel, d'autres mœurs. J'aime l'Italie d'après le tableau qu'en font tous ceux qui en reviennent; ta haine ne s'étend pas jusqu'au peuple de cette contrée, je pense?

En parlant ainsi, Blaise intéressait mon respect à ses projets de voyage, et imposait silence à la discussion.

— Adieu, me dit Blaise, je pars ce soir pour Marseille, où je m'embarquerai pour Gênes; de là j'irai en Toscane. A Florence, je suis recommandé chaudement au comte de Frontifero, qui possède une magnifique galerie de tableaux dans sa maison de campagne sur l'Arno, très connue des étrangers sous le nom de *la Villa Maravigliosa.*

— Et tu te rends en Italie pour changer d'air, disais-tu?

Blaise sourit et me tendit la main.

— Je t'écrirai.

— Tu m'écriras.

II.

Blaise ne m'écrivit pas, selon l'usage entre amis. Mais un an après nous déjeunions ensemble au cabaret de Gentilly dont il m'avait donné une si ravissante vue.

C'est là qu'il me raconta son voyage en Italie.

Je le laisse parler.

Il est d'usage, dit Blaise, que les poètes espagnols ajoutent au titre de leurs pièces de théâtre l'épithète de fameuse : *la fameuse comédie;* cela ne tire pas à conséquence, on ne les lit pas davantage. Les Italiens sont Espagnols en tout ce qui concerne les monumens de leur patrie. La pierre la plus brute a été témoin d'un grand crime. Pour 50 francs, ils vous vendent le crime et la pierre. Je ne pouvais pas faire un pas dans Gènes, où je débarquai, sans marcher sur un souvenir, au dire de mon cicerone. D'abord la rue était célèbre dans la ville; ensuite la maison était célèbre dans la rue; la croisée était célèbre dans la maison; il y avait un clou célèbre sous la croisée. On me vola ma montre devant le palais Doria, du grand Doria, qui avait été le plus vertueux homme de son temps.

Dans les rues de Gènes, je rencontrai beaucoup de chiens errans de la poésie européenne, de ceux à qui la faculté de médecine du goût conseille les voyages en Italie pour se remonter un peu l'imagination. A les voir, on dirait qu'ils veulent emporter tous les monumens dans leur valise : ils mangent les palais, les cathédrales, les arcs-de-triomphe; ils dînent avec du marbre de Carrare, et se désaltèrent avec l'air bleu, l'air venu d'Ionie. Ils feraient supposer que nous n'avons pas d'air en France. Comme ils voyagent, non pour voyager, mais pour avoir voyagé, selon la spirituelle expression d'Alphonse Karr, ils remplissent des vessies d'air bleu; ils plient soigneusement des rayons de soleil dans leurs cravates; ils mettent des échos de la vague sonore dans leurs portefeuilles ; et de retour en France, ils versent les rayons, le bleu, le vague, le sonore, dans leurs amplifications, et ils vous font avaler, sous le titre de voyage, un grog mousseux, peu enivrant, mais facile à boire.

En débarquant à Gènes, j'eus la fièvre du pays, maladie qu'on doit à l'air bleu et à la vague sonore. Après mon rétablissement, je n'eus rien de plus pressé, comme tu l'imagines, que de chercher à m'introduire dans les galeries de peinture de cette célèbre cité, qui a des jardins sur les toits, parce qu'elle n'en peut avoir au plain-pied.

Le possesseur de la première galerie que je désirai connaître, mariait sa fille; l'entrée me fut refusée.

On réparait l'escalier de la seconde galerie; je fus prié d'attendre quelques mois pour la visiter.

Le maître de la troisième galerie n'aimant pas les Français, il ne leur accordait pas la faveur de la leur montrer.

Trois motifs principaux d'exclusion auxquels on doit s'attendre, et qui existent depuis qu'il y a des galeries en Italie : le mariage de la fille de la maison, la réparation d'un escalier, une inimitié politique.

Je partis donc de Gênes pour Florence, n'ayant encore admiré que l'air bleu, et n'ayant entendu que la vague sonore. — J'arrivai à Florence.

Le comte de Frontifero, à qui j'étais recommandé, n'était pas aussi fier que la plupart des seigneurs italiens; il ne se proclamait pas issu d'Hercule comme la famille d'Este, ni de Mars comme beaucoup d'autres maisons florentines; il ne prétendait descendre, assurait-il avec beaucoup de candeur, que d'Énée, nom dont il ne prenait que la première initiale, par une modestie encore plus louable. Il signait É^{ee} Frontifero.

Quoiqu'il ne tînt pas de la succession d'Énée sa belle *Villa Maravigliosa*, située à quelques lieues de Florence, sur l'Arno, il n'est pas moins vrai que cette superbe propriété appartenait depuis un temps immémorial, mais non avant Énée, cependant à sa famille, fière d'avoir donné trois papes à l'église, six gonfaloniers à la ville de Florence, et un incomparable amateur aux beaux-arts. Cet incomparable amateur, c'était, cela va sans dire, le comte Énée de Frontifero.

Il résidait toute l'année à sa *Villa Maravigliosa*, renommée pour ses eaux, ses jardins, ses bois, et surtout pour sa galerie de tableaux.

Ce mot de villa éveille, dans la mémoire de ceux qui ont admiré les colossales vues de Piranesi, des constructions gigantesques, auprès desquelles Fontainebleau et Versailles sont des joujoux. Mais quand on ne connaît la villa Panfili (aujourd'hui villa Doria), la villa Corsini et la villa Ferroni, que d'après ce dessinateur, on n'imagine pas que ces résidences se composent d'une maison fort bourgeoise, d'un jardin où il y a beaucoup d'eau, parce que l'eau ne coûte rien à Rome, et d'une foule de petits tombeaux, parce

qu'il est plus facile, en creusant le sol romain, de trouver des tombeaux que de n'en pas trouver.

Mais j'étais alors, continua Blaise, sous le coup de soleil de l'enthousiasme. J'appelais pin d'Italie le plus contrefait des arbres; palais, un monstrueux amas de marbre; et je m'agenouillais avec ferveur devant la première villageoise venue pour l'adorer comme une madone. Je jouais, en Italie, le rôle de don Quichotte en Espagne. Est-ce que l'Italie n'aura pas un jour son Cervantes?

— Je le souhaite de tout mon cœur, ajoutai-je en versant à boire à mon ami Blaise.

— La réception que me fit le comte Énée de Frontifero me ravit, et j'avoue, encore à présent, que sa villa justifie le titre de merveilleuse qu'elle porte, quoique Piranesi ne l'ait pas honorée de son crayon exagérateur.

— Dès ma première visite, le comte mit un noble empressement à me montrer les tableaux de sa galerie, qu'un jour très doux voilait d'un bout à l'autre. Des rideaux d'un vert tendre répandaient une ombre uniforme et imprimaient à l'ame attentive ce mystère religieux particulier aux églises. Sous cette influence de lumière affaiblie et de respect, les ouvrages sévères de l'école romaine se faisaient pardonner l'insuffisance de leur couleur, et les peintures de l'école vénitienne n'éblouissaient pas, aux dépens de la pensée, par leur éclat trop vif.

— Bref, tu fus enchanté, Blaise, de ta première visite au comte de Frontifero?

— Si enchanté que je n'avais joui que par une faveur exceptionnelle de la liberté de parcourir sa galerie; ce qu'il m'apprit après m'en avoir laissé jouir dans ses moindres détails. Mes éloges le payèrent, du reste, de sa complaisance. J'épuisai avec lui le vocabulaire de l'admiration : beau! très beau! corrosif! sublime! emportant! frémissant! hennissant! A la fin, je ne louais plus, je trépignais, j'étais en convulsion, en colère. Me portant à des excès blâmables d'exaltation, je fus sur le point de sauter sur les épaules du comte. Son grand âge et le nom d'Énée me retinrent seuls. Cependant l'usage était pour moi. Les étrangers ne louent pas autrement. Il fut content. Pour l'être absolument de mon côté, j'aurais désiré voir ses tableaux dans un jour, sinon meilleur, du moins

plus grand. Mais je modérai cette envie, comptant sur une prochaine visite, et heureux de me ménager des jouissances pour la durée de mon séjour à Florence.

—Préparez-vous à contempler, me dit ensuite le comte de Frontifero quand nous fûmes parvenus à la dernière travée de sa galerie, le plus précieux de mes tableaux, celui que je ne montre pas à tous les yeux.

— Un Tintoret?

— Mieux que cela.

— Un Raphaël? m'écriai-je, pour couper court.

— Mieux que cela.

— Mieux que Raphaël!

— Ma fille. Regardez!

Le comte tira un rideau, et je vis une jeune personne occupée à peindre une Vénus d'après le Titien.

— Elle s'appelle Vénus, comme son modèle.

La jeune fille se leva.

— Elle est digne de ce nom! m'écriai-je.

Mlle Vénus rougit, et me pria de lui dire mon avis sur la copie qu'elle peignait.

— Te voilà amoureux, mon pauvre Blaise! je gage.

— Amoureux fou. O Italie! pensai-je, patrie du soleil, des arts et de la beauté! Dieu créa la beauté pour l'Italie et la laideur pour les autres pays. Quels cheveux sabins avait Mlle de Frontifero! quels regards toscans! quel cou volsque! quelles mains samnites! quelle peau campanienne! quelle grace de bas-reliefs dans sa tournure! Odieux! murmurai-je encore en l'admirant; odieux! cent fois odieux le souvenir des Françaises, et des Parisiennes surtout! Il n'y a pas une Parisienne qui soit sculptée, qui ait du style. Ce sont de jolies femmes, voilà. Et qui est-ce qui n'est pas jolie femme?

— Comme tu étais loin, mon pauvre Blaise! des blanchisseuses de Gentilly. Et qu'arriva-t-il de cet amour?

— Attends. Pour m'achever, Mlle Vénus de Frontifero parlait le français comme l'italien...

— C'était un prodige.

— Elle avait même l'accent de Versailles. Je trouvai sa copie

admirable de tous points. Nous allâmes déjeuner ensuite sous un bosquet de ses jardins, les plus ravissans de la terre. Les arbres de France sont des bourgeois à côté de ces princes de la végétation. Quels poèmes que les fleurs d'Italie! Nos roses puent, nos jasmins infectent, comparés à ces fleurs. O Florence! la bien nommée, la ville des fleurs!

— Tu disais toujours cela, Blaise?

— Oui, mon ami. Je ne te parle pas des fruits. De même que le prince Carraccioli trouvait que la lune de Naples était plus chaude que le soleil de Londres, de même, moi, je trouvais que les écorces des citrons de Florence valaient mieux que les pêches de Montreuil.

— Enfin?

— Bourré d'admiration, d'enthousiasme et d'amour à la fin de cette première et délicieuse visite, je pris congé du comte de Frontifero et de sa fille, Mlle Vénus. L'un et l'autre m'accompagnèrent jusqu'à la grille de *la Villa Maravigliosa*, me faisant promettre de venir les revoir bientôt.

Comme je les saluais pour retourner à Florence, le comte de Frontifero me dit: « Le lien des arts est celui de l'amitié. Permettez-moi de vous donner un avis, quelque familier qu'il va vous paraître. Florence est une ruine pour les étrangers. Où est la nécessité de se ruiner? Pardon, encore une fois, de ravaler votre attention à des détails mesquins de la vie. Mais la vie existe. Je sais un hôtel noble, décent, commode, à deux pas d'ici. Vous y serez bien nourri, parfaitement logé, à un prix raisonnable. J'insisterais encore pour que vous y allassiez, quand même je n'aurais pas un éminent intérêt à vous savoir notre voisin.

— Mais comment! comte, je serais trop heureux d'être à deux pas de votre palais. C'est moi qui dois me confondre en excuses de voir un homme de votre rang, de votre naissance, de votre fortune, de votre talent, s'abaisser à me chercher un logement. Je me rends de ce pas à l'hôtel que vous m'indiquez.

— A l'enseigne de *Brutus sacrifiant ses fils.* »

Beau pays! m'écriai-je en saluant le noble comte Énée. Jusqu'aux enseignes de l'Italie qui sont une moralité et une peinture! Question résolue pour l'Italie: ramener à la vertu par les enseignes de cabaret.

— J'oublie de te dire une chose, ajouta Blaise avant de terminer cette première partie de son récit : le comte de Frontifero portait un habit de velours rouge.

Moi, j'ai oublié d'en dire une autre bien plus importante au lecteur. Blaise avait soixante mille livres de rente. Il peignait par goût et non par nécessité.

III.

Je me logeai, comme je te l'ai dit, à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils*. Il n'était pas des plus élégans, mais de mes croisées j'apercevais *la Villa Maravigliosa*, et cet avantage valait bien le plus fastueux mobilier du monde. Ensuite, rien ne m'était facile comme de me figurer que le *Dominiquin* avait occupé ma chambre, et que je me servais du pot à eau de Paul Véronèse. Mon aubergiste n'était pas homme à égorger ma chimère avec son couteau de cuisine. Au contraire ; si bien que lorsqu'il m'arrivait de lui dire : Signor Policastro, ne serait-ce pas chez vous que Bramante, se trouvant dans l'impossibilité de payer un plat de haricots à un de vos aïeux fort âpre à l'endroit de la carte, dessina sur le mur le portrait de ce plat et de ces haricots, et s'acquitta de cette manière pittoresque ?

— Comment, si c'est ici ; où voudriez-vous que ce fût ?

— Me montreriez-vous ce souvenir d'un grand homme ?

Ici le signor Policastro balbutiait et se rejetait sur les Français, spoliateurs universels de l'Italie. Évidemment les Français avaient emporté le dessin et le mur dans un fourgon. Outre son amour pour les arts, mon aubergiste avait un prodigieux talent de cuisinier. La cuisine italienne ! mon ami, rien ne l'égalait à mes yeux. Je souriais de mépris au souvenir de la cuisine parisienne, sans poésie et sans fromage ! cuisine de la décadence propre à produire des peintres de genre et une foule d'autres maladies ; mais la cuisine historique est là. Du fromage partout, du fromage dans les légumes, du fromage dans la viande, du fromage dans les fruits, du fromage cuit dans du fromage.

— Rien ne manque à notre gloire nationale, s'écria un jour il signor Policastro en posant devant moi six mets au fromage.

— Rien, ajoutai-je, signor Policastro, si ce n'est de mettre du fromage dans le café.

Je laisse un instant il signor Policastro pour passer à son noble voisin, le comte Énée de Frontifero, et à sa gracieuse fille, *Venere di Frontifero*.

Mes visites à *la Villa Maravigliosa* se multiplièrent. Je fus de la maison au bout de deux mois.

Ma passion pour Mlle Vénus marcha du même pas que mon enthousiasme pour la galerie de son père, la cuisine de leur voisin, mon aubergiste Policastro, et que mon ravissement pour l'air bleu et les rayons jaunes. La vérité m'oblige à dire que le comte m'interdit peu à peu, sous divers pretextes, l'entrée de sa galerie.

Tu t'imagines peut-être que j'aimais sa fille à la française, naturellement et avec discrétion, ramassant son gant pour toucher sa main. C'était un amour lyrique et par stances; je lui disais une canzona de Pétrarque, elle me répondait par un sonnet. Il est bien entendu que je ne lui déclarai pas ma flamme dans un salon, sur un prosaïque fauteuil, entre le chambranle d'une cheminée et un cordon de sonnette. Nous nous parlions d'amour italien, chaud, ardent, mêlé de fleurs et de poison, dans les jardins de *la Villa Maravigliosa,* tout pleins de ruines, de cyprès, de tombeaux. Le jour fortuné où je lui exprimai un aveu qui la rendit rouge comme un laurier-rose, elle était entourée de pierres funéraires. Sous ses pieds on lisait : DIIS MANIBUS. Sa main droite flottait sur cette inscription :

AELIAE. ROMANAE
CONIVGI. DULCISSIMAE.

Et quand je portai mes lèvres à son front, manière antique de recueillir une douce réponse, je lus au-dessus de sa tête :

SUB ASCIA DEDICAVIT.

Que ta pudeur se rassure, bientôt devaient se célébrer mes fiançailles avec Mlle Vénus de Frontifero.

— Et tu l'as épousée? Et la galerie est à toi, et la belle Villa Maravigliosa t'appartiendrait?

— Écoute, je n'étais pas fâché de connaître dans le pays la réputation de mon futur beau-père, avant de me lier pour toujours à sa fille. La villa est un bourg, et chaque maison de ce bourg, hô-

tellerie, magasin, atelier, dépend de la villa; juge si les locataires me dirent du bien du seigneur Frontifero, leur propriétaire. On me savait son ami, je répéterais les rapports élogieux qu'ils m'en feraient. De là quelque adoucissement au prix de leur loyer. Il y eut apologie universelle.

Mais un évènement me fournit les moyens d'apprécier plus directement le caractère et les mœurs du comte, mon futur beau-père.

Un soir que, retiré dans ma chambre, je dessinais un buste d'après l'antique, j'entendis du bruit à côté. Minuit sonnait. Les chiens avaient cessé d'aboyer, les chanteurs de se mêler aux aboiemens des chiens; un calme universel régnait dans la maison et dans les greniers. Conduit par le bruit que faisaient deux voix, je me dirigeai vers la cloison, et à travers les fentes j'aperçus Policastro, mon aubergiste, éclairant le comte de Frontifero qui entra et s'assit dans un fauteuil. Policastro posa la lampe sur la table et s'assit également.

Policastro ouvrit un livre qu'à sa forme et à ses taches de graisse, je reconnus pour être celui des recettes journalières. C'était un grand livre au fromage. Le comte prit une plume, et après avoir parcouru avec une gravité qui semblait alarmer son compagnon, il se mit en posture d'écrire.

— Voyons, messer Policastro, vous dites :

Dîner pour une famille anglaise.

Deux pollastri	30 fr.
Un jambon rôti.	50
Un bricoli stracinato.	10
Fegato à la milanaise.	12
Pasta frolla.	8
Total.	110 fr.

— Rien que 110 francs ! Tous les jours donc la hauteur de vos additions diminue, à l'exemple des pyramides d'Égypte. Vous vous ensablez, signor Policastro. Vous nous ravalez. Les Anglais ne voudront plus venir chez nous. Ils aimeront autant faire des économies en France qu'ici. 110 francs! vous vous imaginez sans doute qu'on obtient des canards avec des œufs d'araignée.

—Mais, seigneur comte, les Anglais ont encore accusé la carte d'être bien pesante.

—Qu'ils restent chez eux, ces voleurs! bientôt ils ne nous laisseront pas un seul Caracalla sur pied, ni un seul tombeau; ils emportent tout à Londres. Dans peu c'est à Londres qu'on ira voir l'Italie. Mais revenons au foie à la milanaise. Une fois pour toutes et par Bacchus, voulez-vous doubler vos prix, oui ou non?

—Mais on dit que j'écorche, que je lapide les voyageurs.

—Lapidez! on leur en montrera des villas comme la mienne! belles eaux, superbe galerie, pour des bricoli stracinati à 10 francs! —Puisque vous n'avez pas le courage de vôtre profession, Policastro, je vais vous assigner l'invariable prix de chaque mets; si vous y dérogez, je vous chasse.

Et le comte écrivit sur le tableau où étaient gravés les noms de tous les mets qu'on trouvait à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils*, les prix de chacun d'eux.

—Mais, signor, s'écriait à chaque ligne l'honnête Policastro, personne ne demandera plus de poisson frit ni de légumes bouillis, si vous les portez si haut. Respectez au moins les ragoûts au fromage; vous les dénaturaliserez par vos exagérations de prix. Vous exilez les *tagliarini*, vous perdez les *ravioli*. Ah! seigneur comte, grace pour les macaroni. Ne les profanez pas. Depuis cinq cents ans, c'est un prix fait. Les peuples antiques n'y ont pas touché. C'est un prix sacré. Vos pères l'ont fondé. Votre aïeul Énée!..

L'impitoyable comte Frontifero, appuyant sa main gauche sur son épée, comme pour soutenir son bon droit, traça sur la carte le prix onéreux et nouveau des macaroni, et il se leva.

Policastro saisit les pans de son habit rouge.

—Je vous dirai tout ce que je pense maintenant. Aucune considération ne me retient plus. Votre conduite est odieuse. Malheur à la maison d'Énée! Sa destruction approche.

—Taisez-vous, Policastro, ou je saurai vous remplacer.

—Vous ne l'oseriez, comte!

—Qui m'en empêcherait?

—Votre intérêt.

—Bah!

— Voulez-vous donc que je fasse connaître ce qu'est votre villa?

— Policastro, mon ami.

— Voulez-vous que je publie ce qu'est votre galerie?

— Policastro, *mio caro!*

— Faut-il que je dise ce qu'est votre fille?

— Policastro! Policastro! mon associé. Voyons, ne nous fâchons pas, je rabattrai quelque chose sur les macaroni, et que la paix règne entre nous.

D'un trait de plume Frontifero modifia le tarif des macaroni, et l'aubergiste et le comte se serrèrent la main, comme deux souverains heureux, après un congrès orageux, de terminer l'entrevue par une plus étroite alliance.

— Blaise, ton comte est un fou.

— Pas si fou, tu t'en convaincras plus tard. Je le fus, moi, quand j'eus été témoin de cette scène où mon beau-père, descendant d'Énée, m'était apparu sous les traits d'un restaurateur et où il avait été si mystérieusement question de *la Villa Maravigliosa*, de sa galerie et de la belle Vénus, celle qui m'apportait en dot la galerie et la villa. Y avait-il quelque tache à sa réputation? *Voulez-vous que je dise ce qu'est votre fille?* cette menace de l'aubergiste Policastro tonnait à mes oreilles. Vénus était-elle coupable?

Quand la paix fut conclue entre l'aubergiste et le comte, celui-ci ôta son habit rouge et l'accrocha au mur, posa son chapeau sur un coin de la cheminée, dénoua son épée, et releva les manches de sa chemise jusqu'aux coudes.

— Quand tu voudras, fit-il ensuite à Policastro, je suis prêt.

Policastro sonna, et aussitôt il courut vers l'escalier où j'entendis du bruit. Il revint; après avoir fermé la porte à triples tours, il vida sur une longue table des légumes, des poissons, des volailles et des fruits en quantité. Il ouvrit ensuite une armoire dans laquelle il prit des vases de cuivre de toutes façons.

— Mais c'étaient donc des sorciers, Blaise, que ces gens-là?

— C'étaient des cuisiniers.

Armé d'un coutelas, le comte dépeçait des volailles, taillait des légumes, hachait les uns avec les autres, tandis que mon aubergiste allumait le feu dans l'âtre, et aromatisait avec des épices au

fond des casseroles les comestibles que son illustre compagnon y précipitait.

Imagines-tu ma stupéfaction à l'aspect d'un descendant d'Énée transformé en sous-chef de cuisine, et la nature de mes réflexions en voyant le possesseur de la poétique *Villa Maravigliosa* éplucher des carottes? Jusqu'à deux heures de la nuit, il éventra ainsi des poulets sans laisser paraître sur son visage la moindre honte. Quand tout fut en train de cuire et qu'il jugea son ministère accompli, il se lava les mains, rabattit ses manches et ses manchettes, passa son habit, renoua son épée, et le chapeau sur l'oreille, il attendit que Policastro l'éclairât jusqu'à la porte par laquelle ils étaient d'abord sortis tous les deux. Rien ne peut se comparer à la rapidité avec laquelle s'opéra dans l'aubergiste le changement de manières.

L'égal du comte une minute auparavant, il redevint, devant l'habit rouge, le vassal respectueux, le locataire timide, le valet le plus empressé. Son bonnet dans la main gauche, le chandelier dans la main droite, le corps en deux doubles, il reconduisit le comte en l'assurant de son éternelle fidélité.

IV.

Je ne renvoyai pas à une seconde entrevue avec Mlle Vénus de Frontifero, tu le penses bien, l'occasion d'éclaircir les étranges choses et les singulières paroles qui m'avaient frappé derrière la cloison. Le difficile était d'entamer le sujet. Il est probable que je ne serais pas arrivé à mes fins sans le hasard d'une promenade dans la villa. Comme nous passions auprès d'une statue de l'empereur Vitellius, je me pris à dire :

— Les souverains ont eu quelquefois des faiblesses auxquelles on a peine à croire ; ainsi

Vitellius lavait sa vaisselle ;

Trajan mettait son vin en bouteilles ;

Constantin taillait ses sandales ;

Louis XIII faisait ses confitures ;

Louis XIV peignait ses chiens ;

Louis XV faisait son café.

Je conçois pourtant ces petitesses, ajoutai-je précipitamment, de peur que mon érudition ne voilât pas assez le coup que je portais; elles délassent par leurs trivialités des occupations de la royauté. Il ne faut pas qu'un arc soit toujours tendu; sans cela, il casse, pensait fort judicieusement Socrate, qui dansait, et qui dansait peut-être comme un arc. Votre noble père aime beaucoup Socrate, quoiqu'il ne danse pas, ne lave pas sa vaisselle, ne peigne pas ses chiens, et ne fasse son café ni ses confitures.

— Il a cependant ses manies, répondit en rougissant Mlle Vénus.

— Il fait peut-être des vers? c'est un bien noble travers quand on a son imagination.

— Pas précisément.

— Il s'occupe peut-être d'alchimie?

— Je ne pense pas qu'il se soit élevé aussi haut.

— J'entends. Il s'est arrêté à la chimie.

— A ses applications utiles, répondit Vénus.

— La chimie en a tant, qu'il est difficile de deviner celle qu'honore de ses veilles et de ses recherches le noble comte votre père. C'est de la chimie que de l'eau de Cologne, le vulnéraire suisse, les briquets phosphoriques et la cuisine.

— C'est peut-être à cette dernière branche de la chimie qu'il s'est voué.

— Il n'y aurait rien en cela qui me blessât, m'empressai-je de dire; les erreurs des grands hommes sont sacrées. Celle-là a son coin d'originalité. — Ainsi, votre père est comte le jour.....

— Et restaurateur la nuit, ajouta, achevant ma phrase, la naïve Vénus. Je vous devais cet aveu, puisqu'un jour nous n'aurons plus rien de caché l'un pour l'autre. Mais ne parlez jamais à mon père de ces singularités. Il rougirait pour nos aïeux et pour lui.

Je tenais enfin le mot d'une de mes trois énigmes. Mon futur beau-père était aubergiste par originalité. Lalande mangeait des araignées; le comte voulait faire manger des macaroni. Cela n'empêchait pas le premier d'être un grand astronome; ceci n'était pas une raison pour que le second ne fût pas d'une haute naissance, d'une immense fortune, et le possesseur de *la Villa Maravigliosa* et de sa galerie de peinture, deux trésors qui m'appartiendraient en acquérant un troisième trésor, sa fille, Vénus de Frontifero.

Quel était le mot de la seconde énigme, ou plutôt de la seconde menace de Policastro : *Je dirai ce qu'est votre galerie?*

— Pourquoi votre noble père, charmante Venus, lui qui m'a comblé de tant de bontés et qui les multiplie sans cesse autour de moi, ne m'a-t-il laissé voir que trois fois sa galerie dont je me suis montré le si juste admirateur?

—Vous le saurez. Mon père entreprit l'an dernier un voyage en France et en Angleterre dans l'unique dessein de connaître les galeries de tableaux qui enrichissent ces deux contrées. Quels furent son étonnement et sa colère quand il se vit repoussé de toutes les portes d'amateurs, d'accord entre eux pour lui ménager cette avanie!

A force de chercher la cause d'une impolitesse si blessante, il apprit qu'un Anglais, irrité contre lui, avait été l'unique machinateur de cette conspiration. Cet Anglais que mon père, pour des raisons particulières, n'avait pas voulu admettre dans sa galerie, s'était vengé à son tour en lui faisant interdire l'entrée de toutes les galeries de l'un et de l'autre côté de la Manche. En homme de cœur, mon père ressentit l'outrage; mais en Italien il sut le retenir dans le fond de sa poitrine. De retour à Florence, il arrêta que sa galerie ne serait plus ouverte à aucun étranger, de quelque rang qu'il fût. Il a fallu toute l'estime que vous lui avez inspirée, jointe à notre affection mutuelle, pour qu'il ait violé en votre faveur une promesse scellée par la vengeance. Maintenant vous comprenez comment, conciliant sa haine pour les amateurs étrangers et son amitié pour vous, il vous a d'abord accordé et ensuite retiré la permission d'admirer ses tableaux.

En voilà encore une d'éclaircie, dis-je en moi. Mais en m'adressant à ma future :

— Quand nous serons mariés, j'espère que l'interdit sera levé. Devenu son gendre, les tableaux m'appartiendront.

— Sans nul doute. Et si je croyais vous être agréable dans ma proposition, j'offrirais de vous introduire dans la galerie par une porte secrète, sous la condition que vous vous contenterez du jour qui y règne, sans tenter d'en augmenter la clarté en tirant les rideaux; car si mon père vous surprenait, il vous serait impossi-

ble de remettre sur-le-champ les choses en l'état où vous les auriez trouvées.

Jamais amant entendant un aveu long-temps soupiré, jamais ingénieur voyant sourdre à dix pieds d'un puits artésien l'eau dont il n'attendait le jaillissement qu'après avoir creusé trois cents pieds dans le roc, n'éprouvèrent une joie pareille à la mienne.

Les femmes sont en général plus heureuses de la joie qu'elles causent, que de la joie qu'elles éprouvent. C'est encore de l'égoïsme au fond; mais c'est un égoïsme plus intelligent et plus délicat que celui de l'homme.

Vénus partagea mon bonheur, et voulant le doubler, elle me remit la clé de la porte secrète de la galerie. Lovelace eût au moins attendu la nuit pour profiter de la facilité offerte de s'introduire auprès d'un objet aimé; plus fortuné que Lovelace, je n'attendis pas la nuit. Vénus n'était pas encore rentrée dans son palais, que j'étais déjà dans la galerie de *la Villa Maraviglioso*, à genoux d'enthousiasme devant trois ou quatre cents tableaux des plus grands maîtres de l'univers, italiens, français, espagnols, flamands, allemands, anglais.

Je vivais dans les siècles de ces rares génies, j'entrais dans leurs ateliers sévères par les marches antiques et dorées des cadres; je sortais de chez Giotto pour saluer Pérugin derrière son portique; Raphaël me souriait de sa fenêtre ciselée; adossé à son mur de cuivre, Michel-Ange, le sombre maître, m'étalait ses démons et ses damnés, tandis que le rude Albrecht Dürer alignait pour moi ses belles vierges allemandes contre des cloisons de chêne.

— Tu étais métaphorique en diable. Tu veux dire que tu passais, dans ton extase, de la peinture sur cuivre à la peinture sur bois.

— Tout simplement. Mais je n'ai pas achevé ma phrase.

— Achève-la.

— Tandis que j'éprouvais ces ineffables jouissances, la porte du fond de la galerie s'ouvre, et je vois entrer...

— Le comte Énée de Frontifero, je gage, accompagné de sa fille. C'était un guet-apens...

— Accompagné de l'aubergiste Policastro.

— Je n'y suis plus.

— Je n'eus que le temps de me cacher derrière une statue co-

lossale de Pollion. Malheureusement, en vrai Romain, Pollion n'avait pas de manteau. Je maudis sincèrement le nu.

A quelque distance que s'arrêtassent le comte et l'aubergiste, je n'évitais pas de les entendre. Renvoyés par les voussures de la salle, les échos m'apportaient leur conversation, que j'ai retenue avec la plus scrupuleuse fidélité, trop intéressé alors à ne pas en perdre un seul mot.

— Il n'en reste plus que deux, comte, dit le premier l'aubergiste, et ce ne sont pas les moins bons, sauf le respect que je vous dois.

— Hélas! ta remarque n'est que trop cruellement vraie, mon excellent Policastro. Mes aïeux...

— Vos aïeux étaient des prodigues. N'avaient-ils donc rien de mieux à faire que de manger en fêtes, en galas, en soupers, tant de vierges d'un si beau coloris, tant de saints personnages d'un si ravissant dessin? C'est presque de l'anthropophagie.

— Policastro, notre rang a ses exigences. On n'est pas noble pour vivre comme des laboureurs : respect à la mémoire de mon grand aïeul; passons le rideau sur leurs fautes.

— Et sur les tableaux qu'ils vous ont laissés surtout; quoique le jour approche où le rideau sera impuissant pour déguiser leurs fatales substitutions. Si je pardonne à votre aïeul d'avoir dévoré le côté droit de cette galerie, parce qu'il était prince et obligé de figurer à la cour de l'empereur; s'il a falsifié six martyres, deux transfigurations, huit amours, neuf enlèvemens, quatre cloîtres, et dix-sept vues de Venise, pour avoir des carosses, les premiers cuisiniers de France, et les plus adroits cochers de Londres; je suis impitoyable pour votre père, qui, joueur acharné, a dévalisé le côté gauche de la galerie, oui; et pourquoi? pour mettre à la merci d'une carte ces trent-neuf portraits de pape qui sont là; ces vingt-huit portraits d'abbesse des Camaldules, et la collection entière de Flamands de cette travée.

Mais s'ils sont encore là, ces portraits de papes et d'abbés, aussi bien que les tableaux de la galerie de droite, et d'ailleurs je les aperçois d'ici, me disais-je, je ne comprends pas comment le père de mon beau-père a pu les perdre au jeu, pas plus que je ne devine

comment son aïeul a dépouillé ce musée pour avoir des carrosses et des cuisiniers, si rien ne manque.

— Encore si toutes les copies qu'ils ont fait faire des tableaux vendus étaient bonnes, seigneur comte, reprit Policastro ; mais ce sont de déplorables imitations, sans goût et sans adresse. Je vous le répète, l'ombre de ces rideaux n'a plus la puissance de cacher tant de hideux mensonges.

— Policastro, l'enthousiasme est un grand coloriste ; pour t'en convaincre, je te citerai ce riche jeune homme, qui sera bientôt mon gendre. Il a pris ceci pour un véritable Caravage.

— Bon jeune homme ! répliqua l'aubergiste d'un air narquois.

— Ceci pour un Giordano.

— Ame noble et sans fard !

— Ceci pour un Jules Romain.

— Sa mère sera bénie entre toutes les femmes.

— Ceci pour un Michel-Ange.

— C'est un saint.

— Et ceci, Policastro, pour un Raphaël.

— Il ira au paradis ; c'est un dieu.

Et l'aubergiste et le comte se prirent à rire d'une façon si ironique et si bruyante, que, dans ma colère, je crus entendre rire aussi toutes ces exécrables copies, devant lesquelles je m'étais agenouillé. Dieu me pardonne, l'infâme Romain derrière lequel j'étais blotti, riait aussi. Pollion devait être aussi une copie.

— Et s'il savait, reprit l'aubergiste, que ce tableau qu'il croit de Raphaël, l'honnête jeune homme, est de vous et de moi. Je l'ai dessiné, et vous l'avez peint. L'original court les champs depuis dix ans, si je sais bien compter.

— Policastro, vous vous flattez ; vous n'avez presque pas mis la main à cet ouvrage.

— Vous me raviriez ma gloire ! c'est peu généreux, seigneur. Est-ce que je ne conviens pas de la part que vous prenez à la confection de mes ragoûts ? Vous êtes mon associé en cuisine, que je sois le vôtre en matière d'art.

— Le talent avec lequel tu te seras tiré des deux dernières copies que tu as faites d'après ce Dominiquin et ce Carlo Dolci, décidera de l'estime que je puis t'accorder.

— Il est bien temps, comte, de m'estimer, lorsque nous n'avons plus de copies à exécuter. Que copierions-nous? Il n'y a plus rien à copier ici.

— Je sais ce que je dis. Je marie bientôt ma fille à cet étranger, et j'ai besoin que l'illusion dure jusque-là. Si je ne pouvais plus lui refuser l'entrée de la galerie, et qu'il s'aperçût, par ta maladresse, de l'erreur universelle qui règne ici, je perdrais un gendre et les soixante mille livres de revenus qu'il apporte dans ma maison.

— Ah ça! mais de quelle fille parlez-vous? de Mlle Vénus? mais elle n'est pas votre fille.

— Pas tout-à-fait : elle est ma nièce, la fille de mon frère, mort en France.

— Vous lui feriez épouser une copie, à ce Français!

Vénus n'était pas sa fille! J'étais sur le point de renverser Pollion, et de m'écraser, ou de les écraser sous ses ruines.

— Mais, seigneur comte, pourquoi lui avoir caché qu'elle n'était que votre nièce?

— C'est qu'il est fou de tout ce qui est italien, et n'estime rien de ce qui ne l'est pas : peintres italiens, femmes italiennes, villas italiennes.

— Est-ce qu'elle n'est pas Française, Mlle Vénus?

— Elle est née, mon cher Policastro, je te l'ai dit cent fois, près de Paris, à Montreuil.

O Pollion! Pollion! une galerie de croûtes prise pour un musée incomparable! et sur le point de se marier avec une demoiselle de Montreuil, croyant épouser une Italienne. Et la taille étrusque, et les pieds volsques, et le cou sabin!

De nouveau le comte et l'empoisonneur au fromage se prirent à éclater d'une si indécente manière, que je dus devenir plus pâle que le Pollion. Un instant je crus n'être plus qu'une copie aussi.

Quelques minutes après, j'entendis un bruit; j'avançai la tête, et je vis que le comte et son acolyte, l'un grimpant à une échelle, l'autre la calant avec le pied, consommaient le dernier sacrifice dont la magnifique galerie Maravigliosa pût être encore victime. Un beau Dominiquin et un divin Carlo Dolci furent décrochés, et à leur place furent installées les deux copies qu'en avait faites Policastro.

— Pas mal, Policastro! pas mal! Tu n'as été qu'ignoble, cette fois-ci. Je te salue le premier copiste de l'Europe.

Cependant, lorsque les deux tableaux furent à terre, le comte ne les vit pas sans regret entre les mains de Policastro, qui allait sans doute les livrer à l'heureux acquéreur. Il les prit, les posa sur un fauteuil, et les regarda long-temps avec attendrissement. Des longues poches de son vieil habit rouge, il sortit un mouchoir et s'essuya les yeux. Le comte était ému.

— Policastro, ce sont mes deux fils, mes deux plus beaux, mes derniers. Quelle suave couleur! quel dessin! quelles draperies! seraient-ils encore moins beaux, comment les abandonnerait-on sans douleur? C'est tout ce qui me restait, et je les perds! Tous ceux-là ce ne sont pas mes enfans; les étrangers peuvent les admirer, mais pour nous, mais pour moi, ce sont autant de mensonges qui me rappellent de divines réalités. Avant de m'en séparer, j'ai résisté à tout. J'ai vendu mes chevaux, Policastro, ma mule, mes habits; je n'ai gardé que ce vieil habit rouge tout déchiré par dessous; regarde, Policastro.

Et comme Policastro, je vis de mon coin l'affreux dénuement du comte Énée. Une larme glissa sous ma paupière. Ce comte, puissant descendant d'Énée, était en lambeaux.

— Tu sais mieux que personne, Policastro, que, pour vivre, j'ai été obligé de m'associer à tes travaux, d'être aubergiste avec toi. Je tourne la broche et épluche les légumes...

— Seigneur comte..... Les sanglots étouffaient la voix de Policastro, qui baisait les mains du comte. Seigneur comte, la Providence ne vous laissera pas toujours ainsi. Espérez.

— L'espérance n'est pas même permise aux vieillards, Policastro; mais tous mes maux passés étaient légers comparés à celui-ci. Adieu, Dominiquin! adieu, Carlo Dolci! qu'ont vus mes aïeux, qui avez réjoui les regards de mes pères! qui avez été mon orgueil devant les étrangers. Adieu! mes enfans! adieu!

Et le comte appliqua ses lèvres tantôt sur un tableau, tantôt sur l'autre, les baisant avec toute l'effusion italienne. Au bruit de ces caresses multipliées, on eût dit que les personnages du tableau les lui rendaient.

Une seule pensée jetait son ombre jalouse sur la sensibilité de

l'aubergiste. Son amour-propre d'auteur (si un copiste est un auteur). était singulièrement torturé par ces admirations du comte pour les deux tableaux dont il croyait avoir au moins égalé le mérite par ses deux copies.

Quant à moi, ma douleur était fort tempérée par l'idée que si le comte n'avait plus de tableaux à vendre, il lui restait néanmoins sa splendide villa qui valait deux millions.

— Celle que tu espérais avoir en épousant la fille du comte?

— Précisément.

— Courage, seigneur, lui dit Policastro; montrez-vous plus grand que vos aïeux. S'ils avaient eu votre caractère, ils vous auraient légué un peu plus de tableaux originaux et un peu moins de copies. Encore si ces copies valaient les miennes! mais pourquoi vous lamenteriez-vous tant? Est-ce que votre nièce n'est pas sur le point d'épouser ce peintre français? Eh! vous serez encore riche comme le grand Énée.

— Ce mariage n'est pas encore fait, Policastro. J'ai des ennemis, si l'un d'eux révélait à ce Français que la superbe *Villa Maravigliosa* ne doit jamais passer aux étrangers; que la loi m'oblige à la transmettre directement à quelqu'un de mon nom, et par conséquent à l'un de mes neveux; crois-tu que cet étranger ne renoncerait pas aussitôt à la main de ma nièce, et ne quitterait pas sur-le-champ Florence et l'Italie?

— Ce n'est que trop vrai, comte. Les villas, fût-ce la villa Borghèse, fût-ce la villa Doria, ne peuvent être vendues, puisque nos lois ne sanctionnent pas, qu'elles réprouvent et cassent au contraire ces sortes de ventes; à plus forte raison, les villas ne peuvent passer aux étrangers; elles sont le patrimoine du pays. Ainsi ceux qui comme vous, comte, en possèdent, sont forcés de manquer de tout, de mourir de faim, au milieu des oiseaux, des fleurs, des eaux, des marbres et de superbes galeries, à moins que, vous imitant, ils ne se fassent aubergistes à la porte de leur palais.

— Après avoir remplacé, ajouta douloureusement le comte, les tableaux originaux de leur galerie inaliénable par autant de copies.

Ces singulières révélations achevées, j'aurais pu, en toute conscience, paraître aux yeux du comte et lui dire en face : « La

comédie est jouée, faites-moi ouvrir les portes; » mais le comte et l'aubergiste se retiraient emportant les deux tableaux.

Une fois en liberté, j'eus honte de me trouver dans cette infame galerie dont j'avais été dupe. Ma croyance fanatique, surprise et revenue à la raison, s'indignait de la présence de ces faux dieux auxquels elle avait prostitué ses adorations. Une révolution s'était opérée en moi; il y avait de quoi.

Avoir vénéré des comtes qui font la cuisine!

S'être enthousiasmé pour des galeries de copies!

Avoir aimé une Italienne de Montreuil!

Si je retirais ma parole de mariage donnée à Mlle Vénus de Frontifero, ce n'est pas parce qu'elle n'était ni riche, ni fille de comte, c'est parce qu'elle m'avait rendu ridicule.

Je sortis de la *villa*, mais avant de quitter la Toscane et l'Italie, je montai au dôme de l'église de *Sainte-Marie del Fiore*, à Florence, et de cette hauteur, je fis tomber un grand éclat de rire, en guise de malédiction, sur cette terre de mystification perpétuelle.

— Tu nous reviens donc pour toujours, Blaise?

— Pour toujours.

— Tu peindras encore des paysages?

— Beaucoup de paysages, de blanchisseuses et de choux; et que je sois de l'Institut si je perds jamais les tours de Montlhéry de vue.

Blaise a tenu parole, il est aujourd'hui un de nos premiers paysagistes.

On lit sur la porte de son atelier :

« Ici on est prié de ne pas parler de l'Italie.

« On est libre de cracher sur la peinture historique. »

LÉON GOZLAN.

DE L'ENSEIGNEMENT

DE

LA MUSIQUE VOCALE

DANS L'ARMÉE.

L'esprit militaire qui a si long-temps dominé le monde, qui a été si long-temps l'instrument le plus actif du mélange des races et de la fondation des nouveaux empires, l'esprit militaire semble aujourd'hui tombé dans une défaillance mortelle dont il ne pourrait se relever que par un de ces *retours imprévus* qui échappent complètement à la prévoyance humaine. On dirait que Napoléon, par la grandeur véritablement épique de ses exploits guerriers, par l'ébranlement fécond qu'il a imprimé au monde politique moderne, par l'incomparable puissance des ressorts qu'il a mis en œuvre, a rendu la gloire des armes désormais impossible, en élevant dans la mémoire des peuples de redoutables souvenirs et d'accablans objets de comparaison. Son règne a été la clôture du drame militaire; tout ce qui s'est fait après lui n'a paru qu'un maigre épilogue cousu à la suite, qu'un écho affaibli de ses coups de canon, que des jeux d'enfans succédant aux grands coups de sabre du géant pourfendeur. L'industrie, ignorante encore de sa future no-

blesse, l'industrie conquérante du globe semble appelée aujourd'hui, et par le vœu des penseurs et par l'esprit pratique de l'époque, à hériter de la prépondérance sociale, long-temps attribuée à la guerre. L'esprit militaire languit, les vieux soldats s'ennuient de la vie de caserne, et les jeunes conscrits, devant qui semble se fermer chaque jour plus irrévocablement la carrière de gloire ouverte à leurs anciens, les conscrits se demandent pourquoi on les enlève à leurs familles, aux travaux de la charrue, pour les tenir oisifs sept années sous un drapeau que jamais le souffle de la tempête guerrière ne déroulera; pourquoi on interrompt les occupations rustiques de leur jeunesse pour les renvoyer ensuite dans leurs foyers, vieux conscrits de trente ans qui n'auront jamais vu le feu, et qui ne pourront pas même charmer la veillée du récit d'une seule campagne. D'autre part les publicistes murmurent et parlent déjà de rogner les ailes de la gloire avec les ciseaux de l'économie constitutionnelle; enfin l'armée, cette brave armée dont l'uniforme toujours populaire en France faisait naguère ouvrir de grands yeux aux femmes; l'armée, dont tous les gamins de France imitaient les exercices au son d'un tambour enfantin; l'armée, cette élite de nos hommes, la fleur de notre jeunesse, la force et la beauté de la France; l'armée, si avide de gloire, on l'oublie aujourd'hui, et ses régimens, promenés de garnison en garnison, n'ont plus à opposer aux argumens des philanthropes et aux chiffres des calculateurs ces vieux drapeaux troués de balles et noircis par la poudre, justification glorieuse que la paix lui refuse.

Quelque triste que soit pour l'armée une pareille situation, il servirait de peu de chose de fermer les yeux à l'évidence, et au lieu de se renfermer dans une vaine et stérile dénégation, il vaut mieux se dire que si, dans cette époque de mutation et de renouvellement, l'armée souffre, avec le corps social tout entier, d'une oisiveté prolongée, d'une destination mal définie, de la fin d'un régime qui n'est pas encore remplacé, le seul parti sage et digne des esprits sensés est de chercher à entrer peu à peu dans les voies et les habitudes nouvelles que le mouvement des idées semble amener. On ne peut guère aujourd'hui procéder que par voie d'essai et de tâtonnement; chacun propose ses idées; les mauvaises périssent, les bonnes aussi quelquefois, mais quelquefois aussi elles surnagent; et

si elles ne sont point immédiatement comprises et appliquées, le temps, ce grand auxiliaire de la raison, leur vient en aide tôt ou tard, et les sauve de l'oubli.

Or l'existence de l'armée oisive, cette nécessité d'entretenir, de payer quatre cent mille hommes, tous choisis, les plus sains, les plus robustes du pays, a paru aux économistes un grave inconvénient. Les Romains, qui s'entendaient passablement à faire la guerre, les Romains, ce peuple de laboureurs et de soldats, ne laissaient jamais leurs légions oisives; l'ennemi vaincu, les soldats, de retour dans leurs foyers, creusaient des égoûts, construisaient ces belles routes que nous admirons encore comme des monumens de la durée des fondations du génie romain; et ce n'était pas seulement parce qu'ils trouvaient bon de faire servir les bras de leurs guerriers à l'embellissement de la ville éternelle; parce qu'ils croyaient qu'il appartenait d'embellir Rome à ceux-là surtout qui avaient su la défendre; ce n'était pas seulement pour épargner les deniers du trésor et pour y faire rentrer sous une autre forme la solde des légions, que les Romains en agissaient ainsi. Les Romains savaient quels soldats on fait avec cette race endurcie aux travaux de la terre,

> ... Robustorum muscula militum.
> Proles, sabellis docta ligonibus
> Versare glebas....

et ils ne trouvaient point, au milieu de l'activité de leurs campagnes, de meilleur moyen de tenir les troupes en haleine que de les remettre aux travaux de leur jeunesse. On sait ce que c'était que ces camps romains qui ont été dans nos provinces gauloises, le berceau de tant de villes. Quand Marius, mandé d'Afrique par le sénat, fut envoyé par la république au-devant de cette nuée innombrable de Cimbres et de Teutons, qui menaçait l'existence de l'empire, il ne sut rien de mieux pour préparer ses troupes aux périls de cette guerre de géans, que de leur faire creuser d'immenses fossés, et élever des barricades autour de leur camp; il leur fit remuer des masses énormes de terre, sûr qu'après ce rude noviciat, les mains calleuses des légionnaires manieraient mieux la pique et le sabre. On connaît les campagnes de César dans les Gaules, ces villes prises, alors que les assiégeans, assiégés eux-

mêmes dans leur camp par l'armée gauloise, ne se défendaient contre les attaques de la ville et de la campagne que par une double ligne de fossés prodigieux et de palissades, que l'armée romaine s'occupait à creuser pendant les heures de repos que lui laissait le combat. Le travail de la terre est en effet un noble et viril travail; l'homme énervé s'y retrempe, l'homme robuste s'y endurcit encore, et peut-être que la fable d'Antée, fils de la Terre, dont le corps épuisé retrouvait toute sa vigueur en touchant sa mère, n'était qu'une forme symbolique de cette vieille vérité.

On s'est donc occupé, dans ces dernières années, d'employer les troupes aux travaux publics, et bien que les allégories mythologiques et les traditions romaines aient eu beaucoup moins de part à cette mesure progressive que le motif d'économie, bien que l'esprit d'utilité bourgeoise qui l'avait dictée n'ait pu la recommander aux yeux de l'armée par aucune raison plus haute et d'une poésie plus populaire, elle a été supportée; c'est beaucoup; c'est un premier pas fait, qui pourrait amener de grands résultats si l'idée de la discipline, du devoir, du péril, de la gloire, si tout ce qui fait la noblesse et la grandeur de la condition militaire, venait vivifier la lettre morte, la mesure fiscale.

Depuis long-temps aussi les réglemens de l'armée avaient prescrit la formation d'écoles régimentaires; depuis quelques années, ces écoles ont été l'objet de soins particuliers. On y enseigne, aux soldats, la lecture, l'écriture, la comptabilité, quelques élémens de tactique et l'escrime; voilà pour l'art militaire. Comme d'ailleurs l'idée d'utiliser le temps du service au profit du soldat rentré dans la société, est déjà ancienne, plusieurs colonels ont ajouté à ce programme l'apprentissage de quelques métiers qui préparent l'avenir civil du soldat, en même temps qu'ils peuvent trouver leur emploi dans les chances si diverses de la vie militaire. Les journaux ont cité l'an passé, avec de justes éloges, les efforts tentés avec un si heureux succès par M. le colonel Brack. Une idée en amène une autre. Si les élémens des sciences, si la pratique industrielle sont introduits dans l'armée, pourquoi l'art ne trouverait-il pas sa place dans cette éducation supplémentaire qu'on reçoit sous le drapeau? où l'art pourrait-il être mieux accueilli que dans les rangs de l'armée française toujours admiratrice du beau, et qui battait

des mains à la vue des Pyramides avec le même enthousiasme qu'elle criait : Vive l'empereur!

Mais j'ai tort; l'art occupe sa place dans l'enseignement militaire. On apprend *la danse* à nos soldats, afin, sans doute, de ne pas laisser dépérir entre leurs mains l'héritage de galanterie et de graces chevaleresques que leurs anciens leur ont transmis. Eh bien! soit. C'est une chance de plus pour qu'il y ait lieu d'espérer qu'on fera bon accueil à ce projet :

D'INSTITUER DANS LES ÉCOLES RÉGIMENTAIRES L'ENSEIGNEMENT DE LA MUSIQUE VOCALE.

Cette idée, dont je ferai valoir tout à l'heure l'importance et sur laquelle je serais heureux d'appeler l'attention des artistes et des officiers supérieurs de l'armée, pourrait être mise à exécution sans difficulté; il s'agirait d'ajouter une classe trois fois la semaine à celles qui sont faites tous les jours, pour qu'en peu de mois, on fût à même d'en apprécier les résultats. Une légère indemnité, ajoutée à la solde des musiciens gagistes, serait la seule dépense qui en résulterait, et si l'essai était tenté sur quelques régimens de l'est ou du midi où les facultés musicales et les belles voix sont répandues, il y a tout lieu de croire que l'enseignement de la musique vocale deviendrait bientôt dans l'armée l'objet d'une attention spéciale de la part de l'autorité supérieure.

Si j'ai commencé par l'indication de quelques moyens de détail, c'est qu'aujourd'hui, grace à l'amortissement général de l'esprit public et à l'incrédulité avec laquelle on accueille tout projet nouveau, si simple qu'il soit, il faut en quelque sorte se faire excuser de la liberté grande qu'on a de désirer quelque amélioration progressive, en prouvant que les élémens de réalisation existent et qu'un peu de bonne volonté (chose rare!) suffit pour mettre la machine en mouvement.

Supposons donc, pour un instant, cette modeste utopie réalisée, et voyons ce qui en résulterait pour l'armée, pour le pays, pour l'art. Nous n'en sommes pas à prouver, j'imagine, la puissance guerrière de la musique. Depuis qu'il y a des armées, il y a des trompettes et des clairons, et du temps de Sésostris, comme aujourd'hui, on croyait nécessaire de *sonner* la charge pour exciter les troupes au combat. Toutefois la voix humaine a toujours été en possession de

produire la plus grande exaltation. Les auteurs anciens ne tarissent pas sur l'effroi qu'inspiraient aux troupes, aguerries pourtant, et savamment instruites, des Grecs et des Romains, les effroyables hurlemens des Barbares, et nos grands-pères, les Gaulois, quand ils allaient chercher fortune au-delà des Alpes, ne manquaient jamais, en face de l'ennemi, de choquer leurs épées contre leurs boucliers en poussant des hurlemens affreux. Les éclats de ces milliers de voix multipliées par les échos sonores des montagnes allaient annoncer aux Romains l'approche de leurs redoutables ennemis; c'était comme une menace formidable qui manquait rarement son effet, et qui, par la crainte, préparait la défaite. C'étaient là sans doute les premiers et barbares rudimens de *la Marseillaise* moderne. De nos jours, les cris forcenés, les hurlemens furieux, assujétis au rhythme et à l'intonation, sont devenus des chants; les clameurs féroces sont devenues un hymne guerrier; et les victoires de nos conscrits républicains sont là pour attester si elles ont perdu beaucoup de leur force à ce changement.

Quelle que soit la puissance incontestable de la musique instrumentale, on conçoit sans peine qu'elle ne peut jamais arriver aux mêmes résultats. Une vingtaine de musiciens par régimens, embarrassés de leurs instrumens, tout occupés de conserver la mesure et le doigté, peuvent-ils avoir un élan égal et souffler l'esprit de la victoire comme une armée toute entière qui marche enveloppée des échos de sa voix comme de la poussière qu'elle soulève, et qui, enivrée de ses propres accens, et rendant présente à chacun la puissance et la force de tous, se monte à ce degré de confiance et d'exaltation qui enlève l'homme à lui-même, au sentiment du danger, et lui inspire, comme dit De Maistre, l'enthousiasme du carnage.

Je me souviens parfaitement qu'en 1815, fort jeune alors, j'étais allé voir, comme tout Paris, les revues du Champ-de-Mai. Un trône s'élevait au milieu, et l'empereur en costume impérial, entouré des grands dignitaires, était venu voir défiler sa jeune armée, dernier effort de la France épuisée, et déjà promise aux funérailles de Waterloo. Je ne sais quoi de triste et d'inquiet était peint sur tous les visages. Il n'y avait rien là de cette triomphante confiance qui si long-temps avait annoncé les victoires de l'empe-

reur. On doutait, on calculait les chances d'un avenir que Napoléon ne devait plus maîtriser; on entrevoyait peut-être déjà les défections honteuses et les odieuses machinations qui devaient quelques mois plus tard livrer la France à la merci de l'étranger. Et pourtant le spectacle était beau. Les troupes rangées contre les berges du Champ-de-Mars, partaient au pas de charge et venaient déposer au pied du trône impérial leurs aigles et leurs drapeaux; les lanciers polonais et les cuirassiers brillaient d'un éclat que l'œil ne pouvait soutenir. A chaque file qui se détachait, on entendait retentir le cri de *Vive l'empereur!* cri de fidélité plutôt que d'espoir, d'hommes qui ne semblaient plus promettre que de bien mourir. Les nombreux spectateurs de cette dernière solennité de l'empire doivent se rappeler encore l'espèce de voile que la résignation et la défiance semblaient étendre sur ce brillant appareil. Mais quand les troupes revinrent du Champ-de-Mars, et défilèrent sur le boulevart Poissonnière pour regagner leurs casernes, elles se mirent tout à coup à entonner *la Marseillaise. La Marseillaise*, long-temps proscrite sous l'empire, venait d'être exhumée; l'empire épuisé invoquait les souvenirs de la république. Nos braves soldats débarrassés de la foule qui les observait au Champ-de-Mars, encore pleins de la présence de l'empereur, échauffés par la marche et par cette chaleur de résolution qui ne laisse jamais long-temps une armée française sous le poids de la tristesse, s'étaient mis à chanter *la Marseillaise* pour tout de bon. De ma vie, je le crains, je n'entendrai rien d'aussi beau. Ces vingt-cinq mille voix contenues entre les deux files de maisons du boulevart, vibraient avec une puissance qui vous ébranlait jusqu'au fond des entrailles; les ondes sonores attardées par la distance, mais grossies par l'écho, arrivaient en roulant comme les vagues furieuses qui déferlent sur le rivage. La parole manque pour rendre de tels effets; sous le coup de pareilles impressions, une défaite n'est pas possible.

L'introduction de la musique vocale dans l'enseignement de l'armée a déjà, en Allemagne et en Hollande, quelques antécédens, qui mieux que toutes les inductions permettent d'en apprécier les résultats. C'est une sympathie toute nouvelle que la musique établit entre les troupes et les populations; on connaît l'amour et l'aptitude des Allemands pour la musique; croit-on que ce soit pour les sol-

SEIS

dats un titre médiocre à la popularité que d'être les virtuoses, les artistes, les chœurs, à l'usage du peuple? croit-on d'ailleurs que la discipline ne profite pas de ces concerts qui font entrer si profondément dans le soldat le sentiment du rhythme, de la mesure, de l'harmonie; de l'harmonie, qui est la loi suprême du mouvement, dans l'art comme à la guerre, et qui n'est, à vrai dire, que la plus belle et la plus poétique expression de la vie? Les Allemands, ce peuple candide et religieux par essence, ont bien compris la puissance de la musique de l'armée. Chanter en chœur, c'est prier ensemble, et l'on sait que l'armée de Gustave-Adolphe s'agenouillait à Lutzen avant de combattre, et répétait la prière qu'adressait au ciel le héros qui la commandait. Parmi ces populations naturellement recueillies, la musique a remarquablement modifié les mœurs de l'armée; la piété qui leur est propre s'en est accrue, et l'art, ce grand auxiliaire de la religion, est venu initier ces intelligences populaires à des sentimens plus relevés. La musique, sans doute, agirait autrement sur nos armées; à chaque peuple son caractère. L'humeur enjouée et railleuse du soldat français serait peu propre sans doute à s'empreindre du caractère sérieux et grave des troupes allemandes; mais je serais bien étonné si nos armées n'inspiraient pas aux compositeurs qui travailleraient pour elles des hymnes de combat, des chants de marche dont le mouvement et la vérité représenteraient bien tout ce qu'il y a de poésie dans la *furia francese*. Ce serait d'aileurs une heureuse et puissante diversion opposée aux dangers des loisirs de garnison, et l'amour-propre du soldat ambitieux de paraître avec avantage dans le concert public le porterait à ces distractions, bien préférables à celles qu'il va chercher chez le marchand de vin ou chez les Aspasies de bas étage. Mais je veux citer un exemple pris sur une plus petite échelle et plus près de nous; on jugera si c'était à tort que les Grecs regardaient la musique comme une des bases principales de l'éducation publique.

A Ypres en Belgique, il y a une école de charité où les pauvres enfans du peuple apprennent un métier aux frais de la ville. Leurs parens les envoient à l'école tous les matins; au bout de quelques années ils ont reçu quelques notions d'instruction élémentaire, et sont en état de gagner leur vie. Il y a quelque temps, un digne prêtre, l'abbé Désir, chargé, si je ne me trompe, de la direction

morale de la petite école, je ne sais même s'il n'apprenait pas à lire aux enfans, l'abbé Désir s'avisa qu'il ne serait pas mal d'apprendre à ses enfans un peu de musique. C'était un homme qui savait que la musique est quelque chose de mieux qu'une distraction, et que l'amour de la musique est déjà une bénédiction du ciel et un gage de bonne conduite. La musique d'ailleurs pouvait ouvrir une profession à ceux qui montreraient le plus de dispositions. Il fit donc sa proposition, la ville accepta, et l'enseignement fut institué.

Mener une école de marmots n'est pas une petite affaire; l'anarchie trouble ou menace sans cesse cette république turbulente. Eh bien! à Ypres, l'abbé Désir établit sans s'en douter, et par contre-coup, le règne de cette paix perpétuelle qui, des petites écoles, ne s'est point encore, comme le voulait l'abbé de Saint-Pierre, répandue sur le monde entier. Quand ses enfans n'avaient pas été sages, veut-on savoir quelle punition il leur infligeait? Pour le délinquant plus de musique; on lui retirait son instrument. Aussi je tiens d'un des compositeurs distingués de la Belgique que l'école de l'abbé Désir est un vrai modèle de discipline; sans compter que la musique a marché bon train et que plusieurs de ces pauvres enfans qui apprenaient autrefois un métier bien rude lequel leur rapportait quarante sous par jour, sont aujourd'hui professeurs de musique dans les régimens et ailleurs, ce qui est un plus doux et plus agréable métier. Pourquoi n'en serait-il pas de nos soldats comme de ces enfans, et pourquoi l'amour de ce bel art n'agirait-il pas sur eux dans un sens favorable à la discipline, au devoir?

M. Guizot, dans sa belle loi sur l'instruction primaire, s'est souvenu de la musique, et il a été ordonné de par le roi que tous les enfans apprendraient la musique dans les petites écoles. Cela a été proposé, approuvé, voté, promulgué, inséré au *Bulletin des lois;* reste une petite difficulté. Il y a à peu près quarante mille communes en France, il faut trouver autant d'instituteurs sachant la musique et capables de l'enseigner. Aussi j'ai bien peur que la loi ne reste long-temps ce qu'elle est déjà, une loi excellente et parfaitement bien faite, sans que les enfans de nos paysans deviennent pour cela beaucoup plus forts en musique. Eh bien! voilà trois cent mille professeurs tous trouvés qui ne coûteront pas un sou au budget. O Béranger! ô Charlet! ô vous, le chantre du *Vieux Sergent,*

le peintre du troupier! dites, ne trouverez-vous point une dernière chanson, un dernier coup de crayon, pour nous venir en aide? Ce Pacot que nous avons vu si souvent apprendre l'exercice aux gamins du village, et commander la manœuvre à un bataillon coiffé de casques de papier et armé de sabres de bois, Pacot n'a-t-il plus désormais rien à faire pour la patrie? Non, Pacot rentré dans ses foyers, glorieux et triomphant, peut encore gagner un chevron; il peut encore *se couvrir de gloire sur toute la ligne*. Va, mon vieux troupier, lorsque entouré de ces enfans qui t'aiment, qui sont à toi, qui te grimpent sur les épaules, et qui te tirent la moustache, tu leur battras la mesure de quelque chant populaire; lorsque tu leur apprendras à chanter juste et en parties la gloire de ton empereur; tu ne seras pas moins beau, moins poétique, moins digne de nos respects, moins digne des chants de Béranger et du crayon de Charlet, que lorsque tu criais à tes enfans, de ta vieille voix de rogomme : *En route, mauvaise troupe!*

On pourrait faire un livre tout entier si l'on voulait énumérer les conséquences qui résulteraient de la mesure que nous proposons. Mais à quoi bon? la bonne volonté intelligente, empressée au-devant de tout ce qui est utile et beau, complètera, sans peine, l'imperfection de nos aperçus; quant aux esprits routiniers et indifférens, à quoi bon les prêcher? Les hommes auxquels nous nous adressons, ce sont les artistes, les amateurs des arts, ce sont ces militaires instruits et cultivés qui savent utiliser, au profit de leur intelligence, les loisirs de la paix, et ennoblir par le goût et le sentiment des arts l'inutilité momentanée d'une profession qui ne demande qu'à se rajeunir, qu'à se créer des titres à la sympathie et à l'admiration du pays. Voilà les seuls hommes, auxquels nous voulions avoir à faire, et ceux-là, nous en sommes sûrs, nous ont déjà compris.

Nous avons montré avec quelle facilité cet essai pourrait être tenté; nous avons indiqué, en passant, quels résultats il aurait sur le moral des troupes, quelle influence il pourrait exercer par contre-coup sur l'éducation musicale de nos populations si négligées et si barbares sous ce rapport. Qu'on nous permette encore, avant de finir, une dernière considération.

L'art musical, comme tout le reste, a ses momens de crise et de

rénovation. Or, les vingt dernières années que nous venons de parcourir ont été signalées par des progrès tellement importans, que ce serait méconnaitre les lois même de l'organisation humaine que d'attendre d'ici à long-temps que rien de notable s'accomplisse dans les mêmes voies. La musique dramatique a été renouvelée par Rossini, la symphonie par Beethoven. Au théâtre, Rossini a agrandi le cadre des développemens lyriques. Au système de la déclamation notée, de l'accentuation dramatique, suivant les paroles pas à pas, à ce système si grand, si beau, si fécond entre les mains de Gluck et de Méhul, a succédé une forme non moins belle, qui, si elle a entraîné dans de fausses routes le troupeau des faiseurs à la suite, n'a pas moins été, entre les mains de Rossini, la source depuis vingt ans intarissable de tous nos plaisirs. Le génie italien de ce grand homme a fait réaction contre cette espèce de captivité où le poète tenait le musicien, il a laissé ses mélodies s'envoler à tire-d'ailes et planer librement sur l'ensemble de la situation dramatique. Quelquefois, il est vrai, il s'écarte, il divague, sa nonchalance voluptueuse dédaigne de s'astreindre à nos convenances françaises; mais aussi quand il puise dans la situation même le motif de ses inspirations, quelle hauteur! quelle verve! quelle abondance! quel lyrisme! Ce n'est pas un raconteur se traînant note par note, à la suite de ses personnages, c'est un poète inspiré qui chante; c'est un aigle audacieux, qui, des sommets où il vous emporte, vous fait embrasser dans un coup d'œil plein et harmonieux le vaste ensemble de sa pensée. Jamais en lui, le chant ne sommeille; il s'élève à chaque instant comme un concert de voix mélodieuses, et toutes les douleurs, toutes les joies, toutes les émotions sont représentées sur ce clavier divin; soit qu'il prie avec Moïse, qu'il gémisse avec Desdemona, qu'il fredonne avec Figaro, ou qu'à la voix de l'ombre de Ninus, Sémiramis, éperdue, se demande quels sont ces accens plaintifs qui s'échappent de la tombe entr'ouverte et menaçante; toujours il chante, toujours il s'écrie, toujours il se répand en flots intarissables de mélodie, en suaves effusions, et alors même qu'il fait courir dans nos veines le frisson de l'anxiété, il n'éprouve même pas le besoin de déposer sa lyre, elle a des cordes pour tous les accens de l'ame.

Ce que l'art a gagné aux mains de ce puissant génie, serait trop

long à énumérer. Rappelons-nous seulement quels pas il a fait faire à l'instrumentation, quel parti il a tiré des instrumens à vent, avec quel art il a su jeter leurs voix mélodieuses au milieu des agitations de l'orchestre, avec quelle nouveauté et quelle puissance il a su grouper et mêler les voix dans des morceaux d'ensemble qui n'avaient point de modèles, donnant à tous une impulsion, une allure, un caractère propre, et demandons-nous s'il est probable que la nature, prodigue sans mesure et sans relâche, envoie demain un successeur à ce génie encore jeune qui assiste vivant à sa propre apothéose. Est-ce par l'exécution que nous chercherons à renouveler l'art? mais quelles merveilles aussi n'avons-nous pas vu rassemblées? Mmes Malibran, Pasta, Pisaroni, Sontag; puis Lablache, Rubini, Tamburini; trouverez-vous quelque chose de mieux? espérez-vous même tenir long-temps réunis tant de rares et prodigieux talens? non, sans doute, et cependant il faut le reconnaître, le répertoire de Rossini s'épuise, le public n'apprend plus rien à la représentation de ses pièces mille fois entendues, et son successeur où est-il?

Que dirons-nous de la symphonie? Attendrons-nous aussi de ce côté le successeur de Beethoven? Beethoven, ce géant auquel rien peut-être, dans l'histoire de tous les arts, ne se peut comparer; Beethoven, le plus grand génie d'artiste qu'il soit donné aux hommes d'admirer; Beethoven, épique comme Homère et Milton, fort et colossal comme Michel-Ange, tendre comme Virgile ou Racine, impétueux et passionné comme Shakspeare, austère et terrible comme Dante, universel comme lui seul; Beethoven qui a su élever l'expression du moindre de nos sentimens à une grandeur idéale, qui habite, pour ainsi dire, dans le sublime, qui s'y meut et qui s'y retourne comme dans son élément; attendrons-nous son successeur à celui-là? Je ne sais si je me trompe, mais quand j'entends la musique de cet homme, quand je le vois enfermer dans la moindre sonate la matière d'une symphonie, quand j'obéis aux irrésistibles impulsions qu'il vous imprime, il me semble que l'art doit respecter, pour un temps, le sillon qu'il a creusé et chercher fortune ailleurs; quand je considère, en un mot, ce que Rossini a fait pour le théâtre, ce que Beethoven a fait pour la symphonie, je me dis que ces deux colosses, en résumant sous une forme immortelle tout ce

que le génie moderne avait pu préparer d'inspirations musicales, nous avertissent, en quelque sorte, qu'il faut faire fructifier sur un plus vaste théâtre les leçons qu'il nous ont données.

Qu'est-ce aujourd'hui que le théâtre? L'Opéra-Comique, le Théâtre-Italien, l'Opéra lui-même, qu'est-ce que cela? Qui chante et pour qui chante-t-on? Je vois sur le plus vaste et le plus opulent de ces trois théâtres, deux ou trois chanteurs de mérite, une ou deux cantatrices, et pour auditoire deux mille personnes. Le Théâtre-Italien, ce sanctuaire de l'exécution achevée, brillante, irréprochable, le Théâtre-Italien contient douze cents spectateurs, et quels spectateurs! Non, non, si le génie de Rossini ne s'était point épanoui aux rayons du soleil d'Italie, si l'enthousiasme populaire de Rome et de Naples ne l'avait nourri et fortifié, ne lui avait renvoyé toute chaude cette ardente admiration qui est le salaire de l'artiste, il aurait jeté à cette foule inerte et sans ressort, ses plus divines inspirations, elle les aurait laissées tomber à terre, sans daigner comprendre qu'il valût la peine de les ramasser.

Le Conservatoire de son côté languit, quoique par de tout autres raisons. Là, ne manque ni l'amour de l'art, ni le respect du beau; là on n'accordera pas à une insipide roulade les applaudissemens refusés aux grandes idées, aux larges développemens; mais les six cents personnes que contient la salle se sont emparées des places pour plusieurs années, c'est toujours le même auditoire à peine renouvelé; la salle est devenue un petit fief inféodé à quelques heureux privilégiés qui s'endorment un peu dans la jouissance paisible et assurée de leurs plaisirs. Le flot populaire ne passe pas par là et n'y peut rien renouveler. Ajoutez l'inamovibilité du répertoire qui répond à l'inamovibilité du public, et vous verrez que le moment est venu ou jamais, de donner une nouvelle et forte impulsion aux développemens de l'art musical en France.

Eh bien! pour donner une semblable impulsion, je ne sache rien de plus efficace que l'éducation musicale de l'armée; il faut que l'art sorte aujourd'hui de ses petits tabernacles bourgeois, il faut qu'il descende dans le peuple et qu'il aille chercher des recrues dans ses derniers rangs. Or, l'armée c'est le peuple rassemblé, le peuple discipliné, hiérarchisé, organisé; c'est une députation du peuple prête à recevoir le feu sacré pour le porter ensuite sur

toute la surface du territoire. Le peuple est aujourd'hui la grande pépinière où les partis épuisés vont se renouveler, rien de grand ne se fait aujourd'hui qu'en son nom, qu'au nom de ses intérêts. La loi la plus féconde en résultats, qu'on ait décrétée depuis la révolution de juillet, c'est la loi de l'instruction primaire, qui consacre l'éducation des enfans du peuple. Que le savoir donc soit distribué au peuple, que l'industrie s'occupe de son bien-être, il y a là pour des siècles de travaux; mais que l'art aussi ait sa part dans les libéralités de ses puissans amis. Nous le demandons pour le peuple et pour l'art, pour le peuple que l'art ennoblira, élèvera, moralisera, pour l'art qui, armé de la voix puissante du peuple, pourra enfin sortir des serres chaudes où il est cultivé, et pousser ses racines en pleine terre, en plein vent, en pleine humanité. Je le dis avec une entière conviction, le jour où l'art quittera les boudoirs pour la place publique, une révolution plus grande aura été accomplie que lorsque de l'église il est monté sur le théâtre. Oui, faisons de la démocratie en musique; ce sera là une démocratie bienfaisante, pacifique, inoffensive, toute à l'avantage de tous.

Ici, en France, nous savons faire parler le cuivre et le bois, la trompette et le violon; nous avons les premiers orchestres du monde, et nous ne savons pas faire parler la voix de l'homme; et, dans nos fêtes nationales, quand nous voulons donner au peuple un concert, nous sommes tout surpris que l'Opéra, transporté en plein air devant le château des Tuileries, ne nous offre que des ressources d'une ridicule exiguité. Nous ne connaissons pas la puissance des masses vocales; quand Choron avait rassemblé cent voix d'enfans, nous restions ébahis; trente choristes allemands, qui savaient un peu leur métier, ont émerveillé pendant trois ans tout le dilettantisme parisien. Or, qu'est-ce que cela, je vous prie?

Figurez-vous que l'année prochaine, aux fêtes de juillet, vingt mille hommes sont réunis au Carrousel, et qu'un chant simple et majestueux est entonné par ce chœur vraiment digne du héros de la fête. Entendez-vous cette masse foudroyante, contenant au dedans d'elle-même la force terrible dont elle est armée, tantôt n'envoyer à votre oreille qu'un murmure doux et puissant comme le grondement lointain d'un tonnerre apaisé, tantôt, comme une mer furieuse, vous couvrir de ses vagues retentissantes? et dites si vous ne sorti-

rez pas de là plus ému, plus plein de respect pour ce peuple dont vous viendrez d'entendre la voix. Il y a dans la voix de l'homme je ne sais quelle secrète vertu qui saisit l'homme au cœur et l'ébranle malgré lui. Comme tous les instrumens sont faibles à côté de celui-là! Comme tout ce mécanisme, tout ce bois, tout ce cuivre, toutes ces cordes sont froides au prix de ces émotions qui passent sans intermédiaire d'un cœur dans un autre! L'art lui-même a disparu; j'entends la voix de l'homme, sa douleur, sa joie, et à ce cri, toute ma douleur, toute ma joie s'éveille et compâtit.

Beethoven, maître des forces de l'orchestre moderne, a pu concevoir la marche de la symphonie en *ut mineur*, cette marche qu'ont dû entonner les anges le jour où les étoiles furent lancées dans le ciel. Je prie les compositeurs de se figurer une minute qu'ils écrivent pour un chœur de dix mille voix, et je leur demande si cette seule idée ne leur porte pas à la tête, s'ils ne sentent pas leur imagination s'exalter, et aspirer à des conceptions gigantesques de puissance et de simplicité? Eh bien! si le rêve devenait réalité, si une fois, rien qu'une seule fois, ils avaient entendu, par une soirée calme et lumineuse, sous la voûte du ciel, leur musique chantée par une armée, applaudie par tout un peuple, dites, n'y aurait-il pas là de quoi allumer dans leur cœur un inépuisable foyer d'inspirations?

Il est temps de finir. Je n'ai voulu qu'indiquer une idée que tout le monde achèvera. Je voudrais qu'elle pût fixer l'attention des compositeurs, des artistes; je voudrais que quelques chefs militaires la trouvassent digne d'être mise à l'essai dans quelques régimens. Enfin, je demande aux écrivains, qui ont rêvé quelquefois à l'avenir musical de la France, de relever cette idée, s'ils la jugent digne d'attention; de la critiquer, de la développer, de la compléter, de la pousser dans le monde et de lui faire faire son chemin, afin qu'améliorée par leurs soins, elle puisse se présenter sans trop de désavantage à l'examen des hommes pratiques, et subir la difficile épreuve de l'application.

AD. GUÉROULT.

REVUE LITTÉRAIRE.

Il est bien entendu que tout le monde est parti, que la clé est sur la porte de toutes les maisons de ville, que cette revue littéraire ira trouver le lecteur à la campagne, qu'elle le rencontrera se promenant, chassant, péchant, dormant; s'il ne dormait déjà, il dormira certainement après; et c'est alors seulement qu'il se rappellera qu'il a laissé à Paris des amis journalistes. Les vacances ont commencé pour tout le monde; juges, avocats, professeurs, ministres, conseillers d'état, tout cela vole aux champs, tout cela sillonne les grandes routes, comme une troupe de passereaux, et les vallons de la Normandie, les grèves de la Bretagne, les montagnes du Puy-de-Dôme s'étonnent de cette nuée de visiteurs inconnus, pâles, maigres, étiolés, sentant le rapport, le rôle et le pensum; oiseaux de passage qui se croient libres, tandis que leur chaîne n'a fait que les suivre.

Et la littérature n'est-elle donc point partie, elle aussi, pour jouir de la douce oisiveté, à l'ombre des grands bois? ne se reposera-t-elle jamais de sa course fiévreuse? A-t-elle en cette saison un parfum de fleurs, de blés mûrs, de foin mouillé par la rosée du matin? Porte-t-elle une robe blanche et un chapeau de bergère, comme les rosières d'opéra-comique? Oh! mon Dieu, non! la littérature parisienne est toujours grave, sévère, stylée admirablement; tous les jours en se levant, elle trouve de nouvelles rides à son front; tous les jours, ceux qui l'ont long-temps guidée sentent le froid les gagner, et la solitude s'élargir autour d'eux. Qu'importe? elle conserve toute sa dignité, elle se drape en Romaine, elle poursuit en feuilleton ce qu'elle n'a pu accomplir au théâtre; et des lettres tout à la fois personnelles et pleines d'emphase et d'ostentation, sont destinées à nous faire oublier Mme de Sévigné.

Nous annoncions dernièrement deux volumes de *Caractères et Portraits* par M. Sainte-Beuve, et nous donnions des éloges à ce mélange exquis de grace et de finesse, qui éclaire d'une transparence soudaine mille coteaux fuyans, et jusque-là baignés d'ombre. M. Sainte-Beuve est un métaphysicien paysagiste; il revêt d'un coloris frais et pur des observations déliées et nouvelles. Sous un titre à peu près pareil, *Portraits littéraires*, les mêmes sujets ont été traités par M. Gustave Planche. Le livre de M. Planche est un livre fort. C'est un arbre élevé, robuste, mais qui offre au voyageur peu d'ombre pour se reposer. S'il a été donné aux hommes de pouvoir se rapprocher de Dieu, c'est évidemment par la poésie, la prière, le sentiment de l'admiration. Ne désespérez jamais d'un homme, si coupable qu'il soit, lorsque vous parviendrez à faire vibrer encore dans son ame les cordes de la bienveillance ou de l'admiration. Cette vérité peut devenir le fondement de tout un système de morale. Les masses ne sont point accessibles au dédain, à l'envie, à la critique âpre et individuelle; il faut au peuple de ces élans d'enthousiasme sympathique qui lui font battre des mains aux grandes choses et aux grands hommes! M. Gustave Planche a eu le tort de méconnaître, en certaines occasions, cette merveilleuse faculté de l'admiration qui sauve le cœur humain de la sècheresse et de l'isolement.

Le style de M. Planche est d'ailleurs de la bonne tradition française, point pâteux, ni subtil, mais ample et accentué, une sorte de transition entre la fin du XVIIe siècle et le commencement du XVIIIe, le tout saupoudré de quelques néologismes tout étonnés de se trouver plantés dans ces vastes jardins qui ont quelque chose de la solitude et de la majesté de Trianon. Serait-ce encore une attaque indirecte de M. Planche contre son siècle?

Un écrivain qui est pareillement dans les plus saines traditions de la langue française est George Sand, et ce mérite ressort d'une façon d'autant plus particulière, que les idées défendues par George Sand sont le produit de ce que notre civilisation moderne a imaginé de plus novateur et de plus révolutionnaire. Or donc, le mois dernier, George Sand vient de publier un roman, *Simon*, qui, sans affiches, sans annonces dans les journaux qui ont été créés exprès pour établir la royauté de l'annonce, sans articles et sans bruit, est parvenu en quelques jours à sa seconde édition, tant cette plume, virile entre les mains d'une femme, a su captiver et tenir en haleine tous les cerveaux de femmes; tant elle fournit, aux hommes les plus graves et les plus sensés, de nombreux sujets de réflexion!

Simon est un paysan, ce qui signifie un homme courageux, patient,

entêté, fort vain et taciturne. Paysan résume tout cela dans tous les pays. Simon aime Fiamma, nom symbolique, Fiamma, noble et Italienne, patriote exaltée, rêvant l'indépendance de sa malheureuse patrie, femme forte. Par quelle suite de crises, de sacrifices, de douleurs, ces deux ames si vigoureusement trempées et placées à deux extrémités opposées parviennent-elles à se réunir? c'est ce que le roman explique en ce style ferme et plein de l'auteur d'*Indiana* et d'*André*.

Assurément, Simon et Fiamma ne sont point des réalités tangibles à l'œil et au doigt, et l'on parcourrait le Forez en bien des endroits avant de découvrir la demeure de ces illustres hôtes. Mais ce qu'il y a de plus dans ce roman que dans tous les autres ouvrages qui usurpent ce nom, c'est la vie, c'est l'enthousiasme, c'est la colère, quelquefois la déclamation; c'est qu'à tous ces personnages le sang bout dans les veines. George Sand n'est pas précisément un penseur, mais un admirable metteur en œuvre. Elle n'a ni le loisir ni le pouvoir de creuser une idée nouvelle qui lui appartienne en propre; mais du moment où elle rencontre dans la foule, à la campagne, en rêvant, un paradoxe, une physionomie qui lui plaise, elle s'en empare, elle se l'approprie, elle idéalise ce que le hasard lui a livré informe et grossier. C'est avant tout une femme d'instinct. L'auteur d'*Indiana* a été le premier à repousser toute solidarité avec un système conçu d'avance et suivi avec persévérance. Il est évident que la vie extérieure, les lieux, les faits, la société qui l'entourent, agissent puissamment sur cette noble intelligence. De là cette chaleur continue, de là cette sympathie que rencontre dans la foule un talent accessible à tous les lecteurs, et qui nous laisse, sinon convaincus, au moins ébranlés.

Jamais d'ailleurs, nous le croyons, il ne s'est rencontré autant d'esprits inquiets et malades qu'à notre époque; le faisceau de croyances sociales est rompu, le centre de gravité perdu, et bien des planètes qui auraient dû tourner d'une marche régulière autour du soleil de la foi religieuse, politique ou littéraire, ont été lancées dans les abîmes de l'espace, et se sont brisées sans honneur et sans profit. Que de rêves, de théories, d'actions insensées! tout cela jeté au vent, tout cela, efforts généreux, réputation, talent, jeunesse, venant aboutir au suicide ou à une mort prématurée. Alphonse Rabbe s'empoisonne avec de l'opium; Armand Carrel est atteint d'une balle de pistolet.

Des lettres, des articles de journaux, des jugemens, des pensées, des fragmens de livres inachevés, ont été réunis par un parent d'Alphonse Rabbe et publiés sous le titre d'*Album d'un Pessimiste*. A cette publication posthume ont été ajoutées une pièce de vers de M. Victor Hugo et quelques pages d'Armand Carrel.

La lecture du livre de Rabbe vous cause un indéfinissable malaise; c'est quelque chose d'amer, de rude, d'excentrique, de violent, et qui conclut fatalement au suicide. Rabbe n'est ni un historien, ni un philosophe, et malgré ses puissantes invectives contre la civilisation et l'ordre de choses actuel, il ne se rattache en aucune façon aux philosophes du XVIIIe siècle. Certes, ceux-là aussi ont souffert: voyons Diderot, voyons Rousseau. Diderot aussi fut pauvre, et Rousseau misanthrope; mais la pauvreté de Diderot, c'est la pauvreté de l'honnête homme, de l'écrivain laborieux qui élève à lui seul le monument gigantesque de l'Encyclopédie; qui n'a pas le loisir de ramasser de l'or, parce que tout son temps appartient à son siècle, parce qu'il écrit tour à tour un chapitre pour Raynal, un chapitre pour Helvétius, un sermon, un roman, une traduction; parce qu'il cause avec le premier importun venu; parce qu'il s'épanche, parce qu'il se donne à tous; voilà la pauvreté de Diderot! Ce n'est pas lui qui eût réclamé impérieusement et par-dessus tout « une égalité de jouissances. » Rousseau aussi fut misanthrope; et cependant jamais entrailles ne s'ouvrirent plus sympathiquement aux souffrances du prochain; oui, Rousseau veut réformer, veut révolutionner l'ordre social; mais c'est un résultat de son puissant amour des hommes. Les hommes l'ont méconnu, calomnié, persécuté: il fuit leur contact, il évite leur présence, c'est vrai; mais pour cela renonce-t-il à sa tâche de publiciste? désespère-t-il de l'espèce humaine? moins que jamais. Rousseau est tellement poursuivi du désir de voir et de rendre les hommes meilleurs, qu'il remontera, s'il le faut, jusqu'à l'état sauvage pour trouver des modèles et des types de perfection. Ce n'est pas lui qui eût écrit cette phrase anti-philosophique: « Pourrais-tu me montrer des hommes heureux dans les liens de l'ordre social? *va, tous ceux qui veulent un peu de satisfaction les brisent.* Quoi qu'en disent une morale systématique, une philosophie mensongère, cet ordre est si faux et si pervers, que tout homme avide de bonheur n'en obtient un peu qu'à force de transgressions de la plupart de ses lois. » Quel défi brutal! quelle colère insensée!

Non, Alphonse Rabbe, vous n'êtes point un enfant du XVIIIe siècle, vous n'êtes point un philosophe, un publiciste. Qu'êtes-vous donc? un homme de tempérament. Ce livre mérite qu'on y revienne, parce qu'il contient une foule de questions morales qu'il est bon de mettre en lumière, parce qu'il faut savoir le dernier mot de ces récriminations égoïstes; il faut en montrer le danger et l'inanité; il faut convaincre d'impuissance et d'ignorance préméditée les hommes qui se font un piédestal de leur orgueil et qui réclament, avant tout, *l'égalité des jouissances*.

Ah! tel n'était pas Armand Carrel, *cette fine aiguille du plus pur*

acier! Jamais homme ne fut plus dévoué à l'idée, à la discussion, aux luttes de la parole et de l'intelligence. Il appartenait à la grande école des Manuel et des Benjamin Constant. D'autres s'occuperont de l'homme politique; nous ne voulons faire entendre nos regrets que sur la perte de l'écrivain. La plume de Carrel possédait des qualités éminentes; son style était concis, rapide et tournant court; il allait droit au but, et ne répugnait pas à faire un usage modéré de l'histoire de nos quarante dernières années pour étayer son argumentation; on sait qu'il travaillait depuis deux mois à une histoire du consulat. Il n'attaquait si vivement l'Angleterre que parce que son orgueil de Français souffrait intérieurement de voir un pays rival jouir du droit illimité de discussion et d'association qui n'était que maigrement octroyé ou même totalement interdit dans son propre pays; peut-être faudrait-il chercher le secret de bien des paroles d'Armand Carrel dans ces généreuses contradictions du cœur le plus loyal et de l'ame la plus intrépide qui ait brillé au premier rang du journalisme politique. Lui aussi était atteint d'une sombre mélancolie; lui aussi, quelques jours avant sa mort, répétait dans un cercle intime: « Nous avons trop vécu; » mais ce qu'il fallait à cette haute et sévère raison, ce n'était pas « une égalité de jouissances, » mais le libre développement de toutes ses facultés dans une sphère plus haute.

Ce que nous avons surtout loué dans M. Armand Carrel, le style, un style simple, clair et net, véritablement français, nous le retrouvons à un degré non moins remarquable dans un critique de premier ordre, M. Nisard; le style de M. Nisard est cependant beaucoup plus savant et plus industrieux que ne l'était la prose politique et quelque peu guerrière d'Armand Carrel. M. Nisard, qui nous donnera prochainement une excellente et économique édition des classiques, ne néglige aucune des ressources si variées et des nouveautés de style que lui offrent les langues opulentes de l'antiquité. Ce premier fondement combiné avec la lecture des prosateurs du XVIIe siècle, avec des habitudes d'esprit laborieuses et une vue des choses étendue et profonde, explique comment M. Nisard est aujourd'hui un des hommes qui sont le plus complètement dans la tradition française pour le style et les idées. Je ne sache rien de plus clair, de plus limpide, d'une chaleur plus continue sans grand éclat et sans pluie d'étincelles, que la prose de M. Nisard. Son style possède ce qui manque à tant d'écrivains de nos jours, de la suite et de la dignité; assurément, nous lui voudrions plus d'élan et de coloris; mais le fond même de sa diction correcte et élégante est essentiellement inattaquable.

Sous le titre de *Précis de la littérature française*, M. Nisard vient de

donner un résumé de l'histoire de la littérature française depuis le *Roman de la Rose* jusqu'à nos jours. Quoique nous ne partagions pas le fanatisme des éditeurs de mystères, de ballades, lais, et romans de chevalerie, pour cette littérature si peu accessible à la foule, nous conviendrons que M. Nisard semble avoir voulu imiter le dédain des écrivains du XVIIe siècle, pour tout ce qui les avait précédés, ce qui n'est ni juste ni original. *Le Roman de la Rose* est un ouvrage de transition, qui ne se rattache ni aux époques catholiques, ni aux œuvres du XVIe siècle; il est écrit tout entier dans le mauvais goût des allégories du XVe siècle, système déplorable qui a été abandonné sur-le-champ par Marot. Je le répète, *le Roman de la Rose* est une exception, et il n'a eu que peu ou point d'influence sur la formation de la langue française; le prendre pour type et résumé de la poésie et des idées du moyen-âge, est un point de vue inexact.

Froissard et Commines sont jugés avec une sévérité excessive. J'abandonne le délicieux chroniqueur, mais Commines méritait d'être traité avec plus de profondeur; Commines, c'est le génie des temps modernes se révélant sous sa face la plus nouvelle et la plus élevée, l'histoire; Commines, c'est Montaigne revêtu de la soutane de Bossuet, c'est le style politique. Comment M. Nisard a-t-il pu écrire : « Le nom d'histoire n'est pas plus applicable aux mémoires de Commines, qu'aux chroniques de Froissard; c'est un ouvrage fait *sans préoccupation littéraire, sans critique;* ce sont des *notes* qu'il envoie ainsi qu'il résulte de sa préface à l'archevêque de Vienne... Toutefois il y a dans ces *notes*, des *morceaux* qui, sauf la *langue informe*, ont déjà toute la gravité, toute la grandeur, toute la simplicité de l'histoire. » Rien n'est plus visible au contraire que la préoccupation philosophique et littéraire chez Commines; jamais il ne place ses remarques au hasard; ses chapitres, sauf quelques erreurs de date, sont disposés avec art; et bien loin que sa langue soit une langue informe, nous pouvons affirmer, après des lectures fréquentes et continues de ce grand historien, que sa langue se rapproche beaucoup plus de la nôtre que celle de Montaigne, par exemple. Et cependant Commines ne savait pas le latin; autour de lui ce n'étaient que faiseurs d'allégories, ou chroniqueurs pensionnés de la cour du duc de Bourgogne, comme Olivier de la Marche dont M. de Barante a suivi si complaisamment les récits officiels. Commines a donc créé la langue du XVIe siècle, comme Pascal créa celle du XVIIe; il a fait plus peut-être, il a émis sur la répartition de l'impôt, sur les droits des états, sur les franchises communales, des idées entièrement neuves. Non, Commines n'écrivait point des notes pour l'archevêque de Vienne, car rien ne ressemble moins à des notes que les Mémoires de Commines, qui songe surtout à donner la raison des faits.

Nous quittons les critiques pour les éloges. Rien de plus élevé, de plus fin, et surtout de plus moral, que la façon dont M. Nisard envisage Villon. Tout y part du cœur, et du cœur d'un enfant du peuple; Marot est achevé. Le chapitre sur Ronsard et son école est la paraphrase des vers de Boileau. L'exemple de Ronsard a été trop fatal pour ne pas excuser la sévérité de M. Nisard. Mais quelle dureté à l'égard de ce poète novateur, dont, après tout, le tort ne fut que de vouloir être trop classique! Comme M. Nisard se hâte de frapper au visage la pauvre statue de plâtre que les romantiques avaient relevée à la hâte! Nous ne pouvons ni ne voulons défendre Ronsard; mais son erreur fut une noble erreur!

Malherbe et Balzac sont appréciés avec un bon sens exquis.

Nous entrons dans les grandes eaux du XVIIe siècle. Ici nous échappe le fil qui nous a guidés jusqu'alors; M. Nisard, regardant sans doute le XVIIe siècle comme suffisamment connu, passe outre. Bossuet, Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, La Bruyère, n'occupent pas deux pages. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que recommence, avec Voltaire, la série de portraits, résumant en eux toutes les physionomies secondaires. Nous ne nous expliquons pas bien pourquoi M. Nisard, qui expose avec de nombreux développemens les théories de Buffon, a passé aussi rapidement sur ses auteurs favoris. Ce n'est d'ailleurs que dans la certitude d'avoir perdu d'excellentes choses, que nous exprimons ce regret.

Voltaire, Rousseau, Montesquieu, prolongent leur ombre majestueuse sur ce grand XVIIIe siècle; Diderot seul est omis. L'influence de Diderot fut cependant considérable sur la littérature de son temps.

Arrivé à notre époque, que M. Nisard appelle une époque de décadence, et que nous croyons une époque de rénovation, M. Nisard désigne, sans les nommer, quelques écrivains illustres, entre autres celui dont nous déplorions la perte, et dont M. Nisard disait qu'aucune loi ne l'empêcherait d'être un historien de premier ordre.

Ce qu'il y a d'excellent dans ce *Précis de la littérature française*, c'est la netteté et la logique. M. Nisard déduit rigoureusement les conséquences d'un principe qu'il a posé, et ce principe est vrai; il repose sur le génie même de la langue française. C'est pourquoi, même dans les points où il blesse quelques-unes de nos sympathies plus personnelles que grammaticales, nous l'acceptons et sommes prêts à le défendre.

Sans attendre la nouvelle édition des classiques latins, un jeune littérateur s'est mis à lire les anciens, et cette pieuse contemplation de l'antiquité nous a valu un roman, *Cléopâtre, reine d'Égypte*.

Nous ne rechercherons pas si le sujet choisi par M. Jules de Saint-Félix a été antérieurement traité, creusé, exploré, mis en tragédie, en drame, en poème, en roman. C'est une mauvaise fin de non-recevoir à

opposer à un livre jeune et nourri d'études consciencieuses, que de citer tous les modernes qui ont à l'envi défiguré les hommes et les choses de l'antiquité, et qui ont taillé dans le laticlave un justaucorps à crevettes. Qui sait? peut-être M. de Saint-Félix a-t-il vu là précisément un nouveau motif de rendre à Cléopâtre, à Antoine, leur démarche, leurs allures, de les faire revivre dans le pays qu'ils ont habité. Il y eut au XVIe siècle un homme qui, aidé d'une assez pauvre traduction de Plutarque, anima de son souffle puissant Coriolan, le pâle Cassius, César et Brutus le bon citoyen (*For Brutus is an honourable man*). Corneille, dans le vieil Horace; Racine, dans *Britannicus*, ont également donné, de la Rome républicaine et impériale, des images saisissantes et profondément vraies; enfin *les Martyrs*, ce centon de l'*Odyssée* et de l'*Énéide*, ne sont-ils pas venus tout récemment remettre les artistes sur la voie d'une intelligence poétique et morale de l'antiquité? Les modèles ne manquaient donc pas plus que les exemplaires contrefaits au jeune auteur de *Cléopâtre*. A-t-il suivi l'exemple des maîtres qui se sont surtout appliqués à donner une ame à leurs héros, ou celui de ses prédécesseurs qui ont donné à leurs personnages un vêtement moderne? là est toute la question.

M. de Saint-Félix a pris une sorte de milieu entre ces deux manières. Ces personnages, Cléopâtre, Antoine, Ventidius, Octave, que l'on entrevoit par la porte à demi fermée de l'*atrium*, sont réellement des Romains de la république; on leur chercherait vainement une perruque, et l'épée du triumvir Antoine eût paru lourde et grossière aux précieuses de l'hôtel de Rambouillet. Il faut donc hautement rendre cette justice à M. de Saint-Félix, de convenir qu'il est parvenu, à force d'études minutieuses, à donner une image fidèle de la société qu'il a voulu peindre. Peut-être l'accuserons-nous cependant de s'être plus nourri de Lucain, de Juvénal et de Martial que de Virgile, d'Ovide et d'Horace; il était des tableaux tout faits, dont il eût mieux valu reproduire les harmonieux contours que d'exagérer les lignes heurtées. Que l'on relise le désespoir de Didon en apprenant le départ d'Énée, le poète se contente d'un seul vers pour peindre le résultat physique de cette révolution :

> Terque, quaterque, manu pectus percussa decorum,
> Flaventes que abscissa comas.

Mais comme toutes les paroles qu'il met dans la bouche de Didon partent du cœur! quelle déchirante agonie! C'est son fils, son Ascagne, qu'elle voudrait lui enlever à ce père si pieux, *quem secum patrios aiunt portare*

penates, dit-elle avec une amère ironie : il y a dans ces imprécations de l'amante un sentiment de mère admirable; mais rien ne surpasse ce dernier trait : *Dii morientis Elisæ*, dieux de Didon mourante! On sait que les anciens regardaient comme saintes les dernières paroles des mourans, *extrema morientis*.

Certes, Didon et Cléopâtre étaient sœurs, toutes deux Africaines, toutes deux femmes de leurs frères, toutes deux voluptueuses, aimant les grandes choses et les grands hommes; la seule différence était peut-être leur taille. Cléopâtre entrait chez César sur les épaules d'un Nubien, tandis que Didon surpassait de la taille toutes ses suivantes. En apprenant la nouvelle du mariage d'Antoine avec Octavie, la Cléopâtre de M. de Saint-Félix s'abandonne à une douleur toute physique, toute matérielle : « On vit la reine serrer ses bras contre sa poitrine, et ses lèvres mordues saignèrent; ses pieds, qui touchaient les colonnes d'or du lit, se contractaient et semblaient vouloir se briser; puis un rire passa sur la bouche de cette femme; son œil nébuleux étincela, et un frisson fit plisser la neige de ses épaules. » Ce n'est point là ce dernier regard de Didon, cette dernière lueur de vie et de jeunesse, *quæsivit cœlo lucem*, que remplace bientôt le regret d'avoir vu une fois de plus cette terre odieuse; *ingemuitque repertâ*.

Si nous adressons ces reproches à M. de Saint-Félix, faibles reproches en réalité, c'est que nous partageons toutes ses sympathies pour la belle antiquité; c'est que nous voudrions voir son livre aussi pur de taches qu'un marbre de Paros; c'est que nous avons lu son roman de *Cléopâtre*, loupe à la main, fouillant nos souvenirs, toujours sur nos gardes, et bien résolu à ne pas accepter du latin moderne pour un prétendu fragment de la république de Cicéron. Eh bien! à la suite d'une lecture attentive, nous devons dire que le ton général du tableau est excellent, que la toge d'Antoine ne sort pas de chez Babin, comme toutes les friperies du moyen-âge, dont on a si long-temps fatigué nos yeux; que M. de Saint-Félix a eu le talent de mettre à profit des lectures qui ont d'ailleurs besoin d'être complétées.

Mais la seconde question que nous nous étions proposée, M. de Saint-Félix l'a-t-il résolue? a-t-il donné à ses personnages une ame, un caractère? en a-t-il fait des types réels et durables comme nous les voyons chez Corneille, Shakspeare et Racine, qui ont eu plus souci de l'esprit que du corps, du fond que de la forme? Cette partie du problème n'était pas moins grave à résoudre, et elle a surtout préoccupé M. de Saint-Félix. Ainsi, il nous apprend dans sa préface qu'il a essayé de personnifier trois idées. « Cléopatre est le sensualisme et le scepticisme antique,

Antinoë est la nature naïve, pure et forte; Esther la sagesse, c'est-à-dire la foi, la connaissance du vrai principe, par la révélation divine. Antinoë, la Nubienne, et Esther, la Juive, sont d'énergiques protestations contre l'ordre immoral, sceptique, anti-social et despotique, dont la dernière reine d'Égypte est le symbole. » Eh bien! cette systématisation préméditée a été pour l'auteur une chose fâcheuse, un lien qui a gêné ses mouvemens; ce qui pouvait être tout au plus excusable dans une œuvre catholique, devient choquant dans une composition qui cherche à se rapprocher des formes de l'antiquité. Le paganisme a bien rarement divinisé des idées, surtout le paganisme romain, et c'est encore une critique que nous ferons à l'ouvrage de M. de Saint-Félix, d'avoir souvent confondu la mythologie catholique et la religion plastique de la Rome des Césars. Cependant, par le temps qui court, au milieu de cette absence complète d'idées générales, en face des derniers erremens de l'école matérialiste *de l'art pour l'art*, c'est à peine si nous nous sentons le courage de blâmer M. de Saint-Félix d'avoir voulu, avant tout, donner à ses personnages une ame et une tradition.

L'intrigue est fort simple, car dans ce livre l'auteur a eu plus de souci des détails, du style, des décorations et aussi de la pensée, que de l'agencement des scènes. Cléopâtre est tout à la fois un *roman intime* et un *roman antique*.

Cléopâtre se rend avec Pharam, jeune Nubien séduit par sa beauté, au temple de Vénus Arsinoé, « qu'on prenait de loin pour un grand vase d'albâtre oublié par les nymphes au bord des eaux. » Là, Pharam déclare son amour à la reine d'Égypte; mais celle-ci ne songe qu'au triumvir Antoine, et refuse un si modeste adorateur; à la nouvelle du mariage d'Antoine, elle rappelle Pharam, qui devient tout à coup le favori en titre de Cléopâtre. En vain, Antinoë, la Nubienne, la fiancée de Pharam, apparaît-elle mystérieusement pour reprocher au jeune homme sa coupable liaison; qui pourrait résister à la reine Cléopâtre? Antinoë, la Nubienne, reparaît ainsi plusieurs fois dans l'ouvrage, d'une façon fort inattendue et fort inexplicable; on se croirait à un drame de M. Hugo, tant les portes secrètes s'ouvrent facilement sous le doigt de cette fille du désert et dela solitude.

La vie d'Esther et d'Antinoë dans le désert remplit plusieurs livres. Un jour, on apprend à Antinoë que Cléopâtre doit remonter le Nil avec Pharam pour se rendre au temple de Denderah. Bientôt on aperçoit une barque; la jalouse Antinoë saisit son arc, une flèche vole; Myrrha, une des suivantes de Cléopâtre, est atteinte; l'on s'élance à la recherche du meurtrier; Esther, qui se trouvait sur le rivage, est enlevée par les

soldats de Cléopâtre. Quand Antinoë apprend l'enlèvement de sa sœur, sa colère redouble; elle jure de l'aller redemander à sa rivale, qui lui devient doublement odieuse.

Nous sommes de nouveau à Alexandrie, Antinoë va être vengée, le triumvir est revenu, Pharam est chassé, et court se ranger sous les drapeaux d'Octave; bataille d'Actium; mort de Pharam, d'Antoine et de Cléopâtre. Les deux sœurs Antinoë et Esther retournent dans la solitude.

Il y a dans ce roman un grand nombre de chapitres ciselés comme des bas-reliefs du Parthenon, il y a des fragmens de chansons qu'on dirait retrouvés dans un palais d'Herculanum. Mais quelquefois l'on y voudrait des moyens moins factices et des lignes moins saccadées. Le temps est venu de se séparer de tous ces artifices de langage qui pirouettent sur la tête d'un point d'exclamation; et certes, si quelqu'un doit éviter ce charlatanisme, c'est assurément M. de Saint-Félix, nourri de la lecture de l'antiquité toujours si pure, si harmonieuse, si vraie, dans toutes ses compositions. L'auteur de *Cynthia*, dont les lecteurs de la *Revue* connaissent le premier chant, sait manier tous les rhythmes, et cache une lyre sous la toge.

En revanche, un des collaborateurs de cette *Revue*, M. Léon Gozlan, s'est dévoué à la peinture de nos mœurs bourgeoises, de notre vie de tous les jours; et tous ces détails de vie privée, il les a encadrés dans une action piquante et animée. *Le Notaire de Chantilly*, dont nous publierons prochainement un fragment, ouvrira la série de romans et de contes que M. Léon Gozlan se propose de publier sous le titre général de *les Influences*

B. N.

[library stamp]

BULLETIN.

La polémique des journaux a déjà dévoré un texte qui devait l'alimenter plus long-temps; on attend maintenant la révélation des motifs qui ont décidé la suppression de la revue du 29 juillet. Louis-Philippe, à qui ce sacrifice a dû coûter, en a été dédommagé dans deux circonstances. Dans un banquet offert par le roi aux notabilités de l'armée et de la garde nationale, il a recueilli des témoignages de dévouement d'autant plus expressifs, qu'ils n'avaient pu se produire un jour consacré; et cette semaine, allant à Neuilly, près de l'arc de triomphe, il a été forcé de faire arrêter sa voiture, pour recevoir une bordée de *vivat*, partie de la foule qui se pressait aux portières, écartant les gardes, jetant les chapeaux en l'air. Il y avait dans ces acclamations un sentiment de protestation éclatante contre les entreprises qui ont menacé les jours du roi.

Une foule immense se porte chaque jour à la barrière de l'Étoile. Depuis le 29 juillet, on compte plus de cent mille personnes qui ont accompli ce pèlerinage.

Il n'est que trop vrai qu'au moment d'une chaude alarme, quand un danger menace notre ordre social, l'autorité s'entoure de précautions extraordinaires; elle use et abuse de tous les moyens que la loi lui confie. Elle soupçonne, arrête, saisit, fait des fouilles, des perquisitions; elle se trompe quelquefois : alors on crie contre tous les pouvoirs, comme s'ils pouvaient être infaillibles. Il est certain qu'on arrête des gens qui ne songeaient à rien; ce sont de ces malheurs inévitables qui entrent dans la masse générale des inconvéniens qu'une société doit subir pour exister. Mais comme si ce n'était pas assez des erreurs involontaires que la justice humaine doit commettre, on ajoute au récit de ces erreurs, toujours trop nombreuses et très déplorables, des récits d'imagination. Tantôt on raconte que trois hommes ont été arrêtés dans la maison de campagne de M. Thiers, chez lequel on ne parle que de complots et d'arrestations, ou que vingt-cinq jeunes gens ont été arrêtés dans les environs du château de Neuilly. Il y a des gens qui se plaignent dans les journaux d'avoir été regardés par un sergent de ville, d'autres qui trouvent fort mauvais le procédé d'un gendarme qui leur a demandé l'exhibition d'un passeport; un autre demande de quel droit on fait faire aux soldats des patrouilles

le sac au dos : enfin le mot *arbitraire* court les rues, comme tous les mots qu'on ne comprend pas.

On raconte encore que la personne du roi est gardée à vue, protégée par un rempart de baïonnettes; et l'autre jour, dans l'occasion que nous avons citée, chacun l'approchait librement : que le duc d'Orléans était aussi l'objet d'une surveillance active; et, vendredi dernier, il est venu à l'Opéra, sans suite, dans une berline de ville pour faire les honneurs de sa loge au roi de Naples, arrivé le matin même à Paris. La présence de ce souverain était l'évènement important de cette soirée, dont *Gustave* ne devenait plus que l'accessoire. A ce propos, nous craignons que le roi napolitain n'ait pris une fausse idée de notre premier théâtre, d'après cette représentation assez déplorable. L'auguste amateur du théâtre Saint-Charles doit nous croire peu difficiles en fait d'exécution musicale : heureusement pour notre amour-propre, l'attention de sa majesté se partageait entre la scène et la salle, dont ses yeux mesuraient la hauteur, observaient le style, et regardaient les spectateurs. On ne suppose jamais dans une tête couronnée des idées et des fantaisies ordinaires; aussi s'escrime-t-on à chercher le motif qui nous amène cet hôte royal, comme si notre Paris, notre France, ne valaient pas la peine qu'on se dérange pour les visiter; comme si l'âge et les habitudes du roi de Naples n'expliquaient pas raisonnablement son voyage. Frère de la duchesse de Berri, et un peu plus âgé qu'elle, le roi de Naples est un homme passionné pour l'éclat et le mouvement. Il a recueilli dans son royaume les traditions militaires laissées par Murat; ainsi que lui, il a voulu se donner une armée brillante, une garde splendide, dont les liserés d'argent et les moustaches noires font l'admiration des étrangers; il s'occupe beaucoup de manœuvres, d'exercices militaires, d'uniformes, de passe-poils et de torsades. Napolitain parfait, il aime le macaroni de sa patrie, conserve les usages nationaux, et les consacre par une pratique personnelle. C'est ainsi que le jeudi-gras (*giovedi grasso*) on le voit jeter à la foule des dragées qu'on lui renvoie : il est blond, d'une haute stature, taillé en Hercule, et superbe en uniforme. Est-il possible que les raisons qui rendent si difficile un arrangement matrimonial, démentent si formellement de semblables apparences?

— Les affaires d'Espagne tombent de Cordova en Saarsfield. Le prétexte honnête d'un dérangement de santé couvre la honte de la disgrâce si bien méritée par le généralissime. Les carlistes ont porté l'alarme jusqu'à la résidence de la reine. Il est possible pourtant que ce triomphe s'éteigne comme un feu de paille, si, comme on l'annonce, les pantalons rouges de nos soldats vont un peu ranimer le courage des christinos, affaiblis par la désertion et découragés par leurs chefs. On parle de l'enrôlement de 10,000 hommes d'infanterie, de 2,000 cavaliers, soutenus de 6 pièces de canons; c'est assez pour conquérir et pacifier toutes les Espagnes. Il est temps, car des troubles partiels agitent ce malheureux sol sur toute sa surface. Des désordres abominables viennent encore de souiller la ville de Malaga. Le Portugal est assez tranquille, mais voilà Lisbonne qui

brûle. Un incendie a détruit tous les bâtimens du trésor public; sans le secours des équipages de ligne français et anglais, les ravages étaient immenses. Ces deux peuples sont destinés à éteindre le feu de la guerre civile et le feu de l'incendie; au propre et au figuré, ce sont les pompiers de la Péninsule.

— Les nouvelles de l'expédition du colonel Chesney, sur l'Euphrate, nous ont appris un triste évènement. Un de ses deux bateaux à vapeur, *le Tigris*, a sombré, et une vingtaine des hommes courageux qu'il portait ont péri; le colonel est heureusement sain et sauf et continue son voyage. L'Europe ne perd pas de vue et accompagne de ses vœux les hommes qui vont ainsi loin de leur patrie explorer des contrées fertiles en enseignemens, et représenter chez des peuples déshérités de la civilisation, la cause des arts et de la science.

— Nous sommes heureux de rappeler la louable remontrance que M. Mimaut a faite à Méhémet-Ali sur la destruction des pyramides, conseillée par le père Enfantin; mais que dirions-nous si un malin Égyptien soufflait au vice-roi l'idée d'une représaille, si Méhémet venait nous représenter à son tour que nous devons respecter les cathédrales de nos villes, sanctifier les ruines de notre vieille histoire? Le barbare Égyptien pourrait bien nous appeler aussi *vandales*, s'il savait qu'au moyen de nos lois sur la propriété, il est possible que le château d'Arques, bâti au XI[e] siècle par Guillaume de Talon, oncle de Guillaume-le-Conquérant, soit mis aux enchères et démoli, et que le gouvernement n'ait pas d'autre droit que celui d'en faire prendre le dessin.

— Un procès intéressant, parce qu'il a mis au jour un côté plaisant et triste des mœurs de notre jeunesse, a été jugé cette semaine. La justice avait pêché un banc d'usuriers. Ses filets rompaient sous le poids de cette miraculeuse capture. La police correctionnelle vient de sévir contre des industriels qui donnaient pour argent comptant des pavés, des parapluies, des socques, des vaches malades, des livres de M. Charles Lucas, et autres objets de même valeur, en échange d'acceptations dont le non-paiement conduisait les souscripteurs en prison. Le jugement condamne un sieur Jeanin à 20,000 fr. d'amende et un an de prison, un sieur Joyeux à 3,500 fr. et deux ans de prison. Quand on voit le tribunal de commerce, dans son aveugle application de textes de lois, incarcérer, en qualité de commerçans, de jeunes fous qui signeraient leur arrêt de mort pour avoir 50 francs, on applaudit à ces judicieuses condamnations, qui dénotent dans les juges un tact qu'on demande vainement à la juridiction consulaire. On ne peut pas exagérer les ravages de cette lèpre qui s'attache à la jeunesse de Paris : les usuriers savent les noms de tous les jeunes héritiers, s'attachent à eux, les attendent à la sortie d'une maison de jeu, sur le seuil de la porte d'une femme, l'argent dans une main, le papier timbré dans l'autre. Enfin, le croirait-on? en face du bal Muzard, il s'est établi une maison d'usure, dont les entrepreneurs attendent de malheureux paillasses éreintés, avinés, qui ont perdu leur bourse au milieu

des fureurs du galop populaire; à huit heures du matin, cette maison se remplit de dominos, d'arlequins, qui demandent de l'argent, de l'argent!

— Combien voulez-vous?

— Cent francs.

— Attendez, — non; — je n'ai pas 100 francs, en voilà 60; mais j'ai un pâté de foie gras qui en vaut 40; acceptez le tout pour la somme de 300 fr. payable en trois mois. Je tirerai de Versailles.... C'est une affaire faite. Allez manger le pâté et boire les 60 francs.

— Ce n'est pas un des phénomènes les moins curieux de notre époque, que l'effet produit par la mort de M. Nathaniel Rothschild, le chef de la maison de banque de Londres. Jamais la puissance de l'argent ne s'est révélée d'une manière plus frappante, puisqu'on en est à augurer des changemens dans la politique de l'Europe par suite de cet évènement, qui modifie la dynastie des Rothschild. Partis de la rue des Juifs, à Francfort, les Rothschild tiennent toute l'Europe sous leur réseau d'or, et l'un d'eux ne peut pas mourir sans que la bourse n'éprouve un mouvement de baisse. M. Nathaniel Rothschild est mort à Francfort, âgé de cinquante-neuf ans seulement. Sa famille a frété un bâtiment à vapeur pour faire transporter ses restes à Londres, qu'il habitait. Comme homme privé et comme financier, cette perte est douloureusement sentie par ses frères, qui voient avec chagrin briser une des flèches qui formaient le faisceau figuré dans leurs armes avec cette devise: *Concordia et integritas*.

Notre tâche nécrologique n'est pas finie. La Banque vient de perdre un de ses rois, et le journalisme un de ses plus honorables athlètes. M. Darmaing, ancien élève de l'École normale, fondateur de la célèbre *Gazette des Tribunaux*, ancien rédacteur en chef du *Constitutionnel*, est mort à l'âge de quarante-deux ans, entouré des regrets de la presse et du barreau, qui perdent en lui un collaborateur distingué et un homme estimable. Ses obsèques ont eu lieu mardi dernier; MM. Mermilliod et Isambert ont retracé les services rendus par M. Darmaing, dans les différentes professions qu'il avait honorées par son talent et par son caractère.

Gymnase-Dramatique. — *Mistress Siddons*, par MM. Lhérie et Leuven. — M. Delestre-Poirson, auteur du *Comte Ory* et directeur du Gymnase, est l'homme le plus capable de France et d'Alger. Il a des lunettes bleues sur le nez et un ruban rouge à la boutonnière. Il avait acheté en toute propriété l'esprit comptant et à venir de M. Scribe, pris hypothèque sur le cerveau de ce czar du vaudeville; il a défait son marché, laissé purger l'hypothèque, et donné la clé des champs à la muse de M. Scribe, qu'il tenait en cage. M. Poirson avait un petit théâtre plein de prétentions, également cher à la bonne compagnie, qui venait rire de se voir si drôlement représentée, et aux commis marchands qui venaient apprendre de M. Paul la manière de se présenter dans le monde. La bonne compagnie et les commis marchands l'ont abandonné, l'une parce qu'il n'y a plus à rire de rien, les autres parce que M. Paul ne fait plus le jeune homme du

monde. M. Poirson faisait rembourrer les banquettes de sa salle avec des noyaux d'olive, il les fait maintenant garnir de clous. Au théâtre de M. Poirson, on comptait quelques visages de femmes assez avenans : M. Poirson les effraie et les fait sauver. Les auteurs de vaudeville, ce genre créé par un Français né malin, et continué, comme nous l'avons dit, par d'autres Français qui ne le sont guère, gardaient pour M. Poirson la crême de leurs idées; ils ne lui portent plus que des résidus. Au Gymnase on bâillait quelquefois, maintenant on siffle. Mme Volnys et Mme Allan avaient seules le droit de rouler, l'une ses yeux noirs, l'autre ses yeux bleus. Mlle Habeneck les a remplacées dans ce violent exercice et roule les yeux pour quatre. M. Delestre-Poirson, qui accomplit toutes ces choses, ne fait-il pas une énorme dépense d'esprit, d'activité, d'industrie, pour culbuter, enterrer, un théâtre riche et populaire? Croit-on qu'il était bien aisé de miner par une fièvre lente une entreprise si bien portante, si robuste? et le directeur qui consacre ses veilles à la poursuite d'un résultat aussi difficile, n'est-il pas l'homme le plus capable de la France, de la Navarre, qui n'est plus à personne, et d'Alger, qui commence à être à nous. Maintenant, si l'on nous demande pourquoi cette chose à colonnes corinthiennes, à fenêtres cintrées qu'on a établie sur le boulevart Poissonnière, s'appelle encore *Gymnase*, nous répondrons que nous ne savons pas quelle espèce de gymnastique on y fait, attendu que personne ne s'y forme, et qu'il y a beaucoup de gens déformés; nous ne parlons ni de Mlle Forgeot, ni de Klein, qui sont deux belles personnes. Il manque pourtant quelque chose à la gloire de M. Poirson. Comment n'est-il pas parvenu à chasser Bouffé, cet excellent acteur? Il est vrai qu'il l'épuise et le dégoûte, mais il est encore là. Comment M. Poirson garde-t-il Mlle Sauvage, qui a de l'ame et une intelligence supérieure? Il me semble encore que le jeune Rhozeville devrait être congédié, attendu qu'il est jeune et distingué. La manière dont ces deux acteurs ont joué *Mistress Siddons*, doit alarmer M. Poirson, dont le théâtre ne mourra pas de si tôt s'il permet qu'on joue aussi bien que cela chez lui. Qu'est-ce à dire? Mlle Sauvage n'ose-t-elle pas se montrer digne et touchante, et ce petit acteur passionné! Si les pensionnaires qui restent à M. Poirson se montrent encore supportables malgré lui, en revanche, il n'a qu'à se louer des auteurs qu'il emploie. *Mistress Siddons* est un beau défi. Qui n'aimerait mieux aller jusqu'au Caire en vingt-quatre heures, sur des bidets de poste, que de s'exposer à faire un pareil drame? Comme c'est intéressant! On vient vous annoncer que mistress Siddons, la célèbre actrice, courtisée par un jeune Anglais, va combattre l'amour de ce M. Arthur, et le rendre à son épouse; et tout se passe comme on vous l'a promis! Les deux femmes ont beau porter des chapeaux pointus à la manière des héroïnes de Richardson, leur dialogue n'en est pas plus passionné; et le vieux professeur qui aide mistress Siddons dans son projet, a beau répéter à tout propos : *de aris et focis*, ces quatre mots latins (les seuls qu'il sache, le malheureux! lui et bien d'autres) ne le font pas plus comique. L'esprit de la métaphore s'est tellement exercé sur le physique effilé de ce pauvre M. Klein, on l'a si souvent appelé canon de fusil, aiguille à tricoter,

manche à balai, tuyau de plume, peuplier, ligne à pêcher, anguille, qu'il ne faut plus s'occuper que de ses perruques. Celle qu'il porte à présent est un vieux manchon roux, mangé aux vers, et qui ne lui donne pas du tout l'air anglais, sur lequel il comptait. La poudre va fort bien à Mlle Sauvage.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *Le Jeune Père*, par MM. Achille Dartois et de St.-Georges. — Depuis 1830, depuis que Schwartz a perdu 24,000 fr. de gilets qu'il avait fournis à un *beau* de l'ancienne cour, lequel doit à Blain 20,000 fr. de pantalons, et à Wirth 15,000 fr. d'habits, les tailleurs ne font plus de ces crédits qui étaient passés en proverbe. Ils ont rendu leurs pratiques raisonnables, et ne le sont pas devenus, ils narguent toujours cet ancien couplet de vaudeville :

> Les tailleurs et les voleurs
> Ont de la ressemblance.
> Les uns volent en habillant,
> Les autres en déshabillant,
> Voilà la différence,

et continuent à faire des fortunes aussi scandaleuses et même plus rapides que jamais. Personne n'a donc de ménagemens à garder avec cette classe d'industriels, et tout le monde doit déplorer que MM. Achille et de St.-Georges aient été introduire dans la maison d'un tailleur une jolie petite action, qui, posée dans une sphère plus élevée, aurait figuré fort proprement sur un théâtre de premier ordre. C'est une profanation, un vrai gaspillage d'idées; et qui a des idées dans ce temps-ci? — Un jeune père veuf, un tailleur, puisqu'il faut le dire, un tailleur de trente-cinq ans, a une très jeune fille qui le morigène, le gronde et lui reproche ses fredaines; pour échapper aux sermons de sa fille, le tailleur a imaginé de mettre sur le compte de son associé toutes les turpitudes dont il souille son veuvage : entre autres turpitudes, une liaison avec une écuyère du Cirque. L'associé se prête à ce rôle de gérant responsable, quelque tort qu'il puisse se faire dans l'esprit de la fille du tailleur, qu'il veut épouser. Mais un beau matin, le tailleur installe chez lui une orgie, un déjeûner de garçons, de garçons tailleurs sans doute, car ils parlent de savourer le *pomard*, le *chambertin*, et autres vins passés de mode qu'on ne savoure plus. Ce tapage, auquel se mêlent les hennissemens de l'écuyère du Cirque, excite tellement l'indignation de la jeune fille contre son fiancé, accusé d'un tel scandale, que le vrai coupable est forcé de se découvrir lui-même; la fille pardonne au père, à condition que pour se ranger, il épousera une de ses amies. Vernet est amusant et naturel dans le rôle du jeune père; Mme Hébert Massy est une petite femme mécanique, dont les yeux se meuvent par des ressorts, et les bras à l'aide de ficelles. Le son de sa voix est celui d'une tabatière à musique : ce qui n'empêche pas la pièce d'être agréable et raisonnablement gaie.

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE PIRMASENTZ,
VILLE DE SOIXANTE-DIX-HUIT MAISONS.

I.

Quand on analyse nos plaisirs, il est bizarre de remarquer que les plus recherchés, les plus fréquens, les plus vifs, pour beaucoup d'entre nous, sont empruntés à la tombe. Le théâtre, le plaisir des gens qui ne savent pas sentir seuls, et ne veulent pas s'exposer, sans complices, à éprouver une émotion ; le roman, le plaisir des gens qui ne veulent pas faire partie d'un public, et, par une pudeur morale que j'appelle sainte, ne veulent pas prostituer leurs larmes aux regards, ni permettre au vulgaire de sentir, en même temps qu'eux, la même chose pour le même objet; ces deux œuvres de l'esprit, — je parle en général, sans me laisser arrêter par de nombreux exemples, qui démentiraient ma définition, — ces deux œuvres de l'esprit se font presque toujours en réveillant de la mort des défunts plus ou moins illustres, en les forçant de quitter leur blanc linceul pour revêtir leurs squelettes décharnés des

habits dont ils se paraient durant leur vie, et venir gambader, chanter, et réciter devant nous des vers plus ou moins français. Plus les gens ont été illustres, plus leur vie a été pleine de gloire, de succès, de tourmens, de crimes, plus ils ont droit à la paix du tombeau, et plus ils sont exposés à la voir rompre. Pour nous, en rappelant les lectures qui nous ont le plus vivement intéressé, nous sommes resté convaincu que les drames les plus saisissans ne sont pas empruntés à l'histoire des grandes choses et des grands hommes, et se passent dans notre vie de tous les jours, sous les yeux de tous, sans que personne les voie, tant ils sont embarrassés de circonstances frivoles ou habituelles. Mais quand l'observateur a pu saisir ce fil si ténu d'un intérêt puissant et qu'il l'a suivi à travers les plus vulgaires circonstances, les plus communes situations, sous lesquelles il se dérobe à presque tous les yeux, comme ces fleuves qui disparaissent sous les sables sans perdre une goutte de leurs eaux, il est heureusement étonné de découvrir plus d'intérêt dans l'empreinte d'un petit pied sur le velours vert de la mousse des bois, que dans les fabuleuses histoires des Atrides, famille si féconde en forfaits, plus féconde encore en tragédies.

Ceci est la préface de la narration que nous avons résolu de faire. Peut-être trouvera-t-on que, comme bien d'autres, nous faisons les règles sur nos œuvres, plutôt que nos œuvres sur les règles. Tout bien considéré, c'est un peu notre avis à nous-même.

Ce que je vais raconter est une histoire vraie, qui a commencé et fini dans la plus petite ville du monde, sans que le bruit en ait dépassé ses étroites limites.

II.

A une époque fort rapprochée de nous, Pirmasentz était la capitale des états d'un prince de la maison de Nassau-Usingen. Je ne sais guère de sous-préfet qui se contenterait d'une semblable principauté; mais un prince ne peut donner sa démission.

A entendre le conseiller intime, commandant des troupes et ministre des relations extérieures, baron de Robrecht, rien n'au-

rait été plus magnifique que la cour de Pirmasentz. Quand on le voyait sortir de chez lui le matin en habit de cour, parce que le prince recevait ce jour-là dans la *salle du trône*, ou en grand uniforme avec un arc-en-ciel de cordons et une ménagerie d'animaux honorifiques sur la poitrine, parce qu'on passait une grande revue, on eût cru le baron de Robrecht la cheville ouvrière d'un des plus grands empires du monde.

Au jour où il nous plaît de commencer notre histoire, le baron de Robrecht trouva le prince Richard enfoncé dans un grand fauteuil de velours rouge râpé. Le prince était un homme de trente-deux ans, d'une physionomie douce et avenante; de beaux cheveux noirs retombaient bouclés sur ses tempes; ses yeux bleus peignaient la bienveillance et la sérénité : il avait parfois de l'esprit; il avait montré du cœur en diverses circonstances; mais tout cela disparaissait, le plus souvent, sous la nonchalance, qui était sa passion dominante et le fond de son caractère. Il faut joindre à cette nonchalance l'ennui que lui causait parfois sa situation. Ses goûts étaient simples; il chassait, herborisait, pêchait à la ligne, et faisait de la musique. Avec 3,000 florins de rente, il eût été le plus heureux des hommes. Mais son petit revenu était absorbé, et au-delà, par les dépenses de représentation que lui faisait faire, bien malgré lui, le baron de Robrecht, et par l'entretien de la plus pacifique armée du monde.

Malgré la difficulté qu'il éprouvait parfois à payer cette armée, c'était de ses charges celle qu'il regrettait le moins. Il avait obéi à son goût en y introduisant le plus de musiciens possible. Chaque soldat qui quittait le service par une cause quelconque était remplacé, en cachette du baron, par un instrumentiste, de telle sorte que l'armée de deux cents hommes du prince Richard se composaient de quatre-vingt-dix musiciens, et de cent vingt soldats. Habile musicien lui-même, le prince conduisait sa musique. Les jours de revue étaient des jours de fête pour la ville, et les populations empressées, au nombre de trois à quatre cents habitans, se précipitaient dans les jardins du palais.

—Je vous attendais, Robrecht, dit le prince; je reçois à l'instant une lettre d'un cousin qui m'annonce sa visite prochaine, et s'invite, sans façon, à passer un mois *à ma cour*. Il faut répondre à cette

lettre, et ensuite aviser aux moyens de recevoir dignement mon cousin. Ce qui m'inquiète, Robrecht, c'est que notre caisse doit être à peu près vide, que mes fermiers ne me paient pas, et que, si je vous abandonne à vos goûts de représentation, vous allez me ruiner et m'endetter. Ne croyez-vous pas convenable de recevoir mon cousin sans façon, ainsi qu'il s'est invité? Notre ordinaire n'est pas mauvais; il partagera mes plaisirs et mes habitudes. Il y a dans la petite rivière des truites superbes; on commence à tuer des cailles; ma musique est aussi bonne qu'on en puisse rencontrer en Allemagne; nous ferons valser les filles.

— Votre altesse me permettra, reprit Robrecht, de lui faire observer qu'il s'agit ici de son honneur et de sa considération dans les cours étrangères. J'étais attaché à la personne du prince votre père, et, dans de pareilles circonstances, nous avions coutume de ne rien épargner, dussions-nous, le reste de l'année, réduire notre ordinaire à la soupe, au bouilli, et à un plat de pommes de terre. Plus d'une fois nous avons mis en gage, chez des juifs, les diamans de la princesse votre mère; mais ausi nous avions dans les principautés voisines la réputation de la cour la plus polie et la plus élégante.

— Mon cher Robrecht, mon père était un prince fort à son aise, ma mère lui avait apporté 10,000 florins de revenu.

— Et, interrompit le baron, à qui dut-il ce mariage, si ce n'est aux délices de sa cour, à la bonne réception que nous fîmes au duc votre oncle, qui nous donna sa sœur en mariage. Agissons comme votre père, et un mariage viendra rétablir nos affaires.

Au mot de mariage, le prince soupira, et dit: —Allons, Robrecht, tu es toujours sûr d'avoir raison; j'aime mieux te laisser agir à ta fantaisie que de discuter avec toi sur les choses les plus ennuyeuses. Reçois mon cousin comme tu l'entendras.

Le baron s'inclina. Le prince prit une gazette pour changer d'ennui. Pendant qu'il la parcourait des yeux, le baron faisait la longue nomenclature de tout ce qu'il y avait à inventer pour préparer sa réception; et le prince ne l'écoutait pas. Mais quand il en vint à dire: — Et je vais aller chez le tailleur pour faire habiller de neuf les domestiques du palais, le prince sortit tout à coup de son apathie, et dit: — J'irai moi-même.

— Accompagnerai-je votre altesse?

— Comme vous voudrez, Robrecht.

Dans les petites principautés allemandes, la popularité est une chose presque nécessaire; le prince connaît par leur nom tous les habitans de la capitale.

Ainsi Richard, chemin faisant, parlait à tout le monde.

Bonjour, Vilhem, tes foins sont-ils beaux cette année?

Bonjour, Ludwig, comment se porte ta femme?

Bonjour, jolie Marthe, quand vous marie-t-on? vous savez que je danserai à votre noce.

A chacune de ces interpellations familières, le baron Robrecht, qui suivait le prince à une distance respectueuse, faisait involontairement une petite grimace de mauvaise humeur; mais c'était là une habitude dont il n'avait pu corriger Richard.

La maison du tailleur était, sans contredit, la plus belle de Pirmasentz; on y arrivait par une quadruple rangée d'acacias qui étaient alors en fleurs.

— Bonjour, Me Hubert, dit le prince en entrant; Robrecht va vous expliquer le sujet de notre visite; pendant ce temps, je vais me promener sous vos acacias, et ensuite vous me ferez donner un verre de bière.

— Il s'agit, dit Robrecht! d'habiller de neuf les domestiques du palais; il nous faut quinze habillemens complets d'ici à la fin de la semaine.

— D'ici à la fin de la semaine, c'est impossible.

— Il le faut absolument: son altesse royale, le duc ***, nous fait une visite et nos livrées sont hors de service.

— J'attends également mon neveu, et les quelques jours qui vont suivre son arrivée sont destinés à la joie et aux fêtes.

— Allons, Me Hubert, voici une plaisante raison; vous vous amuserez plus tard. — Voilà le fruit des excessives bontés de son altesse; la familiarité qu'il permet à ses sujets les rend impertinens.

— Monsieur le baron, vous avez le droit de donner à un autre tailleur la clientelle du prince; je ne vous la demande pas; je ne vous réclame même pas les quelques centaines de florins que vous me devez personnellement. Grace à Dieu, je ne suis pas à en avoir besoin.

— Oh! murmura entre ses dents Robrecht, voilà bien l'insolence de l'*aristocratie financière*. Hubert est le plus riche particulier de Pirmasentz, et un pareil drôle s'arroge le droit de parler sur ce ton, non-seulement au représentant du prince, mais encore au descendant d'une des plus anciennes familles autrichiennes; il faut incliner mon blason devant l'argent de ce tailleur riche des morceaux de drap qu'il a volés à ma famille.

— Mais, ajoute le tailleur, pourquoi me demandez-vous quinze habits, puisqu'il n'y a au palais que huit domestiques dont un invalide qui ne sort pas de son lit.

— C'est, reprit Robrecht, que je vais doubler le nombre de nos domestiques pour recevoir notre cousin;—voyons, cher Me Hubert, faites cela pour le prince; on ne regardera pas au prix.

— J'attends mon neveu, qui est allé à Paris après avoir étudié à Gottingue, homme qui, à en juger par l'argent qu'il me coûte, doit être un rare sujet; ainsi, il ne faut pas penser à vos quinze habits; tout ce que je puis faire pour le prince, c'est de vous prêter les habits de mes gens; mon neveu ne trouvera pas mauvais qu'on ne le reçoive pas en grande livrée.

— Allons, Me Hubert, que le prince prenne votre livrée! vous n'y pensez pas.

— Je ne puis offrir davantage. Si cela ne vous convient pas, n'en parlons plus.

— Écoutez, vous ferez changer les collets pour les mettre à la couleur de notre livrée.

— Volontiers, et Me Hubert tendit la main au baron; celui-ci, profondément blessé de cette familiarité, se crut cependant obligé d'en passer par là, et se laissa secouer la main.

— N'oubliez pas, Me Hubert, qu'il nous faut les habits dans trois jours.

— Je tâcherai.

— Il les faut absolument.

— Je tâcherai. Un honnête homme ne promet que ce qu'il peut faire.

— Ah! dit Robrecht en s'en allant rejoindre Richard, si le prince veut m'en croire, nous établirons sur son peuple quelque impôt qui nous mettra à même de rabattre un peu l'importance que se

donnent ces gens à argent. En s'avançant sous les acacias, Robrecht entendit que le prince n'était pas seul et qu'une voix de femme répondait à la sienne; il se retira sans bruit et alla s'occuper des nombreux soins qui venaient de tomber sur lui.

Cependant le prince, par un hasard qu'il espérait bien et qui était le seul et réel but de sa visite chez le tailleur, avait rencontré sous les acacias la belle Vilhelmine.

— Je ne sais, Vilhelmine, lui dit-il, ce qui doit arriver de mon amour pour vous, mais il remplit toute ma vie; il est la cause et l'objet de toutes mes actions, de toutes mes pensées. Si je fais orner de fleurs les parterres de mon jardin, c'est parce que vous vous y promenez quelquefois le dimanche et que vos yeux en seront réjouis; je cherche à deviner la musique qui vous fera éprouver les plus douces sensations. Dans les momens où vous êtes le plus loin de moi, vous êtes présente à ma pensée; je vis, je rêve, comme si vous assistiez à mes actions et à mes songes; vous êtes pour moi une douce conscience dont l'approbation récompense de tout. Dans cette ridicule position où le sort m'a placé, forcé d'acheter de ce qui ferait mon bonheur un simulacre de dignité et de grandeur, je ne puis vous épouser; mais je n'épouserai pas une autre femme. Quelques instans passés près de vous me font oublier tous mes ennuis. Du grotesque diadème que la naissance m'a mis au front, chaque fleuron est une épine; mais par votre amour, cette couronne d'épines se pare et se parfume des roses fleurs de l'églantier.

— Et moi aussi, reprit Vilhelmine, je resterai fille; toutes ces joies d'épouse et de mère que la nature m'avait promises, je les ajouterai à votre part de bonheur.

III.

Au jour indiqué pour l'arrivée du prince, Robrecht, magnifiquement vêtu, se para de toutes ses croix, et vint apporter à la signature du prince un papier tout couvert d'écritures, c'était le consentement à la vente d'une ferme.

— Le moyen est violent, dit Robrecht, mais la circonstance

le rend nécessaire ; nous pourrons ainsi recevoir votre cousin magnifiquement.

Richard signa sans lire.

Vers onze heures, Robrecht vint annoncer qu'on avait vu une chaise de poste relayer à deux lieues de là, que cette chaise de poste était précédée d'un homme à cheval.

Le prince monta lui-même à cheval accompagné de Robrecht. Il était enchanté de sortir de chez lui n'importe sous quel prétexte ; depuis deux jours tout y était sens dessus dessous. Son valet-de-chambre avait été, par le baron, métamorphosé en maître-d'hôtel, et le matin même il avait été obligé de s'habiller lui-même. Un horrible bruit rendait le palais inhabitable ; il avait fallu, à force d'industrie, meubler tous les appartemens, depuis long-temps abandonnés, avec les meubles qui garnissaient médiocrement l'appartement particulier du prince.

Comme on approchait de la frontière, c'est-à-dire à un quart de lieue environ du palais, un nuage de poussière s'éleva sur la route. Robrecht fit ranger l'armée en bataille, et les musiciens commencèrent à se mettre d'accord.

Après quelques minutes, le nuage s'approcha ; Robrecht donna le signal, et une ravissante musique se fit entendre.

Alors sortit du nuage sur un cheval dégoûtant de sueur, un jeune homme, vêtu en partie du costume des étudians allemands et partie de celui des fashionables français. Il s'arrêta surpris d'une telle réception. Robrecht s'avança vers lui et lui dit :

— Qui êtes-vous ? précédez-vous de beaucoup votre maître ?

— Je suis Henreich, le neveu de M. Hubert; je n'ai pas de maître, et si vous voulez savoir qui vient derrière moi, vous n'avez qu'à attendre.

Puis il passa outre sans saluer le prince.

— Henreich est devenu beau garçon, dit Richard qui n'y fit pas attention.

— Henreich est devenu fort impertinent, murmura Robrecht.

Alors on s'avança davantage sur la route. Une heure après, une chaise de poste s'arrêta, et il en sortit, non pas le prince, mais un Français qui salua poliment.

Robrecht s'était tellement occupé de la réception, qu'il avait ou-

blié de répondre à la lettre. Le prince avait changé son itinéraire, ainsi que le certifia le voyageur qui l'avait rencontré.

Robrecht était désespéré, Richard était enchanté. — Monsieur, dit-il à l'étranger, vous dînerez avec moi. Robrecht, la fête que tu avais préparée n'aura pas moins lieu. Invites-y tous les habitans de Pirmasentz.

Richard écrivit de sa main au père de Vilhelmine pour l'inviter à dîner, ainsi que sa fille et son neveu.

Henreich qui, dans son séjour à Paris, avait fait énormément de politique dans les estaminets, répondit fièrement qu'il ne s'asseyait pas à la table des tyrans.

— Mon neveu, dit M[e] Hubert, vous êtes un imbécille.

— Mon oncle, reprit Henreich, vous êtes un adulateur du pouvoir.

Le dîner fut très beau, on y mangea la ferme dont le prince avait signé le matin l'acte de vente; M[e] Hubert y fut d'une familiarité désespérante pour Robrecht; le Français y fut un peu bavard, mais amusant; le feu d'artifice manqua, une averse interrompit la musique et les danses, toute la fête alla mal; mais Vilhelmine était là, vêtue de blanc, avec des rubans bleus, parce que le prince aimait le bleu. Richard n'avait jamais été si heureux de sa vie.

— Robrecht, dit-il le soir, ta fête était charmante et je m'y suis beaucoup amusé. Tu peux vendre encore une ferme demain.

IV.

Il faut croire que le Français se trouvait bien à la cour du prince Richard, car il ne parlait plus de s'en aller; Richard trouvait sa société de quelque agrément; il était de première force aux dominos, savait une infinité d'anecdotes et en inventait encore davantage. M. de Robrecht lui-même voyait sans jalousie sa faveur croissante. M. Rhoseville savait si bien témoigner son respect pour la capacité et la haute naissante du baron! il se rangeait si noblement à l'avis de M. de Robrecht, même contre le sien propre! il s'occupait si peu des affaires de l'état!

Un jour, M. Rhoseville trouva le prince et son ministre fort occupés; il voulut se retirer, mais Richard lui dit:

— Entrez donc, M. Rhoseville, il y a une heure et demie que je prie inutilement le ciel d'envoyer quelqu'un nous déranger; Robrecht m'a surpris une audience, et il en abuse d'une façon horrible; voici deux heures qu'il m'explique, de la plus claire façon, que je suis le prince le plus pauvre qu'il y ait en Europe.

Ici M. de Robrecht fit au prince un geste suppliant pour l'empêcher de faire à un étranger de semblables confidences.

— N'ayez donc pas peur, Robrecht; croyez-vous que M. Rhoseville ne s'est pas aperçu de nos misères. Tenez, M. Rhoseville, riez avec moi de ma ridicule position; j'ai dépensé mes revenus pour deux ans à l'avance. Le juif qui me prête de l'argent prétend n'en plus avoir. Je n'ai pas la ressource de mettre ma couronne en gage, attendu que ma couronne n'est qu'une figure, un symbole, un mythe.

Écoute-moi, Robrecht; jusqu'à nouvel ordre, tu vas mettre la plus grande économie dans la dépense de ma maison. Tu vas renvoyer à leur charrue ces nouveaux domestiques que tu as pris. Nous allons vivre comme des étudians. — M. Rhoseville, vous avez été jusqu'ici reçu comme un étranger, si vous voulez rester avec nous, et nous en serons enchantés, il faut que vous passiez à la condition d'ami; il n'y a qu'à un ami que nous puissions faire partager notre pauvreté.

— Votre altesse, dit Robrecht, prend la chose comme un simple bourgeois. N'avez-vous pas une foule de nobles et riches cousines à épouser? et quelque gâtées que soient vos affaires, ne serontelles pas parfaitement rétablies par votre mariage?

— Certes, dit M. Rhoseville, c'est surtout dans la mauvaise fortune que l'on reconnaît les grands princes, et votre altesse supporte les désagrémens de sa situation avec une rare philosophie; mais que de ressources il vous reste, même sans celle qu'entrevoit avec tant de sagesse et de raison M. le baron de Robrecht! Avant de vous croire ruiné avez-vous donc tenté les chances de l'industrie et des entreprises commerciales?

— Tenez, M. Rhoseville, regardez sur les lèvres contractées de Robrecht l'effet que produirait, sur la noblesse allemande, l'idée d'un prince allemand se faisant marchand.

— Aussi, reprit M. Rhoseville, n'ai-je pas pensé un moment à

faire figurer votre altesse dans une position indigne de son rang; seul je courrai les risques de l'entreprise, quoique je n'en voie aucuns. En France, la noblesse ne déroge plus pour se livrer au commerce. Les plus vieilles familles de France ont des usines; un des plus beaux noms vend des ananas.

Ici M. de Robrecht fit un mouvement de tête et d'épaule qui voulait dire, en allemand, bien des choses désagréables pour la noblesse de France.

— L'entreprise que j'ai à vous proposer, continua M. Rhoseville, est une entreprise colossale. La première année, — comme en toutes choses les commencemens sont difficiles, — la première année, nous ne ferons que doubler nos capitaux; mais, par la suite, les bénéfices deviendront incalculables. Je ne demande à S. A., ajouta-t-il en tirant de sa poche un papier, que l'autorisation de m'établir dans ses états et d'y créer une immense fabrique de papier.

— Mon cher Rhoseville, dit le prince, à quoi servira votre papier, si ce n'est à faire des cornets pour le poivre? Pirmasentz ne fournit guère d'écrivains; on n'y lit pas beaucoup, et il n'y a pas d'imprimerie à dix lieues aux environs.

— Alors, dit M. Rhoseville tirant un autre papier, nous ferons une magnifique entreprise pour l'éducation des vers à soie. Je ne demande que deux arpens de terre pour y planter des mûriers, et une vingtaine de mille francs pour la mise en train.

Ce sera pour vous une grande et belle chose, prince, que d'avoir fait le premier couler dans vos états le Pactole de l'industrie. L'industrie est la reine du monde; c'est une magnifique souveraine qui répand l'or sur ses pas. M. Rhoseville fit, pendant un quart d'heure, sur l'industrie, des phrases d'un goût assez médiocre, que je crois devoir vous épargner.

— Il n'y a à cela qu'une petite difficulté, dit le prince. Vous parlez de doubler mes capitaux, et je n'ai pas de capitaux. Le double de rien est encore rien. Je ne refuse pas de m'associer à votre entreprise, mais je n'ai pas d'argent; je vous ferai baron si vous voulez; je vous décorerai d'un rhinocéros noir ou d'un écureuil blanc, mais c'est tout ce que je puis vous offrir. Misérable comme je suis, je ne puis donner que des honneurs.

— Il n'y a que l'or qui engendre l'or, *aurum auro gignitur*. Ce-

pendant nous pourrons alors commencer l'entreprise sur des bases moins larges; quelques milliers de francs suffiront. Et quand vous aurez vu les admirables résultats que nous obtiendrons, vous n'hésiterez pas à chercher de nouvelles ressources.

— Vois, Robrecht, si ton juif veut te prêter quelques milliers de francs. Il a déjà à toucher nos revenus pendant deux ans; il devrait bien se faire prince pendant le même temps, cela me reposerait un peu.

L'homme qui prêtait de l'argent au prince et lui achetait ses terres arpent par arpent était un pauvre juif ouvrier chez le père de Vilhelmine. M. Hubert, qui n'était pas bien sûr qu'on ne traiterait pas d'usure ses opérations d'argent, n'était pas fâché de ne point paraître. Pour quelques florins, le juif endossait tout l'odieux de l'affaire, et ne laissait à son patron que les ducats. Me Hubert était déjà propriétaire d'un tiers des propriétés de Richard; il avait acheté à vil prix des fermes, des bois, des étangs, et il jetait parfois sur le reste un dangereux regard de convoitise.

M. Rhoseville ne tarda pas à faire un nouvel appel de fonds. Les premiers mûriers produisirent des chenilles; il en fallut planter d'autres. Il était nécessaire, pour le succès de l'entreprise, que M. Rhoseville pût recevoir convenablement les négocians avec lesquels il se trouverait en relation. Une sorte de luxe devait inspirer la confiance. Successivement il démontra qu'il lui fallait une maison montée, plusieurs domestiques, un cuisinier français.

Le juif, représentant du tailleur qui avait consenti à prêter la somme qu'on lui demandait, fut encore sollicité, et demanda un gage. Ce gage était le palais du prince. Si, à une époque fixée, les dernières sommes prêtées n'étaient pas rendues, il devenait *propriétaire du palais*.

Le prince, cependant, faisait comme beaucoup d'autres; à mesure que ses affaires s'embrouillaient, il lui devenait plus désagréable de s'en occuper, et il les laissait aux mains de Robrecht et à celles de Rhoseville; et il vivait paisiblement au milieu de la musique.

D'autre part, l'étudiant Henreich mécontentait un peu tout le monde. Son oncle avait l'intention de lui faire épouser Vilhelmine; et outre que ses façons un peu vulgaires et excessivement bruyantes

déplaisaient beaucoup à la jeune fille, il ne faisait de son côté aucun effort pour triompher de cette visible antipathie. Il passait son temps dans les cabarets, à débiter des lieux communs à quelques jeunes désœuvrés. Il leur expliquait les droits des peuples; il leur faisait comprendre que les rois étaient nécessairement des tyrans. Il appliquait à la politique ce que les écrivains dramatiques ont érigé en loi au théâtre :

Tout baron est pour le moins faussaire;

Un comte fait la montre;

Un marquis empoisonne;

Un duc coupe les femmes en morceaux.

Mais les rois et les prêtres! — Ils sont incendiaires, — voleurs, faussaires, — assassins, — empoisonneurs, etc., etc.

Pauvres nobles, — pauvres rois, — pauvres prêtres.

Les nobles ont été tour à tour : — Protecteurs, — oppresseurs, — opprimés.

Aujourd'hui, qui nous délivrera de la tyrannie des faibles et de l'oppression des petits?

Henreich parlait de Brutus, et dans ses discours attribuait au gouvernement, quel qu'il fût, tout ce qui pouvait arriver de fâcheux au gouverné. Quand on est renfermé sans contradiction dans un cercle de gens tous du même avis, on ne tarde pas à pousser les idées beaucoup au-delà de l'absurde. Le club formé par Henreich avait des séances régulières et quotidiennes qui absorbaient la plus grande partie du temps que chacun des membres qui le composaient aurait dû donner à ses affaires ou à la profession qu'il avait embrassée. Ces affaires et cette profession n'en allaient pas mieux pour cela, et l'on aimait mieux attribuer les désagrémens qui en résultaient au prince qu'à soi-même. Quand on avait développé des théories anarchiques sur les gouvernemens en général, on les appliquait sans hésitation, sans examen au gouvernement que l'on avait sous la main. De cet axiome, les rois sont des tyrans, on arrivait à ceci : — le prince Richard est un tyran. — De celui-ci, les peuples doivent renverser la tyrannie, il n'y avait qu'un mot à dire : les habitans de Pirmasentz doivent renverser le prince Richard. Puis, sous forme d'amour du peuple et pour montrer du désintéressement, on attribuait au peuple les maux

dont on souffrait soi-même. Celui auquel sa stupidité ou sa paresse fermait les moyens de parvenir, s'écriait : Le peuple ne peut arriver à rien. Celui dont les bottes s'usaient, allait criant : Le peuple n'a pas de bottes; et l'on terminait en maudissant les tyrans.

Or, le peuple de Pirmasentz, comme celui de la plupart des principautés allemandes, se composait de gens fort heureux, tous propriétaires ou fermiers; tous travaillant et vivant bien; faisant ce qui leur plaisait sans que Richard songeât jamais à s'en occuper. Tout le monde vivait en famille; et le soir, sous les acacias ou les tilleuls qui ombrageaient le devant des maisons, on entendait des chants accompagnés par les clavecins.

Il arriva qu'une grosse grêle fit quelque tort à la récolte; Henreich et ses acolytes se répandirent partout, plaignant les cultivateurs, et leur donnant l'exemple des peuples qui ont reconquis leurs droits; laissant entendre, sans oser cependant le dire tout-à-fait, qu'un des droits du peuple est de ne pas avoir ses champs hachés par la grêle.

Les plus désagréables des malheurs sont ceux dont on ne peut se prendre à personne. Aussi ne néglige-t-on rien pour éviter cet embarras. C'est pour cela qu'on a inventé *le sort*, espèce de puissance ennemie et taquine qui n'est occupée que de tourmenter notre vie, et que l'on a la consolation de maudire et d'invectiver faute de mieux. Je dis faute de mieux, parce que ce n'est qu'au défaut de tout autre prétexte plus voisin que l'on se résigne à se prendre au sort d'un chagrin que l'on s'est quelquefois donné beaucoup de peine et de fatigue pour s'attirer soi-même. Les malheurs qui n'ont pas de causes, du moins palpables, peuvent durer toujours : ceux dont on connaît l'origine ne dureront que jusqu'au moment où l'on aura détruit cette origine.

On aime mieux être lapidé par un homme dont on peut se venger que de recevoir deux aérolithes dont personne n'est responsable.

Poussés par le club, les fermiers du prince profitèrent de la grêle pour ne pas payer leurs redevances, et par-dessus le marché, ils se plaignirent et jetèrent les hauts cris.

Les vers à soie de M. Rhoseville furent attaqués de la dyssenterie,

il demanda de l'argent à Richard qui fut forcé de ne lui en pas donner. Il forma alors une société d'actions pour faire un chemin de fer — allant d'un endroit où personne ne demeurait à un endroit où personne n'allait.

Richard supprima trois domestiques et vendit deux des trois chevaux qu'il possédait. Il se consolait de tout cela en faisant apprendre à ses musiciens de nouvelles symphonies, en pêchant à la ligne, en allant herboriser dans les bois qui avoisinaient la maison du tailleur, et où il rencontrait par un hasard fréquent et régulier la belle Vilhelmine.

V.

Un jour, l'étudiant Henreich monta sur une table chargée de pots de bière, et parla ainsi :

« Il est temps, mes amis, que les grands cessent de s'engraisser de la substance du peuple et de s'abreuver de ses sueurs. C'est la lâcheté des peuples qui fait l'insolence des rois. Brisons les fers de *notre belle patrie*. (Pirmasentz, ville de soixante-dix-huit maisons !) Brisons le joug de la tyrannie.

« Marchons à ce palais où le tyran se livre à d'impures délices entouré de ses féroces satellites ; réclamons nos libertés, et périssons tous s'il le faut. » — *Pulchrum est pro patriâ mori.*

A ce moment, Richard se promenait dans son jardin et s'amusait à débarrasser lui-même ses œillets des feuilles jaunies qui les fatiguaient et diminuaient leur éclat.

Il y a des gens qui n'ont en politique qu'une opinion, qu'un parti, qu'une conviction ; ces gens-là sont nombreux, et meurent volontiers pour la cause qu'ils ont embrassée. Cette opinion, ce parti, cette cause, cette conviction, c'est le tapage ; il n'y a pas de foi qui puisse compter autant de martyrs.

Aussi les conjurés arrivèrent-ils au nombre de quatre-vingts à la porte du palais.

Les féroces satellites se composaient pour le moment d'un soldat qui jouait de la flûte et achevait d'apprendre sa partie dans la symphonie en *la* de Beethoven, qu'on devait exécuter le surlendemain, et qui les laissa passer quand ils eurent dit qu'ils vou-

laient parler au prince, en leur recommandant seulement de marcher dans les allées.

Le prince fut un peu surpris de ce tumulte; sa contenance calme et indifférente embarrassa la troupe; et quand il demanda ce qu'on voulait de lui, personne n'ayant l'aplomb nécessaire pour parler, on répondit tous à la fois par des cris confus et presque inintelligibles, parmi lesquels on discernait cependant: — vive la liberté! — à bas les tyrans! A quoi le prince comprit qu'il s'agissait d'une émeute. Il sourit, et dit d'une voix forte qui se fit entendre malgré les murmures des factieux : Que l'un de vous parle pour tout le monde, car si vous parlez tous l'un après l'autre, ce sera trop long; si vous parlez tous à la fois, ce sera trop bruyant.

Tout le monde se tut et on recula, laissant à l'étudiant Henreich le droit de prendre la parole et d'expliquer des griefs dont personne n'était bien certain.

« Nous venons, dit Henreich, au nom du peuple.

— En êtes-vous bien sûr? reprit Richard, et surtout le peuple en est-il bien sûr?

— Nous venons, continua l'orateur, réclamer contre des abus trop long-temps soufferts.

— Mon bon ami, dit le prince, je ne sais d'autre abus à Pirmasentz que celui que vous faites de ma patience. Que diable venez-vous me chanter? Mon peuple, puisque vous venez me rappeler que j'ai un peuple, n'est pas si nombreux qu'il ait besoin de mandataires. Il voudra bien me parler lui-même; qu'il se rende demain dans la grande cour du palais, et nous causerons.

— Le peuple ne transige pas, reprit Henreich, irrité de le voir prendre par Richard aussi peu au sérieux; le peuple commande.

— Je voudrais bien alors être peuple pour pouvoir vous commander de me laisser tranquillement soigner mes œillets; je ne suis qu'un pauvre prince, je vous en prie.

— C'est ainsi, dit Henreich, que les intérêts du peuple sont sans cesse sacrifiés aux intérêts privés. Le peuple n'a pas le temps d'attendre.

— Mon pauvre Henreich, dit Richard, mon métier de prince n'est pas assez amusant pour que je le fasse tous les jours. Je serai prince demain; aujourd'hui je suis un simple particulier fort inquiet

d'un bel œillet qu'il a marcotté lui-même. Comme particulier, je veux être maître chez moi. Ainsi donc, mes amis, allez-vous-en et ne marchez pas sur mes œillets.

Henreich se retourna vers ses amis.

— Vous contenterez-vous de ces réponses évasives et de la farouche ironie qui dicte les paroles du tyran?

— Mon ami Henreich, vous me traitez en tyran de théâtre — ceux d'entre les hommes auxquels on dit le plus d'injures. — Je vous le répète, c'est comme particulier que je corrige moi-même les impertinences avec ma canne.

— Je le vois, dit Henreich, les défenseurs du peuple entreprennent une tâche périlleuse. Je vois qu'au bout de la carrière que je commence, je ne trouverai que la couronne du martyre; mais je suis prêt à verser mon sang pour le peuple. Prenez ma tête!

— Que ferais-je de votre tête? si ce n'est de tirer les oreilles qui y sont attachées. J'attends mon peuple demain au palais, nous boirons de la bière et nous causerons. En cas de mauvais temps, on sera à couvert partout.

Quand ils furent partis, Richard fit un bouquet de ses plus beaux œillets pour Vilhelmine, et lui écrivit pour lui rappeler qu'il devait le soir valser avec elle.

Le lendemain, dès le jour, l'armée vint au palais pour la dernière répétition de la symphonie en *la* de Beethoven, qui devait se jouer le soir.

— Que diable me veut mon peuple? pensait Richard, et quel accident a pu lui rappeler que j'étais son prince? Rincez des verres pour mon peuple. — Heureux le souverain qui peut trinquer ainsi avec tous ses sujets.

Il vint une centaine de personnes d'une façon un peu tumultueuse. Une centaine d'autres vinrent pour voir ce que venaient faire les cent premiers, et le reste des habitans de Pirmasentz pour voir ce qu'étaient venus faire les seconds.

— Mes amis, dit Richard, buvez la bière pendant qu'elle est fraîche. Maintenant que venez-vous me demander? Vous ai-je jamais gênés dans vos plaisirs ni dans vos affaires. Sais-je seulement ce que vous faites?

— A bas les tyrans! cria Henreich.

— A bas les tyrans! crièrent les amis d'Henreich.

— A bas les tyrans! cria le peuple.

— Pourquoi le prince est-il entouré de sicaires demanda Henreich.

— Je suis entouré de mes musiciens; les autres soldats sont, je crois, allés se promener. Faites un moment silence, et écoutez-moi. Avez-vous à vous plaindre? êtes-vous malheureux? Je ne suis pas riche, mais celui d'entre vous qui a voulu venir manger ma soupe, a toujours été le bien-venu.

— Par ma voix, dit Henreich, le peuple réclame ses libertés.

— Vous me trouverez bien ignorant, mon pauvre Henreich, mais je vous jure que je ne sais pas quels droits le peuple peut réclamer dans un pays où le prince n'en réclame aucun.

— Nous voulons la liberté de la presse, dit Henreich.

— Nous voulons la liberté de la presse, dit le peuple.

Le prince attendit que le tumulte fût passé, et il dit:

— Que diable ferez-vous de la liberté de la presse? Il n'y a pas de presse à Pirmasentz, et bien peu d'entre vous savent lire.

— Le peuple saura mourir pour ses droits, dit Henreich.

— Oui, nous saurons mourir, dit le peuple.

— Je serais fâché, dit Richard, de vous voir mourir pour cela.

Pendant ce temps, Rebrecht avait rassemblé les soldats et avait fait cerner la cour; il revint et dit:

— Je préviens votre altesse que l'armée entoure les factieux, et qu'ils sont en notre pouvoir.

— Eh bon Dieu! dit Richard, que voulez-vous que j'en fasse de vos factieux? Il n'y a qu'une prison à Pirmasentz, et j'en ai fait une serre pour mes orangers. Renvoyez les soldats.

— Mais je ferai remarquer à votre altesse que sa sûreté personnelle....

— Ne vous inquiétez de rien, Rebrecht, et faites ce que je vous dis.

— Trahison! cria Henreich, comme les soldats se dispersaient; le palais du tyran va se rougir du sang du peuple.

Le prince fit signe qu'il voulait parler; un long murmure s'apaisa graduellement.

— Vous voulez la liberté de la presse, mais vous ai-je jamais dit

que je m'opposais à ce que vous écrivissiez ce qui peut vous passer par la tête ; qu'est-ce que cela me fait à moi? Seulement je ne vous conseille pas de passer beaucoup de temps à écrire ; par la sécheresse qu'il fait, les champs et les jardins n'ont pas trop de bras.

Et tout le monde partit.

Le soir, la symphonie fut admirablement exécutée ; puis on valsa, et le prince valsa avec Vilhelmine. Elle avait des œillets à sa ceinture. — Pauvre Richard ! lui dit-elle.

Et Richard, qui avait senti le cœur de Vilhelmine battre si près du sien, ne comprenait pas trop de quoi elle le plaignait.

Tout alla bien pendant quelque temps.— Henreich fit un journal, manuscrit; mais la vie de Richard était si simple, si ordinaire, qu'elle ne prêtait guère aux attaques; cependant il y a pour cela des thèmes tout faits. Robrecht surtout était peu ménagé. Il vint prier le prince de lui permettre de faire aussi son journal.

— On m'a demandé la liberté de la presse, dit Richard; usez-en tout comme vous l'entendrez.

Alors Robrecht et Henreich s'évertuèrent à faire leur journal, chacun de son côté.

Les journaux paraissaient le matin. Mais comme on s'était de tout temps couché de bonne heure à Pirmasentz, et que les deux copistes, qui tiraient chaque journal à deux exemplaires, ne voulaient pas veiller, il fallait en faire une partie d'avance.

Henreich savait que les tyrans ne font rien que de criminel ; Robrecht que les rois ne font rien que de sublime. Aussi ne se gênaient-ils ni l'un ni l'autre pour porter et écrire d'avance durant le jour leur jugement sur les évènemens de la journée, en laissant des *blancs* pour mentionner lesdits évènemens. Les évènemens étaient si peu communs à Pirmasentz que c'étaient sur les mêmes qu'ils avaient à parler. Le soir on n'avait qu'à remplir les blancs, et le journal était tout fait pour le lendemain matin.

Journal de Henreich. — Jusques à quand le peuple muselé souffrira-t-il que le pouvoir. . . . . . . ? Jusques à quand tiendrons-nous la tête courbée sous un joug odieux?

Journal de Robrecht. — Chaque jour nous apporte de nouvelles raisons de bénir le prince que le ciel nous a donné. Encore aujour-

d'hui . . . . Que répondront à cela les fauteurs de l'anarchie?

Puis, si le soir il arrivait qu'il ne fût rien arrivé; si l'homme le mieux instruit disait : — Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que le prince a mangé des haricots verts; — on lisait le lendemain :

Journal de Henreich. — Jusques à quand le peuple muselé souffrira-t-il que le pouvoir mange des haricots verts? Jusques à quand tiendrons-nous la tête courbée sous un joux odieux?

Journal de Robrecht. — Chaque jour nous apporte de nouvelles raisons de bénir le prince que le ciel nous a donné : encore aujourd'hui il a mangé des haricots verts. Que répondront à cela les fauteurs de l'anarchie?

— C'est, ajoutait Robrecht, un encouragement à l'agriculture.

— C'est, disait Henreich, une amère dérision pour le peuple, qui ne peut manger de haricots de primeur.

Vilhelmine montra les deux journaux au prince. Il rit beaucoup de celui d'Henreich, et défendit à Robrecht de continuer le sien.

Richard finit par se trouver fort obéré. Rhoseville s'en alla un matin sans rien dire.

Le prince assembla son armée et dit à ses soldats : — Je n'ai plus le moyen de payer votre solde. Je vous ai loués à une grande puissance qui va vous emmener en Afrique. Vous aurez double solde.

Mon histoire est la plus vraie de toutes les histoires. —L'armée, en partant, fit sa première station à Zweibrücken (Deux-Ponts), et on s'y rappelle encore la chanson qu'ils chantaient en route, chanson qu'ils avaient composée eux-mêmes :

> Aûf, aûf ihr Brüder ûnd seit stark
> Der abschits tag ist da

J'ai oublié le troisième vers.

> Wir müssen uber land ûnd mehr
> Inshcissen Afrika.

René d'Anjou a dit : « Un roi sans musique est un âne couronné. »

Richard se trouva, après le départ de son armée, le plus malheureux d'entre les petits potentats; Vilhelmine seule le consolait. Mais, à quelque temps de là, elle partit avec sa nourrice, et resta

un mois absente. La raison du voyage était une visite à une vieille parente.

Pendant ce temps, la ville de Pirmasentz continua de suivre la voie du progrès. On vint un matin, en tumulte, demander à Richard l'autorisation de planter un arbre de la liberté.

— Plantez des arbres tant que vous voudrez. Celui qui plante un arbre fait une bonne action. S'il vous était égal que votre arbre de la liberté produisît des cerises ou des pommes, ce n'en serait que mieux.

On se rassembla sur la place. — Mes amis, dit Henreich, vous voyez comme nous arrachons, un à un, tous ses priviléges à la pâle tyrannie. Quel arbre choisirons-nous ?

Ici un grand bruit commença; chacun avait son arbre de prédilection.

— Le chêne est l'emblème de la force.

— Le peuplier s'élance vers le ciel.

— Le mélèze est toujours vert.

La discussion s'anima; beaucoup d'injures et quelques coups furent échangés. Enfin on se décida pour le chêne, et on alla arracher un jeune arbre dans la cour d'un fermier. Le fermier voulut défendre son arbre; on menaça de le pendre à son arbre.

Ce ne fut que le soir qu'on alla planter l'arbre. Henreich ordonna d'illuminer toutes les maisons en signe de joie, et on cassa, à coups de pierres, les vitres de ceux qui n'illuminaient pas. Puis on chanta autour de l'arbre jusque fort avant dans la nuit.

Le lendemain matin, le juif fit savoir à Richard que, le délai étant expiré, il allait faire vendre le palais pour rentrer dans les sommes qu'il avait avancées. Au même moment, les jardins du prince se trouvèrent pleins de monde; c'étaient des bourgeois de Pirmasentz d'une part, et d'autre part Henreich et ses partisans. Tout le monde parlait à la fois.

— Nous voulons la liberté de faire illuminer !

— Nous voulons la liberté de ne pas illuminer !

— Nous voulons la liberté d'arracher des arbres !

— Je veux la liberté de garder les miens !

— Nous voulons la liberté de faire du bruit la nuit !

— Nous voulons la liberté de dormir !

— Nous voulons la liberté de casser les vitres !

— Nous voulons la liberté de ne pas avoir nos vitres cassées !

— Vive la liberté !

— Je répondrai à vos demandes demain matin, reprit Richard.

VI.

Quand tout le monde fut parti, il donna une lettre à Robrecht pour son oncle, sans lui en faire connaître le contenu.

« Mon cher oncle,

« Je ne peux ni ne veux plus être prince. Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Pirmasentz. Je vous abandonne tous mes droits, moyennant une pension viagère de 1,500 florins. Je vous ferai savoir où vous aurez à me faire payer cette pension. Gardez auprès de vous Robrecht, c'est un bon et loyal serviteur.

« Je vous embrasse affectueusement.

« RICHARD. »

Et, le lendemain matin, dès que le soleil levant colora de ses premiers reflets roses la mousseline de ses rideaux, — il n'y avait de rideaux de soie que dans la salle du trône, — il mit dans une valise ses objets les plus précieux.

Trente ducats ;

Une ceinture bleue ayant appartenu à Vilhelmine ;

Les lettres de Vilhelmine ;

La flûte dont lui Richard jouait fort bien.

Il plaça la valise sur son cheval, et sortit de Pirmasentz pour n'y jamais rentrer.

A la sortie de la ville, il se retourna, et ses yeux s'arrêtèrent sur les acacias qui ombrageaient la maison du tailleur : un long soupir sortit de sa poitrine : — Qu'est-elle devenue ? pensa-t-il, — m'a-t-elle donc aussi abandonné ? — quel sot préjugé m'a empêché de l'épouser au temps de ma grandeur ? — maintenant son père me la refuserait, et ce serait elle qui ferait la mésalliance. — Je lui enverrai une lettre quand je serai loin de Pirmasentz.

Puis il laissa son cheval suivre un sentier dans le bois. Vers

le milieu du jour, il dîna chez un bûcheron, et se remit en route pour A....

Mais il s'égara; et comme le jour baissait sensiblement, comme le soleil ne lançait plus que d'obliques et pâles rayons orangés à travers les arbres, la perspective de passer la nuit à la belle étoile lui fit presque un moment regretter Pirmasentz. Mais ce regret s'évanouit lorsqu'il se rappela le bruit qui l'aurait éveillé le lendemain. Alors il se fit un lit de feuilles, mit son épée nue à côté de lui, et s'endormit. La fraîcheur qui précède le lever du soleil le réveilla le lendemain. Les oiseaux secouaient leurs ailes engourdies, se baignaient dans la rosée scintillante au soleil levant, et chantaient joyeusement. Alors Richard vit qu'il avait passé la nuit à cinquante pas d'une petite maison où il eût pu reposer à couvert.

La petite maison était d'un aspect ravissant: elle était entourée de fossés remplis d'eau, et alimentés par une source vive; elle était entourée d'acacias; et cette vue, qui lui rappelait la maison du tailleur, fit soupirer tristement Richard. Il y avait encore de grandes pelouses vertes et des plates-bandes, des fleurs parfaitement soignées. Richard regretta ses œillets.

Il entra; on le reçut poliment. Il demanda à déjeuner; un domestique lui servit un excellent repas. Comme il finissait de déjeuner, il aperçut, au détour d'une allée, deux femmes qui approchaient. — C'est, dit le domestique, ma maîtresse qui vient de se lever. Richard alla au-devant de ses hôtesses pour les saluer. L'une d'elles était une vieille femme, d'une physionomie douce et avenante; l'autre était une charmante jeune fille, et cette jeune fille était Vilhelmine.

Vilhelmine et Richard s'étonnèrent, et la tante s'étonna de leur étonnement.

Richard, en peu de mots, mit les dames au fait de ce qui lui était arrivé.

— Vilhelmine, Vilhelmine, dit Richard, quelle charmante retraite! et que la vie y aurait été douce avec vous! Je ne puis aujourd'hui vous demander votre main, après avoir eu la lâcheté de ne pas vous épouser quand j'étais prince.

Voici aujourd'hui toute ma fortune. J'ai 30 ducats dans ma valise, et je me suis assuré une rente de 1,500 florins.

— Mon prince, dit la tante, il n'y a rien de désespéré ; Vilhelmine vous aime, restez ici. Vilhelmine viendra me voir tous les mois ; et quand j'aurai vu que votre résolution de l'épouser n'est pas le résultat d'un moment d'exaltation ; quand je me serai convaincue que vous ne regrettez pas votre palais de Pirmasentz, que vous a si bien volé quelqu'un que je ne nommerai pas, parce qu'il est mon frère, nous arrangerons tout pour le mieux.

Richard ne put faire d'autre réponse que de baiser la main sèche de la vieille dame.

Et quand elle lui eut donné à baiser la petite main de Vilhelmine, il s'écria : — Adieu, adieu à Pirmasentz ! adieu au triste passé, et qu'il soit béni, s'il est le prix de l'avenir. J'ai passé bien des jours d'ennuis ; mais un riant horizon m'apparaît.

Il n'y a pas d'épines sans roses.

. . . .

Voici du reste ce qui arriva à Pirmasentz. Le jour où le prince partit, il y avait à midi huit princes de Pirmasentz ; le soir il y en avait trente-deux. Le lendemain matin, l'oncle de Richard, qui avait accepté avec empressement l'offre de son neveu, envoya un caporal et dix hommes qui arrêtèrent, en deux heures, l'élan des révolutions.

ALPHONSE KARR.

MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE PAROY.[1]

1789.

La cour dite *philantropique* de Monsieur. — La reine et la famille Polignac. — Portrait de la reine donné à la princesse de Lamballe. — Mme de Buffon, le comte de Sillery et le duc d'Orléans. — Organisation de la cour aux Tuileries. — Jeu de la reine. — Monsieur au Luxembourg. — Cocardes tricolores en fer-blanc. — Le *Veto* traqué par des paysans. — Le duc et la duchesse de Polignac, la comtesse Diane, la duchesse de Guise et la comtesse de Polastron, à Gumelingen. — Le comte d'Artois, le prince de Condé, le duc de Bourbon, le duc d'Enghien et la princesse de Monaco, à Berne. — Mme de Polignac et M. Necker. — M. de Vaudreuilh, ses tableaux et ses bijoux. — Le duc de Polignac et son argenterie. — Correspondance secrète de la reine, des princes et des favoris émigrés.

. . . . . Pendant tous ces temps de troubles (juillet) j'allais et venais continuellement de Versailles à Paris; mes relations sociales me mettaient à même de recueillir la vérité des faits. J'avais mon père et mon oncle, le marquis de Vaudreuilh, et nombre de connaissances et amis, qui me

(1) Le marquis de Paroy a figuré, comme acteur et agent secret de la cour, dans les premières parties du grand drame de la révolution. Il ne raconte guère que les faits dont il a été témoin, que les scènes où il a joué un rôle.

On trouve souvent dans ses mémoires des choses singulières et des détails curieux, la plupart tout-à-fait neufs, les autres peu connus, ou présentés sous un aspect nouveau.

L'auteur, allié à plusieurs familles anciennes, est mort en 1825. Il était fils du marquis de Paroy, grand-bailli de Brie et de Champagne, député de Provins à l'assemblée constituante.

Nous donnerons successivement quelques extraits de ces mémoires autographes, qui font partie de la riche collection de M. Villenave.

mettaient au courant de tout à Paris. Je voyais tous les jours chez elle M[me] la duchesse de Polignac, gouvernante des enfans de France : la reine, M. le comte d'Artois y allaient tous les soirs, ainsi que toute la cour. M[me] la princesse de Lamballe, surintendante de la maison de la reine, tenait maison ouverte, et la même société circulait de l'une à l'autre. Les ministres et quantité de députés s'y réunissaient; les affaires politiques étaient le sujet de la conversation; l'inquiétude des évènemens en faisait discourir diversement; les deux maisons ressemblaient à des clubs de nouvelles, et j'y voyais s'y former des intrigues de toute espèce.

La maison de M. le comte de Provence semblait être une autre cour où régnait l'esprit des philosophes économistes, d'ailleurs tous bons royalistes; mais on appelait leur réunion la *cour philantropique*. Monsieur s'entourait de savans, et vivait beaucoup dans son intérieur : de sorte que la société des deux princes, frères du roi, était bien différente.

A Paris, je voyais beaucoup de membres du parlement et la haute finance. Mon goût pour les arts me mettait aussi à même de voir un grand nombre d'artistes, de bourgeois, de députés du tiers-état, et j'étais au courant de faits qu'on ignorait à la cour.

Je me trouvais partout où je croyais satisfaire mon inquiète curiosité. Je me rendais, plusieurs fois par jour, au club du Palais-Royal, près le théâtre de la Montansier (aujourd'hui Théâtre-Français); il était voisin de celui des chevaliers de Saint-Louis. L'abbé Sieyès et quantité de députés en étaient membres....

J'avais continué de voir M[me] de Buffon qui avait été élevée à l'Abbaye-aux-Bois avec ma femme. Je savais, par elle, bien des choses de l'intérieur du Palais-Royal. Je voyais souvent, chez elle, le comte de Genlis (Sillery), favori de M. le duc d'Orléans. J'avais été avec lui de plusieurs parties de plaisir qui lient en société. Nous parlions des évènemens : il n'était pas très rassuré sur leur issue. Je savais qu'il y avait des comités secrets, et qu'il en était membre : il en transpirait toujours quelque chose.....

M[me] Gabrielle-Yolande-Martine de Polastron, ayant épousé le comte Jules de Polignac, de l'illustre et ancienne famille de Polignac de la province d'Auvergne, et dont était issu le cardinal auteur du poème de l'*Anti-Lucrèce*, fut présentée à la cour, suivant l'usage, et s'y fit distinguer d'une manière particulière. Elle plut d'abord singulièrement à la reine par sa conversation à la fois décente et enjouée, par son goût quand elle chantait dans les concerts particuliers de S. M., et par sa danse gracieuse et légère. La reine admit bientôt la comtesse Jules dans toutes les fêtes et réunions de son intérieur, à Versailles et à Trianon; les artistes les plus distingués y étaient appelés.

La comtesse Jules avait une fille de onze ans. La reine, avec sa grace ordinaire, lui dit : « Dans peu nous penserons à la marier; lorsque votre choix sera fait, songez que le roi et moi nous nous chargerons du présent de noces. » Parmi ceux qui se présentèrent, le fils du duc de Gramont fut choisi. Il joignait à l'éclat d'un beau nom une figure agréable; le roi lui permit de prendre le titre de duc de Guiche, et le fit son capitaine des gardes.

La faveur dont jouissait M[me] de Polignac excita la jalousie de plusieurs des premières familles de la cour qui avaient l'ambition de fixer sur elles l'attachement et les bontés de la reine. Mais l'ambition n'entrait pour rien dans la faveur dont la comtesse Jules jouissait, et il lui fut aisé de se soutenir.

Louis XVI, qui partageait les sentimens de la reine pour M[me] de Polignac, approuva l'idée que cette princesse lui suggéra de donner au comte Jules le titre de duc héréditaire...

M[me] la princesse de Rohan-Guémené ayant quitté la charge de gouvernante des enfans de France, la reine la voulut confier à l'amitié. M[me] de Polignac redoutait d'accepter cet emploi important, et n'ignorait pas combien il était envié par d'illustres rivales, et à combien de jalousies elle serait en butte. Mais la reconnaissance lui fit un devoir d'accepter.

La faible santé du dauphin, qui n'avait alors qu'un an (1), rendait la charge de gouvernante très pénible. M[me] de Polignac tremblait tous les jours pour ce précieux rejeton qui faisait le bonheur de la reine et l'espoir de la France. Trois ans après, la naissance du duc de Normandie (2), et ensuite celle d'une seconde princesse (3), vinrent ajouter à ses fatigues et à ses sollicitudes.

La reine voulut que M[me] la duchesse de Polignac tînt un état digne de la charge dont elle était revêtue, et que tous les étrangers de distinction et toute la noblesse présentée à la cour fussent admis chez elle. La reine désirait aussi qu'il y eût des jours où la société moins nombreuse, et choisie par elle, lui fît passer des momens plus doux et plus tranquilles. C'est dans cet intérieur qu'elle se plaisait, et S. M. disait comme Henri IV : *Je ne suis plus reine, je suis moi*; c'est dans les douceurs de cette vie privée que la reine se dédommageait de l'ennui de l'étiquette et du cérémonial des cours.

(1) Il était né le 20 octobre 1781.

(2) Né à Versailles le 27 mars 1785.

(3) Sophie-Hélène-Béatrix de France, née le 9 juillet 1786. L'aînée des enfans de Louis XVI, Marie-Thérèse-Charlotte, aujourd'hui duchesse d'Angoulême, était née le 19 décembre 1778.

Mais les modiques revenus de Mme de Polignac, et les appointemens attachés à la charge de gouvernante des enfans de France, étaient loin de suffire aux dépenses extraordinaires qu'entraînait l'état de maison tenu par le duc et la duchesse de Polignac. Le roi leur accorda une pension de 80,000 livres, et, peu après, il nomma le duc directeur des postes et haras du royaume, charge dont il ne jouit pas plus d'un an, et dont la suppression fut un des premiers actes qui signalèrent l'avènement de l'archevêque de Toulouse au ministère. Aussi la reine disait-elle à ceux que les suppressions atteignaient : « Personne n'a droit de se plaindre, puisque le roi a commencé les réformes par l'emploi de l'un des hommes que nous aimons le plus. »

Malgré tous les efforts de l'envie et de la calomnie, l'affection du roi et celle de la reine pour Mme de Polignac n'ont pas varié un moment. Les libelles du temps l'accusaient d'être une des causes de la déprédation des finances; cependant, elle sortit de Versailles sans fortune, et quand, par ordre du roi et de la reine, elle fut pressée de s'enfuir en Suisse pour échapper à la fureur populaire, elle eut de la peine à rassembler l'argent nécessaire pour payer les frais de route dans son émigration et celle de sa famille.

La reine perdit, à Meudon, M. le dauphin, le 4 juin 1789 : il était dans la huitième année de son âge, et il expira dans les bras de sa mère. Depuis quelque temps, sa santé s'était altérée insensiblement : il était devenu rachitique, souffrait les plus cruelles douleurs, et ses cris étaient déchirans. La mort de cet enfant, jointe aux sollicitudes que lui causaient les chagrins et les dangers du roi, affectèrent si vivement la reine, que ses cheveux blanchirent rapidement. Mme la princesse de Lamballe ayant désiré qu'elle lui donnât son portrait, elle le fit peindre, et le remit à son amie avec ces mots, écrits de sa main, au bas de son image :

Ses malheurs l'ont blanchie.

Quand on pense que, peu d'années auparavant, l'amour et l'enthousiasme des Français étaient si prononcés et si vifs, que la reine, ayant fait exécuter, à Lyon, un meuble de satin de la couleur de ses cheveux, qui étaient du plus beau blond, sur-le-champ la mode adopta cette couleur; et bientôt parures, habits, robes, chaussures, furent partout couleur des cheveux de la reine : on vit même un prélat avoir une voiture blonde et des harnais blonds, tant était dominant l'empire de la mode! mais comme tout alors se trouvait changé!

Le roi, plongé dans la douleur de la mort de son fils, renfermé avec la reine, et s'affligeant avec elle, avait recommandé qu'on le laissât seul. La

chambre du tiers, qui s'était formée en assemblée nationale, avait arrêté, ce jour-là, qu'une députation, à la tête de laquelle serait son président (Bailly), irait présenter à sa majesté les doléances de *ses fidèles communes* sur la perte déplorable qu'elle venait de faire. La députation se présenta au château; et, sur le refus qui lui fut fait d'être admise devant le roi, conformément aux ordres qui avaient été donnés, le président insista si vivement, disant qu'il avait un arrêté de l'assemblée à communiquer, qu'on fut obligé d'en aller prévenir le roi. Louis XVI demanda si on avait informé le président du motif qui lui faisait désirer d'être seul. Sur la réponse affirmative, ce prince s'écria douloureusement : « Il n'y a donc pas de pères dans cette chambre du tiers? » et il ordonna que la députation fût introduite. Elle venait, sans douleur, rouvrir les blessures du roi, en lui parlant de l'objet de ses regrets.

Le corps du jeune dauphin fut déposé à Saint-Denis sans pompe. Ce fut le dernier des princes de son sang qui descendit dans le caveau de ses pères. Hélas! il n'y reposa pas long-temps : des barbares, qui semblaient vouloir déshonorer la révolution, violèrent le cercueil de ce royal enfant, le jour même où d'autres barbares assassinaient sa mère, le 16 octobre 1793.

Deux ans auparavant, la reine avait perdu sa seconde fille, âgée seulement de onze mois. On se rappelle le mot touchant qu'elle dit aux dames de sa suite, quand elles exposaient le bas-âge de la princesse comme un motif qui devait alléger ses regrets et sa douleur : « *Oubliez-vous qu'elle eût été pour moi une amie!* »

La séance royale (23 juin) devint le signal de l'insurrection. Pour la première fois, les ordres du roi furent méprisés. Sa majesté avait enjoint aux trois ordres de se réunir séparément pour délibérer, par ordre, sur le plan qui venait d'être proposé. Le clergé et la noblesse se rendirent dans leurs chambres respectives. Le tiers-état resta en séance, comme formant seul l'assemblée nationale. Le marquis de Brézé, maître des cérémonies, se présente de la part du roi, et ordonne la levée de la séance. Le comte de Mirabeau, arborant le premier l'étendart de la révolte, fait cette réponse, devenue si célèbre : « Dites à ceux qui vous envoient, que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes! » L'abbé Sieyès, résumant froidement, au milieu du trouble général, le discours qu'il avait commencé, dit à l'assemblée : « Messieurs, vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier. »

La reine, voyant ce mouvement insurrectionnel, les ordres du roi méconnus, et les nouvelles de Paris annonçant que le Palais-Royal retentissait de motions incendiaires, fait appeler M. Necker, et lui demande, de

la manière la plus pressante, de renoncer au projet qu'il avait formé de donner sa démission. Le ministre promit de rester.

Cette nouvelle fut reçue, avec acclamation, par la multitude, qui se portait tumultueusement au château; elle conduisit, comme en triomphe, M. Necker à son logement.

L'intérêt que le peuple témoigna, dans ce jour, au ministre, en fit comme le véritable roi de France. Il traversa les corridors et les galeries du château, suivi d'une foule immense qui l'applaudissait. Rentré dans son appartement, il se montra à une fenêtre, et salua le peuple, qui répondit par mille cris répétés de *vive Necker!* La cour eut la douleur de voir cette ovation sous ses yeux.

Le 18 juillet, le roi exigea que M. le comte d'Artois partît, sa vie n'étant pas en sûreté. Il quitta Versailles, accompagné de M. le comte de Vaudreuilh, du prince d'Hénin, et de deux autres personnes. M. le prince de Condé, MM. les ducs de Bourbon et d'Enghien, et Mme la princesse de Monaco, partirent aussi ce jour-là. Le roi et la reine pressèrent également Mme de Polignac de quitter le royaume avec sa famille. Le prince de Conti et sa suite s'éloignèrent le même jour. Tous les fugitifs gagnèrent la Suisse.

..... Un jour que j'étais chez Mme de Buffon, M. le duc d'Orléans entra : j'allais me retirer; il me pressa de rester, et me dit obligeamment : « Vous ne venez plus, comme autrefois, au Palais-Royal? — Monseigneur, vos grandes affaires à l'assemblée doivent rendre circonspect pour venir vous faire la cour. — Voilà une vraie réponse de Normand. » Son altesse me fit quelques questions relatives aux circonstances. Je vis qu'elle voulait savoir mon opinion : « Monseigneur, je ne m'occupe que des arts. » Le prince me dit que mon père, membre de l'assemblée nationale, avait des opinions trop exagérées, et qu'il serait obligé de les modérer, ainsi que ceux du côté droit. On annonça une visite, et je me retirai.....

Peu à peu les mesures de rigueur et de surveillance sur le château et envers la famille royale se relâchèrent. Le roi eut la liberté de se promener aux environs de Paris, et d'aller passer à Saint-Cloud des semaines entières (octobre).

La cour s'organisa au château des Tuileries comme elle l'était à Versailles. Le roi eut son lever et son coucher. Les personnes présentées obtinrent la liberté de lui faire la cour; les autres se rangeaient sur deux files, dans les appartemens, au passage du prince, quand il allait à la messe ou qu'il en revenait.

La reine eut aussi sa cour. Il y avait dans ses appartemens, le jeudi et le dimanche, le *jeu* dit *de la reine* : c'était le loto. La princesse dési-

gnait les dames qui devaient faire la partie. Tout le monde était admis à assister debout autour de la table, et chacun s'empressait de donner par son assiduité des témoignages d'un respectueux attachement.

Monsieur habitait le Luxembourg; il y avait sa maison. Ce prince venait tous les jours aux Tuileries voir le roi et la reine.

J'étais très assidu au lever et au coucher du roi. Je ne manquais jamais de me rendre au jeu de la reine.

Tout se calma un peu. Je demandai un passeport comme négociant pour aller en Suisse. Je montai en diligence, emportant avec moi les bijoux et autres objets précieux du comte de Vaudreuilh. La reine m'avait remis une lettre pour Mme de Polignac. Je trouvai tous les villages en insurrection. Nous rencontrâmes près de Dijon, au bas d'une montagne, une voiture de poste renversée avec une caisse brisée pleine de cocardes de fer-blanc peint aux trois couleurs nationales; le conducteur les donnait à vil prix aux habitans des campagnes : c'était, me dit-il, son troisième voyage. Les paysans se paraient à l'instant de ce signe qui devait devenir célèbre dans la révolution. On leur distribuait des espèces de *Catéchisme du citoyen*, où les droits étaient mieux établis que les devoirs. Partout s'organisaient des comités de surveillance qui correspondaient avec ceux des chef-lieux; on visitait avec grand soin les passeports; mais dans beaucoup de villages on ne savait pas lire. Une fois je présentai une facture imprimée avec le reçu signé, et on me dit : « C'est bon, citoyen, vous êtes en règle. » Je m'étais muni de plusieurs de ces factures, voulant passer pour négociant.

Près de la frontière de Suisse, nous vîmes tout un village en armes autour d'un bois. Les paysans nous dirent qu'ils cherchaient le *veto* qu'on leur avait assuré s'être refugié dans ce taillis, mais qu'il ne leur échapperait pas, attendu que plusieurs villages s'étaient réunis de l'autre côté pour le cerner. Ces bonnes gens croyaient que le *veto* était une bête; ils durent apprendre plus tard que c'était le nom par lequel on désignait le roi.

J'arrivai heureusement à Berne, où je m'informai du lieu qu'habitait M. le comte d'Artois. On me dit que son premier page était dans l'auberge où j'étais descendu; j'allai le trouver, et je reconnus le chevalier de Parny, à qui je confiai le but de mon voyage. « Il faut, me dit-il, une autorisation de l'avoyer, qui, par une attention délicate, et pour que les princes ne soient pas importunés, n'accorde le permis de se rendre au château qu'ils habitent, qu'à ceux dont la présence est désirée par eux. »

Le chevalier me conduisit chez l'avoyer, et, le soir, nous nous rendîmes ensemble à Gumelingen, maison de campagne qu'habitait Mme de Polignac, et où le prince allait passer ses soirées.

Je reçus de M. le comte d'Artois l'accueil le plus flatteur; toute sa so-

ciété témoigna sa joie de me voir. Je remis à Mme de Polignac la lettre de la reine que j'avais cachée dans le double fond d'une boîte à poudre de fer-blanc. Le comte de Vaudreuilh reçut ses bijoux. Je satisfis à toutes les demandes du prince et de la duchesse de Polignac. Je dis tout ce que j'avais vu de l'installation aux Tuileries, toutes les nouvelles que je savais et dont les détails furent reçus avec avidité. Je couchai dans le village où l'abbé de Belivière m'offrit un lit dans sa chambre; tout était plein ailleurs.

Le lendemain, M. le comte d'Artois vint, avec sa suite, dîner chez Mme de Polignac. Après dîner, toute la société se rendit à une demi-lieue de Berne, où nous trouvâmes M. le prince de Condé, M. le duc de Bourbon et M. le duc d'Enghien, avec Mme la princesse de Monaco. On se communiqua les lettres et les nouvelles, et l'on causa en se promenant sur le grand chemin. Les princes croyaient que les affaires s'arrangeraient bientôt en France. On se sépara après s'être promis de se revoir le lendemain.

M. le prince de Condé et sa famille retournèrent à Berne. M. le comte d'Artois accompagna, avec sa société, Mme la duchesse de Polignac, la comtesse Diane de Polignac, la duchesse de Guiche et la comtesse de Polastron, qui retournèrent à Gumelingen.

Les jours se suivaient et se passaient de même entre le billard, le trictrac et la promenade: c'était une vie de château. Le matin on faisait quelques incursions dans les montagnes des environs.

Mme de Polignac me raconta que le jour de son arrivée à Berne (juillet 1789), elle fut très étonnée d'apprendre que M. Necker s'y trouvait avec sa famille. Ainsi, un premier ministre, fuyant l'animadversion de la cour, et la plus brillante partie de cette cour fuyant l'animadversion publique, se trouvaient réunis dans le même exil. Ainsi, ceux-là même qui avaient fait disgracier ce ministre, n'avaient eu que le temps de le suivre! et ils allaient le conjurer, dans leur propre intérêt, d'aller vite reprendre le poste d'où ils l'avaient chassé.

Mme de Polignac fait prier M. Necker de passer chez elle. M. Necker accourt, et son étonnement est grand de voir en Suisse sa superbe ennemie: « Les choses sont bien changées depuis votre départ, dit la duchesse, et je suis surprise que vous ne soyez pas à Paris, où vous êtes attendu avec la plus extrême impatience. Vous savez sans doute la prise de la Bastille et les événemens qui ont suivi? — Non; il est tout simple que je l'ignore, vivant dans la plus grande retraite, m'isolant des affaires politiques de France, ayant défendu même qu'on m'en parlât, et je ne lis aucun papier. — Eh bien! sachez donc, monsieur, que votre buste a été promené dans tout Paris, ainsi que celui de M. le duc d'Orléans, et

que le peuple et l'assemblée se sont prononcés avec tant d'energie pour votre rappel, que le roi a fait dépêcher un courrier pour vous presser de revenir sur-le-champ, afin de calmer la fermentation des esprits. Cette fermentation est telle, que S. M. m'a obligée de partir pour me sauver de la fureur du peuple, qui m'accuse d'être la cause de votre départ. Cependant, je puis, avec vérité, vous affirmer qu'il n'en est rien. »

M. Necker ne pouvait revenir de sa surprise. Il fallut que Mme de Polignac lui répétât ce qu'elle venait de dire; et elle ajouta: « Il est instant que vous partiez sur-le-champ; comment pourriez-vous douter encore de ce qui est arrivé à Paris et à Versailles? vous me voyez ici! j'ai quitté la reine par son ordre! j'ai quitté le dauphin, dont j'étais la gouvernante; et c'est le roi qui l'a ordonné, pour la sûreté de mes jours! » M. Necker prit congé de Mme de Polignac, en réfléchissant sur les vicissitudes des choses humaines..... Une heure après, il était parti pour Paris.

Après trois semaines de séjour à Gumelingen, M. le comte d'Artois et Mme de Polignac projetèrent de se rendre en Italie et de se fixer à Rome. Il me fut proposé de les accompagner. J'aurais bien fait d'accepter et de suivre le sort du prince jusqu'à la restauration. Mais ce n'était pas ma destinée, un autre dévouement entrait dans ma pensée; j'avais réfléchi que, par ma position dans les arts et mon existence sociale, je pourrais servir la cause royale en France plus utilement que dans l'émigration. Je m'engageai à faire savoir exactement au prince la vérité des évènemens qui pourraient survenir, sans jamais hasarder rien de douteux; que je redoublerais d'assiduité au château des Tuileries, que j'emploierais toute sorte de moyens pour que ma correspondance ne fût point interrompue; mais que j'espérais qu'on y aurait confiance et qu'on ne m'attribuerait pas l'erreur des autres.

Les motifs de mon départ furent accueillis par des éloges flatteurs. Il fut arrêté que mes lettres seraient adressées au comte de Vaudreuilh sous divers noms qui seraient convenus, suivant les lieux et les circonstances.

Mme de Polignac me dit qu'elle avait laissé à Versailles une grande quantité d'argenterie; qu'elle avait donné ordre, en partant, au gouverneur de son fils, en qui elle avait confiance, de sauver cette argenterie; mais que depuis elle n'avait entendu parler ni du dépôt, ni du dépositaire. « Je vous prie, ajouta-t-elle, de surveiller cela et de m'en donner des nouvelles. »

Le duc de Polignac et le comte de Vaudreuilh firent l'observation qu'il

valait mieux me donner un pouvoir pour vendre cette argenterie, dont je ferais passer de suite le montant. « C'est bien, dis-je, tout à votre service. Mais on saisit l'argenterie des émigrés. Les armes prouveront que celle de M. le duc de Polignac est sa propriété et non la mienne. Le mieux serait donc qu'il me fût fait 300,000 fr. de billets pour argent prêté à diverses époques antérieures à l'émigration, et que M. de Polignac me souscrivît une autorisation de prendre son argenterie à compte de sa dette; tandis que, de mon côté, je ferais un contre-billet motivé des raisons qui m'autorisaient à vendre cette argenterie pour le compte de M. de Polignac, et à la charge de lui en faire tenir le montant. »

Cette mesure fut adoptée. M. de Polignac souscrivit les billets de 300,000 fr., et me donna un pouvoir de vendre son argenterie et d'en garder le produit à compte de ce qu'il me devait. En même temps je fis ma contre-lettre. M. le comte d'Artois entra dans ce moment et dit : « Ah ! je vois que vous êtes bien en affaires.—Monseigneur, je commence mes fonctions d'activité dont il a été parlé devant votre altesse. — C'est bien, » répondit le prince.

Je me chargeai des commissions, pour France, de toute la société. Mme de Polignac me remit une lettre pour la reine et une autre pour son médecin. Je partis, le cœur gros de voir tant d'illustres personnages obligés de fuir de leur patrie, malheureux sur la terre étrangère, et je promis de venir partager leur triste destinée, si je ne pouvais rester en France utilement pour eux.

En passant à Berne, j'allai présenter mes hommages au prince de Condé, lui offrir mes services et prendre ses commissions.

Prévoyant, par ce qui se passait à Paris et par les bruits qui circulaient, que l'on devait aller chercher le roi à Versailles pour l'emmener à Paris, j'écrivis au comte de Vaudreuilh, mon cousin-germain, qui était à Versailles, que, par prudence, je l'engageais à me confier ses clés pour qu'en cas de pillage je pusse sauver ce qu'il avait de précieux. Il occupait, à Paris, la maison de l'Orangerie, que le roi lui avait accordée, au bout de la terrasse des Feuillans (1). Je lui envoyai ma lettre par un de ses agens de confiance, qui était resté à Paris. Le comte de Vaudreuilh me répondit qu'il partait à l'instant avec le comte d'Artois, le roi exigeant qu'il accompagnât le prince pour sa sûreté, et qu'il s'en rapportait à mon amitié pour tout ce qu'il possédait. Il joignit à sa lettre toutes ses clés et une petite instruction, écrite à la hâte. Il me man-

(1) Cette orangerie a depuis été supprimée, et le terrain exhaussé comme celui du côté de la Seine, ce qui a rendu le jardin des Tuileries plus régulier.

dait qu'il suivait le comte d'Artois par attachement, qu'il se recommandait à la Providence, et que je recevrais de ses nouvelles dès qu'il connaîtrait où il pourrait s'arrêter.

Le lendemain, 5 octobre, je profitai du départ des habitans des faubourgs, armés de piques, et de la garde nationale, qui se rendaient à Versailles, pour me transporter, avec un de mes frères, chez M. de Vaudreuilh. Je pris, avec l'aide de son frotteur, dans son secrétaire et dans ses armoires, tout ce qu'ils contenaient de bijoux, de tabatières et objets précieux. Je recueillis les papiers les plus importans qu'il m'avait indiqués, et dont je connaissais une partie. Tout fut porté en dépôt chez ma mère. J'avais dit au frotteur de détacher les tableaux de grands maîtres et d'autres auxquels mon cousin tenait beaucoup : j'annonçai que je viendrais les enlever dans la journée, et je sortis.

J'envoyai d'avance, sur la place Louis XV, six porteurs commissionnaires, avec ordre de m'attendre. Je retournai ensuite à la maison de M. de Vaudreuilh ; mais déjà un corps-de-garde avait été établi sur ce point (cul-de-sac de l'Orangerie, au bout du Jardin des Tuileries). Contrarié par cet incident, j'hésitais; mais je réfléchis que le lendemain les mesures pourraient être plus sévères, que l'occasion serait perdue, et je me décidai.

Je cherchai à causer avec l'officier du poste, il se promenait dans la cour au bas de l'escalier qui existait alors au bout de la terrasse. Il me parut peiné de tout ce qui se passait. Je lui dis que j'avais acheté des tableaux que, depuis deux jours, je n'avais pu trouver des commissionnaires pour les faire transporter chez moi, ce qui me faisait tort, car j'en aurais vendu plusieurs à un étranger que la peur des évènemens avait décidé à quitter Paris ce matin même ; et je lui montrai la maison où j'avais, disais-je, déposé mes tableaux.

L'officier crut à ce conte, et je profitai de l'intérêt qu'il me témoignait pour lui dire que j'allais voir sur la place si je ne trouverais pas quelques portefaix. Je courus, et bientôt j'en amenai quatre avec leurs brancards, et je dis aux deux autres qui m'avaient attendu avec leurs camarades, qu'ils recevraient bientôt mes ordres.

« Voici des porteurs, dis-je à l'officier, ma bonne fortune me les a fait trouver; ils me coûtent cher, mais qu'importe ? — Bien ! bien ! » répondit-il, et j'entrai dans la maison. Le frotteur avait disposé ces tableaux suivant mes instructions; ils furent bientôt mis sur les brancarts, descendus, et, en sortant, je dis à l'officier du poste : « Il y a du mouvement dans Paris. Je voudrais bien avoir deux de vos soldats de bonne volonté pour accompagner ces tableaux. Je leur donnerai trois livres à chacun. »

L'officier consentit. Il appela, plusieurs soldats se présentèrent. J'envoyai un des commissionnaires chercher les deux autres qui attendaient sur la place; avec trois brancards bien chargés, j'enlevai tous les tableaux escortés par quatre fusiliers que les patrouilles laissèrent passer.

Je fis faire aussitôt des caisses chez deux layetiers; le lendemain tout était emballé et transporté à Paroy sans encombre.

Mais, le jour suivant, sur le midi, trois commissaires vinrent faire une descente chez moi, et me demandèrent ce que j'avais fait des tableaux par moi enlevés dans une maison attenante au jardin des Tuileries : « Mais, répondis-je, ils étaient à moi, je les avais déposés dans cette maison, n'ayant pas de place dans la mienne; et d'ailleurs voulant les vendre. » J'ajoutai qu'étant depuis plusieurs jours en marché avec un étranger, j'avais conclu, livré, et qu'il les avait fait enlever depuis quelques heures, après m'avoir payé. Un des commissaires se souvint de m'avoir vu, dans une vente, acheter un tableau et en *pousser* d'autres, et dit qu'il me connaissait pour un amateur ou pour un brocanteur. Après quelques pourparlers, les commissaires se retirèrent, et cette affaire, où je pouvais facilement être compromis, n'eut aucune suite fâcheuse.

J'avais eu la précaution de mettre, avec un pinceau à l'huile, derrière les tableaux, *copie par M. le comte de Parvy*. Bien m'en prit; car, lorsque le scellé fut mis, quelque temps après, chez les émigrés, on n'oublia pas la maison qu'occupait le comte de Vaudreuilh. On lui connaissait plusieurs tableaux de grands maîtres qui ne furent pas trouvés. On apprit qu'il y en avait de *pareils* dans la maison qu'habitait ma mère à Fontainebleau, où mon père les avait fait venir de Parvy, pour en meubler le salon et la salle à manger. Comme on les y avait vus depuis son arrivée, et qu'on savait qu'ils étaient venus non de Paris, mais de Paroy, le maire dit aux commissaires envoyés de Paris que ces tableaux étaient des copies faites par moi. *La preuve eu est*, dit-il, *que c'est signé*. On savait d'ailleurs que je peignais, que j'étais associé libre de l'Académie de peinture. Les commissaires repartirent satisfaits, et il ne fut plus question de l'enlèvement de ces tableaux.

Depuis, je les ai envoyés à Londres à M. de Vaudreuilh par l'entreprise de M. Baguenault, banquier. Ils ont été vendus fort cher par M. de Vaudreuilh, qui a trouvé, par ce moyen, une grande ressource dans les malheurs de l'émigration.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA COMMUNE.

PREMIER ARTICLE.

Nous avons besoin, dans un travail aussi difficile et aussi scabreux que celui-ci, d'abord que le lecteur nous accorde toute sa bonne volonté; secondement qu'il ait quelque patience dans sa logique, et qu'il attende quelquefois une page, quelquefois deux, les preuves lentes et tardives qui auront souvent peut-être de la peine à se dégager, à se trier, à se classer et à se mettre en ligne; troisièmement, qu'il nous permette d'avancer certaines affirmations générales, dont nous aurons soin d'établir plus tard les élémens, mais qu'il nous sera plus commode d'émettre d'abord sans démonstration; quatrièmement enfin, qu'il veuille bien ne pas discuter avec nous pied à pied toute chose, mais nous laisser un peu le champ libre, et souffrir que nous ayons tout dit, pour juger de ce que nous avons fait.

A l'encontre de l'opinion générale, la commune n'est pas, selon nous, un fait historique appartenant en propre aux temps mo-

tif, c'est-à-dire la loi réfléchie et discutée, s'est bien emparé du fait de l'esclavage, ainsi que de tous les autres faits sociaux, lorsqu'il a réglé les sociétés, et il l'a pris ainsi sous son empire, l'a formulé et défini, se l'est entièrement approprié, de telle sorte qu'à l'époque où les institutions des peuples ont pris naissance, l'esclavage est devenu de droit positif; mais il avait une existence propre et, pour ainsi parler, personnelle, avant de tomber sous l'action de la loi civile et politique; et c'est cette existence primitive dont nous disons qu'il ne paraît pas qu'elle soit œuvre de main d'homme. Il y a même plus; revenant plus tard sur les monumens législatifs hébreux, grecs, romains et barbares, qui mentionnent l'esclavage et qui évidemment ne le fondent pas, nous croyons pouvoir annoncer que nous tenons en réserve des considérations irrésistibles, mathématiques, lesquelles se produiront en leur lieu, et qui établiront, d'une manière à ne permettre aucun doute, que non-seulement l'esclavage n'est pas dans le Lévitique, dans l'Iliade, dans les lois des Douze-Tables, dans les codes de l'invasion, une chose actuellement ou même nouvellement fondée; mais qu'il y est une chose vieille, une chose décrépite, une chose usée, une chose en décadence, une chose ayant déjà fait la moitié de son temps, une chose à moitié chemin d'une grande métamorphose sociale et de son anéantissement; de telle sorte que, loin de devoir sa naissance aux institutions humaines, l'esclavage était déjà profondément déchu, profondément ébranlé, quand les plus anciennes institutions virent le jour.

Si la langue de la politique de ces dernières années n'avait pas donné une signification réactionnaire et ridicule aux mots de *droit divin,* nous dirions assez volontiers que l'esclavage est de droit divin; mais nous craindrions, d'abord de n'être pas compris, ensuite de nous faire supposer quelqu'une de ces idées puériles et entêtées, qui étaient de bonnes raisons en un temps où ceux qui étaient les plus forts n'en pouvaient pas donner de mauvaises. Nous aimons mieux prendre d'autres mots et dire que, d'après toutes les apparences traditionnelles et toutes les réalités historiques, l'esclavage se présente universellement, dans les temps primitifs de toutes les nations, comme un fait spontané, naïf, autochtone; un fait qui prend naissance avec les peuples, sans leur volonté directe et leur

XII[e] siècle (1); chose surprenante à dire, il y en avait en Prusse en 1750 (2); enfin, il y en a encore aux États-Unis d'Amérique, dans tous les pays mahométans et dans tous les royaumes et empires de l'Inde.

Nous n'insistons pas plus long-temps sur ce grand fait historique dont les preuves sont partout, dans tous les livres, dans les poètes, dans les historiens, dans les codes, sous nos yeux; nous allons seulement examiner ses caractères.

D'abord, il est clair, par tous les témoignages qui s'y rapportent, que ce fait est très ancien, si ancien qu'on n'en trouve le commencement nulle part. Lorsque les institutions de tous les peuples prennent naissance, l'esclavage est déjà établi. Moïse fonda les institutions des Hébreux, et l'esclavage se trouve dans les livres de Moïse; Homère est de beaucoup antérieur aux temps historiques de la Grèce, et l'esclavage se trouve dans les livres d'Homère; les douze tables sont la base des institutions romaines, et Romulus, antérieur de plusieurs siècles aux douze tables, ouvrit à Rome un asile pour recevoir tous les esclaves fugitifs du Latium; la loi salique, la loi ripuaire, la loi des Saxons, des Thuringiens, des Allemands et des Angles, sont le point de départ des institutions de tous les peuples modernes, et l'esclavage se trouve dans tous ces codes de l'invasion. Ajoutons une considération fort importante : c'est que dans tous ces monumens législatifs, poétiques ou historiques, que nous venons de mentionner, l'esclavage n'est pas institué pour la première fois, mais mentionné comme un fait existant, comme un fait connu, accepté, posé. Moïse, Homère, les douze tables, les lois de l'invasion ne fondent pas l'esclavage; ils le nomment et ils le règlent. D'ailleurs, il était avant qu'ils fussent.

Ensuite, et ce que nous allons dire est comme la conséquence de ce que nous avons dit, il ne paraît pas, par l'étude de toutes les traditions, que l'esclavage ait été jamais institué, fondé, créé, et qu'il soit de droit positif, comme disent les juristes. Le droit posi-

(1) Voir les Assises de Jérusalem, cour des bourgeois, art. 32. Copie du manuscrit de Venise, à la Bibliothèque du roi.

(2) Voir le Code général des états prussiens, publié en 1794, vol. II, seconde partie, titre v, art. 196, 197.

présent fort obscurs, et qui mérite au moins la bienveillance que tout homme juste accorde à tout homme grave. Voici donc, selon nous, premièrement d'où procède l'esclave; nous réservant de montrer en second lieu d'où procède la commune.

On ne peut pas aborder directement l'histoire de l'esclavage, parce que l'esclavage est la négation de la liberté et de la propriété, et qu'une négation n'existe pas pour son propre compte. Il faut donc se retourner vers la propriété et vers la liberté, dont l'absence constitue l'esclavage, de même que l'absence de la lumière constitue l'ombre; mais la rigueur de notre théorie n'y perdra rien, parce que nous connaîtrons certainement l'esclave en connaissant le maître. D'où viennent donc les maîtres?

Après force réflexions et surtout force lectures, entreprises et poursuivies en vue du problème que nous allons essayer de résoudre, il nous a semblé que primitivement, et en se reportant aux premières lueurs des temps historiques, l'idée de maître et l'idée de père se confondaient entièrement. En général, au commencement de la formation de tous les peuples, qui est père est maître, maître absolu. Nous devons dire, ce qui est fort important, qu'il ne suffit pas d'être père selon la chair; il faut l'être encore avec de certaines conditions de tradition, de durée, de famille, d'aïeux. Dans Homère, les pères qui sont maîtres sont tous fils des dieux; ils s'appellent *divins, fils des dieux, nourris par les dieux* (1). Il y a même plus; les grandes familles sont hiérarchisées selon l'ordre des dieux qu'elles ont pour ancêtres: dans le vingtième livre de l'Iliade, Apollon dit à Énée qu'il est de beaucoup au-dessus d'Achille, parce qu'Achille est né de Thétis, et que lui, il est né de Vénus. Dans le vingt-unième, Achille dit à Astérope qu'il a été bien osé, n'étant que fils d'un fleuve, de venir s'attaquer à lui, qui descendait de Jupiter; et il ajoute qu'il y a autant de distance entre eux, qu'il y en avait entre leurs ancêtres. La même chose se remarque dans les traditions latines: on sait que Romulus était fils de Mars, et Plutarque dit que le premier ancêtre de la maison des Fabiens pas-

(1) Δῖος Ἀχιλλεύς, — διοτρεφέων βασιλήων,
Ἕκτορι δίῳ, — Μενέλαος Διογενής.
(Iliad., lib. I, v. 10, II, v. 100, XXII, v. 322, XXIII, v. 298.)

sait pour être fils d'Hercule. Dans la vie de César, Suétone raconte que César, prononçant l'éloge funèbre de sa tante Julie, rappela les origines de sa famille, qui descendait de Jupiter, par Vénus, mère d'Énée. Voilà pourquoi il s'appelait *divin*, comme Achille, c'est-à-dire *fils de Jupiter*, qui est le vrai sens de *divus* et de δῖος. Avant que la flatterie se fût mêlée de troubler la hiérarchie, il n'y avait guère que les membres de la famille des Jules qui s'appelassent *divins*. Il y avait encore un autre mot par lequel se désignaient les anciennes familles latines qui descendaient des dieux; c'était celui de *pius*, qu'on a traduit à tort par *pieux*. Virgile appelle constamment Énée *pius*, c'est-à-dire *fils de Jupiter*, signification que les nombreux traducteurs qui se sont succédé ont tous ignorée, sans exception. Les preuves de ce que nous disons là sont faciles et concluantes, et nous avons quelque plaisir à les déduire, parce qu'il s'agit d'un point historique assez curieux, qui est en même temps un point littéraire fort piquant. D'abord Suétone raconte qu'après les victoires de Tibère en Illyrie, le sénat voulut lui donner immédiatement le surnom de *pius*, lequel devait avoir une signification plus honorable que celui d'*augustus*, qu'il signait, et qui était héréditaire dans la maison Claudia (1). Ensuite, Virgile alterne habituellement le surnom de *pius* avec plusieurs autres qualifications qui signifient fils des dieux; au troisième et au cinquième livre de l'Énéide, il appelle Anchise et Énée fils d'une déesse; au sixième livre, Énée dit lui-même à la Sibylle qu'il est fils des dieux; au dixième livre, il est qualifié de race divine. D'un autre côté, le mot *pius* se trouve expliqué dans ce même livre où Junon, après avoir dit que ce serait une nécessité bien douloureuse, s'il fallait que Turnus versât son sang divin (*pio sanguine*), ajoute : Il est de notre race. Enfin il y a trois passages, l'un dans Tertullien, l'autre dans Papinien, le troisième dans les Pandectes, qui ne laissent aucune sorte de doute relativement à la signification de *pius*. Dans ces trois passages il s'agit d'un mot tiré de *pius*, du mot *pietas*, lequel y sert à désigner la puissance paternelle, c'est-à-dire, comme nous le verrons plus bas, la puissance attachée à la descendance des aïeux. « Piété, dit Tertullien, est plus doux que

(1) Sueton. Tranquill. de vitâ Tiberii Neronis, § XX, XXX.

paternité. » Le texte de Papinien est encore plus explicite (1). Voici en dernier lieu le passage des Pandectes qui lève toute hésitation : « La puissance paternelle consiste dans la PIÉTÉ (2). »

Nous avons dit qu'un assez grand nombre de témoignages comparés nous conduisaient à penser que, dans les temps primitifs de tous les peuples, l'idée d'autorité se liait intimement à l'idée de paternité, et nous avons ajouté que ce n'était pas à toute paternité, mais à celle qui se rattachait à une certaine série d'aïeux *divins*. Quel est le sens de ce mot *divins?* Nous l'ignorons; peut-être signifie-t-il maître, et qu'il a été donné aux chefs primitifs des familles, précisément parce qu'ils étaient puissans. En l'état où se trouvent encore les études historiques, il y a là quelque chose de mystérieux; mais quelle grande question n'a pas ses mystères? Il paraît certain du reste que la plupart des faits relatifs à la famille antique sont réglés par des dogmes religieux. Il y en a un exemple dans le droit d'aînesse, qui existait déjà parmi les grandes familles de la Grèce du temps d'Homère; ainsi, au quinzième livre de l'Iliade, Iris dit à Neptune: « Vous savez que les furies sont favorables aux aînés; » ainsi encore, au sixième livre de l'Odyssée, Nausicaa dit à Ulysse que « les hôtes et les pauvres sont sous la protection de Jupiter ». Quand nous en serons venus à ce qui touche les pauvres, peut-être montrerons-nous que Jupiter leur était favorable, précisément en raison de ce qu'il était l'ancêtre éloigné des grandes familles auprès desquelles se réfugiaient les hôtes et les pauvres.

Il n'y a, du reste, rien d'étrange à ce que la famille antique s'appuie ainsi sur des traditions mystiques et sur des dogmes religieux. La famille moderne, c'est-à-dire la famille chrétienne, a des bases analogues, dans un autre ordre d'idées. Lorsque Jésus-Christ dit à la foule qui l'avait suivi au-delà du Jourdain qu'il abolissait le divorce, il ne donna pas d'autre raison, sinon que Dieu le voulait ainsi (3); et lorsque saint Paul écrivit aux églises de l'Asie mineure

(1) Papinian. quæstion., lib. XI, lex ult. et le Commentaire de Cujas. (Cujac. in lib. XI, Quæst. Papinian. commentar.)

(2) Patria potestas in pietate ... consistit. (Digest. lib. LVIII, tit. XX, § V.)

(3) Quod Deus conjunxit, homo non separet. (Math., cap. XIX, v. 6.)

que les rapports domestiques étaient désormais modifiés, que la femme et le fils n'étaient plus soumis absolument au père, il ne donna d'autre autorité à cette doctrine, alors si étrange, que celle de son divin maître : Vous êtes tous égaux devant Dieu (1).

Quoi qu'il en soit de la cause jusqu'à présent inconnue, et que l'histoire découvrira peut-être un jour, qui fait que certaines grandes familles antiques étaient nommées divines, il est certain que les chefs, les pères, dans ces familles, avaient une puissance absolue, et qu'ils possédaient cette puissance en qualité de pères. La grave question qui nous occupe va entrer maintenant dans les temps historiques, et nous marcherons entourés des témoignages les plus précis et les plus clairs.

La puissance absolue des pères de famille est un fait universel de l'histoire primitive, et qui a laissé trace partout. Les témoignages sont à choisir, dans la Bible, dans les tragiques grecs, dans la législation romaine, dans les traditions germaniques. On ne peut pas douter que dans les premiers temps cette puissance n'ait été sans bornes. Les païens, pour donner l'idée la plus haute de la puissance de Jupiter, l'appelaient le père des dieux. C'est parce que la puissance paternelle est un fait universel et humain, que les juifs et les chrétiens ont également nommé Dieu, le Père tout-puissant. Le pouvoir paternel était primitivement si étendu, qu'il n'en souffrait pas d'autre, et qu'il absorbait complètement l'existence de la femme et celle des enfans. L'effet de la civilisation a été de l'amoindrir successivement, et d'équilibrer à peu près le père avec les autres membres de la famille. C'est ce que montrent toutes les législations quand on les étudie de ce point de vue. Du temps des patriarches, le pouvoir paternel des Juifs était encore absolu sur les enfans. Le sacrifice d'Abraham en est une preuve. Il est évident que Dieu n'aurait pas ordonné une chose contre la loi positive. Chez les Grecs, il l'était encore du temps de la guerre de Troie ; c'est ce que prouve le sacrifice d'Iphigénie. Du reste, l'époque des patriarches et celle de la guerre de Troie sont analogues et correspondantes dans l'histoire des législations comparées. Par exemple, à chacune de ces deux époques, les filles étaient encore la propriété du père,

(1) Omnes vos unum estis in Jesu Christo.

et il fallait les payer un certain prix pour les épouser et les emmener. Ainsi Jacob servit Laban sept années pour obtenir sa fille Rachel; ainsi Othryon s'engagea à servir Priam pendant le siége de Troyes pour obtenir sa fille Cassandre, *sans dot*, c'est-à-dire sans l'acheter autrement que par ses services. Après avoir dit ce mot, *sans dot*, Homère ajoute immédiatement que son amant promit un dévouement sans bornes. La dot, comme nous l'entendons, appartient à l'époque, bien postérieure, où l'existence des enfans dans la famille fut constituée, et où, non-seulement ils ne dépendirent plus absolument du père, mais où ils eurent même une part fixée, un droit dans sa succession. C'est pour n'avoir pas des idées bien nettes sur les matières de la famille, que tous les traducteurs des poètes primitifs commettent de monstrueuses erreurs et défigurent leurs modèles. Nous nous arrêtons du reste à moitié chemin de nos preuves, relativement à l'analogie des législations grecque et hébraïque, aux deux époques dont nous venons de parler : nous disons ici ce qui est indispensable; le reste viendra en son lieu.

La législation romaine est fort riche en souvenirs de l'antique autorité paternelle, et les chroniques confirment amplement tout ce que dit la législation. Dans son histoire des antiquités romaines, au deuxième livre, Denis d'Halicarnasse rappelle la vieille loi du code papyrien qui autorisait les pères à tuer et à vendre leurs enfans (1); le code de Justinien la mentionne pareillement (2), ainsi que le Digeste (3). Denis d'Halicarnasse, qui n'avait pas l'intelligence critique du fait qu'il rapporte, dit que cette loi fut faite par Romulus, et que les décemvirs la transportèrent dans les douze tables. Ce fait de la puissance absolue des pères, chez les Romains, est environné de tant de preuves, que nous allons en donner encore quelques-unes, les plus curieuses. Plutarque raconte que Rhéa étant accouchée de Romulus et de Rémus, Amulius, son oncle, ordonna de les aller jeter; ceci rappelle que Moïse fut également exposé,

(1) Dion. Halicar. Antiq. lib. II, cap. 27.

(2) ..... Patribus vitæ in liberos necisque potestas olim erat permissa. (Cod., lib. VIII, tit. XLVII, § X.)

(3) .... Licet eos exhæredare, quod et occidere licebat. (D., lib. XXVIII, tit. II, § XI.)

et qu'Œdipe fut pendu à un arbre par les pieds. Denis d'Halicarnasse, en racontant l'histoire si connue des Horaces, dit que le vieil Horace, prenant la défense de son fils, meurtrier de sa sœur, réclama la connaissance de cette affaire, parce qu'*en qualité de père il était juge-né de ses enfans*. Plutarque, dans la Vie de Publicola, rapporte que dans la conspiration des Aquiliens en faveur des Tarquins, Junius Brutus s'arrogea pareillement la connaissance de l'affaire de son fils, et qu'il le jugea, le condamna, le fit exécuter, en vertu de son autorité de père, sans observer les formalités judiciaires qui furent suivies pour les autres conjurés. Cette puissance absolue des pères fut quelque peu bornée par la loi de Sylla, connue des jurisconsultes sous le nom de *Cornelia de sicariis;* mais Senèque rapporte un exemple fort curieux de juridiction paternelle qui eut lieu du temps d'Auguste(1); et la loi qui, la première, défendit positivement aux pères de vendre, ou de donner, ou d'engager leurs enfans est de Dioclétien et de Maximien (2). Du reste l'exposition fut légalement permise sous Dioclétien, sous Maximien, et même sous Constantin.

Il est bien facile de recueillir des faits analogues dans l'histoire des autres peuples. Vico cite un passage d'Aristote où il définit les enfans : les instrumens animés des pères (3). Plutarque rapporte que Solon abolit à Athènes le droit de vie et de mort des pères sur les enfans; et le même historien raconte qu'à Sparte, à la naissance d'un enfant, il y avait une réunion d'une sorte de conseil de famille, pour savoir si le nouveau-né serait gardé ou tué (4). Il y a encore dans Plutarque un fait analogue, curieux entre bien d'autres, c'est ce qu'il raconte de la détresse où étaient, après la défaite de Tygrane et l'arrivée de Lucullus, les propriétaires de l'Asie mineure, lesquels, ne pouvant pas payer la taille aux fermiers-généraux romains, ou l'usure de l'argent qu'ils avaient emprunté, étaient forcés, dit le chroniqueur, de vendre leurs petits enfans et leurs filles à marier.

(1) Senec. de Clement., lib. I, cap. XV.
(2) Cod., lib. IV, tit. XLIII, § I.
(3) Vico. Science nouvelle, trad. de M. Michelet, p. 186.
(4) Plutarque. Vie de Lycurgue.

Nous avons insisté quelque peu sur l'histoire des pères de famille et de l'ancienne autorité paternelle, parce que les pères sont les premiers maîtres, et que l'histoire bien établie des premiers maîtres donne tout naturellement l'histoire des premiers esclaves. Ainsi, selon nos idées, idées qui nous sont propres, qu'on trouvera peut-être bien osées et bien étranges, pour lesquelles nous demandons de l'indulgence, et que nous déduisons en toute humilité, mais en toute sincérité; selon nos idées, le premier esclavage qui se soit vu sur la terre n'est que la sujétion à l'antique et primitive paternité; les premiers esclaves, ce sont les enfans.

En admettant cette donnée, que nous avons étayée de quelques preuves, qui s'est fortifiée dans notre esprit à mesure que nous l'avons expérimentée dans nos lectures, à laquelle nous ne connaissons pas un seul fait grave contraire, et qui, nous en sommes convaincu, ne peut pas manquer de s'établir d'une manière inébranlable par une réflexion et un travail plus grands et plus soutenus que les nôtres; avec cette donnée, disons-nous, on se rend compte avec une exactitude et une facilité merveilleuses d'un grand nombre des questions difficiles relatives à l'esclavage; on s'explique comment il est antérieur à toutes les constitutions écrites; comment il est mentionné, et non institué, dans la Genèse, dans l'Iliade, dans le droit papyrien et dans les douze tables; comment il a été, ainsi que nous avons dit plus haut, un fait naturel, primordial, simple, logique; comment il n'enorgueillissait pas les maîtres; comment il n'indignait pas les esclaves; comment il n'a pas été établi de propos délibéré; comment il n'est resté, dans les traditions d'aucun peuple, aucun souvenir d'une violence qui aurait été faite tout d'un coup à une moitié du genre humain; comment enfin, étant une des conditions de la famille, il ne blessait pas les idées morales des anciens, qui étaient tirées de l'état où se trouvait la famille antique.

Nous pouvons dire maintenant que nous avons trouvé les premiers esclaves qui furent; c'étaient les enfans. Par une coïncidence singulière, qui montre que lorsqu'un fait social se réalise, il est entouré par la Providence de toutes les circonstances nécessaires à son développement, l'époque de l'histoire où l'autorité des pères était absolue est pareillement celle où régnait la polygamie. En y réfléchissant un peu, on reconnaît que l'un est la conséquence de l'autre.

Les anciens pères de famille avaient donc un grand nombre d'enfans. Les traditions grecques ont conservé le souvenir des cinquante filles de Danaüs. Dans Homère, Priam dit à Achille qu'il avait eu cinquante enfans, dix-neuf de la même mère, d'Hécube, et les autres de diverses concubines. Plutarque raconte que durant les premières guerres de la république, dans une bataille contre les Toscans, il y eut trois cents Fabiens tués. D'un autre côté, la Bible est remplie de témoignages sur la multitude d'enfans qui naissaient aux anciens patriarches, même à une époque si tardive que la leur, et où les concubines étaient, non pas précisément restreintes, mais déjà notablement abaissées. On conçoit donc que le grand nombre de femmes possédées par les premiers pères constituait des familles bien autrement nombreuses que les nôtres, de petites tribus, des sortes de clans où les enfans et les petits-enfans étaient les serviteurs, où le père était le maître.

Ainsi que nous l'avons dit, par toutes sortes de témoignages que nous avons abrégés, par toutes sortes de preuves que nous avons choisies, l'esclavage paraît être né dans la famille. Il y est né spontanément, sans réflexion, sans loi, sans clause écrite, convenue ou imposée. Mais il est arrivé, et les faits l'attestent, que lorsque les familles ont eu des rapports entre elles, par la suite des temps, lorsqu'elles se sont touchées et mêlées, c'est-à-dire lorsque a eu lieu cette généralisation des individus en un ensemble que nous nommons société, ce fait primitif de l'esclavage, né jusqu'alors exclusivement dans la famille, de l'autorité absolue du père, en est sorti et a été pareillement formulé, réglé, généralisé même par la première loi intervenue, et il y a eu de nouvelles sources d'esclavage. Par exemple, ç'a été une occasion d'esclavage d'être pris à la guerre, de se réfugier dans la maison d'autrui, de ne point payer ses dettes, et, pour les filles, d'être mariées hors de leurs familles ou de leurs tribus.

Le droit de la guerre sur les hommes, dans les temps primitifs, vient de ce que par la *mancipation*, comme disaient les jurisconsultes romains, par la *saisine*, comme disent nos jurisconsultes, le vainqueur était substitué aux droits du père du vaincu. Ce qui paraît le prouver nettement c'est que, selon la remarque de Vico, chez les anciens, les vaincus étaient considérés comme des hommes sans

dieux (1), et que, ainsi que nous l'avons fait voir, dans la langue des poètes primitifs, les dieux et les ancêtres des grandes familles sont absolument la même chose. C'est ainsi qu'on s'explique comment les anciens peuples cachaient si soigneusement leurs dieux dans leurs citadelles, et comment les ennemis qui assiégeaient une ville cherchaient par-dessus tout à s'emparer de ces dieux. La Pallas troyenne, la Junon d'Argos et les boucliers ancilies de Rome sont des monumens de ces opinions primitives, et le grammairien Macrobe a conservé des formules bien curieuses avec lesquelles les anciens Romains conjuraient les dieux de sortir des villes auxquelles ils allaient livrer l'assaut (2). Le vaincu sans dieux était ce que les jurisconsultes appelaient *exlex*, hors la loi.

Les refuges ou les asiles étaient encore des sources d'esclavage (3); l'homme qui s'y enfermait devenait la *chose* du protecteur auquel il avait recours. Ces asiles, que l'on trouve à toutes les époques primitives, à tous ces momens de confusion où il n'y a pas encore de garanties sociales, attiraient les esclaves maltraités, les malfaiteurs, et cette masse toujours notable d'hommes inquiets et remuans qui ont besoin de courir et de s'aventurer. L'histoire témoigne que tous les fondateurs des villes ouvrirent ainsi des asiles. Moïse détermina des villes dans lesquelles les meurtriers purent se réfugier (4); Thésée ouvrit un refuge à Athènes, et le souvenir s'en conserva si fidèlement que Plutarque pense que les paroles dont se servaient les crieurs publics de son temps : « tous peuples venez ici, » étaient les paroles mêmes de Thésée; enfin Romulus en ouvrit un autre à Rome, dans lequel se retirèrent tous les serfs du Latium (5). L'asile de Romulus resta même ouvert durant toute la république, car on lit dans Suétone, que Tibère le fit fermer. Il y a cette observation générale à faire sur les asiles que primitivement, et les preuves de ceci ne seraient pas difficiles, les hommes qui s'y retiraient devenaient les cliens, les fidèles, les sujets de leur protecteur, et que par

(1) Science nouv., liv. IV, ch. IV.
(2) Macrob. Saturnal.
(3) Lévitique, ch. XXV, v. 45.
(4) Nombres, ch. XXXV, v. 6.
(5) Æneid. liv. VIII, v. 342.

la suite ces refuges devinrent au contraire des lieux de sauvegarde sociale et de franchise.

C'est au moyen-âge, c'est-à-dire en un temps où les garanties générales avaient cessé, que les asiles reparurent. Il y avait de certaines terres où le séjour entraînait l'esclavage, et les jurisconsultes appelaient « adveu en fait de personnes franches non nobles » la déclaration de liberté que devait faire prudemment toute personne franche entrant sur ces terres (1). Il y avait plusieurs villes en France qui avaient droit d'asile, c'est-à-dire dans lesquelles les maîtres n'avaient pas le droit de poursuivre les esclaves et les serfs fugitifs; telles étaient, par exemple, Toulouse, Bourges, Issoudun, Melun, Vierzon, Concressant en Berri, Saint-Malo, Valenciennes. Ce n'est que depuis 1760 que Paris fut ville d'asile. Chopin mentionne, dans son Traité du Domaine, un arrêt qui autorisa un seigneur d'Auvergne à poursuivre son serf à Paris, malgré l'abbé de Sainte-Geneviève, dans la justice duquel il s'était retiré (2); mais comme il ne cite pas l'arrêt, il n'est pas possible de le vérifier. Ce qu'il y a de certain en cette matière, c'est que sur l'intervention de la ville au procès, le marquis de La Tournelle fut débouté d'une demande de poursuite de serf réfugié à Paris, par arrêt du 17 juin 1760, et que la ville de Paris obtint ainsi le droit d'asile vingt-neuf ans avant l'époque où la France entière devint un asile pour tous les serfs ou esclaves de l'univers (3).

Les dettes ont été encore une source d'esclavage. C'est ce qui n'est pas douteux pour ce qui touche l'histoire romaine et pour l'histoire grecque. On lit même dans Tacite que les Germains perdaient quelquefois au jeu jusqu'à la liberté de leur corps, et que dans ce cas, ils se résignaient fort paisiblement à l'esclavage (4). Parmi les Juifs, la législation de Moïse, qui est venue relativement bien tard, il est vrai, ne parle que du cas où un Juif est forcé par la pauvreté de se vendre à un autre (5). Samuel Petit mentionne la

(1) Loysel., liv. I, tit. I, règl. 20.

(2) Chopin. De Dom., lib. I, tit. XIII, n° 23.

(3) La Thomassière. Coût. local., liv. I, ch. V et XIII.

(4) Tacit. De morib. Germ.

(5) Lévitique, ch. XXV, v. 391.

vieille loi athénienne abolie par Solon, qui livrait un débiteur à son créancier, à titre d'esclave (1), et Aulu-Gelle cite les termes de la loi de la troisième table qui établissait une législation analogue chez les Romains (2). La rigueur de la loi était même telle, que, s'il y avait plusieurs créanciers, ils pouvaient à leur choix vendre le débiteur à des étrangers, ou mettre son corps en pièces et se le partager. Ajoutons qu'il faut à de pareils faits des autorités comme celles d'Aulu-Gelle, de Quintilien et de Tertullien (3).

En ce qui touche le mariage des filles, nous n'avons guère de documens que pour l'époque où la fusion des familles primitives dans la vie commune ou civile commençait à s'opérer, et où l'autorité des pères commençait à être limitée. Nous avons donc plutôt des souvenirs que des preuves de l'esclavage où les filles entraient par le mariage. La législation de Moïse sur les filles est fort avancée, et ne nous fournit presque rien pour notre sujet. Tout ce qu'on voit dans les Nombres, à l'occasion du pas immense que fit faire à la loi la demande des filles de Salphaad, c'est qu'une fille qui se mariait hors de sa tribu rompait tous les liens de sa parenté. C'est là certainement un reste de la solution de continuité primitive beaucoup plus complète que le mariage opérait à des époques plus reculées. Par exemple, dans l'*Iliade* qui est, relativement aux développemens de la famille, beaucoup plus ancienne et primordiale que *la Bible*, les témoignages abondent sur l'esclavage où le mariage réduisait les filles et les femmes. Nous avons déjà cité l'exemple de Cassandre, qu'Othryon achetait à Priam, comme Jacob acheta Lia et Rachel à Laban leur père; mais il y en a plusieurs autres encore qui ne sont ni moins clairs ni moins concluans. Au neuvième livre, Agamemnon, regrettant d'avoir occasioné la colère d'Achille, offre de lui donner pour l'apaiser des présens magnifiques, d'abord sept esclaves lesbiennes avec Briséis; puis, lorsque Troie sera prise, vingt captives les plus belles après Hélène; puis enfin, comme le comble de la générosité, l'une de ses trois propres filles à son choix et *sans dot*, comme disent les traduc-

(1) Samuel Petit. De legib. atticis, p. 412.
(2) Aul. Gellii. Noct. attic., lib. XX, c. 1.
(3) Quintilian. Institut. lib. III, cap. VI. — Tertullian. Apologetic, cap. IV.

teurs, ou plutôt *sans en payer le prix*, comme il faudrait dire. Il est évident que si la règle avait été de donner une dot aux filles, Agamemnon ne se serait pas vanté, comme d'un procédé fort magnifique, d'offrir les siennes pour rien. Il est d'ailleurs si certain que, dans la bouche d'Agamemnon, le mot ἀνάεδνον veut dire *sans qu'il la dote*, et non pas *sans que je la dote*, qu'il ajoute immédiatement : « De mon côté, au contraire, je lui ferai des dons comme les pères n'en font pas aux filles, je lui donnerai sept villes superbes. » Il y a du reste au XVIe livre un exemple qui ne laisse pas de réplique ; Homère parle de Polydora, mère de Menesthée, que son mari avait épousée en l'achetant par beaucoup de richesses. Les témoignages ne sont pas plus rares dans l'Histoire romaine, sur l'esclavage où le mariage primitif réduisait les femmes. Virgile, qui était un homme d'un savoir si profond relativement aux origines italiques, a touché deux ou trois fois cette matière dans ses poëmes. Dans l'Énéïde, Junon propose à Vénus de se réconcilier, et d'accepter Didon comme épouse et servante de son fils Énée. Servius, dans son Commentaire sur Virgile, ajoute à l'occasion de ce passage : « l'auteur touche ici au mariage par achat (1). » Les Georgiques contiennent un autre fait analogue, et qui n'est pas moins curieux ; Virgile souhaite à César que Thétis l'*achète* pour gendre (2). Seulement, il y a ici cela de particulier, que Thétis est considérée comme un père de famille qui marie ses enfans. On sait du reste, pour en finir sur ce sujet, qu'il y avait dans l'ancienne jurisprudence romaine trois sortes de mariages, dont l'un gardait le nom d'achat, *coemptio*. Dans la cérémonie, le fiancé donnait une pièce de monnaie ; c'était le symbole qui avait succédé à l'achat réel. Pierre Pithou rappelle que par le mariage *coemptione*, aussi bien que par un autre qui s'appelait *confarreatione*, la femme tombait au pouvoir du mari, ou au pouvoir de celui à qui appartenait le mari (3).

Voilà donc, indépendamment de la puissance paternelle, quatre

(1) Sanè hic coemptionis speciem tangit. (Servius in Æneid.)

(2) Teque sibi generum Thetys emat omnibus undis.
(Georg., lib. I, v. 31.

(3) Tam confarreatione quam coemptione maritus in patris locum, uxor non in matrimonio tantum, sed in familiam quoque mariti... venit, estque in ejus manu, mancipioque... (Pithæo, not. ad titul. XVI. Collation. legum romanar. et mosaycar.)

grandes sources d'esclavage ouvertes parmi les anciens. Les esclaves qui en sortirent successivement eurent ceci de particulier, qu'ils ne furent pas esclaves de leur père, et qu'ils commencèrent la longue chaîne des serviteurs étrangers. Tout d'abord, on n'avait pas été maître sans être père, et l'on n'avait possédé que ses propres enfans. Dès que ces quatre sources furent ouvertes, on put être maître sans être père, et l'on posséda des enfans d'autrui. La puissance absolue sortit ainsi du cercle de la famille, où elle s'était primitivement renfermée, et elle s'acquit au dehors des sujets que le sang ne lui avait pas donnés.

Il est évident que quoiqu'il y eût un grand nombre de différences entre l'esclavage appliqué aux enfans et l'esclavage appliqué aux étrangers, l'un procède naturellement de l'autre. L'autorité du maître procéda de l'autorité du père. Long-temps après que l'esclavage dans la famille eut existé comme un fait, les lois et les institutions vinrent, qui en firent la théorie et l'érigèrent en droit. C'est en cet état que nous le trouvons constitué dans l'histoire, et ce n'est qu'avec des souvenirs disséminés dans les traditions primitives des peuples, et recueillis par les poètes héroïques, que nous remontons par induction à sa situation originelle et à sa nature. Il faut en effet, et les témoignages historiques ne seraient pas là pour le dire, il faut que l'esclavage ait été un fait avant d'être un droit, sans quoi le passé des nations serait une énigme absurde; sans quoi on ne s'expliquerait pas ce qui s'observe dans toutes les législations relativement à la famille, à savoir que plus on remonte, plus l'autorité du père absorbe et engloutit en soi la personnalité de la mère et des enfans; sans quoi, il serait impossible de se rendre compte de la conviction morale qui faisait consentir les esclaves, qui étaient vingt fois plus nombreux que leurs maîtres, à rester esclaves; sans quoi on ne comprendrait pas comment parmi les centaines de millions d'hommes qui ont été vendus dans les marchés juifs, grecs, romains ou gaulois, il ne s'en trouva jamais qui se soient levés dans leur dignité et dans leur force, et qui aient acheté leurs acheteurs; sans quoi il serait monstrueux, incroyable, inoui, que tant de grands génies de l'antiquité, qui étaient esclaves ou fils d'esclaves; qu'Ésope, qui a été le précepteur de la Grèce; que Phœdon, qui a été le disciple de Socrate; que Térence, qui a été l'écrivain

le plus élégant de l'Italie; que Plaute, que Phèdre, qu'Horace, des poètes, d'immortels poètes, qui avaient la raison et la poésie, l'idée et la forme, qui comprenaient et qui pouvaient parler, ne se soient pas récriés une fois, une seule fois, en faveur des esclaves leurs frères; sans quoi enfin il serait resté dans la mémoire des peuples, dans les légendes, dans les hymnes, dans les poëmes, quelque chose de cette époque terrible, sacrilége et abominable, où des hommes auraient enchaîné de propos délibéré d'autres hommes, leur auraient ôté, non-seulement leur liberté, mais beaucoup plus que cela, leurs familles, leurs droits, leur personnalité, leur nom; beaucoup plus que cela encore, la foi en eux-mêmes, la conscience de la noblesse et de la sainteté de leur nature.

Or, en admettant la théorie que nous avons déduite et que les faits justifient, tout s'explique, tout devient simple, facile et naturel. Les législations diverses et les passages des poètes qui se réunissent pour témoigner de la primitive autorité absolue des pères de famille, donnent l'intelligence de la formation spontanée de l'esclavage, lequel se trouve ainsi contemporain de la liberté, c'est-à-dire n'a pas de commencement, et date de la naissance même des hommes. Une fois accepté sans hésitation dans la famille, on comprend sans peine comment l'esclavage l'a franchie, et comment un fils, vendu, donné, engagé ou perdu par son père, devient le serviteur d'un maître étranger, sans que rien change dans son état et sans qu'il ait quelque chose à regretter ou quelque chose à craindre; il devient esclave, d'esclave qu'il était. Les choses étant à ce point, arrive la généralisation des familles, leur réunion dans la cité ou dans l'état, et alors les faits déjà existans sont constatés, régularisés et sanctionnés; les mœurs se font lois, les coutumes s'écrivent, l'esclave reste encore esclave. Il n'y a rien dans tous ces changemens qui doive le blesser ou le révolter. La société n'est pour lui que la continuation de la famille; il est ce qu'il fut; et les lois n'ajoutent pas une maille au fouet du père. Voilà une explication, que nous sommes le premier à proposer, des temps primitifs de l'histoire, et pour laquelle nous sommes forcé de restreindre nos preuves. Nous nous sommes convaincu qu'il n'y a pas d'objection grave à lui faire, et nous trouverions certainement des difficultés insolubles à toute théorie qui ne serait pas dans le sens de celle-là.

C'est en suivant le fil de ces idées que nous arrivons à faire comprendre comment, dans l'histoire de tous les peuples, il y a toujours deux races ennemies en présence l'une de l'autre, la race patricienne et la race plébéienne, comme on disait à Rome; les races nobles et les races roturières, comme on dit parmi nous. Les races nobles sont le prolongement historique des anciens pères de famille; les races roturières ou bourgeoises sont le prolongement des esclaves. Nous donnons là notre pensée en masse, nous la donnerons en détail bientôt; l'affirmation d'abord, les preuves ensuite.

L'histoire des races nobles et l'histoire des races esclaves ou bourgeoises contiennent l'histoire même de l'humanité. Tout vient de là, tout s'explique avec cela. Les races nobles sont un sujet magnifique d'étude, plein de choses fécondes, neuves, curieuses au plus haut point. Nous le traiterons certainement et sans tarder, parce que les idées que nous exposons au sujet des esclaves deviendront de la dernière évidence, complétées par les idées que nous exposerons sur les maîtres. Aujourd'hui, nous y renonçons; nous coupons l'une des branches de notre théorie historique pour la reprendre, la rajuster, la regreffer en son lieu. Nous allons poursuivre les races esclaves dans tous les accidens de leurs fortunes et de leurs métamorphoses sociales, et faire voir par quel chemin ont passé les fils et les serviteurs des héros des temps primitifs pour devenir le peuple souverain des temps présens.

Il est facile de concevoir comment les esclaves se multiplièrent dès les premiers siècles de l'histoire, au point de former beaucoup plus des trois quarts de toutes les populations. En prenant l'esclavage dans la famille, on trouve qu'il n'y avait qu'un maître, qui était le père, tandis qu'il pouvait y avoir cinquante serviteurs dans les enfans. De là le nombre restreint des hommes de race noble, et le nombre infini des hommes de race esclave. Nous nous servons des mots de race libre et de race esclave, quoique l'espèce humaine sorte évidemment du même lit, parce qu'une fois saisis par l'esclavage, les serviteurs ont réellement vécu et multiplié à part, marqués parmi chaque nation d'un sceau indélébile, et qui a résisté à toutes les réhabilitations. Toujours, partout, les anoblis eux-mêmes ont été montrés et moqués. Le mot d'Horace à Ména, affranchi de Pompée et opulent, est d'une profonde vérité historique;

« La fortune ne change pas la race; » ce n'est pas, du reste, encore le moment de nous appesantir sur ceci.

Dès les premiers temps, avons-nous dit, les esclaves se trouvèrent séparés des hommes libres et firent race à part; ils allèrent nourris et vêtus d'une façon propre et spéciale. Les Juifs leur perçaient l'oreille (1), les Grecs et les Romains les marquaient au front, d'où le nom de Stichus était resté commun et général parmi les esclaves. Dès le temps d'Homère, leur régime alimentaire était réglé et ils ne mangeaient pas de pain. Dans l'Odyssée, le pain est nommé la nourriture des fils de Jupiter, c'est-à-dire des nobles (2), et il y a un passage où Ulysse se vante d'être, après Ajax, le plus remarquable parmi les hommes qui mangent du pain (3). L'usage exclusif du pain parmi les races nobles se trouve confirmé par un passage de Lucien (4), et établi d'une manière générale et péremptoire par Pline l'ancien, dans ses histoires (5). Il paraît, du reste, que les esclaves se nourrissaient, en Italie et en Grèce, avec de la chair de porc (6), avec des raves (7), avec des cardes (8), avec de l'ail, du persil (9) et des ognons (10). Le fait des ognons est conforme à ce que dit Hérodote dans le livre de ses histoires, intitulé *Euterpe*, que Chéops dépensa mille talens en ognons pour nourrir les ouvriers qui bâtirent la grande pyramide d'Égypte. Un vers de l'Art poétique d'Horace (11) paraît établir que les esclaves et les pauvres gens de Rome vivaient aussi de pois et de noix. On s'explique facilement

(1) Exode, ch. XXI, v. 6.
(2) Odyss. lib. III, v. 478, 479.
(3) Odyss. lib. VIII, v. 118.
(4) Lucian. Libell. ad Timoclen.
(5) Plin. Histor. lib. XIX, cap. IV.
(6) Odyss. lib. XIV, v. 409.
(7) Plin. Histor. lib. XIX, cap. V.
(8) Ibid., cap. IV.
(9) Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpillumque, herbas contundit olentes.
(Virgil. Eglog. II, v. 9, 10.)
(10) Plin. lib. XXVI, cap. XII.
(11) Nec, si quid frieti ciceris probat et nucis emptor.
(Horat. ad Pison., v. 249.)

ainsi comment les races esclaves, séparées des races libres par les idées morales, par le travail physique, par le vêtement qui était misérable, par la nourriture qui était malsaine, en se reproduisant entre elles, dans leur abjection et dans leur pauvreté, finissaient par dégénérer, par décroître, moissonnées par des maladies qui leur étaient propres, ainsi que l'attestent Tite-Live et Pline l'ancien, et qui ont disparu, au grand étonnement de la médecine, à proportion que l'esclavage s'est effacé devant la liberté.

Nous n'avons nul moyen d'estimer combien de temps se prolongea dans l'histoire l'esclavage pur, c'est-à-dire l'esclavage sans affranchissement. Il y a déjà des affranchis dans la Bible et dans l'Odyssée. Avant d'arriver à la période où les affranchissemens se multiplièrent, qu'on nous permette quelques considérations importantes sur l'état de la société primitive où tous étaient encore maîtres ou esclaves.

Une chose qui est d'une grande lumière dans l'étude de la formation des sociétés, c'est que durant la période primitive de l'esclavage pur, il n'y avait pas encore de mendians. On n'est mendiant, en effet, qu'autant qu'on n'a pas de quoi vivre; or un esclave est nourri par son maître. Il n'y avait pas de mendians dans nos colonies pendant les premières années de leur existence, et il n'y en a même pas encore, malgré l'affranchissement d'un grand nombre d'hommes de couleur. Blackstone fait remarquer judicieusement, dans son commentaire sur les lois anglaises, sans soupçonner toutefois la valeur générale et humaine du fait local qu'il rapporte, que la grande quantité de pauvres qui couvraient déjà l'Angleterre de son temps, et à la subsistance desquels le gouvernement avait jugé nécessaire de pourvoir, dès le règne de Henri IV, par une aumône élevée à la régularité et à la permanence d'une taxe normale, provenait principalement des nombreux affranchis émancipés sans précaution durant le moyen-âge, et jetés sans prévoyance dans la société. Les monastères, avec leur magnifique organisation d'hôtelleries gratuites et de maladreries, les nourrirent et les entretinrent du mieux qu'ils purent pendant longtemps; mais la réforme ferma impitoyablement les monastères, changea les ouvriers en pauvres, et les pauvres en voleurs. L'Angleterre offre même, dans son histoire civile, ce caractère qui lui

est propre, que les émancipations s'y sont opérées, beaucoup plus que partout ailleurs, d'une manière prompte, immédiate, pour ainsi dire d'un seul coup et sans faire passer les esclaves par l'intermédiaire du servage. Dans les autres pays, en France par exemple, et les nombreuses chartes inventoriées dans le catalogue de Bréquigny en font foi, les affranchissemens du moyen-âge ont produit moins de pauvres, parce que, sans aucune préméditation certainement, et seulement par l'effet d'une inspiration heureuse, et l'on peut dire providentielle, ils ont été faits graduellement et au moyen du patronat. Ainsi, en Angleterre, il paraît qu'on mettait les esclaves en liberté pure et simple; en France, on ne les affranchissait qu'à demi, et on les mettait en servage, qui était un noviciat de la liberté. On donnait à l'esclave une portion de terre à cultiver, moyennant cens ou rente annuelle; cette espèce de bail fait de maître à esclave, et qui n'était pas de droit civil, mais qui formait l'un des élémens de la législation coutumière à venir, se prolongeait plus ou moins selon l'activité et la probité de l'esclave. On le faisait pour dix ans, pour vingt, pour trente, pour une génération, pour deux, quelquefois pour trois. Il n'est pas à notre connaissance qu'il existe aujourd'hui aucun de ces contrats faits de maître à esclave, à moins que dans les anciennes études de notaires, mines fécondes pour l'histoire civile, où il n'est pas rare de trouver des titres du XIII[e] siècle et que personne encore n'a eu la pensée de fouiller; mais les baux des esclaves se faisaient d'après un système de concessions emphythéotiques, dont les premiers élémens existent dans le code de Théodose, qui se poursuit régulièrement à travers le moyen-âge, qui arrive à son plus grand développement au XIII[e] siècle, et sur lequel il y a, dans les chartes, des documens on ne peut pas plus explicites et plus nombreux. Ces sortes de contrats avaient cet avantage que, lorsqu'ils étaient à long terme, par exemple pour trois générations, il se passait un siècle pendant lequel l'action du maître sur l'esclave était bridée et en quelque sorte amortie, tandis que l'esclave, à peu près libre de fait, prenait l'allure et les façons d'un père de famille, devenait industrieux, économe, rangé, prévoyant, accumulait de petits profits et les léguait à ses enfans. Au bout d'un siècle, lorsque trois générations s'étaient éteintes, le maître était bien moins maître, l'esclave bien

moins esclave. L'un et l'autre avaient un peu oublié d'où ils venaient, pour ne voir que là où ils étaient. Chose singulière! on peut voir, dès le XIIIe siècle, comme une immense réconciliation des hommes et des choses, que la Providence avait tenues séparées pendant cinq mille ans. Tandis que les fils des anciens esclaves osaient s'approcher un peu moins courbés des fils des anciens maîtres, il se passait autour d'eux un phénomène tout-à-fait pareil. Les petites cabanes, les petites maisons, les petits hameaux, les petites bourgades, commençaient à s'aventurer peu à peu dans les champs, à la face des châteaux forts debout encore au sommet des collines, comme de noires sentinelles qui veillaient sur la France féodale, et qui, les pieds éperonnés de poternes et la tête morionnée de créneaux, laissaient s'avancer ces voisins nouveaux, timides et ébahis, on eût dit pour se délasser de leur majesté solitaire.

Ce n'est donc guère des esclaves agricoles, lesquels sont à peu près tous devenus de petits propriétaires, que les pauvres qui se voient en France sont originairement sortis, mais des esclaves à métiers, des esclaves industriels, lesquels n'ont pas pu, en raison du genre de leurs travaux, être compris dans le système des concessions emphytéotiques. Voilà pourquoi il y a moins de pauvres en France qu'en Angleterre; mais, en somme, et d'une manière générale, soit en France, soit en Angleterre, soit ailleurs, soit dans l'histoire moderne, soit dans l'histoire ancienne, partout et toujours, l'émancipation des esclaves est la cause première et universelle du paupérisme et de la mendicité.

Voilà déjà plusieurs années que les économistes écrivent sur les causes du paupérisme, sans avoir trouvé celle-là, qui est la première de toutes, la plus générale, la plus réelle, la plus permanente. Il est vrai que la science dite économique n'est, jusqu'à présent, dans sa partie positive, qu'un grand tas de faits sans lien, et, dans sa partie théorique, qu'un grand fouillis d'idéologie plus ou moins creuse. N'ayant rien étudié sérieusement, elle ne sait rien positivement, ce qui paraît lui avoir été un motif de s'appeler science. Que fallait-il cependant pour découvrir et constater que l'émancipation des esclaves est la cause générale de la mendicité? Il fallait remarquer d'abord que le paupérisme est un fait

social, humain, à ce qu'il paraît, puisqu'il se manifeste chez tous les peuples ; qu'il n'y a que les peuples à esclaves qui n'en soient pas infestés, c'est-à-dire les peuples à esclaves avant la période des affranchissemens nombreux, et que, dès que les émancipations se multiplient, les mendians se montrent. Ensuite il fallait remarquer encore que la grande irruption des mendians en Europe s'opère du IIe au VIe siècle de l'ère vulgaire, c'est-à-dire au moment où la masse des affranchis chrétiens vint s'ajouter à la masse des affranchis païens, et que cette irruption se manifeste d'une façon bien éclatante par l'organisation régulière des hôpitaux, qui étaient inconnus des anciens, chez lesquels il n'y avait que des maladreries privées, des infirmeries, comme nous disons, où chacun faisait traiter et nourrir ses esclaves. L'histoire, ainsi observée, pouvait fournir des données premières à la science des économistes ; mais il a paru beaucoup plus court de se passer des faits que de les apprendre.

Toutes les fois donc qu'on trouve un mendiant mentionné dans des livres primitifs, on peut être certain que ces livres appartiennent à une époque où un grand nombre d'esclaves ont déjà été émancipés, c'est-à-dire à une époque secondaire. Il en est de même des livres où se trouvent mentionnés des mercenaires, car le mercenaire antique n'est autre chose que l'esclave devenu entièrement libre et auquel on achète son travail de gré à gré. Il y a des mercenaires cités dans le Lévitique (1), il y en a dans l'Odyssée (2). Plutarque cite des vers d'Hésiode (3) tirés du poème des *Travaux et des jours*, où il est également fait mention de mercenaires, mais ce passage d'Hésiode ne se trouve pas dans son poème tel qu'il nous est parvenu. En revanche, il y a un autre endroit où il est question de mendians, ce qui revient tout-à-fait au même (4). Nous concluons de ces témoignages que les livres de Moïse, l'Odyssée et les poèmes d'Hésiode forment synchronisme dans le développement de l'histoire civile des Juifs et des Grecs. Nous avons lu l'Iliade mot

(1) Chap. XXV, v. 6.
(2) Odyss., lib. XI, v. 483.
(3) Plutarque. Vie de Thésée.
(4) Opera et Dies, lib. II.

pour mot, tout préoccupé des idées que nous exposons ici, et nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas un hémistiche où il soit question de pauvres; ce n'est pas le seul motif que nous aurions à alléguer, pour montrer comment il est historiquement impossible que ce poème ne soit pas de quelque peu antérieur à l'Odyssée.

Le seul moyen qu'il y ait de constater avec assez de précision l'époque reculée où commencèrent à s'opérer les premiers affranchissemens, c'est donc de rechercher à quel moment font leur apparition dans l'histoire les pauvres et les mercenaires; car il ne peut y avoir, ainsi que nous l'avons déjà dit, ni pauvres, ni mercenaires aux époques d'esclavage pur, qui sont les époques primitives. Il ne paraît pas que, dans les temps reculés, les affranchissemens se soient faits rapidement et avec profusion. Les esclaves étaient affranchis un à un, selon leurs mérites, et quand il plaisait aux maîtres. On ne remarque nulle part, chez aucun peuple ancien, aucun encombrement de pauvres, aucun embarras de mercenaires, ou même, ce qui est un symptôme de nature tout-à-fait identique, aucune société de voleurs dans lès grandes villes. Les grandes villes en effet ne sont jamais infestées de voleurs qu'à l'époque où le système de maisons en pâté, en masse, en îles, *insulas*, comme les appelle l'architecture romaine, succède au système des maisons isolées, des hôtels; et l'agrégation des maisons dans les villes n'arrivant jamais, comme nous le montrerons plus bas, qu'à la formation des bourgeoisies, trouver des voleurs formés en compagnies secrètes et nocturnes dans une ville, c'est constater qu'elle est bâtie dans le système des maisons en pâté, par conséquent que la population en est organisée en bourgeoisie, et qu'il s'est fait antérieurement à cette bourgeoisie un grand nombre d'affranchissemens, puisque, ainsi que nous l'établirons, c'est avec les affranchis que les bourgeoisies se sont constituées. D'ailleurs, il est certain que les voleurs ont été produits primitivement par les mercenaires sans travail, et les mercenaires eux-mêmes ont été produits par les émancipations; d'où il suit, comme nous disions, que l'existence des voleurs prouve le même fait que l'existence des mercenaires. Les premiers voleurs qui se rencontrent dans l'histoire, ce sont les pirates, parce que les bords des fleuves et les bords de la mer ont été les premiers lieux fréquentés; et il y a dans le sixième livre des *Lois*

de Platon un endroit où il est dit positivement que les pirates qui couvraient les côtes de la grande Grèce étaient des esclaves fugitifs.

C'est donc d'une manière individuelle que les affranchissemens se sont faits dans les temps anciens, et c'est là ce qui explique la venue tardive des bourgeoisies, et l'avantage qu'ont eu les peuples anciens de n'être point encombrés de mendians et de voleurs, deux plaies sociales que l'émancipation a ouvertes. Quand on se rapproche de l'ère vulgaire, on rencontre quelques exemples d'émancipations générales faites par des chefs de parti dans les guerres civiles, ou par quelque général d'armée aux abois. Mithridate employa un corps de quinze mille esclaves contre les Romains (1); Marius, dans sa lutte avec Sylla, fit publier à son de trompe qu'il donnerait la liberté aux esclaves qui voudraient s'enrôler, mais il ne s'en présenta que trois (2). Pendant la campagne de Sicile contre Sextus Pompée, Auguste affranchit vingt mille esclaves pour en faire des matelots (3). Ce sont là quelques exemples d'émancipations par masses, auxquels on en pourrait ajouter quelque autre; mais en définitive et en somme, lorsque le paganisme livra l'univers ancien au christianisme, les affranchis n'y abondaient pas.

C'est principalement le christianisme qui a multiplié les émancipations. Ajoutez à cela que le bouleversement que subit tout le monde connu par le démembrement de l'empire, favorisa singulièrement les évasions des esclaves. Ce n'est pas néanmoins que le système des émancipations en masse prévalût; elles continuèrent à se faire une à une, mais elles s'opérèrent d'une manière plus fréquente et plus continue. En quatre mille ans, la civilisation antique n'avait pas jeté assez d'affranchis dans la société, pour qu'elle en fût gênée et obstruée, tandis qu'en moins de trois siècles, le christianisme les avait multipliés avec tant d'imprévoyance politique et tant de profusion charitable, que ces pauvres gens, livrés prématurément à eux-mêmes, au milieu d'un monde bouleversé et égoïste, dont ils n'avaient pas l'expérience, se trouvèrent, à leur insu, dans une effroyable misère. C'est en effet dès les trois premiers siècles que

(1) Plutarque. Vie de Sylla.
(2) Plutarque. Vie de Marius.
(3) Suétone. Vie d'Auguste, chap. XVI.

les mendians parurent en Europe comme un phénomène jusqu'alors inconnu, et plein de menaces redoutables, qu'il n'a, hélas! que trop rigoureusement tenues. Dès ce moment, l'aumône individuelle se trouva insuffisante; il fallut faire intervenir la société toute entière, et l'on trouve dans le code de Théodose deux rescrits de Constantin, des années 315 et 322, qui sont les premiers actes publics sur les pauvres qui se lisent dans les législations de l'occident. Le second, qui est adressé à Ménandre, préfet du prétoire, témoigne, ainsi que nous l'avons dit, que les affranchissemens ayant produit les pauvres, ce furent ceux-ci qui produisirent les voleurs.

D'ailleurs, quelles qu'aient été l'époque et l'abondance des émancipations dans les temps primitifs, leur histoire conduit à poser ce grand principe, que c'est l'affranchissement des esclaves qui a enfanté le prolétariat, c'est-à-dire, sans nous occuper du sens qu'avait le mot *proletarius* dans la langue latine, cette masse d'hommes qui ne possèdent que leur corps et que leur industrie, espèce de trident redoutable, dont les trois branches sont les mercenaires, les mendians et les voleurs. Cette masse d'hommes est commune à tous les peuples, puisque tous les peuples ont eu des esclaves; mais elle a été enflée singulièrement par le christianisme, et elle pèse de tout le poids d'un arriéré de six mille ans sur les sociétés modernes.

Les prolétaires sont donc les fils des anciens esclaves, des anciens fils de famille, donnés, troqués, vendus par les pères de la période héroïque. Cette grande, active, terrible, poétique et malheureuse race, chemine, depuis le commencement du monde, à la conquête du repos, comme Ahasvérus, et peut-être, comme lui, n'y arrivera-t-elle jamais. Elle a aussi sur sa tête une vieille malédiction qui lui ordonne incessamment de marcher. Tout ce qu'elle a gagné à sa fatigue séculaire, c'est qu'Homère et Platon lui disaient: « Marche! tu n'arriveras pas dans ce monde »; et que saint Paul lui a dit: « Marche! tu arriveras dans l'autre. » Elle marche donc, depuis soixante siècles, toute couverte de railleries et d'opprobres, et sans qu'on lui tienne compte de ses vertus ou de ses douleurs; elle n'est pas plus belle pour avoir produit Aspasie; elle n'est pas plus illustre pour avoir produit Phédon; elle n'est pas plus brave pour avoir produit Spartacus. Quelles qu'aient été sa patience, son intelligence et sa vertu, on ne l'a jamais appelée fille des dieux, comme la race

noble; et Platon lui-même, qui avait été pourtant l'esclave du roi Denis, lui jetait les vers du poète, où il est dit que l'esclave n'a que la moitié de l'ame humaine (1). Fatalité singulière! les affranchissemens eurent beau venir et rompre la chaîne des esclaves; le cou leur resta pelé, comme au chien de la fable; et un des leurs, un fils d'affranchi, Horace, au plus beau moment de la philosophie et de la civilisation antiques, leur lançait à la face leur éternelle souillure : l'argent ne change pas la race! Qu'ils eussent gagné cet argent par les fatigues du corps ou par les fatigues de l'intelligence, avec la main ou avec la tête; qu'ils eussent été marchands ou soldats, sénateurs ou philosophes, on leur criait également : « L'argent ne change pas la race! » Cette malédiction du sang était implacable. Ventidius Bassus avait beau devenir consul, on lui disait : « Vous avez été décrotteur et palefrenier (2). » Maximin, Galère, Macrin, Pertinax, Auguste même, avaient beau devenir empereurs, on disait à Maximin : « Vous avez été maréchal ferrant (3); » à Galère : « Vous avez été porcher (4); » à Macrin : « Vous avez été esclave (5); » à Pertinax : « Vous avez été potier (6) : » et on allait jusqu'à écrire sur le marbre de la statue d'Auguste, du vivant même de ce maître du monde : « Votre grand-père était mercier, et votre père était usurier (7) ».

Si cette réprobation éternelle et universelle contre les races affranchies ne ménageait pas les plus hautes et les plus illustres têtes, jugez si elle faisait grâce au prolétariat humble, pauvre et dégradé? La famille noble le tenait hors de son foyer, la société civile hors de ses prérogatives. Il naissait, vivait et mourait à part des autres hommes; et, comme on dit de certains fleuves qui coulent dans le même lit sans mêler leurs eaux, le prolétariat et la gen-

(1) Ἥμισυ γάρ τ' ἀρετῆς ἀποαίνυται εὐρύοπα Ζεὺς
Ἀνέρος, εὖτ' ἄν μιν κατὰ δούλιον ἦμαρ ἕλῃσιν.
(Odyss. lib. XVII, v. 322, 323.)

(2) Aulus Gell. Noct. attic., lib. XV, cap. IV.

(3) Eutrop, lib. XIX, cap. II.

(4) Aurelius Victor. De vitâ Galeri.

(5) Jul. Capitol. De vitâ Macrini.

(6) Jul. Capitol. De vitâ Pertinacis.

(7) Sueton. De vitâ Cæs.-August., cap. II.

tilité, l'affranchissement et la noblesse se touchaient, se coudoyaient, se côtoyaient sans jamais se combiner et se laisser aller l'un dans l'autre.

Aussi les prolétaires, chassés de la famille et de la cité noble, repoussés du foyer et de l'amphictyonie, devaient-ils être instinctivement, providentiellement conduits à quelque société nouvelle où ils pussent reposer leurs têtes. Dieu leur donna cette société, une société en effet nouvelle, inconnue des anciens pères de famille, des anciens héros, des hommes divins primitifs ; une société timide, soumise, dégradée, comme eux, maudite, comme eux, LA COMMUNE! Oui! partout, toujours, dans l'antiquité, au moyen-âge, chez les Hébreux, chez les Grecs, chez les Romains, chez les Francs, les affranchis s'organisèrent en une société propre aux races esclaves, qui est la commune; la commune, qui s'est développée comme toutes les choses qui naissent; la commune, pauvre petit nid de hiboux, qui est devenu assez grand pour l'envergure des ailes.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

ROYAL

BULLETIN.

Les plus grands malheurs tombent à la fois sur l'Espagne. Aprés une guerre de trois ans qui a énervé le pays et fortifié la faction carliste, voici que les principales villes, Sarragosse, Cadix, Cordoue, Séville, Malaga, entonnent l'hymne de Riego, proclament la constitution de 1812, et pendent leurs gouverneurs. Quand même cette constitution ne rappellerait pas des souvenirs de réaction et de misères, quand même elle serait un chef-d'œuvre de sagesse politique, ce ne serait pas moins une folie que d'exhumer ce symbole intempestif; avant de songer à la charte de 1812, il faut s'occuper de la guerre civile de 1836 : l'Espagne serait sauvée, si un homme capable savait utiliser toutes ces ardeurs et les tourner contre don Carlos. Quant aux puissances signataires du traité de la quadruple alliance, interviendront-elles? non sans doute; mais on peut croire que les secours indirects, par voie d'enrôlement, deviendront plus sérieux, plus efficaces, et qu'une grande capacité militaire sera appelée au commandement de la légion étrangère.

Les enfans émancipés de la métropole espagnole, les Mexicains se montrent plus énergiques dans la guerre qu'ils font au Texas révolté. La capture de Santa-Anna est un évènement qui les afflige sans les abattre. Le gouvernement est confié à d'autres mains, et de nouvelles forces sont préparées contre l'insurrection, que fomentent assez ouvertement les États-Unis. Quand on entend dans la chambre des communes anglaises, M. B. Hoy, révéler que le Texas veut, à l'exemple de l'état de Michigan, se réunir aux États-Unis, pour continuer librement l'infame *trafic des noirs*, on est tenté de rire des mystifications que la philantropie de notre pauvre vieille Europe subit chaque jour dans le Nouveau-Monde, ce pays vierge, cet asile des républiques, des idées neuves, du progrès et de la vertu. Quand on songe, si l'on en croit le même M. Hoy, que la proportion des vaisseaux négriers partant de Cuba est progressive, on doit déplorer l'impuissance des théories contre le fait.

Pour dire un dernier mot sur l'Espagne, il faut enregistrer le démenti donné par les feuilles officielles à la nouvelle du rappel de M. de Rayneval. La mission de M. Bois-Lecomte n'est que temporaire.

Le roi de Naples remplit à merveille son rôle d'hôte royal. Sa majesté sicilienne ne s'est pas flattée d'étudier la France à l'Opéra, dans les petits théâtres, les fêtes et les jardins publics de la capitale; elle veut

emporter d'ici de plus sérieux enseignemens, des notions dont le profit doit revenir à son royaume. Les prisons, les hôpitaux, les bibliothèques, les monumens historiques, ont été l'objet de ses visites. Dans ses excursions, le roi de Naples semble jouir de la simplicité de son cortége, de la bonhomie de sa tenue. On le reçoit sans faste, il questionne sans morgue, et reçoit des réponses d'autant plus précieuses pour lui, qu'elles ne sont jamais embarrassées par l'appareil d'une étiquette gênante : c'est ainsi qu'il a visité le Jardin-des-Plantes, le Palais-de-Justice, les greniers d'abondance, la prison de la Roquette, en un mot tous les établissemens d'art et d'utilité publique. Des manœuvres ont été exécutées au Champ-de-Mars par plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie. Les honneurs de cette fête militaire lui ont été faits par le duc de Nemours tout seul. Le prince royal était indisposé, et le duc de Joinville vient de s'embarquer à Toulon, en qualité de lieutenant, sur la frégate *l'Iphigénie*.

Paris est livré, depuis dix jours, à des alarmes du moyen-âge; comme au temps de la cour des Miracles, des truands s'emparent la nuit de nos rues et y installent l'assassinat et le vol. De quoi faut-il s'étonner, si ce n'est de la mansuétude, de la philanthropie et de la bêtise des voleurs? Paris n'est pas gardé. On ne rencontre de patrouilles que de dix heures à minuit, c'est-à-dire quand les rues sont fréquentées. D'ailleurs, que signifient des patrouilles faites par des hommes vêtus d'un uniforme visible à deux cents pas, armés de fusils reluisans, et qui marchent au pas, en cadence, traînant leur bruyante chaussure sur des trottoirs sonores? La garde nationale, qu'on entasse sans nécessité dans les corps-de-garde, préférerait un service organisé avec intelligence, et qui confierait aux habitans de chaque quartier la sûreté de leurs rues. N'est-ce pas aussi pour mieux protéger les entreprises des industriels nocturnes que les cafés, les restaurans, tous les magasins doivent être fermés, sous peine d'amende, à onze heures du soir? de telle sorte qu'un homme pourrait très bien mourir de faim et de soif en pleine capitale de France, et que les voleurs font impunément la chasse aux hommes et aux bourses sans être inquiétés par la vue d'une seule maison ouverte et éclairée. Quoi de plus barbare que cette ordonnance de couvre-feu! et pourquoi les tripots seuls en sont-ils exceptés? Passé minuit, on ne doit pas manger, on n'a que le droit de perdre son argent à la roulette.

L'Académie-Française a tenu sa séance annuelle le 11 août. On se demande comment ce corps, dont les membres pris à part sont tous gens d'esprit et de goût, ne produit rien, ne fait rien qui soit empreint de goût ou d'esprit. Dans cette petite salle ronde, où l'on peut voir à dix pas de soi l'extravagant toupet et l'enluminure provoquante de M. de Salvandy, le buisson de cheveux qui couvre les épaules de M. de Jouy, il n'y a que du sommeil, de l'abattement et de la fatigue.

La séance de jeudi dernier était consacrée à la distribution de plusieurs prix, dont le plus ridicule est depuis long-temps le prix d'éloquence : à la tribune, au barreau, dans la presse, en France, en Angleterre, vous cherchez un homme éloquent, et vous en trouvez par siècle un ou deux

N'allez pas plus loin que le Pont-des-Arts; l'Académie fait des hommes éloquens par brassées; elle en fait un tous les ans et lui donne un brevet de style moyennant lequel il n'obtiendrait pas un feuilleton dans le plus petit journal, dans la moindre *Abeille*, dans le moindre *Garde national* de département.

L'Académie avait plusieurs fois mis au concours, pour sujet du prix d'éloquence, le *Courage civil*. Il paraît que cette fois les éloquens n'affluaient pas : les uns avaient soutenu cette thèse : que le courage civil c'est celui du sapeur-pompier; les autres que c'est celui de la garde nationale. Un écrivain plus facétieux avait voulu prouver que le courage civil est l'attribut des habitués de séances académiques. Les immortels commençaient à désespérer, l'éloquence allait périr, quand un jeune homme a bien voulu s'amuser à faire bavarder pendant deux heures Michel Montaigne et le chancelier de L'Hospital. Nous avons du lauréat qui a confectionné cette immense tartine une opinion meilleure que celle qu'il professe sans doute pour ses juges. M. Faugère, pas plus que nous ne soupçonnait la moindre éloquence dans son discours. Il n'y a que l'Académie pour trouver ces choses-là. M. Faugère a supposé un dialogue entre les deux graves philosophes du XVIe siècle. Il a écrit ses deux cents pages de conversation, naturellement, sans efforts, comme on boit, mange et dort. M. Faugère n'a pas fait la moindre recherche, n'a introduit dans son discours aucune allusion aux faits du temps; il a fait de la philosophie générale, de la morale de tous les pays, sans la marquer au cachet d'aucune époque, en la saupoudrant de citations latines qui ne coûtent ni frais de mémoire ni frais de travail, comme celles-ci : *O rus quandò te aspiciam*,— *si fractus illabatur orbis*. — *Frappe, mais écoute*. En fait de souvenirs historiques, il a rappelé les sénateurs romains tués par les Gaulois sur leurs chaises curules, Hippocrate refusant les présens d'Artaxerce. Avec ce style bourgeois, vertueux et fleuri comme une ordonnance de police, avec cette érudition de lithographies et de *de viris*, M. Faugère a tranquillement gagné sa médaille de 3,000 fr. qu'il est venu lui-même recevoir des mains de M. Nodier. Son discours a été lu par M. Salvaudy, et applaudi par M. Jouy, qui frappait en outre le plancher avec le fourreau d'une large épée à dragone, espèce de *Durandal* qu'il porte au côté.

OPÉRA.—Enfin la déesse a quitté son Olympe; la gracieuse sylphide a secoué de ses ailes les brouillards humides qui la retenaient loin de nous; ou, pour parler plus simplement, Mlle Taglioni est rentrée à l'Opéra mercredi. En général, on a fait, à propos de Mlle Taglioni, un étrange abus de poésie aérienne. Il est à remarquer qu'on parle plus de ses ailes que de ses pieds. Elle ne danse pas, elle vole; si elle s'enlève, c'est pour balancer le feuillage et caresser les oiseaux du vent de son écharpe; son poids réjouit l'air, son nom est un murmure à peu près comme celui des bois et des fontaines. Autant de paroles en l'air, aussitôt dites qu'oubliées, plus frivoles que l'art de Mlle Taglioni; car elle, qui pense à l'oublier? Plus son absence est longue, plus son retour est attendu, applaudi, fêté. Dailleurs,

qu'importe tout cela ? chaque année a ses travers, ses saisons, ses gloires et ses comparaisons. Il fut un temps, déjà loin de nous, où tout homme se croyait obligé de parler de la voix du rossignol, à propos du gosier de Mme Damoreau, ou de la flûte de M. Tulou.

L'assemblée était nombreuse, et le public obéissait ce soir-là à je ne sais quel sentiment de curiosité qui donnait à cette représentation un intérêt bien vif. Au lever du rideau, quand la sylphide a paru dans la cabane, les témoignages les plus flatteurs l'ont accueillie; Mlle Taglioni a répondu par un sourire gracieux, qui ne vaut pas le sourire si charmant de Fanny Elissler. Puis, un moment après, elle s'est enlevée aussi flexible, aussi légère, aussi merveilleuse que jamais; à la voir si souple, si exercée, et si légère, on ne croyait plus à ses dix-huit mois de repos; il semblait qu'elle n'avait fait que danser tout le temps de son absence. Dès-lors toute inquiétude avait cessé, les applaudissemens éclataient de toutes parts, le public venait de retrouver sa danseuse, et la danseuse son public enthousiaste et passionné comme autrefois. Elle a été tout le soir naturelle, vive, insouciante, heureuse de danser, parce que la danse c'est sa vie, et non son art. Après le pas du second acte, une pluie de bouquets a fondu sur elle comme pour l'ensevelir. A propos de ces fleurs, il faut dire qu'elles étaient au moins fraîches et vermeilles, et contrastaient singulièrement avec les tristes couronnes que portent maintenant ces pauvres sylphides. Rien n'est plus vieux, plus décrépit, plus tombé en guenilles que l'attirail de ce ballet. Les couronnes de primevères sont flétries, les costumes jaunes et passés, les décors ruinés. Il semble que la rentrée de Mlle Taglioni était une occasion qu'on aurait pu saisir pour réparer, sans trop de frais, les outrages que le temps a faits à cette mise en scène, et renouveler les couronnes et les ailes hors d'usage. Mais l'Opéra s'abîme chaque jour dans un système de parcimonie que l'on déplore, d'autant plus qu'il vient après les magnificences de l'ancienne administration.

En revanche, si la mise en scène n'est plus guère en honneur à l'Opéra, il faut avouer que la musique y subit d'étranges traitemens. On chantait faux autrefois à l'Opéra, maintenant on y joue faux; c'est toujours cela de gagné; attendons. Dans le pas de Mlle Taglioni, au moment où la ravissante danseuse s'enlève, emportant avec elle toute l'admiration de la salle, vous entendez tout à coup sortir de l'orchestre un son discordant, bizarre, inoui, et qui ressemble assez au bruit d'une crecelle; et ce tour-là se renouvelle chaque fois qu'on représente *la Sylphide*. En vérité, on a peine à concevoir comment M. Habeneck laisse filer de pareils sons dans son orchestre, qui passe, à bon droit, pour le premier de l'Europe, après celui du Conversatoire.

Du reste, ce n'est pas le seul affront que la musique ait reçu à l'Opéra ce soir-là. Le public a pu entendre un acte du *Comte Ory* exécuté d'une assez curieuse façon. M. Dupont, qui jouait le rôle du comte Ory, s'en est tiré de manière à démontrer clairement qu'il n'y a qu'un seul ténor à l'Opéra, Nourrit, et que l'on fera bien de le ménager. La voix de M. Dupont ne manquait pas autrefois d'une certaine limpidité, qu'elle a complètement perdue aujourd'hui. On prétend que cela vient de ce qu'il ne

chante pas assez; je ne pense pas que ceux qui l'ont entendu chanter l'autre jour soient tous de cet avis. Quant à Mlle Cayot, que dire de cette ancienne prima donna du théâtre des Variétés, sinon qu'elle rendait à celle dont elle avait pris le rôle, tout juste le même service que M. Dupont rendait à Nourrit? Jamais on n'avait tant regretté Mlle Javureck. Vraiment on ne peut se faire une idée d'une pareille exécution. Chacun y contribuait pour sa part et de très bonne grace; tantôt c'était M. Dupont qui chantait faux avec Mlle Cayot; tantôt c'était Mlle Cayot toute seule; et dans ce déluge de fausses notes, Mme Dorus, cette femme de tant de goût, ne savait où poser le pied. Mme Dorus va prendre son congé, et c'est pour lui donner un avant-goût des théâtres de province que M. Duponchel a sans doute organisé cette représentation du *Comte Ory* à l'Opéra.

L'Opéra-Comique qui, s'entend aussi bien que personne en représentations de ce genre, a donné tout dernièrement *le Chevalier de Canolle*. M. de Fontmichel est un homme de talent et d'esprit; sa musique peut manquer parfois d'originalité, jamais de verve et de passion. Ce qui plaît en elle, c'est qu'elle se donne franchement pour ce qu'elle est, une musique vive pétulante, facile, colorée, et qui tend plutôt à vous distraire qu'à fonder une école. Le finale du premier acte, qui a le tort grave de commencer à la manière du finale d'*Othello*, renferme une phrase en mouvement de valse largement écrite et d'un grand effet. L'air de Mme Casimir est plein de mélodie et de fraîcheur; malheureusement il est composé tout entier avec un motif de Rossini. M. de Fontmichel fera bien de se défier, à l'avenir, de cet instinct qui le pousse vers le grand maître, et de l'admirer de plus loin. Quoi qu'il en soit, *le Chevalier de Canolle* a réussi, grace aux qualités variées qui s'y trouvent, au talent de Chollet, et malgré les roulades de Mme Casimir, qui ne se lasse pas d'abuser intrépidement de la voix la plus brillante et la plus sonore.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. — *Le Conseil de Discipline*, par MM. Cogniard frères et Lubize. — Une des plaies de notre nouvel ordre social, c'est le biset. Qui peut compter les nuits sans sommeil qu'un biset procure à son capitaine? Veut-on le prendre par la rigueur? il se laisse traîner en prison; par la douceur? il vient monter sa garde en pantalon vert-monstre et en chapeau blanc; par l'amour-propre? en le conduisant aux postes d'honneur, à la manœuvre du Carrousel; il redouble de malpropreté, met sa giberne à gauche et son briquet à droite, ne veut pas présenter les armes, laisse passer les voitures par les guichets défendus, oublie les mots de ralliement, répond *Strasbourg* pour *Nantes*, et fume en faction. Pendant les patrouilles, il met son fusil en bandoulière, tire son sabre, glisse la lame à travers les persiennes des rez-de-chaussée et casse des carreaux, pourfend les écriteaux d'appartemens à louer, et exécute des charges à fond sur tous les chats que l'amour et les souris appellent dans la rue, puis il frappe aux portes, tire les sonnettes de nuit des accoucheurs, et fait lever tous les pharmaciens au nom de la loi. Les dégâts que pourrait causer une patrouille entière de bisets sont incalcu-

lables; aussi a-t-on le soin, pour qu'ils ne forment pas une troupe de désordre public, d'entrelarder les bisets de gardes nationaux habillés. Au corps de garde, le biset ne dort jamais et ne veut pas qu'on dorme, il prend des bouillons toute la nuit et tire ses camarades par les pieds.

A quelle classe appartient le biset? Il appartient à cette classe d'hommes qui ne prennent pas la garde nationale au sérieux, qui redoutent les horreurs nocturnes du corps-de-garde, le ronflement des épiciers, les bonnets de nuit des fruitiers, la conversation et la familiarité des charcutiers. Bien différent de ces estimables négocians, qui, trop heureux d'échapper à leurs femmes, transforment le jour de garde en jour de liesse, le biset, être indépendant, paresseux, indifférent, qui ne couche pas chez lui s'il lui plaît, ignore toutes ces jouissances de buffleterie, ces délices du poste, qui consistent à rire des coqs-à-l'âne du tambour, à boire du vin blanc le matin, et à consommer militairement trente petits verres pour honorer l'uniforme. Le biset fait donc ce qu'il peut pour ne pas monter la garde; il clabaude, crie, geint, démoralise ses camarades; il proteste contre l'uniforme, contre le sac; il dit que c'est un impôt exorbitant, que la loi nouvelle ne passera pas aux chambres; il affecte de faire son service avec les tenues les plus burlesques. On connaît celui qui vient à la mairie, habillé en Turc, disant : « C'est mon vêtement ordinaire; » et cet autre qui, commandé par son sergent-major, pour le mardi-gras, voulut monter sa faction en arlequin, disant : « C'est le vêtement du jour. » Mais toutes ces résistances à la loi amènent souvent le biset rebelle pardevant le conseil de discipline : il y subit une séance qui ne le cède en rien pour l'agrément et la longueur, au service ordinaire de la garde; et du conseil à la prison, le chemin n'est pas long. C'est l'intérieur de ce tribunal en épaulettes, que l'on nous a représenté; et certes, ce n'est pas par la vérité, par l'absence du ridicule, que pèche ce charmant petit tableau. Les juges sont parfaitement grotesques, et les accusés presque tous ivres; une femme vient plaider pour son mari, elle injurie le conseil et se bat avec le tambour; un poitrinaire se présente entre plusieurs vins; un portier dépose sur le bureau du tribunal la botte de son locataire, et montre sur cette botte des coupures au canif qui attestent l'état déplorable des pieds de son client; un dernier *comparant*, le gendre du capitaine-président, vient sans façon se verser un verre d'eau avec la caraffe placée devant son beau-père; celui-ci fait le Brutus, repousse son gendre et le condamne à douze heures de prison. Depuis long-temps on n'a vu sur nos petits théâtres une bouffonnerie plus gaie, plus excitante que cette petite pièce, un tableau plus comiquement vrai de nos ridicules. Le capitaine est bête, important et obèse; les bisets sont d'une outrecuidance extrême. Toute cette scène du conseil est faite et jouée avec verve, et (on serait tenté de le croire) avec rancune : acteurs, auteurs, directeurs, je les soupçonne tous bisets.

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

§ I.

LE CHEMIN EN FER DE BRUXELLES A MALINES.

On compte environ cinq lieues de Bruxelles à Malines. On fait ce chemin en moins d'une demi-heure sur la route en fer. A l'extrémité orientale de Bruxelles, au bord du canal, derrière un mur provisoire en planches, qui sera remplacé, j'imagine, par quelque construction élégante et digne de l'industrie nouvelle, on aperçoit la cheminée des locomotives, d'où s'échappe cette légère fumée dont la force s'évalue en chevaux. D'heure en heure, des voitures, en manière d'omnibus, qui ont recueilli des voyageurs dans les rues de Bruxelles, viennent les verser à une sorte de bureau de péage pratiqué dans la barrière en planches. On monte à la hâte dans les wagons remorqués par la machine, espèce de chars-à-bancs dont les uns sont couverts d'une sorte de capote en cuir, les autres d'une simple toile, le plus grand nombre sans capote ni toile, figurant trois degrés de fortune et trois catégories de prix. Une clochette sonne le départ. Alors la machine s'émeut, et, comme un cheval qui donne un vigoureux coup de collier, fait passer l'immense foule de wagons du repos au mouvement. La secousse que donnent les wagons en se heurtant les uns les autres serait assez forte pour faire tomber les voyageurs, s'ils n'étaient avertis de se tenir assis. La machine se

ment d'abord avec lenteur; mais bientôt elle s'anime, elle s'emporte, elle vole comme si elle fuyait devant le bruit du char qu'elle traîne après soi; elle va aussi vite que l'impatience la plus forte de l'homme; elle mène son corps aussi rapidement que sa pensée.

La route de Bruxelles à Malines traverse un charmant paysage. Ce sont d'immenses prairies, avec des bouquets d'arbres çà et là, une plaine verte et fraîche, où paissent des troupeaux de vaches, à la robe éclatante, qui s'enfuient à l'approche de la puissante machine. Quelques-unes, moins peureuses, ou plus accoutumées à ce bruit, lèvent la tête et mugissent; d'autres continuent de paître sans se déranger. De distance en distance, des ouvriers voyers, préposés au balayage et à l'entretien de la route, présentent les armes aux voyageurs avec leur balai. C'est en passant devant eux qu'on peut apprécier la rapidité de la course. Il n'y a pas de regard si ferme qui les puisse fixer, et je doute qu'on reconnût son propre père sous l'accoutrement d'un de ces ouvriers. Il semble que les yeux vont sortir de la tête, et que le point qu'on veut fixer les attire hors de leur orbite. C'est une douleur vive, comme celle que causent de fortes lunettes à ceux qui ont une bonne vue. Fermez les yeux pour les reposer un moment, puis rouvrez-les; le paysage a changé; des plaines en culture ont succédé aux pâturages, et des charrues aux troupeaux. En cinq minutes, ce qui était l'horizon est devenu le point central d'un autre horizon; la circonférence est devenue le centre.

Un chemin ordinaire de la même longueur ne demanderait pas plus de cantonniers qu'un chemin en fer ne demande de balayeurs. Et quelle différence dans le travail! Qui oserait reprocher à l'industrie nouvelle de donner à l'ouvrier pour un simple travail de propreté, de soin, d'attention, sans fatigues accablantes, sans sueurs, le même salaire que la vieille industrie donne au cantonnier pour casser des pierres sur la route, remplir les fondrières, pousser la brouette tout le jour? Moins de fatigue pour le même salaire, moins de sueurs pour le même pain, voilà un premier effet de ce grand partage du travail entre l'homme et la machine sur les routes en fer. La nouvelle invention a recueilli tous les bras qui dépendaient de l'ancien système, et a trouvé de nouveaux emplois pour ces forces détournées d'une application reconnue insuffisante. Le chemin en fer a accepté toutes les charges de la route ordinaire.

La route de Bruxelles à Malines est une chaussée, tantôt plus élevée que les terres environnantes, tantôt à leur niveau, tantôt au-dessous. Un large fossé rempli d'eau, et, à quelques endroits, garni de palissades, la cotoie depuis le point de départ jusqu'à l'arrivée. Sauf à la sortie de Bruxelles, où elle fait une légère courbure qui permet aux voyageurs de contempler un moment l'immense file de wagons se déployant majestueusement en demi-cercle, la route est en ligne droite, et marque la distance à vol d'oiseau de Bruxelles à Malines.

A mi-chemin environ, la machine s'arrête un moment devant le beau village de Vilvorde pour prendre ou déposer des voyageurs. Quelques cents pas avant le point d'arrêt on ralentit la course. Au bruit d'une roue qui tourne avec une effrayante rapidité succède le bruit d'une roue qui va s'arrêter. La machine fume et soupire, comme si elle reprenait haleine. Quand les paquets sont pris et rendus, et que les femmes et les vieillards sont descendus ou montés, une clé tournée par le mécanicien remet tout le convoi en mouvement; le piston, pressé par la vapeur, appuie son bras irrésistible sur la roue; celle-ci gémit et fait un bond; les wagons s'ébranlent, se heurtent l'un contre l'autre, dans un sourd cliquetis, puis se suivent, chacun à sa distance, sans secousse, sans heurt, d'une course égale et douce comme celle de la locomotive. Dans le temps qu'on met à penser à cela, et à se rendre compte de ces sensations inconnues, la belle tour de Malines apparaît dans le lointain, d'abord dans une brume légère, et présentant une masse sans angles; puis, peu à peu, de seconde en seconde, s'éclaircissant, montrant ses profils, ses proportions, la couleur de ses pierres, aussi graduellement et presque aussi vite qu'un objet dont on approche la loupe, et qui, confus d'abord et informe, s'éclaircit à mesure qu'on abaisse la main, et finit par apparaître dans tous ses détails.

A l'arrivée, on voit la locomotive qui va partir dans un moment pour Bruxelles, quitter sa place, et venir, par une route qui longe la principale, se placer à la queue du convoi, qui deviendra la tête, puis s'arrêter au point juste, plus docile et plus précise dans ses mouvemens que le limonnier le mieux dressé, et attendre immobile qu'on l'attèle à l'immense convoi qui va se remplir de nouveau pour le retour, et où les derniers seront les premiers. Les deux machines

vont et viennent ainsi toutes les demi-heures, de Bruxelles à Malines et de Malines à Bruxelles, sans se lasser, sans se rebuter, faisant toutes les volontés de l'homme, mais peut-être à la manière des évènemens que nous croyons mener et qui nous mènent. L'homme ne se méfie pas de cette force parce qu'elle est née de lui; mais qui sait si après avoir été si obéissante, elle ne l'entraînera pas où il ne voulait pas aller? Au reste, ce n'est pas encore le temps des mauvais présages. Admirons sans inquiétude cette création nouvelle, et, avant de prévoir les maux attachés à toute œuvre humaine, rêvons à tous les biens dont ils seront peut-être le prix.

Ce chemin est l'ouvrage du gouvernement belge. Il a pris un beau rang en Europe, en accréditant par ses lois et par son exemple une invention qui doit changer le monde moderne. Pendant qu'on dispute en France *de commodo et incommodo*, et qu'on fait des enquêtes solennelles à l'effet de savoir des propriétaires de forges s'il leur convient qu'on introduise en France les fers étrangers, et s'il leur serait agréable de gagner cent pour cent de moins, ou de continuer à gagner la même chose en se donnant cent fois plus de peine; pendant qu'on demande gravement aux gens du nord s'ils veulent être sacrifiés aux gens du midi, et à ceux-ci s'ils consentent à ce qu'on favorise ceux-là à leurs dépens; pendant qu'on doute dans les trois quarts des maisons, à Paris, que la houille soit un véritable combustible, la Belgique exécute la première moitié de son chemin en fer, et livrera la secon de moitié, cette année-ci, à la circulation (1). En une heure, on pourra se rendre de la capitale à la première ville maritime du royaume, y faire ses affaires entre les deux repas, et revenir dîner dans sa famille. Les gens de Malines feront leurs visites à leurs amis d'Anvers et de Bruxelles en moins de temps que nous n'en mettons pour faire les nôtres en fiacre, à Paris. Les marchandises, comme les gens, voleront d'une ville à l'autre. Le dimanche, les Bruxellois pourront s'aller promener sur le quai de l'Escaut, à Anvers, et ce ne sera pas une promenade peu intéressante, si l'Escaut redevient un fleuve belge, ou, ce qui vaudrait mieux, un fleuve libre. Les deux cités n'en feront qu'une; Malines sera un faubourg de Bruxelles, et

(1) Depuis que cet article est écrit, cette seconde moitié est terminée.

Anvers la tête de pont de la capitale, du côté de la mer. Maintenant semez les plaines traversées par la route en fer de maisons de campagne, de maisonnettes, que la facilité du transport et la commodité de l'arrivée feront multiplier, Anvers et Bruxelles seront, en peu d'années, les deux quartiers extrêmes d'une ville de huit lieues, séparés par une rue ou une allée de maisons de campagne.

Nous avons un chemin de fer de Lyon à Saint-Étienne. Ce chemin en fer va, mais non sans accidens. Ces accidens, répétés par tous les journaux, se multiplient dans les imaginations : quiconque a lu le même *sinistre*, raconté à deux jours de distance, est persuadé qu'il en est arrivé deux. Notre crédulité, tour à tour, et notre incrédulité, favorisent ces illusions si nuisibles à l'industrie nouvelle. Nous sommes le peuple le plus novateur dans les idées, et le plus routinier dans les faits. Tel qui ne doute pas qu'il a dans la tête un gouvernement modèle et une constitution, dont le simple établissement produirait le bonheur universel, doute que le feu de houille soit du feu, et que la vapeur ne soit pas un canon toujours chargé, dont le hasard tient la mèche. Notre sens critique, si éveillé et si fin, s'il nous fait apercevoir toutes les mauvaises choses, nous cache quelquefois les bonnes. Nous n'avons pas confiance aux chemins en fer, nous nous y résignons; nous montons sur un wagon par bravoure, non par conviction; pour montrer que nous n'avons pas peur de sauter en l'air, mais non pour nous confier naturellement à un système de transport éprouvé. Nos badauds hochent la tête en voyant cet être tout de fer, qui marche en vomissant de la fumée, avec une force, en apparence, ingouvernable. Ici, ce semble, les gens sont pleins de foi dans les chemins en fer : ils ne s'en rendent pas compte, comme nous de toutes choses, ils ne s'en émeuvent pas, ils n'en dissertent pas, ils y croient. Je voyais assises sur les mêmes bancs que moi, de bonnes paysannes des environs de Malines, qui roulaient pour la première fois sur un chemin en fer, et n'en étaient pas plus surprises. Les enfans seuls riaient d'aise de se sentir aller si vite. Je comparais naturellement ces croyans au chemin en fer, si simples et si convaincus, à quelques Français venus par le même convoi, lesquels spéculaient sur les accidens, et niaient le mouvement qui les emportait aussi vite que l'oiseau. Des gens de la campagne, venus de l'intérieur du pays sur le bord du

chemin, pour voir passer la machine et sa file de wagons, regardaient le convoi en gens persuadés que ce qui peut faire ainsi cinquante pas sans broncher peut et doit marcher toujours et partout. Les jours de foire, à Bruxelles et à Anvers, ces bonnes gens monteront dans le char, sans se croire hardis ni braves, et sans avoir fait leur testament.

On transporterait une armée entière du centre du pays à la frontière, sur ces wagons. La locomotive est au transport des hommes ce que le télégraphe est au transport des nouvelles. Mais la locomotive doit rendre les guerres impossibles, surtout cette espèce de guerre stérile et absurde que se font les douanes de chaque pays. Qui peut prévoir ce qui résultera de ces versemens incessans des nations l'une dans l'autre, de ces convois de quinze cents personnes à la fois, sillonnant l'Europe dans toutes les directions, confondant les usages, mêlant les nationalités, prenant des habitudes, et peut-être des liens, dans toutes les grandes villes de l'Europe, devenues des points de réunion communs à une grande nation formée de l'élite des petites? On ne niera pas que les voyages fréquens ne donnent aux individus des idées et une sorte de bienveillance cosmopolite, qu'ils font aimer la civilisation pour elle-même, et préférer parmi les peuples ceux qui ont le plus fait pour elle, qu'ils adoucissent et quelquefois détruisent cet esprit d'exclusion patriotique qu'entretiennent les habitudes sédentaires et la vie emprisonnée dans l'horizon du clocher. Pourquoi donc des masses de pèlerins, renouvelées sans cesse, ne seraient-elles pas, comme les individus, adoucies par le contact des populations étrangères, et ne prendraient-elles pas hors de leur pays cet amour pour la civilisation générale, qui est la propriété commune du genre humain, et qui fait haïr la guerre comme sa mortelle ennemie? Si l'Europe du XVᵉ siècle eût été plus mûre aux idées sociales et politiques, peut-être la communauté des croyances chrétiennes, une langue générale, le latin, et l'habitude des pèlerinages, en eussent fait une république universelle. Pourquoi l'Europe du XIXᵉ siècle, où, malgré les différences extérieures des gouvernemens, les mêmes besoins unissent les classes éclairées à qui appartient l'influence, ne deviendrait-elle point, par la civilisation qui est la sociabilité des peuples entre eux, comme la politesse est celle des individus,

par la langue française, qui est la langue la plus sociale du monde, par les immenses pèlerinages qui se feront sur les chemins en fer, une patrie commune où les individus de toutes les nations trouveraient partout la sécurité, la liberté civile, la justice, et où toutes les institutions locales, gages de ces différences invétérées de mœurs que la civilisation ne peut effacer, se conserveraient sous une *grande charte* universelle de paix et de droit commun? Ces idées feront peut-être sourire ceux qui me lisent; mais j'aime mieux les faire sourire de mon utopie, que leur faire pitié en affectant une indifférence supérieure pour cette conquête incalculable de l'industrie du XIXe siècle. Il faudrait plaindre celui qui, après avoir vu cinq lieues de chemin en fer, sur un point du continent européen, et après avoir fait ce chemin en vingt-cinq minutes, en compagnie de douze cents personnes, ne verrait dans tout cela que des diligences de localité perfectionnées pour l'usage des habitans, et ne sentirait pas son esprit cheminer à la suite de cette machine qui vole comme la foudre, rêvant un avenir qui pourra bien ne pas être celui que j'imagine, mais qui assurément ne sera pas médiocre.

Au reste, s'il est douteux que les chemins en fer tuent la guerre, il l'est moins que les douanes y périssent. Supposez seulement un chemin en fer de Bruxelles à Paris. Voilà quinze cents personnes qui partent chaque matin sur les wagons pour aller d'une cité dans l'autre. Bâtira-t-on un hangar grand comme une ville pour proportionner le local de la douane à la grandeur de ces convois? Équipera-t-on une armée de douaniers pour visiter une armée de voyageurs? Ouvrira-t-on quinze cents malles, autant de portemanteaux, autant de boîtes à chapeaux, pour y faire la chasse aux marchandises prohibées, et tiendra-t-on les voyageurs comme au lazaret, pendant quarante-huit heures, sous le hangar de la douane? Et si la visite était possible, ne sera-t-elle pas dérisoire? Peut-on calculer la valeur des fraudes qui échapperont à l'incommode surveillance des préposés? Imaginez un convoi parti de Bruxelles pour Paris. Je veux bien réduire le nombre des voyageurs; au lieu de quinze cents n'en mettons que mille. Mais ces mille personnes ont toutes dans leurs portefeuilles une pièce de fine dentelle de Bruxelles, de cette dentelle dont on peut envoyer à Paris dans une lettre pour plusieurs centaines de francs, et dont on pourrait

cacher dans sa bouche, en y prétextant une gencive enflée, pour quelques cent louis. Or, on ne fouillera pas les portefeuilles ni la bouche ; jamais douane n'irait jusque-là, sous peine de voir l'armée des mille voyageurs se révolter contre ses agens, les chasser ou leur faire pis, et entrer tête levée sur le territoire avec le butin fait sur le fisc. Eh bien! calculez la perte que fera le trésor sur ces mille pièces de dentelles échappées aux griffes de la douane. Mais ce n'est pas tout. Il n'est pas dans ces mille personnes un ami si scrupuleux des douanes qui n'ait emporté, outre le beau fusil de Liége et les pièces de coutellerie de Namur, que la douane lui passe, comme objets d'usage particulier, une robe de foulard d'Angleterre pour sa femme, sa fille ou sa sœur, quelques chemises de fine toile de Courtray, même un ample manteau de drap de Verviers, moins cher et plus brillant que nos draps, dont il fera deux ou trois habits complets pour ses enfans. Voilà donc de bon compte, outre les mille pièces de dentelle, représentant une valeur énorme, mille robes de foulard anglais, mille fusils de Liége, mille écrins de belle coutellerie, mille demi-douzaines de chemises de toile de Courtray, mille manteaux, ou trois mille habits complets d'enfans, fraudés en un seul voyage sur lesquels la douane aura perdu sa part du lion! Si cette perte ne résulte pas d'un seul convoi, elle résultera de deux, de trois; tout ce qui sera du commerce transportable, tout ce qui pourra être dérobé à la visite sans précautions extraordinaires, ou grèvera le trésor en ne lui payant pas de droit, ou minera sourdement le commerce indigène par une contrebande de détail qui échappera à tous les regards. En cherchant à concilier le maintien des douanes avec l'établissement des chemins en fer, on arrive à l'absurde. Qui veut l'un ne doit pas vouloir l'autre. Il faudra donc que la locomotive passe sur le corps de la douane, et que sur l'emplacement de ses bureaux on établisse des relais de houille. Les gouvernemens, qui n'ont guère d'entrailles que pour la douane, même quand ils possèdent dans leurs conseils des ministres enrichis par la contrebande, font bien d'y regarder à deux fois dans leur intérêt, sinon dans le nôtre. Ils prévoient quelques effets de ce genre, et ils ajournent les projets de chemins en fer, tout en faisant semblant de s'y intéresser, jusqu'à payer des vacations à des ingénieurs chargés d'en lever les plans et de les déclarer impraticables. C'est là tout le secret de

ces singulières enquêtes où les gouvernemens qui craignent les chemins en fer, parce qu'ils pensent qu'avec les gens et les ballots, les idées aussi pourraient cheminer plus vite, consultent sur l'utilité de ces chemins des assemblées de notables qui n'en veulent pas, parce que leur superflu est hypothéqué sur les douanes et les routes ordinaires. Comment ne demande-t-on pas l'avis et le consentement des maîtres de poste et des propriétaires de messageries? Le résultat de l'enquête serait encore plus sûr.

Les gouvernemens despotiques de l'Allemagne autorisent, dit-on, les chemins en fer. Je ne reconnais pas là leur prévoyance si vantée. Il est vrai qu'ils ne tourneront pas vers Paris la bouche de ces chemins; il est vrai qu'étant les seuls voyers et les seuls maîtres de poste dans leurs royaumes, comme cela se voit en Prusse, ils pourront toujours régler à leur volonté les besoins de voyage de leurs peuples, et réduire le personnel des convois; il est vrai que comme l'imprimerie, qui est la semence de toutes les idées et de toutes les libertés, a pu être frappée de stérilité dans leurs mains avares, de même les chemins en fer pourraient bien n'être pendant long-temps qu'une invention pour les curieux de l'Allemagne. Mais que seulement la France commence, que toutes les intelligences qui y sont libres, que toutes les existences qui y souffrent du monopole, s'entendent d'un bout du royaume à l'autre pour demander pacifiquement, mais avec énergie, un mode de communications intérieures et extérieures qui doit rendre à toutes les denrées nécessaires à la vie leur valeur réelle, au lieu de cette valeur factice et exagérée que leur donnent les douanes; que Bruxelles et Paris se tendent la main, et nous n'avons pas peur que la locomotive, une fois lancée sur un chemin de cent vingt lieues, une fois vue dévorant en un peu plus de douze heures cet immense espace, avec sa banderole de fumée et ses quinze cents voyageurs assis sur de commodes chars-à-bancs, s'arrête même devant le despotisme prussien, autrichien ou russe.

Il y a un reproche à faire au gouvernement belge, ou du moins à ceux de ses agens auxquels est commise l'administration du chemin en fer. J'ai déjà parlé de la secousse qu'impriment aux charriots remorqués la mise en mouvement ou l'arrêt de la locomotive, et j'ai dit que cette secousse est assez forte pour vous faire tomber, si vous êtes debout à l'instant du départ ou de l'arrivée; or, par une précaution

dont les places du prix le plus élevé ont été favorisées, cette secousse est presque nulle pour les voitures couvertes ou berlines où sont marquées et numérotées ces places, et qu'une capote met à l'abri des injures de l'air. Cette précaution consiste en des tampons de cuir fixés à la poupe de chaque berline, et contre lesquels vient s'amortir le choc de la proue de la berline qui suit, si les mots proue et poupe peuvent s'appliquer à des berlines. On en est quitte pour un léger mouvement à peine assez fort pour vous faire pencher la tête en avant. Il n'en est pas de même pour les chars-à-bancs découverts, dont les places sont à moindre prix, et où la proue heurte la poupe, bois contre bois, fer contre fer, avec une force qui pourrait mettre en danger même les gens assis, s'il prenait quelque distraction au contre-maître, et que sa main, moins exacte, arrêtât trop brusquement la machine. N'est-ce donc pas assez que ces places soient exposées à l'air, dont la température est rendue plus vive par l'extrême rapidité de la course, qu'on y soit durement assis, et qu'on y reçoive une pluie de poussière fine et desséchante qui s'échappe incessamment du fourneau et que le vent chasse sur la queue du convoi? C'est ici une précaution contre des accidens; or tout ce qui est de précaution, sinon de luxe, doit avoir été prévu dans une entreprise exécutée par un gouvernement libéral aux frais de la nation. Au lieu de rendre les inégalités sociales plus choquantes, son devoir est de les adoucir et de donner à bas prix au moins la sécurité, sauf à faire payer un peu plus à la richesse ou à la vanité tout ce qui est d'aisances recherchées.

§ II.

MALINES.

Il y a peu de villes d'un aspect plus agréable que Malines. Ses toits en angles et à pignons, ses corniches peintes, quelques sculptures délicates du dernier siècle, des inscriptions emblématiques, comme sur la magnifique place de l'Hôtel-de-Ville, à Bruxelles; des enseignes caractéristiques, en lettres d'or, restes de l'opulence des anciens corps et métiers; des têtes de bœuf en relief, avec leurs cornes dorées, sur le fronton des boucheries; d'innombrables fenêtres carrées et basses, garnies de pots de fleurs grimpantes, qui en voilent les ouvertures d'un frais treillage de feuilles et de

fleurs; d'assez jolies figures flamandes encadrées dans des bonnets de dentelles aux ailes flottantes; un marché animé où se vendent et s'achètent les grains et les bestiaux du pays; un air d'aisance particulier aux villes ecclésiastiques ; tout cela réjouit la vue et le cœur, et si ce ne sont que des apparences, peu de villes en offrent de plus propres à faire croire que la santé, le bien-être et l'intelligence, ont leur demeure favorite à Malines. Nous descendons au pied de la grande tour carrée, qui devait supporter une flèche d'une hauteur proportionnée. La flèche de Malines n'aurait pas eu de rivale, si on la mesure par la largeur et la hauteur de la tour d'où elle devait s'élancer dans le ciel. Le manque d'argent qui a tenu la grue suspendue en l'air, au sommet des tours de Cologne, et qui a arrêté tant d'édifices au moment où ils allaient entrer dans la région des nuages, a laissé inachevée la tour de Malines. La cathédrale était digne de cet ornement. C'est une belle nef, avec de larges galeries latérales, et des chapelles amplement garnies de confessionnaux; on y sent l'influence des prêtres dont Malines est la capitale spirituelle, son archevêque étant primat de l'église belgique. C'est là, c'est sous ce dais de velours à franges d'or, que les peuples viennent adorer le primat; c'est là que le dernier prince souverain de Liége, de roi devenu archevêque de Malines, a fini ses jours dans des nuages d'encens et de bénédictions populaires, avec une insouciance et un oubli du passé que nous ne supposons guère aux princes déchus, et qui me font croire qu'il n'y a de malheurs dans ce monde que pour qui les voit de loin. L'archevêque actuel, primat régnant, qui n'a pas commencé par être souverain, en a, m'a-t-on dit, tout l'esprit entreprenant et toute l'ambition. Peut-être devrait-il se rappeler qu'on peut tomber, même de moins haut que de la royauté de la ville de Liége. Mais le vent souffle de son côté, et il s'y laisse emporter, tendant trop les ressorts, prenant le respect traditionnel pour l'obéissance aveugle de sujets, avec cette illusion propre aux chefs du clergé catholique, qui, comme toutes les légitimités, ne croient pas aux changemens irrévocables, et font rayer de leur histoire les révolutions.

Des cariatides bien traitées, qui soutiennent la galerie supérieure, entre chaque arcade, et qui représentent des saints et des personnages allégoriques, quelques beaux tombeaux d'archevêques,

dont la sculpture manque généralement de simplicité, décorent la cathédrale, où l'on ne montre d'ailleurs aucun tableau de marque. C'est dans l'église Saint-Laurent, dont la tour beaucoup plus humble est surmontée d'une statue de saint étendu sur son gril, qu'il faut aller voir *la Pêche Miraculeuse* de Rubens. C'est un tableau à panneaux, de la manière étudiée et calme de ce grand peintre, dont les grandes toiles allégoriques du Musée ne peuvent donner aucune idée. La composition en est d'une belle simplicité. Pendant que l'un des disciples tire le filet, et qu'un autre pousse la barque, montrant naturellement, et non pour l'effet, des membres nus admirablement peints, Jésus sourit doucement à la surprise et à la joie que leur cause une pêche si abondante. Sur le panneau à gauche, sont des vieillards, apparemment du cortége de Jésus, qui regardent avec étonnement un énorme poisson; à droite, c'est la scène de Tobie et de l'ange, qui lui montre le poisson dont le fiel doit rendre la vue à son père. Le jeune Tobie ramassant le poisson, et regardant l'ange, dont il recueille les paroles avec une expression sublime de foi et d'espérance, est peut-être la plus heureuse figure de ce tableau, dont les détails, quoique traités avec facilité, sont très soignés. Cet ouvrage est une préparation naturelle aux beautés de *la Descente de Croix*, et comme un intermédiaire entre le Rubens de la galerie Médicis et le Rubens de la cathédrale d'Anvers.

§ III.

ANVERS.

Nous arrivons à Anvers au milieu des fêtes de septembre. Quelques bâtimens sur l'Escaut sont pavoisés; la musique de la garnison joue sur la place Verte des airs d'opéra-comique. De pauvres diables grimpent le long d'un mât de cocagne, où sont suspendues autour d'un cerceau, quelques hardes neuves, les prix des vainqueurs. Les ardens et les trop pressés, après cinq ou six vigoureux embrassemens, retombent; les sages qui montent lentement et en reprenant haleine, arrivent jusqu'au haut, et redescendent avec une harde; image burlesque, mais vraie, de la vie, où ceux qui ont de la tenue et de la suite l'emportent d'ordinaire sur ceux qui n'ont que de l'élan. C'est là le côté philosophique du mât de cocagne. Du

reste, les gens honnêtes souffrent dans cette dignité solidaire que chaque homme doit avoir pour tous les hommes, de voir cet inévitable mât de cogagne, espèce de pilori où le peuple grimpe pour tous les gouvernemens, comme le Paillasse de Béranger. Les fêtes populaires sont belles quand elles se font de bas en haut, et que le peuple en est à la fois l'ordonnateur, l'acteur et le témoin; mais des fêtes décrétées d'en haut, par affiches, proclamations et invitations à la joie, où c'est le gouvernement qui ordonne les réjouissances et la police qui les surveille, ces fêtes sont un spectacle dégradant. Il ne manque à ces fêtes par ordre que la judicieuse menace de Schaabaam : « Quiconque ne s'amusera pas sera empalé. »

Ce qu'on appelle la *bonne société* d'Anvers a quitté la ville. La bonne société est orangiste; elle va bouder dans ses opulentes maisons de campagne les journées de septembre et le roi Léopold. Il n'y a pas une femme de *bon goût*, comme on dit, qui voulût mettre une robe neuve pour la révolution. La rue, le port, la promenade, les églises, tout est livré au peuple et à l'autorité, les deux seuls acteurs dans les fêtes officielles, l'un faisant sauter, grimper, boire, s'ébattre l'autre, comme un bateleur son dromadaire ou son ours. L'étranger qui vient tout exprès pour les fêtes publiques, croyant y trouver plus de *mœurs*, comme on dit en terme de voyage, qu'aux jours ordinaires, s'en va bien désappointé. Les fêtes publiques sont les mêmes partout. Du mouvement et point de gaieté, de l'oisiveté et point de plaisir, des gens qui badaudent, des maris qui traînent leurs femmes, de l'ennui jusque sur la mine des enfans, qui sont si gais, si criards, les jours ordinaires, au sortir de la classe; ils ont l'air de promener leurs habits des dimanches. Dans ces fêtes, les hommes se font troupeaux; ils vont où vont ceux qui sont devant eux, traversés çà et là par des caporaux qui sont les chiens de garde, et précédés ou harangués par des officiers en épaulettes, qui sont les pasteurs, à la houlette près, qu'ils ont remplacée par une rapière luisante pendue à leur côté.

Après avoir marché processionnellement dans ce troupeau, où j'étais mouton, et m'être fatigué pendant deux heures, au plus fort de la fête, afin de prendre sur le fait les originalités locales, ne trouvant que de plates ressemblances avec tout ce que j'ai vu en France, et la seule différence d'un troupeau moindre de quelques

cent mille têtes, je voulus voir Anvers du haut de son clocher, le plus haut des clochers gothiques après celui de Strasbourg.

Je ne sais pas si Napoléon, qui a tant fait pour Anvers, est jamais monté sur la tour de la cathédrale; mais je comprends que du haut de cette tour, à la vue de ce grand arc de cercle de l'Escaut, dont le sommet touche à la ville, et dont les deux extrémités se confondent avec le ciel, comme la mer, le moins qui pût venir à l'esprit d'un homme qui pouvait tant, et qui voulait détrôner l'Angleterre, c'était de faire d'Anvers le premier port de l'Europe occidentale.

La vue qu'on a du haut de cette tour est une des plus belles du monde. La cathédrale est au sommet même de ce demi-cercle que forme l'Escaut. En face, sur la rive opposée, est la Tête-de-Flandre, village ou faubourg où vient aboutir la route de Gand, qui perce en droite ligne la vaste plaine embrassée par le demi-cercle, et dont quelques parties sont restées inondées depuis la dernière rupture des digues par les Hollandais. Cette plaine s'appelle les Polders. A gauche, vers l'occident, arrive avec tous ses affluens le grand fleuve qu'on a vu si petit à Valenciennes; à droite, un peu vers l'orient, il longe de vastes pâturages du Brabant septentrional, du milieu desquels s'élève le petit fort de Lillo, qui appartient à la Belgique sur la carte, et à la Hollande dans le fait; puis, débordant tout à coup sur la rive droite, il s'y étend comme un lac immense, d'où sortent des pointes de clochers et des toits de maisons. Cinq villages sont là sous les eaux depuis la dernière guerre. Il est remarquable que les petits peuples se maltraitent plus que les grands. Dans les batailles entre grandes nations, une certaine générosité lutte contre les instincts de destruction; les haines sont trop vastes, en quelque sorte, pour être cruelles. Entre petits peuples, la guerre se rapprochant davantage par ses proportions d'une lutte d'individu à individu, l'esprit de destruction est plus sauvage. On ne peut pas calculer tout ce que le petit peuple hollandais, excité par son roi, a fait de mal sournoisement au petit peuple belge, bombardant ses entrepôts, inondant ses plaines, détruisant des villages qui deux jours auparavant lui payaient l'impôt. Si la France n'eût jeté le bâton d'un maréchal entre le lionceau belge et celui de Nassau, ils se seraient déchirés à belles dents, et tout le pays d'Anvers serait peut-être sous les eaux.

Quand on contemple de si haut ce beau pays, involontairement on se sent porté à des rêveries propagandistes. On se demande si c'est pour la petite nation hollandaise que la Providence a placé ce grand cours d'eau à l'entrée de l'Océan et des mers du nord, comme une sorte de grand chemin pour tout le commerce maritime de l'Europe intermédiaire, et s'il devrait être permis à cette petite nation, dont le passé est d'ailleurs si glorieux, d'avoir des chaloupes canonnières ancrées au beau milieu de l'Escaut, sous le prétexte de prétendues garanties! On se demande pourquoi les fleuves ne sont pas libres comme la mer, pourquoi le commerce ne passe pas librement partout où le vent le pousse, et pourquoi les gouvernemens lèvent des droits de péage sur des chemins qu'ils n'ont pas faits! On se demande pourquoi l'axiome international *mare liberum* ne s'étend pas à tous les cours d'eau, et pourquoi on n'y ajoute pas pour corollaire : *liberæ aquæ!* En regardant, d'une part, cette immense nappe d'eau sur laquelle une flotte pourrait voguer en ligne, et dont les affluens sillonnent la Belgique et une partie de la France, et d'autre part, au milieu des pâturages de la rive droite, ce petit fort à peine plus visible que les vaches qui paissent autour de ses glacis, et ces chaloupes canonnières, petits points noirs qu'on aperçoit au milieu du fleuve, à mi-chemin de l'horizon, on se demande si la politique, qui prend plus au sérieux le petit fort et les chaloupes que la grande nappe d'eau, n'est pas une politique qui tire à sa fin, et si la paix entre les peuples ne doit pas faire disparaître tous ces signes des habitudes militaires des gouvernemens! On se demande, pour finir, pourquoi ces vaisseaux qui arrivent lentement de la pleine mer, là-bas, à la hauteur du fort Lillo, portés par la marée montante, au lieu d'avoir au bout de leurs mâts les chiffons bariolés qu'on appelle pavillons nationaux, restes des blasons de la féodalité, ne se pavoisent pas d'une banderole commune, celle du libre commerce des eaux!

Je croyais l'Escaut plus large à Anvers que la Garonne ne l'est à Bordeaux. Un négociant bordelais, que le hasard me fit rencontrer sur le quai, me détrompa. Il me dit, à quelques pouces près, quel était l'avantage de sa chère Garonne. Il avait apparemment mesuré les deux fleuves au pied-de-roi. Hélas! pensai-je en moi-même, ce qui s'oppose, entre autres obstacles, à la réalisation de ces beaux

rêves de pacification et de libertés commerciales, n'est-ce pas beaucoup de ces vanités-là? Et certaines vanités nationales sont-elles plus sérieuses que ces vanités locales? Voilà donc ce qui empêche les grandes choses! Des milliers de petits ennemis qui, pris un à un, sont risibles, mais qui, liés en phalange, peuvent être à peine rompus par les siècles!

J'ai passé tout un dimanche dans les églises. C'est là qu'il faut aller chercher le peuple d'Anvers et des environs. Ce jour-là les devoirs religieux et la pluie avaient rempli les églises de fidèles; le mauvais temps rendait impossible la joûte navale qui devait être le bouquet des fêtes de septembre. Quelques piquets de cavalerie, forcés de représenter le gouvernement dans une fête sans assistans, et d'accomplir le programme en tout ce qui est la part de l'autorité, immobiles dans les rues et sur le quai, recevaient la pluie sur leurs beaux uniformes de drap de Verviers. Les banderoles belgiques, rouge, bleu et jaune, qui ressemblent à notre drapeau tricolore quand le blanc en a été sali par les pluies, pendaient le long des mâts, froides et ruisselantes, images de la langueur de fêtes officielles. La foule se pressait dans ces belles églises si vastes, si parées, la cathédrale, l'église Saint-Jacques, et d'autres dont je n'ai pas retenu les noms. Quels beaux cris jetteraient nos catholiques d'érudition qui aiment les cathédrales comme les derniers beaux esprits du paganisme aimaient les temples, s'ils voyaient quel soin l'on prend ici des églises, et en quel honneur y est le badigeon qui leur a inspiré tant d'indignations factices et de phrases toutes faites! Une église n'est pas ici une curiosité de l'art gothique, c'est une maison habitée et fréquentée dont les fidèles ont soin comme un bon père de famille de la sienne, et qu'ils aiment pour son usage quotidien et non pour ses dentelles de pierre. Là où la foi est morte, on peut dire aux villes qui possèdent d'antiques églises : N'y touchez pas, laissez-y la rouille du temps; gardez-vous bien de les assainir; respectez leur belle et mélancolique nudité. Si quelqu'un disait cela, ou quelque chose de ce genre, dans ce pays de pratiques religieuses, on le prendrait pour un fou; et s'il déclamait contre le badigeon, il révolterait tous ces croyans qui tirent de leur cœur toute la poésie de leurs églises, et qui viennent y chercher Dieu et non pas s'y admirer dans l'ouvrage d'hommes comme eux. On continue donc ici

à décorer les églises ; on les lave, on les tient propres et saines, on y met de la chaux pour empêcher l'écaillement de la pierre ; c'est preuve qu'on s'en sert sérieusement, et si je fais cette remarque, c'est pour montrer comment, selon les lieux et les gens, ce beau zèle pour les monumens, qui consiste à les laisser en proie au temps et à l'abandon, peut être une thèse de bon goût ou une clameur d'imbécilles.

Pour moi, j'étais plus occupé, dans les églises d'Anvers, des gens que des pierres. Ils entraient, hommes et femmes, avec un air de piété si sincère et si naturel, allant prendre l'eau bénite et faisant le signe de la croix avec tant de précision et si peu de souci du respect humain ! En passant devant les chapelles ils s'agenouillaient si franchement sur leurs deux genoux, les femmes sans s'inquiéter de froisser leur robe ou de la salir contre les dalles ! Ils baisaient la patène avec tant de recueillement et de respect ! Ils suivaient la procession, le cierge en main, d'un pas si religieux, et chantaient de si bon cœur les psaumes, ceux-ci en latin, ceux-là en flamand ! Quel spectacle, à un peu moins de cent lieues de Paris, que des églises où l'on va pour prier, non pour aller où vont les gens de bon ton, où va la reine, où vont les sergens de ville chargés de surveiller les voleurs qui viennent y exploiter des badauds de religion, où de jeunes prédicateurs parlent de la morale et non du dogme à un auditoire d'amis littéraires ! Il y avait là ce qu'on appellerait ici des *messieurs*, appartenant à des confréries religieuses, lesquels lisaient leur livre d'heures comme nos catholiques de Paris lisent un roman. Je n'ose dire que je fusse fort touché de cette piété un peu grossière, ni que les prières liturgiques marmottées entre les dents, de père en fils, par des gens qui n'en comprennent pas le sens, ne rabaissent pas l'homme qui les récite à jours et heures fixes, au-delà de cette noble humilité qui sied si bien à l'homme dans ses rapports avec Dieu ; mais combien j'aimais mieux la simplicité d'intention de ces Flamands, que la piété lettrée de nos jeunes païens du catholicisme battant des mains aux belles expressions d'un prédicateur qui dit *Christ* au lieu de *notre Seigneur*, ou que l'empressement de nos dames de la finance allant dans une église royalement achalandée, étrenner une toilette de la nouvelle saison ! Nos néo-catholiques sont dans la plus ridicule contradiction,

qui est d'être enfans du siècle par le cœur et les passions, et chrétiens par la tête. Il n'y a, ce semble, que deux beaux rôles pour l'homme né dans une religion qui a perdu la puissance; c'est la foi sincère, naïve, reçue d'une mère et transmise aux enfans, pure de toutes les disputes humaines, ou le doute courageux qui, dans la ruine des croyances religieuses, se replie sur le sentiment moral, cette révélation éternelle de Dieu à l'homme, et qui cherche à remplir par de bonnes actions cet interrègne des religions constituées, si plein de tentations et de périls pour les consciences incertaines. Le milieu entre ces deux états ne peut être que de l'hypocrisie intéressée ou de la religion bel esprit.

La sainte-table reçoit tous les dimanches un grand nombre de convives de tout sexe et de tout âge. J'y voyais des enfans de moins de douze ans apportant au repas mystique une componction apprise sous laquelle perçaient la légéreté et l'insouciance naturelles à cet âge. Une petite fille, entre autres, m'intéressa vivement par le mélange de gravité et d'enfantillage qu'elle mit à recevoir le sacrement. Elle était chétive, maigre, elle avait la figure fatiguée comme par des jeûnes et des macérations précoces, avec une gravité factice dans tout son visage, sauf les yeux où se trahissait toute la distraction de l'enfance. Je ne lui aurais pas donné plus de dix ans. Elle s'approcha la dernière de la sainte-table, les mains jointes, la tête ramenée sur la poitrine, copiant à ravir les dévotes consommées. Quand le prêtre lui tendit le pain sacré, elle ferma les yeux, reçut l'hostie, puis laissa tomber sa petite tête sur la balustrade avec cet esprit de singerie qu'ont tous les enfans. Après quelques secondes de recueillement, elle descendit les deux marches de la chapelle sur ses genoux, regagna sa place, s'agenouilla sur sa chaise, qui était plus grande qu'elle, marmotta quelques prières, puis, la distraction reprenant le dessus, elle se mit à regarder tout autour d'elle sans s'inquiéter si on la regardait elle-même, à la différence des dévotes qui pensent au monde jusqu'au bout.

Un peu plus loin, c'étaient d'autres scènes. A une chapelle opposée, un jeune prêtre de belle mine donnait la patène à baiser à de petits enfans du peuple portés dans les bras de leurs sœurs plus âgées, et qui y mettaient leurs petites lèvres, non sans quelque apparence de crainte; à de jeunes filles des villages voisins, vêtues

d'une camisole d'étoffe de couleur, ayant une sorte d'écharpe noire autour de la taille, dont elles font au besoin une mantille, et des bonnets de dentelle dont les deux ailes longues battaient contre leurs oreilles. A une chapelle plus bas on disait une messe d'enterrement pour un mort dont le cercueil était placé sur une estrade élevée, au milieu de la chapelle. La messe finie, le prêtre s'approcha du cercueil avec la grande croix d'argent. Il découvrit le drap mortuaire, et traça sur le bois nu, avec l'une des branches de la croix, le signe de la rédemption; après quoi six hommes en habit d'église prirent leur frère sur leurs épaules, appuyant leurs têtes contre les planches du cercueil, la vie contre la mort, de grosses joues flamandes contre un cadavre, et ils le portèrent dehors. Une foule de fidèles, qui n'étaient ni de la famille ni des amis du défunt, priaient pour lui avec la ferveur de gens qui lui souhaitaient de tout leur cœur une éternité bienheureuse, et qui peut-être ne l'auraient pas assisté d'un florin pendant sa vie.

Cela n'est pas une médisance, si j'en crois des coupables qui s'accusent eux-mêmes. On est peu généreux ici : — où l'est-on beaucoup? Je ne puis pas dire que j'aie vu personne mettre un sou de Flandre dans cette boîte en tôle vernie, dont le couvercle invite en français et en flamand les gens à donner, et que secouent vainement les collecteurs chargés de la quête dans la cathédrale, espèce d'huissiers d'église, portant un petit collet noir sur les épaules. La tournée est longue pourtant dans cette cathédrale immense, dont la nef et les deux rangs de galeries latérales tiendraient toute la population d'Anvers. Je n'ai pas vu non plus tomber un centime dans la tasse de fer-blanc que l'enfant de chœur, acolyte du jeune prêtre dans la cérémonie de la patène, tendait à tous ceux qui l'avaient baisée. Enfin, je doute que l'ouverture des troncs, dont le nombre est en raison inverse de la générosité des fidèles, et qui demandent à tous les piliers, sur leur pancarte en deux colonnes, l'une française, l'autre flamande, pour les besoins de l'église et pour ceux des pauvres, ait donné un centime de recette, après une grand'messe où les fidèles pouvaient se compter par milliers. On est donc très pieux dans ce pays, mais on ne donne rien de son vivant à l'église, ni à personne; et tel qui, en ce moment plein de vie et d'amour pour ce qu'il a, n'a pas encore fait de son libre mouve-

ment la libéralité d'un sou à l'église, à l'heure de la mort, quand il croira faire le meilleur marché de toute sa vie, qui sera le paradis contre sa fortune, lui donnera tous ses biens, au détriment de parens pauvres, comme cela se voit en Belgique. L'église ne se plaint pas de l'arrangement, car elle est d'humeur patiente, et, comme Jean Chouart, elle compte toujours sur son mort. De là son opulence inouie, malgré le vide de ces troncs qui crient sans cesse pour les besoins de l'église.

Croirai-je encore ce qu'on m'a dit, qu'ils sont aussi parcimonieux pour le théâtre que pour l'église? seulement le théâtre ne reçoit pas de legs comme l'église. Ils sifflent les acteurs, et ne donneraient pas un sou pour en avoir qui ne fussent pas sifflables. Ils ont cette tyrannie des parterres de petite ville contre de pauvres gens dont la médiocrité n'est, après tout, qu'un instinct très perfectionné de justice distributive, puisqu'ils donnent à leurs spectateurs du plaisir pour leur argent. Il n'y a que pour le bon vin de France qu'on n'est pas avare. C'est là le luxe du pays. Une cave bien garnie, et, de temps en temps, des compagnons de table pour la vider, ou des rivaux dans l'échelle sociale pour les en rendre jaloux, voilà la générosité des gens. Elle est d'espèce suspecte, soit que le prodigue boive la meilleure part de son bien, soit qu'il prenne un plaisir de vanité à étaler les richesses de sa cave. Mais ces mœurs-là ne sont-elles propres qu'au pays d'Anvers?

Puisque j'ai parlé du théâtre, il faut dire ce que j'en ai vu. — Pour le personnel, c'est comme dans tous les théâtres de province. Des actrices de troupe, endurcies à l'habitude de chanter faux, des acteurs médiocres, des chœurs qui estropient les partitions, et un parterre très difficile, comme si sa sévérité pouvait amener de meilleurs choix, ou comme si le gouvernement était l'intendant de ses plaisirs. Voilà Anvers; hélas! voilà Bruxelles. Mais le théâtre d'Anvers est charmant. Je ne me souviens pas d'avoir vu une salle plus jolie, plus commode, plus élégante. On cherche naturellement dans ces loges dorées les types des nymphes de Rubens. Les dames d'Anvers sont grasses, rondes, abondantes en ces beautés qui vont au cœur de l'honnête marchand éloigné de sa femme, qui ne dit à personne qu'il n'est pas garçon. Il n'y faut pas chercher l'expression et la physionomie; ces belles dames boivent presque autant de vin que

les hommes, et mangent en proportion. La culture de l'esprit, qui donne les tailles fines, les expressions de visage délicates, les regards vifs et profonds, est ici inconnue; on prie, on mange et on boit; le reste n'est qu'une imitation de bon ou de mauvais goût des habitudes intellectuelles des autres pays. C'est peut-être ce qui explique que les femmes aient de si belles santés, dans un climat brumeux, froid, et, en apparence, peu propre à les fortifier. L'absence de culture d'esprit serait alors une institution hygiénique qu'on ne saurait trop louer comme l'interdiction de la viande de porc dans les pays de Mahomet.

On se plaint aussi que l'espèce d'esprit qui trouve à se loger dans ces santés rebondies ne soit ni bienveillant ni charitable, et que, comme il arrive dans les pays de grande dévotion et de grand bien-être matériel, les conversations féminines soient ici des luttes de médisance sans sel, et de malice sans esprit; on dit que ce défaut d'éducation sérieuse, en ne permettant à personne de vivre de ses propres ressources, et en rendant chacun nécessaire à tout le monde, fait qu'on y dit du mal des gens en proportion de ce qu'on en a besoin, et qu'on n'y sait ni vivre seul ni aimer ceux dont on ne peut pas se passer; on dit encore que toute exception à l'aplatissement général, soit qu'elle se montre par une éducation distinguée, soit qu'elle se trahisse par des manières plus libres et plus naturelles, y excite des révoltes de salon et des réclamations en style de confessionnal. N'est-ce encore que de la ville d'Anvers que ces mœurs-là sont vraies? Pour moi, qui me suis fait l'écho innocent de ces *on dit*, qui n'affirme que ce que j'ai vu, et qui nie sincèrement tout ce qui n'est pas à l'avantage des femmes, je me plaisais à lire sur les visages des Anversoises, dans ce teint mat et fort, parmi ces belles couleurs coupées de taches blêmes, le bon sens grave de la mère de famille, une raison qui peut venir en aide au mari dans les affaires délicates, et la bonté qui vaut mieux que l'esprit, que l'éducation, que les talens, que les tailles fines, que les regards expressifs, que les figures ovales, que toutes les qualités qui ne rendent heureux que celui qui en est doué. Je ne garantis, de tout ce qu'on vient de lire sur les côtés défavorables des mœurs anversoises, que l'ennui général des visages dans la fête commémorative de septembre, malgré les invitations faites par

l'autorité de se réjouir; et l'imperceptible produit du baisement de la patène, de la boîte en tôle des quêteurs, et des troncs pour les besoins de l'église et des pauvres; encore ces deux défauts seront-ils des vertus selon certains goûts; pour tout le reste, que la responsabilité en demeure aux aimables indiscrets qui m'ont révélé le secret de leur pays, et qui ont peut-être médit des médisans!

§ IV.

RUBENS ET QUINTEN METSYS.

Anvers est plein de la gloire de Rubens. Le tombeau de ce grand peintre est dans une chapelle particulière de la splendide église Saint-Jacques. Trois grandes pierres carrées, qui occupent tout le pavé de la chapelle, et où sont gravées des inscriptions latines surmontées d'une manière de blason, recouvrent plusieurs morts du nom de Rubens. Sur la pierre du milieu on lit la date de la naissance et de la mort du seul Rubens dont la postérité se souvienne, et une sorte d'éloge tumulaire dans lequel on vante, entre autres qualités, sa rare aptitude aux affaires et le talent diplomatique dont il fit preuve dans une négociation entre Philippe IV et Charles Ier. Cette pierre est sans ornemens. Au musée on montre sa chaise, conservée sous verre, vieux meuble que son souvenir a rendu sacré. Elle est garnie en cuir et piquée de clous dorés, avec des dorures en relief, comme sur les reliures. Elle annonce un grand état. On a mis sur le siége une couronne d'immortelles flétries, symbole d'immortalités moins solides que la sienne. C'est sur cette chaise que le merveilleux coloriste s'est assis. Pourquoi n'y fait-on pas asseoir tous les jeunes peintres lauréats, comme à Montpellier on fait endosser à tous les docteurs en médecine la prétendue robe de Rabelais? Le contact de la vieille relique leur donnerait peut-être, sinon le génie de Rubens, du moins le respect de l'art, qui est déjà du talent.

Le musée d'Anvers a de Rubens quatorze tableaux ou portraits, tous remarquables, quoique diversement, et qui appartiennent à ses deux manières, l'une fougueuse et de premier jet, l'autre calme et étudiée. Je ne sais si on lui reconnaît deux manières, et si ce n'est pas une nouveauté que je dis là. Au reste, pour ne pas entreprendre sur le droit des hommes spéciaux, à qui appartiennent ces sujets de distinction, je dirai qu'il faut l'entendre dans un sens moral, et qu'il

y a, dans ce grand maître, des tableaux où le coloris est la seule beauté, et d'autres où on le trouve joint à d'admirables qualités de dessin, de composition et d'expression. Si je pouvais hasarder une distinction encore plus humble et plus convenable à mon ignorance en peinture, je dirais que les uns ont été très travaillés et les autres très peu, ou, si cela paraît encore trop péremptoire, que les uns sont les enfans de l'habitude et les autres ceux de l'inspiration. Ainsi *le Sauveur mort entre les bras de son père*, au numéro 74; *la Vierge, l'Enfant Jésus et saint Joseph*, au numéro 85, appartiendraient à l'habitude; *la Communion de saint François d'Assise, l'Adoration des Mages, le Sauveur en croix*, aux numéros 76, 77, 86, appartiendraient à l'inspiration. Dans les premiers je n'admirerais que les qualités qui ne font jamais défaut à Rubens, la couleur, la vivacité du pinceau; dans les seconds j'admirerais, outre ces dons naturels, des beautés où la méditation a perfectionné l'instinct, des figures long-temps mûries, des expressions de visage étudiées, de la modération dans le pinceau, une composition calculée, le travail enfin, ce cachet qui imprime la durée à tous les ouvrages, et qui place l'artiste et l'écrivain, déjà supérieurs par les qualités naturelles, à une hauteur où ils sont aperçus de tous les points du monde.

C'est parmi les plus beaux de sa manière calme et réfléchie qu'il faudrait mettre le *Jésus-Christ montrant ses plaies à saint Thomas*, tableau d'une expression si simple et si noble, où la surprise de Thomas est rendue si naturellement, et avec une nuance si profonde de foi et d'affection pour l'ancien maître qu'il croyait mort, et où l'on croit lire sur le visage de Jésus-Christ retrouvant le disciple incrédule quelques ombres des dernières souffrances de la croix, que la résurrection n'a pas encore effacées. Les deux portraits d'homme et de femme qui font pendant de chaque côté, et qui sont deux chefs-d'œuvre, servaient de volets à ce tableau. L'ouvrage entier formait l'épitaphe de Nicolas Rockox, bourgmestre d'Anvers, et ami de Rubens. Le portrait d'homme est celui de ce bourgmestre; l'autre est celui d'Adrienne Perez, sa femme. Le chef-d'œuvre de Rubens dans cette manière, et l'un des plus grands monumens de l'art de la peinture, c'est la fameuse *Descente de croix*. Des exclamations et des phrases en interjections, en présence de ce merveilleux tableau, seraient ridicules. Il n'y a plus à le louer dignement. Il en est de cer-

tains monumens de l'art comme de certains grands hommes; comme on n'en veut pas parler ordinairement, on en parle avec prétention, et on se donne une chaleur factice pour exprimer une émotion vraie; le mieux est d'inviter les gens à y aller voir. Quand le spectacle est tel qu'avec quelque peine de rédaction on en puisse donner une idée suffisante au lecteur, il faut n'y rien épargner; car c'est comme une sorte de devoir pour celui qui a vu de grandes choses dans les pays étrangers de donner une partie de son plaisir à ceux que les nécessités de la vie retiennent chez eux. Mais quelle plume pourrait rendre l'effet de cette *Descente de Croix*, quand le bedeau de la cathédrale, spécialement chargé de l'ostension, après vous avoir placés dans le vrai jour, ouvre solennellement les vastes panneaux qui le recouvrent, et que ce joyau de la peinture religieuse vous apparaît, frappant à la fois vos regards et votre ame par la grandeur de ses proportions, l'éclat savant de ses couleurs, la hardiesse et l'harmonie de ses lignes, l'expression pathétique de ses figures. Quelle divinité dans ce cadavre! Quel idéal des inconcevables douleurs maternelles dans cette mère, dont les deux mains tendues vers le corps, semblent craindre qu'on ne le laisse tomber, et n'osent pourtant pas le toucher, tant ce contact serait douloureux! Rubens n'a pas su peindre la figure de la Vierge, soit que, jeune mère, sans avoir cessé d'être vierge, elle tienne Jésus enfant sur ses genoux et lui sourie avec un respect involontaire, soit que, dans le mystère de l'assomption, revêtue d'une immortelle jeunesse, elle monte au ciel dans un nuage d'anges. Mais Rubens a trouvé le type de la mère des douleurs. C'est que les douleurs étant plus des choses de la terre que la maternité immaculée, ou que la béatitude dans le ciel, le pinceau essentiellement terrestre de Rubens devait y mieux réussir qu'à ces expressions intermédiaires entre l'homme et Dieu, dont le secret n'a jamais été partagé avec Raphaël.

Il manque pourtant quelque chose à ce magnifique ouvrage; c'est peut-être une teinte de tristesse générale, non pas sur les visages, où, sauf celui de la Madeleine dont l'expression est incertaine, cette tristesse est imprimée profondément, mais sur l'ensemble du tableau, dont les couleurs éblouissantes peuvent blesser les ames plus particulièrement touchées du côté spiritualiste de la

religion chrétienne. Il est certain que, dans la réalité, les ajustemens des personnages témoins ou acteurs de cette lugubre scène ne devraient point pâlir par l'effet de leurs douleurs, et que la lumière du ciel ne tombe pas moins belle et moins pure sur nos chagrins que sur nos joies, sur le visage qui pleure que sur le visage qui sourit. Mais dans l'idéal, où le peintre doit aspirer, il faut une certaine convenance délicate entre les sentimens et les costumes, entre la scène et le théâtre, entre le ciel et l'homme, qui n'est pas contraire à la réalité, mais qui la modifie dans une limite permise. Cette convenance n'a pas été rendue par Rubens. Quelles couleurs imaginera-t-il pour peindre une fête, s'il prodigue les plus riantes de sa palette pour une scène de supplicié descendu de la croix? C'est là ce qui sépare l'art de Rubens de l'art de Raphaël; c'est par là qu'une école idéaliste sera toujours supérieure à une école matérielle, et que les Italiens resteront les maîtres des Espagnols et des Flamands. Mais, sauf ce défaut qui peut choquer une piété exigeante et tant soit peu érudite, quelles perfections éclatent dans le tableau de *la Descente de croix,* soit qu'on le juge au point de vue des conditions absolues de l'art, soit qu'on le compare aux autres ouvrages de Rubens!

C'est, je le répète, un sujet d'inexprimable surprise pour ceux qui ne connaissent Rubens que par les tableaux si désagréablement beaux de la galerie Médicis. Tout ce qu'on regrettait de n'y pas voir, une composition méditée, de l'expression, une pensée profonde, un dessin scrupuleux, et ce quelque chose qui est au-delà de l'horizon des yeux, et qui nous fait penser que le grand artiste, comme le grand peintre, n'a pas tout dit, empêché qu'il était par l'imperfection des moyens humains, tout cela se voit ou se sent dans la *Descente de croix.* Ce tableau est du petit nombre de ceux de l'école flamande qui vous remuent au-delà de cette première impression forte et toute physique que cause l'éclat saisissant des couleurs; un peu de ciel bleu et profond s'y découvre derrière les magnificences de la beauté terrestre. On y revient et on y rêve, ce qui est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un tableau flamand. La plupart de [illegible] de Rubens, et notamment ceux de la g[illegible] e des enfans de sa fantaisie et des an[illegible] cherche pas à plaire au-delà des

imaginations contemporaines, qu'il satisfait par ses seules qualités d'instinct et qu'il peut ravir sans travail; il ne pense pas plus loin que son temps et son succès du jour. Dans la *Descente de croix*, il est descendu en lui-même, il y a fait et défait de nombreuses esquisses, il a vu, au fond de sa pensée, des apparitions soudaines de la beauté qu'il cherchait, et puis, dans l'exécution, il a senti des désenchantemens et d'amères difficultés; il a douté, il a souffert, il a eu des lassitudes, il a produit son chef-d'œuvre, comme la mère met au monde son enfant, comme se font tous les ouvrages immortels, au milieu de grandes douleurs; il a pensé à des générations dont il n'entendrait pas les applaudissemens; il a voulu peut-être que les images sacrées de son tableau survécussent aux croyances qui les avaient inspirées, et que l'art soutînt à son tour la religion après avoir été soutenu par elle. Il a réalisé, pour tout dire, la perfection, qui est l'appropriation des œuvres de l'art à toutes les intelligences, à tous les lieux, à tous les temps. Aussi les systèmes ne se montrent-ils pas devant ce tableau. C'est la propriété de tous; nul n'en est exclu. Le voyageur qui a fait cent lieues pour le voir, l'ouvrier, le paysan des environs, qui, après la messe, avant de sortir de l'église, le regarde un moment et le salue, les femmes du peuple qui se signent en passant devant, l'admirent également, quoique, j'en conviens, par des raisons très diverses. C'est de l'art incontestable; c'est du *beau* pour tout le monde. Les systèmes n'élèvent la voix qu'en présence des ouvrages équivoques; alors on imagine des distinctions, des subdivisions, des manières; les qualités deviennent des défauts, les défauts deviennent des qualités; on dispute, on ne s'entend plus; autant de têtes, autant d'opinions; les admirations jalouses ou intéressées des connaisseurs, remplacent l'émotion instinctive et l'applaudissement éternel de la foule!

Quoique le talent de coloriste ne soit en aucun peintre plus visiblement un don qu'en Rubens, il faut faire une bonne part, dans sa magnifique palette, aux traditions et aux procédés de l'école vénitienne que ce grand peintre avait particulièrement étudiée, ayant été plusieurs fois à Venise, et y ayant fait de longs séjours dans ce dessein. Mais où Quenten Metsys, autrement dit Quinten Mathys, ou Maltys, ou Malthys, car on n'est pas d'accord sur ce nom

qu'ont omis les dictionnaires biographiques les plus complets, avait-il pris le secret des couleurs, à la fois si délicates et si éblouissantes de son *Inhumation de Jésus-Christ?* Titien était à peine arrivé à l'âge mûr, quand Metsys était déjà sexagénaire, et il n'est pas probable que le vieillard eût appris son art dans les ouvrages du jeune homme; les plus grands coloristes du monde, Paul Véronèse, le Tintoret, Vélasquez, Murillo, Ribeira, n'étaient pas encore nés. Albert Durer, né vingt ans après Metsys, et mort vers la même époque, en 1529, avait pu connaître les tableaux de Metsys, avant que Metsys connût qu'Albert Durer fût au monde. Qui donna donc à Metsys cette belle lumière, cet éclat, cette fraîcheur incomparable, qui font de son *Inhumation du Christ* le plus curieux morceau du musée d'Anvers, et l'un des plus beaux monumens de la peinture du XVe siècle? La chronique des peintres d'Anvers dit que ce fut l'amour. On lit gravé sur la muraille, à côte de l'entrée principale de la cathédrale, ce pentamètre latin, qui fait partie de l'épitaphe de Quinten Metsys :

Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem.

« L'amour d'une épouse fit de ce Vulcain un Apelle. » Quinten Metsys, appelé encore aujourd'hui le *maréchal d'Anvers*, était forgeron de son état. En face de son atelier habitait un peintre, père d'une fille charmante; Metsys osa l'aimer. Du temps des corps et métiers, la hardiesse était peut-être moindre qu'elle ne le serait aujourd'hui. Un maître forgeron, un maître maréchal ferrant pouvaient porter l'épée. Cependant le peintre trouva que ce mariage serait une mésalliance, et dit à Metsys qu'il ne donnerait sa fille qu'à un homme de sa profession. Metsys, dès ce moment, quitta le marteau et l'enclume pour prendre le pinceau et la brosse. Il fit de grands efforts pour réussir : il réussit. Le premier tableau qu'il osa montrer au peintre fut un portrait de sa fille. Celui-ci, qui était homme de parole, la lui donna pour femme. Metsys s'appliqua plus fortement que jamais à cet art, auquel il devait une femme aimée : il y devint bientôt célèbre. Tel est l'intéressant commentaire de l'épitaphe.

Quoique ce pentamètre soit très lisible, j'ai vu, dans je ne sais quel touriste anglais, le mot *mulière* substitué à *Mulcibre,* et naturellement l'épitaphe traduite comme elle aurait pu l'être par

les domestiques de Michel de Montaigne : « L'amour conjugal d'une femme en a fait un Apelle. » Le mal n'était pas de faire du latin de cuisine, mais de supprimer d'un trait toute l'histoire de Metsys, de forgeron devenu grand peintre, par un de ces mille prodiges que peut faire faire l'amour, en compensation des mille sottises qu'il fait faire de reste.

L'inhumation de Jésus-Christ est un tableau avec volets. Sur le volet de droite, on voit la tête de saint Jean-Baptiste, dans un plat, sur la table d'Hérode. Le volet de gauche représente saint Jean dans l'huile bouillante. Dans le tableau du centre, les amis de Jésus-Christ se préparent à le mettre dans le tombeau. La Vierge, soutenue par saint Jean, est prosternée devant les restes inanimés de son fils. Deux vieillards soulèvent la tête et la partie supérieure du corps de Jésus, pendant que les saintes femmes embaument les plaies. Sur le second plan, on voit le sépulcre qui va recevoir Jésus, et, dans le lointain, à gauche, le Calvaire et la ville de Jérusalem. Il manque peut-être à ce bel ouvrage quelques qualités d'expression et de perspective, et ces convenances de vérité historique qui semblent n'appartenir qu'aux époques les plus spiritualistes et les plus savantes de l'art; on sent bien que ce grand peintre est surtout préoccupé de l'imitation matérielle, que c'est pour lui, comme pour son époque, le point le plus pressant, et qu'il songe à donner un corps à l'art avant de lui donner une ame. Mais, pour l'éclat des couleurs, pour la lumière, pour la finesse de la touche, pour le relief, je doute que les combinaisons ultérieures de la science aient rien ajouté à l'art du forgeron d'Anvers. Et même pour l'expression, si elle n'est pas pleinement rendue, elle est toujours vraie et bien indiquée, et l'intention y est déjà, sinon la perfection. C'est cette simplicité de la foi du XVe siècle, qui se représente ses images révérées, non point avec cette richesse d'expression et de physionomie que leur prêtera l'imagination plus épurée et plus subtile du XVIe siècle, mais avec quelques traits sommaires, généraux, et avec cette beauté, plus grave que noble, qu'elles avaient alors dans les imaginations populaires. Il semble que les peintres du XVe siècle, et Metsys en particulier, aient craint de donner à Jésus, à Marie, aux apôtres, objets de leur foi, des visages trop ressemblans à ceux des hommes. Au contraire les pein-

tres du XVIe siècle comprendront la Vierge, comme Apelle comprenait sa Vénus. Ils lui donneront des traits et des grâces empruntées aux filles des hommes, et ils en feront la plus belle et la plus aimable d'entre les femmes : aussi les peuples s'éprendront pour Marie d'une sorte d'amour physique, dont les transports idolâtres amèneront, avec d'autres causes, la réaction iconoclaste du protestantisme. Pour Jésus et les saints, ils leur donneront de si belles formes et de si majestueuses nudités, comme Titien à son *Christ au roseau*, ou comme Fra Bartholoméo à son *Saint Sébastien*, qui se voit dans la cathédrale de Besançon, que toutes les nonnes d'un couvent deviendront amoureuses de leur saint, et qu'on ne pourra les guérir qu'en l'arrachant du maître-autel et en le mettant au grenier.

D'après la chronique des peintres d'Anvers, le tableau de l'*Inhumation de Jésus-Christ* fut commandé à Quinten Metsys par le corps des menuisiers de la ville, pour la somme de 300 florins. Metsys n'en reçut qu'une partie ; le reste fut converti en une rente perpétuelle au profit de ses enfans. Philippe II, roi d'Espagne, en fit offrir une somme considérable au corps des menuisiers, qui aima mieux garder le tableau que de le revendre avec profit. Ce bel ouvrage eut à craindre deux espèces d'iconoclastes, ceux du XVIe siècle et ceux de 1794, les uns qui voulaient le détruire, les autres qui ne voulaient que l'enlever comme dépouille de guerre, et le transporter en France. Grace au zèle de ses différens possesseurs, il fut sauvé de la dévastation et de l'exil.

Un peuple d'où sont sortis de si grands artistes, et qui a dans ses églises et ses musées particuliers de si beaux ouvrages, ne peut pas être un peuple tout matériel, et je crois qu'en cela l'apparence trompe beaucoup de voyageurs. Certes, si on s'en tient à l'extérieur, aux physionomies, aux paroles, quoiqu'en Belgique même il y ait de belles figures et de spirituels causeurs, et si l'on a cette promptitude et cette impatience de jugement qui emporte nos voyageurs français, on pourra croire que *la chair et le sang* y ont étouffé la pensée. Mais, outre qu'en pénétrant plus avant dans les hommes, on y reconnaît des qualités qui ne se livrent point tout d'abord, et qui, soit paresse, soit défiance devant des étrangers qui sont venus avec un parti pris, semblent reculer à mesure qu'on les poursuit, mais se montrent à la fin et se déploient avec une liberté inattendue,

les choses doivent faire surseoir au jugement sévère qu'on serait disposé à porter sur les hommes. On ne peut pas avoir une opinion médiocre d'un peuple qui a bâti la flèche de Bruxelles et celle d'Anvers, l'hôtel-de-ville de Louvain, qui a des peintres comme Rubens, Van-Dick et Quinten Metsys, qui a porté le luxe architectonique des maisons, la grace et la variété de leurs formes, l'art d'en approprier les ornemens à la profession ou à la dignité de leurs habitans, à un point où sont parvenues peu de nations, même parmi les plus grandes et les plus civilisées; et si nous personnifions ce petit peuple dans un homme, il ne faut pas dire du mal d'un homme qui a su si bien embellir sa demeure, tout en ne la regardant que comme une hôtellerie terrestre où il ne devait passer qu'un jour. En France, nous dépensons notre esprit en paroles qui volent, et qui, j'en conviens, remuent le monde, ou en écrits qui conservent les plus précieuses et les plus durables de ces paroles. En Belgique, on en dépense, non la même somme assurément, mais une bonne somme, vu la petitesse du peuple, en monumens, en tableaux, en travaux incomparables d'agriculture, de canalisation, d'industrie, de commerce; et ce que nous donnons aux idées, ils le donnent aux faits. J'aime mieux être citoyen du pays des idées; mais à Dieu ne plaise que je parle légèrement du pays des faits!

Il y a, pour ne parler que des arts, il y a dans le peuple belge une flamme intérieure et cachée qui perce difficilement à travers l'épaisseur de sa constitution physique et de la langue bâtarde dans laquelle il exprime si gauchement des choses si saines et si pratiques. C'est cette flamme qui fait vibrer le violon de Bériot; qui anime l'éclatant pinceau de Wuppers, un de leurs plus jeunes peintres, vrai enfant du pays de Rubens; qui attendrit le marbre de Geef, représentant le plus illustre de leurs martyrs de septembre, Mérode, frappé à mort par une balle hollandaise, et mourant pour sa foi et pour son pays; c'est cette flamme qui fait briller dans le passé, d'un éclat extraordinaire, quelques époques de l'histoire de ce peuple, dont le sol a été depuis tant de siècles le champ de bataille de l'Occident, histoire souvent interrompue par la conquête, mais qui offre au XIVe siècle le phénomène d'une grande civilisation, au milieu de l'Europe encore barbare, et trop loin de l'Italie pour être le produit de l'imitation.

Tous ceux qui suivent les concerts ont pu entendre un violoniste belge dont je n'ai jamais su le nom, mais qui est compté parmi les plus habiles dans son art. C'est un homme d'environ trente-cinq ans dont les cheveux sont coupés en faux toupet, d'une figure lourde, sans traits, sans expression, sauf dans les yeux pourtant qui sont profonds, d'une allure gauche, pesante, mal découpé pour faire des révérences, pour entrer de son pied léger dans un salon, pour bien mesurer l'arc concave que tous les invités viennent décrire successivement devant la maîtresse du logis, recevant sans émotion apparente et presque sans remerciemens les battemens de main qui accueillent ses majestueux andante; en somme un Belge, non de l'espèce cosmopolite qui a ses types élégans à Bruxelles, et ses muguets qui n'ont rien à apprendre des nôtres, mais un vrai Belge, sorti du peuple, enfant né sous le pignon triangulaire, enfumé de houille et blémi de bière, qui a pris le goût de la musique dans une sacristie, et a étudié son art dans un conservatoire de province. Il y a quelque temps que j'assistais à un concert où ce violoniste devait être entendu. Il joua un morceau de sa composition avec une force, une largeur, une vivacité, une sobriété d'ornemens, une chaleur graduée et continue, qui furent fort admirées. Il répondit aux applaudissemens par un brusque salut de tête, et se retira. Je le suivis dans la chambre qui servait de coulisse, et je le regardai avec une curiosité qui ne parut ni le choquer ni l'occuper. Or, ce même homme que je venais de voir dans la salle du concert, calme, impassible en apparence, le visage muet, le seul de toute l'assemblée qui ne fût pas ému de sa musique, je le trouvai dans la chambre d'attente tout haletant, la bouche ouverte, les yeux animés, essuyant avec son mouchoir la sueur qui sortait par grosses gouttes de tout son visage, tout à l'heure aride et froid comme un masque. Cette agitation contenue, cette sueur soudaine et abondante, c'était là une manifestation de cette flamme intérieure qui couve sourdement dans la race belge; cet artiste, c'est la personnification du génie de son pays.

NISARD.

LE

BAL DE SENLIS.

Ce fragment est extrait du *Notaire de Chantilly*, de M. Léon Gozlan (1). *Le Notaire de Chantilly* est le premier anneau d'une série de romans, qui auront pour but de mettre en évidence et d'apprécier sous le rapport de leur moralité les diverses *influences* qui agissent sur notre société; influence du médecin, influence du prêtre, influence du notaire. M. Léon Gozlan a compris tout ce qu'il pouvait y avoir de dangers dans ces *influences*, et sans accuser la société, sans proposer de remède, ce qui appartient au législateur, sans regretter le passé, sans prophétiser l'avenir ni vanter le règne de l'industrie, il a fait une œuvre d'art qui est en même temps un enseignement; il a mis le doigt sur la réalité; puis, après s'être bien assuré de son principe, il en a saisi tous les côtés dramatiques, il a revêtu une foule d'observations vraies et de charmantes imaginations d'un style clair et suffisamment concis.

Maurice, le notaire de Chantilly, est un homme de courage et de probité; Léonide sa femme, poussée par son frère Victor Reynier, homme d'affaires et de bourse, s'est approprié, pour satisfaire une coupable jalousie, les secrets de l'étude de son mari. Maurice a un ami, Édouard de Calvaincourt, vendéen et condamné à mort, qui est venu chercher un asile sous son toit hospitalier. Léonide aime Édouard de Calvaincourt, et c'est pendant une absence de Maurice que tous deux se rendent déguisés au bal de Senlis. Mais Édouard n'aime point Léonide; il a rencontré un jour Caroline de Meilhan, dernier rejeton d'une famille noble.

(1) Deux volumes in-8°, qui paraîtront chez Dumont, au Palais-Royal.

M. Clavier, ancien terroriste, après avoir été pendant la révolution le bourreau de la famille de Meilhan, a épargné cette jeune enfant et l'a élevée comme sa fille. Édouard aime Caroline. Quant à Hortense Lefort, la haine de Léonide contre elle remonte à une source plus ancienne; Léonide a aimé Jules Lefort avant d'être la femme de Maurice, et celui-ci lui a échappé comme Édouard va lui échapper tout-à-l'heure. Il ne nous appartient pas de louer tout ce que cette scène a de dramatique et de saisissant.

Dans la rue de Paris, on entend un bruit à faire vaciller le clocher de la cathédrale; des voitures roulent d'une porte de la ville à l'autre porte, chacune avec son fracas particulier, mais dominé pourtant par le grincement du char-à-banc non suspendu. Pour la solennité du jour, on a sorti de la remise tout ce qui a forme humaine de voiture : diligences détournées de leur ligne de direction; tapissières qui rapportent le bois des forêts de Chantilly, de Saint-Leu et de Compiègne; landaus en osier, et enfin quelques véritables landaus qui sentent leur Paris. Ce pêle-mêle bruyant ne manquerait pas d'originalité; mais les fêtes de province ont le malheur de ressembler à la cohue d'un baptême, et les belles dames qui en sont l'ornement ont l'air d'autant de nouvelles mariées. La province en est encore au bouquet de fleurs d'oranger.

La salle où a lieu le bal de la sous-préfecture est resplendissante de lumières; il y en a à profusion. On s'aperçoit tout de suite que les frais de lumière sont à la charge des contribuables, si la disposition des flambeaux est abandonnée au bon goût des receveurs. C'est à la fois prodigue et détestable. Par une alliance profane, les candélabres des loges maçonniques et des paroisses de la ville ont été recrutés et accouplés pour embellir la cérémonie; ils sont inondés de cire de la bobêche au trépied. On étouffe de chaleur. Cédant à la dilatation qui les décompose sans altérer leur maintien, les autorités constituées commencent à déboutonner leur habit à la française : la tenue plie devant la cuisson; le col de la chemise s'abat de langueur sur le passepoil du collet; les épées d'acier fondent dans le fourreau; les glaces filent.

Le beau côté des fêtes données par la ville ce sont les rafraîchissemens après la cire : on dirait que l'administré se venge d'un fait personnel en cherchant à établir la balance entre l'impôt foncier qu'il paie et l'orgeat dont il se gorge.

Le luxe des salles, quoique porté au plus haut degré de magnificence, a un caractère qui frappe d'abord, mais qui appelle le sourire au lieu d'étonner. Quelque art que le tapissier ait déployé, conjointement avec le valet de ville, pour déguiser les emprunts faits à tous les établissemens publics, afin de suffire à la monstrueuse quantité de décors, quelque adresse qu'ils aient apportée l'un et l'autre à métamorphoser la destination quotidienne du local, il perce de toutes parts un démenti de mobilier qui effraie. Arrachés aux tringles de la mairie, les rideaux rouges sont un peu courts pour les croisées de la sous-préfecture ; et, quoique adoucis par le drap des tables du conseil municipal, les gradins qui règnent autour de la salle trahissent la dureté des bancs du tribunal de première instance. Au plafond pèsent, à donner des craintes sur la solidité des solives, les lustres à girandole de la paroisse, en cuivre jaune, aux rameaux de cristal. Les fauteuils du conseil de révision de la garde nationale sont rangés avec symétrie aux deux bouts de la salle de jeu.

En pénétrant dans les appartemens plus éloignés, le luxe décroît à raison des difficultés qui se sont présentées pour le répartir avec une égale justice. Aux rideaux rouges succèdent les rideaux pâles ; aux murs ornés de guirlandes embaumées, succèdent les murs ornés d'affiches portant expresse défense de vendre sur la voie publique, et de laisser le fumier exposé devant les maisons ; enfin la dernière cloison qui limite cette enfilade de salles est couverte de la liste nominale des électeurs de l'Oise. Il résulte de ces disparates un ensemble confus de joie et de bureaucratie, de contributions directes, d'église, de conseil de révision, qui fait que le contribuable en dansant n'oublie pas un instant ses obligations envers l'état, et qu'il se rappelle, au contraire, son droit à se réjouir et à ne pas refuser l'impôt.

On danse depuis dix heures, les timidités sont vaincues. Déjà les toilettes des femmes n'ont plus cette raideur du neuf qui prête aux bals de province, dans les premiers momens, l'aspect gauf-

fré d'un magasin de modes. Des rumeurs flatteuses entourent d'un nuage d'éloges celles des plus belles personnes qui, autant hardies que belles, se sont délivrées de la contrainte du masque; qui ne l'avaient gardé qu'afin de se ménager plus sûrement le triomphe de l'admiration en le dépouillant. Celles qui, reculant devant l'effet du contraste, le conservent encore, ont des prétextes de coquetterie pour ne laisser jouir les curiosités impatientes que de la simple vue d'une taille qu'on n'a pas travestie et d'un bas de visage, plus frais, plus tendrement enluminé par la barbe de satin qui l'effleure. Ce sont plus que de beaux visages, ce sont des visages inconnus. Les jeunes gens qui ont de l'imagination se prennent à ces séductions calculées; les femmes qui ont de l'esprit ne les négligent pas. L'illusion durera autant que le cordon de soie retiendra cette cire inanimée. Malheur! si elle tombe! Désenchantement! si le visage cède aux prières que le masque a inspirées.

Attentive auprès d'un vieillard entouré de jeunes gens intéressés aux éloges qu'ils lui adressent, une jeune personne, qui n'a singularisé son costume de soie blanche que par quelques fleurs semées à l'entour, jouit de la fête avec toute la naïveté de son âge et l'étonnement de la retraite où elle est habituée de vivre. C'est Caroline, mademoiselle de Meilhan. Elle est devenue le but des remarques lointaines et rapprochées; on s'entretient de ses cheveux blonds si bien en harmonie avec la délicatesse de ses traits, éclairés par ses yeux d'un bleu tendre sans langueur, animés par sa bouche si heureusement ouverte, qu'elle fait mentir ce vieux préjugé d'adoration pour les bouches miniatures de Petitot, sans expression comme sans baisers. De longues paupières, éternelle beauté du visage, décrivent une ellipse d'ombre mobile sur ses joues, toutes chaudement empreintes de virginité et de soleil, comme ces fruits haut-venus à la cime des arbres, qui ont les premiers rayons de l'été, et que n'étouffent ni les feuilles ni les vapeurs de la terre. On admire encore la ligne à chaque instant brisée, à chaque instant reprise de son corps : le regard tourne comme un collier, sans être renvoyé par aucun angle, autour de son cou, se divise, et coule doucement, ainsi que l'eau sur les anses d'une urne, de ses épaules sur ses bras, et se prolonge,

comme un trait du Pérugin, jusqu'à l'extrémité de ses doigts. Ce contour serpente ensuite, avec la même ondulation, quelque attitude que Caroline imprime à ses poses, jusqu'à ses genoux, et de là à ses pieds, limites où le dessin finit, mais où l'idéal reste suspendu. Après, sans que l'on puisse s'en rendre compte, on se laisse surprendre, en regardant mademoiselle de Meilhan, à ces charmes sans nom, parce qu'ils n'ont rien d'arrêté, qui naissent d'un pli, d'une lueur qui passe dans les yeux, d'une larme qui s'évapore en sourire : car tout est bien dans ce qui est beau.

M. Clavier semble remercier chacun des hommages adressés à Caroline; il passe sa belle tête de vieillard au-dessus de cette charmante figure de jeune fille. C'est bien là une de ces monumentales têtes à la Danton, aussi forte, mais plus intelligente que les types militaires qui nous sont restés de la génération impériale. Toutes martiales qu'elles soient, les figures balafrées de l'empire ne portent que la résolution du courage; bien peu adoucissent la dureté de leurs traits par quelques signes de haute réflexion et d'indépendance. Elles n'ont pas la mélancolie guerrière, la tristesse héroïque des Polonais, hommes de conseil et d'épée, parlant latin à la tribune avec une bouche fendue d'un coup de lance. A défaut du sceau de la pensée, ce qui manque encore à la dignité des têtes impériales, c'est le caractère d'une noble origine : elles viennent d'en bas. Ce sont des têtes de halle où la révolution alla les prendre. Aussi, mettez un vieux colonel français à côté d'un vieux tambour français, vous n'apercevrez aucune différence. Nous les avons vus l'un et l'autre, déchus et mendiant glorieusement leur pain à travers nos jeunes générations; et, pleins de nos souvenirs de colléges, nous les avons souvent comparés à ces prisonniers barbares dont parle Tacite, mais jamais au Spartacus.

Les ruines encore vivantes de la révolution sont complètes; tout s'y trouve : le coup de sabre au front et la harangue dans les yeux Appelez ces vieux républicains à l'assaut ou à la tribune, et ils vont vous foudroyer. Ces hommes ont tenu tête à la Gironde et à Brunswick; ils ont long-temps porté dans une poche la mèche du canon de leur section, et dans l'autre leurs discours contre Pitt, leur réponse à Burke. Ils furent grands orateurs quand tout

le monde était éloquent, et braves soldats lorsque Napoléon était encore écolier à Brienne. Ce sont les vieux druides de nos régénérations sanglantes; les êtres anté-diluviens de la primitive société; des sujets d'étonnement et de puissance. Leur origine est écrite sur leurs visages de pierre. La science politique les classe comme la science anatomique a classé les phénomènes éteints des premiers âges du monde. Ce sont les hommes conventionnels.

L'ivresse du bal augmente; les épaules nues volent; un cercle tissu de lumières, de soie, d'ardentes paroles tourbillonne, poussé sous le plafond par un vent harmonieux devenu l'ame de tous. On dirait l'immobilité, tant la vitesse est grande. Le mouvement n'est sensible que par l'attitude comparée des autorités locales qui se sont adossées contre la cheminée, pleines de respect envers elles-mêmes, jalouses de ne compromettre par aucun pli l'uniforme de grande tenue. Ce dernier trait nous dispense d'ajouter que le sous-préfet, le maire, le président du tribunal, le juge-de-paix, le colonel de la gendarmerie, assistent au bal; mais qu'ils l'honorent sans tremper dans la joie générale par un travestissement coupable.

Personne ne remarque, à leur entrée dans la salle, Léonide et Édouard qui se faufilent dans les groupes désunis par le galop; chacun de son côté, par arrangement convenu, va poursuivre ses chances d'amusement.

Un coup de surprise arrête Édouard dans sa tournée; son regard s'est croisé avec celui de Caroline. Caroline est ici. Il est à deux pas d'elle; il va l'effleurer en passant. Si elle savait!... si le masque tombait du visage qui se cache! Quel coup de poignard la jalousie n'enfoncerait-elle pas dans le cœur de cette enfant, si étrangère à la violence des passions; venue au bal avec le même calme dont elle jouit, lorsqu'elle se promène sous les vertes allées du bois de Chantilly! Cette pensée importune comme un remords la raison d'Édouard. De quel droit, après tout, exigera-t-il désormais de la confiance d'une jeune fille bonne, aimante, dévouée, lorsqu'il la trahit, lorsqu'il se joue d'elle sous ses yeux même, lorsqu'il va la coudoyer d'un bras encore tiède du poids d'une autre femme? Il voudrait être puni, afin de se rappeler éternellement sa faute par la douleur du châtiment. Il désirerait presque qu'un rival d'un instant l'effaçât pendant cette soirée de l'esprit de

Caroline; ses torts auraient du moins quelques torts à reprocher: ils seraient quittes. Mais avoir tout le fardeau d'une infidélité à supporter en face d'un visage sincère qui n'aura pas même demain au réveil la tristesse du doute! Quel supplice! s'il n'existait, pense Édouard, aucun danger pour Caroline à s'approcher d'elle, à lui dire tout bas : Je suis ici, Caroline, je suis venu à ce bal pour vous y voir, pour vous surveiller; car je suis défiant : pardonnez-moi, je n'ai pu résister aux conseils de la jalousie; mais cela serait un odieux mensonge! N'avoir le courage d'avouer sa présence que pour mieux tromper, ne serait-ce pas d'une faute faire un crime? Tout dire à Caroline, lui confesser l'infidélité, lui en détailler l'histoire, lui dénoncer sa rivale, ne serait-ce pas s'exposer à n'obtenir jamais de pardon? car il en est d'impossibles.

Je me tairai, se dit Édouard, mais la leçon ne sera pas perdue.

Son espoir, si peu réfléchi, de se voir disputer en forme de punition le cœur de Caroline, ne sera pas même exaucé. Caroline préfère la conversation de quelques personnes qui l'entourent au plaisir de la danse; d'ailleurs Caroline ne sait pas danser. Elle ne s'éloigne pas de M. Clavier.

Un flux tumultueux, ondulant sans cesse vers le même point, de manière à laisser dégarni un côté de la salle, tandis que l'autre s'encombrait, éveilla l'attention d'Édouard.

Caché parmi des groupes grossis à chaque instant par de nouveaux groupes, il aperçut au milieu d'un isolement que faisait respecter avec sa latte un officieux arlequin, sa hardie bohémienne qui débitait avec effronterie la bonne aventure à tous ceux qui tendaient la main.

Selon toute probabilité, la divination était commencée depuis quelques minutes, car déjà plusieurs dames à qui la bohémienne avait méchamment raconté le passé au lieu de l'avenir, étaient retournées un peu décontenancées à leur place. Meurtries au cœur de quelque bonne vérité : « A votre tour, mesdames, » disaient-elles aux autres avec malice.

Et les autres dames, pour ne pas avoir l'air de craindre les oracles, offraient la main, mais non sans hésiter.

Toujours invisible derrière la foule, Édouard rassura les cordons de son masque, et, les bras croisés sur la poitrine, il observa.

Vêtue en danseuse basque, une jeune femme s'élança dans l'ovale magique, et, retroussant ses manchettes brodées, elle abandonna sa petite main de dix-huit ans à la devineresse.

Les cous furent tendus; les épaules s'étaient écartées pour laisser un passage aux têtes les plus impatientes de voir.

— Ne tremble pas ainsi, mon enfant, dit la bohémienne. A ton âge, de quel mauvais sort serais-tu menacée? Tu prodigues des sermens de fidélité à deux hommes : hé bien! où est le si grand mal, si tu les aimes tous les deux?

— C'est faux, bohémienne! Je te couperai la langue.

— Charmante! Ce n'est pas ma langue qui a menti, c'est ta main; elle est trop jolie pour qu'on la coupe.

En la lui baisant, la bohémienne ajouta : — Calme-toi. J'ai dit deux hommes; il y a erreur. Soit; tu n'en aimes qu'un, tu trompes l'autre. L'oracle est-il si menteur pour cela?

— C'est encore faux!

— Veux-tu n'aimer ni l'un ni l'autre? très bien : passe!

Des applaudissemens ricaneurs accompagnèrent la danseuse basque jusqu'à sa place; elle était très peu satisfaite de l'oracle.

Édouard eut sous le masque un sourire d'amère pitié pour cette malignité des femmes qui ne pardonne à rien. Il était loin de partager l'enthousiasme qu'éprouvait la majorité de la salle à écouter Léonide. A l'empressement qu'on apportait à encourager l'ivresse de ses propos, il jugea que la médisance mourrait si personne n'y prêtait complaisamment l'oreille. Édouard n'est pas profond moraliste : il oublie que l'éloge n'est possible qu'aux conditions d'existence de la calomnie.

— Serai-je plus heureuse, moi? balbutia une toute petite charmante femme déguisée en mère Gigogne, que son cavalier, grotesque pierrot, déposa dans le champ de l'oracle, ainsi qu'on le ferait du gracieux fardeau d'un enfant. — Lis dans ma main, bohémienne!

— Dans ta main? répondit Léonide en rejetant la tête en arrière et en riant follement aux éclats; oh! dans ta main!

— Pourquoi pas dans ma main, bohémienne?

— C'est que je ne l'oserais jamais.

— Ne serait-elle pas assez blanche?

— Vaniteuse! C'est la plus mignonne et la plus blanche que j'aie touchée de la soirée. L'impossibilité n'est pas là.

On ne respirait plus de curiosité : les conjectures se croisaient dans l'air, se heurtaient, s'enflammaient, et éclataient en fine pluie bruyante de rires et de petits propos empoisonnés ; et l'on se criait d'un bout de la salle à l'autre bout :

— C'est la femme d'un receveur de l'Oise, cette bohémienne!

— Faux! c'est celle de l'ex-inspecteur forestier; c'est sa taille!

— Non, elle est plus grande.

— Je le nie. Qui est-ce qui a dans la société une taille de femme d'inspecteur forestier? Comparons.

Un monte-au-ciel de six pieds s'avançait.

— Ce n'est pas cela. La bohémienne est la veuve d'un maître de poste retiré à Vineuil, tout simplement.

— Bravo! c'est la vérité : même taille, même tournure.

— Ajoutez, poursuivait un autre, même voix.

— Elle parle vite comme elle.

— Elle rit comme elle.

— C'est elle. On te connaît, bohémienne!

— Et de plus, ajoutez encore que je ne boite pas comme elle. Et la confrontation s'arrêta de honte, se perdit dans un hourra universel, sur cette simple observation de la bohémienne.

Les curieux, battus dans leurs conjectures, ne s'accordèrent que sur un point incontestable : la bohémienne était une éblouissante brune.

— Où donc est la raison de ton refus? reprit la mère Gigogne.

— Dans tes doigts, petite mère.

— Dans mes doigts?

La mère Gigogne retira furtivement son bras : elle voulut s'éloigner. Elle avait enfin compris.

Son cavalier, le pierrot qui l'avait introduite dans le cercle, s'avança, brusque et silencieux, vers la bohémienne; il était derrière elle.

Cet homme, qui était masqué, avait la main droite dans sa poche.

Édouard se plaça derrière cet homme.

— Tu as dit, crièrent tous les masques, que ses doigts t'empêchaient de lire dans sa main. Explique-toi donc, bohémienne!

Comme la mère Gigogne cherchait toujours à se retirer, ceux-ci la forcèrent à rester sur la sellette pour subir sa sentence, et à offrir de nouveau la main à Léonide. Ils s'étaient constitués les exécuteurs de ses burlesques réquisitoires.

— C'est vous qui m'y forcez, à vous la faute. Mère Gigogne, continua solennellement Léonide, ta main m'annonce que tu es baronne de Haut-Lieu.

— Très bien! Après, bohémienne?

— Oui, mais ses doigts m'apprennent qu'elle a été lingère. Perplexité de ma science : dans la paume je vois un blason, et au bout de ce doigt un dé à coudre. Est-ce la lingère Louise Bougival ou la baronne de Haut-Lieu que je dois prophétiser?

L'homme placé derrière la bohémienne sortit un petit canif tout ouvert de sa poche, et le glissa du côté du tranchant sous le cordon du masque de Léonide. Le masque allait tomber.

Un bras comprima aussitôt ce mouvement, tordit le poignet qui l'exécutait, et cassa la lame du canif jusqu'au manche.

Nul ne s'aperçut de l'incident. Le pierrot, tout en colère, se retourne; sa figure blafarde ne rencontre que l'énorme nez d'un monstrueux polichinelle. La rage du baron de Haut-Lieu n'ayant point d'issue, elle s'exhale par des gestes dont la foule ne saisit que le côté comique. Furieux, il tire par les larges plis de sa robe, en dehors de la mêlée, madame la baronne, lui jette un manteau sur les épaules, et, jurant, menaçant, pleurant, ils descendent tous deux, enveloppés d'un nuage de poudre, dans la cour de la sous-préfecture. On riait encore qu'une voiture à quatre chevaux brisait le pavé de Senlis.

Ce dernier épisode avait répandu une sueur d'impatience sur les membres d'Édouard; il frémissait encore à l'idée de voir tomber le masque de Léonide et chacun reconnaître dans cette femme, qui en avait déjà immolé tant d'autres en public, l'épouse de Maurice, le dépositaire du secret de tous, celle qu'il a conduite, lui, à cet épouvantable spectacle. Sa fermeté commençait à l'abandonner. Un instant il fut tenté de l'emporter par violence hors du bal; mais il réfléchit aussitôt que la malignité de Léonide ayant créé à celle-ci de nombreux amis, il se la verrait disputer au passage. Cette résolution avait mille autres chances contre elle. Peu après il faillit compromettre bien plus gravement celle

qu'il cherchait à sauver de ses propres excès. Dans un moment où Léonide portait, par une préoccupation d'habitude, ses doigts à ses boucles de cheveux, geste qui allait la trahir, il poussa, dans un cri, la première syllabe de son nom. Il n'acheva pas, ses lèvres furent déchirées; le cri, sorti à moitié, rentra dans sa poitrine. Léonide avait chancelé; elle se remit aussitôt. Édouard froissa son masque et son visage.

C'était merveille que le courage de toutes les femmes qui, loin de reculer maintenant devant le feu du trépied de la pythonisse, se faisaient un point d'honneur de l'affronter. La raison en était facile; le secret qu'elles tenaient le plus à garder n'était connu, selon elles, que de deux ou trois personnes dont, après Dieu, l'impénétrabilité était la moins suspecte. Elles abandonnaient le reste aux feuillets de la magicienne : il en résulterait du rire, point de scandale; on se risquait. Le raisonnement était faux autant que périlleux : on sait pourquoi.

Un intérêt si universel s'attachait à ces étranges révélations, que le sous-préfet, le maire, tous les maires de l'arrondissement, le juge de paix, le colonel de la gendarmerie et le greffier avaient déserté les alentours de la cheminée pour venir rire et s'amuser, comme de simples mortels, au sein de la population du bal. Eux aussi faisaient galerie à Léonide.

Les musiciens jouaient dans le vide; ils proclamaient les figures pour l'acquit de leur archet.

La salle ne fut bientôt plus qu'un point, ce point était Léonide. Tout aboutissait à elle; regards irrités, attentions scrutatrices, vanités blessées, joies haineuses, gaietés ironiques; elle tenait tête à tout. Depuis long-temps les perspicacités les plus subtiles avaient renoncé à deviner quelle était la femme ou plutôt le démon caché sous ce gracieux costume de bohémienne. Heureux de la satisfaction de ses administrés, le sous-préfet encourageait de ses suffrages cet intermède du bal. Le colonel de la gendarmerie départementale ne trouvait rien à reprendre. En carnaval, tout est permis, pensait-il, même quatre brigadiers placés à la porte d'entrée.

Conduite par un Pluton dont la lenteur du pas indiquait l'âge, une jeune personne, déguisée en laitière suisse, tendit la main à la bohémienne.

— Prends garde à toi! cria-t-on de toutes parts à la bohémienne; ne va pas te compromettre cette fois-ci. Point de scandale. Cet honorable Pluton est un père, et cette laitière est sa fille.

Je serai réservée, semblait promettre Léonide avec des airs de tête et des gestes respectueux.

— Voyons ta main, ma laitière.

Après quelques minutes d'inspection, elle s'écria : — Il me faut deux témoins, sans quoi ma magie serait sans effet. Ces deux témoins sont ici, rassurez-vous.

Léonide s'ouvrit un passage, courut au fond de la salle et entraîna avec elle, au milieu du cercle où elle s'installa de nouveau, deux jeunes gens, en costume de ville, tous deux fort étonnés du rôle qu'on les forçait de jouer.

— Comédie complète, messieurs.

Voici le vieillard. — Léonide désigna le Pluton — voici le tuteur, le barbon, l'homme dont on attend la mort et l'héritage.

Pluton eut une faiblesse.

— Il a soixante ans, la goutte ou toute autre affection, et une nièce.

Sa nièce, la voilà.

Vous dites que c'est sa fille, moi je soutiens que c'est sa nièce; dans trois mois le monde dira : C'est sa femme!

Les quatre personnages se regardaient avec un ébahissement stupide. Le vieux Pluton s'affaissait de honte sous ses jambes.

— Ah! bah! ah! bah! Bohémienne, tu veux rire, tu es folle.

— La folle, ce n'est pas moi; c'est la sœur de monsieur, de ce respectable dieu des enfers. Elle n'est pas ici, malheureusement. Si elle s'y trouvait, ces deux beaux cavaliers, ses cousins, lui apprendraient, ou je lui apprendrais pour eux, qu'ils ont le projet de présenter une requête au tribunal pour la faire interdire afin qu'elle ne laisse pas ses biens à sa vénérable servante.

— Tu as donc parlé, mon frère?

— Non, c'est toi!

— Je n'ai rien dit.

— Tu as tout dit.

Les deux frères étaient prêts à se déchirer.

— Ainsi, poursuivit Léonide, monsieur Pluton épousera mademoiselle la laitière, sa nièce; ses biens passeront sous le nez des

sa sœur, et sa sœur sera mise en interdiction par ces deux messieurs qui sont interdits.

— Quoi! notre cousin, vous épouseriez votre nièce? Est-ce vrai?

— Cela ne vous regarde pas, répond le vieux Pluton.

Et la laitière pleure, et la bohémienne rit.

Et les cousins montrent les poings à la nièce spoliatrice des héritages.

Et la foule se baigne dans le scandale, se tient les côtes, embrasse Léonide et la promène en triomphe autour du bal.

Édouard se ronge le cœur.

— Ne croyez-vous pas comme moi, demande un domino vert à Édouard qui avait de grandes raisons pour ne lier conversation avec personne, que cette dame mériterait une correction? C'est sans doute quelque délurée de Paris qui d'avance aura fait espionner le canton pour venir ensuite le dénoncer ici.

Édouard ne crut devoir aucune réponse au domino vert.

— Ce serait chose due que de connaître quelques sanglantes particularités de l'existence de cette femme et de lui en barbouiller le visage. La surprise éteindrait peut-être ce beau feu d'invectives.

Un rire faux, un oui inarticulé, faillirent étrangler Édouard.

—Où serait le mal, continua le domino vert, d'inventer quelque bon mensonge qui remplirait le même but? Il serait trop rigoureux, vous comprenez, de s'en tenir à la vérité sur le compte de cette femme pour la punir. Le propos qui la bâillonnera sera le meilleur. Elle est tellement abandonnée ici, que je lui cherche depuis une heure l'ombre d'un défenseur; si son insolence finissait par en nécessiter un, je ne vois pas qui se lèverait.

—Monsieur, répondit Édouard à la fin, compterait-il sur son isolement pour la maltraiter? A des outrages de femme, ce serait répondre par une vengeance de femme. J'aime mieux croire, continua Édouard d'une voix sourde, que monsieur serait le premier son défenseur si une colère assez basse blessait d'un geste ou d'une parole cette dame que vous supposez abandonnée de tous. A défaut, je ne serais pas le dernier à ramasser son masque. Qui touche à un masque touche à tous; au vôtre, monsieur, au mien.

Nous ne sommes, je pense, d'un caractère, ni vous ni moi, à permettre ces libertés.

— Sans doute, sans doute, reprit beaucoup plus radouci le vengeur des blessés de Léonide, le causeur domino vert. Le bal a ses libertés que je respecte : ma proposition n'était qu'une plaisanterie; au bal, elles sont permises aussi.

Le domino vert alla à la découverte d'un meilleur complice.

Édouard n'écoutait plus. Il promenait son attention de Léonide à Caroline qu'un mouvement ondulatoire avait portée, ainsi que M. Clavier, au milieu du joyeux rassemblement. Le vieillard et la jeune fille se partageaient la surprise que leur causait l'intarissable fécondité de paroles aiguës, de mots à double tranchant, de sourires contraints, de silences sarcastiques, dont ils étaient sillonnés, éblouis et étourdis. C'était un monde tout aussi nouveau pour l'innocence septuagénaire de M. Clavier, que pour l'ingénuité de Caroline : ils auraient rougi l'un et l'autre s'ils avaient tout compris. Ils s'amusaient tout simplement.

Trois jeunes filles s'avancèrent et offrirent toutes trois leurs mains à Léonide : mille applaudissemens récompensèrent ce triple courage. On se monta sur les épaules, on s'étagea, on se disputa un angle de tabouret pour recueillir des fragmens de la nouvelle méchanceté qui allait probablement éclater.

— Toutes trois fort jolies, sœurs toutes trois, que voulez-vous savoir? leur demanda Léonide; votre sort? il est dans le ciel; suivez-moi. — Le bal entier la suivit; la foule se précipita comme une avalanche de l'autre côté de la salle. Léonide ouvrit une croisée; on vit le ciel. — Regardez ces étoiles. — Son doigt était levé.

Édouard remarqua indifféremment que la croisée s'ouvrait sur le perron du jardin de la sous-préfecture, au-delà duquel rayonnait, au niveau du mur de clôture, la ligne des équipages avec leur cordon de lanternes allumées.

— Regardez ces étoiles. Celle-là, c'est le *Cocher* : elle a présidé à la naissance de votre père; celle-là, c'est *la Bacchante* : votre mère est sous sa protection immédiate; vos maris sont dans *la voie Lactée*, et le bon sens de ceux qui me consultent est dans la lune.

Tempérant ainsi par de folles moqueries, souvent même par de

gracieux complimens, les dures vérités qu'elle cognait dans la tête de chacun, Léonide se ménageait de nouvelles victimes ainsi que l'appui des rieurs, appui plus précaire de quart d'heure en quart d'heure, car il était aisé de voir que le bal était déjà divisé en deux opinions bien tranchées sur l'opportunité de plus longues révélations.

—Sommes-nous ici pour danser, murmurait une partie de la salle, pour nous amuser, ou bien pour écouter les extravagances de ce masque?

—Si ces extravagances nous amusent! — D'autres répondaient.

—Oui! oui! elles nous amusent.

—Place à la valse! Assez de méchans propos!

—Silence! aux musiciens et aux maris! Va ton train, bohémienne : déchire; il y a encore plus d'un habit à mordre, plus d'une peau à entamer.

—Nous danserons!

—Elle parlera!

—C'est ce que nous allons voir.

—C'est ce que nous allons entendre.

Peine perdue pour les malheureux danseurs. Les appels de : *A vos places, mesdames! En avant deux!* ne ralliaient personne.

Pour trancher la question, un homme costumé en cyclope élargit les groupes, et d'un mouvement résolu offre son épaisse main à Léonide :

—Voyons, dit-il, à notre tour; les hommes maintenant.

—Si les hommes s'en mêlent, riposta Léonide, vous me défendrez, mesdames, n'est-ce pas? Promettez-moi aide et soutien.

—Bohémienne, ma bonne aventure! La main est un peu noire, mais c'est fait pour toi; exerce ta sagacité.

—Tu es maître de forges.

—Va, bohémienne, tu n'es guère fine. Que n'apprends-tu aussi à ce colonel qu'il est militaire, et à ce sous-préfet qu'il est magistrat.

Cette fois, les rieurs ne furent pas pour Léonide.

—Tu es maître de forges, répéta, piquée au vif, la bohémienne; et, tout bas à l'oreille du cyclope : Ne vaut-il pas mieux pour toi que je divulgue ce que tout le monde sait, que de dire ce qu'il ne

connaît pas? Tu es maître de forges, et non mari jaloux, soupçonneux, plein de projets de vengeance, peut-être. Tu ne vis pas sur l'idée de tuer ta femme et de te tuer; et tu n'as pas mis d'avance ta fortune à l'abri de la justice : tu es maître de forges.

— Oui! oui! elle a raison, avoua le cyclope se tournant vers la galerie. Réparation à sa vue perçante. Je la remercie de ses bonnes prophéties.

Il aurait voulu la tenir entre l'enclume et le marteau. Il riait : c'était plaisir à le voir.

— Quel démon m'a trahi? murmura-il. Mon secret n'est qu'à mon confesseur et à mon notaire. Je me vengerai.

— Parlez-vous quelquefois en rêvant? lui dit quelqu'un en lui frappant sur l'épaule.

Ce fut un éclair dans l'esprit du maître de forges.

— J'aurai tout dit dans mon sommeil. Cette femme est une amie de la mienne.

Le maître de forges chercha derrière lui, à ses côtés, l'homme qui lui avait lancé cette idée : l'homme avait disparu.

Édouard venait de sauver la vie à Maurice.

L'imagination de l'assemblée commençant à tourner au sérieux, et Édouard s'apercevant qu'une coalition de mécontens menaçait de près l'incognito de Léonide, il jugea que le moment était arrivé de la sauver à elle-même, à quelque prix que ce fût. Il s'avança pour l'entraîner hors de la salle; un obstacle l'arrêta : Caroline de Meilhan avait la main dans celle de la Bohémienne.

Elle avait enfin cédé au désir de ceux qui l'entouraient; son bras tremblant était soutenu par une foule de personnes amies. Édouard sentit fondre son cœur dans sa poitrine. Dans ce moment, à la haine profonde que lui inspira Léonide, il comprit qu'il était faux qu'on pût aimer deux femmes à la fois. Il regretta de n'avoir pas laissé faire justice au canif, lorsque la baronne de Haut-Lieu avait été outragée. Maintenant il aurait le courage de rester immobile et muet à ce masque tombant sous les pieds d'un vengeur de tout le monde. Léonide se recueillit.

— Charmante enfant, dit-elle, ta place n'ést pas ici : cette ligne de ta main le dit clairement. Cette ligne, c'est l'allée du bois, bien sombre, bien silencieuse, bien longue, que tu aimes à par-

[library stamp]

courir à minuit, quand la lune argente les clairs étangs de la reine Blanche. Ce milieu entre ces autres lignes qui y aboutissent, c'est le carrefour de *Diane* où tu t'assieds avec l'être imaginaire, trésor de tes rêves; et voici le rond-point des *Lions* où vous vous dîtes adieu!

— Cruauté! cruauté! Léonide sait tout. Où me cacher maintenant? Oh! vivre entre une femme jalouse et un ami déshonoré pour elle; c'est étouffer entre deux mensonges; c'est à porter plutôt sa vie, ma vie sur l'échafaud qui la réclame. Tombe, éclate ce que voudra le Ciel sur ta tête, Léonide, je ne tirerai pas ce gant pour te défendre. Parle! parle! n'y a-t-il pas ton père aux cheveux blancs ici, — parle! — pour lui reprocher son existence, celle qu'il t'a donnée? Livre ta race au dard de ces vipères, si tu n'as plus rien à leur jeter.

— Je te disais, poursuivit Léonide en regardant Caroline plus pâle que son voile, que ta place n'était pas ici. Ces lampes te fatiguent, ce bruit t'accable. Nous autres femmes qui aimons ces tristes réalités, nous n'accourons ici que pour nous voler un amant; mais toi, tu ne connais cela que par les romans; toi, tu es pure, innocente, bonne; tu es à la femme ce que l'idéal est à la grossière vérité, ce qu'est à l'homme hypocrite, ingrat et sans cœur, ce portrait — Léonide mit un médaillon dans la main ouverte de Caroline — ce portrait céleste, angélique et malheureusement sans modèle.

Caroline ne le vit pas ce portrait! Édouard l'avait saisi, arraché, répétant: — Ce portrait! ce portrait!

Oh! elle joue ma vie à sa vengeance: mon portrait ici, mon portrait!

Le procureur du roi pria Édouard de lui faire passer le portrait; la galerie était impatiente de le voir.

Édouard remit le portrait; il arma silencieusement ses pistolets engagés à sa ceinture, derrière les pans de son habit.

Le portrait fut trouvé charmant; le colonel de la gendarmerie remarqua qu'il ressemblait à un de ses cousins; il passa de main en main, accompagné d'éloges et de réflexions sur le fortuné séminariste qui avait servi de modèle.

— Nous direz-vous son nom, madame? demanda le juge de paix.

— C'est saint Édouard, répondit Léonide en laissant glisser le médaillon dans le corsage de sa robe; oui, saint Édouard : c'est un cadeau de notre excellent archevêque.

La bouffonnerie fit fortune, l'exclamation grotesque qu'elle produisit amena une diversion à la faveur de laquelle Caroline retourna à sa place sans être trop étudiée. M. Clavier n'avait pas saisi le moindre sens aux paroles de Léonide. Au bout de ces mots : Forêts, Diane, rêves, idéal, il ajouta mentalement : Enfantillage!

Édouard ne vivait plus, ne pensait plus; il était pétrifié. Rendu un instant à lui-même par les sons de la musique qui, pour secouer l'apathie des danseurs, était passée à la gamme la plus criante, il songea par quel moyen naturel il apprendrait à Maurice l'impossibilité de rentrer jamais chez lui. Après bien des projets rejetés aussitôt que conçus, il s'arrêta au plus dangereux pour sa propre vie, décidé à ne plus reparaître à Chantilly. Il écrirait un billet dans lequel il apprendrait à son ami, que la police ayant découvert sa retraite, il y était allé de sa délicatesse, de changer de lieu de refuge. Édouard se disposa ensuite à quitter le bal, après avoir donné à ces deux femmes un regard tout plein d'amour et de haine.

A son début, Léonide n'avait eu besoin de faire aucune avance pour débiter sa science augurale : les mains avaient plu par deux et par quatre; mais depuis que, de propos insignifians, Léonide avait passé à des allusions qui ne laissaient rien à faire à l'interprétation, son rôle avait été pris au sérieux : on eut peur. Nul n'osait effleurer le cercle divinatoire; les plus hardis se tenaient sur la défensive. Le rire était morne; les mains se cachaient comme les consciences.

— Enfin!

Tel fut le cri de hyène que poussa Léonide.

D'un bond elle s'élança à l'extrémité de la salle pour entraîner avec elle une jeune femme tout épouvantée, qui se défendit de son mieux pour ne pas servir de plastron aux dernières agaceries de la bohémienne.

La jeune femme fut la plus faible. Morte de frayeur, couverte de larmes qu'elle cherchait à éteindre sous un sourire impossible,

elle fut placée, par violence, au milieu du cercle agrandi prodigieusement par la lutte qui s'était établie entre elle et Léonide.

Pressés contre le mur, les derniers rangs de spectateurs montèrent sur les chaises.

Les autorités reprirent leurs places le long de la cheminée.

De nouveau les gendarmes se postèrent à l'entrée.

On eût dit que le bal allait s'ouvrir.

Au milieu de la salle, les deux femmes étaient seules, tremblantes toutes deux, l'une d'effroi, l'autre d'ironie et de colère.

La victime de Léonide était démasquée, et sa pâleur était grande sous le domino blanc qu'elle avait revêtu; délicieux costume dont elle s'était parée moins pour se déguiser que pour faire ressortir avec avantage la pureté de son teint. Mariée depuis peu, elle avait encore la fraîcheur du pensionnat sur le visage. Son mari l'adorait; leur ménage était parfaitement heureux, à la joie près d'avoir des enfans. On connaissait sa famille, celle de son mari; le plus vif intérêt l'entourait. Plusieurs personnes insistèrent pour qu'on interdît d'avance toute raillerie à la bohémienne. Un jeune homme, dont personne ne jugea à propos de repousser l'avis, s'opposa à cette mesure, objectant avec raison que la délicatesse de cette jeune dame souffrirait plus de cette demande en grace, que de quelques plaisanteries qu'il aimait à croire de peu de portée.

— O mon Dieu! ne vous alarmez pas tant, mesdames; je n'ai encore tué personne, dit Léonide d'un ton amer, mais dont la voix tremblait. Que sais-je sur madame, que vous ne connaissiez pas?

Édouard fut encore forcé de subir cette scène avant de quitter le bal. Il eut bientôt la fatale conviction que la femme exposée au poteau des railleries de Léonide était la femme du négociant en laines de Beauvais, Hortense Lefort, celle contre laquelle Léonide lui avait juré de ne se venger que dédaigneusement, après tant de pressantes protestations.

Édouard s'était flatté jusqu'ici que la collision des deux cousines n'aurait pas lieu, comptant sur l'impossibilité d'une rencontre au milieu de tant de visages divers, si bien déguisés, et surtout sur la pudeur de Léonide, femme, comme toutes les autres, plus méchante en théorie qu'en pratique.

Il était écrit que cette soirée favoriserait toutes les détestables machinations de Léonide et détruirait les plus sages espérances d'Édouard.

Il était appuyé sur le tranchant de l'une des deux portes d'entrée, mâchant des réponses aussi décousues qu'étaient stupides les questions que lui adressaient les quatre gendarmes de service, en manière de passe-temps.

Léonide voulut parler.

On écouta.

Et quel silence! un silence d'échafaud.

— Je n'ai aucun sort à lire pour toi dans l'avenir ténébreux. Bel arbuste, tu as porté avant la saison, et, la saison venue, personne n'a vu tes fruits.

— Obscur! obscur!

— Aussi bien que moi, blanche Hortense, tu savais que tu serais mère avant le mariage; tu savais cela autant que tu prévoyais peu que tu cesserais d'être mère après t'être mariée.

— L'oracle n'est pas clair, cria-t-on de toutes les parties de la salle; nous savons tous que Mme Lefort n'a pas d'enfant.

— Un flambeau!

— Voici qui éclaircira tout, répliqua insolemment Léonide en ramassant, pour fuir plus vite, les plis de sa robe traînante, et en déposant sur les bras de sa victime une poupée de carton, symbole accusateur de maternité, que les moins intelligens comprirent.

D'un mouvement unanime, toutes les femmes se masquèrent d'horreur, indignées de l'outrage qu'on faisait à leur sexe, indignées d'être aussi impitoyablement fouettées en public devant leurs frères, devant leurs maris, et dans la réputation d'une personne des plus honorées du pays.

Un long cri de pitié pour la femme qui, frappée comme par la malédiction, était tombée sur le carreau, un long cri de souffrance sortit de toutes les bouches. On frissonnait à voir là une femme évanouie, à terre; là, des femmes se cachant le visage; là, une femme se précipitant vers la porte, que, dans son trouble, elle ne trouvait pas.

Et pas un vengeur pour terrasser cette apparition!

Un homme se présenta, qui, saisissant Léonide par le bras, lui dit : « Visage à visage, poitrine contre poitrine, souffle sur souffle, comme le cauchemar sur le sommeil : A moi ! »

— A mon tour ! Ma prédiction, la voici : Tu n'en as livré qu'une à chacun ; j'en tiens deux en réserve pour toi, belle bohémienne, beau masque !

Ne les devines-tu pas ?

La première, c'est que tu n'es pas une femme ; non, tu n'es pas une femme ! Il est encore, à dix-huit ans, des figures roses et fraîches parmi les hommes ; de ces figures que le hasard a voulu peindre en femme, pour que la lâcheté s'y cachât mieux.

Vois ! tu n'as pas eu de pudeur, c'est vrai ; de pitié, j'en appelle à tous ; de bonté, que ces dames le disent ; de prudence même : considère où tu es. Tu n'es pas une femme !

Tu as ri des mortelles tristesses que tu as fait naître tout à coup comme une maladie, au milieu de la joie ; tu as ri des pâleurs répandues par toi sur tous ces visages bons et heureux, de ces pâleurs dont les étrangers mêmes ont souffert ; tu as ri de ces rougeurs qu'à peine la sellette des tribunaux fait monter aux joues des prévenus. Or, tu n'es pas une femme !

T'es-tu seulement mêlée à nos danses que tu as brisées ? Non, tu n'es pas une femme ! Voit-on ici pour te protéger le regard armé d'un mari, la présence d'un père, le voisinage sacré d'un frère ? rien, pas même le bras obscur, le visage masqué d'un mercenaire, pas même la main française d'un inconnu pour mendier ton pardon à ces dames, pour échanger son nom avec nos noms. Or donc, une dernière fois, tu n'es pas une femme !

A bas le masque, monsieur !

Voilà ma première prédiction, beau masque !

Ne devines-tu pas la seconde ?

Alors, c'est que tu n'as pas prévu, femme sans esprit, que dans la salle se trouverait le mari de la femme outragée, et que ce ne devait pas être assez de tout ton sang pour payer le mal fait à l'épouse à terre, le mal fait au mari debout. Monsieur, vous êtes un lâche ! Si vous êtes une femme, à genoux ! Si vous êtes un homme, à genoux encore ! car vous avez trop attendu pour me prouver que vous étiez un homme.

Vous croyez sans doute, faible comme je vous tiens, maître de vous comme je le suis, sans qu'aucune puissance au monde vous enlève d'ici, que je vais vous arracher le masque et une partie du visage, sans me soucier plus de l'un que de l'autre, mais seulement afin que chacun découvre une place vivante où cracher? Détrompe-toi, beau masque, je t'ai dit que ton art serait en défaut avec moi : garde ton visage!

Mais voyons ta poitrine; là aussi on reconnaît les hommes.

Et, d'un mouvement calculé, Jules Lefort déchira le corsage de la robe de Léonide, mit à nu sa poitrine, emportant dans la brutalité du geste les pattes, les rubans et les agrafes.

Le sein de Léonide resta découvert, tout enflammé, par places, des ongles qui venaient de le déchirer.

Léonide tomba sur Hortense.

— Je le savais, s'écria Jules Lefort : je suis vengé!

— Et moi, monsieur?

— Qui donc êtes-vous, vous qui vous présentez si tard? demanda, l'écume aux lèvres, l'insulteur de Léonide à Édouard.

— Qui je suis? A quoi bon le dire, s'en informer? Mon nom n'a rien à faire ici, pas plus que le vôtre. Vous trouveriez commode, monsieur, de connaître par moi cette femme; moi je trouverais lâche de me dévoiler lorsque cette femme s'est tue.

— Elle cache son visage, vous votre nom; vous êtes donc tous deux de moitié dans l'offense? Distinguez vos parts dans la réparation que je me suis donnée.

— Monsieur, vous êtes un insolent.

— Monsieur, vous êtes masqué, et mon visage est découvert.

— Je vous insulte.

— Vous ne m'insultez pas : je vous apprends mon nom, que tout le monde connaît ici. Vous ne m'insultez pas : vous êtes masqué et vous taisez le vôtre.

— Mais sortons! Venez!... ou bien!...

— Monsieur, vous êtes masqué : je ne sortirai pas. Pourquoi ne seriez-vous pas un assassin?

— Vous êtes bien heureux, vous, monsieur, répliqua Édouard en contractant le masque fondu, décoloré, qui pantelait à son visage; vous êtes heureux de n'être pas masqué!...

— Pas si heureux que vous de l'être.

— Ah! vous prenez pour une lâche prudence l'immobilité de ce masque qui m'oppresse et me fait mourir! Mais la supposition est atroce, monsieur; croyez qu'il y a un homme sous ce simulacre étouffant. C'est parce que je ne suis ici ni le frère, ni le mari, ni le père de cette dame que j'ai toléré jusqu'à présent votre souffle injurieux aussi près de mon visage. Reculez-vous?

— Est-ce donc parce que vous êtes l'amant de cette femme que vous ne vous démasquez pas? L'excuse est assez bonne, si le mari est dans la salle.

— Il y est, dit Édouard.

Qu'on juge de la rumeur que l'affirmation d'Édouard produisit. Ainsi que des cartes égarées qu'on accouple dans leurs couleurs pour compléter un jeu, les femmes se hâtèrent de rejoindre leurs maris, tandis que les maris, de leur côté, exécutaient le même mouvement pour se rallier à elles.

Jusque-là la présence d'esprit d'Édouard avait parfaitement réussi et paraissait devoir le tirer de ce pas périlleux; mais, par un accident qui aurait trouvé en défaut le plus subtil, six maris, qui n'avaient pas amené leurs femmes au bal, furent obligés, afin de prévenir les interprétations du lendemain, de sommer Édouard de se démasquer sur-le-champ ou de montrer le visage de la femme évanouie.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua Édouard furieux. Vous êtes, par ma foi, bien peu confians dans vos femmes pour risquer leur réputation à cette enquête? Je ne suis pas aussi présomptueux que vous êtes défians. Ai-je dit que j'étais l'amant de quelque dame présente ou absente? Je ne suis celui d'aucune d'elles, sachez-le. J'ai révélé que le mari de la femme frappée par monsieur se trouvait dans la salle : c'est tout. Ne vaut-il pas mieux, consultez-vous, que l'offense et la réparation restent plongées dans le doute que de les en tirer pour ne punir personne; car que ferez-vous à la femme quand elle sera debout, et de quel reproche m'accablerez-vous, moi qui l'aurai défendue? Que gagneriez-vous enfin à découvrir que je suis son amant, si je l'étais?

— Convaincus tous les six, fut-il répondu à Édouard, que ce n'est point là la femme à l'un de nous, vos subterfuges et vos me-

naces sont de méprisables prétextes. Vous nous avez mis en cause, monsieur, nous y restons. Demain, cette femme serait à coup sûr celle de l'un de nous du plein droit de la calomnie. Que personne donc ne sorte du bal! Que nul n'emporte d'ici l'idée d'un soupçon infame que vingt ans n'effaceraient pas. Fermez les portes!

Les portes furent fermées.

— Ne touchez pas au visage de cette femme, par la vie de tous les six, de tout le monde, que je tiens au bout de cette arme! n'y touchez pas!

La terreur et le désespoir sont dans la salle. Les femmes poussent des hurlemens d'effroi à la vue de deux pistolets qui les menacent; il appuie ensuite son pied dans toute sa largeur sur le masque de Léonide.

Le mouvement est prompt, pas assez pourtant pour empêcher deux bras qui, saisissant Édouard par derrière, neutralisent l'articulation de ses poignets. Aussitôt quatre personnes s'attachent à sa jambe, toujours posée sur le visage masqué de Léonide; elles vont lui faire perdre la résistance et l'équilibre, lorsque Édouard s'écrie avec désespoir : — Sur votre honneur! vous avez juré, messieurs, de vous contenter du visage de l'un de nous, de celui de cette femme ou du mien : Regardez!

Le masque d'Édouard tombe à terre.

— Édouard de Calvaincourt! s'écrie Caroline de Meilhan. Et elle cache son visage dans ses mains.

— Tu l'as tué, infame! s'écrie Léonide en se relevant d'un bond.

Le colonel de gendarmerie semble se souvenir de ce nom.

Le greffier regarde le colonel, et l'un par l'autre ils acquièrent une certitude dans cette fatale interrogation rapide et muette.

Le colonel ajoute aussitôt : — Édouard de Calvaincourt, condamné à mort par le tribunal de Poitiers. Gendarmes, emparez-vous de cet homme! Faites votre devoir.

Quatre gendarmes tirent leur sabre et s'avancent sur Édouard : il est perdu.

Édouard lâche au-dessus de leurs têtes ses deux coups de pistolet dans la glace; des milliers d'étincelles jaillissent. Hommes et femmes tombent sur le parquet. Eux-mêmes, épouvantés, blessés

par les éclats du talc et du verre, qui ont frappé leurs yeux, les gendarmes opèrent un mouvement de recul. Édouard en profite pour se lancer sur le perron du jardin, le franchit, grimpe au mur de clôture, se trouve en pleine rue, en rase campagne, à la lisière du bois : il est sauvé.

Son cœur bat, ses jambes tremblent, son front est en sueur, ses dents se choquent; mais Léonide?

Il revient sur ses pas avec la même vitesse; il entend passer à ses côtés des chevaux de gendarmerie haletans; il voit courir dans tous les sens les voitures en désordre qui abandonnent la ville troublée; le voilà de nouveau dans Senlis, à la porte de la sous-préfecture. Mais au lieu de s'introduire dans la salle par le mur du jardin du côté du perron, il entre tout simplement par la porte. La salle est vide : la peur a chassé le plus grand nombre, et ceux qui cherchent à rattraper Édouard ne sont pas restés là à l'attendre. Naturellement, l'endroit le plus sûr pour lui dans ce moment est celui même où, il y a quelques minutes, il avait couru le danger de laisser la vie.

Trois personnes étaient restées dans la salle : Léonide, toujours masquée, M. Clavier et Caroline.

— Venez, dit Édouard à Léonide, venez!

— Vous ici!

— Pas un mot, madame, venez!

— Un seul mot, monsieur, reprit solennellement M. Clavier. Demain, à quatre heures du soir, à la Table du Roi, dans la forêt de Chantilly.

— J'y serai, mort ou vif.

LÉON GOZLAN.

TRÉSOR

De Numismatique et de Glyptique.

Depuis la publication de notre premier article sur le *Trésor de Numismatique* (1), cet ouvrage s'est continué avec un beau succès. Pas une livraison n'a manqué de venir à son jour; tous les engagemens ont été loyalement tenus; l'exécution, loin de s'affaiblir, comme il arrive trop souvent dans ces grandes opérations, est peut-être mieux qu'elle n'était au commencement; les éditeurs, semblables à leurs vieux frères de la renaissance, plus artistes encore qu'industriels, se sont pris d'amour pour leur entreprise et la poussent en avant avec une conscience toujours moins facile à se satisfaire. On voit que ce sont des hommes de cœur et de mérite auxquels les sacrifices nécessaires ne paraissent point impossibles. Deux années d'un zèle égal sont une garantie maintenant suffisante pour l'avenir, et, comme nous l'avons dit, le XIXe siècle, que l'on calomnie beaucoup, mais qui ne s'en livre pas moins à des travaux aussi sévères qu'en puisse offrir nul autre, fournira, là encore, à la postérité, un monument d'une utilité essentielle, une large source où pourra puiser avec abondance et sûreté celui qui se chargera un jour d'écrire l'histoire de l'art.

On a fort abusé des louanges encyclopédiques; cependant nous n'hésitons pas à le dire, parce que notre conviction nous paraît chaque jour mieux éclairée sur ce point, le *Trésor de Numismatique et de Glyptique* est un ouvrage d'une immense portée. Sans doute le procédé de M. Collas pouvait seul mettre à même de l'entreprendre, mais on doit se réjouir que les éditeurs aient si bien deviné la grande chose que recélait la découverte de l'habile mécanicien français.— A toutes les époques on a senti la nécessité de recueillir en faisceau les monumens de l'art comme ceux de la

(1) Voyez la livraison du 26 octobre 1834.

pensée; de rassembler dans un même lieu les trésors des connaissances et des créations humaines, afin que notre oublieuse nature n'en perdît point le profit, et aussi afin que les travailleurs n'allassent point épuiser leur sève à la recherche de problèmes déjà trouvés. Le temps brise, mutile, efface, réduit en poudre les figures de marbre, de fer et de bronze. Il fallait tout graver si l'on en voulait garder souvenir dans les livres; les livres, plus forts que le marbre, le fer et le bronze; les livres, arches saintes destinées désormais à surnager toujours au-dessus de l'oubli et de la décrépitude. Pour les productions des arts, rien n'était plus difficile que d'atteindre un semblable but; toutefois, le besoin était si pressant, qu'on enferma de côté et d'autre, dans des in-folio, les sceaux des rois et des seigneurs, les médailles de la Grèce et de Rome, celles des empires et de la papauté, de même que les magnifiques ouvrages des Pisans, et tout imparfaits que fussent les simples traits au moyen desquels on constatait l'existence et la forme de ces monumens, on dépensa des sommes énormes pour les obtenir. Il est inutile de citer *le Traité du Blason* du père Ménétrier, le *musée* Mazucelli, l'*Iconographie grecque et romaine* de Visconti, les *Médailles de la révolution* par Hennin, etc., etc. Ceux qui s'occupent de numismatique savent que ces ouvrages, encore aujourd'hui d'un haut prix, et d'ailleurs pleins d'une admirable érudition, laissent tout, absolument tout à désirer sous le rapport de l'exactitude des planches, et ne donnent qu'une idée très éloignée des pièces qu'ils représentent. Le *Trésor*, armé de la découverte nouvelle, les remplace à un prix très modique; il les résume, les complète, les absorbe dans une large unité; il fait enfin ce qu'ils voulaient faire.

Le plan sur lequel les éditeurs du *Trésor* ont conçu leur entreprise est aussi vaste que le commandait le nouveau moyen mis à leur disposition; nous l'avons déjà indiqué en lui donnant tout ce que notre approbation peut avoir de valeur, et nous sommes obligé de renvoyer à notre premier article ceux qui voudraient le connaître. Aujourd'hui, nous voulons seulement examiner chacune des séries particulières qui composent les trois grandes divisions générales de l'ouvrage, *Monumens antiques*, *Monumens du moyen-âge et de l'histoire moderne*, *Monumens de l'histoire contemporaine*. Nous les prendrons l'une après l'autre et nous dirons, au point où elles sont arrivées, comment elles nous paraissent bien ou mal remplies.

MONUMENS ANTIQUES.

Nouvelle galerie mythologique.

Il n'a encore été publié qu'une livraison de cette série, mais M. Lenormant a donné une telle portée à son texte, qu'il lui a communiqué une

extrême importance. A toute la science acquise par ses devanciers, il a joint les vues que les études contemporaines ont développées, et il applique à ce qui a été fait jusqu'à ce jour une critique assez judicieuse et assez forte pour avoir le droit de présenter ses conjectures sur les points qui font encore l'objet des doutes et des discussions de tous les numismatistes. Nous n'avons pas, assurément, la prétention de juger le travail du jeune archéologue; notre ignorance complète des matières qu'il a traitées nous empêche d'en avoir même la pensée; nous souhaitons qu'un homme spécial le soumette au creuset de l'investigation pour lui donner force de chose jugée, mais nous pouvons du moins constater qu'il porte tous les caractères d'un jugement solide établi sur de longues études. Pour éclairer l'intéressant sujet des deux religions classiques grecque et romaine, le *Trésor* promet tous les matériaux imaginables. Aux médailles, aux pierres gravées en creux ou en relief (1), il joindra, suivant qu'il deviendra nécessaire, des ivoires, des terres cuites et même de grands bas-reliefs dont le perfectionnement de sa machine lui permet d'obtenir d'exactes réductions; jamais, pour mettre la question dans tout son jour, on n'aura recueilli tant de matériaux. Les quatre planches de la première livraison contiennent à elles seules plus de cent pièces tirées de tous les cabinets du monde et classées par M. Lenormant avec le zèle amoureux d'un antiquaire. Est-il un moyen plus efficace d'arriver à la vérité que de pouvoir ainsi appliquer immédiatement la critique sur des monumens irrécusables. Quelle que soit la portée d'esprit d'Eckhel, de Wilkelmann et de Millin, on conçoit sans peine que des matériaux si nouveaux et si abondans laissent leur ouvrage loin de ce qu'on peut désirer et de ce que fait le *Trésor*.

Numismatique des rois grecs.

Cette collection aura les mêmes avantages que la précédente; beaucoup plus complète que toutes celles déjà publiées, elle ne supprime aucune des pièces utiles à l'histoire générale. Elle ne se contente pas de donner une seule médaille d'un roi, elle en donne toutes les variétés intéressantes; et ce que la main d'un graveur n'a jamais pu faire, elle le fait; elle traduit les pierres gravées dans les dimensions de l'original, quelque petites qu'elles puissent être. M. Lenormant a profité, comme dans sa galerie mythologique, de l'occasion qui s'offrait d'un travail étendu. Le conservateur du cabinet des médailles de la Bibliothèque a jeté dans le *Trésor* ses connaissances spéciales. Il a fourni des recherches bien faites; il a présenté des données plus ou moins spécieuses; il s'est livré à des com-

(1) On sait que la glyptique est l'art de tailler les pierres dures en creux et en relief.

mentaires ingénieux, et il va faire la joie de ces hommes d'une admirable patience qui lisent vingt volumes in-folio et se blanchissent les cheveux de fatigue, pour savoir si telle médaille appartient aux Édomiens, plutôt qu'aux Bisaltes ou aux Osséens, toutes grandes nations dont l'histoire elle-même sait à peine le nom, et qui habitaient, comme personne n'ignore, les montagnes de la Macédoine. Je ne méprise pas ces recherches, je sais les grandes gerbes de lumière qui peuvent encore jaillir de leur petite obscurité; mais je voudrais qu'elles eussent un caractère moins sec, et je regrette que M. Lenormant n'ait pas consenti à descendre jusqu'aux dernières limites de l'explication. En général, le défaut de M. Lenormant est de prêter à son lecteur beaucoup trop de connaissances. Il vous suppose toujours initié. Cette érudition orgueilleuse, sans pitié pour l'ignorance, n'est à sa place nulle part, et moins que partout ailleurs dans le *Trésor*, qui est fait pour les ignorans, et qui a pour devise: UTILITÉ. Il est possible qu'il soit très honteux de ne pas connaître la signification des mots Tetradrachme, Triquetra, Cornupète, Aplustre; mais j'avoue que je ne la connais pas. Or, le *Trésor* devrait me l'apprendre, car il vient, dit-il, en aide à ceux qui ne savent pas, et c'est pour cela que nous l'aimons tant. D'un autre côté, que veut dire M. Lenormant quand, après la description de chaque médaille, il ajoute : Av. 3 1/2 mionnet, nº 44? ou quelque chose de semblable? Il eût été charitable de nous donner la clé de ces rebus. Cela ne gênerait pas le moins du monde ceux qui la possèdent, et servirait extrêmement les autres. Pourquoi non plus ne pas nous écrire un mot d'histoire sur Hicetas, Gelon, Phontias, etc.? Le *Trésor* s'est imposé cette loi pour les moindres personnages des Pisans, de Dupré et de Varin; comment peut-on s'en croire dispensé pour tous ces roitelets grecs? Si M. Lenormant répond qu'il ne peut se faire notre maître d'école, nous déclarons ne pas nous payer d'une semblable défaite. Nous savons très bien ce que nous exigeons, non pas un cours d'histoire grecque, mais quelques renseignemens succincts, quelques mots commémoratifs sur Agatocle et Hieron, ainsi qu'on a fait pour Charles X et Louis-Philippe dans la collection des sceaux. Est-ce encore trop demander que la traduction des inscriptions helléniques? Cent fois vous avez trouvé au bas des médailles de l'empire : *Gatteaux fecit*, et cent fois vous avez répété : Gatteaux a fait; et voilà que vous vous dispensez de donner le sens des légendes grecques! Je suis d'autant moins disposé à vous excuser, que cette morgue scientifique nous fait perdre une grande partie des faits que nous recueillerions de votre beau travail. Puisque vous nous donniez tant de pièces de monnaie grecque, n'était-il pas opportun d'introduire aussi dans votre texte quelques lignes sur l'origine des

monnaies, leur transformation et leur valeur? Pourquoi vous éloigner d'une universalité qui se présente si naturellement à vous? Nous rendons pleinement justice à l'étendue de votre érudition, à la sagacité de vos recherches; mais il fallait un peu les humaniser. La chose est encore facile; réparez ces torts dans ce qui vous reste à faire. L'insuffisance que nous signalons empêche votre ouvrage d'aller au grand nombre; il n'est bon que pour les numismatistes. Ceux-ci, un peu égoïstes et jaloux de leur nature, comme sont souvent avares les hommes qui ont gagné leur fortune à la sueur de leur front, pourront bien vous remercier d'avoir tenu la science loin de notre portée; mais quelle triste compensation à la popularité qu'il aurait eue autrement, et au glorieux bonheur d'être généralement utile!

Iconographie romaine.

Ainsi que dans la galerie mythologique et dans la numismatique des rois grecs, les éditeurs, entraînés par l'importance du sujet, ont poussé cette série beaucoup plus loin qu'ils ne s'y étaient engagés. Nous aimons à louer cette probité, ne fût-ce que pour stimuler la plupart des libraires contemporains, trop peu curieux de leur réputation et de la bonté de leurs livres. Le *Trésor* ne devait donner en texte que la description des morceaux gravés et quelques renseignemens explicatifs; mais ici, comme plus haut, le texte est devenu un ouvrage d'une grande valeur. M. Lenormant a résumé tout ce que l'on sait sur la matière, et n'a mérité aucun reproche. Son iconographie romaine est entendue avec beaucoup de libéralité; chaque évènement écrit sur une médaille est simplement et clairement analysé. C'est de l'histoire preuves sur table.

Le *Trésor* place sous nos yeux de la sorte les médailles, les camées et les plus belles entailles qu'on garde en Europe. Le cabinet de la Bibliothèque et tous les cabinets étrangers sont mis à contribution, et déjà nous avons vu le grand aigle appartenant à une sardonix de Vienne, dont la possession par les princes de la maison d'Autriche remonte à l'empereur Rodolphe II (1600). Nous trouvons aussi, dans la deuxième livraison, le fameux triomphe de Tibère, connu sous le nom de grand camée de Vienne. Cette sardonix à deux couches est, avec celle dite de la Sainte-Chapelle, qu'on peut voir à la Bibliothèque, la plus grande qu'ait laissée l'antiquité. S'il faut en croire, dit le texte, une tradition conservée par Gassendi, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient acquis ce camée dans la Palestine; Philippe-le-Bel, qui le tenait d'eux, en fit don à l'abbaye de Poissy; mais durant les guerres civiles du XVIe siècle le camée fut enlevé à ce monastère et transporté en Allemagne, où l'empereur Rodolphe l'acheta 12,000 ducats, à peu près 360,000 francs de notre

monnaie. Depuis cette époque, le camée n'est point sorti du cabinet de Vienne. On estime le nôtre deux millions.

Rien n'était plus curieux et à la fois plus intéressant pour l'histoire de l'art que la reproduction de ces monumens. Ils avaient bien été publiés, mais d'une manière imparfaite, et dans des ouvrages si dispendieux, que la dernière planche du triomphe de Tibère (Iconographie de Visconti) représente une valeur de 60 francs. Celle du *Trésor* coûte 20 sols!

On craignit un instant que l'aveugle machine ne pût rendre l'extrême délicatesse de la numismatique et surtout de la glyptique ancienne. On oubliait qu'elle avait gravé les sceaux, malgré la finesse de leur ornement. Le fait est qu'à cet égard la gravure du *Trésor* a tant de relief et de fidélité, qu'on ne peut rien souhaiter de plus. Nous devons dire en outre que M. Collas a fait de son procédé une si prodigieuse application, qu'il a obtenu diverses teintes. Elles servent au jeu de la lumière avec une réussite parfaite; et il a par ce moyen accentué d'une manière saisissante les différentes couches d'un camée. Si nous étions d'humeur à nous étonner de quelque chose, nous nous étonnerions d'un pareil résultat. Comment ne pas admirer le génie de la civilisation, qui parvient à rendre une machine coloriste? La gravure du *Trésor* a évidemment fait des progrès pour surmonter l'énorme relief de quelques camées et l'excessive ténuité de plusieurs entailles. Du reste, il faut le confesser, à moins d'avoir vu les merveilles de l'art grec et romain, il est impossible de se faire une idée de la supériorité des anciens sur nous. Ces morceaux de numismatique sont presque tous d'une admirable beauté. Certes, nous aimons passionnément l'œuvre de Dupré et de Varin; mais qui ne préférerait Dioscoride? A toutes leurs qualités de vie et d'élégance, celui-ci ajoute une élévation de style, un caractère de pureté et de noblesse, qui est bien ce qu'il y a de plus beau à voir au monde.

Bas-reliefs du Parthénon et du temple de Phigalie.

On sait déjà notre avis sur cette curieuse collection, terminée depuis long-temps; nous aurions souhaité qu'il existât une réduction des bas-reliefs du Parthénon sans les malencontreuses restaurations anglaises.

MONUMENS DU MOYEN-AGE ET DE L'HISTOIRE MODERNE.

Sceaux des rois et reines de France.

Cette série est également achevée : elle commence à Dagobert Ier, et finit à Louis-Philippe Ier. Les éditeurs, en ayant le soin de ranger chronologiquement les sceaux qu'ils ont pu rassembler, nous ont donné l'intéressant plaisir de suivre dans une de ses branches, pas à pas, et, pour ainsi dire, année par année, l'histoire de l'art, d'étudier ses progrès

comme ses défaillances. C'est un avantage que leur procédé de gravure offre avec toute garantie, et dont l'imperfection forcée des planches nous privait entièrement dans les ouvrages précédens.

Une seconde série renferme les sceaux des feudataires; on ne les possède partout ailleurs que dispersés et mal disposés; ils sont ici rangés par province. Ils rappellent les noms des plus grands princes de France, et ils amènent naturellement dans le texte, par le récit des choses auxquelles ces princes ont assisté, l'historique de l'institution de leurs fiefs, du retour de ces fiefs à la couronne, et postérieurement de leur formation en provinces. Ce texte difficile est rédigé avec tant de conscience et de lumière, qu'un homme versé dans ces matières nous a dit qu'on le pouvait regarder comme un répertoire infaillible. Au point de vue artiste, les sceaux des feudataires ne sont pas moins précieux que ceux des rois et reines. Il y a dans la naïveté de mouvement et dans l'agencement des draperies des moindres figures une fantaisie gracieuse, un charme ingénu et une finesse de travail qui ravissent l'esprit. Nous avons aussi été frappés, en repassant la collection entière, d'une singulière observation. Il n'est pas un de ces hommes qui ne soit représenté l'armure sur la poitrine, la tête casquée, le bouclier en avant, l'épée au poing et lancé sur un cheval en plein galop. La guerre, toujours la guerre, ils n'avaient pas d'autre vie.

Médailles des papes.

Il existe des ouvrages contenant la suite non interrompue des souverains pontifes depuis saint Pierre jusqu'aux temps les plus rapprochés. Inutile de faire remarquer que les médailles des premiers papes sont inventées. Le *Trésor*, qui veut, avant tout, fournir des documens irrécusables, a mis de côté les restitutions, et a pris la suite des papes au commencement du XVe siècle. Ce n'est qu'à partir de cette époque qu'elle devient authentique, puisque c'est là, comme nous l'avons noté dans notre premier article, la date de la renaissance de l'art numismatique. Il y a déjà quatre livraisons des papes, commençant à Martin V, élu le 16 novembre 1417; c'est une magnifique assemblée. Les artistes les plus distingués ont aimé à représenter les traits de ceux qui venaient occuper le saint-siége de leur temps, et ils ont consacré les évènemens de leurs règnes dans des revers où brillent l'invention, la liberté et la sûreté de leur génie. Les collections du *Trésor*, n'eussent-elles pas d'autre mérite, seraient encore très utiles, car elles fournissent la contre-preuve des monumens, et il n'était donné qu'à son procédé de le pouvoir faire. Nous regrettons que le rédacteur du texte ne se soit pas attaché avec instance à découvrir, autant qu'il était possible, le nom des auteurs de ces belles

choses. On sait que les grands maîtres ne dédaignaient aucune des branches de l'art, et l'on aimerait à voir leurs mains puissantes se jouer dans les délicatesses de ces charmantes miniatures, coulées en or et en bronze. Nous avons retrouvé par exemple, avec un vif plaisir de curiosité, la médaille de la Paix (1), dont parle Benvenuto dans ses mémoires, celle avec laquelle il paya à Clément VII le pardon de l'assassinat de l'orfèvre Pompeo. Beau siècle, ma foi, et que les artistes ont fort raison de regretter, que celui où l'on obtenait des lettres de grace pour un morceau de cuivre bien taillé!

Médailles des écoles italiennes.

Le choix des médailles des écoles italiennes est peut-être plus riche encore que celui des papes. On ne perd rien de la pensée des artistes; on suit avec un intérêt de découverte les diverses phases de ce bel art, créé par Pisanello, surnommé Pisan, et cultivé par une foule d'hommes, ses dignes rivaux, dont les noms se perdent sous l'appellation générique du chef de l'école. Nulle part il n'aura encore été rassemblé un aussi grand nombre de modèles de ce genre pour l'enseignement de nos médaillistes, sans compter qu'ils offrent les portraits de presque tous les hommes qui honorèrent l'Italie pendant le XVe siècle. Les notices du texte font connaître une foule de personnages intéressans. Toutes les recherches imaginables ont été faites pour savoir la vie des hommes les plus obscurs de la galerie, et elle devient un répertoire facile à consulter, où l'on obtiendra beaucoup de renseignemens impossibles à rencontrer ailleurs; car les circonstances d'un pareille publication pouvaient seules amener quelqu'un à s'en occuper. Toutefois, nous devons encore nous plaindre qu'on ait laissé beaucoup de revers sans explication. Peut-être, en poussant le zèle des investigations jusqu'au bout, serait-on parvenu à lever le voile des mystérieuses allégories. *Le chat aux yeux bandés*, derrière le prince souverain Lionel d'Este, a certainement un sens comme *le livre ouvert sur un rocher* derrière Pierre Candide « honneur des études d'humanité, » et l'on s'étonne que les éditeurs, avec leur religieux amour d'art et de science, ne se soient pas imposé la loi de le découvrir.

Médailles françaises.

Les médailles françaises sont, au point de vue de l'art, généralement moins belles que celles dont nous venons de parler, mais elles nous attirent bien davantage. En effet, par un hasard assez étrange, aucun savant n'avait encore pensé à rassembler notre histoire métallique; c'est le *Trésor* qui en forme la première collection, et il ne se montre pas au-dessous de la tâche dans laquelle nul autre ne l'avait précédé. Au moyen

(1) Planche 6.

de ces nombreuses pièces justificatives d'une nouvelle espèce, il dévoile bien des petits faits dédaignés qui n'en méritent pas moins notre attention, propres qu'ils sont souvent à constater, par les coutumes et les usages qu'ils indiquent, l'état de civilisation d'une époque. Nous ne voulons pas faire ici un travail de dépouillement, on le pense bien : contentons-nous de citer un exemple pour mettre notre observation en plein jour. Nous remarquons sous Charles VIII une médaille représentant les outils du monayage avec cette exergue : *Bari peag. potani. lesses. pase. mon.* Barriers, peagiers, pontaniers, laissez passer les monnayeurs. Cette exemption du droit de transit, ce privilége que les ouvriers des monnaies partagent avec les gentilshommes, n'indiquent-ils pas l'importance qu'ils avaient alors et par conséquent les difficultés que l'on éprouvait encore à avoir de belles monnaies? Les éditeurs du *Trésor* ont bien compris ce qu'ils faisaient, et l'ordonnance comme le texte des médailles françaises, dû, je crois, à M. Anatole Chabouillet, nous a paru satisfaisante, bien qu'il y ait encore quelques revers sans explication, comme celui où l'on trouve superposés en profil, Henri II, Charles-Quint, *Jules César* et Ferdinand, frère de Charles-Quint. Qui nous dira ce que vient faire là Jules César? A propos de quoi ces quatre personnages sont-ils ainsi rapprochés? Peut-être la trace de quelque évènement inconnu est-elle cachée sous cette énigme.

Il y a dans le génie de notre nation une telle souplesse et une si grande ouverture d'intelligence, que nous pouvons offrir en toutes choses des hommes à mettre à côté de ceux dont les autres peuples s'enorgueillissent le plus. La France a aussi donné le jour à deux graveurs en médailles dont la place est marquée au plus haut rang dans les fastes de l'art, Dupré et Varin. On ne possède pas plus de renseignement sur leur vie que sur celle de Jean Cousin, de Jean Goujon, de Bernard Palissy et de la plupart de nos grands artistes. C'est à peine si l'on connaît la date de leur mort. Ces gens-là étaient trop peu de chose aux yeux de leur siècle, pour qu'il s'occupât d'eux. Il n'y avait de place alors dans la mémoire et la considération des hommes que pour les politiques et les guerriers. L'intelligence et le génie étaient absorbés dans l'égoïsme brutal de la société aristocratique, il fallait que le peuple s'émancipât et devînt souverain pour les porter selon qu'il est dû à la tête du monde. — Nous pouvons dire que George Dupré était contemporain de Henri IV, parce qu'il cisela les portraits des plus illustres personnages de ce temps. Varin commença à se distinguer sous Louis XIII et mourut graveur-général des monnaies de France en 1672.

Dans l'intention sans doute de satisfaire plus particulièrement le goût et les besoins des artistes, le *Trésor* a formé une série à part des ouvrages

de ces deux hommes; ils ont l'abondance du génie; le volume est fort et magnifique. Nous disions, il y a peu d'instans, que les médailles antiques étaient supérieures aux nôtres, il faut nous excuser; il nous est arrivé ce qui arrive toujours devant les belles choses, on se passionne, on s'exalte, on arrive naturellement à être exclusif, et le chef-d'œuvre est toujours le sublime morceau dont l'ame échauffée vient de se repaître. Maintenant que nous avons sous les yeux les travaux de nos compatriotes, nous serions presque disposés à dire qu'ils l'emportent sur leurs rivaux, tant ils ont de vie, d'élégance, d'expression, de fermeté; mais toujours est-il certain qu'ils peuvent être comparés aux plus riches morceaux du Pisan et de l'antiquité.

MONUMENS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Médailles de la révolution française.

Il existait déjà un recueil très précieux des médailles de la révolution française, celui de M. Hennin, fait avec l'érudition persévérante d'un savant voué à une idée; mais outre que le *Trésor* a pu par ses relations avec tous les cabinets de l'Europe ramasser beaucoup de pièces qui ont nécessairement échappé aux recherches d'un seul homme, l'ouvrage de M. Hennin ne fournit qu'un trait, c'est-à-dire un dessin livré aux chances des soins et de l'habileté du graveur. Un pareil moyen de reproduction, il n'est pas difficile de le concevoir, sera toujours peu satisfaisant. Pour grande que soit l'adresse de l'artiste, son trait pourra bien donner une idée générale de la composition, mais jamais de l'état de conservation du monument. Or, c'est un des grands avantages du procédé Collas: au lieu d'une copie presque arbitraire, il donne une *fac-simile* qui rend défauts et beautés avec un inexorable scrupule; son intelligente machine n'oublie rien; c'est, dirions-nous, un moulage gravé, si l'on voulait nous permettre de nous exprimer ainsi. Le bel ouvrage de M. Hennin ne cessera donc pas de valoir la plus haute considération à son auteur; mais il éprouvera la fatalité des temps et des progrès, il sera remplacé par la publication que nous cherchons à apprécier. Du reste, la galerie révolutionnaire suffirait seule à montrer combien un pareil ouvrage était nécessaire. Croirait-on que plusieurs pièces d'une époque aussi rapprochée de la nôtre sont déjà perdues? on n'en trouve plus que les traits conservés par M. Hennin, traits auxquels la sévère conscience de cet auteur ordonne d'ajouter foi. On peut se former par-là une idée de la quantité de monumens à jamais détruits, et l'on a de nouveaux motifs d'aimer la publication du *Trésor* en songeant à tous ceux dont sa gravure éternise l'existence pour l'instruction des historiens à venir.

On ne se doutait pas non plus de l'énorme profusion de médailles faites pendant notre révolution ; c'est la plus singulière frénésie numismatique que l'on puisse imaginer ; le moindre évènement trouve son graveur ; à la grossièreté de ces monumens et à leur nombre, on dirait que chacun avait alors un petit balancier et frappait pour son plaisir particulier. M. Palloy a représenté de vingt manières différentes la prise de la Bastille avec le plomb et le fer de cette forteresse dont il avait acheté les démolitions. On s'étonne de voir la numismatique, ordinairement calme et austère, respirer l'énergie des passions du temps. Il n'est guère de province qui n'ait consacré par une médaille la fédération de l'assemblée générale. Ce grand fait qui consomma la ruine des idées passées, eut, on le voit, dès les premiers jours, tout son effet moral : il alla remuer l'ame de ceux qui, par leur éloignement et notre indifférence politique habituelle, paraissaient devoir y rester les plus étrangers. Mais alors cette coupable indifférence n'existait pas. Tout le monde songeait à la chose publique, de même que tout servait à exalter le sentiment patriotique. Au milieu de la fièvre numismate, si l'on donne un prix à un enfant, ce sera encore une médaille, mais il y verra un génie lisant et debout, avec cet exergue : *La patrie encourage et récompense le talent*. L'enfant a ainsi constamment sous les yeux la patrie qui le regarde, qui s'occupe de lui, qui l'attend, la patrie qui aime et honore le travail.

Avec cet ouvrage tout-à-fait nouveau par son caractère, on entre fort avant dans l'étude de notre révolution, et l'on rencontre des faits intéressans qui ne pouvaient guère prendre place dans l'histoire. Nous n'avons trouvé que là un souvenir consacré à Barra et Viala. Il faudrait peut-être recourir aux procès-verbaux de la Convention nationale qui leur décréta l'apothéose du Panthéon, pour connaître ces deux généreux enfans dont l'un, âgé de treize ans, après avoir couru à une mort certaine, s'écrie en expirant : « Ils ne m'ont pas manqué, mais je meurs pour la liberté. » Plus nous avons sympathisé avec toutes ces nobles reliques, plus nous devons être peinés que le rédacteur du texte se soit trop souvent dispensé de donner des notes explicatives sur les compositions des médailles. Il est à souhaiter que M. Felmann revienne sur une pareille faute, afin que son travail ait, sous tous les points de vue, la distinction qu'il a dans sa partie historique.

COLLECTION DES MÉDAILLES DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

Cette série, dont la première livraison vient d'être mise en vente, obtiendra sans doute un grand succès, car si elle rappelle une époque de despotisme militaire, elle retrace aussi ce que les guerres et les victoires

de l'empire ont de plus enivrant. Après les médailles françaises qui commencent à Charles VII et s'arrêtent à Louis XVI, la série de la révolution amène les choses jusqu'au couronnement de Bonaparte; celle de l'empire les conduira jusqu'à son abdication. C'est, de la sorte, une longue et authentique histoire de France écrite par les contemporains de chaque époque et recueillie dans toute la simplicité des faits. En vérité, ne fallait-il pas que l'art de la gravure offrît des difficultés et une lenteur d'exécution insurmontables pour qu'un ouvrage aussi national n'eût pas encore été entrepris chez nous!

RECUEIL GÉNÉRAL DES BAS-RELIEFS ET ORNEMENS.

Ici les temps et les écoles sont confondus. Le *Trésor* s'est proposé de faire, pour les bas-reliefs qui ne dépassent point les forces et l'étendue de sa machine, ce qu'il avait fait pour les médailles; il les reproduit dans leur intégrité. Toutes ces merveilleuses broderies, que le génie fécond des artistes de la renaissance et du moyen-âge se plaisait à répandre sur les meubles, les armes, les bijoux; toutes ces charmantes inventions de dessins si peu connus et si difficiles à connaître, il veut les populariser par la gravure, et il en fournira un cahier plein de gracieuses études pour les artistes, et de curieuses images pour les amateurs. Nous avons déjà vu par ce moyen le plan de la reliure d'un livre persan, des ouvrages orientaux, des fragmens d'armes, des ivoires du moyen-âge, et aussi des productions de la glyptique italienne et française qui sont réellement d'un grand intérêt. Les diverses teintes que peut donner maintenant le procédé Collas, et dont nous avons déjà loué l'emploi tout à l'heure, prête à cette collection une variété d'aspect et une couleur que l'on ne pouvait guère attendre des résultats d'une machine.

Maintenant résumons-nous en peu de mots.

Les quatre-vingt-onze livraisons du *Trésor* que nous venons d'examiner contiennent près de trois mille pièces, dont plus de la moitié n'avaient jamais été gravées, et dont un assez grand nombre n'existent pas en France. Tout ce que l'amour des antiquaires et les richesses des nations civilisées ont recueilli en fait de numismatique et de glyptique se trouve là resserré en un faisceau puissant. « Jamais, comme a dit quelque part M. Lenormant, on n'a jeté d'un coup, et à la fois, une aussi grande masse de monumens dans la circulation des idées; jamais on n'a livré aux intelligences reléguées loin des grandes collections tant d'élémens de discussion dont les descriptions les plus fidèles ne donnent toujours que des idées imparfaites. » — On a crié à la barbarie, on a prétendu que c'était une chose honteuse et digne de toute colère que de faire entrer la mé-

canique dans l'art; mais n'est-ce pas se méprendre étrangement sur la valeur et la position du *Trésor?* D'abord, eût-il même montré l'intention de rivaliser avec la gravure en taille-douce pour copier les bas-reliefs, nous ne verrions pas grand mal à cela : la taille-douce aura toujours assez de beaux tableaux à multiplier que la mécanique ne pourra jamais approcher; mais il n'a jamais eu une pareille prétention et ne peut l'avoir; il a seulement mis à profit une découverte qui lui permettait de reproduire exactement, et à très peu de frais, une foule de matériaux historiques. Il a voulu remplacer les collections d'empreintes, toujours embarrassantes et dispendieuses, les livrer au public par le moyen de l'impression au lieu du moulage. C'est là ce qu'il faut voir dans le *Trésor*, et pas autre chose. Il fait ce que tous les graveurs du monde n'auraient pas pu faire, même avec des millions de dépenses, et ne témoigne nulle envie d'établir avec eux une ridicule et impossible rivalité. Que les éditeurs du *Trésor* aient donc bon courage et ne se laissent point refroidir par les critiques injustes et malveillantes; ils réussiront.

V. Schœlcher.

BULLETIN.

Depuis dix jours on parlait de la dissolution probable du ministère : ces bruits étaient fondés. La question espagnole a été l'occasion de cette crise. Avant l'arrivée des nouvelles de Saint-Ildefonse, M. Thiers, président du conseil, était vivement préoccupé de l'état de la Péninsule; il voulait que la France intervînt, et voici dans quelle forme. On devait recruter un corps français de 20,000 hommes, auxquels se joindraient 10,000 Anglais, plus la légion portugaise, plus les meilleures troupes espagnoles. C'était la quadruple alliance armée. M. Bugeaud, nommé lieutenant-général dans cette intention, et en récompense de ses succès en Afrique, devait prendre le commandement de cette armée; M. Thiers l'entendait ainsi. Or, c'est le choix du chef de cette expédition qui a donné lieu aux discussions dont le cabinet a été ébranlé. Au lieu de M. Bugeaud, dont un seul revers pouvait compromettre le nom français, et engager le gouvernement, on objectait d'abord à M. Thiers qu'il valait mieux confier le commandement de l'expédition à un général polonais. Puis on revint encore sur la question principale, celle de l'intervention, et les argumens ne furent épargnés de part ni d'autre. M. Thiers défendit son opinion, et, comme il ne pouvait la faire prévaloir, il pria un de ses collègues, M. de Montalivet, de porter sa démission au roi : ceci se passait mardi dernier. M. Thiers n'était pas seul de son avis; il y avait rangé M. le maréchal Maison, l'amiral Duperré, M. Passy et M. Sauzet. M. de Montalivet ne s'était pas encore prononcé, M. Pelet était contre l'intervention; donc, mercredi, il n'y avait plus de ministère. Alors commencèrent ces longues allées et venues qui signalent ces journées intérimaires. Il est des hommes qui ne s'agitent que dans ces occasions; ils courent d'un hôtel à l'autre, colportant les hésitations de celui-ci, les scrupules de celui-là; annonçant les conditions que fait un tel, les répugnances que témoigne tel autre; ils commencent à médire du cabinet sortant, qu'ils déclarent usé,

et promettent un cabinet tout neuf, tout régénéré; ils se font les croque-morts du premier et les accoucheurs du second. Dans cette dernière occasion, on a été sur le point d'appeler M. Guizot, que le banquet de Lisieux a tiré de l'oubli, et M. Molé, dont le nom s'associe inévitablement à tous les intérims; c'est son nom qu'on prononce toujours le premier, c'est ce nom qui sert toujours de base aux plans et aux édifices ministériels, mais la base ne sort pas de terre. M. Molé paraît s'accommoder de ce rôle qu'on lui a fait, et qui consiste à se placer comme ligne de communication entre deux ministères. Pourrait-il donc trouver mauvais qu'on en vînt à dire : Le chemin le plus court d'un ministère à un autre, c'est M. Molé? On appelait jadis M. R..... L.... le cabriolet du gouvernement provisoire, M. Molé n'est-il pas le chemin de fer des intérims?

L'état de choses était tel mercredi lorsque arriva la nouvelle de l'acceptation de la constitution de 1812 par la reine d'Espagne. Les détails reçus depuis donnent à cet évènement l'aspect d'une échauffourée, d'un escamotage de promesse royale; mais il est malheureusement le contre-coup des insurrections qui lèvent la tête sur toute la surface de l'Espagne.

Les divisions momentanées qui existaient dans le ministère français cessèrent en présence de la dépêche télégraphique, la question d'intervention se trouvant ainsi résolue négativement par les faits. Pas plus que les ministres anglais, nos ministres ne veulent faire la guerre à aucune nuance du parti libéral; c'est contre le carlisme seul que les quatre alliés veulent intervenir. C'est la réponse que lord Palmerston a faite aux interpellations de sir George Sinclair et de lord Stormont. C'est aussi le sentiment de M. Thiers, à qui l'on ne peut contester son origine révolutionnaire et ses instincts libéraux. M. Thiers, qui, dans l'espace de six ans, est passé des discussions théoriques de la presse aux applications, entendait sans doute ainsi l'intervention en Espagne. Il voulait débarrasser tout d'un coup ce pays de la plaie du carlisme, qui le ronge, l'inquiète, arrête le progrès de l'éducation constitutionnelle, et répand dans toutes les provinces une longue fièvre d'agitation.

L'Espagne, une fois débarrassée de cet ennemi par les armes de ses alliés, se développait comme elle l'entendait, révisant son statut royal, retouchant ses lois d'élection, se livrant enfin à l'élaboration d'un système approprié à ses besoins : tout cela en dehors de l'influence étrangère, dont la mission était finie. Cette pensée de M. Thiers a rencontré des obstacles de toute nature : le conseil des ministres n'a pas été unanimement de son avis, et de puissantes volontés l'ont combattu. La diplomatie du Nord, qui rêve le succès impossible des armes de don Carlos et

l'établissement en Espagne d'un pouvoir absolu; qui de gaieté de cœur laisse donner à l'Europe entière le spectacle d'une longue anarchie, d'une reine assiégée dans son palais, a fait à M. Thiers des représentations dont on n'aurait pas tenu compte, mais qui ont augmenté les difficultés du ministère français. Enfin, la presse a fait à M. Thiers une guerre assez peu charitable sur ses projets d'intervention. On peut pardonner à quelques esprits des sentimens tant soit peu malveillans pour la personne d'un ministre; mais on ne peut admettre qu'une question de personne complique une question de principe, et qu'une mesure salutaire à l'Espagne soit blâmée, parce qu'elle est méditée par un homme politique qui s'est résigné, avec amertume sans doute, à beaucoup d'inimitiés personnelles, mais qui a le droit de demander une discussion éclairée de ses actes.

Si l'on pense que l'Espagne, délivrée de la guerre civile, pouvait, sans secousse, progressivement, et profitant de l'expérience de ses alliés, s'établir en monarchie constitutionnelle; si l'on ne croit pas qu'il y ait nécessité pour elle de parodier notre 93, et de subir, comme nous, un préambule de quarante ans pour arriver à la vraie liberté; on doit convenir que la pensée de l'intervention était généreuse. C'était une nation éprouvée par des luttes sanglantes, qui apportait à une autre nation le tribut de ses lumières, et lui montrait une voie qu'elle-même n'avait trouvée qu'après de longues hésitations. A moins qu'on ne nourrisse l'espoir de voir l'Espagne se faire républicaine et adopter ainsi une forme de gouvernement dont la presse, s'il faut l'en croire, ne voudrait pas pour la France, on ne pouvait sincèrement critiquer le projet d'arracher nos voisins à des maux que nous ne devons pas leur souhaiter, parce que nous les avons soufferts. Nous en concluons que, dans les argumens qu'on a dépensés pour cette question, il y avait peut-être moins de vœux pour le bonheur de l'Espagne que de désir de satisfaire des ressentimens particuliers.

Les cours des fonds publics français se sont maintenus, et la bourse ne s'est pas plus occupée des nouvelles d'Espagne que du bruit de la maladie très grave du duc de Bordeaux. La diète suisse continue à s'occuper de l'affaire des réfugiés. La lettre du ministre des affaires étrangères de France, qui parlait du *blocus hermétique* de la Suisse et du langage *dur* qu'il fallait tenir à la diète, était positivement controuvée. Personne n'en aurait douté, quand même un démenti formel n'aurait pas été donné par le gouvernement à ce document apocryphe.

Nos affaires d'Afrique prennent une fort bonne couleur. On traite avec des chefs importans, on décapite des voleurs de grand chemin. Jusuf Bey écrit à M. Desjobert, pour se plaindre des qualifications que le député ne lui a pas ménagées à la tribune, une lettre en fort bon français. M. Des-

jobert ne peut manquer de lui répondre, fût-ce en mauvais arabe. Le général Bugeaud a débarqué à Marseille et revient à Paris.

Les colléges royaux ont fait leurs distributions de prix : encore une génération de grands hommes qui vont tout de suite demander à la société, en échange de leur latin, des places, des honneurs, de l'argent. Le premier prix de discours latin, autrement dit d'honneur, a été remporté par le jeune Despois, élève du collége Saint-Louis; les noms des ducs d'Aumale et de Montpensier ont retenti dans ces solennités universitaires. La reine assistait à la distribution des prix du collége Henri IV.

Le roi de Naples est encore à Paris; il en partira connaissant mieux notre capitale que les quatre cinquièmes de ses habitans; il continue ses visites longues et laborieuses, parmi lesquelles il faut compter une séance de cinq heures au Musée. Outre la fatigue d'une pareille inspection, si le roi de Naples a subi les explications de M. de Cailleux, il est, à l'heure qu'il est, la majesté d'Europe la plus mal renseignée sur les richesses de nos galeries.

L'affaire du testament de M. Séguin occupe encore la cour d'assises. L'ardeur de M. Plougoulm, avocat-général, ne s'est pas refroidie dans ces longs débats; de leur côté, les avocats des accusés ne manquent jamais de mettre à profit les excès de zèle auxquels se laisse aller le ministère public. Quant à M. Bryon, le président, il a fait preuve d'un véritable stoïcisme, lorsque Mme Mélanie Waldor, pressée par lui de lui préciser une date, lui a dit fort audacieusement : Je ne puis pas, monsieur, me rappeler exactement une date; mais ce que je puis affirmer, c'est la partialité que vous témoignez pour la partie civile, et dont tout le monde est révolté. Dans cette sortie féminine, le président a trouvé l'occasion de se renfermer dans sa dignité de magistrat, et M. Plougoulm le prétexte de formuler une sévère réprimande. Qu'un président de cour d'assises ne puisse convaincre tout le monde, même les accusés, de la sincérité de ses intentions, cela sans doute est fâcheux; mais ce qui est ridicule au dernier point, c'est une déposition d'expert en écriture. Depuis le procès de Laroncière, nous avions cru l'expertise morte. Non, elle vit toujours plus folle, plus extravagante en la personne de M. Oudart. Une cour d'assises est composée de gens graves, on y compte des conseillers instruits et sérieux, des jurés consciencieux, sinon éclairés, des avocats pleins de zèle, sinon de talent, et cet assemblage devient solennel par l'importance de la question qu'on y agite; une question de vie ou d'honneur : et c'est là qu'on développe et qu'on écoute sérieusement un rapport d'expert. Les sénateurs romains tués sur leurs chaises curules par les Gaulois, mon-

traient moins de courage que les hommes capables d'entendre sans rire une harangue de M. Oudart. M. Oudart dit les choses que voici : *L'écriture est une œuvre de la nature. L'écriture se ressent toujours de l'état de la conscience de celui qui la trace. Il est évident que cette écriture est une imitation fidèle, mais servile de celle de M. Séguin. Dans les derniers temps de sa vie, son écriture n'était pas si régulière. Son caractère était encore ferme. Cela tenait sans doute à la beauté des moyens calligraphiques de M. Séguin, auxquels je saisis cette occasion de rendre hommage.* L'ombre de M. Séguin doit être bien flattée de l'hommage de M. Oudart.

J'invite MM. les jurés à se mettre l'écriture de M. Séguin dans l'œil; ils seront frappés *de la différence qui existe entre ce que j'appellerai le torrent de l'écriture de M. Séguin et l'eau morte de l'écriture du testament.* Après cette magnifique exposition à laquelle succèdent des détails sur les pleins et les déliés de chaque lettre, M. Oudart est transporté; il ne se connaît plus, il prophétise; le feu du trépied sacré brûle les basques de son habit, et il s'écrie dans un délire poétique et calligraphique : *Ce testament n'est que le cadavre de l'écriture de M. Séguin!*

Personne ne rit.

Donc l'on prend au sérieux les folies métaphoriques de ce langage, on avale le *torrent* et *l'eau morte* de M. Oudart! Soit. Eh bien! puisque la déclaration d'un expert en écriture peut entrer pour un point dans la condamnation qui envoie un homme au bagne, il n'est plus permis de rire des coutumes du moyen-âge et du duel judiciaire. Il vaudrait mieux faire battre en champ clos l'accusé avec le greffier, l'exposer dans un cirque aux attaques d'un léopard, lui faire prendre avec les mains une barre de fer rouge, que d'invoquer le témoignage de ces Prud'hommes ventrus et calligraphes. Le moyen-âge avait le jugement de Dieu; le 19e siècle a le jugement de M. Oudart.

Si les ames dégagées de l'enveloppe du corps humain conservent la faculté d'éprouver des sensations terrestres, l'ame de M. Séguin doit singulièrement jouir du tapage que fait sa succession, des difficultés qu'elle crée, des dangers que courent ses légataires; car, sans nous servir de l'expression burlesque de M. Fournier-Verneuil, qui a dit au tribunal, en parlant de M. Séguin : « Il était bien capable de faire des *bamboches*, » nous pouvons rappeler que c'était un homme d'humeur assez bizarre, et que le caractère prédominant de ses actions n'était certes pas le désir d'être agréable à l'espèce humaine. Sa vie est bigarrée de petits traits que ses amis (il en avait peu) veulent bien appeler des malices; il eut même la gloire de jouer un bon tour à Napoléon. Celui-ci, amouraché d'un très bel attelage que possédait M. Séguin, lui fit demander le prix de ses qua-

tre chevaux, en le prévenant qu'on viendrait les chercher le lendemain de la part de l'empereur. Celui qui se présenta trouva M. Séguin peu disposé à céder ses chevaux; l'écuyer impérial s'impatientait, frappait le plancher du talon de sa botte, agitait convulsivement sa cravache. M. Séguin semble se décider, demande à se retirer un moment pour préparer le départ des quadrupèdes. Quelque temps après il rentre : « M. l'écuyer, vous pouvez faire prendre les chevaux, ils sont dans la cour.

— Très bien, M. Séguin, voilà 30,000 francs.

— Vous me paierez après la livraison. »

Mais, dans la cour, une scène de carnage s'offre à la vue du mandataire équestre de Napoléon. Les pauvres bêtes mortes, nageant dans le sang, étaient étendues les quatre fers en l'air. M. Séguin riait; l'empereur lui en voulut, M. Séguin s'en moqua.

Il paraît peut-être étonnant que nous parlions du luxe des équipages de M. Séguin, de la beauté de ses chevaux; c'est que M. Séguin avait un fort bel état de maison, une table et des écuries bien tenues, de la recherche dans sa personne, avant d'être un vieillard mal propre et maniaque, tel qu'on le connaissait depuis quinze ans. Il avait donné de fort beaux bals dans cette immense galerie où quatre-vingts chevaux affamés broutaient, faute d'avoine, le bois des lambris et la toile dé tableaux précieux; plus d'une fois les hôtes de ce haras couvert restèrent trois jours sans manger. Quant au salon, c'était un magasin d'épicier-droguiste; des dames-jeannes, des flacons d'alcalis, des cruches, s'entassaient sur un parquet poudreux; les meubles étaient couverts d'alun, de cobalt. Car, M. Séguin s'occupait de chimie, et l'on dit même à son honneur qu'il dépensait par an près de 40,000 fr. à fabriquer des produits qu'il envoyait gratuitement à des manufacturiers peu aisés. Coiffé d'un bonnet de soie noire sur lequel il tassait un énorme chapeau, il se tenait assis au milieu de sa chambre dans un énorme fauteuil, appelant sans cesse son valet de chambre dont il avait fait un aide pharmacien, un préparateur de chimie : des formules écrites sur un petit carré de papier indiquaient les matières que le domestique devait aller prendre dans le salon, transformé en magasin. Ceci connu, il est inutile de demander si l'on nettoyait jamais les appartemens de l'hôtel. Le régime de vie de M. Séguin devait être bizarre; en effet, il prenait du café toute la journée et ne dînait que le soir fort tard; sédentaire et studieux, il consacrait son temps à des travaux de science, quelquefois à des questions politiques. Il fit contre M. de Villèle une brochure qu'il fit tirer à un si grand nombre d'exemplaires, que trois salons immenses en étaient remplis. Cette librairie à domicile s'augmenta d'autres brochures sur l'élève

et la vitesse mathématique des chevaux. M. Séguin prenait fort peu de plaisirs; pendant le jour, il recevait les visites d'une trentaine de petites grisettes de son quartier dont la vertu n'avait rien à redouter de ce tête-à-tête. Quand M. Séguin, sans s'être dérangé de ses calculs chimiques, avait adressé à une de ces visiteuses quelque question embarrassante et qu'il recevait une réponse comique et inattendue, il appelait son domestique. — Va me chercher un chapeau rose. — Ou bien : Apporte-moi un bracelet. Car aux magasins d'alun et de brochures qu'il avait chez lui, M. Séguin avait ajouté une boutique de modes, de nouveautés et de bijouteries : au commencement de chaque saison, il faisait des râfles de chapeaux de femme dans la rue Vivienne, et s'en allait rue Quincampoix s'approvisionner de bijoux en chrysocale. Sa générosité n'était jamais dépourvue de malice. Il aimait à donner un chapeau à une petite paysanne qui n'en savait que faire, un bijou faux à une jeune fille coquette et prétentieuse. Tels étaient ses plaisirs. En fait de spectacle, il n'aimait que le Gymnase, et au Gymnase, en fait d'acteur, il n'aimait que Gontier, et payait 500 fr. pour sa loge, le jour des représentations données au bénéfice de son comédien favori. Quant aux actrices, il les détestait. Nous avons dit que l'hôtel de M. Séguin avait l'air d'un château pillé par les cosaques, et qu'au milieu de ses compositions, de ses fioles, il ressemblait à un nécromancien de Rembrandt. Mais à quoi ressemblait cette île qu'il laissait inculte, chevelue, au milieu de la Seine, si ce n'est à une île sauvage et maudite? à quoi ressemblait son château de Jouy, passé aujourd'hui dans les mains élégantes et soigneuses de l'ambassadrice belge? Le nom de ce château de Jouy nous mène à parler de la célèbre fête qu'il y donna, et dont l'épisode le plus saillant est celui-ci. On tira un feu d'artifice dont toutes les pièces, les fusées, les chandelles romaines, les pétards, étaient dirigés horizontalement, de telle sorte que ce feu arrivait dans la figure des invités; puis par hasard, il y avait, dans les allées du parc, des tas de pierres, des troncs d'arbres; par hasard rien n'était éclairé, si bien qu'il se cassa des jambes par douzaines, que le parc retentit de lamentations, de cris de femmes; que la confusion et le désordre furent au comble! Dans leur fuite, plusieurs personnes entendirent, derrière une charmille, les éclats de rire sataniques d'un homme qui se cachait. On n'a jamais su qui c'était.

Un dernier trait : c'est chez lui, dans son propre hôtel, après l'avoir engagé à déjeuner, sous prétexte de causer d'affaires, qu'il fit arrêter M. Ouvrard. Le déjeuner était servi par les praticiens d'un garde de commerce. Il y a là-dedans un vaudeville.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *Madame Peterhoff.* Après le dévouement de Mme Lavalette, qui fit évader son mari, je ne connais pas de dévouement plus beau que celui de Mme Peterhoff. La grande-duchesse de Russie, Christine, fort maltraitée par son mari, le Czarowitz Alexis, quitte le toit conjugal. Sans la bonté de Mme Peterhoff, qui prête ses habits à la grande duchesse; sans la bêtise d'un magistrat russe, niais comme tous les bourguemestres de vaudeville, Christine retombait sous la griffe de son mari, et Mme Peterhoff était privée de la célébrité que lui donnent MM. Roche et Antonin. Cette pièce a été jouée une fois seulement. Un cabriolet en a interrompu le succès. La pauvre actrice qui jouait le principal rôle a été renversée par une voiture qui lui a fracassé la tête.

Bien loin de Paris, à Lyon, dans la *ville du désir*, dirait M. Michelet; dans la *cité des expiations*, comme l'appelle M. Ballanche; dans le foyer des insurrections, selon un juste-milieu; dans la première fabrique de soie aux yeux d'un négociant; car Lyon est tout à la fois religieux, politique et industriel, ses échos ont répété le bruit du canon comme celui des métiers Jacquard; à Lyon donc, qui est tout ce que l'on voudra, excepté une ville littéraire, deux hommes de talent et de savoir se sont imposé la noble tâche de donner une traduction des *Pères de l'église latine*. Ils se sont mis à cette besogne modeste et peu lucrative, sans faste, avec persévérance. C'est avec une éloquente résignation qu'ils écrivent en tête de leur ouvrage : « Ce ne sont pas des livres comme ceux-ci, nous le savons bien, que la faveur publique se réserve d'accueillir à leur entrée dans le monde. » MM. Grégoire et Collombet ont trop peu présumé de leurs consciencieux efforts, de l'importance de leur entreprise, et peut-être ont-ils calomnié le public mondain. Le public va là où il rencontre force, talent, instruction, avenir. Eh bien ! toutes ces conditions se trouvent réunies dans la publication de nos deux jeunes et infatigables Lyonnais. Les œuvres complètes de Sidoine Apollinaire viennent de paraître en trois volumes (1). Sidoine Apollinaire, né à Lyon le 5 novembre 430, d'une famille patricienne, gendre de l'empereur Avitus, courtisan, évêque, poète, ambassadeur, mourut en 488, sous le règne de Clovis. Il rejoint ainsi Grégoire de Tours, et n'est pas un des anneaux les moins importans de la chaîne des traditions littéraires qui unit le monde romain au monde barbare. Il nous reste de Sidoine Apollinaire des lettres et des poésies. Dans son recueil de lettres, divisé en sept livres, l'auteur s'efforce de suivre, d'une allure présomptueuse, le style arrondi de Symmaque et l'art consommé de Pline. *Q. Symmachi rotunditatem, C. Plinii disciplinam maturitatemque vestigiis presumptiosis insecuturus.* Quant à Cicéron, il n'y faut pas penser, il est trop vieux; et l'on s'est moqué de Fronton, parce qu'il imi-

(1) OEuvres de C. Sollius Apollinaris Sidonius, traduites en français avec le texte en regard et des notes. 3 vol. in-8o; Lyon, Crozet, libraire.

tait ce genre vieilli, *veternosum genus*. Si les lettres de Sidoine Apollinaire ne se recommandaient que par le style, il faut avouer que le choix de ses modèles ferait peu d'honneur à l'imitateur; mais sous ce style affecté, où l'esprit fin, aiguisé, scolastique, rhéteur du Gaulois, dérange à chaque instant les plis majestueux de la période antique, dans ces pages, qui sont au latin de Pline ce que Pline lui-même dans ses plus mauvais momens est à l'ami d'Atticus, Sidoine Apollinaire, contemporain de Théodoric, d'Euric, des invasions barbares, a enfermé les détails les plus curieux sur les hommes dont il a été l'ami, le flatteur, la victime, sur les évènemens que tantôt il a dirigés, et qui tantôt l'entraînaient dans leur course impétueuse. Rien ne contraste plus avec la société d'alors que le caractère doux et pacifique de Sidoine Apollinaire. A la vue de ces effroyables calamités dont le genre humain semble ne jamais devoir se relever, Salvien laisse échapper un cri de joie sauvage; il est pour les barbares contre Rome, pour le Christ contre Jupiter; il aspire à pleines narines tout le sang versé dans les combats de gladiateurs. Il a devant les yeux les saturnales gigantesques de l'empire, et il bat des mains à l'invasion qui doit nettoyer les étables d'Augias. Rien de pareil dans Sidoine Apollinaire, l'élégant et voluptueux patricien: les longs cheveux graissés de beurre des Burgondes lui inspirent un profond dégoût; il regrette les dieux de l'Olympe sous l'étole de l'évêque, et se contente de railler, par des épigrammes, les farouches vainqueurs qu'il maudit intérieurement. Sidoine Apollinaire sut néanmoins remplir au besoin ses devoirs de prêtre, et si ses paroles sont presque toujours païennes, ses actes sont d'un chrétien. Rien de plus curieux et de plus divertissant pour nous, fils et descendans de ces grossiers barbares, qui avons, à notre tour, dépassé de bien loin la mollesse et le luxe romain, que cette coquetterie de regrets de la part de Sidoine Apollinaire. La traduction de MM. Grégoire et Collombet est exacte et fort littéraire, leurs notes sont savantes et nombreuses.

De l'Espagne. — Considérations sur son passé, son présent, son avenir, par M. le baron d'Eckstein (1).

M. d'Eckstein est un écrivain non moins érudit que fécond; les faits et les mots se pressent sous sa plume; une chaleur continue circule dans son style, généralement correct. Comment se fait-il qu'avec des qualités éminentes d'esprit, avec des connaissances remarquablement étendues, avec une inspiration personnelle pleine d'ardeur et de persévérance, M. d'Eckstein ne soit pas encore parvenu à composer un livre? Rédacteur infatigable du *Catholique*, sous la restauration, il n'a pas cessé depuis d'alimenter de nombreux recueils de son inépuisable verve. Mais avec toutes ces branches éparses et surchargées de feuilles, en vain tenteriez-vous de reconstruire un arbre : le tronc manque. Aussi ces rameaux verdoyans jonchent-ils humblement le sol et embarrassent-ils souvent

(1) Librairie de Paulin, rue de Seine.

votre marche, au lieu de se dresser majestueusement vers le ciel et de vous couvrir de leur ombre.

Le livre que vient de publier M. d'Eckstein a tous les défauts et toutes les qualités de ses précédens écrits. Ce sont des fragmens, *disjecti membra poetæ*, des fragmens sur l'Espagne. (Il est vrai que M. d'Eckstein prétend que le fédéralisme provincial peut seul régénérer ce malheureux pays.) Ces fragmens sont au nombre de trois. L'un peut passer pour un article de revue, le second pour un feuilleton littéraire, le troisième pour un *premier Paris*. Le premier contient l'histoire physiologique et morale de l'Espagne, surtout des trois provinces de l'Aragon, de la Catalogne et de la Castille; dans le second, l'auteur analyse les Mémoires de Mme la comtesse Merlin; enfin, il conclut en demandant le rétablissement des franchises provinciales sous la surveillance d'un roi ou d'un président.

Ce livre est d'une lecture pénible, et ne laisse point dans l'esprit d'idée précise. C'est que l'auteur est bien moins préoccupé encore de l'Espagne et de la constitution de 1812 que de la situation actuelle des esprits en France, et des imperfections qui le choquent de tous côtés dans l'ordre de choses, religieux, politique, industriel et moral, qui nous régit. M. d'Eckstein nous prévient qu'il est seul de son avis, qu'il est en dehors des partis, etc. En vérité, les faiseurs de système, les réformistes solitaires, qui traversent le monde sans être écoutés ni compris, s'occupent beaucoup plus des partis que les partis ne s'occupent d'eux; ils prophétisent sans cesse la ruine de leurs adversaires. « La décomposition des partis, dit M. d'Eckstein, s'avance au milieu de l'indifférence la plus complète. » Pour notre part, nous voyons bien des systèmes avorter, bien des théories mourir dans leur profond isolement, mourir sans avoir rien produit, rien réalisé, rien engendré. Au contraire, les partis vivent, travaillent, se remuent, se combattent; les partis vivent, parce qu'ils sont l'expression d'une fraction d'individus, tandis qu'un système n'est que le rêve d'un seul cerveau; les partis vivent parce qu'ils représentent des intérêts, parce qu'ils sont sur le terrain de la réalité. Sans doute ils ont des imperfections, des côtés honteux; mais cela vient précisément de ce qu'ils sont hommes. Il est facile à un théoricien de construire une utopie et de s'adorer dans une perfection idéale. Que représente-t-il? où est sa tradition? où est son avenir? où sont ses ennemis? où sont ses amis? Ah! mieux valent mille fois les partis avec leurs colères, leurs passions, leurs désordres, que cette immobilité stoïque, que cet orgueil de la vertu, que ce sentimentalisme sans application. L'histoire est là d'ailleurs pour démontrer que l'existence des partis est pour un peuple une condition sinon de progrès, du moins de travail. Il y avait des partis dans Rome sous la république; il n'y en avait pas sous les Antonins. Eh bien! la république vivait en dépit des débats sanglans du Forum; elle conquérait le monde avec des hommes de parti, avec les Scipion, avec Marius, Sylla, César, Pompée. Au contraire, elle commença de décliner le jour où les partis cessèrent de vivre; et l'époque des Antonins fut notamment la pé-

riode où la dissolution de l'empire marcha avec plus de rapidité. Mais sans chercher si loin de nous des exemples frappans, quelles époques plus remarquables que celles du XVI[e] siècle et de la révolution française! L'Angleterre enfin, qu'admire avec raison, je devrais dire à tort, M. d'Eckstein, ne doit-elle pas sa laborieuse grandeur à la continuité des partis? Le travail de la civilisation tend, non à supprimer les partis, ce serait tuer l'humanité du même coup, mais à les modifier dans leur côté exclusif. Les hommes ne peuvent comprendre que la vérité relative; or, les partis correspondent admirablement à cette intelligence pratique des faits qui ne nie pas les grands principes de la morale éternelle et les axiômes infaillibles; mais qui traduit en un langage accessible à tous ce que les philosophes et les théoriciens nous présentent sous une forme indigeste et impraticable.

Ceci soit dit pour la justification des partis. Néanmoins, le livre de M. d'Eckstein offre ce caractère précieux d'être tout à la fois l'écho d'un certain nombre d'idées et de sentimens qui circulent dans la foule, et secondement d'offrir, sur un sujet martelé chaque matin sur l'enclume de la presse quotidienne, quelques aperçus pleins d'originalité.

— C'est un évènement dans le monde littéraire que la publication du *Thesaurus poeticus linguæ latinæ*, ou *Dictionnaire prosodique et poëtique de la langue latine* (1) de M. Quicherat. Cette œuvre de bénédictin, mais de bénédictin de bon goût, va ranimer dans nos colléges l'étude de la poésie latine, et faciliter aux gens du monde, qui ont un peu perdu de vue les études classiques, la lecture de Virgile, d'Horace, et de ces poètes que les modernes ont imités sans arriver toujours au même degré de perfection. Tous les sens poétiques s'y trouvent, toutes les formes difficiles y sont expliquées; tous les mots employés en poésie, depuis le premier des poètes latins jusqu'au VI[e] siècle de notre ère, ont été recueillis avec une fidélité aussi judicieuse que patiente. Le *Thesaurus poeticus* est un travail de dix années.

(1) Cet ouvrage se vend chez L. Hachette, libraire de l'Université, rue Pierre-Sarrazin, 12, à Paris. 1 vol. grand in-8° de 1370 pages. Prix : broché, 9 fr.

LES

DEUX PERLES.

I.

Les églises de Madrid sonnaient à toute volée pour la fête des rogations, la foule bourdonnait joyeuse dans les rues où les processions matinales allaient passer ; l'air était doux, embaumé d'une suave odeur de printemps; de légers nuages flottaient au ciel comme une blanche gaze à travers laquelle tombaient affaiblis les rayons ardens du soleil d'Espagne.

Il y avait peu de monde au *Prado*. Cette promenade tant célébrée par les poètes espagnols était alors un vaste parc dont les sinueux bosquets touchaient au palais de Buen-Retiro; l'orme et le platane ombrageaient ses pentes gazonnées, ses parterres semblables à des corbeilles de fleurs, et le vent courait toujours frais et parfumé sous ces immenses feuillées, témoins de tant de rendez-vous d'amour. La grande allée servait d'avenue au Buen-Retiro; cette résidence royale n'était point d'une somptueuse apparence; ses constructions irrégulières dominaient le *Prado*, et de hautes

murailles au-dessus desquelles débordaient les cimes touffues des marronniers environnaient ses jardins.

La magnificence de Charles-Quint, les habitudes austères de Philippe II régnaient encore dans ce séjour qu'ils élevèrent. Une morne et minutieuse étiquette présidait à la vie de ceux qui l'habitaient, dictait tous les actes de leur volonté, réglait leurs occupations, leurs plaisirs, leur imposait leur entourage, leurs préférences et leurs amitiés. Quand ils étaient malades, l'étiquette choisissait le médecin et le confesseur qui devaient venir près de leur lit; après avoir assisté à leur baptême et dominé toute leur existence, elle ordonnait leurs funérailles et les conduisait jusqu'à la sépulture que d'avance elle leur avait assignée. Les premiers sujets de cette despotique puissance étaient le roi et la reine d'Espagne. Sans doute la vie d'un couvent n'était pas plus triste et plus monotone que cette vie pleine de splendeur et de fatigante représentation; sans doute, la robe de bure, le voile noir de la carmélite n'imposaient pas plus de contrainte et de plus minutieux devoirs que cette *couronne fermée*, enrichie des diamans et des perles des deux Indes.

Quelques femmes couvertes de mantes noires et accompagnées d'un écuyer, espèce de valet sans livrée, quelques *cavalleros* drapés de leurs larges manteaux, suivaient lentement les allées par lesquelles la procession devait passer. Selon un ancien usage, l'évêque de Madrid et le chapitre royal de San-Isidro venaient le jour des rogations bénir les fruits de la terre dans les jardins de Buen-Retiro. La faveur d'y suivre le clergé la tête découverte et un cierge à la main était fort briguée et difficilement obtenue; ordinairement les portes de cette royale demeure ne s'ouvraient que devant les grands d'Espagne qu'y appelait leur service.

Quand neuf heures sonnèrent à la grande horloge du palais, la procession parut à l'entrée de l'avenue; aussitôt les portes s'ouvrirent, la garde wallonne prit les armes et les cloches de la chapelle tintèrent à double carillon. Le catholicisme, qui célèbre si pompeusement ses fêtes en Espagne, déploie une magnifique simplicité dans celle des rogations; point de cierges ni de palmes semées de nœuds d'argent; point d'autels étincelans portés par de robustes lévites; point de riches bannières ni de pannonceaux armoriés; l'en-

cens et les fleurs sont les seules offrandes. D'abord marchaient en larges surplis blancs les prêtres et les chantres, puis les chanoines de San-Isidro vêtus de leurs amples robes de taffetas cramoisi et coiffés de la barrette verte; l'évêque de Madrid venait ensuite, il portait ses ornemens blancs; une chasuble de satin des Indes retombait sur son aube de dentelle, sa mitre était de drap d'argent; cinq blanches perles formaient sa croix pectorale, sa crosse était émaillée de blanc et d'argent, et son anneau pastoral n'avait qu'un seul et limpide diamant monté sur or mat. Quelques cavalleros vêtus de noir, l'épée au côté et le cierge à la main, allaient à la suite du prélat. La voix des chantres, les sons graves du basson résonnaient plus solennels sous ces vastes ombrages; on eût dit une de ces fêtes que la primitive église célébrait dans les champs, lorsque les temples des dieux de l'antiquité étaient encore debout.

Quelques groupes de promeneurs s'étaient réunis devant le palais dont la grande grille venait de s'ouvrir. A l'extrémité du premier vestibule, on distinguait la cour d'honneur; puis au-delà, un autre vestibule dont les portes donnaient sur les jardins intérieurs.

Un cavalier qui avait précédé la procession de quelques pas depuis qu'elle était entrée au Prado vint se placer en avant de tous les curieux dont les regards se tournaient vers l'intérieur de Buen-Retiro. C'était un homme de trente ans environ, de très haute taille, et d'une noble tournure. Son manteau, bordé d'un léger galon d'or, cachait à demi un pourpoint de drap de soie noire sur le côté gauche duquel était brodée la croix rouge de Calatrava; un chapeau à larges bords, orné d'un nœud d'émeraudes, ombrageait ses traits sévères et réguliers. Quoiqu'il portât sur sa poitrine les insignes de l'un des quatre ordres militaires et religieux du royaume d'Espagne, il était aisé de reconnaître à son teint d'une fraîche blancheur, à sa blonde chevelure, que ce cavalier n'était point espagnol et qu'il descendait de ces races du nord dont le sang ne se mêla jamais au sang arabe.

Il leva un moment les yeux vers les fenêtres du palais; puis il avança encore et se rangea à l'entrée du vestibule, devant la porte que gardaient des sentinelles armées de luisantes hallebardes.

La procession arrivait, elle passa lentement entre deux haies de spectateurs qui s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction pastorale de l'évêque. Le cavalier s'était aussi prosterné, il se releva au moment où les gentilshommes qui avaient obtenu la faveur de suivre le prélat venaient d'entrer; une sorte de combinaison instinctive le fit aller en avant; il marcha sans être bien sûr de ce qu'il allait faire, de ce qu'il allait répondre si on l'arrêtait au passage. Le chapeau bas, la contenance fière, impassible, il franchit le seuil. Aussitôt, les deux hallebardes des sentinelles retombèrent croisées derrière lui, il était entré. On pouvait payer de la vie une pareille témérité.

II.

Une heure plus tard, les tambours battaient aux champs, cent hommes du régiment de la *Chamberga* étaient sous les armes. La reine régente, Marie-Anne d'Autriche, sortait de Buen-Retiro pour aller à Notre-Dame-d'Atocha finir une neuvaine. L'étiquette avait réglé quel serait ce jour-là le vêtement de la reine, quelle route elle devait parcourir, quelles dames l'accompagneraient et combien de carrosses suivraient le sien. Cette souveraine, dont le sceptre touchait aux quatre parties du monde, n'avait pas même le pouvoir de faire asseoir devant elle quelqu'un pour lui faire compagnie durant le chemin.

Quand le royal cortége eut disparu au bout de l'avenue, tout sembla s'endormir dans le palais. De temps en temps une légère clameur s'élevait de la salle des gardes wallonnes et troublait seule le silence des vastes appartemens où quelques dames de service passaient comme des ombres. Au dehors, les oiseaux chantaient sous ces sombres allées du Prado, au pied desquelles semblaient venir s'éteindre le mouvement et le bruit de la grande ville de Madrid. Plus de silence encore et plus de solitude régnaient dans les jardins du palais; leurs riches parterres, leurs bosquets irréguliers, leurs immenses charmilles, étaient embaumés des doux parfums de mai; un vent tiède bruissait sous les larges feuilles du marronnier, et semait sur les gazons les blanches grappes de l'acacia.

Au-delà du grand parterre, sous un berceau de grenadilles et de roses de Gueldre, quelques voix de femmes s'élevaient douce-

ment; puis, parfois, une vague plainte d'enfant et quelque refrain monotone. A l'abri de ces feuillages sombres, semés de tant de fleurs, plusieurs dames étaient assises par terre sur des coussins; elles formaient un cercle au centre duquel un enfant de quatre ou cinq ans essayait de se tenir debout; une jeune dame agenouillée près de lui ne lâchait pas ses lisières de soie.

La pauvre petite créature avait un aspect chétif et triste, son teint, d'un blanc livide, sa bouche pâle et entr'ouverte, accusaient des souffrances continuelles; son corps amaigri semblait perdu dans les immenses plis d'un fourreau de satin bleu, et son front disparaissait sous un béguin garni de dentelles de Flandre.

Un peu à l'écart et cachée sous les larges touffes d'un laurier-rose, une jeune fille lisait debout, elle avait quinze ou seize ans; sa taille frêle était encore celle d'un enfant, mais les traits de son visage, l'expression de sa physionomie annonçaient une de ces organisations hâtives qui n'ont point d'adolescence. Ses cheveux, d'un blond cendré, étaient cachés sous une petite calotte de velours noir, une robe de damas violet à manches justes retombait sur sa jupe de taffetas blanc; elle ne portait d'autres bijoux que deux magnifiques perles aux oreilles. Cet enfant, c'était le roi d'Espagne, Charles II; cette jeune fille, c'était sa sœur, l'infante doña Marguerite d'Autriche, la fiancée de l'empereur Léopold.

— Doña Séraphina, dit une des dames à la berceuse qui tenait les lisières du roi Charles II, doña Séraphina, avancez un peu par ici; sa majesté me paraît incommodée du soleil.

— Sainte Vierge! ne parlez pas ainsi tout haut, doña Catalina; sinon, le savantissime docteur don Antonio de la Muleta va nous faire rentrer sur-le-champ.

— Il s'en garderait! répliqua une des menines de l'infante en ouvrant un petit parasol si ingénieusement fait, que plié il représentait un oiseau; le grave docteur est à cheval sur ses ordonnances, celle de ce matin porte une promenade de deux heures après le déjeuner de sa majesté.

— Le déjeuner aussi était une ordonnance de sa façon. Dieu nous assiste! l'apothicaire, maître Bartholomé Sanguijuela aura, pour peu que ceci dure, la place de maître-d'hôtel du roi... Doucement

donc, doña Séraphina, si vous lâchez ainsi les lisières de sa majesté, elle va tomber.

La berceuse roula autour de son bras le large cordon de soie, et s'agenouillant devant le roi qui pleurait et criaillait, elle lui dit: —Votre majesté ne peut marcher seule; elle a failli se laisser tomber l'autre jour; si un pareil malheur arrivait, madame la gouvernante serait capable de me faire mettre à la tour de Ségovie; et puis, il ne faut pas que votre majesté se fatigue; elle donne demain audience aux ambassadeurs, et il faut que du moins elle puisse se tenir debout.

Le roi se prit à crier si fort, qu'il coupa la parole à la berceuse; on essaya de l'apaiser; sa sous-gouvernante, sa nourrice, toutes les dames de service, s'empressèrent autour de lui; le médecin, qui ne s'éloignait jamais, accourut.

— Ce n'est rien, dit-il, en tâtant gravement le pouls du petit roi dont le visage un moment animé redevenait blême et stupide, ce n'est rien; il faut encore à sa majesté une promenade de trois quarts d'heure dans la grande allée.

Les dames se levèrent, la sous-gouvernante prit le roi dans ses bras, et quelques valets de pied qui se tenaient à distance vinrent transporter les tapis et les coussins. La berceuse et la nourrice déployèrent une espèce de dais sous lequel marcha la sous-gouvernante assistée du médecin; tous deux contenaient à grand'peine le pauvre petit roitelet qui, contrarié de cette promenade, pleurait, jetait les hauts cris, et voulait absolument marcher.

La menine avait couru vers l'infante. — Madame, dit-elle, votre altesse royale va venir dans la grande allée: telle est la suprême ordonnance du célèbre docteur don Antonio de la Muleta; il l'a très distinctement prononcée, non en latin, mais en assez bon espagnol... Ah! le maudit Catalan!

La princesse mit en souriant un doigt sur sa bouche, et attira sa menine vers elle; toutes deux se blottirent sous les branches touffues du laurier-rose, et regardèrent à travers le feuillage le groupe qui s'éloignait; par une distraction inouïe on les avait oubliées.

La princesse se leva, fit lentement le tour du berceau appuyée sur la menine et s'écria: — Il n'y a plus ame qui vive... Nous som-

mes seules; je peux m'asseoir sur ce gazon... Ritta, qu'on est bien ici!...

Pour la première fois de sa vie, son regard ne trouvait personne dans un rayon de cinquante pas autour d'elle; cette solitude inaccoutumée lui donna comme un frisson de crainte et de joie; elle se serrait contre la menine, qui avait aussi presque peur, en répétant: — nous sommes seules, Ritta!... Puis, rassurée, elle s'assit sur une pente où l'herbe croissait verte et menue. Au-dessus de sa tête un rosier de Gueldre étendait ses rameaux flexibles à l'extrémité desquels s'épanouissaient des fleurs d'un blanc neigeux; la grenadille mêlait ses étoiles rouges aux grappes d'un jeune cytise, et secouait ses parfums autour de la princesse. Elle cueillit une rose de Gueldre, et dit avec mélancolie:

— Ritta, j'aimerais mieux cette fleur dans mes cheveux que la couronne qui m'attend.

— Ah! madame, s'écria la menine, une couronne impériale!...

— Oui, reprit la princesse, j'aime mieux cette pauvre fleur si blanche, si frêle; tu n'en voudrais pas toi, Ritta, pour remplacer ta couronne ducale...

La menine cueillit une rose, la mit dans ses cheveux un moment, puis elle la jeta et secoua la tête avec un geste charmant d'orgueil et de coquetterie enfantine. La princesse sourit tristement, et dit:
— Ma belle duchesse de Sandoval, quel est l'heureux cavalier au quel tu donneras le chapeau de grand d'Espagne, et le droit de se couvrir devant le roi?

— Je supplie votre altesse de croire que je n'en sais encore rien, répondit la menine en rougissant; je n'y ai même pas encore songé... Je me trouve si heureuse sans seigneur et maître!

— Oui, tu es heureuse, plus heureuse que moi, Ritta, murmura la princesse en laissant aller sa tête fatiguée sur l'épaule de la menine: elles restèrent ainsi gracieusement enlacées et immobiles comme les statues de marbre qui décoraient les jardins.

Une tendre amitié unissait le cœur de ces deux jeunes filles dont l'une était née sur le trône, et l'autre appartenait au plus noble sang espagnol; elles formaient pourtant un parfait contraste; peut-être par cette seule raison s'aimaient-elles si sincèrement. Doña Christina de Sandoval, l'unique héritière d'une des plus anciennes

familles de la monarchie, était une grande et belle fille aux yeux noirs, au teint espagnol; le sourire errait toujours sur sa bouche gracieuse; elle ignorait les larmes, et n'avait encore trouvé que des joies dans ce monde où le hasard lui donna une place si enviée; son regard riant était celui d'un enfant, et les passions n'avaient marqué d'aucune ride précoce ce front de vingt ans. Orpheline, dès le berceau, et menine de l'infante, elle n'était jamais sortie du palais, et ignorait tout ce qui se passait hors du splendide horizon de la cour. Marguerite d'Autriche, plus jeune de quatre ans, était grave et pensive, comme si une longue expérience lui eût déjà appris la vie. Il y avait la trace de profonds soucis sur ce front si jeune, et ces yeux mélancoliques révélaient les pensées et les passions d'un autre âge : cette frêle existence avait trop rapidement mûri.

L'infante demeura ainsi quelques momens comme absorbée dans une idée fixe; il y avait des larmes sous ses paupières, ses petites mains jointes reposaient sur un volume des œuvres de sainte Thérèse, ouvert sur ses genoux; on eût dit qu'elle priait. La menine n'osait interrompre ce silence et cette profonde rêverie; son regard distrait suivait des oiseaux sous les branches d'un marronnier. Tout à coup elle serra vivement le bras de l'infante et s'écria :

— Madame! oh! mon Dieu! madame! que Notre-Dame-del-Pilar nous protége!

— Qu'as-tu, Ritta? dit la princesse en se levant avec une sorte d'effroi.

— Il y a un homme ici! répondit la menine toute tremblante et en se serrant contre la princesse. Il est là.... là, sous ce marronnier....

— N'aie pas peur, Ritta, n'aie pas peur! s'écria la princesse; son regard fier et irrité chercha un moment devant elle; puis il s'arrêta sur un cavalier qui sortit du bosquet et demeura debout à dix pas, la tête découverte et une main sur sa poitrine. A cet aspect elle pâlit, ses genoux ployèrent, et elle dit en mettant sa main sur la bouche de la menine, qui criait et appelait à l'aide: — Tais-toi, Ritta, tais-toi!

Le cavalier s'approcha lentement; on sentait son cœur battre violemment sous la croix de Calatrava: il mit un genou en terre devant la princesse et ne put parler.

— Blomberg, dit-elle en abaissant un regard ineffable d'inquiétude et de joie sur cet homme qui tremblait, prosterné devant elle, Blomberg, comment êtes-vous entré ici?... Pourquoi y êtes-vous venu?... Hélas! imprudent! il y va de votre vie.

— Je le sais, madame, répondit-il d'une voix brève et triste; mais que vaut ma vie à présent?...

Un bruit de pas et de voix qui s'approchaient fit taire brusquement le cavalier. L'infante lui tendit une main qu'il toucha de ses lèvres, et de l'autre lui montra vivement les branches touffues du laurier-rose; puis, passant son bras sous celui de la menine stupéfaite, elle alla au-devant de ceux qui la cherchaient.

La gouvernante accourait, suivie de plusieurs dames. Elle fit mine de se jeter aux pieds de l'infante, et s'écria tout effarée : — Que Dieu me pardonne cette inconcevable distraction. Votre altesse était seule!...

— Le malheur n'est pas grand, répondit la princesse; d'ailleurs j'avais Ritta....

— Mais l'étiquette! madame, interrompit vivement la gouvernante, l'étiquette a été oubliée!... Nous ne devons jamais quitter votre altesse... Puis, tournant ses petits yeux fauves sur la menine, elle ajouta :

— Doña Christina est bien pâle!... Jésus! mon Dieu! votre altesse aussi me paraît troublée.... Nous avions cru entendre des cris.....

— Un enfantillage de Ritta, dit froidement la princesse, déjà rassurée et maîtresse d'elle-même; elle a eu peur d'une abeille qui est venue étourdiment se jeter dans ses cheveux.

La menine secoua sa belle chevelure noire et dit, en essayant de rire : — Oh! oui, j'ai eu peur! et j'ai crié comme une sotte.

La gouvernante passa sa main sèche sur les boucles soyeuses qui retombaient gracieusement autour du visage de la jeune fille, et dit avec sévérité :

— Il n'y a rien de si malséant et de si laid que de montrer ainsi ses cheveux. Selon l'usage établi sous la reine Anne, quatrième épouse du roi Philippe II, les menines doivent porter, pour l'ordinaire, l'escofion de velours violet, relevé de passe-poils et nœuds d'argent.

— L'escofion avec des nœuds tombans! murmura Ritta, c'est

ainsi que se coiffait ma grand'mère au temps qu'elle était menine de l'infante doña Maria : je ne veux pas ressembler à un portrait de famille.

— Votre altesse va rentrer, dit la gouvernante ; le roi est dans ses appartemens.

— Déjà ! s'écria l'infante, en jetant autour d'elle un regard inquiet et rapide.

— L'*Angelus* vient de sonner, madame, et, le jour des rogations, il est d'usage que les infantes d'Espagne aillent dire l'*Ave Maria* dans la chapelle.

III.

Aussitôt après l'*Angelus* l'infante s'était retirée dans sa chambre à coucher. Cette vaste et somptueuse pièce ressemblait plutôt à une chapelle qu'à l'asile mystérieux où une jeune fille se plaît à endormir ses rêves. Les chefs-d'œuvre de Velasquez et de Murillo couvraient les panneaux encadrés de dorures ; les vastes candélabres avançaient entre les boiseries leurs bras chargés de bougies ; de tous côtés semblaient sortir d'austères figures de martyrs et de saints dont les regards veillaient sur ce sanctuaire. Un dais de velours rouge, empanaché de longues plumes blanches et brodé aux armes de Castille, surmontait le lit, placé sur une estrade ; devant, il y avait un fauteuil et un prie-dieu. La toilette, recouverte d'un tapis frangé d'or et toute jonchée de fleurs artificielles, ne ressemblait pas mal à un reposoir. On ne voyait d'ailleurs autour de la chambre point d'autres siéges que des coussins : l'étiquette voulait que, chez l'infante, personne ne pût s'asseoir autrement que par terre. D'épais rideaux, devant lesquels retombait encore une double jalousie, arrêtaient le jour et ne laissaient pas pénétrer un rayon de soleil dans cette chambre fraîche et sombre comme une vieille église.

L'infante venait de se mettre au lit pour faire la sieste ; Ritta, debout à son chevet, agitait lentement un large éventail de plumes ; quelques dames jasaient ou sommeillaient à l'autre extrémité de la chambre. Un petit chien lion était couché sur le carreau du prie-dieu ; de temps en temps il secouait ses longues soies blanches et s'agitait avec un sourd grognement : alors Ritta lui imposait silence

d'un coup d'éventail, et regardait les dames d'honneur en mettant un doigt sur sa bouche. Bientôt elles crurent que la princesse s'était endormie : elle pleurait tout bas, les mains jointes, le visage tourné vers un Christ d'ivoire suspendu à son chevet. Tout à coup elle se tourna, et, attirant la menine, elle la fit asseoir au bord du lit; elles étaient ainsi cachées toutes deux sous les vastes plis du velours, et leurs voix pouvaient murmurer sans écho entre les oreillers de satin :

Alors l'infante dit tout bas : — Je ne veux pas aller en Allemagne, Ritta; je ne le veux pas!

La menine ouvrit ses grands yeux et hocha la tête d'un air inquiet et effrayé qui allait mal à sa riante figure.

— Hélas! continua la princesse en répondant à cette muette interrogation, je t'avais caché quelque chose, ma Ritta. Combien de fois, quand tu me demandais la cause de mes tristesses, j'ai eu sur les lèvres le récit de ce qui s'est passé pendant ce voyage de l'Escurial, où tu ne m'as pas suivie. Oh! si tu savais!... Ces dames n'écoutent-elles pas, Ritta?

La menine jeta un coup d'œil dans la chambre et fit un geste négatif; puis elle se pencha sur la princesse; leurs joues se touchaient. Elle attendait avec une naïve anxiété quelque grande confidence; mais d'abord elle n'ouït, entre des sanglots étouffés, que ces mots étranges :

— Je n'irai pas en Allemagne; je veux entrer au monastère de *las Huelgas!*... D'autres infantes d'Espagne y sont mortes..... Que ces bienheureuses prient pour moi!

La jeune duchesse de Sandoval avait une de ces bonnes ames qui compatissent facilement aux peines d'autrui. Elle se prit à pleurer aussi et à baiser les mains de l'infante, en disant :

— Seigneur Jésus! qu'est-ce donc que ceci? Votre altesse va se rendre malade avec ce grand chagrin.

Puis, rapprochant dans son esprit l'événement du matin et cette mystérieuse explosion de larmes et de résolutions étranges, elle ajouta, n'osant faire la moindre question :

— Votre altesse a été si effrayée à la vue de ce cavalier...

L'infante se souleva, joignit les mains avec angoisse, et dit d'une voix brisée :

— Il est là maintenant! Que faire, mon Dieu! que faire? Ritta, il court risque de la vie; il faut le sauver; il le faut! Mais comment?..

— Hélas! je n'en sais rien, répondit la menine toute déconcertée. Il y a des corps-de-garde à chaque porte, et quant à passer par dessus les murs, à moins que son ange gardien ne lui prête ses ailes...

— Tu crois que c'est impossible? Mais, Ritta, on se sauve de la plus étroite prison, on trompe la plus vigilante sentinelle. Des prisonniers d'état ont pu s'échapper de la tour de Ségovie...

— L'entrée du palais est mieux gardée que la porte d'une prison, observa naïvement la menine. Dans les livres que j'ai lus, il y a bien des exemples de cavaliers qui s'échappent de captivité; mais ils ne sont pas enfermés dans des jardins clos d'une grande muraille. Ils ont des cordes, des échelles de soie; ils passent par-dessus des balcons...

— Ritta, interrompit l'infante, avec de l'or, beaucoup d'or, il sera aisé de gagner quelque valet de pied. Blomberg, revêtu de sa livrée, pourrait passer sans être remarqué.

— Blomberg! répéta la menine, comme si elle eût cherché dans sa mémoire quelque parenté espagnole à ce nom étranger; mais il ne lui revint pas que de près ou de loin il appartînt à la grandesse.

— N'y a-t-il pas ici un homme à qui l'on puisse se fier? continua la princesse. Ne connais-tu personne, Ritta?

— Peut-être Périco. C'est un grand nègre qui sert dans les appartemens de votre altesse. Ce matin, il portait le coussin de madame la gouvernante. Je lui ai parlé une fois.

— Eh bien! il faut le gagner. Tu lui donneras cent, deux cents doublons; tu lui feras jurer par son baptême de garder ce secret, même en confession. Il cherchera Blomberg, il lui mettra sa casaque galonnée, son chapeau monté, et ce soir, ce soir encore...

— Et si je m'adressais plutôt à quelque valet allemand? dit la menine avec intention. Ce cavalier est allemand.

— Non, non! interrompit vivement la princesse, ils sont tous des créatures du père Nitardho; et que Dieu me garde qu'il vienne à savoir ceci! Blomberg est son parent, son proche parent.

— Eh bien alors! que craint votre altesse? dit la menine qui ne devinait absolument rien.

— Ah! Ritta, le père Nitardho est un homme ambitieux!

— Il est dévoué aux intérêts de l'empereur; il désire passionnément le mariage de votre altesse.

— Hélas! ma pauvre Ritta, dit tristement la princesse, moins que tu ne crois; mais sur un soupçon de ce qui s'est passé, il sacrifierait Blomberg pour se justifier. Tu es trop simple et trop candide pour voir le fond de ces grandes menées politiques au succès desquelles un homme ambitieux sacrifie tout, tout, jusqu'aux liens du sang et ses plus chères affections. Oh! que de malheurs je vois venir sur moi! Mais que Blomberg soit sauvé, et je saurai avoir une volonté, Ritta... Je resterai en Espagne.

— Le roi est si faible et si souffrant! fit la menine avec un soupir qui n'était point triste.

— Reine! reine d'Espagne! dit l'infante, dont les yeux s'animèrent. Mon frère! pauvre enfant! Dieu lui donne longue vie! Mais s'il venait à mourir!... Ritta, ma sœur de France songe déjà à son héritage. Mais, sur mon ame! je ferais comme la reine Isabelle, je soutiendrais mon droit à la tête des miens, et la couronne d'Espagne ne passerait pas sur une tête française.

— Dieu et le testament du feu roi nous en préserveront, dit la menine avec gravité.

— Si j'étais reine! interrompit l'infante avec émotion, si j'étais reine! Va, Ritta, je n'oublierais pas ceux qui m'ont bien servie, ceux qui m'ont aimée. Le cœur des souverains doit avoir bonne mémoire; il doit être fidèle à ses amis et à ses ennemis.

En ce moment on entendit sous les fenêtres comme un bruit de pas et de voix qui venaient des jardins. L'infante pâlit et serra le bras de Ritta; toutes deux écoutèrent un moment; le bruit passa.

— Qu'est-ce donc? demanda la menine en avançant la tête avec précaution hors des rideaux; ces gens qui viennent de passer ont failli éveiller son altesse.

— C'est l'infant don Juan d'Autriche qui se rend chez la reine, répondit une dame à voix basse.

— Comment! par les jardins?

— Il aurait dû, selon l'usage, entrer par la grande galerie; mais une contestation est survenue au sujet de la préséance; et, pour

ne pas faire brèche au cérémonial, le prince est entré au palais par les jardins.

La menine rentra sous les rideaux, et sourit d'un air rassuré.

— Quel supplice! murmura l'infante, si on l'avait vu!... Ritta, il faut se décider... Comment vas-tu faire?

Elle se leva.

— Je vais, dit-elle, me glisser dans la première salle, et de là, j'aviserai au moyen de parler à Périco; je lui donnerai une grosse somme.

— Tout ce qu'il te demandera, Ritta; paie bien sa discrétion, que je puisse y compter.

— Oui, madame, avec de l'or, beaucoup d'or, je l'aurai corps et ame. Je vais l'aller trouver, le temps presse...

Elle s'interrompit subitement, passa ses mains dans les larges poches de sa jupe, les secoua d'un air consterné, et dit après un moment de silence : — Mais je n'ai pas un maravedis, ni votre altesse non plus!

L'infante se souleva vivement, et s'écria :

— Que dis-tu? et la bourse de mes aumônes, et l'argent qui sert à payer mes vêtemens, mes bijoux?.... la caisse de mes dépenses?.....

— Madame la gouvernante en a la clé; jamais votre altesse n'a manié une seule pistole, ni moi non plus.....

La princesse baissa la tête sur ses mains, et dit avec amertume :

— C'est vrai!..... Au milieu de la souveraine puissance, une complète pauvreté, une dépendance continuelle... Des trésors sous ma main, autour de moi des gens qui me parlent à genoux, et je ne peux disposer de rien, et je subis la loi de tous ces respects qui m'environnent!..... Ritta, ceci changerait, je le jure, si jamais.....

Elle s'interrompit, porta les mains à sa tête, et détachant les deux perles qui retenaient derrière l'oreille les boucles dorées de ses cheveux, elle les donna à la menine en disant :

— Ceci vaut bien plus de deux cents doublons. Va trouver Périco, et dis-lui que c'est moi, moi l'infante, qui paie ainsi sa discrétion.....

— Sainte Vierge ! de si riches bijoux ! J'ai ouï dire que ces perles étaient d'un prix inestimable.....

Un bruit soudain fit taire la menine; les fenêtres s'ouvrirent tout à coup, le grand jour pénétra dans la chambre, et la voix de madame la gouvernante s'éleva, exacte et monotone comme une horloge.

— Quatre heures viennent de sonner, dit-elle, votre altesse va s'habiller pour se rendre chez la reine.

Ritta tira les rideaux d'une main; de l'autre, elle serra vivement les deux perles. L'infante resta assise sur son lit, les cheveux en désordre, les yeux fatigués de pleurs. On la revêtit d'une robe de satin gris et d'une espèce de manteau noir qui retombait par derrière en s'arrondissant comme une chasuble; sa longue chevelure fut emprisonnée sous un toquet de velours que surmontait une magnifique plume de héron; une chaîne de pierreries, attachée autour de son collet fermé, soutenait un précieux reliquaire. Quand les menines eurent achevé sa toilette, sa gouvernante lui présenta les gants, l'éventail et le mouchoir; puis, donnant son dernier coup d'œil d'inspection, elle s'écria : — Jésus, Maria ! votre altesse est sans boucles d'oreilles !....

— Je mettrai mes boutons d'opale.

— Votre altesse portait ce matin ses perles.

— Je les ai quittées.

— Cherchez-les, doña Séraphina, dit la gouvernante à une dame qui s'empressa de regarder sur la toilette et sur le lit.

L'infante s'avança vivement.

— Assez ! dit-elle, et son regard irrité fit baisser la vue à toutes, assez ! Suis-je un enfant à la lisière, qu'on veuille me diriger ainsi dans les plus puériles actions?..... Ne m'est-il pas même permis de choisir entre deux parures?..... Silence ! madame la gouvernante; je défends qu'on reparle de ceci.

Ritta s'empressa d'apporter les opales; l'infante les mit elle-même, et dit en serrant la main de sa menine : — Je te dispense de me suivre chez la reine; va m'attendre dans la grande salle.

On ouvrit les portes; l'infante sortit avec sa suite; la menine se glissa derrière le nègre, qui vint prendre le chien-lion de la

princesse, et lui dit rapidement : — Dans une heure, au grand salon..... j'ai des ordres à te donner..... à toi seul.

L'infante traversa lentement la grande galerie qui séparait ses appartemens de ceux de la reine. Il y avait dans sa contenance quelque chose de résolu, de profondément triste, qui frappa tout le monde. Quand elle fut à la porte du cabinet de la reine, elle commanda à sa suite de s'éloigner, et resta seule en face de la camarera-mayor, qui se tenait debout contre la porte entr'ouverte du cabinet. De cette place on pouvait voir et entendre tout ce qui s'y passait.

La reine était assise devant une table et sa main fouillait avec distraction un monceau de lettres et de papiers ; ses traits sombres et mesquins étaient comme encadrés dans les amples barbes noires de sa coiffe ; elle portait le deuil rigoureux que l'étiquette impose pour la vie aux veuves des rois d'Espagne. Don Juan d'Autriche, le bâtard légitimé de Philippe IV et de la Calderona, était debout à son côté. C'était l'homme du monde qu'elle haïssait et redoutait le plus ; il l'avait blessée dans son orgueil et dans ses affections ; le testament du feu roi lui donnait, malgré elle, place au conseil, et il s'était hautement déclaré contre le père Nitardho.

Don Juan représentait un parti puissant qui avait résolu de rabaisser l'influence étrangère, et de renvoyer le confesseur de la reine ; sa popularité était grande ; les *madrilenos* l'aimaient pour sa bonne mine ; car, il n'avait pas la taille chétive et le visage étiolé des derniers princes de la maison d'Autriche ; ce sang dégénéré se ravivait en lui ; il était brun et beau comme sa mère. La reine le comparait, malgré elle, aux enfans issus de son union avec le feu roi, et s'étonnait que la plus noble souche eût produit de si pâles rejetons.

Don Juan avait long-temps sollicité cette audience que redoutait la régente ; les premières paroles furent de part et d'autre politiques et mesurées ; mais il s'agissait d'intérêts trop présens, d'inimitiés trop vives, de prétentions trop tenaces, pour que l'entretien pût se passer en vagues propos. Don Juan posa nettement la question, et demanda le renvoi du père Nitardho, au nom du conseil, de la grandesse et du peuple.

— Que votre majesté y prenne garde, dit-il, elle perdra de son

autorité si elle persiste à maintenir des étrangers dans le gouvernement de l'état; l'empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, ne fit que cette seule faute; elle lui suscita des années de guerre intérieure. On ne veut que des Espagnols en Espagne. Que le bon père retourne en Allemagne, et son départ pacifiera cette cour où il n'a que des ennemis.

— Des ennemis! interrompit la reine, jusqu'ici il ne s'en est déclaré qu'un seul, et c'est vous...

— J'ai porté la parole pour tous devant votre majesté, personne ne me démentira : Castrillo, Loyola, Peñaranda, Oropeza, tous les grands du conseil, demandent l'exil du père Nitardho; ils l'exigent...

— Ils l'exigent! interrompit la reine en dissimulant mal sa colère et ses inquiétudes sous une froide hauteur; ils l'exigent!... Et c'est à moi, la reine régente, qu'on ose parler ainsi! Le conseil de Castille outrepasse ses prérogatives; il va jusqu'à l'insolence et à la rébellion...

— A Dieu ne plaise, madame! tel est son respect pour les décisions de votre majesté, que si elle persiste, messieurs du conseil se démettront de leurs charges, et laisseront le père Nitardho seul à la tête du gouvernement.

Cette menace épouvanta la reine; elle l'avait déjà pressentie dans la fière attitude que les membres du conseil prenaient avec son confesseur. Un profond dépit perçait à travers sa contenance impassible; elle froissa le papier qui se trouva sous sa main, et dit après un silence : — On s'est expliqué par votre voix; on prétend que je choisisse entre mon confesseur et le conseil de Castille; je m'explique à mon tour, et je dis que si je me vois forcée d'éloigner l'homme de ma confiance, celui dont les conseils me soutiennent dans les peines amères de ma grandeur, j'abdiquerai mon titre de régente, et je me retirerai en Allemagne.

— Votre majesté a mal réfléchi sur un tel projet, répliqua don Juan peu ému de cette menace; elle oublie que les reines veuves ne sortent pas d'Espagne : si le séjour de la cour, si le soin des affaires leur semblent trop pesans, une retraite leur est ouverte; le couvent de *las Descalzas reales* a été fondé pour les recevoir.

La reine se leva ; son visage ordinairement si pâle s'était animé ; elle dit d'une voix brève : — J'aviserai... Bientôt le conseil saura ma décision, et vous aussi, monsieur le grand-prieur de Malte... Assez.

Mais don Juan n'était point homme à ne pas achever ce qu'il avait à dire, et au lieu de se laisser congédier, il répliqua d'un ton respectueux : — Quelle que soit la volonté de votre majesté, elle me trouvera toujours soumis. J'ai parlé au nom du conseil, et je la supplie de croire qu'aucune inimitié personnelle ne m'anime contre le père Nitardho. Je ne me plains que de son élévation et de ses menées pour éloigner une alliance que toute l'Espagne désire. Je sais tout ce qu'il a fait pour rompre le mariage de l'infante...

— Ceci est une calomnie insigne ! interrompit la reine ; tous les jours le père Nitardho me presse d'accomplir mes promesses à l'empereur.

— Alors pourquoi a-t-il environné la princesse de gens qui ne lui parlent que de la mauvaise santé du roi ? Pourquoi lui a-t-il donné pour professeur de langue allemande un certain Blomberg, son parent, qui a osé entretenir son altesse des droits que lui donne, au préjudice de sa sœur aînée, le testament du feu roi ?...

A ces mots, il se fit un léger bruit dans la galerie, et don Juan levant les yeux vit l'infante à dix pas devant lui ; elle s'avança et vint se prosterner aux pieds de la reine qui se hâta de la relever.

— Madame, dit-elle en lui baisant les mains, que ne dépend-il de moi qu'il ne vous soit fait aucun déplaisir !...

Puis se tournant vers don Juan, elle le mesura d'un regard qui semblait le défier.

Alors il ajouta sans s'émouvoir : — Toutes ces intrigues ne sauraient influencer son altesse ; elle sait que ce n'est pas en Espagne qu'il y a pour elle une couronne : le roi, Dieu garde sa vie ! régnera sur nous long-temps...

Don Juan n'avait pas achevé ces mots, qu'un gentilhomme de la chambre accourut tout pâle et troublé ; il s'adressa à la camarera-mayor, qui entra sur-le-champ chez la reine. Le roi venait d'être saisi de convulsions entre les bras de sa gouvernante, la marquise de los Velez.

A cette nouvelle, l'infante et don Juan se regardèrent ; tous deux avaient pâli. La reine s'écria !

— Jésus! mon Sauveur! cette croix est-elle la dernière? Vous m'éprouvez, mon Dieu, que votre volonté soit faite!...

Elle retomba affaissée sur son fauteuil. Don Juan s'inclina devant l'infante et lui dit d'une voix émue :

— Dieu protége l'Espagne, il nous conservera le roi... Si sa volonté nous l'ôtait, la grandesse et le conseil de Castille prouveraient à votre altesse quel est leur dévouement au bien de l'état...

— La grandesse, oui, elle est loyale et fidèle, interrompit l'infante; mais le conseil!... Ses prétentions sont une injure à la majesté royale, et vous avez été bien hardi de vous en faire l'interprète... Point de réplique, don Juan! songez devant qui vous parlez, et souvenez-vous que le moment est peut-être venu où il faudra que l'on m'obéisse.

Le sang de Philippe II venait de se révéler dans l'attitude et dans la menace de cette jeune fille; son front calme et hautain, ses prunelles sombres et changeantes rappelaient les traits de son bisaïeul. Don Juan baissa le regard devant elle, mais ce mouvement de crainte passa comme la rougeur subite qui était montée à son front. Imprudente! pensa-t-il, tu m'as menacé trop haut!

Et saluant fièrement, il sortit pour se rendre dans les appartemens du roi.

A minuit, personne encore ne dormait dans le palais, le roi était à l'agonie. Cette fatale nouvelle n'avait pas encore transpiré au dehors, mais les gens attachés à la cour étaient dans l'inquiétude d'un évènement qui eût troublé la paix de toute l'Europe et changé en Espagne l'ordre de succession.

L'infante veillait dans sa chambre à coucher. On n'avait pu la décider à se mettre au lit; de quart d'heure en quart d'heure, elle envoyait demander des nouvelles du roi. Assise devant son prie-dieu, les mains jointes sur un livre de prières, elle reposait sa tête sur l'épaule de la menine agenouillée à ses côtés; plus loin, deux dames parlaient à voix basse. Une profusion de bougies éclairait la chambre comme une chapelle ardente, et leurs clartés mouvantes semblaient donner la vie à ces pâles figures de saints qui se dressaient entre les lambris. A travers les fenêtres entr'ouvertes on sentait venir le parfum des jardins; un silence profond régnait au dehors, et depuis long-temps l'oreille attentive de la menine n'en-

tendait plus rien que le bruit du vent et le murmure lointain des fontaines.

Tout à coup le chien-lion qui sommeillait aux pieds de l'infante hérissa ses longues soies et s'élançant sur le balcon, il aboya avec fureur. Au même instant, il sembla qu'un chapeau d'homme passait devant les persiennes entr'ouvertes, ce fut comme une apparition.

— Qu'est-ce? Qui va là? cria une des dames épouvantées.

— Personne, il n'y a absolument personne, fit la menine en allant au balcon.

Une pâleur subite avait couvert le visage de l'infante,

— Es-tu folle, Séraphina, avec tes visions? dit-elle d'une voix fort émue, tu m'as fait peur...

— Que votre altesse se rassure, dit l'autre dame en souriant; s'il y a par ici quelque fantôme, don Juan va le conjurer; le voilà qui passe sortant de chez le roi.

Alors la lueur des flambeaux et le bruit des pas arriva jusqu'à l'infante, qui s'était levée; puis, après dix minutes, elle entendit comme une plainte éloignée. Ritta quitta le balcon, elle était tremblante.

— Jésus, Maria! fit-elle, j'ai eu froid par là. Il va pleuvoir, la nuit est si obscure, qu'on ne voit rien à deux pas devant soi...

— Fais fermer les fenêtres, Ritta, dit la princesse en tombant à genoux sur son prie-dieu.

IV.

Charles II fut, pendant plusieurs jours, entre la vie et la mort, et quand une pénible convalescence succéda à cette agonie, il parut à tous que jamais ce débile enfant, rejeton sans sève de la vieillesse du feu roi, ne pourrait devenir un homme. Toutes les ambitions restèrent éveillées devant sa succession; le parti français, qui prenait pour chef don Juan d'Autriche, tournait ses regards vers la reine, épouse de Louis XIV, et voulait marier l'infante en Allemagne, afin qu'épouse d'un souverain étranger elle devînt étrangère aussi aux Espagnols; le parti allemand allait par la même voie à un but différent, il voulait donner l'infante et la couronne d'Espagne à l'empereur Léopold. Au milieu de ce conflit

d'intérêts passionnés, de sourdes menées, le père Nitardho, ostensiblement dévoué au parti allemand, agissait secrètement pour rompre cette alliance; la volonté de la reine, l'opinion nettement formulée du conseil, avaient forcément entraîné son adhésion, mais il comptait sur la résistance de l'infante. Dès que le danger de son frère lui eut montré le trône si proche, elle avait en effet supplié la reine de rompre les négociations du mariage. A cette déclaration, toute la cour s'était émue; elle mécontentait également les deux partis. Alors le père Nitardho, fort de la volonté de l'infante, se déclara pour elle et se disposa à la soutenir près de la reine, dont il gouvernait toutes les décisions. La maladie du roi avait fait trève aux hostilités du conseil, et le père Nitardho profitait de cette espèce de trève; mais sa position devint très difficile quand le danger du roi fut passé; les deux partis se réunirent contre lui, ils l'accusèrent de la résistance de l'infante et n'attendirent qu'un prétexte pour le précipiter du haut de sa faveur; les courtisans étaient unanimes dans leur haine, la reine seule le soutenait contre tous.

Cependant, l'infante vivait plongée dans une morne langueur; ni les graves intérêts, ni la sourde lutte qui s'engageait autour d'elle ne pouvaient la tirer de son abattement; elle se laissait conduire à travers les devoirs minutieux que lui imposait l'étiquette, avec une docilité indifférente qu'on ne lui avait guère connue; elle ne parlait volontiers qu'à Ritta et passait chaque jour de longues heures en prières. La menine avait tout à coup perdu son insouciante gaieté; elle portait au cercle de la reine une contenance aussi grave que celle de madame la gouvernante, et donnait une attention inquiète à toutes les nouvelles qui y circulaient; souvent son regard troublé interrogeait la physionomie plus contenue de l'infante, et elle semblait se rassurer en la trouvant fière et tranquille. Il y avait alors entre ces deux jeunes filles le poids d'un terrible secret et les anxiétés d'une incertitude que rien ne venait éclairer. Depuis cette fatale nuit qui suivit le jour des rogations, le nègre Périco avait disparu, et qui pouvait dire comment il avait accompli les ordres qui lui avaient été confiés?

Don Juan d'Autriche n'était pas retourné dans son prieuré de Consuegra; la maladie du roi lui servait de prétexte pour rester à la cour; il s'y posa fièrement contre le père Nitardho. La reine s'en

vengeait en le traitant publiquement avec une froide hauteur, et parfois en l'attaquant d'amères paroles. Don Juan opposait une impassible opiniâtreté à ces dépits de femme; il se montrait assidu au cercle de la reine, et semblait ne pas s'apercevoir qu'elle ne l'y voyait qu'avec une craintive colère.

Un soir d'audience, la reine était avec beaucoup de gens de la cour dans la grande galerie. Cette magnifique pièce, qui servait à la réception des ambassadeurs, donnait sur les jardins. Le plafond, peint en bleu d'outre-mer et sillonné d'arabesques d'or, s'appuyait sur une corniche au-dessous de laquelle retombaient les larges plis d'une tenture de damas. On n'y trouvait point cet admirable pêle-mêle de sujets sacrés et profanes que les grands maîtres de l'école espagnole jetèrent sur les murs du Buen-Retiro. Une longue file de portraits régnait seule sur les lambris dorés : c'étaient tous les rois et les princes de la monarchie. Don Pelayo, le brave montagnard, commençait cette noble série, qui finissait à Philippe IV. Le génie de Velasquez avait admirablement rendu le mélancolique visage du dernier roi; il semblait sortir de son cadre et présider encore aux fêtes cérémonieuses de cette cour, sur laquelle il régna si long-temps.

L'infante était assise à la droite de sa mère; le cercle de dames qui les environnait se tenait à distance; plus près, don Juan et le père confesseur entretenaient alternativement la reine. Il y avait dans le silence qu'ils gardaient l'un envers l'autre une singulière expression de hauteur et de mauvais vouloir. Don Juan, avec sa riche taille, son costume de cour, sur le manteau duquel était brodée la croix de Malte, semblait dominer la figure commune et blême du père Nitardho. Parfois ses yeux se tournaient avec une attention marquée sur la duchesse de Sandoval, assise derrière l'infante. D'abord la jeune fille rougit sous ce regard, puis elle le soutint fièrement. Dans sa pensée elle défia don Juan; elle sentait en lui l'ennemi de tous ceux qu'aimait sa souveraine. Mais que pouvait-elle craindre de cette haine qui faisait peur à un favori parvenu, comme le père Nitardho, elle, la marquise de Denia, duchesse de Sandoval, grande d'Espagne? Sa position n'était pas de celles que fait ou détruit la faveur des princes.

Don Juan saisit le moment où la reine était en conversation avec

le père Nitardho et l'archevêque de Tolède pour se rapprocher de l'infante. Il passa derrière son siége et sembla attendre l'occasion de lui adresser la parole; mais elle détourna obstinément le regard et ne sortit de son attitude immobile que pour dire quelques mots à la menine. Alors don Juan se tourna vers le comte de Castrillo, et lui dit d'un certain ton mystérieux :

— Dieu sait de quelles nouvelles le bon père confesseur entretient en ce moment la reine ! Monseigneur de Tolède en a l'air triomphant. J'en sais une, moi, qui ne serait pas des moins curieuses à entendre, si je voulais la raconter.

— Quelque nouvelle de Portugal? fit le comte finement. C'est vieux de ce matin. Deux espions arrêtés dans une hôtellerie de la *Puerta del Sol*, où ils étaient descendus habillés en femmes. Votre altesse voit que je suis informé...

— Eh ! non, interrompit don Juan. Il s'agit d'une aventure qui ne s'est pas ébruitée dans le cabinet de l'*alcade de Corte*. Je veux t'en raconter quelque chose sous le secret, Castrillo; note que je n'en suis pas le héros.

— Votre altesse en est alors le confident.

— Ni l'un ni l'autre. Hier, passant par les allées basses du Prado avec don José de Malladès et quelques autres gentilshommes, j'avisai devant moi un homme qui cheminait lentement. Son manteau, rejeté sur l'épaule, l'enveloppait à la mode des étudians de Salamanque, qui n'ont ni chausses ni pourpoint; les rebords de son chapeau plat battaient sur son collet; un large bandeau noir traversait son visage et ne faisait pas tache sur sa joue couleur de suie. Je le reconnus sur-le-champ, quoique je ne l'eusse vu que de nuit, à la lueur des flambeaux; mais mon épée lui avait mis au front une marque qui devait me le faire retrouver.

A ces mots, la menine, qui écoutait avec une vague épouvante, serra imperceptiblement le bras de la princesse.

— Votre altesse avait blessé ce cavalier dans ses campagnes d'Italie ou de Portugal? dit le comte de Castrillo.

— Non; ce n'est pas sur un champ de bataille que je l'ai rencontré : c'est la nuit, dans un jardin, au bord d'une pièce d'eau.

— Hum ! fit le comte, voilà qui est fort mystérieux. Sans doute

le galant se promenait pour les beaux yeux de quelque dame, et votre altesse a interrompu sa sérénade.

Don Juan haussa les épaules et répliqua :

— C'était un nègre de la plus horrible figure. Se sentant blessé, il se mit à mes genoux et confessa qu'il rôdait la nuit dans ce jardin pour sauver l'honneur d'une noble dame. Je l'emmenai dans ma propre litière, et remettant au lendemain pour l'interroger, tant il semblait souffrant, je commandai qu'il fût couché dans une salle basse du palais neuf. La même nuit il s'échappa. Je l'ai retrouvé hier. Le misérable a fait semblant de ne pas me reconnaître; il est resté muet à toutes mes questions. Alors j'ai ordonné qu'on le dépouillât, et dans ses poches, où il n'y avait pas un maravedis, s'est trouvé un trésor, deux perles, qui m'ont appris quelle est la noble dame dont il devait sauver l'honneur. Cette aventure ne te paraît-elle pas étrange?

— Fort étrange! fit le comte, qui n'y avait rien trouvé que de très obscur. Je n'ai pas tout-à-fait compris...

— C'est que je n'ai pas achevé, répliqua don Juan en abaissant un regard profond sur l'infante.

Elle était pâle comme une morte. La menine attérée s'était réfugiée à ses genoux.

Don Juan leur laissa un moment de réflexion; puis, s'inclinant vers la princesse, il lui dit à demi-voix :

— Faut-il que j'achève?

Elle comprit qu'elle était à la merci de don Juan, et pliant devant cette terrible situation, elle murmura :

— Que voulez-vous de moi, monsieur le grand-prieur?

— Dites mon frère, interrompit-il fièrement; je m'appelle don Juan d'Autriche.

— Mon frère, reprit-elle avec terreur, plus bas!... On nous écoute!

Don Juan était vain, irascible, rusé; mais il n'avait pas l'ame méchante. L'appui que l'infante accordait au père confesseur l'animait seul contre elle. En ce moment il oublia son ressentiment, et dit plus doucement :

— Avez-vous confiance en moi, Marguerite?

Elle baissa la tête; la menine tourna un regard suppliant sur don Juan.

— Le nègre a tout confessé, dit-il à l'oreille de l'infante, tout confessé à moi seul, et sa confession est morte avec lui...

— Il est mort?

— Oui, répondit froidement don Juan, il y a des secrets sous le poids desquels un homme ne peut pas vivre. Tout est fini, il est muet maintenant; les deux perles que lui donna la duchesse de Sandoval vous seront rendues; mais il faut auparavant me dire quel est l'homme qui a osé pénétrer dans les jardins, comment il en est sorti?

— Comment! répéta l'infante en frémissant, comment! je ne le sais! Le nègre ne vous l'a-t-il pas dit?...

— Le nègre l'y a laissé, répondit don Juan en observant la princesse avec un étonnement mêlé de défiance, ne le saviez-vous pas, Marguerite?

Elle secoua la tête, joignit les mains et s'écria : Il est encore là !!

— Plus bas! fit don Juan, plus bas! la reine écoute....

— Mon frère, dit l'infante en contenant son désespoir, sous les regards qui l'observaient; mon frère, qu'exigez-vous de moi, pour qu'à mon tour je puisse exiger et me fier à vous?

Il tourna lentement les yeux vers le père Nitardho.

— Oui, dit-elle, je l'abandonne.

— Le consentement que vous refusiez...

— Je l'accorde. Est-ce tout?

— Oui.

— Eh bien! mon frère, jurez maintenant de faire ce que je vais vous demander.

— Je le jure sur mon honneur de gentilhomme.

— Cette nuit même vous irez dans les jardins, vous chercherez, vous trouverez Blomberg...

— Blomberg! C'était Blomberg!!...

— Plus bas! mon frère, plus bas! le père Nitardho vous a entendu...

Don Juan se releva vivement. La reine que ce nom avait aussi frappée dit à son confesseur : Le cavallero Blomberg est-il à Madrid ou à Calatrava?

— La charge dont votre majesté l'a honoré, répondit froidement le père Nitardho, le retient dans le couvent de Calatrava ; il y est depuis les rogations.

V.

Il était deux heures du matin. Une seule lampe éclairait la chambre à coucher de l'infante, et ses clartés indécises tombaient sur la menine, assoupie au pied du lit. Les rideaux étaient fermés, et Marguerite d'Autriche agenouillée sur sa couche, les cheveux épars, le cœur plein de sanglots, attendait la fin de cette longue nuit. Deux dames dormaient profondément à quelques pas ; selon l'usage, elles étaient couchées au seuil de la porte, et il aurait fallu passer sur leur corps pour entrer dans la chambre.

L'infante se leva sans bruit : chaque heure avait pesé sur elle comme un siècle de torture. En vain elle essaya de prier pour celui dont la vie avait peut-être fini pour elle dans une si terrible agonie : la prière mourait sur ses lèvres immobiles. En vain elle élevait son regard vers le Christ, elle ne voyait que l'image de Blomberg have, défiguré, mort de faim au milieu de ces jardins couronnés de tant de fleurs, sous ces bosquets devant lesquels, la veille encore, elle passait environnée des dames de sa cour.

Elle éveilla la menine ; le silence de cette vaste chambre lui faisait peur.

— Ritta, dit-elle, ne saurais-tu pas ouvrir une de ces fenêtres ?

— J'essayerai, madame, répondit la menine en lui jetant un manteau de nuit sur ses épaules. Jésus mon Dieu ! Votre altesse ne résistera pas à ces angoisses... Au nom du ciel ! un peu de courage... Tout est fini sans doute...

— Ouvre cette fenêtre, murmura la princesse ; si tu ne peux, je t'aiderai.

La menine essaya doucement ; après quelques efforts, ses faibles mains parvinrent à tourner les lourdes espagnolettes. La princesse gagna en chancelant le balcon, et son regard troublé plongea dans les jardins. La lune éclairait leur enceinte immense, le noir feuillage des charmilles encadrait ces parterres où s'épanouissaient des monceaux de roses, et les tilleuls de la grande allée avançaient leurs ombres jusque sur la blanche façade du palais ; puis, au-delà des

bosquets et des parterres la grande pièce d'eau étincelait au milieu des gazons, comme une glace limpide dans un cadre d'ébène. Partout régnaient le silence et la solitude; la voix plaintive du rossignol se mêlait seule au murmure lointain des fontaines.

— Mon Dieu! don Juan l'a-t-il trouvé vivant? murmura l'infante en élevant vers le ciel son morne regard; un mois entier d'un tel supplice! La faim, Ritta, la faim! Mon Dieu, je fais vœu de jeûner tous les jours de ma vie en expiation de ce qu'il a souffert!

— Il y avait quelques oranges dans le jardin, dit la menine, il les aura mangées; on peut vivre un mois entier en ne prenant qu'un peu d'eau; le bienheureux saint Jean de la Croix faisait ainsi le carême.

L'infante s'agenouilla, et appuyant son front sur la balustrade de marbre, elle regarda et écouta encore long-temps. Il n'y avait personne dans l'espace où sa vue plongeait, et le vent seul gémissait à la cime des arbres.

Tout à coup le chien-lion couché dans la chambre aboya sourdement; la menine, effrayée, se pencha hors du balcon; elle vit comme des ombres se mouvoir au-delà du parterre.

— Don Juan! voilà don Juan! dit-elle en le reconnaissant à la longue plume noire de son chapeau; il y a un autre cavalier avec lui... C'est Malladès... Jésus! que portent-ils ainsi!...

La princesse se leva, ses yeux secs et fixes suivirent le groupe qui se dirigeait vers la grande pièce d'eau. Un nuage passa et pendant quelques momens toutes les ombres se confondirent; puis un pâle rayon de lune luisit encore au ciel. Alors l'infante retrouva don Juan et Malladès au bord de la pièce d'eau; ils étaient penchés sur quelque chose de blanc étendu sur le gazon.

— C'est Blomberg! s'écria-t-elle tremblante.

La menine leva les mains au ciel avec terreur; sa vue plus nette distinguait un corps immobile que Malladès roulait dans un manteau, et elle se souvint de ces paroles de don Juan : il y a des secrets sous le poids desquels un homme ne peut vivre.

— C'est Blomberg! répéta l'infante, c'est lui! évanoui, mourant! Ils le secourent... ils le soulèvent! Ah!!...

Elle jeta un cri étouffé et tomba en arrière; le corps de Blomberg venait d'être lancé au fond de la pièce d'eau.

. . . .
. . . .
. . . .

Deux mois plus tard, l'infante doña Marguerite d'Autriche quittait pour toujours l'Espagne. Les galères qui l'emmenaient sortaient du port de Barcelone saluées par les canons des forts et les acclamations de la multitude. Debout sur le pont pavoisé de drapeaux aux armes impériales, elle recevait les adieux de sa maison et de ses serviteurs. La duchesse Sandoval se jeta la dernière à ses genoux; son visage était inondé de larmes.

— Hélas! madame, s'écria-t-elle en lui baisant les mains, c'en est fait!... pour toujours... en Allemagne...

— Ne pleure pas, Ritta, dit la nouvelle impératrice avec un triste sourire, j'y mourrai jeune!...

H. Arnaud.

DOCUMENS HISTORIQUES.

RÉCEPTION DES AMBASSADEURS DU ROI DE SIAM EN 1686.[1]

Le 18 juin, trois ambassadeurs du roi de Siam, accompagnés de huit mandarins et de vingt domestiques, étant arrivés à la rade de Brest, furent aussitôt visités par le sieur Descluseaux, intendant de marine. On fit équiper une espèce de galère, à laquelle quantité de chaloupes, ornées de différentes parures, se joignirent, pour mettre les ambassadeurs à terre.

A leur entrée, ils furent salués de plus de soixante volées de canon, auquel celui du château répondit. Ils trouvèrent à leur descente, sur le bord de la mer, la bourgeoisie sous les armes. On les conduisit dans la maison du roi, où ils furent logés avec leur suite, et traités par le sieur Descluseaux jusqu'à l'arrivée du sieur Stolf, gentilhomme ordinaire de la maison du roi, qui avait amené un maître-d'hôtel pour leur traitement et pour la dépense qu'on serait obligé de faire pendant tout leur séjour en France.

Ce jour-là même, le premier ambassadeur ne fut pas plus tôt dans la chambre qu'on lui avait destinée, qu'il suspendit la lettre que le roi de

(1) Tous les Mémoires du règne de Louis XIV ont fait mention de cette fameuse ambassade; mais on ne trouve nulle part les détails curieux de cérémonial qui sont rapportés dans cet extrait des manuscrits de M. de Breteuil, introducteur des ambassadeurs. Il s'agit ici de la troisième ambassade envoyée par le roi de Siam à Louis XIV : la première avait péri sur mer en 1680, et la seconde avait été reçue à Versailles en 1684.

Siam écrivait au roi à une hauteur fort élevée au-dessus de lui. La lettre était écrite sur une lame d'or, les rois de Siam n'écrivant jamais autrement. Elle était enfermée dans trois boîtes : celle par-dessus était de bois de vernis du Japon; la seconde, d'argent, et la troisième, d'or. Toutes ces boîtes étaient couvertes d'un brocard d'or, enfermées avec le sceau du premier ambassadeur, qui était en cire blanche. Aucun des Siamois ne prit, par respect pour la lettre, de chambre qui fût au-dessus de celle de cet ambassadeur, ce qu'ils ont observé par tous les lieux où ils ont logé.

Au départ de Brest, qui fut le 9 juillet, on se servit jusqu'à Nantes de litières, et de là jusqu'à Orléans, de voitures ordinaires. Comme il fallait que la lettre du roi, leur maître, fût plus élevée qu'eux, ils faisaient attacher dans le carrosse, au-dessus de leur tête, un placet sur lequel ils plaçaient la lettre.

Le sieur Stolf avait eu ordre de leur faire rendre tous les honneurs dans toutes les villes où ils avaient à passer. Les intendans allaient au-devant d'eux; on les saluait de canon à leur entrée; une compagnie de la bourgeoisie se mettait sous les armes à la sortie de leur logis; la chambre des comptes à Nantes envoya des députés les complimenter, ce qu'elle ne devait pas faire. Il faut que les compagnies en dernier ressort aient des ordres exprès, quand elles ont à saluer même des souverains. Les présidiaux et autres corps, par tous les lieux de leur passage, envoyèrent aussi des députés leur faire des complimens. C'était trop faire pour des ambassadeurs; les corps des villes doivent aller seuls les complimenter chez eux, et non à la porte de la ville. Ce dernier honneur est réservé aux rois, aux reines et aux princes, qui n'ont personne au-dessus d'eux, et qui sont d'un rang distingué.

Il n'y eut qu'à Orléans que l'intendant n'alla point au-devant des ambassadeurs et qu'on ne tira pas le canon. On pouvait cependant suivre l'exemple des autres villes.

Ils arrivèrent à Vincennes le 27 juillet. Le *Mercure galant* dit qu'ils ne furent point logés au château, parce qu'il était rempli d'ouvriers. L'auteur se trompe : on ne loge jamais les ambassadeurs dans le corps-de-logis du roi, mais ils peuvent être logés dans les avant-cours des maisons royales. Le duc de Pastrana, ambassadeur extraordinaire d'Espagne en 1679, eut à Fontainebleau, dans la cour du Cheval-Blanc, l'appartement de M. de Louvois, qui était absent.

Avant Henri IV, personne n'était logé dans la maison du roi que les fils naturels, les princesses, qui y logeaient leurs maris avec elles, le grand-maître de la maison du roi, le premier gentilhomme de la

chambre, le capitaine des gardes et le maître de la garde-robe. Ces officiers y logeaient avec leurs femmes; les survivanciers de ces charges y avaient aussi leurs logemens. Les cardinaux n'y logeaient point. Il n'y eut jamais que le cardinal de Lorraine qui, comme pair de France, y eut un logement marqué à la craie. Les favoris d'Henri III en eurent aussi. Anne de Montmorency, qui était grand-maître de la maison, y avait un appartement par sa charge; son fils, qui en avait la survivance, après avoir été fait maréchal de France, donna la démission de sa charge au duc de Guise, et demanda au roi la grace de lui vouloir conserver son logement.

Le 30, le sieur de Bonneuil vint à Vincennes faire compliment de la part du roi aux ambassadeurs. Ils lui donnèrent la main. Les ambassadeurs avaient des Suisses de la compagnie des cent-suisses de la garde du roi pour empêcher aux portes la trop grande foule de monde qui venait les voir; ils les eurent pendant tout leur séjour à Paris.

De Vincennes on les mena à Berny, où ils furent assez long-temps, en attendant leurs ballots, qui avaient été embarqués à Brest pour Rouen. Ils ne pouvaient se résoudre à demander audience, que les présens qu'ils avaient à faire au roi de la part du roi leur maître, et ceux qu'ils faisaient de leur chef, ne fussent exposés dans la chambre d'audience selon l'usage de leur pays. Tous les ballots étant arrivés, les ambassadeurs firent leur entrée à Paris le 12 août. Ils partirent ce jour-là de bonne heure de Berny, et se rendirent à Rambouillet.

Le maréchal duc de La Feuillade alla avec le sieur de Bonneuil, dans les carrosses du roi et de madame la dauphine, les prendre. Les ambassadeurs, étant avertis de leur arrivée, vinrent les recevoir dans la première pièce en entrant de leur appartement, qui était au rez-de-chaussée. Après les civilités rendues de part et d'autre, le premier ambassadeur monta dans le carrosse du roi, se mit au fond de derrière à droite, ayant le duc de La Feuillade à côté de lui; le sieur de Bonneuil occupa le fond de devant avec le sieur Stolf. Les deux autres ambassadeurs se placèrent dans les carrosses de madame la dauphine avec le sieur Girault et l'abbé de Lyonne, qui devait servir d'interprète.

On marcha dans cet ordre :

Deux carrosses du maréchal duc de La Feuillade, remplis de ses gentilshommes;

Quelques carrosses de louage, où les domestiques des ambassadeurs étaient;

Huit trompettes de la chambre du roi sonnant. Les ambassadeurs les avaient demandés pour faire honneur à la lettre du roi de Siam. On a bien

voulu leur faire ce plaisir, contre l'usage, les trompettes ne sonnant jamais aux entrées des ambassadeurs.

Le carrosse du roi, entouré de laquais du maréchal duc de La Feuillade et de ceux de l'introducteur;

Le carrosse de madame la dauphine;

Le carrosse de Monsieur et celui de Madame;

Les carrosses de la famille royale;

Les carrosses des princes et des princesses de la maison royale;

Le carrosse du secrétaire-d'état des affaires étrangères;

Le carrosse de l'introducteur.

Le carrosse du chevalier de Chaumont et de l'abbé de Choisy, qui avaient été en ambassade à Siam;

Le carrosse de l'abbé de Lyonne.

Un carrosse des missionnaires étrangers fermait la marche.

Les ambassadeurs descendirent à l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires, où étant arrivés, le maréchal duc de La Feuillade les accompagna jusque dans leur chambre; et, après quelques momens de conversation, il se retira. Les ambassadeurs le conduisirent jusqu'à son carrosse, qu'ils virent partir.

Dès le soir même, ils furent traités par présens. Le sieur Chanteloup, un des maîtres-d'hôtel du roi, et un des contrôleurs d'office, furent chargés de leur traitement, qui fut pendant trois jours et demi; après lesquels le maître-d'hôtel qui était venu à Brest continua d'avoir soin d'eux. C'est un usage que tous les ambassadeurs envoyés par des maîtres dont les états sont hors de l'Europe, sont défrayés, pendant tout leur séjour, aux dépens du roi.

La première action que le premier ambassadeur fit fut de placer la lettre du roi son maître, à la ruelle du lit de la chambre des parades, dans une machine qu'ils appellent en leur langue : *mordoc pratinan*.

Tous les ambassadeurs mettaient tous les jours des fleurs nouvelles, dessus la lettre du roi, et toutes les fois qu'ils passaient devant ce *lieu royal*, ils faisaient de profondes révérences. Ce respect ne doit point paraître extraordinaire. Tous les vieux courtisans de mon jeune temps saluaient le lit du roi, en entrant dans la chambre, et la nef. Quelques dames de la vieille cour les saluent encore.

La fièvre quarte qui survint au roi, le jour de leur entrée, fut cause que l'audience, qu'ils devaient avoir le 14, fut différée.

Le 15 août, les ambassadeurs se rendirent à Notre-Dame pour voir la procession qui se fait tous les ans le jour de l'Assomption.

Le roi étant entièrement guéri, il donna audience aux ambassadeurs,

le 1er septembre. Le sieur de Bonneuil conduisit, dans les carrosses du roi et de Mme la dauphine, à l'hôtel des ambassadeurs, le maréchal de La Feuillade qu'il avait été prendre chez lui. Les ambassadeurs vinrent au-devant de lui, mais le maréchal ne voulut point entrer dans leur appartement; il reçut leurs complimens sur les degrés, et les pria, parce que l'heure pressait, de monter dans des carrosses du roi, de peur d'arriver trop tard. Chacun prit la même place qu'il avait occupée le jour de l'entrée, dans la marche de Paris à Versailles.

Le roi, en envoyant le maréchal de La Feuillade, voulut les recevoir moins bien que les autres ambassadeurs des têtes couronnées, à qui il envoie des princes étrangers, les jours qu'ils ont leur première audience : on leur fit valoir le titre de colonel des gardes que le duc de La Feuillade possédait.

Sur les dix heures, les ambassadeurs arrivés à Versailles, trouvèrent dans l'avant-cour du château, les gardes françaises et suisses, sous les armes, tant celle qui relevait que celle qui devait être relevée, tambours appelans. Ils mirent pied à terre à la salle de descente des ambassadeurs; ils attendirent l'heure de l'audience. Après s'être lavés selon leur coutume, ils mirent des bonnets de mousseline, faits en pyramides, au bas desquels étaient des couronnes d'or larges de deux doigts, qui marquaient leurs dignités; de ces couronnes, il sortait des fleurs, des feuilles d'or minces, ou quelques rubis en forme de grains. Ces feuilles étaient si légères, que le moindre mouvement les agitait. Le troisième ambassadeur n'avait point de fleurs d'or au cercle d'or de sa couronne. Les huit mandarins avaient une pareille coiffure de mousseline sans couronne.

On avait préparé au bout de la grande galerie du château, du côté de l'appartement de Mme la dauphine, un trône élevé de six degrés, le tout couvert d'un tapis de Perse à fond d'or, enrichi de fleurs d'argent et de soie. Sur les degrés, on avait placé de grandes torchères et de grands guéridons d'argent; au bas du trône, à droite et à gauche, en avant, on avait mis, d'espace en espace, de grandes cassolettes d'argent, chargées de vases d'argent. On avait ménagé un espace vide de quatre à cinq toises, où les mandarins qui étaient à la suite des ambassadeurs, pussent être pendant l'audience, sans être pressés par les courtisans.

On marcha à l'audience en cet ordre :

Le sieur Girault à la tête des deux secrétaires de l'ambassade, nu-tête;

Six mandarins vêtus de vestes avec des écharpes, le poignard au côté, leurs bonnets de soie fine en tête, faits en pointes pyramidales : douze tambours de la chambre du roi, battant la marche;

Huit trompettes de la chambre du roi précédaient une machine de bois doré, faite en pyramide, appelée *lieu royal*, où la lettre du roi de Siam était posée : elle était portée par des suisses du régiment des gardes; quatre Siamois marchaient autour, avec de grands bâtons de deux toises de haut, portant quatre espèces de parasols;

Les trois ambassadeurs, de front sur une même ligne, avec le duc de La Feuillade à droite, et le sieur de Bonneuil à gauche.

Deux officiers portaient de grandes boîtes rondes, ciselées avec des couvercles relevés. Ce sont des marques de leurs titres et de leurs dignités, que le roi de Siam leur donne lui-même, en présence duquel ils ne paraissent jamais sans ces marques de distinction.

On passa, en cet ordre, par la cour du château où les gardes de la prévôté étaient en haie; une partie des cent-suisses de la garde hors la porte de l'escalier du grand appartement, et l'autre sur les degrés.

Le sieur de Blainville, grand-maître des cérémonies, et le sieur de Saintot, maître des cérémonies, à la tête des cent-suisses, reçurent les ambassadeurs, l'un marchant à droite, et l'autre à gauche dans la marche.

La machine du *lieu royal* arrêta en dehors de la porte de la salle des gardes du corps, où elle resta. Le premier ambassadeur en tira une boîte d'or, dans laquelle la lettre du roi de Siam était enfermée. Il la donna à un mandarin, pour la porter sur une soucoupe d'or, le faisant marcher devant lui.

Les tambours et les trompettes restèrent en cet endroit. Le maréchal duc de Luxembourg, capitaine des gardes-du-corps, reçut les ambassadeurs à la porte de la salle des gardes, tous en haie et sous les armes. Il prit sa place ordinaire à droite, en avant, partageant avec le duc de La Feuillade l'honneur de la main de l'ambassadeur.

A l'entrée de la galerie, ceux de la suite et du cortége de l'ambassadeur se prosternèrent, aussitôt que le secrétaire ordinaire du roi à la conduite des ambassadeurs les eut rangés à droite et à gauche : ils auraient toujours eu le visage contre terre, si le roi ne leur eût permis qu'ils le regardassent. Il dit qu'ils étaient venus de trop loin pour ne leur pas permettre de le voir. Les mandarins, voyant de loin le roi sur son trône, le saluèrent sans ôter leurs bonnets, tenant leurs mains jointes à la hauteur de leur bouche. A chaque salut qu'ils faisaient, ils s'inclinaient par trois différentes fois sans sortir de leur place; ce qu'ils firent de temps en temps, s'approchant du trône, au pied duquel ils se mirent à genoux. En cette posture, ils saluèrent le roi par trois profondes inclinations de corps, après quoi ils s'assirent contre terre, et y demeurèrent pendant toute l'audience.

Les ambassadeurs, du moment qu'ils aperçurent aussi le roi, firent trois profondes révérences, pliant leur corps, et élevant leurs mains jointes à la hauteur de leur tête. Ils marchèrent ensuite, toujours les mains élevées, et firent, de distance en distance, de très profonds saluts, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au pied du trône. Alors le roi, sans se lever, se découvrit pour les saluer. Sa Majesté était accompagnée de monseigneur le dauphin et de Monsieur, de M. de Chartres, de M. le duc de Bourbon, de M. le duc du Maine et de M. le comte de Toulouse, qui tous se couvrirent pendant l'audience ; elle avait derrière son fauteuil le grand-chambellan, les premiers gentilshommes de la chambre, les grands-maîtres de la garde-robe, et le maître de la garde-robe. Le chef de l'ambassade, qui tenait la place du milieu, sans ôter ses mains élevées à la hauteur de son visage, fit un compliment au roi. Les deux autres ambassadeurs étaient dans la même posture et dans la même situation que lui.

Son discours fait, l'abbé de Lyonne, qui avait appris la langue siamoise à la maison des missionnaires de Siam, s'approcha du roi pour lui dire la harangue de l'ambassadeur; à quoi le roi répondit avec des termes très honnêtes. Quand le roi eut répondu au compliment de l'ambassadeur, le premier ambassadeur monta sur le trône, ayant pris la lettre du roi son maître d'un des mandarins qui le suivait; il la présenta au roi, qui se leva pour la recevoir, et la mit entre les mains de M. de Croissy. Les deux autres ambassadeurs qui accompagnaient le premier ministre de l'ambassade, étant au trône, laissèrent une marche entre eux et lui. Le roi leur parla assez de temps, l'abbé de Lyonne interprétant ce qui se disait de part et d'autre.

L'audience finie, les ambassadeurs, avant que de descendre du trône, firent de profonds saluts qu'ils réitérèrent au pied du trône, pendant que les mandarins saluaient à genoux le roi, tous pliant le corps; après quoi, les mandarins étant levés, ils se placèrent derrière les ambassadeurs, et tous ensemble firent, en se retirant, les mêmes saluts qu'ils avaient faits en entrant dans la galerie, avec cette discrétion de ne point tourner le dos au roi que lorsqu'ils virent au bout de la galerie que les courtisans, qui faisaient haie des deux côtés, eussent fermé l'ouverture du passage.

Les ambassadeurs sortirent de la grande galerie, précédés comme ils étaient venus, et accompagnés du maréchal de La Feuillade, du maréchal duc de Luxembourg, qui les quitta à la porte de la salle des gardes-du-corps.

Le grand-maître et le maître des cérémonies prirent congé d'eux au bas du grand escalier, et le duc de La Feuillade, avec le comte de Bonneuil, les conduisant à la salle de descente, où l'on les vint prendre peu

de temps après pour les mener dîner en la salle du conseil, avec table de vingt couverts, dont le duc de La Feuillade fit les honneurs, les sieurs Bonneuil, Girault et Stolf dînant avec eux. Après le dîner, les ambassadeurs eurent une audience de monseigneur le dauphin, et y furent conduits par le maréchal de La Feuillade, par le grand-maître des cérémonies, par le sieur de Bonneuil, et par l'officier des gardes-du-corps, avec les mêmes cérémonies qu'ils avaient été conduits chez le roi. Ils étaient précédés des mandarins, qui firent leurs révérences avec le même respect qu'ils les avaient faites au roi, s'agenouillant ensuite, et s'asseyant par terre pendant l'audience.

Monseigneur reçut les ambassadeurs assis et couvert, et ne se découvrit que dans le temps que les ambassadeurs firent les dernières révérences.

Le compliment de l'ambassadeur fini, l'abbé de Lyonne le lut en français, et servit d'interprète.

Les ambassadeurs ne virent point M[me] la dauphine : elle venait d'accoucher. Le duc de La Feuillade, après les avoir conduits à la salle de descente, prit congé d'eux, sa fonction cessant.

Les ambassadeurs allèrent, accompagnés de l'introducteur, du grand-maître et du maître des cérémonies, du sieur Girault et du sieur Stolf, chez M. le duc de Bourgogne, chez M. le duc d'Anjou, et chez M. le duc de Berri, chez Monsieur, chez Madame, les visitant tous les uns après les autres dans leurs appartemens avec les mêmes cérémonies.

Leurs visites faites, ils partirent pour Paris dans les carrosses du roi, sans être accompagnés du duc de La Feuillade; les gardes françaises et suisses étant, à leur passage, sous les armes, tambours appelans.

Ce même jour, à leur retour, le prévôt des marchands les envoya prier, par le greffier de la ville, de vouloir se trouver, le lendemain, au feu d'artifice qu'on devait tirer devant l'Hôtel-de-Ville pour la naissance de monseigneur le duc de Berri; mais comme il ne parla qu'au chef de l'ambassade, qui se mettait au lit, l'ambassadeur s'excusa de ne pouvoir rendre réponse qu'après avoir conféré avec les autres ambassadeurs. Le lendemain, ils envoyèrent dire qu'ils ne pouvaient prendre aucun plaisir qu'ils ne se fussent auparavant acquittés, envers les princes et princesses, de leurs devoirs.

Le 7, ils allèrent à Saint-Cloud voir M. de Chartres et Mademoiselle, et firent ensuite les autres visites, sans observer les mêmes révérences qu'ils avaient faites à monseigneur le dauphin, à Monsieur et à Madame.

ÉTUDES

Sur le Drame Espagnol.

ALARCON.[1]

II.

De 1620 à 1660. — France espagnole. — Les femmes et les romans. — Magnétisme social. — Terreur espagnole. — Costumes. — Callot. — Poésie. — Le chocolat et le hoc. — Théâtre. — Galons et Galans — Voiture, Balzac, Saint-Amand. — Corneille, Espagnol. — Futilité de la critique au XVIIIe siècle. — Vie d'Alarcon. — *Le Menteur*.

Nous avons beau nous dire exclusivement Français : toutes les générations que Dieu a poussées et mêlées sur la route du monde, nous ont faits ce que nous sommes. Les Romains, grand peuple, se reconnaissaient Étrusques et Hellènes. Avouons nos ancêtres. Rome nous allaita de ses mamelles puissantes et de son lait héroïque ; L'Italie nous apprit à épeler ; l'Espagne éveilla l'imagination passionnée de notre adolescence ; l'Angleterre enseigna la vie politique à notre maturité. La mobile facilité du génie gau-

(1) Voyez, dans la *Revue de Paris*, le premier article de M. Philarète Chasles sur les drames d'Alarcon.

lois est allée se tremper tour à tour à ces sources diverses; ces empreintes nous sont restées; ces races sont nos créancières. Nous devons quelque chose à toutes ces civilisations.

Trivialité ridicule, que l'exclusive prétention du patriotisme littéraire. Les pensées des peuples, soumises à la loi de la nature, ne se fécondent que par l'alliance. Si vous adoptez une nationalité pédantesque et chinoise, il faudra reprocher à Racine d'être Grec; à Bossuet d'être Hébreu; au Génevois Rousseau d'être Allemand; à Milton d'être Italien. Toutes les nations se sont élevées et agrandies de cette manière. La France Normande a imprégné de son génie conteur le génie observateur et analytique de l'Angleterre. Spenser et Shakspeare sont les écoliers de l'Italie. L'Espagne a fait son éducation à deux écoles opposées; les Arabes et les Romains sont ses précepteurs : elle tient des deux races. Ce double caractère compose son caractère.

Dans ce vaste enseignement mutuel des peuples, on voit chaque chaque nation puissante s'élever tour à tour au rang d'institutrice. Les Arabes et les Provençaux succèdent aux Romains, qui eux-mêmes avaient succédé aux Grecs. Du XIVe au XVe siècle l'Italie donne la loi au monde intellectuel.

Le tour de l'Espagne vint sous Louis XIII. Ce monarque, qui, à l'exemple des rois d'Espagne, bannit les Juifs de son royaume, se parait d'une gravité creuse, d'un sérieux vide et mélancolique, qui rappelait la formalité castillane. Tout, à cette époque, était espagnol en France. L'Espagne, en effet, attirait les regards du globe; nation conquérante, poète, aventurière, toute-puissante, sans repos, qui avait découvert un monde, et qui le gardait; qui posait un pied sur le Pérou, l'autre sur l'Allemagne et la Flandre. Dès 1590, le génie espagnol suscite la Ligue française; on le retrouve à Bruxelles, à Naples, à Rome, à Vienne, à Mexico, à Hispaniola, dans la Floride : il est partout détesté, craint, admiré; j'allais dire aimé; on aime ce qu'on redoute. La terreur est un sentiment que les nations mêlent volontiers à l'enthousiasme. Une affection pure pour ce qui est faible est bassesse vulgaire. Au moment même où les imprécations du monde civilisé se mêlaient aux larmes lointaines des Indiens et aux gémissemens des esclaves, l'Europe se modelait

sur l'Espagne. On avait autant d'admiration que de malédictions pour cette Espagne

« ...... Mère de l'Orgueil,
« Qui préparait notre cercueil
« Et de la corde et de la roue;
« Et venait avec ses vaisseaux,
« Qui portaient peints dessus la proue,
« Des potences et des bourreaux (1). »

Cette terreur espagnole règne encore à Paris lorsque Louis XIV va naître.. — « Les Espagnols sont si près de moi, dit un écrivain parisien (1637), que quand je n'en sortirays pas par amour de vous, madame, je ne pourrais le faire par amour de moy : on rompt tous les ponts d'alentour; on est prest à toute heure de tendre les chaînes. » Conquérante en 1806, la France répandait une terreur semblable. On a peur, mais on admire; on tremble devant les vainqueurs, et on les imite.

Un peuple dominateur associe tous les peuples à sa pensée et à son langage. Au commencement du XVII[e] siècle, le dictionnaire espagnol nous envahit. Il charge du poids de ses mots sonores notre langage flexible. On ne dit plus alors la subtilité, mais la *pointe* de l'esprit; *agudezza*. Le mot *manganilla* (*intrigue*, *tour d'adresse*), mot à peu près perdu en Espagne aujourd'hui, devient *manigance*, et se conserve parmi nous. Un amant, en France, n'est plus un amant, mais un *galàn*, comme en Espagne. Le jeune homme à la mode se transforme en *cavalier*, « caballero. » On adopte le mot *bizarro*, *bizarre*, qui pour nous devient un demi-outrage, et dont l'Espagne avait fait un éloge. « A Madrid, dit un voyageur du XVII[e] siècle, les jolies femmes se piquent toutes d'avoir des inventions singulières et d'être *bizarras*. Rien de plus flatteur que de dire à une galante qu'elle est *bizarra*. »

Nous ne déroulerons pas tous les emprunts que notre dictionnaire fit à l'Espagne, sous Anne d'Autriche l'Espagnole et pendant la jeunesse de son fils. La phrase castillane encombre de ses pompeuses circonlocutions les *Mémoires* de Richelieu et ceux de M[me] de Motteville. On reconnaît l'Espagne chez Richelieu lui-

(1) Théophile Viaud.

même. Il aime et il imite, en les combattant, ces terribles Romains du christianisme; Seïdes de la monarchie religieuse; qui enlaçaient d'une même chaîne les bourgeois d'Anvers et les Péruviens de *Cuzco;* guerriers qui allaient, la croix à la main,

« *Picorer* au bout du monde (1). »

Balzac est Espagnol. Ses sermons laïques offrent le second tome des verbeuses et solennelles amplifications de *Balthazar Gracian;* les mignardises galantes de Voiture gardent encore un peu la teinte italienne; mais elles sont surtout castillanes. Depuis 1610, l'emphase s'empare du discours familier et du style épistolaire. « *Il est reçu de notre temps*, dit un écrivain de l'époque, qu'avoir de la passion *pour quelqu'un, se prend ordinairement pour le simple mouvement d'une légère affection sans apparence de convoitise* (2). » La *passion* est devenue bien peu de chose; détournée de son sens par la courtoisie espagnole, refroidie par la sociabilité des mœurs françaises, elle va se perdre dans le *très humble serviteur.*

A Paris, en 1640, on n'adresse plus aux femmes et aux grands, que des complimens harmonieux et vides; une pompe élogieuse; une flatterie banale que les Espagnols ont spirituellement nommée la *musique céleste.* Tous les salons retentissent de cette harmonie caressante et vaine. On ne salue plus les gens; on *baise les pieds à l'espagnole. Dadmi essos piés,* comme dans les pièces espagnoles.

Le costume des vainqueurs séduit l'Europe; Callot, qui *brouillait l'histoire par son burin* (à ce que prétend Voiture); artiste plus historien que les historiens; multiplie la parodie délicieuse de ces gentilshommes au poing sur la hanche; de ces poétiques gueux; de ces mendians que le soleil échauffe; de ces estafiers superbes, vrais enfans de la Castille. Nous lui devons le portrait de ces immenses chaussures, urnes de cuir précieusement travaillées, remplies de dentelles qui s'extravasent; nous lui devons encore l'image de ces pourpoints tailladés, de ces poses plus que guerrières, de ces attitudes plus qu'insolentes, de ces fatuités inimitables qui nous

(1) Saint-Amand.
(2) Garasse.

venaient d'Espagne. Hélas! qu'en reste-t-il? La gonille est morte, et la fraise a disparu. Quelque soir, à la lueur de deux chandelles fumeuses, vous apercevez, au centre d'un carrefour, dans la boue des grandes villes, sur la corde lâche ou tendue, au milieu des oripeaux et des paillettes, une plume sale sur un chapeau sale, un manteau court en guenilles que les taches et les trous se disputent. C'est la pourpre de Castille, le manteau du Cid; ce qui reste du costume espagnol.

Cependant la domination de ce costume, livré maintenant aux saltimbanques, a été si universelle, qu'un peuple sauvage, qui n'a pas varié depuis six cents ans, le conserve encore, comme insigne de souveraineté. En 1813, un colonel français visitait le Montenegro. Il rendit visite au gouverneur, et vit avec surprise ce petit monarque barbare, revêtir dans les jours de cérémonie l'habit complet de Pizarre. Cet habit brodé, qui se conserve, de père en fils, au milieu des forêts et des rochers inaccessibles de la Transylvanie, est le triste et dernier symbole d'un pouvoir qui a effrayé le monde, et qui n'est plus qu'un haillon.

Le *Galàn* (amoureux), que nous avons vu émigrer d'Espagne en France, donna son nom à ces rubans d'or et de soie qu'on appelait *galans* sous Louis XIV, qui sont devenus pour nous des *galons*, et, qui, réservés aujourd'hui aux laquais et aux voitures, jouèrent un beau rôle pendant le grand règne. Voici comment on s'y prenait pour envoyer des rubans ou *galons* à sa belle : « Je vous adresse (dit *Voiture*), douze *galans* d'Espagne. Puisque la discrétion est une des principales parties du *galan*, je crois qu'en vous en envoyant douze, je vous paie bien libéralement ce que je vous dois. Ne craignez pas d'en prendre un si grand nombre, vous qui, jusqu'ici, n'en avez voulu recevoir pas un! » Très joli, sur ma parole!

En un mot, il n'y avait plus de France française. L'Espagne débordait. On se mit à prendre du *chocolate* à l'espagnole, à jouer *au hoc* comme les Espagnols. On donna des *fiestas* sur l'eau, à leur exemple. Mille expressions castillanes nous sont restées. *Aimer en cinq ou six lieux à la fois* est une locution espagnole qui se représente chez tous les écrivains de sonnets et sornettes que Molière a expulsés du bout de sa plume victorieuse. Les femmes prennent

la mantille. Amadis fait fureur. Le goût des aventures romanesques charme le peuple le plus raisonnable de la terre. Des paroles familières sont empruntées aux beaux *romans d'Espagne*. Veut-on parler des anciens temps? c'est le siècle d'*Uterpandragon*. Balzac se plaint gravement que le public « court indifféremment après tous les romans espagnols. » Quoi que l'on ait pu dire, don Quichotte n'avait pas tué les Amadis et les Palmerin : sa parodie n'avait fait que rehausser la saveur de ces délices nationales. Une femme que l'on trouvait jolie était belle comme l'*infante Briane*, amoureuse comme *Arlande*, forte et membrue comme *Gradafilée*. Un vieillard s'appelait un *barbon*, comme dans les Comedias de Figuron (*una barba*). Les seuls chevaux estimés étaient genets d'Espagne. « *J'ai des voisines,* dit un épistolaire, *qui travaillent leurs chevaux d'Espagne merveilleusement.* » On se frisait, on se rasait et l'on filait sa moustache *à l'espagnole*. « Votre beau guerrier (dit Voiture à une dame), consiste tout en la pointe de sa barbe espagnole et de ses deux moustaches de même. Pour le défaire, il ne s'agit que de trois coups de ciseau. » Cet engouement espagnol dura jusqu'au milieu du règne de Louis XIV : l'immensité des canons et des collets à *grande marge* n'eut pas d'autre origine.

Ce reflet de l'Espagne va tomber sur Versailles, sur ses mœurs solennelles, ses costumes, son admirable mélange de noblesse et d'élégance, sa littérature si gravement douce, si parfaitement et si noblement belle. Un peuple qui a été grand, même un jour, est puissant sur l'avenir. Par une singulière dispensation de la providence, l'Espagne, qui dominait tout par son exemple, ses mœurs, son langage, allait mourir dans sa splendeur; mourir, au milieu de son triomphe. Son agonie se préparait par l'ignorance, l'orgueil et la paresse. Elle avait conquis la source de l'or, le berceau des diamans; elle possédait de grands écrivains, de sublimes peintres, de grands caractères; elle se vit sublime, se crut immortelle et s'endormit.

Un voyageur français, homme d'esprit, qui visitait l'Espagne de 1628 à 1633, au temps d'Alarcon, décrit ainsi l'étrange apathie de ce peuple glorieux qui s'enfermait dans une tombe : « La paresse des Espagnols d'aujourd'hui est si grande, dit-il, qu'on ne peut contraindre les gens de Madrid à balayer devant leurs

portes. Quand il pleut, il en coûte quatre-vingt mille écus à la ville de Madrid. Ceux qui apportent communément du pain à cette ville, ne viennent point de leurs villages quand le temps est mauvais, quoiqu'ils pussent le vendre mieux qu'à l'ordinaire. Souvent on est forcé de leur envoyer la justice. Le blé est-il cher en Andalousie? S'il y en a en Castille, à bon marché, ceux de Castille ne prennent pas la peine de l'envoyer, ni ceux d'Andalousie d'en venir quérir; il faut qu'on le leur porte de France et d'ailleurs. »

C'est là un triste suicide de peuple. Périr ainsi, après avoir créé le premier poème épique de la nouvelle Europe, le premier roman de la nouvelle civilisation, après avoir ouvert les portes de l'Amérique aux nations modernes!

Ni l'Espagne ni l'Europe ne s'aperçoivent de cette décadence. Elle s'admire, et ses voisins la copient. Les œuvres créées par elle servent d'enseignement à tous. En France, ces germes se fécondent; Scarron leur emprunte les grossières trames d'une intrigue embrouillée et la facétie populaire des *Picaros;* D'Urfey amuse les femmes, en imitant les fantaisies bergeresques; Saint-Amand trouve belle avant tout l'exagération des images; Voiture imite l'*Estilo culto;* Corneille trouve dans cette mine d'or l'élément primitif de son génie; une grandeur surhumaine, et les énergiques combats de la passion et du devoir.

Son frère, intelligence qui ne manquait pas de souplesse et d'habileté; Thomas Corneille, qui terminait le vers du grand homme, et qui ouvrait son vasistas pour lui passer la rime, du second au premier étage; Thomas Corneille demande à l'Espagne ce qu'elle a de moins profond et de moins puissant; l'intrigue habilement nouée; l'imprévu des mouvemens; le jeu des événemens bizarres; la lutte du sort contre lui-même; l'amour et la haine, le bonheur et le malheur s'entrelaçant dans un tissu fragile; un mouvement vif et rapide plutôt qu'une imitation sérieuse de la vie; déguisemens et coups d'épées; rencontres extraordinaires, cachettes merveilleuses; et la facile ressource des *aposentos*, dans lesquels se tapissent les ennemis et les amans. Tout cela est amusant, futile, périssable. Vous diriez ces tissus de vapeurs, ces *fils de la Vierge* dont la ténuité est la grace, et qui font voltiger leur drape-

rie au-dessus des feuillages verts, lorsque soufflent les vents d'été. C'est la poésie enfantine des incidens et des surprises, qui traverse les mers et les continens, brille à la surface, ne s'arrête nulle part, ne pénètre rien; se jouant de la religion comme de l'amour, de la guerre comme de la gloire, du bonheur comme du malheur. Elle glisse sur toutes choses, resplendissante et légère, étincelant sur les cuirasses et sur les soutanes, admirable par sa rapidité seule. Il y a, dans Shakspeare, des traces de cette aventureuse et frivole poésie. *Tristan*, *Mairet*, *Hardy* nous en ont donné la parodie sans grace. Elle se perpétua jusqu'à Quinault, dont le *Timocrate* est une vraie pièce espagnole. Elle survécut à Louis XIV : *Rhadamiste et Zénobie* a recueilli la même succession. Les *Visionnaires* de Desmarets, et les lubies amusantes de notre ami *Cyrano de Bergerac*, sont les fruits du même sol.

Mais il restait encore à exploiter la plus difficile, la plus intime, la plus noble, plus sérieuse portion du génie espagnol. Elle appartenait à Corneille-le-Grand. Puissance de passion, puissance de pensée, puissance de combinaison, voilà ce qu'il demande au théâtre de l'Espagne. Il pénètre dans ces eaux brillantes, dont ses contemporains n'ont vu que la superficie et l'écume, les vagues mobiles et le reflet lumineux. *Las Mocedades del Cid* lui fournissent la plus belle tragédie moderne : il l'étudie, l'imite, la copie; il la donne, non pour son œuvre, mais pour l'œuvre de Guilhem de Castro. Un autre drame pseudonyme, la *Verdad sospechosa*, lui offre une comédie vraie, des mœurs réelles, une découverte dans le caractère humain, une haute moralité, une verve délicieuse. Il étudie encore, lui, homme de génie! il traduit, lui, créateur! Il ne prétend, modeste et consciencieux grand homme, qu'au mérite d'avoir trouvé ces pierres précieuses, de les avoir appréciées à leur valeur, et de les avoir serties, selon le goût de la nation. Il sait que *Polyeucte* ou les *Horaces* sortiront quand il voudra de sa plume de traducteur. Mais il dit la vérité avec une humilité fière. Aussi Pierre a-t-il été traité comme le talent modeste est toujours traité : il n'avait pas de quoi raccommoder ses bas dans sa vieillesse.

Vers 1641, une pièce espagnole, portant le nom de Lope de Vega, tombe entre ses mains. Il la trouve si belle qu'il se met à l'œuvre et l'imite. « Je donnerais, dit-il, tous mes ouvrages pour avoir inventé

ce beau sujet. » — La pièce réussit beaucoup. Le premier soin de Corneille, dans sa préface, c'est d'avouer l'emprunt et de s'en glorifier. — « Je me suis laissé conduire, dit-il, au fameux Lope de Vega. Ceci n'est qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour, sous le nom de la *Sospechosa Verdad*. Que l'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt; je m'en suis trouvé si bien que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez nos ennemis (les Espagnols). » — Corneille, était donc loin de prétendre, comme l'ont fait Voltaire et comme tous les talens plus vains que sincères, à la création de l'œuvre qu'il reproduisait. Sincère et simple; il était juste que Richelieu le dédaignât et que M. de Montauron ait laissé tomber sur lui sa protection insultante.

Le *Menteur*, comme le *Cid*, est un chef-d'œuvre de bon sens, d'arrangement et d'imitation : Corneille n'a rien voulu de plus. Il a découvert la source; il en a fait jaillir la comédie et la tragédie françaises (1).

Admirez la curieuse frivolité de la critique française, pendant les XVIIe et XVIIIe siècles; elle, mère de dix mille volumes; elle, si babillarde, alors, quand tout le monde n'admirait qu'elle; elle si prétentieuse, si insolente, si pimpante, si habile au persiflage! Fréron, La Harpe, Lévizac, ont porté son sceptre avec majesté!

(5) L'un des premiers, l'auteur de cet article a fixé l'attention publique sur cette ère bizarre de la France, sur notre époque espagnole, dont il a esquissé l'année dernière, dans son cours public de l'Athénée, les traits principaux. Cette année, l'Académie française a proposé pour sujet de prix le même sujet à traiter. Elle ne pouvait faire meilleur usage de sa haute position et de l'argent dont elle dispose; et nous croyons reconnaître, dans cette heureuse et nouvelle tendance, l'esprit sagace et lumineux du Secrétaire perpétuel qu'elle s'est donné. Mais, en premier lieu, le nombre des écrivains qui possèdent à la fois les deux littératures est fort peu étendu; puis la récompense qui leur est offerte nous semble à peine suffisante pour défrayer les dépenses matérielles qu'un tel labeur exige. Il ne faudrait pas justifier ceux qui prétendent que le système représentatif est le plus mesquin et le plus avare de tous les gouvernemens. Ce n'est pas ainsi que l'Autriche despotique et la Prusse guerrière encouragent les travaux des Von Hammer et des Raumer. Je suis heureux de livrer dans ces études aux concurrens (s'il s'en présente, comme je l'espère) quelques faits importans, quelques documens utiles sur un sujet curieux. J'apporte, comme toujours, en ouvrier modeste, ma pierre au grand travail des connaissances sincères et philosophiques, que le siècle actuel n'augmentera guère et dont le siècle prochain saura faire un noble ensemble. Dans cette époque de recherche et de pillage intellectuels, il est rare qu'une idée ou un fait ne soient pas dérobés aussitôt que jetés en circulation; et je n'ai pas la prétention d'exiger que chacun veuille inscrire, sur l'idée qu'il s'approprie, le nom du maître de l'idée.

Elle s'est obstinée, l'ignorante, à ne pas écouter Corneille; à pérorer, comme le marquis fat des anciens jours, sur le mérite et le démérite de ce que Pierre Corneille *n'a pas fait*, sur la bonne ou mauvaise création de ce qu'*il n'a pas créé*. En vain montrait-il du doigt le fleuve espagnol où son génie allait puiser, à la vue de tous : personne, jusqu'à ce jour, n'a voulu savoir ce que le *Menteur* devait à Corneille, et ce que Corneille devait au *Menteur*. On dirait que l'art de parler et d'amuser est tout en France, et que la recherche de la vérité ne compte pour rien. La Futilité, parée de rubans, a donné la main au Pédantisme, en rabat et en calotte, et la célébration de leurs noces a été fort applaudie. Elle a fait naître ces dissertations sans nombre qui heureusement ne sont plus à la mode, que l'on admira long-temps et qui sont à notre littérature ce que les sonnets sont à la littérature italienne, et les gloses à la littérature de l'Espagne.

Mais quel était ce poète comique, auteur du *Menteur*; modèle de Corneille, créateur d'une œuvre à laquelle Molière a dû, comme il l'avoue, sa première inspiration? « *Si je n'avais pas lu* LE MENTEUR (dit Molière), *je crois que je n'aurais pas fait de comédies.* » D'où est sortie cette conception puissante qui a guidé le grand Corneille?

On l'a ignoré long-temps.

Alarcon, le père du *Menteur*, est un écrivain à peu près inconnu. Son talent, suspendu, et balancé entre l'esprit et le génie, est à peine inscrit sur les tables de la Renommée. Vous découvrez ses œuvres dans une ou deux bibliothèques d'Europe : les biographes se taisent sur sa vie. Lisez ses drames, vous êtes tenté de croire qu'un long roman et de singuliers orages l'ont agité. La bizarrerie de la fortune est son point de vue favori; son drame est une grande escarpolette; dans ses œuvres, le haut et le bas de la vie humaine s'offrent tour à tour à vos yeux, sous un aspect douloureux ou plaisant. Le sentiment de l'honneur soutient cette machine dramatique; Alarcon fait surtout valoir les ressources inattendues de l'intelligence, la bravoure dans le péril et le sang-froid dans les embarras.

La facilité de l'invention distingue plus spécialement Lope. Il y a dans Caldéron une vivee ardeur religieuse, une puissance folle

d'images qui rappelle l'Orient, et une verve de situations extraordinaire. *Alarcon*, moins connu, est plus étrange. Il met en scène les Maures et les juifs, les sorciers et les sorcières, les Péruviens et les Mexicains. Il jette, à travers ses fictions, mille inventions audacieuses. Il aime le hasard, et porte cet amour de la lutte avec le destin jusqu'à l'exaltation poétique. Intelligence distinguée, mais non populaire; il écrit plus purement, plus nettement, que la plupart de ses contemporains. Son langage est ferme, hardi, brûlant, et ne se couvre pas de ces masses de métaphores et de ces forêts d'épithètes qui surchargent Caldéron. Il aime l'action, dédaigne la phrase, et témoigne souvent son mépris pour le vulgaire.

J'imagine, quand je pense à cet Alarcon oublié (mais qui a fait *le Menteur*), quelque gentilhomme qui a couru le monde; quitté de bonne heure le Mexique, sa patrie; subi l'ingratitude des grands, et subi leur faveur souvent plus dure; un esprit élevé, plein de mépris pour les masses ignorantes, et n'estimant que son art. Cette incuriosité du succès et de la vogue, cet esprit fier qui ne daigne pas gagner la gloire par des bassesses se retrouvent dans ses préfaces et ses dédicaces. Quiconque a beaucoup vu, beaucoup appris, beaucoup comparé, rapporte de ce grand voyage à travers les folies humaines bien du mépris et de la douleur. C'est un malheur pour l'artiste. Il voit de trop près le néant qui l'environne, et juge trop bien ses juges.

Alarcon traite assez mal le public lorsqu'il fait imprimer, en 1628, le premier volume de ses œuvres? Voici l'allocution qui précède ses huit premières comédies.

AU VULGAIRE.

« *A toi, Vulgaire, à toi, bête redoutable* (1)! *c'est à toi que je parle! Quant à l'élite des hommes, je n'ai rien à leur dire; ce serait à eux de m'instruire. Je te jette donc, ô Vulgaire, mes comédies. Tu peux les traiter selon ton caprice et selon ta coutume, non selon la justice. Elles fixent sur toi un regard de mépris, non de terreur. Elles ont traversé le péril de tes forêts épaisses, elles peuvent bien s'aventurer dans tes re-*

(1) *Bestia fiera.*

paires secrets (1). *Te déplaisent-elles? je me réjouirais de savoir qu'elles sont bonnes. Les trouveras-tu bonnes? elles seront mauvaises alors; mais l'argent qu'elles t'auront coûté me consolera.* »

L'auteur de ces rodomontades se dresse devant nous avec une de ces attitudes soldatesques que Callot rendait si bien. Ne croyez-vous pas voir,

> Ce jeune cavalier, relevé de panache,
> La botte blanche en jambe et la Gaule à la main,
> D'un cure-dent de Rose entretenant sa faim (2)?

Don Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza, qui adressait ces beaux complimens à son public; suzerain, qui parlait à la canaille, se croyait au-dessus d'elle. La canaille a pris sa revanche : elle a si bien caché le nom d'Alarcon dans *ses forêts et dans ses repaires*, que l'homme de génie est mort tout entier.

On a peu parlé de lui pendant sa vie : on a imprimé ses meilleures pièces sous des noms supposés. Un de ses drames fonde la comédie française; Corneille, en le copiant, se trompe sur le nom de l'auteur. Dans ses heures de loisir, Alarcon jetait ses pièces sur les théâtres de Madrid. Elles réussissaient parmi tant d'autres. Les drames espagnols, depuis le milieu du XVI[e] siècle, germaient comme les épis dans un sol fertile : une fois la récolte faite, personne n'y songeait plus. C'était un plaisir plutôt qu'un art. Le génie inculte, l'invention, une verve facile fournissaient à cette grande consommation : le bourgeois, le noble et l'artisan ne distinguaient pas avec beaucoup de soin l'œuvre médiocre de l'œuvre estimable. Pourvu que de curieuses aventures, de grands coups d'épée, des travestissemens et des intrigues se renouvelassent sur leurs théâtres, ils étaient satisfaits.

Les drames d'Alarcon passèrent, réussirent et s'éclipsèrent dans la foule. Le rapporteur du conseil des Indes (tel était son titre) occupait un rang honorable dans le monde; peut-être attachait-il peu d'importance à la renommée et à la poésie; indifférence qui lui

(1) *Tus rincones.*
(2) *Espadon satirique.*

serait commune avec Shakspeare. Un Français, le grand Corneille, a deviné et rendu populaire une création d'Alarcon : après deux siècles, l'érudition patiente d'un Français est parvenue à soulever un coin du triple voile dont ce nom a été couvert pendant sa vie et après sa mort. M. Ferdinand Denis a heureusement éclairci les nombreux problèmes relatifs à la vie d'Alarcon : nous devons les renseignemens suivans à cet écrivain, l'un des jeunes et modestes savans qui travaillent dans le silence, enrichissant leur pensée, recueillant les trésors de l'intelligence et croyant encore à la science et à l'avenir.

. . . .

« Ce que nous savons sur *Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza* se réduit à peu près aux détails incomplets que donne Nicolas Antonio : encore ce biographe met-il des restrictions prudentes dans le peu de faits qu'il nous présente. Selon lui, Juan Ruiz de Alarcon serait né au Mexique. Mais il indique cette circonstance comme une opinion qui lui est propre ; il ne donne pas même l'année de la naissance de cet auteur. Nous avouons que les recherches, qui ont été faites à ce sujet, n'offrent rien de concluant. Les registres de Mexico se taisent sur Alarcon. Ce qui pourrait faire supposer que la tradition acceptée par le biographe espagnol n'est pas dénuée de fondement, ou que tout au moins Ruiz est né en Amérique, c'est que Léon Pinello parle d'un Juan Ruiz de Alarcon, auquel il donna le titre de colonel, et qui a, dit-il, laissé une histoire manuscrite des guerres du Chili. Ovalle mentionne fréquemment les Alarcon, qui se distinguèrent dans ce pays, et y occupèrent un rang éminent.

« Tout porte donc à croire que l'auteur des Drames appartient à cette famille, dont une branche se serait fixée au Mexique. Il n'eut pas besoin de venir faire ses études en Espagne. Dès le XVIIe siècle, le prince d'Esquillace avait fondé, à Mexico, un excellent collége.

« En 1628, Ruiz de Alarcon est en Europe ; il prend le titre de *licencié*, occupe un emploi lucratif, et le titre dont il est revêtu donne encore quelque probabilité à son origine américaine. On le qualifie de *relator del real consejo de las Indias*. Tout peut donc faire présumer qu'il vécut dans une sorte de repos, à l'abri de cette pauvreté poignante qui renouvelle chaque jour ses angoisses. Il

dédie ses comédies à *Ramiro Felipe de Guzman, grand chancelier des Indes*; et, si l'on en juge par la dédicace, il se trouve avec lui dans les termes d'une familiarité noble. Il l'appelle son Mécène, il se plaint de l'envie contre laquelle il cherche un appui, et il ne s'y dissimule point que, bien qu'elles aient subi l'épreuve de la représentation, ses pièces ont grand besoin de la protection d'un grand-seigneur.

« Un critique espagnol, qui a tenté d'apprécier le caractère poétique d'Alarcon, mais qui malheureusement semble ne pas avoir connu même les faibles ressources biographiques auxquelles nous avons puisé; l'éditeur de la collection de comédies, imprimée en 1826, affirme que Juan Ruiz est un de ces génies malheureux qui manquent toujours leur célébrité. « Pendant son vivant, on ne « craignait pas de s'attribuer ses œuvres; après sa mort, per- « sonne ne se rappelle son nom, si ce n'est quelques gens de let- « tres. » Oubli prévu ou dédaigné par Alarcon. Le poète sut prendre gaiement son parti contre les emprunts forcés : cette insouciance, qui lui fait parler au public de Madrid d'une façon si dégagée et si hautaine, se montre sans cesse en lui. Il y a plus; par une de ces circonstances bizarres dues au hasard de la parole, tandis qu'il croit ne s'adresser qu'à ses contemporains, et qu'il emploie gaiement une de ces formules proverbiales familières à la langue espagnole, il prophétise ce qui doit lui arriver vingt ans plus tard. Il ne sait pas encore que la meilleure partie de sa célébrité lui viendra du grand Corneille, et il s'exprime ainsi :

« Quoi que tu sois, mécontent ou mal intentionné, sache que les « comédies de ma première partie et les douze qui composent cette « seconde sont toutes de moi, bien que quelques-unes soient deve- « nues la proie *d'autres* CORNEILLES; *le Tisserand de Ségovie, la Vérité « douteuse, l'Examen des maris*, sont imprimés sous le nom d'autres « patrons; c'est la faute, à coup sûr, des imprimeurs, qui font, en ce « genre, ce que bon leur semble, et non ce que voudraient les au- « teurs auxquels ils les ont attribués..... J'ai voulu déclarer cette « vérité bien plus pour leur honneur que pour le mien, car il n'est « pas juste que leur renommée souffre de mes fautes. »

. . . .

Nous essayerons une liaison intime avec cet homme que Cor-

neille imita sans le connaître et qui put se glorifier d'un tel emprunteur. Entrons à Madrid, en 1630, et assistons à la représentation de la *comédie fameuse* d'Alarcon : *la Vérité douteuse*. Pour rendre l'énergie de ces mots, une longue phrase française serait indispensable : par exemple ce proverbe : *Le menteur qui dit vrai ne se fait jamais croire.*

Tel est le sens et le fond du drame. C'est une comédie de caractère, chose rare en Espagne.

N'attendez pas ordinairement des hommes que le soleil brûle, et que la passion et la paresse se disputent, l'analyse des nuances caractéristiques de l'humanité, que nous estimons, nous hommes du nord. Le *caractère* (et je prends ce mot dans le sens allemand et anglais), disparaît et fond pour ainsi dire, au sein de la passion qui l'absorbe. Il n'y a de Labruyère qu'en France; il n'y a de Shakspeare qu'en Angleterre. L'appréciation des teintes dont la vie intellectuelle et morale se compose ; la reflexion s'attachant à l'émotion, pour la comprendre et l'analyser; l'homme étudié curieusement comme on étudie une horloge compliquée; ce sont là nos mérites et nos gloires, à nous enfans des latitudes froides ou tempérées : œuvre de génie, mais de patience ; œuvre grande et douloureuse, qui fait saigner les dernières veines et trembler les dernières fibres de l'humanité.

A cette œuvre s'opposent l'ardente impatience de l'imagination, la ferveur de l'ame, l'émotion irrésistible. Pour l'homme méridional, tout se couvre d'un nuage splendide; tout s'environne d'une vapeur dorée. Les traits de la femme que l'on aime ne se détaillent pas : on les adore.

Le théâtre d'Espagne analyse rarement les caractères. Il jette sous vos yeux des jeunes gens qui s'amusent, qui aiment, qui tuent, qui se vengent; des vieillards graves (*viejo grave*), des bouffons insolens, des femmes amoureuses, hardies, des princes entourés de leur cour. Ce sont moins des individus que des généralités, des hommes que des pièces d'échecs dont la marche est voulue et nécessaire. Le *caractère* n'existe plus; la sensation domine. L'*émotion* s'empare du *caractère*, le saisit, l'assimile et le détruit; elle plane sur le drame, le transformant en actes terribles et aventureux, ou en émotions impétueuses. Les

personnages d'Alarcon, sont les vassaux dévoués de la passion et du destin; ceux de Calderon, les esclaves éloquens de l'imagination et du sort; ceux de Lope de Vega, les jouets du hasard. Mais sur ces nuances, sur ces hommes différens créés par le poète, le même soleil règne, le même orage gronde.

Tels sont en général les chefs-d'œuvre du théâtre espagnol. Le *Menteur*, comédie de caractère, est un phénomène. Alarcon, une seule fois dans sa vie littéraire, a saisi un vice de caractère et l'a jeté dans une intrigue brillante.

Voici ce drame.

Don Garcia, fils de famille, noble, brave et beau, avait terminé ses études à Salamanque. Accompagné du licencié, homme d'âge et de mérite, auquel son père l'avait confié, il vint retrouver l'asile paternel; c'était un fils bien-aimé, un aîné qui attendait le majorat et sur lequel reposaient toutes les espérances de don Beltran. A peine fut-il arrivé, le père se rendit dans la chambre du précepteur et voulut savoir quel genre d'homme était son fils. Son ame répondait-elle à la haute noblesse de ses aïeux? Le vieil *estudiante*, après avoir fait un peu de pathos sur la magnanimité de la race et les vertus du fils, avoua qu'un petit défaut, un seul, obscurcissait toutes ces vertus, et qu'il n'avait jamais pu s'en corriger.

— *Lequel?*

— *No dezir siempre verdad.* — Ne pas toujours dire la vérité. — Mais peut-être cette habitude de mensonge se corrigerait à la cour, véritable école de l'honneur.

— Vous voilà bien tombé, s'écrie don Beltran! C'est précisément là qu'on apprend à mentir. Mais c'est égal; ce que vous me dites là me désespère. Il dissiperait toute ma fortune en folles amours, il passerait la nuit et le jour au jeu, il aurait six duels par semaine, je lui pardonnerais tout, excepté le mensonge. J'aimerais mieux qu'il fût mort. »

Là-dessus, notre vieux gentilhomme entra dans un superbe courroux qui allait fort bien à un Castillan. Mentir! mentir! Et les ancêtres! et l'honneur!

Pendant que le père s'irritait ainsi, le fils ne songeait qu'à jouir

de la vie nouvelle qu'il pressentait. Il avait revêtu un magnifique ceinturon, une immense collerette ou fraise à confusion, et se trouvait semblable aux héros de Callot, dont j'ai déjà parlé, que vous connaissez, et qui représentent l'Espagnol complet, dans sa gloire et sa galanterie. Jeune homme aux belles paroles et à l'imagination féconde, il ne rêve plus que belles aventures et nobles dames à conquérir. Pour ce faire, il compte sur l'énorme fraise de fine toile de Hollande, au milieu de laquelle la tête apparaît comme un melon au milieu d'une corbeille. Nulle femme ne résistera, telle vertueuse qu'elle puisse être, à la séduction de cette fraise !

Belle époque en effet pour la galanterie ! « Toutes les femmes, et des plus hupées, dit un voyageur du temps (1), vous arrêtent dans la rue si vous leur plaisez : elles vous prient de leur payer une glace, un bouquet, une limonade. Elles ne vont plus aujourd'hui *tapées* (*entapadas*, voilées) dans les rues. Toute leur dévotion consiste à prier Dieu de leur envoyer de bons galans ; dès que vous arrivez dans une maison, on vous demande si vous faites la cour en qualité d'époux futur ou d'amant actuel (*o marido, o amancebado*). *Si c'est comme mari, non,* disent-elles ; *si c'est comme amant,* OUI !

Heureux d'arriver dans ce pays de Cocagne amoureuse, don Garcia consulte, sur ses grands desseins, son valet, le premier ministre des amours. Tristan, c'est son nom, lui offre des renseignemens détaillés et rédigés dans le style astronomique et figuré de l'Espagne. Il lui dit combien d'espèces « d'étoiles féminines brillent à Madrid ; grandes dames, anges étoilés, substances éclatantes et corruptibles ; belles, mariées, mais *conversables*, et qui, en conjonction avec leur mari, exercent sur l'étranger de bizarres influences ; d'autres dont les époux ont des commissions délicates dans les Indes, en Italie ou en Flandre ; d'autres, par milliers, qui font semblant d'être mariées pour vivre en liberté. Vous en verrez, continue le rapporteur, jeunes et belles, qui restent à la maison, étoiles fixes, pendant que leurs mères sont errantes. Je vous nommerai, si vous voulez, les *tusonas* et les *busconas*, astres inférieurs,

(1) Aarsen.

dont il faut bien s'accommoder quelquefois dans l'occasion et dans la nécessité. Vous en trouverez qui s'évaporent comme des météores rapides; mais le point fixe de ces astres mortels, leur pôle magnétique, c'est l'argent; si vous en avez....

« — Parbleu, si j'en ai!

« — Vous êtes sauvé.

« — J'ai de l'or!

« — Vive Dieu! le monde féminin est à vous: vous êtes le César des Espagnes; vierges et mariées, rien ne vous résistera. Marchez! »

Au moment où le valet et le maître devisaient ainsi, un coche vint à passer. L'Espagne était alors le pays des voitures; deux femmes vêtues avec élégance s'y trouvaient; les rideaux du coche, entr'ouverts, les laissaient apercevoir; deux belles mules traînaient l'équipage. Les deux femmes en descendirent; et l'une d'elles, en met tant le pied hors du coche, fit un faux pas; occasion trop belle pour que don Garcia la perdît. Il se précipita et soutint la jeune femme. Bientôt s'établit entre le jeune homme et la dame un de ces assauts de galanterie et de belles paroles que les Espagnols ont enseignés à l'Europe entière et que Corneille a complaisamment traduits.

C'est bien là toute l'exposition de Corneille. Forcé de changer le lieu de la scène, notre grand homme a perdu le beau contraste qui se trouve entre la ferveur enthousiaste de l'honneur castillan et l'habitude servile du mensonge. Nous verrons (chose digne d'observation) quelle a été l'œuvre de Corneille, à quelle laborieuse et attentive élaboration de l'œuvre espagnole ce génie puissant, patient, s'est condamné; quelle netteté française il a jetée dans certains détails; ne perdant rien des heureuses combinaisons de l'intrigue; traduisant avec modestie ce qui était excellent; corrigeant enfin les jets excessifs de l'emphase mauresque. Curieuse recherche que la légèreté des Batteux et des Laharpe m'a laissée tout entière.

Dois-je protester d'avance contre ceux qui verraient, dans cette étude sévère et desintéressée, une injure essayée contre la France? La France a parcouru le diamètre de la pensée humaine. La France qui possède Pascal et Racine, Montaigne et Corneille, doit être

juste : sa compréhension facile et variable, a mêlé l'étude du caractère à l'étude et à la peinture de la passion. Elle a son Molière et son Bossuet. Quelle puérile folie de calomnier les appréciations étrangères, comme autant de dépréciations de la France! Il resterait peut-être un seul fleuron à ajouter à toutes ses gloires; ce serait l'impartiale grandeur des jugemens, la largeur et la portée des vues critiques, cette force de coup d'œil qui embrasse toute l'histoire intellectuelle, et s'associe à tous les triomphes de la pensée en des temps divers. Les hommes supérieurs et éloquens, qui auraient pu compléter cette œuvre attendue, n'en ont donné que des fragmens épars.

Il serait bon qu'à une époque si avancée, on n'eût plus à nous reprocher la légèreté des engouemens et la frivolité des dénigremens. Voici l'Europe qui achève de se fondre dans un seul et immense bloc, au foyer des commotions politiques. Le temps est venu d'ébaucher l'histoire intellectuelle de l'Occident; voici le moment de suivre dans leur cours tous les ruisseaux et tous les affluens de la pensée européenne depuis des siècles, et d'indiquer le noble lit de cet immense fleuve. L'essayer n'est pas une entreprise ignoble ou facile : les forces manqueront peut-être à la main qui la tente : mais du moins il faut que l'on sache ce qu'elle voulait accomplir et combien de vénération pour la patrie se mêlait à cette contemplation du génie étranger.

PHILARÈTE CHASLES.

(*La suite à un prochain numéro.*)

CROQUIS.

I.

M. BERRYER.

« La terre d'Augerville, appartenant à M. Berryer, *notre* député, est mise en vente. » Voilà ce que *la Gazette* imprimait le samedi 6 août, ce que tout le monde prévoyait. Cette nouvelle, accompagnée de réflexions hyperboliquement flatteuses pour M. Berryer, était suivie d'une lettre de MM. de Latour-Maubourg, de Fitz-James, Amédée Jauge, Pardessus, Chateaubriand. Ces messieurs proposent une souscription ayant pour but le rachat de la terre d'Augerville au profit de M. Berryer. Ce pauvre M. de ***** proposant une souscription, et pour un autre encore! Plusieurs projets de ce genre avaient été déjà colportés dans les salons du faubourg Saint-Germain; mais, comme il arrive en toute occasion, et surtout dans le parti légitimiste, qui, plus que tout autre, a ses égoïstes, les riches se montrèrent peu empressés, les pauvres fort généreux. Aujourd'hui qu'il s'agit d'une manifestation publique, les mauvais vouloirs seront assiégés dans leurs coffres-forts, et peut-être M. Berryer sera-t-il réintégré dans la possession d'une terre qu'il acquit jadis pour être éligible, et dont l'achat amena le premier désordre dans ses affaires.

L'à-propos de cette souscription nous aurait décidés à commencer par le portrait de M. Berryer cette série de croquis politiques, si d'ailleurs l'aspect d'un parti qui se symbolise dans un homme, qui lui donne ses pouvoirs, ses espérances, qui se confie aux chances de sa parole, et qui, faute de pouvoir mieux faire, se transfigure dans une unité, ne suffisait pas pour inspirer un grand sentiment de curiosité, un désir très vif de connaître au plus vite cet homme, de savoir quelles transitions, quels arrangemens de la vie l'ont amené à cette position de chef politique.

On doit être curieux d'apprendre comment la dynastie de Charles X, mal défendue par des épées vaillantes, mais trop peu nombreuses pour former un faisceau, trompée par des conseillers devenus fous, abandonnée de ses gentilshommes devenus sages, a laissé sur le sol de France, en partant, une sentinelle perdue qui n'a pas jeté sa cocarde, et qui, de temps en temps, tire en l'air un coup de fusil chargé à poudre en l'honneur de ses maîtres vaincus; étrange spectacle que celui d'une cour aristocratique plastronnée de blasons, réduite dans le malheur à ne compter pour défenseurs actifs, et toujours présens sur la brèche, qu'une petite poignée de journalistes ardens et roturiers, commandés par un avocat qui n'a de parchemins que dans ses dossiers. En faisant ici l'histoire de M. Berryer, nous sommes rigoureusement conduits à dire les particularités qui, de simple avocat, le transformèrent en homme politique.

M. Berryer, membre de la chambre des députés, est le fils aîné de M. Berryer, avocat remarquable, très occupé dans son temps, qui parlait avec abondance, gasconnait rudement, s'était créé une clientelle superbe, et fut chargé, avec M. Dupin, le président actuel de la chambre, de la défense du maréchal Ney. M. Berryer fils, élevé au collége de Juilly, donna de bonne heurre maintes preuves de facilité et de paresse, de frivolité et d'intelligence : il fit, en somme, des études assez médiocres. Les anciens oratoriens, qui dirigeaient le collége, se donnèrent au diable pour comprimer son naturel aventureux; mais s'ils ne parvinrent pas à rendre leur élève *fort en thème*, ils réussirent du moins à jeter dans cette tête fertile en impressions quelques germes d'idées religieuses que le matérialisme des affaires, le positif de la vie, les plaisirs du monde n'ont jamais déracinées. A voir M. Berryer si peu canonique en apparence, si facile, si peu austère, ceci doit paraître une plaisanterie. On peut croire que ses préoccupations catholiques sont pure affaire de parti, pure hypocrisie politique; eh bien! non. M. Berryer est toujours convaincu. Quand il prie, il croit; quand il pleure sur l'innocence d'un client, il est convaincu de son innocence; quand il s'attendrit sur le malheur d'une princesse grosse peut-être de neuf mois, il est convaincu de sa pureté; seu-

lement ses convictions ont le malheur de ne pas durer long-temps. Cette mobilité d'humeur qui colore si diversement plusieurs côtés de son caractère, et plusieurs phases de sa vie, ne l'a pourtant jamais égaré hors de la ligne politique qu'il s'est tracée depuis qu'il est homme; il est resté fidèle.

M. Berryer débuta au barreau en 1812. Son père exploitait alors à lui seul toutes les grandes affaires commerciales, qui lui arrivaient par le canal de M. Gornaud, son parent, agréé, très honorablement posé au tribunal de commerce. Dans un lambeau de sa vaste clientelle, le père trouva amplement l'étoffe d'une robe d'avocat pour son fils. Il lui abandonna une partie de ses causes. Dès son entrée dans le monde, à l'âge de vingt-un ans, le jeune Berryer devint amoureux fou de Mlle Gautier, fille de l'administrateur des vivres de la première division militaire, grande, belle et blonde personne, qu'il épousa. La conscription faisait alors de grands ravages; la feuille de route donnée aux conscrits était un passeport pour l'éternité; personne ne pouvait échapper à la voracité des réquisitions d'hommes; après avoir acheté cinq à six remplaçans, on partait comme garde-d'honneur : l'empereur ne respectait plus que les prêtres et les hommes mariés. Ainsi l'on peut croire que la détermination prématurée du jeune Berryer lui fut dictée par la prudence et par son éloignement des vanités guerrières. L'invasion des armées coalisées le trouva donc vivant, heureux d'avoir soustrait sa personne aux ravages du canon, marié selon son goût. Néanmoins, à l'approche des Russes, il s'était retiré à la campagne, non par peur des alliés, mais par répugnance pour le service de la garde nationale, qui pouvait bien avoir aussi ses désagrémens et ses dangers. En un mot, M. Berryer ne se souciait nullement de figurer dans le tableau de la barrière de Clichy. Il s'associa, au contraire, à tous les élans bourboniens des hommes qui redoutaient la levée en masse et saluaient le retour de ces princes, qui prenaient pour devise : *Plus de conscription !*

M. Berryer jusque-là n'avait nourri aucun sentiment politique. Son origine et son éducation ne lui conseillaient pas la haine du système impérial. Il devint par entraînement et par occasion royaliste chaleureux. Bellart songeait déjà à former cette phalange de jeunes magistrats qui devaient dépenser tant d'ardeur à soutenir les persécutions du pouvoir, et à colorer de sophismes perfides les tendances de la restauration; déjà l'avenir politique de M. Berryer lui semblait plein de riches promesses, quand le retour de l'île d'Elbe vint défaire ces plans et tant d'autres, et forcer le jeune espoir du parquet à faire pour la seconde fois du royalisme de cave. Il reparut au jour quand reparurent les Bourbons. Les réac-

tionnaires songèrent de nouveau au parti qu'ils pouvaient tirer d'un talent éprouvé déjà dans les luttes du barreau, et voulurent faire don à la magistrature de ce diamant d'éloquence. Mais au moment de s'expliquer, M. Berryer comprit que sa position ne lui permettait pas d'accepter ces périlleux et maigres honneurs. Un traitement de procureur-général tout entier n'aurait pu défrayer un seul de ses goûts. Sa jeunesse, sa chaleur, le charme de cet organe sonore qui laisse après les repos de l'orateur un écho qui murmure des plaintes et des émotions tendres; l'expression à la fois ouverte, riante et mélancolique de son visage; son penchant pour les plaisirs, le jeu, la table et les vins fins, en avait fait un avocat distingué, applaudi, influent, et un jeune homme du monde fort recherché. Cette immense facilité de travail, qui lui permet d'étudier ses causes à l'audience ou chez lui entre deux manches d'une partie d'écarté, amenèrent dans sa maison l'opulence et les relations. La succession du marquis de Vérac, les affaires des royalistes qui rentraient dans leurs coupes de bois, celles des grands émigrés qui avaient de vieilles liquidations à régler, l'occupèrent et l'enrichirent. M. Berryer voulait et devait rester avocat. Il se débattit contre les velléités d'une ambition stérile, jusqu'au jour où les jésuites songèrent à le circonvenir. Pendant l'opposition de MM. de Villèle et Corbière, ils le rattachèrent à la nuance des hommes plus exaltés que les deux opposans, et à ce parti prêtre qui, caché derrière eux, n'en voulait faire que des instrumens, de telle sorte qu'il devint bientôt plus dévoué au pape qu'au roi de France, plus royaliste que le roi, comme on disait alors. Ses rapports avec l'abbé de La Mennais entretinrent chez lui le feu de cette exaltation. Il ne pouvait manquer de se lier aussi avec M. de Vitrolles, placé en intermédiaire entre le parti prêtre et Charles X, espèce de Fouché mystérieux, toujours sur la porte du ministère et n'y entrant jamais, parce que ses goûts aventureux, son besoin des affaires, son penchant pour l'industrialisme et les opérations aléatoires, alarmaient des gens bien disposés pour lui, mais redoutant par-dessus tout son habileté. Parallèlement à cette vie d'intrigues, M. Berryer menait une vie mondaine, recherchant beaucoup les hommes de plaisir et de bon goût, assidu dans les maisons où l'on rit, chante et boit, quelles que fussent leur communion politique, lorsqu'il lui vint à l'esprit de coopérer à la fondation de la Société des Bonnes Lettres et de la Société des Bonnes Études : il donna plusieurs leçons, qui peu à peu décidèrent en lui pour les discussions de la tribune un penchant qu'il avait combattu. Ennemi de l'étude, il s'occupa de théories politiques; et sous le ministère de M. de Villèle, il était assez fort sur les affaires du pays, pour négocier des raccommodemens, opérer

des brouilles, pour prendre part à toutes les petites coquetteries boudeuses qui obscurcissaient la bonne intelligence du ministère et de la congrégation; en un mot, pour être un homme utile, applicable et consulté.

A cette époque, M. Berryer avait donc dépassé par son importance toutes les positions subalternes qu'on aurait pu lui offrir; il ne pouvait plus être procureur-général, il devait être garde-des-sceaux; mais la chambre était interdite à ses trente-sept ans, et pendant ce temps, les soins qu'il avait donnés à la politique, son éloignement des affaires du palais, son amour infatigable des plaisirs du monde, amenèrent des embarras dans sa fortune; son cabinet diminua, les causes commerciales allèrent à d'autres moins sincères, moins désintéressés, à des médiocrités rapaces. Il venait d'acheter, pour fonder à l'avance ses droits d'éligibilité, une terre qu'il ne put payer qu'en s'imposant une gêne insupportable pour un homme à l'humeur grande et large. C'est un état de choses que l'inintelligence des gouvernans, ou plutôt (nous voulons le croire) l'intégrité de M. Berryer, ne songea pas à améliorer.

La restauration, si aveuglément prodigue, si niaisement reconnaissante envers des émigrés sans talent, sans couleur, ne savait pas, comme Napoléon, relever un homme de portée par l'argent d'abord et par la considération qui en découle. La vue d'un nez busqué de l'ancienne cour, la vue de la queue poudrée d'un voltigeur éreinté de Coblentz éveillait mille émotions piteuses et pleurardes dans le cœur de ces gens incapables, hors d'état d'estimer à son prix un mérite réel et contemporain. Enfin, quand M. Berryer eut atteint ses quarante ans, lui et son parti songèrent à son début dans la vie politique et publique, et l'influence, les facilités, les conseils, les relations qui lui étaient nécessaires, il les trouva dans M. Roux-Laborie, l'ami intime de M. de Polignac. Charles X avait à cœur, de son côté, de voir M. Berryer arriver à la chambre. Partagé entre ces hautes sollicitations et la conscience de l'état de ses affaires privées, M. Berryer se laissa-t-il compromettre par des négociations de château, entraîner par des promesses d'arrangement qui, en tout cas, ne furent jamais réalisées? Fut-il dupe ou désintéressé? Ses amis, qui le connaissent généreux, facile, croient qu'il a, de gaieté de cœur et sans-arrière pensée, sacrifié franchement sa grande position, sa fortune, à la fortune politique si incertaine. Tous ceux qui l'ont vu ainsi faire l'abandon gratuit des ressources que son talent d'avocat avait rendues si fécondes, regrettèrent sa détermination, et les avoués d'alors ne se consolaient pas de le voir se suicider à la vie de palais. Le ministère Polignac, cette dernière réserve d'un pouvoir qui s'usait en voulant s'épurer, fut un évènement trop grave pour qu'il pût s'accomplir en dehors de l'influence désormais toute per-

sonnelle que M. Berryer venait de se créer par son entrée à la chambre. Il prit part à sa formation, conservant par devers lui l'espoir de le mener et de le modérer; mais la machine était lancée, et les faibles bras de M. Berryer furent pris et broyés dans les engrénages.

La révolution de 1830 s'accomplit lorsque M. Berryer venait de faire les premiers pas dans les affaires publiques, et cette carrière, dont le but devait être un portefeuille et la direction des affaires de la France, fut obstruée tout à coup par les évènemens que juillet roulait avec lui. Le député légitimiste hésita long-temps à prêter serment. Son parti craignait un instant que ce refus ne couvrît un découragement; mais les habiles se mirent en campagne. On le magnétisa, on berça l'homme facile avec les mots *d'honneur chevaleresque*, de fidélité au malheur, on lui rappela les engagemens pris, on fit miroiter devant lui l'image des princes exilés, d'Henri V déshérité, de la France redemandant son roi légitime. Il se dévoua donc encore.

Ces nouvelles fiançailles avec la restauration mourante ne rappellent-elles pas le serment que, dans l'émigration, Charles X fit à sa maîtresse Mme de P...... M. de Latil, depuis archevêque de Rheims, reçut cette promesse solennelle, faite au lit de mort de cette dame, et par laquelle le pusillanime survivant s'engageait à ne plus aimer d'autre femme, à se consacrer tout entier à la religion, à rétablir les jésuites, si jamais Dieu lui accordait de revoir la France. Charles X tint le serment fait à Mme de P...... M. Berryer est resté fidèle à la puissance déchue.

Aujourd'hui, M. Berryer est l'ame du parti légitimiste; position assez difficile, parce que les hommes de ce parti, qui ne se sont jamais entendus, s'entendent moins que jamais depuis la défaite; on a compté tant de variétés de légitimistes, depuis les carlistes purs jusqu'aux Antonistes et aux Henriquinquistes! Il y a un parti de province et un parti de Paris, des hommes qui veulent l'ancienne division de la France; d'autres, la France que Napoléon nous a laissée, plus le duc de Bordeaux. Quelques-uns veulent reprendre les choses à 1789 et partir de là en avant; quelques autres abolir toute trace de constitution et replacer la dynastie qui chasse aujourd'hui en Bohême, dans les termes de la monarchie de Louis XIV. Il n'y a de traitables et d'intelligens que les légitimistes de Paris. Ils se soucient fort peu de la guerre de Vendée, qui, en temps de paix européenne, leur semble un acte pur de Donquichottisme, un déplorable abus d'influence sur des paysans crédules, paresseux et voleurs; quand les gentilshommes de province, fatigués de leur oisiveté, voulurent faire diversion à la chasse à courre par la chasse au pantalon rouge, et que la duchesse de Berry vint jouer au milieu d'eux son rôle

d'amazone du Bocage, les légitimistes de Paris, qui considèrent les Charrette, les d'Elbée, comme des noms de l'histoire ancienne, gémirent de l'anachronisme armé qu'on allait porter dans les provinces de l'Ouest, et détachèrent en toute hâte M. Berryer vers la folle princesse, pour lui faire abandonner son projet; il lui parla, ne lui épargna aucun conseil, et ne réussit pas. M. Berryer vit avec douleur échouer toute son éloquence contre cette volonté féminine, qui semblait prendre dans son dénuement, ses privations, ses souffrances, une espèce d'énergie désespérée. M. Berryer parlait à la duchesse de Berry, non-seulement au nom de sa sûreté personnelle, mais encore au nom des intérêts du parti; car M. Berryer appartient à cette nuance qui n'espère rien des moyens violens, qui veut se servir de la tribune, des élections et de la forme constitutionnelle, battre le système nouveau avec ses propres armes : c'est un triomphe impossible, mais dont l'idée caresse son amour-propre. M. Berryer sait fort bien d'ailleurs que la restauration le paierait en belle monnaie d'ingratitude; sait-il aussi bien qu'il ne serait jamais qu'un ministre diplomate, et que ce qu'il entend le mieux, ce sont les affaires des autres, pas du tout les siennes? Oui, sans doute, M. Berryer sait tout cela, et s'en accommode. Fort détaché de l'argent, la tête pleine de projets et d'aventures, il trouve, dans ce rôle de chef unique d'un parti, des satisfactions qui lui suffisent; sa position à la chambre ne laisse pas que d'être piquante. Il s'isole, hausse les épaules, écrit, ricane tout seul, prend la parole par hasard, par caprice; puis, quand il a joué quelque bon tour au gouvernement de juillet, il se rassied, et sa physionomie garde long-temps l'empreinte d'un sourire qui traduit ses jouissances intérieures. La différence d'opinion n'a pas détaché de M. Berryer ses amis du barreau; il a conservé ses habitudes de familiarité et de tutoiement avec ses camarades, M. Dupin, M. Odilon Barrot, M. Mauguin; depuis quelque temps même le dérangement de ses affaires le ramène un peu vers le palais qu'il a trop dédaigné : il plaide plus volontiers; mais par un tour d'esprit vraiment chevaleresque, il aime et recherche les mauvaises causes, les causes perdues, et comme ces chirurgiens dont le nom ne se rattache qu'à des opérations difficiles et désespérées, lui aussi il aime les cas rares.

Dans les procès des journaux de son parti, qu'il a souvent soustraits à la sévérité du parquet, il se montre d'un grand désintéressement, et n'accepte aucun honoraire. On dit encore qu'il vient de refuser une forte somme que lui offrait l'accusé Dehors, lavé par lui d'une accusation d'incendie; et cependant l'âge (M. Berryer a quarante-sept ans) n'a pas refroidi son humeur jeune, enjouée, dissipatrice. C'est toujours dans le

monde le même homme, faisant de la politique artiste, s'ouvrant au premier venu, passionné pour la musique italienne, dépensier, capable d'avaler le Pactole entier, avec ses eaux et les paillettes d'or qu'il roulait. Si la conversation privée de M. Berryer n'est pas en apparence plus spirituelle, s'il n'a pas la repartie vive, prompte et présente, c'est qu'il ne le veut pas, c'est que sa paresse ne se prête pas à faire le feu de file avec des mots. Mais il est essentiellement, et au fond, très spirituel, goûte avec ivresse toutes les jouissances de l'esprit, se montre indulgent à tout ce qui est esprit, possède au plus haut degré la faculté de s'émouvoir et de pleurer, et recherche tous les petits bonheurs du sensualisme intellectuel. C'est, au résumé, un homme doux, trop doux peut-être, facile, et dont nous nous plaisons à compter, l'une après l'autre, toutes les qualités un peu négatives, parce qu'il ne sera jamais dangereux pour personne, pour aucun parti.

BULLETIN.

Les évènemens de Saint-Ildefonse avaient rallié tous les ministres sur ce point, qu'il ne fallait pas momentanément intervenir en Espagne. Comme il ne s'agissait plus seulement de déloger don Carlos de la Navarre, comme on courait risque d'avoir à prendre parti pour ou contre une fraction du parti libéral, divisé en exaltés et en modérés, on ne voulait pas mettre le discernement ou les sympathies d'un corps d'armée à une pareille épreuve. Le journal officiel inséra la déclaration positive du chef du cabinet dont l'opinion se modifiait d'après les faits.

Tous les ministres étaient donc les meilleurs amis du monde, comme on l'est toujours après un raccommodement; et grace aux violences exercées contre la reine d'Espagne, nous avions un cabinet.

Le président du conseil, sans revenir sur la question d'intervention efficace, telle qu'il l'entendait d'abord, voulait au moins qu'on n'amoindrît pas la position des corps auxiliaires, et qu'au contraire les troupes réunies à Pau fussent promptement mises en mesure de passer les Pyrénées.

C'est alors que parut l'ordre du jour du général Lebeau, vieux soldat de l'empire, placé à la tête d'une légion qui vient de battre vigoureusement les carlistes. M. Lebeau, dont l'esprit a bien pu s'égarer dans toutes ces distinctions de *corps auxiliaire*, de *légion étrangère*, de *corps d'armée de coopération;* M. Lebeau, qui est Français et commande à des Français réunis, équipés et enrégimentés en France, a cru pouvoir, dans l'ordre du jour qui a suivi sa première victoire, annoncer à ses troupes qu'il avait reçu son commandement du roi des Français.

Le général Lebeau a été désavoué par une de ces petites notes du *Moniteur* qui n'ont l'air de rien, et qui renferment un gros évènement. Il était expliqué dans cette note, contenant six lignes et autant de démissions, que le général Lebeau avait mal défini sa position : qu'il était seulement autorisé par le roi des Français à passer au service de la reine d'Espagne.

Avant que *le Moniteur* ne donnât cette leçon de grammaire au général auxiliaire, M. Thiers et la plupart de ses collègues avaient insisté pour qu'on la lui épargnât; M. le président du conseil déclara même mardi en plein conseil que l'insertion de la note dans *le Moniteur* déterminerait sa retraite; qu'il allait, au reste, passer un jour à la campagne, pour donner aux adversaires de son opinion le temps de se décider.

Et, en effet, M. Thiers partit pour Ferrières, terre de M. de Rothschild, où il passa très réellement la journée à chasser. A son retour, il lut *le Moniteur*, et par le fait sa démission se trouva toute donnée, avec celle de MM. Maison, Duperré, Passy, Sauzet et Pelet. Le journal du soir de jeudi publia cette nouvelle.

Aujourd'hui l'on semble revenir sur cette démarche et spontanée unanime des membres du cabinet, et vouloir isoler le mécontentement de M. Thiers : plusieurs journaux, qui trouvent plus facile de glisser leurs hommes à la faveur d'une ou deux démissions, que de les amener à la suite d'une dislocation générale, prétendent que M. Thiers tout seul a réellement donné sa démission; mais arrive le *Journal de Paris*, plus véridique, qui répète que le *cabinet est dissous*, et se dit formellement autorisé par MM. Passy, Sauzet, Duperré, Maison et Pelet, à déclarer qu'ils partagent la résolution de M. Thiers. Le fait grave, c'est la retraite de M. Thiers, si peu attendue, dans l'intervalle de deux sessions, si peu désirable en présence d'évènemens auxquels sa capacité pouvait donner une solution conforme aux vrais principes de la liberté constitutionnelle.

Quant aux bruits qui se répandent dans le public sur les choix que le roi prémédite, ils sont, comme toujours, l'œuvre de l'oisiveté, de l'ambition personnelle, ou de dévouemens intéressés; les commérages de bourse, les informations de journaux, les indiscrétions calculées, ont fait circuler des listes absurdes ou impossibles. Il y a toujours un premier feu de bavardages qu'il faut laisser passer avant d'asseoir la moindre conjecture: dans tout ce qu'on a dit, il n'y a qu'une chose sérieuse, c'est que le roi a fait appeler M. Molé. Nous nous renfermons dans une juste défiance de toutes les rumeurs que cet intérim fera naître, et nous ne croyons pas être démentis en augurant que cet état de choses durera pas plus d'une semaine.

On a lu avec douleur le récit des évènemens qui ont amené Christine à proclamer la constitution de 1812 : une malheureuse reine livrée à des soldats ivres, obligée de parlementer avec un sergent et un musicien, gardée à vue, donnant une parole d'honneur à laquelle on ne croit pas, voyant briser le sceau de ses dépêches, et rentrant avec cette noble escorte dans Madrid, qui se pavoise et s'illumine en l'honneur de ce beau fait d'armes! Quel spectacle! et quelle nouvelle on lui garde pour la remercier de sa condescendance! Quesada est mort, mais ce n'est rien; Quesada a été assassiné, ce n'est rien encore, c'est espagnol : mais dans les cafés de la ville on se montre ses oreilles, on se distribue les doigts de sa main, et les lambeaux de sa chair sont mis à l'encan. C'est atroce!

Depuis lors Madrid est fort tranquille, et cela se conçoit. L'Espagne

est heureuse, elle a sa constitution de 1812, qu'elle proclame du matin au soir, tant qu'elle veut, dans les moindres bourgades; elle a son principe. Quelle belle invention des temps modernes ! Quand un ennemi vous harcèle et dévore vos provinces, quand le trésor est vide, le crédit mort, l'armée sans souliers et sans munitions, vous proclamez un principe et vous êtes sauvés. Ce principe se matérialise sous différentes formes : en France c'était un arbre dit de la liberté, en Espagne c'est une pierre, un pavé dit de la constitution, autour duquel on monte la garde et qu'on salue avec respect. Les Espagnols qui ne savent pas lire sont forcés d'adorer la constitution sous les espèces du pavé, et les Espagnols lettrés ne considèrent ce *factum* que comme un symbole. L'article 6 est charmant : « L'amour de la patrie est un des principaux devoirs de tous les Espagnols, ainsi que la justice et la bienfaisance » mais il n'est pas plus bouffon que l'article 7 : « Tout Espagnol doit être fidèle à la constitution, obéir aux lois et respecter les autorités constituées; » lequel n'est pas plus amusant que l'art. 12 : « La religion de la nation espagnole est et sera *perpétuellement* la religion catholique, apostolique et romaine, *la seule vraie.* »

Les journaux de Madrid, dans un élan de reconnaissance emphatique et dérisoire pour le consentement forcé de la reine, l'appellent l'*immortelle* Christine; nous en acceptons l'augure.

Les pessimistes ont cru cette semaine que toute l'Europe était en veine d'insurrection et de mouvement : Lisbonne était en feu (au figuré cette fois); Oporto nageait dans le sang de sa garnison; Naples avait vu s'ouvrir le cratère d'un Vésuve populaire, dont la lave se répandait sur les Abruzzes; la Grèce, ce berceau des arts et de la littérature, avait armé tous ses enfans contre le joug bavarois qui pèse sur elle, et les Hellènes avaient proclamé la constitution de Lycurgue.

Il n'est resté de vrai que les divertissemens populaires de l'Espagne, et c'est bien assez.

Au reste, le roi de Naples vient de partir. Il retourne dans ses états par mer, et doit s'embarquer à Toulon sur un bateau à vapeur. Sa majesté va vérifier ces bruits d'éruption volcanique dont on a égayé les derniers instans de son séjour à Paris. Il faut croire que ce prince si gratuitement détrôné n'est pas très embarrassé de repêcher son sceptre échoué sur le rivage de Portici, puisqu'il part seul; et il faut croire que son oncle, le prince de Salerne, qui se rend en Allemagne, ne courrait pas au spectacle de l'empereur d'Autriche se posant la couronne sur la tête, si la couronne de son propre neveu était brisée par les lazzaroni.

Néanmoins, le départ du roi de Naples serait précipité si les magnificences militaires du camp de Compiègne avaient été préparées pour lui en faire les honneurs, comme on l'a prétendu. Indépendamment de la vanité toute nationale que le duc d'Orléans tire de l'admirable tenue de nos troupes, on dit qu'il n'était pas fâché de démentir, aux yeux de son auguste parent, les observations désobligeantes que les feuilles allemandes ont publiées sur la discipline et l'ensemble de notre armée. Vingt-cinq mille hommes seront réunis à Compiègne, et cette fois le camp présentera une réunion de toutes les armes.

TIMBRE

Dans le départ de M. Berryer pour l'Allemagne, on a vu la confirmation des bruits qui s'étaient répandus sur l'état de maladie du duc de Bordeaux. Ne sait-on pas que M. Berryer fait tous les ans ce pélerinage de fidélité? Ce sont les vacances du député légitimiste.

Qu'allait-il faire daus cette nacelle? Voilà ce qu'on peut dire au duc de Brunswick, qui a failli périr au terme d'une ascension en ballon. Prince déchu, le duc de Brunswick cherche-t-il à son existence fantastique un dénouement comme celui de *Robert Macaire?* Veut-il rentrer dans ses états par cette voie inaccoutumée, et toucher ses sujets rebelles par la nouveauté d'une restauration aérienne? Quoi qu'il en soit, le choc de sa nacelle, en touchant à terre, l'a jeté à dix-huit pieds en l'air; en ajoutant dix-huit autres pieds pour redescendre, cela constitue un parcours de trente-six pieds dans l'espace, ce qui est fort honnête pour un homme qui n'en fait pas sa profession. Vous croyez peut-être que le duc de Brunswick, après cette chute, était en pièces, qu'il cherchait sa tête d'un côté, son bras de l'autre; point. L'aéronaute amateur a éprouvé la douleur..... de voir M[me] Graham tomber de plus haut, et le ballon partir tout seul avec son chapeau et son manteau. M[me] Graham est horriblement contusionnée, le ballon perdu, et le duc de Brunswick assez bien portant pour avoir écrit aux journaux anglais la relation de ce voyage, devenu à la mode dans la Grande-Bretagne.

La cour d'assises, au milieu de la désolation de deux familles, a prononcé son arrêt dans l'affaire du testament de M. Séguin : recommandés à la clémence royale par les jurés eux-mêmes, sans doute les condamnés obtiendront un pardon sollicité par des voix honorables; les avocats des accusés ont fait preuve d'un grand talent.

Un autre procès est en ce moment soumis à la décision de la justice. On se rappelle le duel qui eut lieu entre deux parens, M. Aimé Sirey et M. Durepaire, duel dans lequel ce dernier succomba. Accusé d'homicide, M. Sirey comparait aujourd'hui devant le jury. Les ravages que la fatale nécessité du duel cause dans les familles, dans la société, et même dans les partis, ont éveillé la sollicitude de philantropes utopistes. Il s'est formé à Liége une société contre le duel, à l'imitation des sociétés de tempérance et d'anti-tabac. Personne n'en est à justifier le duel sous le point de vue moral ou religieux, tout le monde l'admet comme une conséquence sociale : M. Dupin, dans l'affaire de M. de Lamarthonie, n'a rien dit à la cour de cassation, que n'eût écrit en meilleurs termes Jean-Jacques Rousseau. Les mœurs font les lois, les lois ne font pas les mœurs : encore moins les sociétés particulières liégeoises ou autres empêcheront-elles des gens de cœur de se couper la gorge,— expression consacrée, —(en duel on se perfore, on ne se coupe jamais la gorge). Laissons donc Liége, la ville des pistolets, s'associer contre les duellistes qui ne lui demanderont pas de permission : nous trouvons bien plus raisonnable l'entreprise d'un homme du monde, de M. le comte de Châteauvillart, qui a voulu régulariser le duel, lui prescrire un code, des lois, et diminuer ainsi le nombre des accidens ou des crimes qui trop

souvent le rendent meurtrier. M. de Châteauvillart a fait un livre intitulé : *Essai sur le Duel*, dans lequel il énumère les cas de nécessité absolue, indique les manières les plus sûres de satisfaire à l'honneur, assigne à chacun son droit, rédigeant ainsi les articles d'un code dont on ne peut méconnaître la portée philantropique et sociale : à l'intérêt d'une pareille matière se joint celui de plusieurs citations et documens historiques, entre autres le règlement de MM. les maréchaux de France, qui figurent à la fin de ce livre, comme pièces à l'appui.

A l'Opéra, la triste administration de M. Duponchel porte ses fruits ; tous les fléaux semblent s'abattre à l'envi sur ce théâtre, jadis si fortuné. Lundi, c'est un rideau qui tombe au milieu d'une représentation de *Robert*, et décime tout à coup le groupe déjà si mesquin des choristes ; mercredi, c'est une indisposition de Mlle Taglioni qui force à faire relâche. Meyerbeer a tiré encore cette fois M. Duponchel de l'embarras où son inexpérience l'avait jeté; sans *Robert le Diable* et sans *les Huguenots*, l'Opéra n'ouvrait pas ses portes cette semaine. On sait quelle est aujourd'hui la pauvreté du répertoire de l'Opéra. Quand on a joué un soir *Robert le Diable*, il faut en venir à *la Sylphide* le lendemain, et si Mlle Taglioni est indisposée, force est de représenter *les Huguenots*. On avait déjà eu recours aux deux premières ressources, et quant à la troisième on n'y pouvait penser. En effet, pour tout homme quelque peu soucieux de l'exécution musicale, l'absence de deux sujets tels que Levasseur et Dérivis aurait rendu impossible la représentation des *Huguenots ;* mais M. Duponchel n'a pas de ces scrupules, il dispose à son gré des rôles et des parties ; il taille en plein drap dans cette large musique, comme il faisait dans les étoffes de velours et de damas au temps glorieux de M. Véron. Levasseur manque ; il dit à M. Serda : Vous chanterez à sa place, comme s'il suffisait de s'affubler d'une sale perruque grise et d'un justaucorps rapé pour représenter dignement le caractère le plus élevé et le plus important de l'œuvre. Qu'arrive-t-il? Avec la meilleure volonté du monde, M. Serda ne peut s'accommoder de cette musique, dont pas une note n'est écrite pour lui, et fait en somme un très déplorable Marcel. Pendant ce temps, M. Prévost s'empare du rôle de Saint-Bris qu'il chante avec le goût, le geste et la véhémence impétueuse d'un gros chantre de paroisse. Ainsi de Dérivis ; c'est M. Massol qui le remplace en sautillant : or, rien ne convient moins à la voix de M. Massol que cette grave et noble partie du comte de Nevers, dans laquelle l'organe vibrant et sonore de Dérivis était d'un effet si puissant. Tout cela réussit merveilleusement à faire des représentations intolérables. Le public, ennuyé, se demande si c'est bien ce théâtre qu'il a vu si splendide autrefois, et médite en sortant sur la fragilité des grandeurs humaines. Vraiment, c'est un

scandale que l'on profite de l'absence de Meyerbeer pour abuser ainsi de sa musique, et de voir M. Duponchel compromettre à plaisir le succès le plus grand et le plus légitime qu'il ait eu depuis son entrée à l'Opéra. Qui sait quelle gloire nouvelle attendait les *Huguenots* si on les eût laissés reposer pendant les mois de grande chaleur, pour les reprendre cet hiver avec tout l'appareil qui leur convient? Mais M. Duponchel n'a pas le temps d'attendre à l'hiver; à l'heure qu'il est, il s'agit pour lui de recettes à faire et non pas de chefs-d'œuvre à ménager. Qu'on nous dise si M. Véron en usait de la sorte avec *Robert-le-Diable*. Après tout, peut-être le nouveau directeur a-t-il des raisons mystérieuses, peut-être entre-t-il dans les plans d'économie de M. Duponchel de restreindre sa troupe. Les talens de Nourrit, de Mlle Falcon et de Mme Dorus ne peuvent vivre en paix avec ce système de réforme qui envahit la mise en scène et les costumes. C'est là un dernier luxe qu'il faudra tôt ou tard supprimer. M. Duponchel est révolutionnaire. Il en sera bientôt des voix comme des étoffes de soie et des couronnes des danseuses. Patience, et nous verrons un jour M. Dupont au lieu de Nourrit, M. Serda au lieu de Levasseur, Mlle Nau, ou toute autre, à la place de Mme Dorus. M. Duponchel nous ménage, pour l'avenir, un petit opéra de province, qui supportera parfaitement la comparaison avec les premiers théâtres d'Angers, de Brest ou de Toulouse. Pour nous, nous doutons fort que la chambre s'accommode d'une administration pareille, et nous regrettons sincèrement de voir l'Opéra courir, de relâche en relâche, vers cet abîme d'où M. Véron l'a tiré une première fois, et d'où peut-être un jour il viendra le tirer une seconde.

VAUDEVILLE. — *D'Aubigné*, par MM. Ancelot et Paul Duport. — D'Aubigné, frère de Mme de Maintenon, fut un de ces êtres immoraux qui s'abritent derrière la position et la fortune équivoques d'une sœur, pour se livrer à mille déportemens et faire des dettes. Saint-Simon le traite comme un vaurien et se moque joyeusement des embarras qu'il donnait à la prude maîtresse de Louis XIV. Or, les fredaines d'un vaurien sont plaisantes à raconter, mais peu propres à se produire au théâtre. On est tout étonné de voir les mauvais sujets les plus mal famés se faire tout à coup timides et bons apôtres devant le tribunal du public. Les débauchés ne perdent pas la vie en conversation, et ce qu'ils font n'est pas de nature à être représenté. Voilà un d'Aubigné à peine galant, un peu amoureux et jouant au bon frère avec la veuve Scarron. Rendez-nous donc d'Aubigné ramassé toutes les nuits par la garde, barbouillé de vin, ayant des dés dans sa poche et des cartes dans son chapeau, sentant son orgie de Paris à Versailles, du matin au soir. Le d'Aubigné de M. Ancelot est un plat coquin qui ne fait pas un seul bon tour à sa sœur, qui même se dévoue à elle pour mener à bon terme son mariage royal; qui se marie même, voyez le mauvais sujet! pour que les apprêts de son union dissimulent ceux de l'union mystérieuse du roi qui doit se marier à la même heure.

Toute l'intrigue consiste dans la recherche d'un cardinal Méroni, nécessaire à la cérémonie nuptiale, et qu'une femme amoureuse de d'Aubigné cache dans des armoires pour arracher à l'hymen l'amant qui va lui échapper.

M. Ancelot n'a produit avec tout ce tapage de grands noms, Maintenon, Louis XIV, qu'un de ces commérages dont le goût et l'histoire n'ont pas à se louer. Puisse M. Ancelot se persuader que le grand siècle ne s'est pas révélé à lui; puisse-t-il laisser chez le costumier ces robes à queue, ces habits dorés qui cachent mal des intrigues de grisettes! De quel droit M. Ancelot a-t-il touché à Roquelaure, ce minotaure de Versailles, ce monstrueux débauché dont les énormes folies et les déplorables calembours forment un petit volume in-12 avec vignettes, défendu par la police?

Théâtre du Palais-Royal. — *Le Colleur*. — Vous aviez cru jusqu'ici que le balcon du Théâtre-Italien était occupé par des gens du monde, des mélomanes, des attachés d'ambassade; vous y avez vu jadis feu le bailli de Ferrette, surnommé l'Apollon du Père-Lachaise, à ses côtés M. A......, qui bat la mesure à contre-temps, M. D...., qui protége une seconde *donna;* vous avez pris ces habitués pour des gens comme il faut; point du tout : ce sont des colleurs. Il existe à Paris des colleurs qui, le soir, se lavent les mains, mettent des gants, une cravate propre, un habit, des bas de soie, et viennent applaudir Grisi, lorgner les loges, et crier : *bravo! brava! bravi!* Ainsi donc, attachés d'ambassade, colleurs! mélomanes, colleurs! le bailli de Ferrette, M. A......., M. D...., colleurs! cent fois colleurs! On nous a fait part de cette belle découverte au théâtre du Palais-Royal. Nous la devons à une dame qui avait remarqué dans une stalle du balcon un jeune homme dont l'œil assidu la poignardait de regards brûlans; un jour, en faisant peindre son appartement, elle reconnait son admirateur dans un de ces ouvriers; elle se met en colère et l'accuse d'avoir pris un déguisement. Celui-ci profite d'abord de cette erreur, puis l'avoue hautement, et ramène ainsi le calme dans la maison de cette dame, accusée par M. Arthur d'avoir joué de la prunelle avec l'inconnu des Bouffes. Cette peinture si fine et si exacte des mœurs de la haute société... qui hante le théâtre du Palais-Royal, a réussi auprès des habitués du lieu, qui ne sont pas difficiles, et malgré le chant d'Achard, qui, depuis ses succès du Conservatoire, se pose comme ténor. Il n'y a que le théâtre du Palais-Royal pour donner de pareilles pauvretés.

Théâtre de la Gaité. — *Christiern, roi de Danemarck*, mélodrame en trois actes. MM. Paul Fouché et Alboise ont mis la main sur un des trois ou quatre Christiern de l'histoire de Danemarck. Ce n'est pas Christiern-le-Cruel qui faisait pendre des nobles et des prélats devant son palais; non, le Christiern de ces messieurs n'est pas cruel, il n'est qu'imbécille, il est maladif, pâle, blanc comme un ours de la mer Glaciale; son fils, Suénon, est un petit scélérat qui court les mauvais lieux de Copenhague, et tue les capitaines de la garde de nuit, en compagnie d'un gros scélérat qui le tutoie : Christiern, épouvanté de l'avenir

que son héritier prépare au Danemarck, imagine de se faire passer pour mort. Le présomptif emploie ses premières vingt-quatre heures à doubler les impôts, à condamner à mort le mari d'une femme qu'il aime et qui lui résiste, et assemble un conseil formé de ses compagnons de débauche. Il s'agit de composer un ministère : l'un a la guerre, l'autre les finances, avec lesquelles il est brouillé depuis long-temps; celui-ci la justice, à laquelle il a si souvent affaire; deux compétiteurs se présentent pour le même département, et pour se mettre d'accord, ils le jouent aux dés; Christiern sort de sa tombe provisoire, pourchasse les ministres, leur casse leur portefeuille sur le nez, et fait condamner à mort son propre fils Suénon; n'oublions pas de dire que les membres de ce gouvernement éphémère n'étaient autres que les bandits qui, à l'aide d'un masque noir, désolaient la capitale du Danemarck. Qui est-ce qui dit cela? la chronique danoise.

Cet ouvrage appartient au genre des mélodrames septentrionaux qui comprennent l'histoire des monarchies du nord de l'Europe, Hollande, Pologne, Russie, Norwège, Danemarck, et qu'on appelle dans l'art poétique du boulevart, mélodrames fourrés. Pour faire un mélodrame fourré, vous prenez quarante peaux de lapin pour les comparses, six peaux de renards pour les premiers sujets, une peau de cygne pour la jeune première, et une peau d'ours pour le roi; vous achetez deux mains de papier que vous découpez et dont vous faites des flocons de neige; vous prenez tous les Ladislas, les Boleslas, les Dimétri, les Hermann, les Brandt, les Oxenstiern, les Romanisilikoff; les Michielschvartzinsisky qui ornent l'histoire du Nord; vous remuez ensemble les peaux de lapin et de renard, les Basilowitz et les Brandt; vous exposez le tout à l'air froid du septentrion, et vous obtenez une gelée, une charlotte russe ou danoise, un énorme glaçon historique qui donne à la bouche une fraîcheur agréable : *l'Orpheline Russe*, du Gymnase; *Pierre-le-Grand*, de l'Ambigu-Comique; *M*[me] *Péterhoff*, des Variétés; le *Bourgmestre de Saardam*; *Lestocq*, de Feydeau, appartiennent au genre fourré. Le choix des peaux de bête et la blancheur du papier-neige, l'impossibilité du nom principal et les bottines de la jeune première exigent un soin de détail au-dessous duquel ne se trouve pas l'intelligence des auteurs de vaudevilles et de mélodrames.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — *Les Procès de M. Harel.* — Les succès de la Porte-Saint-Martin ne sont plus dans ses drames, plus dans les mains des claqueurs, plus dans le torse de M[lle] George, plus dans les affiches et les annonces de journaux. M. Harel a changé tout cela. Il se fait faire des procès par ses voisins, qui se plaignent de l'énormité de la queue du spectacle, laquelle se prolonge devant leurs portes et envahit la voie publique. M. Harel écrit qu'il est en termes d'arrangemens, les voisins répondent, M. Harel réplique, et la presse se prête assez volontiers à cette méthode de publicité dont l'invention est due au génie inventif du directeur de la Porte-Saint-Martin.

. . . .

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-DEUXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

XXXIII.

IMPRIMERIE DE H FOURNIER. ET Cie,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.

TOME TRENTE-TROISIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1836.

UNE TOURNÉE
EN FLANDRES.

I.

La route de Paris à Bruxelles, si connue des artistes, et surtout des commerçans malheureux, se déroule uniformément comme un long ruban de même étoffe. Aux frontières, les ciseaux seuls de la douane entrecoupent cet aunage monotone de plus de cent lieues. Nulle barrière d'ailleurs; ni montagnes comme les Pyrénées, ni fleuve comme le Rhin, pas une borne naturelle entre les deux territoires, pas même une limite factice, pas le moindre dieu terme pour vous dire : *France* ou *Belgique.*

Seulement, quand la route se fait belge, elle se pare de moulins à vent, de cheminées de pompes à feu, ces tourelles de la féodalité moderne qui a changé les châteaux forts en fabriques et les vassaux en ouvriers.

La Belgique se reconnaît encore au ton gris et brumeux de son ciel, à ses terrains plats et chauves de tout feuillage. Les betteraves y ont remplacé les arbres, la fumée a remplacé l'air. Cependant, à compter les nombreuses maisons qui se coudoient aux deux bords de la route, à voir les faces réjouies des habitans, les savantes cultures des terres, l'activité des hauts fourneaux empa-

nachés de leur fumée comme un soldat de son plumet, comme une tour de son drapeau, nous qui avions traversé certains déserts de la France, nous ne pouvions qu'admirer un pays entièrement riche, qui n'a ni *Landes*, ni *Sologne*, en expiation de ses *Beauce* et de ses *Touraine*.

Mons est la première de ces grandes villes flamandes dont les noms avaient tant de peine à trouver leurs rimes dans les vers officiels de Boileau, dont la propreté serait plus difficile encore peut-être à introduire dans la police des rues de Paris. Mons, avec ses murailles de briques, ses maisons blanchies, ses portes marquetées de cuivre, ses dalles de marbre noir, est une coquette qui semble agacer de tous ses charmes la garnison française de Valenciennes, envers laquelle, soit dit en passant, elle s'est montrée souvent bonne fille. Après Mons, Bruxelles.

Pour l'observateur des surfaces, pour qui s'arrête à l'écorce et juge les apparences, nulle différence jusque-là entre la France et la Belgique; même loi, mêmes mœurs, même langue. En France aussi, des betteraves, des campagnes sans bois, des serfs de manufactures, des machines à vapeur. Mons n'est pas non plus la seule ville qui se lave, se brosse et cire en noir le pied de ses maisons blanches. Valenciennes, Lille, Cambrai, ont aussi leurs rues nettes, leurs portes cuivrées, leurs murs peints chaque année de diverses couleurs.

Aussi ces villes françaises ont-elles été distraites de la grande famille flamande. Mais, quoiqu'elles aient conservé certains traits de la physionomie de l'espèce, elles ont perdu les deux élémens essentiels de son caractère, cet esprit de cité, cet amour de l'art, qui firent jadis la force et la gloire des communes flamandes, et qui florissent encore à cette heure dans les villes principales de la Belgique. En France, toutes les alluvions du territoire se sont incorporées uniformément à la masse. Les membres annexés ont pris le même sang que le corps. Les branches entées ont poussé les mêmes feuilles que le tronc, tant le tronc est vivace, tant le corps est puissant, Paris est l'océan où les grandes provinces ont eu leur embouchure; Paris absorbe, nivèle toutes les forces individuelles par l'incessante action de son régime centralisateur. Mais, en Belgique, Bruxelles n'est pas, comme Paris en France, l'unité puissante qui

fait valoir les zéros des départemens. Bruxelles est plutôt la capitale du *Brabant* que de la *Belgique*; à chacune de ses portes s'élèvent des villes rivales en beauté, en grandeur, en commerce. De quatre lieues en quatre lieues, une capitale en ce pays. Anvers, Gand, Bruges, Mons, Liége, Louvain, assiégent leur métropole chacune avec une administration indépendante, des droits locaux, une population immense, avec des prétentions égales à la souveraineté. Malgré Léopold, la Belgique n'est pas un royaume, c'est un pays éminement peuple, comme la *Suisse* et les *États-Unis*. C'est la nation qui compte le plus d'hôtels-de-ville, et les hôtels-de-ville sont les palais des peuples.

Chacune de ces grandes cités se garde donc fidèlement de toute influence étrangère. La jalousie de leur indépendance est poussée à ce point, que si Bruxelles, par exemple, devenait maritime, Anvers, je crois, se ferait agricole. Mais, Dieu merci, pour les artistes, Bruxelles, cette ville sans originalité comme presque toutes les capitales, ne régularise aucune de ses sujettes ou plutôt de ses voisines. Autrement, serait-ce la peine de voyager en Belgique, de courir après un passeport à travers les corridors des préfectures de police, des ministères et des ambassades, de s'enfermer dans une voiture cahotée durant un grand jour et une grande nuit de pavé, pour retrouver là-bas les Tuileries, le Jardin des Plantes, le boulevart des Italiens, le café des Mille-Colonnes, *Robert-le-Diable*, et les mille autres curiosités de Paris, réduites aux proportions de la miniature, au ridicule de l'imitation?

En effet, modes, mœurs, littérature, révolution, Bruxelles imite tout de Paris, jusqu'à la boue. Les manches à gigot ont passé la frontière comme les femmes de trente ans, comme la barbe romantique, comme les rois-citoyens. Bruxelles, c'est Paris contrefait, mais considérablement diminué; c'est l'in-8° devenu in-12. Excepté les riches vitraux et les belles peintures de Sainte-Gudule, excepté la place de l'Hôtel-de-Ville, dont toutes les maisons espagnoles, vieilles de trois siècles, ont été conservées comme sous verre dans leur primitive architecture, excepté quelques toiles précieuses de Rubens et de Van-Dyck, tout y est moderne et parisien, les cafés, les tables d'hôte, les omnibus, les palais, les musées même : David a fait école jusque dans le pays de Rubens.

Mais qui a vu Bruxelles n'a pas vu la Belgique. Bruxelles, siége des divers gouvernemens qui se sont succédé dans le pays, tour à tour ville autrichienne, espagnole, française, hollandaise, n'a jamais eu le temps d'être flamande. Maintenant moins que jamais peut-être, Bruxelles peut donner une idée des mœurs belges, de la bonhommie presque allemande, de l'hospitalité plus qu'écossaise de la nation qui a inventé les kermesses, ces libérales fêtes où le premier venu a sa place au banquet commun. Maintenant Bruxelles est une ville d'auberge où vous courez risque d'être mal reçu si vous êtes honnête homme, si votre passeport est en règle, si vous n'êtes pas un banqueroutier frauduleux de France ou d'Angleterre; car cette ville est la recéleuse de l'Europe. Elle est placée entre Londres et Paris comme un bois entre deux routes. Elle sert de caverne aux voleurs de grande ville, de repaire aux héros du bilan. Or, Gil Blas nous apprend qu'une fois dans la caverne, les bandits mènent joyeuse vie. Aussi les riches équipages, les chevaux de luxe, les domestiques nombreux encombrent les rues et les hôtelleries de Bruxelles.

Nous demandions à notre hôte, pendant qu'il inscrivait nos noms sur son registre, s'il avait besoin de l'insignifiant certificat de la police pour reconnaître la moralité de ses voyageurs. « Lorsqu'un voyageur parle français ou anglais, répondit l'hôte, qu'il est arrivé en chaise de poste, qu'il ne mange pas à table d'hôte, qu'il a horreur de la bière en dînant, et qu'il consomme du Bordeaux ou du Johanisberg à tous ses repas, il peut être prince par hasard, mais il y a cent contre un à parier qu'il est banqueroutier. Si, au contraire, il est venu par la diligence, comme la canaille, s'il dîne avec tout le monde, et se soumet à la nécessité du *faro*, alors c'est un artiste ou un commis-voyageur; ce n'est qu'un honnête homme enfin, ou peu s'en faut. »

Je vous laisse à penser quelles doivent être les mœurs d'une population composée à la manière de la Rome primitive, de ce lieu d'asile ouvert aux malfaiteurs de toutes les nations. Il faut que les Belges aient une santé robuste de conscience, pour ne pas se gâter au frottement de ces hommes sans foi ni loi, qui trouvent l'impunité à louer ou à vendre dans chacune des maisons de Bruxelles. Du reste, notre hôte nous disait, avec une naïveté presque probe,

que s'il en agissait délicatement avec la bourse des artistes, il écorchait vif les banqueroutiers; que voler un voleur n'était que reprendre les bien des honnêtes gens. Il est vrai que notre hôte était un Belge de Paris.

Après le banqueroutier, la physionomie la plus remarquable en Belgique, c'est le cicérone. Le cicérone se tient du matin au soir à la porte des hôtels, en arrêt sur le premier voyageur qui arrive, flairant tout d'abord si ce voyageur connaît ou ne connaît pas la ville, se jetant sur lui dans tous les cas. Le cicérone belge est vêtu pauvrement, mais proprement. Il parle plusieurs langues; il est de plusieurs pays. S'il conduit un Français, il a été soldat de Napoléon; s'il précède un Anglais, de Wellington. Tous les guides que nous avons suivis, depuis Mons jusqu'à Ostende, avaient servi l'empereur. Je n'ai jamais vu tant de vieux soldats français que hors de France. Ils exprimaient leur amour, leur religion de l'empereur, dans des termes si également passionnés, que je les prenais tous pour le même homme. La première fois que j'entendis parler le cicérone d'Anvers, je lui demandai comment il se portait, tant je croyais avoir retrouvé celui de Bruxelles. Le cicérone de Bruxelles est certainement le type du genre. Il avait fait toutes les campagnes de l'empire; il avait assisté à toutes les grandes batailles, Eylau, Friedland, Moscowa. Napoléon l'avait accompagné comme son ombre; Napoléon n'avait pu gagner une victoire sans lui. Nous jugeant tant soit peu Parisiens ou crédules, le cicérone avait fini par dîner avec l'empereur, et coucher sous la même tente, la veille d'Austerlitz. Eh bien! cet Achate fidèle, cette conséquence canine de Napoléon, cette ombre du grand homme était un tout petit bossu, maigre et laid, qui certainement n'avait jamais pu entrer dans aucun rang militaire, même au temps des plus grandes disettes d'hommes, même quand l'empire affamé consommait les boiteux dans la cavalerie.

Toutes nos promenades, toutes nos visites au Musée, au palais d'Aremberg, à l'Hôtel-de-Ville, à la chambre des représentans, il les entremêla d'intéressans mémoires sur le petit chapeau, de révélations historiques sur la redingote grise. A Leipsick, il avait eu l'honneur de recoudre un bouton au dos de ce célèbre vêtement. Depuis ce temps, il portait toujours sur lui l'aiguillée de

fil qui avait partagé avec lui l'honneur de servir sa majesté. Il voulut nous montrer l'aiguille sur sa manche; c'était une épingle! Nous fîmes semblant de n'en pas voir la tête accusatrice, et de le croire sur parole, aimant mieux, que de le contredire, admirer les beaux portraits d'hommes par Velasquez, de femmes par Léonard de Vinci, le magnifique tableau de chasse de Rubens, qu'il nous avait menés voir au palais du prince d'Orange. Là, pendant que nous contemplions presque avec attendrissement des gants de femme qui sont restés dans la chambre à coucher de la princesse, le cicérone nous dit qu'il avait suivi l'empereur à l'île d'Elbe. Et le souvenir de cet autre déménagement forcé absorba aussitôt à lui seul toute la pitié qu'avaient fait naître en nous les gants laissés sur une table, par une princesse qui a retrouvé sans doute des gants et des palais à Amsterdam.

— Si vous voulez aller à Waterloo, nous dit enfin le cicérone, je vous y ferai conduire par un autre guide : je ne vais jamais là...

— Nous sommes aussi bons Français que vous pouvez l'être; nous n'irons pas à Waterloo.

— Il n'y a que trois lieues, ajouta-t-il, et avec une voiture le trajet...

— Nous n'irons pas, lui dis-je fermement.

— Le trajet, reprit-il, est un plaisir pour les rouges.

Il désignait ainsi les Anglais.

La veille il en avait conduit un à Waterloo. Ce jour-là, comme vous pouvez croire, il n'était pas bleu; il s'était montré écarlate. Il avait combattu sous les ordres de Wellington contre l'usurpateur. Profitant même du moment où le badaud de Londres regardait de tous ses yeux le trophée du Lion, l'habile cicérone avait légèrement enterré une cocarde tricolore, une plaque aiglée; puis, comme par hasard, fouillant la terre de la pointe du pied, il avait montré à l'Anglais, fort surpris de la découverte, les fausses dépouilles des vaincus, et les lui avait vendues pour une bonne guinée, comme les vraies reliques de la bataille. Le champ de Waterloo est d'un grand rapport pour les cicérones : c'est une branche du commerce bruxellois. Les morceaux de la vraie croix étaient la mine du soudan d'Égypte. La plume dont Bonaparte a signé son abdication à Fontainebleau vaut une poule aux œufs d'or pour le

concierge du château. Ce ne peut être que dans un but d'exploitation semblable, que le gouvernement belge laisse survivre à la révolution de 1830 le lion de la sainte-alliance, à trois lieues de sa capitale. Il est vrai que nous n'avons rien à en dire aux Belges, nous dont l'armée a traversé, pour aller au siége d'Anvers, la plaine même de Waterloo, non-seulement sans abattre ce lion royal, mais encore en y plaçant des sentinelles françaises pour le protéger. Ne sommes-nous pas tous de vrais cicérones, ayant toujours l'opinion ou le courage de notre intérêt?

Dès qu'on a quitté Bruxelles, on est en Flandre. La Belgique commence où finit sa capitale. En vingt-cinq minutes le chemin de fer, cette invention des peuples lents du nord, vous dépayse de Bruxelles à Malines. Là, c'en est fait de la langue et des mœurs françaises; là cesse l'influence parisienne; là, du moins, on parle, on boit, on mange, on fume flamand. Plus de *bon vin*, *bon logis*, sur les enseignes; mais les estaminets souterrains, les pots de bière, les pommes de terre au beurre, le poisson fumé et les gros ventres tournés au mur comme dans les tableaux de Téniers. Là les mantilles noires de Castille, les riches églises, remplies de magnifiques peintures, de statues précieuses, d'ornemens en marbre, en argent, en or, remplies surtout de nombreux fidèles, qui s'agenouillent les bras étendus en croix, et prient dévotement comme les Espagnols du XVe siècle, leurs aïeux. Malines est célèbre par sa cathédrale, sa cathédrale est célèbre par le beau Christ de Van-Dyck.

Des marchands s'arrêteraient sans doute aux dentelles de cette ville, des politiques à son archevêque, chef actuel de cette opposition catholique et radicale, qui a détrôné le protestantisme actif dans la royauté de Guillaume, qui le permet passif dans la royauté de Léopold; opposition puissante chez un peuple dévot, greffé d'Espagne, en même temps que libéral de mœurs et républicain de caractère.

Quatre lieues plus loin, nous sommes à Anvers. Artistes, recueillons-nous! c'est la patrie de Rubens, de Van-Dyck, de tant d'autres; c'est la ville des peintres. Voici la maison du plus grand de tous, de ce géant du pinceau, de l'homme-couleur, de Rubens. Voici le fauteuil où l'artiste travaillait; voici le jardin où jouaient

ses enfans, car Rubens était l'homme de la fécondité. Plus puissant que le général de Thèbes, il ne se contentait pas de laisser sa gloire pour postérité! Il eut deux femmes et fit des enfans comme des tableaux. Et pourtant *l'Élévation en Croix*, et surtout *la Descente*, valent bien *Leuctres* et *Mantinée*, sans compter tout le musée d'Anvers, qu'on devrait appeler le musée Rubens, plein qu'il est des seuls tableaux de ce maître; sans compter ses mille autres peintures, qu'on rencontre à chaque pas, dans une église, dans un hôpital, dans une auberge, partout, comme si, un jour, sur cette heureuse terre de Flandre, il était tombé du ciel une manne de chefs-d'œuvre. Et quand on pense que ce peintre protée trouvait encore le temps d'être graveur sur bois, ambassadeur, courtisan, voyageur; qu'il eut le loisir d'aller de Flandre en Hollande, en France, en Italie; de se marier deux ou trois fois, de changer dix fois sa manière, de faire de la diplomatie pour son gouvernement, de l'art pour tous, on se demande si Rubens n'est pas un être fantastique, si la postérité ne dédoublera pas cet Homère de la toile, ne lui contestera pas la totalité de son œuvre immense; si les critiques à venir n'auront pas droit de soutenir que ses tableaux sont des rapsodies de plusieurs peintres, que le temps a résumés en un seul.

Anvers a beau s'enorgueillir ensuite d'un commerce splendide, d'un fleuve houleux comme la mer, d'un bassin, l'œuvre magnifique de Napoléon: après tout, il n'y a là qu'une gloire, Rubens! qu'une œuvre, la peinture! Rubens est le Napoléon de ce pays. Il a pour colonne une cathédrale. Ainsi le nom de Napoléon sur une œuvre utile comme un port dans une cité commerçante, est effacé par le nom de Rubens signant un travail de luxe comme un tableau; ainsi il nous fallut reconnaître que l'art était la plus grande puissance du lieu. Le génie du peintre avait vaincu à Anvers le génie de l'empereur.

Si, là, Napoléon se fait oublier en face de Rubens, excusez-moi de ne pas aller sur les traces, encore fraîches, du maréchal Gérard à la citadelle d'Anvers. Je vous ferai grace de la demeure du général Chassé, de la lunette Saint-Laurent et de l'hôpital blindé. Je vous dirai seulement que les cicérones s'y comportent absolument comme sur le champ de bataille de Waterloo, Français avec

les Français, Hollandais avec les Hollandais. Toujours même habileté à enterrer et déterrer les débris de shakos, les morceaux d'obus, qu'ils vendent aux amateurs du bric-à-brac historique.

Comme Anvers est tout plein de Rubens, Bruges est tout plein de Charles-le-Téméraire. A Anvers, l'art; à Bruges, l'histoire. Les commis-voyageurs disent: à Bruges, les jolies filles, *formosis Burga puellis!* Le fait est que Bruges ayant été long-temps le lieu de la résidence ducale, le beau sang du midi y a laissé des preuves non encore affaiblies par quatre siècles de transmission. Bruges n'a pourtant pas que les prouesses de Charles-le-Téméraire, que la tyrannie de ses ducs à nous raconter; à nous montrer que les tombeaux d'or où gisent ses princes pour le repos des peuples. Bruges a aussi des trésors pour les artistes. Les peintures d'Hemling, inconnu en France, dessinateur naïf et saint comme Van-Eick, coloriste chaleureux et vrai souvent comme Rubens; d'Hemling, qui a certes opéré la transition du mysticisme à la renaissance. Bruges possède aussi une des plus belles sculptures de Michel-Ange. C'est un groupe représentant Marie et l'Enfant-Jésus. Le groupe n'a pas quatre pieds d'élévation, et le Jésus enfant semble haut comme un palmier. Sa mère le contemple, non plus avec cette tendresse trop féminine des Vierges de Raphaël, mais avec un sentiment de fierté, avec une intelligence sublime de son œuvre. Le caractère de force imprimé à sa tête rend bien toute la valeur de ces deux mots: *Mater Dei*. Les marguilliers de l'église, qui sont plus chastes qu'artistes sans doute, cachent ce marbre derrière un énorme crucifix en bois. La croix sert de feuille de vigne à l'Enfant-Jésus.

Un chrétien qui a vu Bruges raconte nécessairement qu'il a visité le tombeau du Christ tel qu'il existe à Jérusalem; car, suivant la tradition locale, la petite église qui renferme à Bruges le double du saint tombeau, a été bâtie elle-même fidèlement d'après la mosquée qui garde l'original. Un seigneur de Bruges, dans une maladie, aurait fait vœu, en cas de guérison, d'aller en pélerinage à Jérusalem, et à son retour de faire bâtir dans la ville un temple exactement pareil à celui qui possède, en Terre-Sainte, les dépouilles mortelles de Jésus-Christ. Son vœu exaucé, sa santé revenue, le seigneur brugeois arriva en Palestine, leva le plan de la mosquée,

compta les pierres, repartit pour Bruges, et y érigea scrupuleusement les trois minarets orientaux qu'on y admire, avec leurs galeries à jour et leur croissans dorés. Déjà l'œuvre pieuse était achevée, il ne restait plus que les portes à mettre; par malheur on avait oublié de compter les clous des portes du temple-modèle. Le brave seigneur se crut obligé de retourner à Jérusalem avec sa femme, qui avait une grande mémoire; mais cette fois il n'en revint pas vivant. Dieu, pour le récompenser de tant de zèle, sans doute, lui accorda la grace de mourir en Terre-Sainte. La femme rapporta le corps de son mari, et après avoir mis les clous aux portes, le fit enterrer dans le tombeau du Christ. C'est devant ce tombeau que tout Belge va en pèlerinage le vendredi-saint, croyant y adorer le corps même de Dieu! Il n'y a que la foi qui sauve.

De Bruges, une barque élégante vous conduit pour quelques centimes à Ostende. Ostende ressemble à Versailles, comme Bruxelles à Paris, en raccourci. C'est une ville neuve, propre, comme toute cité belge, coupée de rues larges et droites comme une ville anglaise, spécialement remarquable pour les gourmands par ses parcs d'huîtres, dont les meilleures ne sont ni petites ni vertes comme le croient la plupart des estomacs parisiens. Ostende, ainsi que tous les ports de mer, a une physionomie confuse. L'originalité flamande y fait place au mélange de tous les traits européens. Une population noire, blonde, rousse, de toutes couleurs; des vaisseaux, des ballots, des matelots, voilà Ostende, comme je dirais: voilà Dieppe. Vous chercheriez en vain trace d'art dans cette ville belge, la seule peut-être qui n'ait pas un musée parmi ses magasins. Ostende n'a qu'un tableau à montrer. Mais aussi, elle nous en a montré un, comme nous n'en avions jamais vu, un qui nous a émus jusqu'au fond des entrailles, comme jamais peinture de Rubens, jamais drame de Schiller n'avaient pu nous émouvoir. Ce tableau, c'est l'Océan; cette peinture inconnue, la tempête; ce drame inoui, dix hommes placés durant quatre heures entre la vie et la mort.

Le mardi-gras, nous étions dans un estaminet bâti sur la digue même de la mer à Ostende. Le vent qui soufflait avec violence, du nord-ouest, dès le matin, nous avait forcés de nous mettre à couvert, pour voir aisément la marée montante. L'estaminet était plein

d'armateurs, de marins en carnaval, de soldats de la garnison, parmi lesquels s'élevait un luxorique tambour-major. Notre cicérone, que nous appelions la *Longue-Carabine*, tant, par la force de ses membres et la sûreté de son coup d'œil, il ressemblait au héros de Cooper, nous dit dans un idiome composé des sept langues qu'il prétendait savoir : — Ma foi, messieurs, vous avez du bonheur. Vous allez voir la plus furieuse tempête qui se soit élevée sur la côte depuis le 21 septembre 1833. Avant deux heures d'ici, la mer passera par-dessus la digue et viendra prendre un petit verre avec vous dans l'estaminet. Vous avez meilleure chance que la reine des Belges, qui est venue vingt fois à Ostende, qui a prié le ciel et la terre pour avoir un orage, et qui n'a jamais pu obtenir le moindre *grain*. L'Océan n'est pas courtisan ! continua-t-il en riant. Vous, vous allez peut-être avoir un naufrage. Tous les bateaux pêcheurs sont sortis depuis quelques jours, à cause de l'approche du carême. Il est impossible que ceux qui sont en retour déjà pour l'ouverture du mercredi des cendres tiennent la mer par ce temps-là ; ils seront obligés de rentrer au port. Et je parie la France contre la Belgique, que tous n'y rentreront pas.

Puis, comme par une inspiration subite, il ajouta immédiatement : —

Il y en a un là-bas, à droite, hors de vue ; mais il y est, j'en suis sûr. Il faudra qu'il rentre.... Priez pour lui !

La mer, en effet, devenait terriblement folle. Elle sautait, elle écumait, elle ressemblait à une vaste terrine de savonage que la main robuste d'une servante agite incessamment. Excusez cette comparaison : Châteaubriand a comparé les bois d'Amérique à des corridors d'auberge.

Déjà la mer couvrait les pieux qui tracent la voie du port. Déjà les flots jetaient leur mousse par-dessus la digue, en attendant qu'ils vinssent la violer eux-mêmes. Alors le bateau pêcheur signalé par notre *Œil-de-Faucon* fut indubitablement reconnu à l'aide de la lunette marine attachée à l'estaminet. Tous ceux qui étaient là vinrent les uns après les autres regarder, au bout du verre, le malheureux bateau pêcheur qui semblait sautiller sur la vague, comme une mouche sur un dos d'éléphant. Cependant le vent redoublait, la mer poussait de plus en plus au rivage. Bien-

tôt on vit le bateau à l'œil nu, malgré une averse de neige qui obscurcissait l'horizon. Outre que ce spectacle était nouveau pour nous, il était d'ailleurs si réellement terrible, que les plus vieux matelots qui le contemplaient avec nous, semblaient consternés eux-mêmes. Ils ne buvaient ni ne fumaient plus. Ils ne juraient plus. Notre guide nous dit : — Le roi Léopold donnerait sa couronne, le roi Guillaume ses trésors, à celui de ces matelots, qui voudrait se mettre en mer aujourd'hui, que le plus intrépide d'entre eux n'oserait... En effet, le matin même, le paquebot à vapeur en partance pour Londres était resté prudemment dans le port. Nous suivions tous, des yeux, le bateau pêcheur, avec une angoisse inexprimable. Un ancien marin, qui lisait à côté de nous la feuille des sinistres maritimes, interrompit sa lecture, tira une petite lorgnette de poche, regarda un moment le navire ; puis, refermant sa lorgnette avec un geste significatif : — Enfoncé, dit-il. Il sera demain dans le journal.... Et il se remit à lire.... Alors j'insistai et lui demandai d'une voix tremblante s'il n'y avait plus d'espoir. Lui, sans lever la tête, déchira un petit coin de son journal, et laissant tomber l'atome de papier, il nous dit avec le sang-froid et l'aplomb d'un expert : — Leur vie ne tient qu'à cela.... Alors nous étions trois qui nous mîmes à pleurer malgré nous ; et le marin étonné nous demanda si nous avions quelqu'un qui nous fût cher, un parent ou un ami sur le bateau.

A cette heure fatale, la mer qui atteignait son flux le plus élevé, qui roulait des montagnes, comme Sysiphe, vint jusqu'au fond du café baigner les pieds des spectateurs. Les uns à genoux, les autres debout, ils se tenaient religieux tous, même le tambour-major, qui, devant l'immensité du péril, joignit les mains, courba ses grandes jambes, et s'écria que jusqu'ici il n'avait cru qu'en Napoléon, qu'à présent il croyait en Dieu. Nous l'avons vu et entendu.

Oh ! si les riches, qui ne connaissent la mer qu'au Rocher de Cancale de la rue Montorgueil, savaient ce que leur dîner a coûté de travaux et d'angoisses ; s'ils pensaient qu'un turbot a pu être payé de la vie d'un homme ; s'ils pensaient qu'avec leurs huîtres ils consomment des matelots ; certes, la marée fraîche leur serait un mets indigeste, que toutes les eaux de seltz ne dissoudraient pas.

Cependant nous n'étions occupés que du navire, qui déjà tou-

chait l'entrée du port, à trois cents pas de la digue. Une vague pouvait le perdre, une vague le sauver. Il s'agissait pour lui d'enfiler la voie de salut tracée par deux lignes de pieux à peine visibles sous les flots. — Le pilote, lié au gouvernail, tout arrosé d'eau qu'il est par la pluie du ciel et par les flots de la mer, sue comme s'il était à la broche, nous dit le cicérone. Je le connais, ajouta-t-il; il est habile, mais c'est égal, il est perdu. — Ce funeste mot n'était pas dit, que le navire avait disparu à nos yeux. Tous les assistans jetèrent un cri d'alarme.... Mais bientôt nous vîmes reparaître son mât au milieu des pieux du port. Nous le saluâmes d'un cri de triomphe, d'un tonnerre d'applaudissemens. Il allait doucement, fièrement, comme un cavalier qui a dompté sa monture. Le drame était joué. Et quel drame, quel théâtre, quel auteur! Les hommes, l'Océan, Dieu!

Le lendemain, nous n'étions pas encore revenus à notre état de prose habituel dont ce spectacle nous avait violemment tirés. A la marée basse, nous descendîmes au bord de la mer; et là, aussi insensés que Xerxès qui la faisait battre de verges, nous nous mîmes, avec une colère d'enfant, à lui cracher au nez, à nous venger du pied sur elle. Elle semblait craindre la pointe de nos souliers, cette mer qui avait toute la nuit brisé des digues, arraché les pieux du port, déchiré des vaisseaux; car d'autres pêcheurs, au retour dans la nuit, avaient été moins heureux que les premiers. Les restes du monstre, planches et cadavres, gisaient pêle-mêle sur la grève. Le sauvetage n'avait pu retirer que la pêche de la plupart des vaisseaux naufragés. La mer, pour ses poissons, avait pris des hommes. L'équipage avait péri, mais la marée avait été sauvée; et ce jour-là, pour l'ouverture du carême, le poisson fut à bon marché.

II.

D'Ostende, nous revînmes à Bruges par eau : les canaux sont les routes de Belgique. Le soir, à Bruges, nous nous mîmes au lit, toujours dans la barque; et le lendemain matin, après quinze lieues de sommeil, nous nous réveillâmes à Gand.

Gand est la ville flamande par excellence; l'amour de la cité, le culte des arts, l'esprit d'association, ces vertus belges, rayonnent

de toute leur gloire dans la patrie du brasseur Artevelde. Avec ses échevins et son hôtel-de-ville, son beffroi et sa garde civique, ses franchises municipales et son gros canon populaire, l'effroi du royal chroniqueur Froissard, Gand semble être encore la grande commune qui bravait, au XIVe siècle, les croisades des suzerains. Avec ses antiquités, ses collections, ses monumens, elle semble une ville du temps passé, conservée dans sa couleur locale, comme un immense musée, pour les artistes et les savans. A Gand, le sol est imprégné d'art et de liberté.

Grâce à ce double besoin d'art et d'indépendance, inné chez les Flamands, les Tuileries de Bruxelles n'ont pu accaparer toutes les merveilles éparses çà et là dans le royaume. Chaque province a sa galerie de tableaux; chaque ville a sa collection; chaque citoyen son Louvre comme un roi. Les églises sont des musées. Nous avons trouvé jusque dans un hôpital les trésors réservés chez nous aux palais. Le pauvre expire là-bas devant un Dieu de Rubens, comme chez nous le riche s'égaie devant un singe de Decamps. Les grands peintres sont populaires là, comme ici les mauvais écrivains; Rembrandt y court les rues, comme Paul de Kock à Paris. Dans Paris, l'homme du peuple a-t-il jamais dit à un étranger: — Allez ce soir au Théâtre-Français, on y joue Corneille? — Eh bien! à Gand, l'homme du peuple vous dit: — Entrez dans ce couvent, vous y trouverez un Van-Dyck; dans ce cabaret, un Terburg. — C'est le gondolier de Venise chantant aux passagers la poésie d'Arioste et du Tasse. La Belgique est l'Italie du nord.

De même que l'Italie, la Belgique a été le champ-clos de l'Europe, le rendez-vous de duel du nord et du midi, l'arène où toutes les nations, Espagnols, Anglais, Allemands, Français, venaient en armes se disputer le monde. Toujours le prix du combat, toujours partagée comme une proie par les plus forts, la Belgique n'eut point de nationalité, partant point de langue.... Mais rien ne se perd, tout se transforme ici-bas. Le patriotisme, mort en Flandre, engendra le civisme; chacun aima sa ville de tout l'amour qu'il aurait eu pour son pays. De plus, il fallait que ce peuple, tant éparpillé par la victoire, qui changeait de langue comme de patrie, trouvât quelque autre lien commun, quelque signe maçonique immuable, pour se reconnaître au milieu de ses

nombreux vainqueurs. Ce lien commun, ce signe maçonique, ce fut l'art; la peinture devint la langue de ce peuple; les tableaux furent ses livres, les dessinateurs ses poètes. La peinture resta toujours patriote, sous le règne des divers étrangers. La peinture sauva l'individualité flamande et la maintint, malgré le canon, dans la grande famille européenne.

Ici, notre reconnaissance de voyageur nous oblige à remercier publiquement notre ami François Huet, savant quoique jeune, quoique Français et professeur, que l'Université de Paris s'est laissé dérober au profit de la Belgique, et M. Auguste Voisin, le fidèle historien de l'architecture gothique de son pays; tous les deux nous ayant amicalement tendu le fil dans ce dédale de musées, d'églises, de collections, d'établissemens publics qui font de Gand la vraie capitale des Flandres.

Avec de tels guides, nous heurtâmes à chaque pas, dans ce pays, quelque preuve irrécusable de cette passion d'art, de ce zèle d'association, aussi inhérens au caractère des Belges que la couleur jaune à leurs cheveux. Ce fut d'abord une société composée de tous les artistes indigènes, poètes, peintres, statuaires, architectes, illustre réunion que nous voudrions voir se créer à Paris et qui n'existe qu'en Flandre peut-être. Là, nous trouvâmes des billards ou des bibliothèques sans gardiens; des tables approvisionnées de tous les jeux, des pupitres chargés de tous les journaux du monde; là, le concert ou le bal, la promenade académique sous les bosquets, ou la pipe flamande auprès du poêle. Pour tous ces plaisirs à volonté, chaque habitué ne paie que vingt francs par année, et encore a-t-il le droit d'amener deux ou trois amis étrangers. C'est dans cet athénée que nous rencontrâmes les artistes renommés de la Flandre moderne, Wappers, le peintre de la révolution de septembre, Lhéry qui burine comme les plus habiles graveurs d'Angleterre, et Geefs qui a composé le mausolée de Mérode, et qui, de mauvais boulanger, est devenu bon sculpteur.

De là nous fûmes conduits à Saint-Bavon, église moitié marbre, moitié or, où les statues s'entassent sur les tableaux, où les dentelles, le velours et la soie tapissent les murailles, comme la mousse et le salpêtre les murs de Notre-Dame de Paris; où la musique est solennelle comme à notre opéra, le culte célébré avec

toute la pompe romaine, où se trouve enfin le chef-d'œuvre de la peinture religieuse, la célèbre composition de l'*Agneau* par les frères Van-Eick.

Que cette église renferme cent autres tableaux de Crayer, de Vander Meiren, de Romboutz même, qui mourut de chagrin de ne pouvoir égaler son maître, nous les oublierons tous pour l'œuvre de Hubert et Jean Van-Eick, ces célèbres jumeaux du XVe siècle, ces grands inventeurs de la peinture à l'huile.

L'*Agneau* fut composé à Gand dans la maison de Hubert, qui n'a été abattue que vers ces derniers temps. Le chef-d'œuvre des frères Van-Eick, quoique vieux de quatre siècles, n'a rien perdu encore de la fraîcheur primitive de son coloris. Au milieu, c'est l'agneau exposé à l'adoration du monde. Sur le premier plan s'agenouillent les patriarches et les prophètes de l'ancienne loi, les apôtres et les confesseurs de la nouvelle; sur le second, les vierges et les saintes femmes, les évêques et les chefs d'ordres monastiques; tous, l'onction dans les yeux et les palmes à la main. Dans le fond se dressent en pleine lumière les tours de la céleste Jérusalem, naïvement copiées sur celles de Maestricht, la patrie des auteurs.

Ce premier panneau est surmonté de trois autres non moins précieux. L'un représente le Christ assis de face sur un trône, le front ceint d'une tiare ornée de pierreries, le corps vêtu d'habits pontificaux inouis d'élégance, la main gauche chargée d'un sceptre de cristal transparent à éblouir, la droite élevée comme pour donner la bénédiction aux fidèles qui, dans le cadre inférieur, adorent l'agneau sans tache.

Les autres panneaux supérieurs représentent sainte Marie et saint Jean-Baptiste, placés de chaque côté du Christ et faisant une magnifique antithèse, celui-ci par son sauvage aspect de cénobite, celle-là par sa suave figure de vierge.

Cette œuvre complète, dont la victoire avait doté le musée impérial de France, fut rendue à la Belgique après Waterloo.

Selon l'usage de leur époque, les Van-Eick avaient enfermé ces quatre peintures sous des volets; et le contenant était précieux comme le contenu. L'écrin valait le bijou. Ces volets, au nombre

de huit, continuaient le sujet principal. Deux de ces riches couvercles furent vendus en 1816, par d'ignares administrateurs, pour la faible somme de 6,000 francs, à un marchand bruxellois, qui, deux ans plus tard, les revendit 100,000 à un Anglais, qui les revendit lui-même au roi de Prusse 410,900 fr.

Gand faillit perdre encore, en 1822, le reste inestimable de son trésor, non plus cette fois par l'impéritie des administrateurs, mais par la négligence des ouvriers plombiers qui réparaient la toiture de Saint-Bavon. Pendant ce travail, le feu éclata dans les combles de l'église. Bientôt la flamme affamée par le vent darda ses mille langues vers l'*Agneau*. Vainement les pompes tentèrent d'arrêter l'hydre. Toute la population voyait avec terreur que l'eau, impuissante contre l'air, ne tuerait pas l'incendie, avant que l'incendie n'eût dévoré sa proie. La chaleur du feu avait liquéfié les plombs qui criblaient les voûtes et pleuvaient brûlans sur les dalles. Puis les poutres embrasées suivaient, agrandissant les trous, entraînant après elles une avalanche de pierres et de feu. Alors on vit des hommes du peuple se dévouer au salut de la victime, se risquer dans l'église à la lueur des étincelles, dans des nuages de cendres, pénétrer jusqu'au milieu de la chapelle, et là, sous une averse de plâtre, de tisons et de plomb fondu, sauver courageusement le saint tableau des flammes.

Au sortir du musée, qui est pauvre en comparaison de l'église, nous entrâmes chez un antiquaire, qui avait composé une chambre du XV[e] siècle avec meubles, vases, tentures, manuscrits du temps. Nous nous attendions à voir paraître au milieu de tout ce passé, quelque vieillard coiffé d'une calotte de velours, le corps revêtu d'une tunique longue, et le front jaune comme un vieux bahut, un maître enfin qui fût en harmonie avec sa propriété. Point. L'antiquaire était un jeune homme frais et blond, en habit noir, en pantalon à sous-pieds. Il ne nous appela ni mes maîtres, ni mes seigneurs, mais nous accueillit avec une grace et une politesse toutes modernes. Il nous fit bourgeoisement les honneurs, non-seulement de sa chambre garnie du XV[e] siècle, mais encore d'un magnifique ramas de poteries de tous les siècles, où les vases étrusques se confondaient avec les Palissy, où les verres de Venise s'élevaient à côté des amphores d'Herculanum. Ce n'était pas tout:

depuis le grenier jusqu'à la cave de cette précieuse maison, chacune des fenêtres intérieures était garnie de vitraux gothiques, d'autant plus remarquables, qu'ils contenaient l'histoire même de la peinture sur verre recueillie dans ce fragile musée. M. Rothschild a vainement offert deux cent mille francs de cette collection. Celui qui la possède n'est pourtant pas riche d'ailleurs; mais il préfère l'art aux rentes. Après nous avoir montré son merveilleux bien, il n'exigea de nous aucune autre rétribution que nos noms sur un registre, le livre des visiteurs, grand in-4°, tout noir de signatures.

Nous allâmes ensuite chez M. Schamp qui possède une galerie de tableaux vraiment royale, et qui la prête au regard du voyageur, à l'étude des jeunes peintres avec une urbanité et une générosité peu propriétaires. A l'entrée de la galerie, un gardien en livrée nous distribua le catalogue des tableaux, et bientôt M. Schamp lui-même vint nous en faire l'historique; car chaque tableau a une histoire, un intérêt spécial pour son maître. Ce petit Van Ostade fut trouvé dans une écurie; ce grand Wouwermans allait être brûlé dans une cuisine comme un vieux bois sans valeur; on avait bataillé à l'encan, durant deux ou trois bougies, pour ce Murillo qu'un lord enchérissait; ce Velasquez était venu de la succession paternelle : car il faut vous dire que ces splendides monceaux de peinture ne sont pas l'œuvre d'un seul homme. La vie la plus patiente, la fortune la plus anglaise, n'y suffiraient pas. Ces collections font boule de neige de père en fils, s'augmentant à la longue pendant plusieurs générations. La galerie de M. Schamp est noble comme lui, et remonte dans la nuit des temps à l'un de ses aïeux. Mais n'allez pas croire que les grands seigneurs possèdent seuls, en Flandre, de ces trésors héréditaires. Un marchand de tabac, chez qui nous achetions des cigarres, nous dit : —Messieurs, vous semblez étrangers, voulez-vous voir un Rembrandt?... Aussitôt un de ses nombreux enfans alla dans l'arrière-boutique décrocher une tête de bourgmestre, dessinée et colorée à signer Rembrandt en toutes lettres, au bas de la toile. —Voulez-vous voir un Rubens maintenant?.... Un autre enfant alla chercher une *sainte Thérèse* qui m'empêchera toute ma vie de regarder celle de M. Gérard. On nous fit voir encore des Jean d'Anvers, des Murillo, le tout

pour quatre sous de tabac que nous avions acheté. Le marchand avait beaucoup d'enfans et peu de fortune; mais il n'aurait pas vendu ses tableaux pour tout l'or qui aurait pu les couvrir. Ses tableaux, il devait les transmettre à ses fils comme il les avait reçus de ses pères. Riches et pauvres, marquis ou marchands de tabac, tous les Flamands sont égaux devant l'art.

Les musées belges sont pleins non-seulement de maîtres nationaux, mais encore d'Italiens et d'Espagnols. Dans la galerie de M. Schamp, par exemple, Titien, Corrége, Tintoret, luttent en coloris et en dessin avec les Murillo, les Ribeira, les Velasquez. Tous ces tableaux sont venus du midi, à la suite de Charles-Quint, en Belgique. Mais le nord est représenté dans la même galerie par des noms aussi fameux, Rembrandt, Van-Dyck, et Rubens, qui les éclipse tous, Italiens, Espagnols et Flamands. Le portrait de Rubens peint par lui-même, ainsi que ceux de ses deux femmes, de ses enfans, de son frère le bibliothécaire, se trouvent en famille chez M. Schamp. Nous y avons vu aussi *la Chute des mauvais Anges*, toile qui semble avoir été peinte en enfer, avec la griffe du diable toute trempée de bitume. Jamais Rubens ne fut plus fougueux dessinateur, plus ardent coloriste, plus vivace créateur que dans cette composition diabolique. Nous demeurâmes frappés de terreur et d'admiration devant ce déluge de monstres qui pleuvaient dans l'abîme, sous l'épée de feu des archanges. Figurez-vous tout le contraire de l'échelle de Jacob, un cataclysme de corps hideux, de toute mesure, de toute forme, de toute couleur, longs, maigres, gros, courts, bruns, roux, entremêlés de tigres, de serpens, de cochons, de mille animaux immondes roulant tous ensemble les uns sur les autres et faisant une horrible cascade du ciel aux enfers.

Mais la merveille de cette galerie est une esquisse représentant je ne sais plus quel saint qu'Attila fit arrêter dans une église de Rome. Savez-vous quelles têtes le peintre osa donner au saint homme et au roi barbare? Au XVIIe siècle, dans cette époque d'intolérance religieuse, où l'on brûlait encore les inorthodoxes, Rubens mit la tête de Luther sur les épaules de son saint; l'assesseur du saint, c'est Calvin lui-même; le roi barbare, c'est trait pour trait l'empereur qui persécuta Luther; les officiers du roi barbare

représentent fidèlement les conseillers impériaux qui rédigeaient contre les protestans les réquisitoires catholiques; le peuple romain, qui regarde avec effroi l'arrestation du saint, se compose de peintres, de savans du temps de la réforme : nous y avons reconnu les Michel-Ange, les Véronèse, les Érasme, les Jordans, et puis Rubens avec eux. C'est enfin ce qu'on nomme aujourd'hui une allusion politique. Honneur à la philosophie et au courage de l'artiste, qui, au milieu des triomphes du catholicisme, n'a pas craint de prendre le parti des victimes, de penser et d'exprimer que la sainteté appartient de tout temps aux martyrs, et que Luther, persécuté du XVI[e] siècle, méritait l'auréole comme le saint persécuté du bas-empire.

Après la galerie de M. Schamp, nous visitâmes la maison de M. Regnault. M. Regnault est l'homme des collections. Outre une riche bibliothèque de manuscrits, un cabinet d'objets indiens et chinois, de médailles flamandes, il possède encore la collection de tous les boutons des uniformes français; de toutes les cocardes blanches, vertes, tricolores; de tous les insignes nationaux, bonnets phrygiens, fleurs de lys, aigles, coqs, abeilles; de tous les ordres et décorations, depuis la croix de Saint-Louis jusqu'à la croix de juillet; de toutes les monnaies passées et présentes, un légitimiste dirait même futures, car M. Regnault a payé 500 francs la première pièce de dix sous frappée à l'effigie d'Henri V. M. Regnault est de la nature fantastique, une figure d'Hoffmann. Son amour pour les collections dépasse la fureur. S'il savait au monde une plaque historique qui ne fût pas dans son médailler, il en perdrait le repos. Il expose sa vie pour un bouton. Deux jours après Waterloo, il était sur le champ de bataille, au risque de passer par les baïonnettes anglaises, remuant les corps tout chauds, cherchant avec un courage héroïque les numéros de régimens qui manquaient dans ses casiers. Comment voulez-vous qu'avec de tels antiquaires, il reste encore, après vingt ans, un fétu d'aiguillette pour les cicérones et les Anglais? Comme nous allions entrer en extase devant la plénitude de cet original recueil : — Arrêtez, s'écria le consciencieux amateur, il me manque, hélas! le bouton tout récent de vos chasseurs d'Afrique!

Si le ministre de la guerre veut faire un heureux, et mériter

une reconnaissance éternelle, nous lui conseillons d'envoyer le modèle du bouton réfractaire à M. Regnault, rue aux Marjolaines.

Cet homme possède un autre musée plus miraculeux encore, le seul peut-être qui existe de ce genre en Europe. A force de patience, de voyages et d'argent, il a réuni les éventails de toutes les époques, depuis leur invention dans le XV[e] siècle, au nombre de plus de douze cents, rangés chronologiquement et par séries, dans un tiroir spécial pour chaque année. M. Regnault peut se vanter de posséder l'histoire de France en éventails, histoire de nos diverses phases politiques et morales, beaucoup plus curieuse et plus exacte que toutes les relations imprimées de Le Ragois, et même de M. Guizot. Nos coutumes, nos guerres, nos révolutions, nos modes, sont exactement racontées, au jour le jour, dans ce singulier livre d'éventails, dont chaque page, d'une forme nouvelle, correspond à une transformation de notre société. Ainsi l'éventail protée se revêt de saintes images, au temps des dames de la Ligue; il porte un miroir pour les charmes de Ninon de Lenclos; il se couvre de petits distiques galans aux yeux de la Pompadour, de bergers, de pigeons et de lévriers amoureux devant la Dubarry. Puis c'en est fait tout à coup de la nacre, des paillettes, des poésies et des peintures voluptueuses. L'éventail est tiers-état comme Roland; il paraît en cour sans boucles à ses souliers; sur ses fleurons sévères, le portrait de Lafayette a remplacé les amours de Boucher; un paragraphe des Droits de l'homme a chassé les petits vers de Dorat. Bientôt le voilà sans-culotte; nul ornement alors, pas même la soie girondine; ses feuilles sont d'un bois sombre et rigide comme l'époque; plus de devises lascives, mais des chants patriotiques; au lieu de :

Et toujours,
Les amours!

c'est, par exemple :

Vive le son
Du canon!

Au lieu de :

L'amour est un gai pèlerin!

vous lisez :

« Tous les citoyens sont égaux par la nature et par la loi. »

Puis, subissant les diverses passions de la société, reflétant toutes les idées, l'éventail émigre et se charge de légendes royalistes. D'autres enfin, qu'on appelle les éventails à conscience, véritables Janus à deux faces, deux couleurs politiques, ont servi au parti modéré, aux indifférens, qui d'ordinaire ont toutes les opinions pour n'en avoir aucune; qui alors se faisaient frais de gauche à droite, quand ils avaient chaud avec les aristocrates, de droite à gauche quand ils suaient avec les républicains; qui, réunissant dans la même main et la monarchie et la révolution, s'éventaient tour à tour de Robespierre et de Louis XVI, de la tête et de la hache... Sous le directoire, viennent les raides Vénus de David; puis, l'éventail se refait noble avec les maréchaux de l'empire, les gentilshommes de la restauration. A présent il est riche et laid avec les banquiers. La collection s'arrête à un éventail tout neuf du mois de janvier 1836.

Toutes ces collections particulières de peintures, vitraux, meubles, médailles, sont à la disposition du public. Tout le monde les voit; personne n'y touche. A la vérité, il n'y a pas de conservateurs.

De la maison Regnault, nous pénétrâmes chez M. D***. Là nous attendait une autre passion d'artiste. M. D*** a une collection des vieux tableaux de l'art mystique, depuis l'école de Sienne jusqu'au temps de Titien exclusivement. Les peintres religieux, Cimabüe, Giotto, Van-Eïck, Hemling, Pérugin, voilà les seuls élus de son musée. Pérugin en ferme la porte à Raphaël, à Titien, à tous les autres maîtres de la renaissance. Ce M. D*** est maigre et anguleux, macéré, mortifié, comme un ermite en pleine Thébaïde. Sa nature pâle et ascétique, toute spirituelle, toute chrétienne, est antipathique à la matière, à la chair, au paganisme. Or, la renaissance n'est que la réaction du paganisme, que le retour de la matière, que la résurrection des sens dans l'art. Les Vierges de Raphaël ne sont déjà plus des saintes, mais des femmes, des Fornarina. Elles ne sont plus longuement vêtues, ni chastement couvertes; leurs tuniques paraissent plus courtes et plus gracieuses, les formes plus féminines, plus voluptueusement accusées; leur bouche n'est pas dessinée seulement pour la prière. On chercherait aussi

vainement dans Titien, l'émotion, la sainteté, la naïveté de ses prédécesseurs. Mais ces vieilles beautés, passées avec l'école mystique, furent remplacées par des qualités nouvelles, la composition, la grace et la couleur. C'est cette transformation corporelle de l'art que le rigide amateur ne pouvait ni ne voulait comprendre. Le nu le révoltait, le moindre contour un peu trop formulé sous le voile le scandalisait jusqu'à la colère. Il disait que Titien aurait peut-être marché dans les saintes voies, si cette *canaille* d'Arétin ne l'eût gâté. Il avait surtout horreur de Rubens, la plus complète expression de la peinture charnelle. Il l'appelait, comme les romantiques appelaient Racine en 1827, un *polisson*. L'étude de ce maître lui semblait de la jeunesse et du libertinage en art. Il entrait dans une indignation monastique en parlant de ce peintre, qui avait fait de Jésus-Christ un brasseur et de la mère de Dieu une grosse Flamande. Selon lui, les tableaux de Rubens n'étaient qu'un étal de boucherie où la viande était exposée à morceaux. Notre ermite voulait arrêter l'art au xv[e] siècle, n'acceptant rien de la matière, se débattant contre la révolte ouverte du sensualisme, si long-temps comprimé par le spiritualisme chrétien. Quand nous lui dîmes qu'il manquait de philosophie dans son amour de l'art; que si Rubens n'avait pas bien fait un Dieu, il avait admirablement peint l'homme; qu'on pouvait s'intéresser autrement, mais autant à un homme qu'à un Dieu sur la croix; qu'il était permis d'aimer le drame après la tragédie, il nous appela profanes, et nous chassa de son temple, presque à coups de fouet, comme des blasphémateurs.

MM. d'Hane de Steenhuyse, rue des Champs, nous ouvrirent les portes de leur hôtel, qui contient un cabinet de médailles de tous les rois, depuis Nabuchodonosor I[er] jusqu'à Louis-Philippe; de tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'au saint père actuel; une collection de tableaux espagnols et flamands, de portraits bizarrement gravés, les traits de la gravure n'étant autres que les lignes écrites de l'histoire même du personnage représenté. Il faut l'œil d'un antiquaire pour lire ces annales linéaires, ces microscopiques aventures. Un corps de Christ est ainsi composé des quatre évangiles.

MM. d'Hane, qui furent les hôtes de Louis XVIII à Gand, qui hébergèrent un roi et sa cour pendant trois mois entiers, nous

montrèrent l'appartement vraiment royal qu'ils avaient prêté à cet exilé du trône. Au milieu des colonnes de marbre, des lambris dorés, des chefs-d'œuvre de la peinture, Louis XVIII put rêver encore le château des Tuileries et se croire toujours roi. MM. d'Hane, qui ont un esprit tout français, nous racontèrent comment, après avoir donné un pied chez eux à la royauté, elle en avait bientôt pris quatre; comment ils n'avaient plus le droit de demeurer dans leur maison, une fois qu'ils eurent permis à Louis XVIII de s'y établir; comment les sentinelles leur criaient : On n'entre pas! comment aussi les gardes-du-corps, les gentilshommes de la chambre, et tous les autres courtisans, peu faits à la bière de Flandre, avaient vidé les caves du propriétaire, de tout le vin de France qu'ils y avaient trouvé. MM. d'Hane avaient nourri, logé, entretenu, pendant cent jours, le roi de France et sa suite. Les Flamands seuls sont capables d'une telle hospitalité.—Pour récompense, nous dit M. d'Hane l'aîné, Louis XVIII, pendant son séjour ici, voulait que toute notre famille se présentât sur son passage quand il sortait de son appartement. Il nous souriait royalement alors et se croyait acquitté. Cependant, après la seconde restauration, le roi de France nous envoya une vaisselle d'or à son chiffre et une lettre de remercimens écrite de sa main. — Sans Waterloo, MM. d'Hane n'auraient jamais reçu que les sourires.

Durant les cent-jours, Louis XVIII sortait peu de sa chambre à coucher. Le soir seulement, il allait trouver, dans la salle du conseil, ses ministres et les ambassadeurs étrangers qui avaient suivi sa disgrace. Là, on était censé veiller, travailler aux intérêts de la France, au bien-être de toute l'Europe. Le duc de Berry seul avait le droit de monter la garde à la porte du conseil, tant l'importante besogne se faisait discrètement, diplomatiquement. M. de Châteaubriand rédigeait le bulletin des séances de ce congrès puissant et mystérieux.—Un jour, nous dit M. d'Hane l'aîné, la noble sentinelle était ivre-morte;—le duc de Berry buvait comme un postillon :—elle était couchée en travers de la porte du conseil. Il me prit fantaisie d'écouter, je n'entendis rien; alors, de regarder, j'entr'ouvris la porte, et je vis le roi et ses conseillers tous profondément endormis, jusqu'au secrétaire!... Et le lendemain, M. de Châteaubriand rédigeait leur sommeil en style animé,

en phrases poétiquement éveillées. Il annonçait à toute l'Europe que le souverain avait travaillé la nuit entière avec ses ministres pour le salut de la France et le repos du monde.

La dernière collection, dont je veuille vous entretenir, contient deux cent mille noms de soldats français tués pendant les guerres de l'empire. Ces noms ont été soigneusement recueillis avec la date du décès, le lieu et le genre de mort, et l'état de services de chaque soldat. Cette armée de défunts est effrayante à passer en revue. Ces régimens sont des volumes. Jugez quelle patience il a fallu pour la recruter, pour aller saisir les réfractaires dans les sables de l'Espagne, sous les neiges de Russie, au milieu des flots du Danube et du Rhin. Il faut une longanimité allemande et un enthousiasme espagnol; il faut être enté de Madrid sur Vienne; il faut, comme les Belges, réunir les qualités opposées des peuples du Nord et du Midi. Les Belges, en effet, participent de ces deux natures, brune et blonde; ils sont artistes et dévots comme leurs aïeux de Castille, industrieux et persévérans comme les Hollandais leurs frères. A Gand, nous vîmes une troupe de leurs masques qui s'égayaient de sang-froid et s'amusaient gravement, lorsqu'au milieu d'eux vint à passer le saint viatique porté par un prêtre à un malade. Aussitôt les masques s'arrêtèrent, se découvrirent le visage, se mirent à genoux et se signèrent pieusement devant Dieu. Puis, quand le saint viatique fut éloigné, ils se relevèrent et reprirent les tranquilles folies et les paisibles ébats de leur carnaval.

Ne se croirait-on pas en Italie, où la courtisane voile la madone, quand elle entend venir son cher abbé?... Les Belges mêlent italiquement le sacré et le profane. Les cloches de leurs églises carillonnent les airs d'opéras les plus nouveaux. Ces mélodies aériennes changent tous les ans à Pâques, lorsque les cloches vont à Rome, comme on dit. Nous avons entendu Saint-Bavon de Gand fredonner, de quart d'heure en quart d'heure, le galop de *Gustave*, le même qui faisait sauter les Bedouins cet hiver au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Que voulez-vous? la musique abonde en ce pays, comme la peinture. Il faut de l'harmonie aux oreilles des Belges, comme de la couleur à leurs yeux. Je dois pourtant excepter de cet instinct de l'art, ceux de Bruxelles qui faillirent tuer l'un de nous,

J. de Caudin, l'habile dessinateur que le *Magasin pittoresque* avait chargé de copier la place de l'Hôtel-de-Ville. Le peuple qui se tenait sur cette place principale de Bruxelles, voyant l'artiste regarder, puis crayonner sur un album, s'imagina que c'était un espion de Guillaume, et l'entoura bientôt de cris et de gestes menaçans. Notre compagnon, comme Archimède sous l'épée, comme Vernet dans la tempête, ne songeait qu'à son œuvre au milieu du danger. Heureusement la garde municipale du pays vint le tirer du flot populaire. L'homme eut la vie sauve, mais l'artiste regretta les gothiques maisons de la place, et il alla s'en consoler à Sainte-Gudule devant la magnifique chaire de Van Bruggen. Cette ignorance des Bruxellois ne vous semble-t-elle pas toute parisienne, ou bien serait-ce, par hasard, de l'intolérance à la façon des Turcs qui empêchent de faire leur portrait, parce qu'ils ne veulent pas, disent-ils, qu'on vole leur visage? Mais ignorance ou jalousie, dans tous les cas, nous l'avons déjà dit, les coupables ne sont pas Flamands. Bruxelles est une ville de France.

Une nation, ainsi pleine de bibliothèques, de collections, toute affairée de toiles, de parchemins, de médailles, de boutons, toute occupée de sociétés musicales, de réunions lyriques, de carillons pour ses cloches, pourrait certes, devant un philosophe, encourir le reproche de la futilité, si à côté de ces établissemens quelque peu frivoles, elle n'élevait les plus solides et les plus utiles monumens. Mais chez elle, les arts florissent fraternellement avec l'industrie, le commerce et l'agriculture. Les saintes voluptés de l'artiste n'ont point énervé le civisme du bourgeois. Nous dirons une autre fois les nombreux établissemens d'utilité publique dus à la forte organisation municipale de Gand et des autres villes flamandes; et nous verrons que le pays qui revêt de paille jusqu'à ses statues l'hiver, est aussi le pays qui abrite ses citoyens contre tout mauvais temps; que le peuple artiste est aussi le peuple humain; que ceux qui font le plus d'honneur aux grands hommes, sont encore ceux qui ont le plus d'amour pour la commune humanité.

FÉLIX PYAT.

UNE

MISSION A TUNIS.

DERNIER ARTICLE.[1]

Le jour de notre départ de Tunis, nous passâmes la soirée à la Goulette, attendant le moment où le navire qui devait nous porter en France mettrait à la voile. Depuis le commencement de la lune, après des journées d'une chaleur excessive, un vent frais de terre se levait vers minuit. Notre bagage était à bord; délivrés de ces mille légers soucis que causent les apprêts d'un départ, nous n'avions qu'à attendre tranquillement l'heure de la brise. Ce fut pour moi une soirée pleine de douce émotion; j'allais quitter un pays que je regrettais bien un peu, mais pour rentrer en France; je ne savais pas si je devais hâter par des vœux ou retarder l'instant du départ, et cette incertitude n'était pas sans charmes. J'aurais voulu, en ce moment, accroître la puissance de mes facultés pour recevoir une impression plus profonde de ce que je voyais, en emporter, pour ainsi dire, quelque chose. Je restai à terre, et je me mis à contempler pour la dernière fois, avec une

(1) Voyez les livraisons des 29 mai et 24 juillet 1838.

admiration avide, le ciel étoilé de Tunis, son horizon en feu, son lac paisible, et sa campagne déserte.

Je n'étais pas seul, je me promenais sur les bords du canal avec Beni-Salah, le secrétaire du gouverneur de la Goulette; je ne pouvais mieux employer mes derniers instans qu'en les passant avec cet excellent Maure. Beni-Salah était poète; homme simple et naïf comme un enfant, pauvre et content de son sort, rêveur et paresseux, type aimable des poètes d'autrefois. Je le priai de me dire quelque poésie ou quelque conte qui reflétât les mœurs et la couleur du pays. Il consentit à satisfaire mon désir, et nous nous assîmes sur le parapet d'une batterie de canons, près de la plus belle pièce en bronze que j'aie jamais vue : elle fut donnée au bey de Tunis par la ville de Gênes. L'eau nous entourait de toutes parts; nous avions devant nous la mer, derrière nous le lac. Un grand calme régnait dans la rade et sur le port; nous causions doucement, comme on fait malgré soi dans le silence de la solitude, lorsque la nuit est arrivée, car il semble que tout devienne mystérieux alors. Nous entendions par moment le bruit cadencé des rames d'un canot qui passait, et le murmure de la vague qui venait mourir à nos pieds. Je prêtais l'oreille à tous ces bruits, à la voix plus harmonieuse encore du Maure, qui me récitait des vers en langue arabe. C'était pour moi comme cette poésie que nous entendons quelquefois en nous-mêmes, mais rebelle ensuite à nos lèvres. Je voudrais pouvoir dire ce que j'entendis. Parmi les divers contes que me fit le Maure, j'en choisis un qui me frappa par sa simplicité.

« Dans le désert du Sahara, près du Zérid, il est un beau lac aux eaux limpides et profondes, qui réfléchit le ciel comme un miroir ardent. Lorsqu'aux heures brûlantes les lions viennent s'y abreuver, on dirait qu'ils y boivent du feu, tant la surface du lac jette de lumière éblouissante. Ses rives sont enchantées; en aucun lieu du monde les fruits n'ont plus de saveur, les fleurs plus de parfum, les oiseaux plus de couleurs. Qu'il est doux, sous ces frais bosquets, de voir au loin ce désert embrasé, et de se rire de ces fantastiques ombrages, de ces eaux mensongères, illusions perfides qui apparaissent à l'horizon pour tromper le voyageur altéré!

C'est dans cette oasis que vivait, sous la garde de quelques vieux eunuques, une jolie enfant, nommée Amonda, destinée au harem d'un riche kaïd. Un lion était le seul compagnon de ses jeux; à le voir suivre partout ses pas, à le voir s'asseoir auprès de la jeune fille, et lécher ses pieds nus, et frémir de plaisir lorsque sa petite main caressait sa longue crinière, on eût dit le lion amoureux de la petite Amonda; les eunuques l'appelaient le vieux jaloux. Quelle est touchante cette intimité de la frêle jeune fille avec le lion, l'effroi du désert! c'est l'alliance de la grace à la force. Mais leurs jeux sont effrayans. Amonda irrite le lion et s'enfuit devant lui, agitant un mouchoir qu'elle a détaché de sa tête. Le lion s'élance en rugissant à sa poursuite; Amonda, effrayée, tombe à genoux, et, couvrant son visage de ses longs cheveux, elle attend la mort. Le lion arrive devant elle, la gueule béante et l'œil en feu; mais tout à coup sa fureur s'évanouit. La jeune fille écarte un peu ses cheveux et lui sourit. Alors le lion bondit joyeux autour d'elle; alors l'enfant l'appelle et lui dit : « Tiens, mange-moi! » et elle met son joli bras entre ses dents terribles; puis elle saute sur son dos, saisit sa crinière, et le lion l'emporte dans le désert. Elle a parcouru toute cette immense solitude; elle a vu trembler devant elle et fuir le léopard. Souvent l'enfant, accablée par la chaleur du jour, se penche sur la tête du lion et s'endort en embrassant son cou. Le fidèle animal la ramène, à pas lents, à l'oasis, ou la dépose doucement sur le bord de quelque fontaine, à l'ombre du palmier, et s'asseyant, calme et heureux, auprès d'elle, il veille sur son sommeil.

Amonda, depuis sa plus tendre enfance, avait été nourrie dans l'oasis, courant en toute liberté dans le désert, dans les bois, sur les bords fleuris du lac. Elle avait puisé dans le sein d'une nature vierge, où tout était étincelant, embaumé et suave, l'essence d'une vie généreuse et splendide. Elle avait grandi comme un beau palmier, gracieuse et forte comme lui. A treize ans, elle possédait tous les charmes et toute la puissance de la bonté d'une femme, et elle ignorait les mystères de la vie. Elle avait partagé jusqu'alors toutes les affections de son ame entre le lion et les fleurs qu'elle aimait comme ses sœurs, vivant heureuse de cette vie des fleurs, à qui il ne faut pour s'épanouir que de la rosée et du soleil. Mais bientôt une lave ardente court avec fougue dans ses

veines, les roses de ses joues pâlissent, et sa poitrine se gonfle de soupirs. Adieu le doux sommeil de ces nuits paisibles lorsque Bulbul chante sur la branche de l'oranger et que les étoiles silencieuses se mirent dans le lac. Amonda se trouble sans savoir pourquoi, et rêve sans cesse, et ses rêveries se perdent dans le vague de ses pensées comme ses regards dans le vide du désert. C'est une grande tristesse, et puis ce sont des ardeurs dévorantes. C'est tantôt de l'abattement et tantôt une force dont elle ne sait que faire. Alors elle demande au lion des courses lointaines, elle cherche dans le désert l'objet inconnu de ses désirs, et lorsqu'après de longues fatigues elle ne peut retrouver le calme, elle se met à pleurer. Combien de fois, tourmentée par une cruelle insomnie, elle est allée se coucher sur la pelouse, exposant sa poitrine nue à la rosée de la nuit! — Les bords du lac étaient couverts d'arbres épais qui jetaient leur ombre sur les eaux. Il y avait un endroit impénétrable aux rayons du soleil, où le monde venait souvent se baigner dans le jour. Là, sur un fond d'un vert sombre, elle aimait à voir son image réfléchie par la surface unie du lac; mais quand le miroir venait à trembler, elle croyait voir une autre image que la sienne; elle se précipitait vers cette image confuse, et, ne trouvant qu'une eau rafraîchissante qui fuyait entre ses bras, elle pressait avec désespoir le vide sur son cœur.

Le vent du sud avait soufflé une partie de la journée, le calme accablant de la nuit qui succédait à ce vent désastreux était toujours cruel à Amonda. Elle avait inutilement appelé le sommeil; elle errait en proie à ces tourmens dans l'oasis, lorsqu'elle vit un cheval tout harnaché attaché à un arbre, et un Maure couché auprès du cheval. Le Maure était jeune et beau; il dormait d'un sommeil paisible, le visage presque entièrement tourné vers le ciel; son corps reposait mollement; il y avait dans l'expression de son visage tout le calme d'une ame sereine, et dans l'attitude de son corps cet abandon du voyageur vaincu par la fatigue d'une longue route. La lune n'éclairait pas cette nuit; mais les étoiles étaient grandes et brillantes; après une journée de feu, l'horizon gardait encore une teinte rouge comme les parois d'une fournaise, et l'air semblait avoir une clarté qui lui était propre.

Amonda s'était approchée tremblante, retenant son haleine et pressant à peine sous ses pieds l'herbe de la pelouse. Elle vint se mettre à genoux auprès du Maure, et le toucha de ses mains pour s'assurer que ce n'était pas une ombre. Penchée sur lui, elle le contempla dans une délicieuse extase; elle écouta avec bonheur le bruit égal et mesuré qui sortait de sa bouche; puis elle inclina son visage vers le sien, et un léger souffle l'ayant effleuré, elle le trouva si doux, que ses lèvres vinrent un instant chercher les lèvres du Maure. Le jeune homme ouvrit les yeux et vit cette gracieuse tête suspendue au-dessus de sa tête. C'était pour lui une céleste apparition, une vision de son esprit exalté par la chaleur du désert. Il était bien éveillé pourtant, et il voyait la jeune fille lui sourire en attachant ses regards aux siens; et lui, dans toute l'ivresse de son ame, lui souriait aussi sans oser remuer, sans oser parler.

— Qui es-tu? dit enfin le Maure. Oh! parle, afin que je sache que tu n'es pas seulement un être d'ombre et de lumière. Cette oasis est-elle habitée par quelque génie? As-tu été enfantée par sa puissance surnaturelle? Mais non; tu es une houri venue pour moi du paradis. On me l'avait dit : pars, va remplir un devoir sacré, et au milieu des fatigues du désert Dieu t'enverra une femme céleste. Oh! qui que tu sois, tes baisers doivent être plus doux que la rosée de la nuit; viens, ma poitrine est brûlante. — Et ses bras entourèrent le corps de la jeune fille, et il la pressa sur son cœur.

— Mais toi-même, répondit Amonda, n'es-tu pas le fantôme qui troublait mon sommeil, qui m'apparaissait au loin dans le désert, que je voyais passer dans les nuages, cette ombre que je cherchais partout, qui toujours me fuyait? Je t'ai trouvé à présent; tu ne m'échapperas plus; et elle l'embrassait à son tour.

La nuit était belle, et la brise du lac secouait sur eux des fleurs d'oranger. Nuit d'amour, que tu passas vite!

A mesure que la clarté du jour se répandait dans le ciel, la beauté des deux amans rayonnait de tout son éclat; ils se regardaient avec plus d'étonnement, et il semblait à chacun d'eux que pour la première fois ses yeux s'ouvraient à la lumière. Mais tandis que la jeune fille souriait, belle comme l'aube d'un beau

jour, le front du jeune homme se chargeait de nuages, et des larmes coulèrent bientôt sur ses joues.

— Pourquoi pleures-tu? lui dit Amonda.

— Regarde, répondit le Maure, le jour est venu; mon cheval secoue sa crinière chargée de la rosée de la nuit, et frappe du pied la terre. Il m'avertit qu'il faut te quitter.

— Me quitter! s'écria Amonda en pâlissant; mais pourquoi? Je ne te comprends pas, et ce mot-là me tue.

— J'ai juré à mes frères d'aller voir notre père malade à Togorarin. En te quittant, peut-être je mourrai de douleur dans le désert; mais Dieu le veut ainsi.

— Oh! emmène-moi avec toi; car si tu m'abandonnes, je mourrai aussi.

— Tu veux me suivre? dit le Maure avec joie, eh bien! fuyons ensemble. Il monta à cheval; Amonda lui tendit les mains; il l'enleva légère comme un oiseau, et l'ayant assise devant lui, la soutenant de son bras droit, il pressa les flancs de son cheval et le lança dans le désert.

Une voix terrible s'est fait entendre dans l'éloignement et a retenti dans cette immense solitude. Le cheval a tressailli; sa crinière s'est hérissée, et ses oreilles se sont dressées d'épouvante. Comme pressé par un aiguillon invisible, il se précipite sur sa route plus rapide qu'une flèche. Le Maure n'a rien entendu, il a abandonné les rênes; oubliant son cheval, et le désert, et les dangers qui le menacent, abîmé dans le regard de la jeune fille, il la tient embrassée, et comme dans un de ces songes où le bonheur nous donne des ailes, il lui semble qu'ils volent ensemble, rasant du bout du pied la terre. La voix grandit et s'approche; elle sort d'un tourbillon de sable qui s'avance plus impétueux que le simoun, semblable à la nue qui gronde chassée par la tempête. Le tourbillon suit le nuage que soulèvent les pieds du cheval, et plus rapide que lui, il est près de l'atteindre. Le Maure, s'éveillant tout à coup, frémit dans tout son corps en entendant presque à son oreille le rugissement épouvantable du lion. Amonda a reconnu cette voix; elle saute en bas du cheval et court vers le lion, en criant à son amant: Sauve-toi, sauve-toi! Le jeune homme, ne pouvant être le maître de son cheval que l'effroi emporte, trem-

blant pour la jeune fille, saute à terre et vole à son secours. Le lion évite Amonda et passe à côté d'elle en redoublant de vitesse. Il sort comme la foudre du nuage qui l'enveloppe, et fond sur le Maure en rugissant. Lui l'attend de pied ferme et lâche un coup de pistolet dans sa bouche béante. Mais le lion avec une nouvelle fureur se dresse et bondit, il saisit le Maure avec ses griffes, et lui brise le cou entre ses dents. Amonda accourut remplissant l'air de ses cris; elle arrache au lion le corps de son amant, mais voyant son visage pâle et sa tête pendante, elle le prend dans ses bras et tombe avec lui inanimée.

Trois cavaliers parurent alors à l'horizon, un kaïd aux armes d'or, suivi de deux nègres. Le lion regarde venir les cavaliers d'un œil fixe et sans colère, et les cavaliers s'approchèrent du lion sans crainte. Le kaïd, à la vue d'Amonda qui embrassait le corps du jeune homme, jeta sur elle un regard farouche; il ordonna aux nègres de la relever et il l'emporta sur son cheval, laissant sans sépulture dans le désert le corps du jeune Maure. Le lion suivit son maître, mais morne et vomissant des flots de sang.

Arrivé à l'oasis, le kaïd vint s'asseoir sur les bords du lac, et, tenant la jeune fille évanouie entre ses bras, il attendit qu'elle revînt à la vie. Déjà les couleurs renaissaient sur ses joues, son cœur battait plus fort et son beau sein se soulevait doucement comme dans le sommeil. Le kaïd admirait sa beauté, mais il sentait s'élever une horrible rage dans son cœur. En recouvrant ses sens, Amonda vit son visage sombre et ses yeux enflammés de colère.

— Oh! ce n'est point lui, dit-elle; où est-il? où est-il?

— Qui appelles-tu? lui demanda le kaïd.

— Mais, qui es-tu, toi? s'écria la jeune fille. Tu me fais peur. Oh! non, ce n'est pas son doux regard, sa voix si tendre.

— Tu l'aimais donc? dit le kaïd avec fureur en portant la main à son poignard.

— Plus que ma vie, plus que la lumière du jour! Rends-le-moi, où est-il?... Oh!... je me souviens de tout, à présent... Je veux mourir aussi... Tue-moi, tue-moi!

Frappée au cœur d'un coup de poignard, elle tomba dans le lac, et sa voix expira dans les eaux rougies de son sang.

La nuit fut terrible; le simoun souffla avec furie sur l'oasis; les arbres déracinés furent emportés au loin dans le désert; le lac, remué dans ses profondeurs, déborda. Lorsque le jour parut, le corps livide de la jeune fille était étendu sur le sable, et le lion expirait auprès de ce cadavre, poussant son dernier rugissement. »

Pendant que le Maure parlait, la brise de la nuit se levait insensiblement; je sentais déjà son léger souffle sur mon front, lorsque j'entendis le bruit du canot qui venait me chercher. Je dis adieu à Beni-Salah, je le priai de porter au bey un dernier hommage de mon respect, et je m'embarquai. De jeunes et vigoureux rameurs se courbèrent sur leurs avirons; en moins d'une minute nous abordâmes au navire. C'était un beau brick tunisien que le bey avait fait armer pour nous porter en France. La brise fraîchissait toujours; le brick, retenu par une seule ancre, semblait impatient de s'élancer; les matelots, enchantés d'aller voir Marseille, couraient sur le pont, grimpaient aux mâts avec une joyeuse agilité. Il ne règne pas à bord d'un navire barbaresque l'ordre et le silence qu'on observe sur un navire français; les choses s'y font tout aussi bien peut-être, mais tout le monde y parle à la fois, on s'y démène en criant. Au moment du départ, on eût dit une troupe de démons suspendus aux vergues et s'agitant dans les cordages, qui poussaient des hurlemens. Jusqu'à notre arrivée en France, le bey voulut nous donner des témoignages de sa considération pour nous. Le capitaine du brick nous céda sa chambre, que, malgré nos refus, nous fûmes obligés d'accepter, et il se coucha à notre porte dans une mauvaise cabane.

Le capitaine du brick, nommé Amamet, était un des premiers officiers de la marine du bey, au temps où le bey avait une marine, car, à l'époque de notre mission, elle était entièrement ruinée. Il m'inspira le plus vif intérêt; homme d'une nature vraie et inculte, ses précieuses qualités se cachaient sous des dehors désavantageux; il avait besoin de circonstances difficiles pour montrer tout ce qu'il pouvait valoir. Il était borgne et boiteux, ramassé dans sa taille, sans grâce et sans dignité, d'une tenue excessivement

négligée; une grande timidité lui donnait un air embarrassé; on eût vainement cherché en lui quelque signe de son autorité. Il s'asseyait modestement dans un coin, tandis que son second, homme d'une taille superbe, se promenait sur le pont la tête haute, parlant d'un ton absolu, faisant le maître. Pendant les deux premiers jours de notre navigation, je m'étais laissé prendre aux belles manières de ce dernier, qui faisait évidemment tout ce qu'il pouvait pour écraser son chef et usurper sa place dans notre esprit. La mer était calme, le brick filait sans encombre, Amamet se tenait de côté et laissait régner son second tout à son aise. Le troisième jour, le temps se dérangea; le ciel ne cessa pas d'être serein, comme au jour de notre départ, mais la mer devint grosse, et nous allâmes debout au vent de nord qui soufflait avec violence. Amamet commença alors à se mettre à sa place. Je le vis changer peu à peu, à mon grand étonnement. Sa voix grossit avec celle de la mer, son énergie se déploya avec la violence du vent; l'enveloppe grossière de son ame disparut à mes yeux; je ne le reconnus plus. Je ne voudrais point décrire ici une tempête, mais le temps devint si mauvais, que nous courûmes un véritable danger. Amamet voulait gagner un mouillage derrière quelque île de la Sardaigne. Il fit orienter au plus près. Nous n'avancions pas du tout; la proue venait donner dans des lames hautes comme des montagnes; le navire craquait et tremblait dans tous les coins de sa carène, comme s'il eût touché un rocher. Tout l'équipage eût mieux aimé courir grand largue à l'aventure, que de rester ainsi en butte à toute la fureur de la tempête; mais Amamet avait repris tout son ascendant, et personne n'osait dire un seul mot. Il était monté debout sur un banc, se tenant avec une main à un cordage, portant ses regards de la mer aux voiles, veillant à tout, ballotté avec le navire tantôt à droite, tantôt à gauche. Je le vis tenir bon dans cette position pendant douze mortelles heures, où je crus mille fois que le navire allait s'entr'ouvrir. J'étais horriblement fatigué par la mer, ma tête pesamment abattue dans mes mains, lorsqu'il fit le commandement de virer de bord. Les accens de sa voix vibrèrent si puissamment à mon oreille, qu'ils dissipèrent mon mal, et je pus regarder les vagues soulevées dont un instant auparavant je n'avais pu supporter la vue. C'est un beau spectacle que celui de la mer

courroucée dans le moment imposant où un navire tourne; il me sembla que c'était la mer elle-même et le ciel qui tournaient avec une vitesse effrayante pour obéir à la voix d'Amamet. La proue dégagée des vagues, nous voguâmes plus vite que les nuages; je n'avais pas idée d'une telle rapidité. Amamet paraissait content de sa manœuvre; il descendit de son banc; le navire peu à peu ralentit sa marche, le vent sembla tomber, nous entrâmes dans une eau aussi calme que celle d'un lac; nous étions au mouillage, abrités du vent du nord par l'île de l'Asinora.

Dès ce moment Amamet devint un tout autre homme pour moi; je fus touché de son air de bonhomie et de douceur; je me reprochai de l'avoir méconnu, je m'attachai à lui prouver que j'avais su l'apprécier dans toute sa valeur. L'aspect des îles de la Sardaigne réveilla en lui tous les souvenirs de sa vie; elles passèrent rapides devant ses yeux; je le vis tour à tour rayonnant de plaisir et triste. Mais la tristesse finit par dominer, et je m'aperçus qu'il lui tardait de quitter le mouillage. J'ai connu une partie de son histoire; elle est vraiment des plus extraordinaires. Je dirai seulement ici que les îles de la Sardaigne avaient été le théâtre de ses aventures de pirate. Il professait un profond mépris pour ces contrées; un incident qui survint lui donna occasion de le faire éclater. Sous le prétexte de l'observation des lois sanitaires, les garde-côtes de l'Asinora voulaient empêcher le brick de faire son eau; Amamet devint furieux; il jeta un regard douloureux sur le passé; hélas! le temps n'était plus où son pavillon rouge faisait trembler toutes ces côtes! Il avait bonne envie d'abattre à coups de canons une haute tour, élevée sur le rivage, au haut de laquelle il voyait les insolens garde-côtes armés de leurs fusils. Cependant il s'adoucit; moyennant un peu d'argent, nous prîmes toute l'eau que nous voulûmes, et après vingt-quatre heures environ de séjour au mouillage, nous nous remîmes en route.

Le vent avait un peu cédé, mais il était toujours contraire, et nous obligeait à courir des bordées pour avancer; si bien, que treize jours après notre départ de Tunis, nous étions encore à battre la mer. J'avais une entière confiance en l'habileté d'Amamet à gouverner le navire dans un cas difficile, mais je n'étais pas aussi bien convaincu de sa science hydrographique; il commençait à ne

pas savoir au juste où nous étions. Pour aller à Marseille, cingler au nord, c'était à quoi se réduisaient, je crois, ses principes de navigation. Enfin, après quinze jours de mer, le matelot en vigie cria : Terre, terre! Bientôt en effet, nous vîmes distinctement la terre devant nous; mais ce fut alors une grande affaire de savoir quelle était cette terre. Après de longues discussions, il fut reconnu que nous étions dans le golfe de Gênes; nous n'avions plus qu'à longer la côte, et nous arrivâmes le lendemain soir à Marseille.

Nous n'avions pas pu comprendre à Tunis les motifs de l'annulation du traité du général Clausel, nous ne les comprenions pas davantage en France. Nous fûmes vivement affligés de voir qu'il n'avait été rejeté par le gouvernement, que pour ménager des susceptibilités de bureaux. Qu'il me soit permis de le dire en finissant, ce projet d'alliance avec le bey de Tunis, si mal compris, m'a toujours paru le plus fécond en promesses d'avenir, tant à l'avantage de la civilisation qu'au profit de notre politique et de notre commerce. Qu'on se reporte à l'époque où il fut conçu, et l'on verra qu'il pouvait seul satisfaire aux exigences du moment et servir à réaliser plus tard les grandes pensées d'exploration, de conquêtes, de rénovation, que semblait inspirer le retour du drapeau tricolore. La révolution de juillet avait troublé le repos de l'Europe, la guerre paraissait imminente; le général Clausel, sous l'empire de ces circonstances, voulant concilier les besoins de la France avec la nécessité d'un prompt établissement dans nos possessions d'Afrique, avait fait, avec le bey de Tunis, un arrangement tel qu'il nous permettait de laisser seulement à Alger nos troupes disponibles, sans rien perdre de notre domination sur les provinces d'Oran et de Constantine. Le bey de Tunis présentait, pour remplir ses vues, toutes les garanties désirables; chef d'une maison régnante par droit d'hérédité, jaloux de placer les princes de sa famille dans des positions élevées et de mériter l'amitié de la France, il acceptait la solidarité de leurs actes. Il avait été frappé d'étonnement par la prise d'Alger, et, redoutant les intentions de l'Europe sur l'Orient, il cherchait notre protection dans cette alliance. Il ne pouvait nous servir d'auxiliaire pour étendre la civilisation d'Alger dans toute la régence, sans la porter à Tunis même. La civilisation

faisait la conquête de deux états barbaresques, au lieu d'un; le seul lien qui pût résister à ses efforts, le fanatisme religieux, ce nerf puissant de la rebellion, était brisé. Cette haute conception du maréchal Clausel, née des nécessités de l'époque, répondait encore aux vœux d'économie de la chambre des députés. Un pareil système, s'il avait été suivi, aurait mis probablement d'accord les partisans *de la colonisation* et les partisans *de l'occupation*, car nous aurions pu bien vite recouvrer nos dépenses, en portant tous nos moyens d'action sur un seul point, en y concentrant toute notre activité, au lieu de la dépenser en pénibles efforts sur toute l'étendue de la régence, en substituant, en un mot, à une occupation longue et onéreuse, une colonisation profonde et productive.

J.-L. LUGAN.

LE PALAIS

DES BEAUX-ARTS.

La ville de Paris s'augmente et s'embellit; de tous côtés des édifices publics et particuliers s'élèvent où s'achèvent avec ardeur; on ne peut quitter six mois la capitale sans y trouver au retour de notables changemens. C'est une verve de construction que nous n'avons jamais eue. Sauf les faveurs inévitables, la sévérité que met l'administration à forcer au reculement les maisons qui y sont sujettes, se soutient mieux qu'on ne pourrait le croire dans un pays où le gouvernement fait profit de tout pour s'attirer des amis ou payer des services intéressés, et bien qu'on ferme les yeux sur quelque mal, il n'en est pas moins vrai que nos rues s'élargissent considérablement; la circulation devient plus facile; enfin l'air se pourra bientôt pratiquer de libres passages à travers l'épaisse agglomération parisienne. Dans cent ans, s'il n'arrive quelque grand cataclisme peu probable, Paris sera une des plus belles villes du monde; car le développement de ses rues et de ses places n'étant point acheté au prix d'une régularité fixée d'avance et monotone, lui laissera toutes ses qualités pittoresques; grâce au hasard de ses longs siècles d'existence et de gloire, elle offrira le magnifique spectacle d'un immense chaos admirablement organisé, et s'il est vrai que l'art soit l'ordre dans le désordre, on convien-

TIMBRE ... SEINE

dra que jamais société n'aura laissé à la postérité œuvre d'art plus gigantesque.

C'est ainsi que les hommes se transmettent de génération en génération les perfectionnemens qu'enfante la vie sociale, et l'on ressent d'ardentes aspirations vers l'avenir, quand on se prend à songer que ces avantages sont à toujours acquis pour le bonheur du genre humain, quand on reconnaît qu'il n'est plus sur la terre de barbares, si nombreux qu'ils soient, dont la force brutale puisse égaler la force intelligente de la civilisation européenne. — Qui voudra nier le progrès maintenant? il est dans le fait même des choses.

Depuis plusieurs années, les architectes ont beaucoup contribué aux améliorations que nous indiquions tout à l'heure. Ils ont cédé au grand mouvement d'indépendance qui, sous le nom de romantisme, est venu émanciper les artistes; nouveaux soldats de la réforme, ils ont secoué les chaînes d'une école fondée par un homme de génie, mais que l'ineptie de ses adeptes avait rendue intolérante et poussée loin du vrai. La parole de David ayant cessé d'être comme le dogme absolu d'une religion révélée, le sentiment de l'art grec et romain n'a plus été pour eux une loi hors de laquelle il n'y avait pas de salut. Ce ne sont plus des conducteurs de maçons jetant sans étude toutes leurs bâtisses dans un moule uniforme, ne se livrant à aucune inspiration, et allant pitoyablement chercher à Pestum ou à Rome leurs plans, leurs dessins, et jusqu'à la coupe de leurs pierres; devenus moins soumis, ils ont mieux apprécié nos besoins, leurs regards ont acquis de la portée, leurs idées de la force, leur volonté de l'étendue. S'ils puisent aux sources de la renaissance et du moyen-âge, du moins méritent-ils nos éloges pour ne les pas copier servilement, et doit-on se féliciter qu'ils délivrent l'humide et froid Paris des temples antiques. Il y a toujours à gagner à ne pas aliéner sa pensée dans celle d'un autre, à faire effort personnel, à refuser l'immobilité, à chercher et tenter des voies meilleures, et le fait est qu'en dépit des pauvres gens qui s'attèlent derrière le char, il est impossible de nier que les novateurs n'aient trouvé d'excellentes choses.

La marche progressive des architectes ne se peut toucher du doigt comme celle des autres artistes, il leur est impossible d'envoyer une maison à l'exposition, et quant à des plans, ils ne sont guère compris que des hommes spéciaux; toutefois elle commence à ressortir de l'ensemble de leurs ouvrages, et sans chercher de nombreux exemples, il est évident que les ciselures de l'étage monté sur l'ancien hôtel du quai d'Orsay, le caractère des constructions adossées, rue Neuve-Vivienne, au passage des Panoramas, et encore la façade ornée de marbre des nouvelles maisons bâties

rue de Richelieu, au coin du boulevart, partent d'un tout autre point de vue que celui de l'empire, et dénotent la volonté de quitter les lignes droites et les murs plats et blancs pour entrer dans un système de vie et de couleur. Nous ne connaissons pas les auteurs de ces bâtimens, mais nous avons plaisir à prouver ici que leurs efforts ne passent point inaperçus. Du reste, on aurait tort de s'étonner, il nous semble, que les architectes aient été les derniers atteints par la réaction. L'exercice de leur art est à la portée d'un si petit nombre et remue de si grosses sommes, que leurs tentatives sont difficiles et demandent à être autorisées, légitimées, en quelque sorte, par l'assentiment général. Il est peu de capitalistes disposés à faire les frais d'éducation de leur architecte; cela coûte trop cher. Et puis, si une cabane fut toujours le premier ouvrage de deux hommes qui se réunissaient, l'architecture proprement dite ne fut-elle pas toujours la dernière œuvre de la création humaine? Elle a besoin de tous les autres arts pour se constituer; elle est obligée d'attendre qu'on lui fournisse les moyens de se développer, et dans le cas où il ne serait pas exact de dire qu'elle formule le plus haut degré de l'illustration d'un peuple, il est certain qu'elle emploie toutes ses connaissances pour se produire, et qu'elle résume de la sorte toutes ses lumières.

Si ce que nous venons d'avancer a quelque chose de vrai, il s'ensuit forcément que l'architecture ne peut guère inventer, et que ce serait à peu près une niaiserie de s'étonner qu'elle ne prît pas l'initiative. Ce sont les siècles et les besoins des nations qui créent les nouveaux styles. Il est aisé de le prouver. L'architecture pleine d'air et de lumière des Grecs et des Romains s'explique par le climat où ils vivaient et leur culte pour la beauté matérielle, comme le clair-obscur des cathédrales gothiques par les mystiques croyances du moyen-âge. Celle de la renaissance, en s'épanouissant dans des formes larges et charnues, indique assez le retour des esprits vers le sensualisme; le christianisme fait place au catholicisme. Elle est tout imprégnée des études de l'antiquité qui refleurissaient. Ce n'était pas dans une église à ogives que Jupiter tonnant aurait pu devenir un saint Pierre; ce n'était pas dans une chaire gothique qu'un pape nourri des lettres grecques aurait conjuré *les dieux* de protéger Rome, comme s'il oubliait qu'il n'y avait plus qu'un seul Dieu dont il était le vicaire. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer comment l'ampleur et l'extravagance du goût, sous Louis XIV et Louis XV, cadrent d'une manière précise avec la pompe vide et la corruption des deux époques, de même que plus tard sa raideur et son appauvrissement avec l'ignoble despotisme militaire qui écrasait toute fleur d'imagination. — Ainsi, en jetant un rapide coup d'œil sur la masse générale des monu-

mens, nous sommes confirmé dans cette idée que l'architecture résume l'état des autres arts; ainsi, peut-être serait-il bien de dire qu'elle reflète généralement l'esprit de la société. — La bonne architecture doit ressortir des mœurs et s'adapter aux coutumes; c'est pour cela que nous avons tant de dédain pour celle de l'empire. Il semble qu'alors le génie comprimé des hommes n'eût pas même assez de puissance pour produire un mauvais style propre à l'époque. On se contenta de faire du grec et du romain bâtard. En définitive, il y avait parfaite homogénéité entre la grande perruque, la veste de velours, la pendule à Bergerie, le fauteuil en bois doré et les hôtels à mascarons de Louis XIV et de Louis XV; mais où trouve-t-on cette unité de nos jours? Qu'ont de commun avec notre ciel, avec nos mœurs, avec nous, les portiques à triangle dont on charge notre sol depuis bientôt quarante ans? Pour moi, je le déclare, la Madeleine et la Bourse ne sont pas à mes yeux de déplorables édifices, seulement parce qu'ils sont de très mauvaises copies de l'antique, mais aussi parce qu'ils n'ont aucun rapport avec notre climat, et qu'ils font violence à nos habitudes comme à leur destination. Les colonnades qui les enveloppent préservaient le vaisseau chez les anciens des ardeurs du soleil, tandis qu'ils ne servent chez nous qu'à engouffrer le vent ou la pluie, et à garder l'humidité.

Dans l'église catholique de la Madeleine il est impossible d'assigner une place raisonnable pour la chaire. En quelque endroit qu'on la veuille poser, elle troublera l'ordonnance de l'ensemble, elle blessera les yeux, elle gênera et embarrassera; au lieu d'être partie d'un tout, comme dans les cathédrales du moyen-âge et dans les basiliques de la renaissance. Ou il faudra se résoudre à sacrifier l'effet de toutes les grandes lignes générales, ou la chaire de la Madeleine ne sera qu'une mesquine tribune de bois, indigne du lieu et de son objet!

La masse immense de la Bourse, qui couvre la surface d'un gros village, ne contient, après tout, qu'une grande pièce assez froide en hiver et intolérablement chaude en été. Conçoit-on qu'en un lieu comme celui-là, destiné à la négociation des affaires, on n'ait pas disposé un jardin où les trafiquans puissent respirer pendant les grandes chaleurs? Et aussi, du moment qu'il paraissait bon de loger sous le même toit la bourse et le tribunal du commerce, ne convenait-il point de donner au tribunal toute la solennité que doit avoir un palais de justice? N'est-ce pas une espèce de profanation de le reléguer au premier en une chambre que les agens de change semblent avoir abandonnée, comme on laisse quelques pièces aux domestiques dans les combles? Eh, mon Dieu! ne copiez rien, ne cherchez pas à faire des monumens pour dire ensuite : Voilà que nous

avons élevé un monument! Allez, vos constructions prendront d'elles-mêmes grande figure, si vous remplissez votre unique devoir, si vous étudiez avec conscience et portée les mœurs de vos contemporains, les accommodemens qu'elles exigent, la destination spéciale de l'édifice, dont vous êtes chargé, et les propriétés du lieu où vous avez à bâtir. Il nous faut aujourd'hui des maisons à l'extérieur élégant et simple, aux dégagemens faciles, aux appartemens chauds et confortablement ordonnés; enfin aux boutiques saillantes, et dont le service ne gêne pas les voisins. C'est ce qu'on ne trouve presque nulle part, et cependant nous ne demandons rien là que de bien naturel; car, s'il faut en croire une traduction que je lisais hier, il y a long-temps que Xénophon a dit pour la première fois: « La commodité d'un édifice en constitue la véritable beauté. »

Ces réflexions ne paraîtront peut-être pas inopportunes en tête de l'article que nous voulons consacrer aux travaux de l'École des Beaux-Arts. L'importance de cet édifice dans lequel M. Duban est venu hardiment appliquer les idées nouvelles, n'a certes, pas donné peu de foi et de confiance aux jeunes gens du dehors qui sympathisent avec lui; et il est bon de dire, à ce propos, comment il a pu faire triompher ses convictions d'artiste. Le portique du château de Gaillon, recueilli par les soins religieux de M. Lenoir et placé au milieu de la cour du palais des Beaux-Arts, offusquait depuis long-temps les yeux des membres de l'Académie. A peine M. Duban eut-il pris possession des ouvrages dont il était chargé, qu'ils voulurent, au nom de leur autorité presque souveraine, lui imposer la loi d'abattre ce charmant morceau, dont le style plein de vie et de grace, est un éternel démenti à leurs leçons. — Ces pauvres bourgeois, devenus par le plus étrange hasard du monde, maîtres en fait d'art, voudraient enfouir ou briser toutes les œuvres du passé; ils se regardent naïvement comme parfaits, et croient volontiers que leurs ouvrages sont des modèles assez complets pour qu'on doive sacrifier tout le reste. — On alla jusqu'au ministre, et comme celui-ci hésitait, M. Duban auquel on représentait d'ailleurs qu'il était dans son intérêt de céder, puisque le portique obstruerait la vue de sa façade, ne voulut jamais se prêter au vandalisme des académiciens et offrit sa démission. L'homme du juste-milieu, sans lui donner précisément gain de cause, lui dit: « Allez toujours, » et le délicieux ouvrage attribué à Joconde resta debout (1).

(1) On ne peut se faire idée de l'acharnement que mettent certains membres de l'Institut à poursuivre tout ce qui n'est pas de leur école. Non-seulement M. Fontaines et ses dignes émules se mettent sans pudeur à la porte du Louvre et empêchent d'entrer ceux qui leur déplaisent, mais, on le voit, ils veulent abattre jusqu'aux œuvres du passé. C'est là

La fermeté montrée tout d'abord par le jeune architecte lui a beaucoup servi; on a vu qu'on ne pourrait obtenir de lui nulle mauvaise concession, et comme il arrive ordinairement en pareil cas, on l'a laissé maître absolu de ses travaux. Ils sont aujourd'hui assez avancés pour qu'il soit permis d'apprécier le plan général. — S'il est vrai que l'architecture ait besoin qu'on la fasse valoir, et s'il est exact encore que les Grecs, nos maîtres en toutes choses, avaient accoutumé de bâtir selon les lieux où ils se trouvaient, il faut avouer que M. Duban a parfaitement rempli ces conditions difficiles. D'abord il a conservé à l'entrée à gauche, la jolie façade du château d'Anet. Ce monument dont la conservation est due, comme tant d'autres, aux lumières et au zèle de M. Al. Lenoir, est un des premiers ouvrages de Philibert Delorme, il fut bâti vers 1540 pour Diane de Poitiers, et il embellira dorénavant, de ses petites colonnes gracieuses et richement sculptées, l'entrée de l'ancienne chapelle des Petits-Augustins. Le fameux groupe de la Diane au Cerf par Jean Goujon ornait, dans l'origine, la partie supérieure du portail, là où M. Duban a fait placer l'Amour de Praxitèle. La chapelle des Petits-Augustins est destinée à recevoir les copies de maîtres qui s'exécutent présentement en Italie; celle du Jugement dernier par M. Sigalon, que ceux qui arrivent de Rome s'accordent à présenter comme un admirable ouvrage, couvrira tout le fond. Les murs latéraux seront en grande partie occupés par les pendentifs dont Michel-Ange a entouré sa grande page de la chapelle Sixtine. On placera dans une salle octogone contiguë les deux tombeaux des Médicis, et les lieux permettront d'observer jusqu'à la manière dont

rage des impuissans. Ils ont encore exclu de l'Exposition dernière des artistes comme MM. Huet, Marilhat, Gigoux, Clément Boulanger, Delacroix, Moine et Preault. MM. Thevenin et Blondel, juges d'un homme de la trempe de M. Eugène Delacroix! Heureusement nous avons pour nous consoler des traits pareils à celui de M. Duban.

Cette année, bien que M. Champmartin se soit félicité publiquement de l'indulgence du jury à son égard, il a été question parmi un certain nombre d'élus de retirer leurs tableaux du Musée et de les joindre à ceux des victimes de l'Académie, pour en faire une exposition particulière. — D'un autre côté, deux hommes de cœur, qui se trouvent parmi les juges, ont quitté le tribunal avec éclat, révoltés des injustices dont ils sont témoins. Ne voilà-t-il pas des actions réellement honorables? On ne peut regretter qu'une chose: c'est que M. Delaroche et M. Horace Vernet n'aient pas jugé à propos d'appuyer leur généreuse conduite d'une protestation formelle. Jusque-là leurs ennemis pourront assurer que leur retraite est l'effet d'une brouille d'intérieur, et qu'ils retourneraient avec leurs collègues s'ils en obtenaient satisfaction. Un manifeste venu d'hommes placés comme ils le sont portait le coup de mort à l'institution du jury, et laissait sans manteau, en but au mépris public, ceux qui abusent de leur position et décident du sort de gens qui ne les acceptent point pour juges.

ils sont éclairés à Florence. L'histoire nous apprend que Michel-Ange lui-même arrangea cet effet de lumière, et si nous en jugeons par le moulage du *Pensieroso*, déjà exposé avec le *Moïse*, nous jouirons là d'une des œuvres les plus magnifiques et les plus complètes que l'art ait jamais produites. Puisque nous possédons en outre le groupe de la Mère des Douleurs, pourquoi ne réunirait-on pas les autres travaux de Michel-Ange, et ne lui consacrerait-on pas spécialement les chapelles des Petits-Augustins? Ce serait peut-être une idée grande et forte de remplir ainsi les deux vastes salles de tels ouvrages, comme si l'on voulait en les accumulant sur un seul point, montrer ce que peut un seul homme, et glorifier l'humanité dans cette immense puissance.

Vis-à-vis du portique d'Anet, M. Duban veut placer, nous a-t-on dit, une façade du XIII[e] siècle; il a prié M. Mérimée, inspecteur des monumens de France, de tâcher de lui en découvrir une qui se trouverait en condition d'être rapportée. Si M. Duban pouvait réaliser son heureux projet, nous aurions ensemble sous les yeux trois échantillons des plus belles époques de l'architecture française. Cela nous donnerait un avant-goût de ce gigantesque musée dont les lecteurs de la *Revue* ont vu M. Gozlan demander la formation; vaste et belle conception, exposée avec une entraînante vivacité de style.

Les bâtimens de l'ancien cloître qui touchent au portique d'Anet, sont préparés en salles d'études et d'amphithéâtres. C'est là qu'aura lieu tout l'enseignement de l'école des Beaux-Arts. La façade Gaillon s'étend d'un côté à l'autre de la cour, comme un espèce de jubé, et se lie à l'extrémité de ce corps de logis au moyen d'une légère balustrade. Cette disposition motive, avec bonheur, la façade que l'on voulait conserver, et forme une riche avant-cour au palais proprement dit. Il était difficile de se montrer plus ingénieux que ne l'a été M. Duban en cette occasion. Il ne s'est pas non plus contenté de garder pour toujours à notre admiration le portique objet de si vives querelles, il l'a restauré avec un goût extrême, il a rétabli respectueusement les traces de couleur qui s'apercevaient dans les médaillons, et dès aujourd'hui, on peut entièrement juger de ce charmant ouvrage de la renaissance. Le château de Gaillon fut bâti pour le cardinal d'Amboise vers 1505. Plusieurs écrivains l'ont attribué au frère Giovanni Giocondo, que Louis XII appela en France à son avénement au trône; mais comme Jean Joconde était de retour en Italie au commencement de 1506, il y a lieu de croire que le château de Gaillon n'était pas de lui. Quoi qu'il en soit, il est impossible de trouver rien d'un style à la fois plus pur et plus léger que ce qui nous en reste. Nous pouvons ajouter ici que lors de la discussion soulevée à propos du main-

tion de cet arc dans la cour de l'école, M. Duban employa, à ce qu'il paraît, avec quelque habileté la tradition fort peu certaine qui l'attribue à Joconde. Il apprit à ses adversaires que Giovanni Giocondo était, comme beaucoup d'artistes de son temps, un savant très profond, et qu'il avait laissé sur l'architecture antique les plus graves et les plus sévères travaux. Peut-être devons-nous à cela que les grands faiseurs de l'Institut et les judicieux arrangeurs du Louvre n'aient pas insisté davantage. Ils auront cru que l'exemple n'était pas trop dangereux, et sûrs que la contagion ne viendrait jamais infecter leurs ateliers, ils auront pardonné à Joconde sa débauche d'esprit, en faveur de ses études classiques.

Du reste, ce devait être une divine habitation que le château du cardinal d'Amboise. L'ami et le ministre de Louis XII avait convié tous les artistes du XVIe siècle à venir y travailler, et nous voyons M. Thoré, dans les intéressans articles qu'il a publiés dernièrement (1) sur le musée d'Angoulême, admettre que le bas-relief de saint George combattant le monstre, attribué à Paul Ponce Trebati, sort aussi de là. Cette délicieuse sculpture est encadrée aujourd'hui dans la cheminée de Germain Pilon, que l'on cache à tous les yeux au fond du musée d'Angoulême. — Quand on voit Trebati, l'auteur de l'admirable statue couchée du prince Carpi, ciseler un panneau, ou Jean Goujon tailler en personne la pierre de l'hôtel Carnavalet, on ne s'étonne plus des belles finesses et du merveilleux goût d'ornementation qui nous ravissent devant les portiques d'Anet et de Gaillon. Alors les plus grands artistes ne dédaignaient aucun travail. Ils n'avaient pas cette fausse dignité qui se retranche dans un certain ordre de travaux, souvent pour cacher une cruelle stérilité, comme ces médecins imbéciles qui penseraient se déshonorer à soigner un chien ou un cheval. Ils ne se croyaient au-dessous d'aucune application de leur art, quelle qu'elle fût. Germain Pilon, après avoir créé les trois Grâces, répandait mille arabesques et mille fantaisies pleines de verve sur le marbre d'une cheminée, comme le grand Michel-Ange faisait de sa puissante main des dessins de reliures de livres. Ils savaient que le génie, semblable à l'hôte de Bacchus, change en or tout ce qu'il touche, et qu'il n'est rien où l'on ne puisse mettre du talent.

Pour retourner à l'École des Beaux-Arts, on peut dire que M. Duban est déjà recompensé du courage qu'il a mis à conserver le portique de Gaillon. Cette architecture svelte et légère se détache avec une grace extrême sur les masses du fond, et la façade du palais apparaissant à travers ses percemens à jour en reçoit un relief d'un effet très pittoresque. On disait

(1) Voir les livraisons des 24 janvier, 7 février et 10 avril 1836.

un voile de femme qui donne un attrait de plus au visage qu'il couvre sans le cacher. Ce bâtiment était la partie la plus avancée de l'École lorsque M. Duban fut désigné pour l'achever. Les lignes principales étaient tracées, les étages indiqués; il a dû agir sur un plan fourni d'avance, et il a obtenu, selon nous, un excellent résultat. Le front de son palais est d'un goût neuf et original, ses proportions pleines d'élégance nous font bien augurer du succès de l'ensemble. M. Duban ne recule devant aucune des innovations qu'il juge bonnes, et nous aurons enfin de la couleur sur les murs. Tout le premier étage portera de grands médaillons peints sur pierre de Volvic, les chapiteaux des colonnes et les colonnes plaquées elles-mêmes seront discrètement enluminés. Nous encourageons beaucoup M. Duban à persister dans son entreprise, et nous nous faisons une véritable fête de voir appliquer ces principes de coloration monumentale dont les Grecs et le moyen-âge nous ont donné l'exemple et que nous appelons de nos vœux depuis bien long-temps. L'édifice enferme, dans son développement, une grande cour à laquelle un pavage mêlé de beaux marbres donne une animation singulière. Au reste, le public sera bientôt à même de contrôler nos éloges, on met la dernière main à tous ces travaux. Déjà les parois des escaliers sont revêtues des marbres de diverses espèces qui les relèvent d'une façon si grandiose; déjà les plafonds sont ornées de rosaces et de moulures qui n'attendent plus que la couleur pour répandre partout l'accent et la vie dont la pierre blanche est toujours privée.

Le rez-de-chaussée du palais était primitivement divisé en petites pièces destinées à des services différens; le nouvel architecte en a fait cinq ou six galeries où l'art sera représenté chronologiquement par les copies et les épreuves en plâtre des chefs-d'œuvre étrangers que l'on est en train de se fournir. Les assemblées de professeurs, les expositions des concours et des envois de Rome auront des salles spacieuses au premier, tandis que l'étage supérieur restera affecté à la bibliothèque et à la collection des modèles d'architecture, ainsi qu'au moulage de petite dimension, comme médailles, camées, objets de glyptique, etc., etc. — N'oublions pas ici que les douze piédestaux qui garnissent splendidement tout le front de l'édifice sont destinés à recevoir douze copies en marbre des statues antiques gardées en Italie. Les règlemens de l'École portent que chacun des grands enfans dont nous payons la pension à Rome, pour la plus haute illustration de la France, est tenu d'en envoyer une gratis à l'État. L'École de Rome n'aura certainement jamais produit que cela de bon durant tout le cours de son inutile et trop longue existence. — Enfin, dans l'espace demi-circulaire qui se trouve entre le portique Gaillon et la

face du palais, seront déposés avec méthode les fragmens sculptés de pierre et de marbre que possède l'École. Ils formeront là, pour ainsi dire, un musée en plein vent dont la cuve, dite de Saint-Denis, restera un des morceaux les plus saillans. Nous ne pouvons procurer aucune notion exacte sur cette cuve. Toutes nos recherches ont été vaines. Elle est ornée de sculptures fort grossières auxquelles il nous paraît difficile d'assigner une époque. Lenoir, dans ses consciencieux ouvrages, en fait remonter l'origine jusqu'au XIIe siècle, mais nous ne découvrons pas sur quoi est appuyée une telle opinion. Ce qu'il y a d'à peu près certain, c'est que ce monument rare et curieux appartenait au réfectoire de quelque abbaye, où il servait aux ablutions des moines. En ce cas, on devrait le regarder comme un nouveau témoignage de la richesse et du luxe qui s'introduisirent promptement dans les couvens, car cette pierre d'un seul morceau a treize pieds de diamètre.

L'école des Petits-Augustins, une fois achevée, se trouvera au fond, malgré les changemens de forme, rendue à la première destination qui lui avait été donnée par la convention nationale. Quoi qu'on en ait pu dire, la république est bien loin de s'être montrée aussi antipathique aux beaux-arts qu'on le prétend, et puisque nous en avons une occasion naturelle, nous allons tâcher de rétablir la vérité à cet égard. On répète toujours, et nous avons volontairement répété nous-mêmes, que c'est à M. Lenoir qu'on doit la conservation de presque toutes les sculptures qui nous restent; il y a erreur, non dans le fait, mais dans l'idée qu'il entraîne comme conséquence, à savoir que ce serait au noble et courageux dévouement d'un seul homme qu'on devrait le dépôt des Petits-Augustins. Nous allons dire ce qu'il en est :

Le gouvernement républicain ne s'attaqua jamais aux beaux-arts, et les coups déplorables portés aux monumens pendant la révolution ne peuvent être regardés de bonne foi comme l'expression de sa volonté ni de sa doctrine. Ils sont dus à l'effervescence sauvage qui accompagne toujours les violentes tourmentes sociales; ils sont le résultat presque obligé de tout mouvement politique, et les principes monarchiques n'ont pas vu d'excès moins condamnables sous leur règne. De quelque part qu'il vienne, il n'est pas d'orage qui ne laisse derrière soi des ruines profondes. Le fait est que l'assemblée nationale, le jour même où elle déclarait que les biens du clergé appartenaient à la chose publique, chargea son comité d'aliénation de veiller à la conservation des objets qui pouvaient se trouver renfermés dans ces domaines. C'est ce comité d'aliénation qui, recherchant un lieu convenable pour garder les trésors qu'on se proposait de recueillir, affecta la maison des Petits-Augustins au service

de la sculpture et des tableaux, en même temps qu'il instituait celles des Capucins et des Cordeliers pour les livres, les manuscrits, etc., etc. Alexandre Lenoir adjoint le 12 *octobre* 1790, la date est précise, à la *commission des monumens* formée par le comité, fut alors spécialement chargé du soin de recueillir les monumens, de les conserver et de les mettre en ordre. Un décret du 11 *janvier* 1791 le confirma d'une manière officielle dans toutes ses fonctions et attributions.

On voit par conséquent, et il ne faut pas douter de tout cela, car c'est la lecture des ouvrages mêmes d'Alexandre Lenoir qui nous fournit nos détails; on voit, dis-je, que ce savant artiste prit, il est vrai, le fardeau de la grande entreprise qui honore sa mémoire, mais que ce fut par ordre et sous l'assistance protectrice de l'assemblée. Le caractère gouvernemental dont il était revêtu aida nécessairement son courage; cela n'enlève rien à l'intelligence avec laquelle il remplit ses fonctions souvent périlleuses; cela prouve seulement que la république française ne fut pas si indifférente ni si dure aux beaux-arts, puisqu'au milieu même de ses plus cruelles agitations on voit éclater sa sollicitude pour eux. Elle fit autant d'efforts qu'il lui était donné d'en faire pour arracher à la destruction ces richesses dont la perte ne se peut réparer, pour les soustraire au souffle terrible qui balayait tout le passé; et nous voyons encore, le 3 brumaire an II, la convention rendre un décret qui « défend de détruire ou altérer en aucune manière les monumens des arts, sous prétexte de faire disparaître les signes de la féodalité. » L'assemblée nationale, en formant sa commission et en assurant officiellement par un décret M. Lenoir dans ses fonctions, fit tout ce qu'un gouvernement peut faire, et usa des seuls moyens en sa puissance pour soustraire à la fureur ou plutôt à la vengeance populaire des choses qui représentaient aux yeux du peuple le pouvoir de ses tyrans, élevées qu'elles étaient la plupart à leur gloire, à leur insolent bien-être, ou à leurs plaisirs. Je ne me rappelle plus où je lisais dernièrement que la révolution n'avait pas abattu les châteaux, mais bien qu'elle les avait tués. Cela est juste et vrai. En effet, quel plus irritant témoignage pour le peuple de sa longue vassalité que ces vieux édifices dont les corvéables avaient traîné les moindres pierres! Quelle plus complète expression de sa longue servitude que ces marbres superbes payés avec le produit des exactions commises sur lui! Et pourquoi s'étonner qu'il brise tout cela dans les jours de colère, lorsqu'on ne s'étonne pas de voir Louis XVIII, de retour au Louvre, enlever toutes les N que Bonaparte y avait jetées à profusion? — Le peuple rase les castels, pulvérise les hautes statues, Bonaparte s'approprie les palais abandonnés, Louis XVIII efface les noms qu'un vilain a fait écrire sur les murailles!

chacun selon la force de son bras et la grandeur de son esprit. — C'est encore la convention qui, en 1794, sous le ministère du citoyen Benezeth, érigea en *musée national* le dépôt qu'avait formé Lenoir, comme membre de la *commission des monumens*, dans le lieu assigné à cet effet. M. Lenoir avait réuni là, avec un ordre chronologique et des dispositions dont ses anciens catalogues donnent la plus heureuse idée, un nombre infini d'objets d'art. C'était à la fois un musée et un lieu d'étude conçu avec cette largeur de vue et cet admirable besoin d'être universellement utile, qui caractérisent tous les actes et toutes les institutions du temps.

La collection des Petits-Augustins fut dispersée sous la restauration. On restitua aux églises et aux maisons royales ce qui leur avait appartenu, et de ce qui devint la propriété de l'état, on forma au Louvre les trois ou quatre salles de sculpture française, que l'on pourrait appeler le musée invisible, tant il est difficile d'y pénétrer. Il est beaucoup à regretter que l'on n'ait pas pris le soin, en rangeant le musée, de disposer ses richesses dans l'ordre chronologique observé par M. Lenoir. Cet ordre est un motif d'intérêt très attachant pour le public, et un précieux moyen d'éducation pour les artistes. L'examen que l'on suit, en partant du commencement vers la fin, comme tout travail fait à cet excellent point de vue de critique, se grave dans l'esprit avec une surprenante solidité, et en vérité, on ne saurait trop nous faciliter de pareilles études à nous qui sommes en général d'une si effroyable ignorance sur l'histoire de nos arts.

Donc, comme nous le disions, le palais des Petits-Augustins est rendu, sous une autre forme, à la destination que lui avait imposée le gouvernement républicain, celle d'un lieu d'étude sur une grande échelle. Aujourd'hui, le but de cet établissement est, après l'enseignement du dessin et des arts qui s'y rattachent, d'assurer un vaste dépôt aux reproductions de ce que l'art a créé loin de nous de plus parfait à toutes les époques. Or, les localités que nous venons de décrire remplissent merveilleusement ce but en lui donnant le plus d'extension possible. M. Duban a bien entendu la tâche qu'il devait accomplir, a bien servi les besoins qu'il devait satisfaire; c'est une gloire acquise pour lui d'avoir montré en une telle entreprise tant de goût, d'adresse, et un si noble respect pour les trésors auxquels il était chargé d'offrir un digne abri. Nous jugeons, du reste, inutile de le faire remarquer; ce ne sont pas de vaines richesses que celles que l'on amasse en ce moment au palais des Beaux-Arts, et l'on ne pouvait choisir un lieu meilleur pour les rassembler. Entourés de ces éternels chefs-d'œuvre, les élèves s'abreuveront aux sources mêmes, ils s'instruiront par l'exemple, et certes ce ne sera pas le moins profitable

enseignement que celui qu'ils trouveront dans l'observation recueillie et la comparaison attentive d'aussi précieux modèles. — Le travail raisonné est toujours le meilleur, il développe l'esprit et nous découvre parfois notre véritable vocation. Les leçons proprement dites de l'école ne peuvent tout au plus servir qu'à faire d'habiles ouvriers ; au contraire, l'étude indépendante des œuvres du passé nous force en quelque sorte à la création, et développe les vrais artistes en leur donnant la mesure de leurs forces.

L'idée de réunir, par des moulages et des copies, les grands chefs-d'œuvre qui ne sont point en notre puissance, est due à M. Thiers. Nous nous faisons un devoir de le répéter, afin de rendre à l'homme politique l'honneur qui lui est dû pour ce qu'il y a de généreux, de large et de franchement libéral dans une pareille institution. Les académiciens rétrogrades sont vaincus. La destination de l'école est désormais fixée, elle restera dépositaire des pièces du procès entre la renaissance et l'antiquité. Puisse-t-il en résulter à la fin une éclatante justice et une égale réparation pour ces grandes époques de l'art, également belles et bien moins éloignées l'une de l'autre qu'on ne l'a cru généralement, sur la foi des chétifs élèves de David.

V. Schoelcher.

UNE VISITE

A L'ESCURIAL.

C'est une grande et éloquente histoire que l'Escurial. Philippe II, qui l'a bâti, y a bien laissé le secret de son règne. Il y a bien empreint tout son génie sombre et dévot. Si vous voulez comprendre ce roi, allez à l'Escurial étudier ses mémoires; allez feuilleter ces murs de granit et de marbre; allez lire ce livre magnifique, enrichi à chaque page des fresques de Jordan et de Cambiazo, où les vignettes sont des peintures de l'Espagnolet, de Velasquez, du Titien, de Murillo et de Raphaël.

L'Escurial, c'est un palais, c'est un couvent, c'est un tombeau, c'est une ville dans le désert; c'est tout cela ensemble, mais c'est surtout un tombeau; c'est un tombeau royal, le tombeau de deux dynasties. Les dômes de l'Escurial, ce sont les pyramides de l'Espagne.

Ce fut vers la fin d'octobre, en 1833, que je visitai pour la première fois l'Escurial. Je vis d'abord les appartemens somptueux qu'habitait la cour, lorsqu'elle y venait résider chaque année un des mois de l'automne. Les valets qui me menaient par ces pièces

désertes me firent longuement admirer la chambre où était née sa majesté Ferdinand VII. — Que n'était-il mort tout enfant dans ce berceau qu'on me montrait! C'eût été tout profit pour lui et pour ses peuples, car une bien lourde responsabilité pèsera sur la mémoire de ce mauvais prince. Oppresseur, débauché, lâche, cruel, parjure tant qu'il avait vécu, aux derniers jours de sa vie, il couronnait ces vertus de son règne en se félicitant d'échapper au terrible avenir qu'il avait préparé. Peu lui importait, comme à Louis XV, ce qui adviendrait après lui. Il comparait ingénieusement l'Espagne à une bouteille de bière, dont il était, disait-il, le bouchon, — *el tapon*. C'était vrai. On a vu, le bouchon parti, quelle explosion s'en est suivie. Mais qui avait mis en fermentation cette généreuse liqueur invinciblement précipitée maintenant hors du vase? Quelle main a brassé tant de maux déjà faits et encore à faire? Quel homme a mérité d'être unanimement maudit par les victimes de l'éruption du volcan? Quel homme, si ce n'est celui qui en avait à plaisir entassé le soufre et le bitume, toutes les matières inflammables? — Aujourd'hui que Ferdinand VII est mort, je ne crois pas, en vérité, que l'Escurial montre si fièrement le berceau de ce monarque aux étrangers.

Du palais, je fus conduit dans le monastère. Sur mes lettres de recommandation, le prieur, empêché alors lui-même par une attaque de goutte qui le retenait en sa cellule, me commit aux soins d'un moine qu'il avait près de son lit, lui lisant le compte-rendu de la dernière course de taureaux à Madrid.

Ce *cicerone*, qui m'échut en partage, était le frère Esteban, un homme d'environ trente ans, plein de cette santé maladive, de cette force réprimée, qui prêtent un si saisissant caractère à l'apparence de certains moines; une de ces belles têtes de cloître telle que se plaisaient à les peindre Zurbaran et Murillo, à l'œil pieux et ardent, au visage chaudement pâle, au vaste front élargi encore par les tempes rasées, et ressortant plus expressif sous une épaisse couronne de cheveux noirs.

Je suis un mauvais voyageur pittoresque, je décris mal les lieux. Ce serait l'homme plutôt que je m'efforcerais d'esquisser, si j'avais un pinceau qui sût animer une toile et la faire respirer.

Assez de touristes d'ailleurs ont dit au juste le nombre des croi-

sées et des portes de l'Escurial; assez ont compté les bizarres compartimens de ses petits cloîtres, qui, selon l'intention du fondateur, font ressembler le monument, vu du haut des montagnes voisines, à un gril immense. Je ne vous contraindrai donc pas à me suivre par ce couvent, où le frère Esteban me fit tout voir, m'expliqua tout, avec une inépuisable patience.

Il m'avait montré l'église et le chœur en leurs plus menus détails, les autels et leurs statues, les lutrins de bronze, les missels de vélin et leurs fermoirs d'argent, les ornemens sacerdotaux, et aussi l'immense et magnifique collection des reliques, qui, entre autres pièces principales, ne comprend pas moins de onze corps entiers de saints, et cent trois têtes de vierges et de martyrs. Il me fallut admirer également la collection, plus précieuse encore, des reliques réservées, inestimable trésor, à l'adoration duquel ne sont admis que quelques rares protégés. C'est là qu'en de merveilleuses châsses d'argent et d'or, enrichies de perles et de diamans, se conservent, outre beaucoup de fragmens et de parcelles d'apôtres, un des vases des noces de Cana; une plume des ailes de l'archange Gabriel; un poil de la barbe de Jésus-Christ, et onze épines de sa couronne; un morceau de la corde qui lui attacha les mains; un cheveu de la sainte Vierge, et un lambeau du mouchoir avec lequel elle s'essuya les yeux au pied de la croix.

Fray Esteban tira d'un coffre une petite image qu'il me donna: c'était une représentation du martyre de saint Laurent, au-dessous de laquelle étaient gravées ces lignes, que je traduis littéralement sur le texte :

« Oraison.

« O Dieu tout-puissant! qui as donné à saint Laurent la vertu de vaincre les incendies de ses tourmens, nous te supplions de nous accorder celle d'éteindre les flammes de nos vices, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec toi pour tous les siècles des siècles. — Amen! »

Fray Esteban attendit que j'eusse lu la prière.

— Cette image est touchée à l'os miraculeux de la poitrine du saint, dit-il, avec le calme sérieux d'une foi profonde, lorsque j'eus achevé. Il y a telles fièvres brûlantes dans lesquelles, si vous croyez fermement, la récitation contrite de cette oraison vous

vaudrait peut-être l'intercession du martyr et un secours efficace d'en haut.

J'étais fort reconnaissant du cadeau, mais je ne savais trop comment en remercier le bon père.

— C'est grande charité à vous, lui avais-je enfin répondu, de nous procurer ce salutaire préservatif, à nous fragiles créatures, que la moindre étincelle allume et embrase. Heureux êtes-vous, paisibles solitaires dont la vie est assurée contre le feu des passions !

— Qui sait? s'écria vivement Fray Esteban; qui sait? est-ce qu'il n'y a pas des édifices qui brûlent aussi, bien qu'assurés contre l'incendie?

Et il se détourna vite, croyant me cacher la subite rougeur qui lui était montée au front, après qu'il se fut involontairement laissé emporter à cette saillie mondaine.

C'eût été peu discret et dur à moi de la relever. Je brisai là.

Il y avait quatre heures que nous étions sur nos pieds, allant et venant, montant et descendant. J'étais fort las. Mon guide devait l'être bien davantage, lui que la curiosité ne soutenait pas comme moi dans notre exploration. Nous nous trouvions en la sacristie où sont les plus précieux tableaux du couvent. Je m'étais oublié, je l'avoue, en présence des divines Vierges de Raphaël et de Murillo. Je regardais ces chefs-d'œuvre avec une admiration qui prenait tout son loisir. Comme je n'avais pas l'air sans doute de vouloir en finir vite, Fray Esteban, me laissant à mes contemplations, fut se jeter dans un fauteuil. Il posa son lourd trousseau de clés sur une table qui était auprès et s'y accouda. Ce fut là le seul reproche qu'il osât me faire; mais je l'entendis. Je coupai court à mon extase; je m'excusai du mieux que je pus d'avoir si démesurément abusé de la patience du père. Prenant congé de lui, je voulais me retirer.

— Oh ! je ne vous fais pas grace encore, dit-il. Il nous reste à voir le Panthéon ; mais avant d'y descendre, si vous le permettez, nous irons nous reposer un peu chez moi.

La proposition était si cordialement faite qu'elle autorisait pleinement à ne pas refuser. Je le suivis à travers d'innombrables corridors jusqu'à une petite porte qu'il ouvrit de l'une de ses clés.

J'entrai après lui dans une jolie chambre, bien tenue, quoique fort simple. Deux croisées l'éclairaient, regardant les montagnes; sur le parquet la natte de paille fine, l'indispensable *estera*; une table de sapin; des chaises de jonc tressé; au fond, à gauche, un lit tout blanc dans une étroite alcove sans rideaux.

— C'est votre cellule, dis-je.

— Et la vôtre, reprit-il avec cette affable politesse universelle chez les Espagnols, qui considèrent comme un rigoureux devoir d'offrir tout d'abord leur habitation à l'étranger qui la visite.

Il m'offrit ensuite, et en homme qui veut qu'on accepte, des cigarres, du chocolat, des confitures, du vin généreux, de toutes les friandises qu'il avait. Comme je buvais de son malaga qui était des plus fins, il s'était hâté d'allumer un *cigarrito*.

— Pardonnez-moi si je vous retiens un moment, dit-il, mais nous ne fumons pas dans les cloîtres, de peur de donner aux novices le mauvais exemple. C'est mal d'avoir des vices, ajouta-t-il en souriant; ce serait plus mal encore de les prêcher.

— O mon père, répondis-je, vous exagerez vous-même les austérités de votre règle. Si votre tabac est bon, sa fumée, j'en suis sûr, n'est pas plus mal reçue au ciel que votre encens.

— En ce cas, reprit-il, ma conscience est en sûreté; c'est du Havane pur; goûtez plutôt.

Tout en faisant raison à Fray Esteban de son cigarre, je me promenais en long et en large, explorant sa cellule fort curieusement.

Les méchantes figures de saints et de Vierges qui en garnissaient les murailles avaient en leur compagnie quelques gravures mythologiques tout aussi mauvaises, et qui avaient en outre le tort de ne se rapporter nullement à la légende. C'était l'Amour et les Nymphes; c'était sa mère et le dieu Mars. Il est vrai qu'entre les amours et les chérubins, entre la Madeleine repentante et la Vénus infidèle à Vulcain, la différence de vêtement est bien légère. Ce sont là des sujets que la distraction peut confondre. Il n'y avait rien à dire. — Mais en jetant un coup d'œil furtif dans l'alcôve, j'aperçus entr'ouvert sur une tablette, au chevet du lit, un livre qui me parut assez singulièrement venu là; c'était une traduction du *Mérite des femmes* en vers espagnols; *el Merito de las mugeres*.

— Le *Mérite des Femmes!* Eh! bon Dieu, pensai-je, qu'a-t-il

donc à faire ici? Les femmes! à quoi bon leur mérite en ce lieu, si ce n'est à perdre et à damner? Fray Esteban, Fray Esteban! Quel mauvais esprit vous a pu apporter cette tentation? N'est-ce pas l'ennemi des saints qui aura suspendu au-dessus de vos insomnies ces rameaux séducteurs, dont vous ne pouvez pas même cueillir le fruit défendu, mais vers lesquels c'est déjà pour vous péché mortel de lever les mains.

J'avais tourné la tête. Je rencontrai l'œil perçant du moine qui s'attacha sur le mien; il savait ce que j'avais vu; il m'avait surpris en flagrante indiscrétion. Son regard lut soudain en moi tout ce que je venais de me dire.

J'étais confus et embarrassé. Je ne trouvais pas une parole qui renouât notre conversation; mais Fray Esteban, répondant à ma pensée et comme pour se défendre des muettes accusations qu'elle lui avait faites :

— C'est que, voyez-vous, ami, *amigo*, cria-t-il de sa chaise, l'homme n'est pas né pour vivre seul.

Puis, il se leva brusquement; il vint à moi, et me serrant le bras :

— La solitude est mauvaise, continua-t-il de la même voix véhémente.

Il y eut entre nous un moment de silence.

— Ainsi, vous n'êtes pas heureux! dis-je, pressant sa main qui tombait dans la mienne.

— Heureux! reprit-il, riant amèrement; vous qui venez de loin; vous, qui avez couru le monde, vous les avez dû rencontrer, les hommes heureux! Si ce sont eux pourtant que vous cherchez encore, croyez-moi, ne les demandez point à nos cellules.

Je me taisais. Il ne m'appartenait pas de l'interroger; je n'avais pas le droit de remuer plus profondément en son ame des passions dont j'étais déjà trop coupable d'avoir éveillé les flots endormis. Revenu de sa première émotion, il semblait d'ailleurs lui-même peu disposé aux confidences.

— Nous ferons bien d'employer ce qui reste de jour à visiter les caveaux, dit le moine d'une voix plus calme, non pas encore apaisée toutefois.

Il avait ressaisi son trousseau de clés. Je le suivis hors de sa cellule.

Comme nous traversions le grand cloître, marchant lentement l'un à côté de l'autre, Fray Esteban s'arrêta soudainement devant l'une des larges peintures à fresque qui le décorent, devant celle même où était représenté le martyre du patron de l'Escurial. Je tenais encore l'image qui reproduisait le même sujet d'après le tableau. Le moine me la prit des mains, et, tombant à genoux, lut tout haut l'oraison :

« O Dieu tout-puissant! qui as donné à saint Laurent la vertu de vaincre les incendies de ses tourmens, nous te prions de nous accorder celle d'éteindre les flammes de nos vices, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec toi pour tous les siècles des siècles. »

— Amen! répondis-je, reprenant l'image que me rendait le moine relevé.

Je n'avais pas dit cette parole pieusement. Elle était moqueuse alors et mauvaise en ma bouche, aussi mauvaise, aussi peu charitable que ma pensée. Je m'en accuse, car, à ce moment, j'accusais moi-même le pauvre frère d'hypocrisie. Je ne croyais point à la ferveur de sa prière. Je roulais irrespectueusement l'image entre mes doigts, persuadé qu'il avait foi en elle comme moi. Comment ne sentais-je pas au contraire ce qu'avait de touchant l'aveu de sa faiblesse? Il confessait la lutte, et il implorait la victoire, voilà tout. Mais Dieu exige-t-il davantage?

Nous avions repris notre marche. Fray Esteban rompit de nouveau le silence.

— Vous pardonnez, quant à vous, dit-il d'une voix contenue, vous pardonnez, est-il vrai, ce mouvement coupable que je n'ai pu réprimer? Vous ne l'ignorez pas, chacun a ses instans d'oubli et de déraison. Et puis, sans être heureux, on peut être content de son sort. Ne pensez pas que je me révolte contre le mien. Il y a dix ans que je vis dans ce désert; dix ans suffisent bien pour dompter un homme: *para domar un hombre.*

— Suffisent-ils? pensai-je, observant l'expression involontairement superbe et révoltée des traits du moine dont un rayon du soleil couchant éclaira brusquement le pâle visage, comme nous entrions dans l'église.

Non, non, dix ans n'avaient pas en effet suffi pour t'abattre et te réduire, pauvre créature à l'ame moins forte que le corps! Présentement je te juge en chrétien. La résignation de ton langage était sincère, j'en suis convaincu. Je ne doute plus de la candide volonté de tes efforts; mais tu avais tenté au-delà du possible. Je te vois encore sous cette lueur rapide qui vint te trahir; non, ton œil humide et ardent ne s'avouait pas vaincu; l'orgueil de ton front démentait hautement l'humilité de ton cœur. L'homme était debout toujours. Il n'était pas dompté, Fray Esteban!

Nous étions enfin descendus dans le Panthéon.

Le Panthéon, ce tombeau des rois d'Espagne, était autrefois bien nommé. Puisqu'on en faisait des dieux pendant leur vie, puisqu'on plaçait leurs majestés royales côte à côte avec la majesté divine, ce sépulcre où on les mettait tous après leur mort était bien un Panthéon.

Le Panthéon est un large caveau octogone, tout revêtu de marbre et de bronze, auquel on descend par un escalier de bronze et de marbre. Quand vous entrez là, vous avez laissé derrière vous deux autres caveaux plus étroits et plus sombres. Le premier est destiné aux sépultures des infans, des infantes, et des reines qui n'ont point donné de successeur au trône. L'autre est le pourrissoir, — *el podridero*. C'est dans ce *podridero* qu'on met pourrir, de longues années, les majestés défuntes. Lorsque les vers ont achevé d'y dévorer leur chair, lorsqu'il ne reste plus d'elles que les ossemens, on transporte les squelettes royaux dans le Panthéon lui-même. Là ils sont enfermés en des cercueils d'albâtre superposés qui remplissent les sept niches du monument. Les rois sont d'un côté, les reines de l'autre, face à face. La dynastie autrichienne est au grand complet. Philippe V, inhumé à Saint-Ildefonse, manque à la sienne. Charles IV est le dernier venu; on ne l'a que tout récemment tiré du pourrissoir. Au contraire, Charles Ier (ailleurs qu'en Espagne Charles V) marche en tête. Il préside, le sceptre en main, à cette auguste assemblée de majestés en poussière; c'est lui qui est l'empereur de tous ces rois morts.

Les derniers rayons du jour ne jetaient plus à travers les soupiraux du Panthéon qu'une faible et incertaine clarté. Eussé-je eu l'envie de lire de mes yeux les inscriptions des tombes qui nous

entouraient, l'obscurité ne me l'eût pas permis. Mais Fray Esteban avait résolu de pousser son dévouement de *cicerone* jusqu'au bout. Ils savait toutes les épitaphes par cœur. Il commença de me les réciter, montrant du doigt à mesure chacun des cercueils qu'elles concernaient. A vrai dire, ce n'était pas le sens de ses paroles que j'écoutais ; c'était le son de sa voix tout-à-l'heure si émue et troublée, redevenue si calme et sereine maintenant que sa plaie rouverte par moi s'était pour un moment refermée, maintenant qu'il rentrait dans son rôle de guide routinier et indifférent. Que lui importait en vérité le néant de toutes ces grandeurs ensevelies dont il évoquait machinalement le souvenir ? Quelle sympathie pouvaient-elles éveiller en son ame ? La misère de tant de pompes royales évanouies était-elle pour le toucher auprès de sa propre misère ? On l'avait enterré vivant, lui. C'était son tombeau qui lui demandait sa pitié et ses larmes, non pas celui des dynasties éteintes. Aussi que de dédain et de froid sarcasme dans l'insouciance ironique avec laquelle il termina sa longue énumération ! Il venait de me dire la dernière inscription, celle de l'urne de Charles IV.

— Ce cénotaphe attend le roi actuel, ajouta-t-il, étendant le bras vers l'urne au-dessous. A présent, c'est le tour de Ferdinand ; *aora toca a Fernando.*

Il se tut ; c'était tout. Remontés dans l'église, nous nous séparâmes en nous serrant cordialement la main.

Le lendemain j'étais de retour à Madrid, et le roi venait de mourir comme j'y arrivais. Fray Esteban avait bien dit, le tour de Ferdinand était venu.

De quel roi ou de quelle reine est-ce aujourd'hui le tour ? En fermant tous les monastères, le gouvernement espagnol actuel a-t-il laissé au monastère royal quelque moine chargé encore de faire l'appel des majestés défuntes, et de désigner d'avance celle qui est attendue au Panthéon ? S'il y a toujours un religieux revêtu de ces attributions, il a beaucoup de chances de prédire moins juste que Fray Esteban. Qui garantirait en effet, à l'heure qu'il est, à la petite reine Isabelle, la première tombe vacante à l'Escurial, après celle de Ferdinand VII ?

LORD FEELING.

BULLETIN.

Que de mensonges dévoilés, que d'intrigues démasquées, d'amitiés rompues, de trames ourdies et défaites, que de rumeurs ridicules depuis douze jours! Que le même état de choses dure encore, et le même spectacle va continuer sans entr'acte. Par ces temps d'intérim, on essaie et on démolit dans une journée trois compositions de cabinet, dont personne n'est dupe, pas même ceux qu'on y fait entrer. Tant qu'on n'a pas épuisé la liste des hommes politiques, en prenant depuis les chefs jusqu'aux adeptes les plus obscurs, tant qu'on ne les a pas tous frottés l'un contre l'autre, il n'y a rien de fait, parce que personne ne veut dire le dernier mot; ces sortes d'affaires ne se terminent donc pas par la découverte d'une capacité ou d'une combinaison qui satisfasse tout le monde, mais par l'effet de la loi naturelle qui veut que tout finisse, et parce qu'on dit un matin : Voilà dix-huit jours que cela dure; c'est assez.

On ne pourrait faire l'analyse des nombreux intermèdes qui ont été joués sur le devant de la scène politique, et qui ont dû tant amuser les acteurs sérieux cachés derrière la toile. Après les ambitions de première volée viennent des ambitions en sous-ordre qui n'apportent pas une mince part de bouffonnerie dans ces longues intrigues. Les fausses confidences des candidats au portefeuille égarent à dessein des affidés dont le dévouement aveugle colporte les plus comiques inventions, les plans les plus monstrueux, les espérances les plus folles. Ceux-ci rencontrent sur leur passage les courtiers de ministères qui galopent çà et là avec ou sans mandat, portant des conditions ou des concessions, rappelant le passé de celui-ci, ses titres, ses droits, offrant l'avenir, les relations, la coterie d'un autre. Il y a des hommes d'état qui reviennent de la campagne sous prétexte d'affaires, et dans le but réel de se faire consulter; quelques-uns, l'œil fixé sur le télégraphe, du lieu de leur retraite, l'interrogent

et s'écrient : Est-ce moi que tu appelles? me voilà. Les plus rusés, les plus importans, se blottissent, pour que la difficulté de la recherche donne plus de prix à leur arrivée.

Dès le premier jour de la dislocation du cabinet, on parlait beaucoup du pacte intime conclu entre M. Guizot et M. Molé; ils s'étaient dit : Je n'entrerai pas sans vous, vous n'entrerez pas sans moi. Deux ou trois conférences ont détruit, article par article, ce traité, dont on faisait remonter la convention à deux mois; puis, M. Guizot, marchant seul de son côté, s'était montré d'assez bonne composition; et dans cette facilité, qui ne lui est pas habituelle, on croyait voir le désir de former au plus vite un cabinet quelconque, à l'exclusion de M. Thiers, auquel il ne pardonne pas sa régénération du 22 février. Il s'agissait dès-lors de réunir M. de Montalivet et M. Guizot, dont les prétentions augmentèrent tout de suite en raison des chances qui semblaient éloigner décidément M. Thiers. M. Guizot voulait, non plus entrer dans le cabinet, mais le composer et le conduire. En reléguant sa personne dans le ministère de l'instruction publique, il exigeait que l'intérieur fût démembré, que le titre seul en appartînt à M. de Montalivet, et les attributions sérieuses à deux de ses amis; que la police seule restât à son collègue; que le personnel, les élections, fussent réservés à MM. Gasparin et de Rémusat, laissant ainsi son nom dans un ministère, et portant son pouvoir réel dans l'autre. Cet arrangement faisait d'abord pressentir l'intention de dissoudre les chambres, question grave; c'était de plus une injure faite au caractère et à l'importance de M. de Montalivet, qui ne s'y est pas du tout résigné. En agissant ainsi, en abandonnant l'entrée systématique de ses anciens collègues, en déguisant l'influence doctrinaire sous les noms moins saillans et moins éprouvés de MM. Gasparin et de Rémusat, il parait aux effets du bon accord qui tendait à s'établir entre MM. Molé et de Montalivet, et qui pouvait avoir pour résultat l'adjonction de quelques notabilités du centre gauche. L'attitude de M. Guizot a paru inouie à tous, blessante pour M. de Montalivet, qui ne consentira pas à ce démembrement, dans lequel il aurait à chercher un simulacre d'autorité. Pendant les intervalles, et à deux reprises différentes, des tentatives ont été faites auprès de M. Thiers; elles sont restées sans fruit, bien qu'on lui ait rappelé la longue harmonie qui avait régné dans le dernier cabinet, et fait valoir la légèreté du motif qui l'avait dissous. Dans cette situation, on a songé au maréchal Soult. Il est attendu, arrivé peut-être. Est-il donc improbable que la politique du 22 février soit continuée par un ministère dans lequel M. de Montalivet gardera l'importance qui lui est acquise, et dans lequel l'avenir ménage peut-être encore une place pour M. Thiers, lorsque les dispositions de la chambre se seront dessinées? Ou bien la nuance de M. Guizot reparaît-elle, comme on l'annonce, dans les nouveaux essais d'arrangement? Quand parlera *le Moniteur?*

Un symptôme curieux a marqué l'intérim actuel. Autrefois les candidats ministres se faisaient de mutuelles visites, concertaient des plans, s'accordaient sur des choix d'amis, s'envoyaient des émissaires, se boudaient,

se reprenaient, allaient, venaient de l'un à l'autre, conversaient des journées entières. Il paraît que la franchise ne gagnait rien à ces conférences, qu'on ne s'expliquait pas nettement; et de même que certaines gens aiment mieux écrire certaines choses que de les dire, les hommes politiques qui s'agitent aujourd'hui, échappent aux ambiguités nécessaires de l'explication orale. Des feuilles importantes se chargent pour eux de traduire leur pensée, de dessiner leurs intentions; et sans qu'ils y participent directement, ils voient leurs confidences reproduites dans des journaux amis qui outrepassent cette mission officieuse et non autorisée, en ne ménageant pas l'amour-propre de leurs adversaires. C'est un spectacle piquant dont toutes les scènes se distinguent par une grande vivacité de réplique, et même de récrimination. On peut donc remarquer que les cabinets ne s'élaborent plus seulement dans les mystères du conseil royal, plus seulement dans les hôtels des ministres, et dans les réunions secrètes des députés, mais aussi dans les colonnes de la presse. Est-ce un progrès? nous n'en doutons pas. Il n'est pas mal que des hommes appelés à se réunir se rapprochent sans arrière-pensée, sans réticence : on évitera par là tout malentendu; et si la presse, au lieu de spéculer à perte de vue sur des théories de parti, prend goût à cette direction toute nouvelle, elle prouvera qu'elle peut s'occuper des affaires du pays, et compter réellement comme pouvoir. C'est du gouvernement fait en plein jour, à la face du ciel, par le concours de tous.

Les affaires extérieures ne se sont pas rembrunies : à côté du désordre moral de l'Espagne, on distingue quelques tentatives d'ordre matériel. Les ministres de la régente lui ont fait une exposition de l'état des affaires et proposent une réunion prochaine des cortès, en vertu de la constitution; ils ont paré, comme ils ont pu, aux difficultés radicales de cette étrange charte, et des atteintes sans nombre sont déjà portées à ses dispositions. La reine a répondu qu'elle était excusable d'avoir méconnu des manifestations qui ne lui semblaient pas unanimes; mais que, faisant justice au vœu de la nation entière, elle convoquait les cortès dans le délai qu'on lui propose. L'avenir de l'Espagne va commencer. Dieu veuille l'illuminer!

— La femme de Murat, l'ancien roi de Naples, Caroline Bonaparte, aujourd'hui comtesse de Lippona, vient habiter la France. Cet adoucissement à la loi qui exclut les membres de cette famille, est dû à l'esprit de conciliation intelligente de M. de Montalivet.

— Les journaux anglais sont exclusivement remplis du bruit des promenades paternelles de lord Mulgrave à travers l'Irlande, et des bulletins de la santé de mistress Graham l'aéronaute. Voilà ce qui remplit les colonnes gigantesques de la presse britannique.

— Le Mexique n'en démord pas, il veut ressaisir le Texas. Il a frappé une immense contribution, dont les résidens français seront peut-être exceptés, grace à la fermeté de notre consul, qui a réclamé en termes fort énergiques, et dont la démarche contraste avec l'attitude molle du consul anglais.

— Notre expédition de Tunis paraît s'être fort bien terminée; et, grace au ciel, la puissance de notre attitude a suffi. La France n'a pas eu besoin d'exercer sa force, et on ne s'est pas soucié d'en faire l'essai. Cette affaire était grave, et demande quelques explications.

On sait qu'il y a environ deux mois, une escadre française est partie de Toulon, pour une destination inconnue, sous les ordres de l'amiral Hugon. Grande perplexité dans le monde politique. Cependant, après force commentaires et force conjectures, on a fini par savoir qu'il s'agissait de protéger la semi-indépendance du bey de Tunis, notre allié, menacée, on le croyait du moins, par la Porte ottomane, ou plutôt par son grand-amiral, Tahir-Pacha, qui aurait pu essayer d'y rétablir, dans toute sa plénitude, l'autorité du sultan; car ce pouvait bien être là le but secret d'une expédition préparée à grands frais dans les ports de l'Archipel et à Constantinople, dont on avait suivi tous les progrès avec anxiété, et cherché vainement à pénétrer le mystère; expédition malencontreuse, à laquelle on savait bien que nous devions nous opposer, et qui, peut-être, n'avait été conseillée au sultan que parce que l'on comptait bien sur une vive opposition de notre part. Mais pourquoi cette opposition de la France? pourquoi ne pas laisser la Pôrte Ottomane rétablir, quand et partout où elle le pourra, l'intégrité de son ancienne domination, se fortifier ainsi de plus en plus contre les projets d'envahissement qui la menacent, et recouvrer les moyens, les ressources, la jouissance nécessaires pour se défendre par elle-même, pour dispenser l'Europe de tutelle, et rendre à ses peuples quelque confiance en eux-mêmes? Pourquoi? C'est parce que nous avons conquis la régence d'Alger, que nous voulons garder notre conquête, n'y pas avoir d'autres voisins que ceux que nous y avons trouvés, et ne pas souffrir à la frontière de nos possessions un drapeau qui attire les mécontens, encourage de vagues espérances, entretienne des illusions dangereuses, et semble y contester nos droits de souveraineté.

Pour nous, et au point de vue de nos intérêts, voilà donc nos raisons, et elles sont bonnes, elles sont d'une justesse incontestable. Quant au prétendu intérêt de la Porte Ottomane, bien que nous n'en soyons peut-être pas les meilleurs juges, l'expédition de Tunis, eût-elle parfaitement réussi, ne devait pas avoir, à beaucoup près, les conséquences avantageuses que la Porte s'en était promises. Elle n'a jamais tiré grand'chose des régences barbaresques, si éloignées du centre de sa domination, si difficiles à maintenir et à défendre, de tout temps insoumises, et où l'esprit des populations conspire naturellement avec l'ambition des pachas turcs, pour assurer leur indépendance. En fait, il est certain que la suzeraineté de la Porte Ottomane sur les régences de Tripoli, Tunis et Alger, était devenue, depuis plus d'un siècle, purement nominale; c'est ce qu'elle a reconnu elle-même dans un article du traité de Kaïnatdji, en 1774: elle a laissé l'Angleterre, la France, l'Espagne, traiter avec elles, comme états indépendans, sans protestation ni réserve de ses droits. Il est vrai qu'en dernier lieu, elle a jugé à propos de faire acte de souveraineté à

[library stamp]

Tripoli, qu'elle y a envoyé une expédition, qu'elle y a dépossédé un pacha; mais elle sait aussi qu'elle y a très peu gagné, que son nouveau pacha est à peine maître de la ville, que cette possession reconquise lui est très couteuse, et qu'en définitive elle y aura dépensé beaucoup d'argent et pris beaucoup de mal pour rien.

Tel est de ce côté le véritable état de la question.

L'amiral Hugon s'est montré à Tunis, où il n'a pas trouvé la flotte turque, et puis à Tripoli qu'elle venait de quitter, en se dirigeant à l'est vers le cap Mesurata. Deux jours après, il l'y atteignait, avait une entrevue avec Tahir-Pacha, et en recevait l'assurance qu'il ne serait rien tenté contre Tunis. On ne perdra pas de vue la flotte turque; mais il y a tout lieu de croire que cette affaire est finie, et que les choses en resteront à Tunis dans l'état où nous avons intérêt à les maintenir.

Cette affaire a été conduite avec toute la décision, toute la fermeté, toute la netteté désirables. Nos démonstrations ont eu un plein succès. Il faudra bien qu'on s'habitue, sur les rives de la Méditerranée, à nous voir les maîtres dans notre sphère naturelle et tout le long de notre ligne de défense. Il faudra bien qu'on s'habitue à prendre au sérieux notre souveraineté d'Alger, comme nous la prenons nous-mêmes; et rien de plus propre à produire ce résultat, à frapper vivement les esprits, à n'y laisser aucun doute sur nos intentions, que la présence de nos vaisseaux dans l'attitude où vient de les voir toute la côte septentrionale de l'Afrique. L'envoi de M. Delarue auprès de l'empereur de Maroc appartient au même plan et au développement nécessaire de ce système. Ainsi nous ne voulons souffrir, ni à l'est ni à l'ouest de la régence d'Alger, que nos ennemis reçoivent du dehors des encouragemens et des secours. La guerre ne serait interminable que si après chaque défaite il leur suffisait de toucher le territoire voisin pour reprendre de nouvelles forces, et quand nous n'aurons plus affaire qu'à eux, il est à espérer que ce ne sera pas pour long-temps.

— Au milieu des questions politiques qui courent du nord au sud de l'Europe, nous intercalerons un fait purement littéraire dont l'importance est trop grande pour se perdre dans aucune préoccupations; c'est la publication du livre *des Influences*, par M. Léon Gozlan. Nous ne craignons pas d'engager à l'avance notre critique en disant que, dans la première partie : *Le Notaire de Chantilly*, M. Gozlan a révélé un des plus beaux talens de romancier de l'époque. C'est une manière solide, vigoureuse, colorée, un tour philosophique et moral, dont nous essaierons de faire connaître les puissans effets.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *Kean*, comédie mêlée de chant, en cinq parties, par M. Alexandre Dumas. — On devrait pourtant avoir le droit d'être prince, noble, riche, sans être exposé aux invectives de la rue et du théâtre. N'est-il donc plus permis d'être autre chose dans l'ordre social qu'ouvrier, manœuvre, simple soldat ou lazzarone? et se lassera-

t-on d'opprimer des classes qui ont déjà expié cruellement leur ancienne suprématie? Le drame moderne est une espèce d'assises où l'on accroche au pilori un roi, un duc et pair, ou un homme riche. On le soufflette avec l'injure et la haine du prolétaire, toujours pur, honnête; et l'on se réjouit des effets vulgaires que produisent ces immolations! M. Alex. Dumas a voulu prouver cette fois qu'un comédien assez médiocre, plus renommé par ses folies que par son talent, ivrogne, débauché, criblé de dettes, faisait beaucoup d'honneur au prince de Galles en lui donnant son amitié. Or, le prince de Galles n'est pas le seul insulté par l'impertinence de Kean; un lord est démasqué, presque souffleté, provoqué en duel, et injurié en plein théâtre par ce héros de taverne. Les femmes s'arrachent son amour; une ambassadrice dédaigne l'héritier de la couronne pour Kean; une jeune fille dédaigne la recherche de lord Melvil pour Kean; une petite actrice pleure ses anciennes liaisons avec Kean, et renonce au mariage pour Kean, toujours pour Kean; il n'y a d'amour, de gloire, de génie que pour lui. L'Angleterre, c'est Kean; il boxe, et il fait sauter l'œil de son adversaire. Il aime, ses rivaux disparaissent, ou il leur serre les poignets et les meurtrit, parce qu'il est plus fort que tous. Il boit, tout le monde est sous la table, lui seul fume sa pipe. Quelle est donc cette tâche de tirer de la boue la première ignominie venue pour la dorer, la parer, et brûler devant elle des débris de sceptres, des parchemins de nobles, des lettres de femmes? Kean menait en vérité une fort mauvaise vie, et plusieurs volées de bois vert, plusieurs coups de poings, partis de la Cité, lui rappelèrent la politesse qu'il devait au public. On escalada plus d'une fois le théâtre pour lui chatouiller l'épine dorsale, et ses épaules mortifiées avaient peine à porter le lendemain le manteau d'Hamlet. S'il y avait un acteur honorable à représenter, c'était Garrick. Quant au prince de Galles, il lui prenait parfois l'envie d'appeler Kean, qui venait très volontiers faire le bouffon devant son altesse, et se trouvait fort honorablement payé par quelques bouteilles de vin et quelques guinées.

Cela dit, nous conviendrons que la pièce de M. Dumas est entraînée dans ce mouvement dramatique dont il a le secret. Tout en s'indignant, on s'amuse, et les scènes ont un tour de rapidité qui étourdit; pourtant çà et là l'éblouissement cesse, et la tirade haineuse, rarement française, traduit les vives rancunes de l'auteur. Le journalisme est fort mal traité, et la critique taxée d'impuissance; ce qui est injuste ou au moins déplacé, car M. Dumas est maître dans la littérature d'une assez belle position, qu'il s'est faite avec le secours ou malgré les persécutions de la presse. Dans un cas il doit afficher de la gratitude, dans l'autre de l'indifférence et non de la haine. M. Dumas, en intitulant son œuvre : *Kean, ou désordre et génie*, semble vouloir séparer le talent de la bonne conduite. Mais Corneille n'était pas un dissipateur, pas plus que Racine et Boileau; pas plus que Molière, dont la maison n'était troublée que par les méchancetés de sa femme; pas plus que Voltaire enfin, qui a fourni une si longue carrière de génie et de fortune, vendant très bien

ses livres, et plaçant bien son argent; pas plus que Talma, qui a vécu honorablement, et n'a jamais été relevé ivre-mort par la garde. On essaierait même en vain de voir dans Kean la personnification de Frédérick, chargé de le représenter. Frédérick, à part la plaisanterie d'une prise de tabac offerte au souffleur, plaisanterie de jeunesse et oubliée, n'a pas mal fait ses affaires; il vient, dit-on, d'acheter une maison de campagne, et tout Paris le rencontre dans un phaëton traîné par deux extraits de chevaux, ce qui dénote du bien-être et de l'aisance.

La pièce de M. Dumas a été très applaudie; nous désirons qu'elle lui rapporte beaucoup d'argent, car nous aimons à voir la littérature s'honorer par de légitimes salaires. Frédérick peut s'attribuer une belle part de ce grand succès : il a été tendre, passionné, fougueux, intelligent, et s'est emparé en maître de son public. Nous ne lui savons aucun gré des variétés de costume qu'il endosse. Ses robes de chambre sont atroces, ses pantoufles immondes, sa redingotte de velours déplorable, et son toupet gigantesque. Tel est l'homme : trivial et distingué, commun et digne. Mlle Atala Beauchêne avait tout simplement ignoré jusqu'ici qu'elle était une fort bonne actrice. Elle doit le savoir à présent qu'elle a joué le rôle d'Anna Darby avec une sensibilité et une distinction remarquables : ce n'est pas du progrès, c'est de la révélation.

Gymnase Dramatique. — *L'Hérétique*, par MM. Bayard et de Comberousse. — Si l'on veut savoir ce que c'est qu'une salle de spectacle en temps de peste, une salle cholérique, il faut entrer dans le désert du Gymnase depuis qu'il donne cet *Hérétique*, dont l'affiche est composée avec des caractères allemands. Bouffé est fou sans doute, puisqu'il consent à représenter ce Méphistophélès acharné après l'ame d'une pauvre fille qu'il veut jeter en enfer. Il y a toujours une espèce de conscience publique qui apprécie tout de suite les turpitudes dramatiques : dès la seconde représentation, on s'est entendu dans Paris pour ne pas voir cette pauvreté fantasmagorique, dont nous dirons, pour répondre aux provocations teutoniques de l'affiche : *In deutsche oder in franzosiche diese stücke ist schlecht.*

CHANSON, PAR M. HENRI BLAZE; MISE EN MUSIQUE PAR M. MEYERBEER.

Voici encore une composition charmante que M. Meyerbeer vient d'écrire tout exprès pour cette *Revue*. Nous laissons à nos lectrices le soin d'apprécier cette musique; nous craindrions, en l'analysant, d'enlever quelque chose de la mélancolie et de la grace qu'on y respire à chaque note. La critique serait mal venue à vouloir toucher à de pareils morceaux, trop fins, trop délicats, trop merveilleux pour elle. C'est une vapeur, une harmonie, un son; vous croiriez entendre le bruit des arbres et

des cascades au mois de mai. On ne sait comment nommer de telles œuvres : cela est conçu dans des dimensions trop hautes pour s'appeler un *lied*, comme les compositions de *Dessauer* et de *Schubert;* cela répand trop de mélancolie et d'amour pour être une cantate. Tout s'ordonne avec art et se dispose avec mesure. On ne trouve guère d'effet plus saisissant à la fois et plus simple que cette progression ascendante, qui, partie des premières mesures, se développe insensiblement pour éclater au milieu en glorieuses fanfares, imitant l'explosion du matin dans la nature. L'accompagnement abonde en petites notes charmantes, qui tombent sur le clavier comme des gouttes de pluie et de rosée, en fantaisies dont Weber serait jaloux. Nulle part la musique de M. Meyerbeer n'exhale plus agréablement le parfum des paroles. C'est bien là cette poésie aimable, rêveuse et fraîche, que le jeune auteur de *Margaritus* semble appelé à naturaliser en France. De pareilles compositions, bien qu'elles paraissent d'abord d'un intérêt moindre, servent toujours puissamment à la gloire d'un maître. C'est ainsi que M. Meyerbeer se repose, loin de nous, des fatigues de l'hiver, et prélude à de nouveaux triomphes.

Marguerites de mes prairies,
Mettez ce soir vos beaux colliers,
Vos beaux colliers de pierreries;
Effeuillez-vous, tiges fleuries,
Dans la poussière des sentiers;

Éveillez-vous, blanches clochettes,
Allez, vous dormirez demain;
Gais rossignols, levez vos têtes,
Et dans les blés verts, alouettes,
Commencez l'hymne du matin.
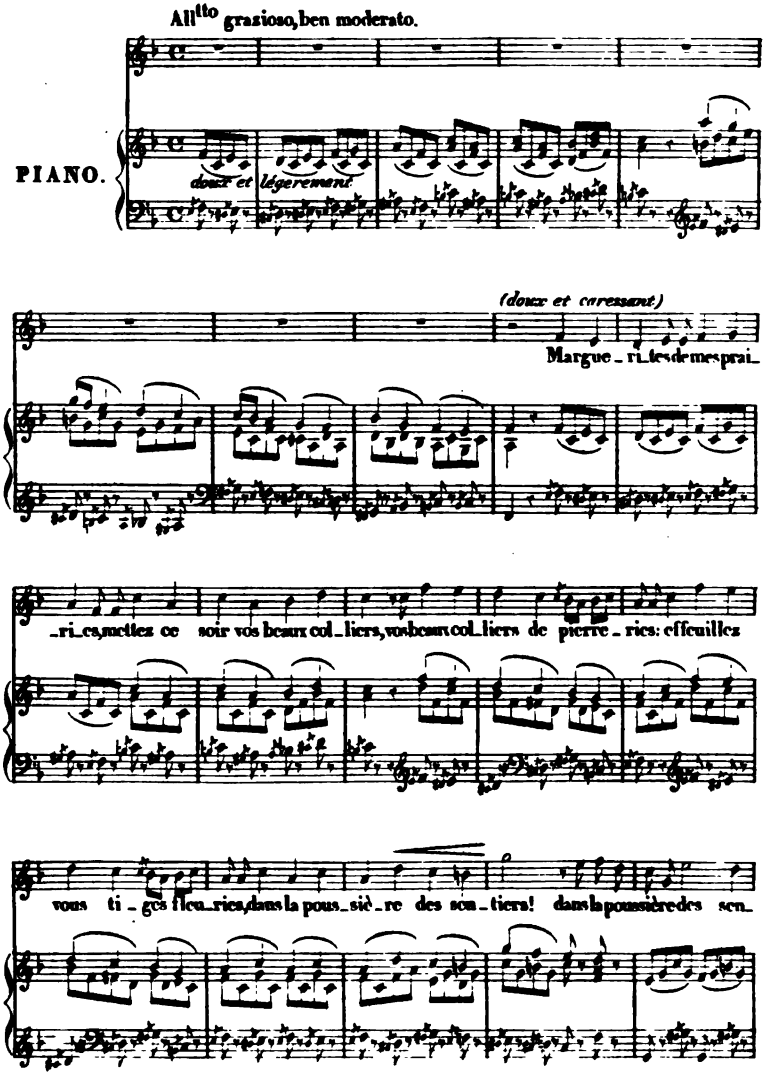
Tombez, ma cascade lointaine;
Clématites de mon jardin,
Et vous, Nature souveraine,
De tous les parfums de la plaine
Embaumez ma couche de lin.
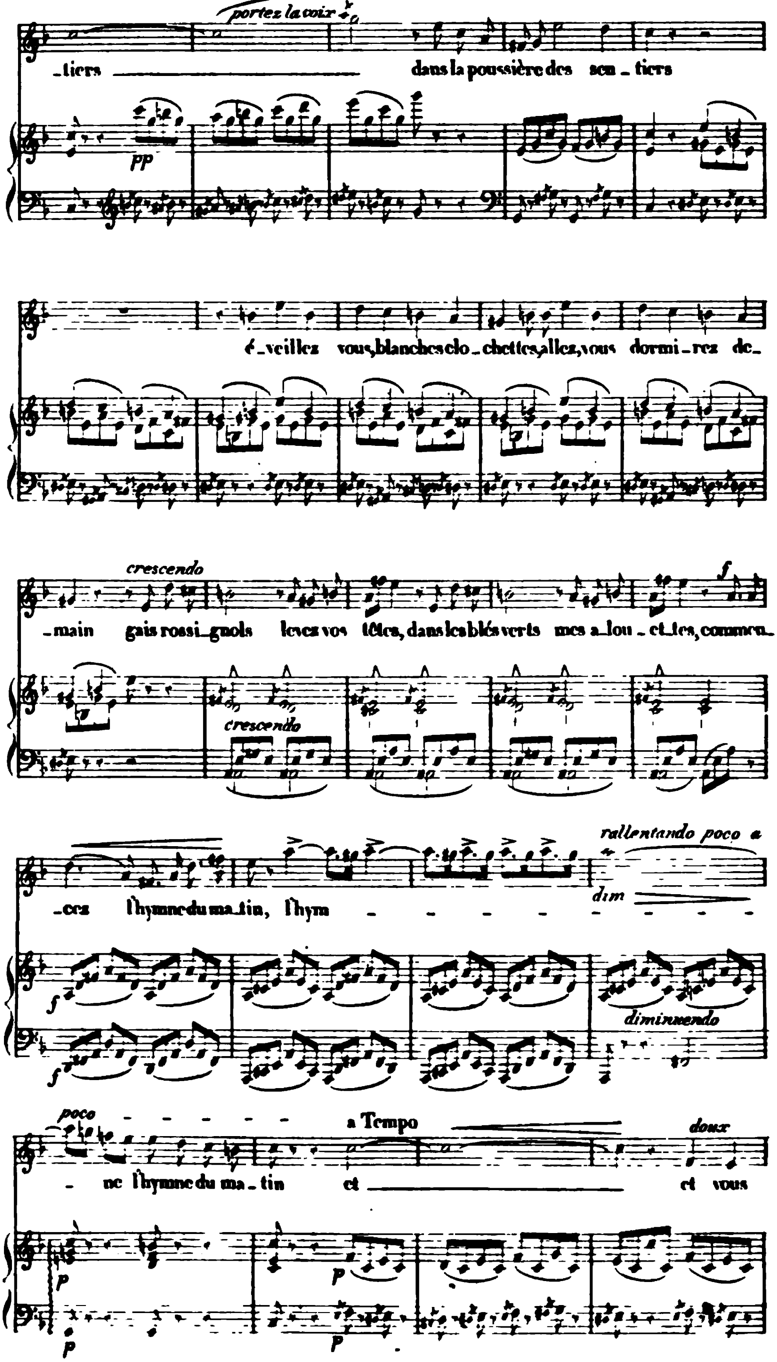
Tombez, tombez, fraîche rosée;
Oiseaux et fleurs, unissez-vous
En des chants de joie insensée,
Car cette nuit, à ma croisée,
J'attends Hermann, mon jeune époux.
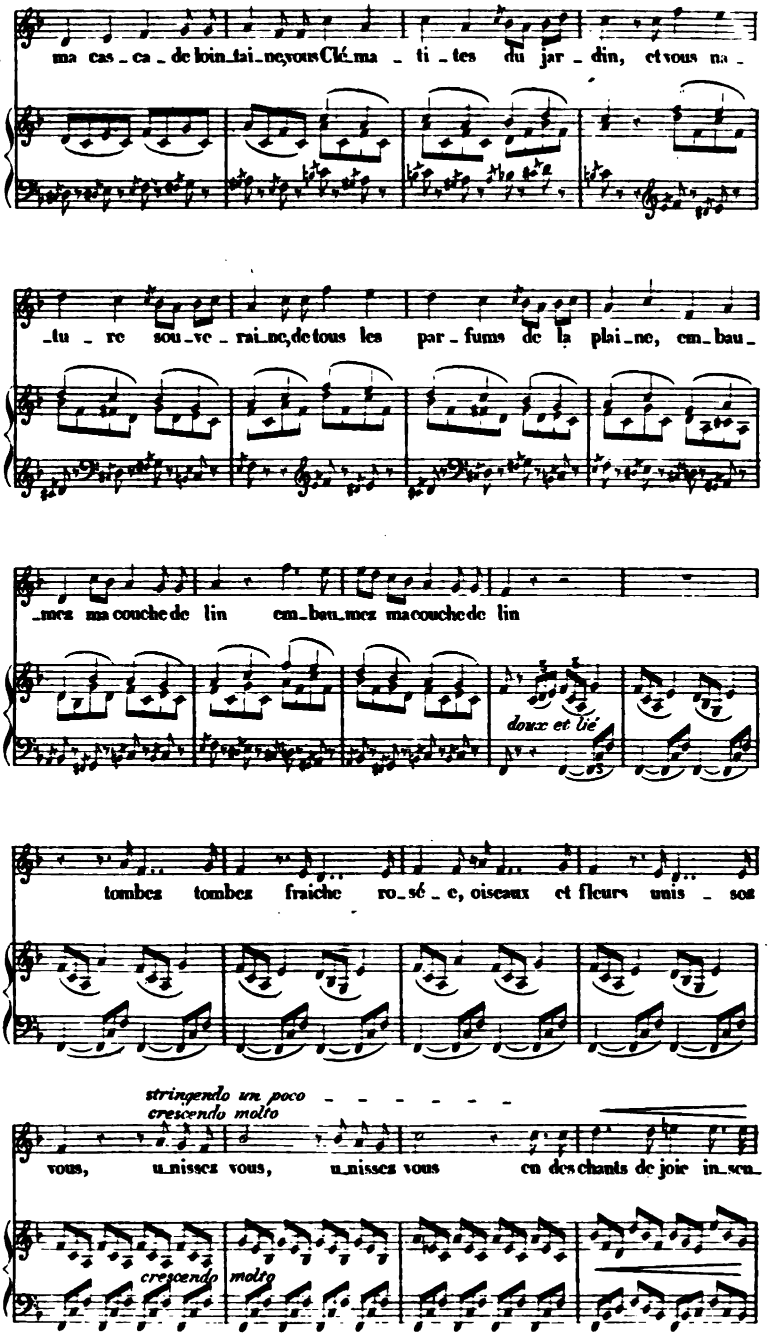
FANTAISIE
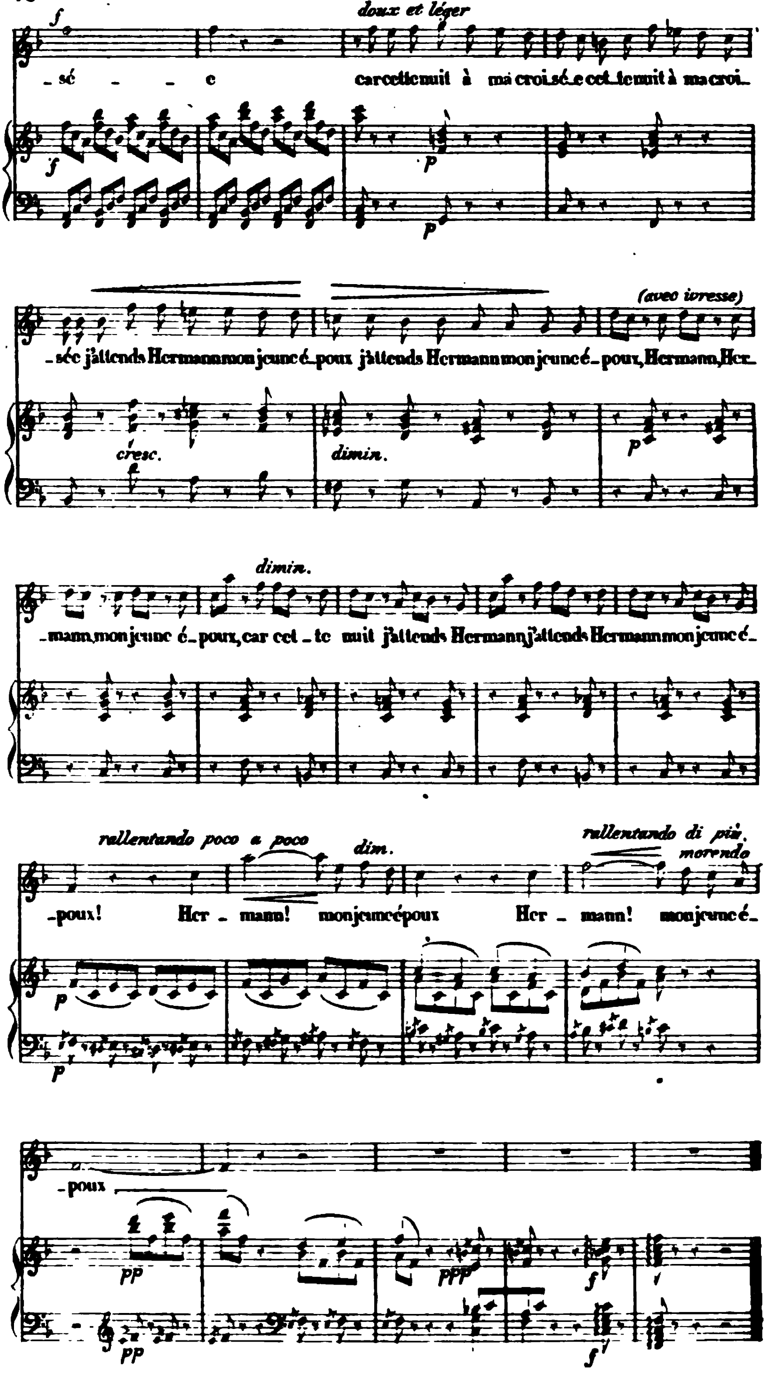
Paroles de M. Henri BLAZE.

Musique de Giacomo Meyerbeer.




portez la voix
_tiers dans la poussière des sen_tiers
pp
é_veillez vous, blanches clo_chettes, allez, vous dormi_rez de_
crescendo
_main gais rossi_gnols levez vos têtes, dans les blés verts mes a_lou_et_tes, commen_
crescendo
f
_cez l'hymne du ma_tin, l'hym
rallentando poco a
dim
diminuendo
poco
a Tempo
doux
_ne l'hymne du ma_tin et et vous
p


ma cas_ca_de loin_tai_ne, vous Clé_ma_ti_tes du jar_din, et vous na_
_tu_re sou_ve_rai_ne, de tous les par_fums de la plai_ne, em_bau_
_mez ma couche de lin em_bau_mez ma couche de lin
doux et lié
tombez tombez fraîche ro_sé_e, oiseaux et fleurs unis_sez
stringendo un poco
crescendo molto
vous, u_nissez vous, u_nissez vous en des chants de joie in_sen_
crescendo molto


doux et léger
-sé - - e carcettenuit à ma croi-sé-e cet-tenuit à ma croi-
cresc.
dimin.
(avec ivresse)
-sée j'attends Hermann mon jeune é-poux j'attends Hermann mon jeune é-poux, Hermann, Her-
dimin.
-mann mon jeune é-poux, car cet-te nuit j'attends Hermann j'attends Hermann mon jeune é-
rallentando poco a poco
dim.
rallentando di più
morendo
-poux! Her-mann! mon jeune époux Her-mann! mon jeune é-
-poux

ALFIERI.

Trois hommes dont le génie devait hâter la chute d'une société vieillie apparurent vers 1749 : l'un en Italie, c'était Alfieri ; l'autre en France, c'était Mirabeau ; le troisième dans la rêveuse Allemagne, c'était Goëthe. Chacun de ces hommes, selon la conviction effrayante de notre ère, accomplit sa mission providentielle et mourut en son temps. Est-ce bien providentielle qu'il faut dire ? L'homme ne peut-il choisir la voie où il veut marcher ? Ses passions bornées relèvent-elles de la pensée éternelle ? Quand il croit céder à son propre entraînement, quand il se fait grand de volonté, ne subit-il qu'une loi indomptable ?.... Herder a-t-il dit vrai ?

Cette haute question qui renferme le mystère des destinées de tous, Alfieri ne la fit pas. Jamais sa voix ne demánda compte des tristesses de son ame ; pourtant il pleura souvent. Il ne cria pas au Seigneur : *La poussière vous louera-t-elle ? annoncera-t-elle votre vérité ?* Emu des détresses de ce monde où il faisait son douloureux pélerinage, il oublia le monde inconnu. Toutes ses révoltes et ses espérances n'eurent pour objet que de ravir l'homme à la dépendance de l'homme. Que faut-il à l'Italie ? Quel don manque à sa beauté ? Elle ne peut rêver un soleil plus pur, des horizons d'une magie plus suave. Sur cette terre où fleurit l'oranger, qu'un souffle élyséen féconde et embellit, la vie est bien souvent un souvenir du ciel. Caressé par de chaudes et odorantes émanations, bercé par toutes les mélodies, inondé de lumière, l'homme n'y connaît guère les sévères contemplations ; rarement le soupir inquiet de l'infini tourmente

ses années. Son imagination s'exalte pour le génie grandiose de Michel-Ange; mais c'est devant les vierges de Raphaël qu'il espère et qu'il aime. La nature a tout fait pour sa demeure d'un jour. Son besoin, c'est la liberté; les hommes peuvent le satisfaire.
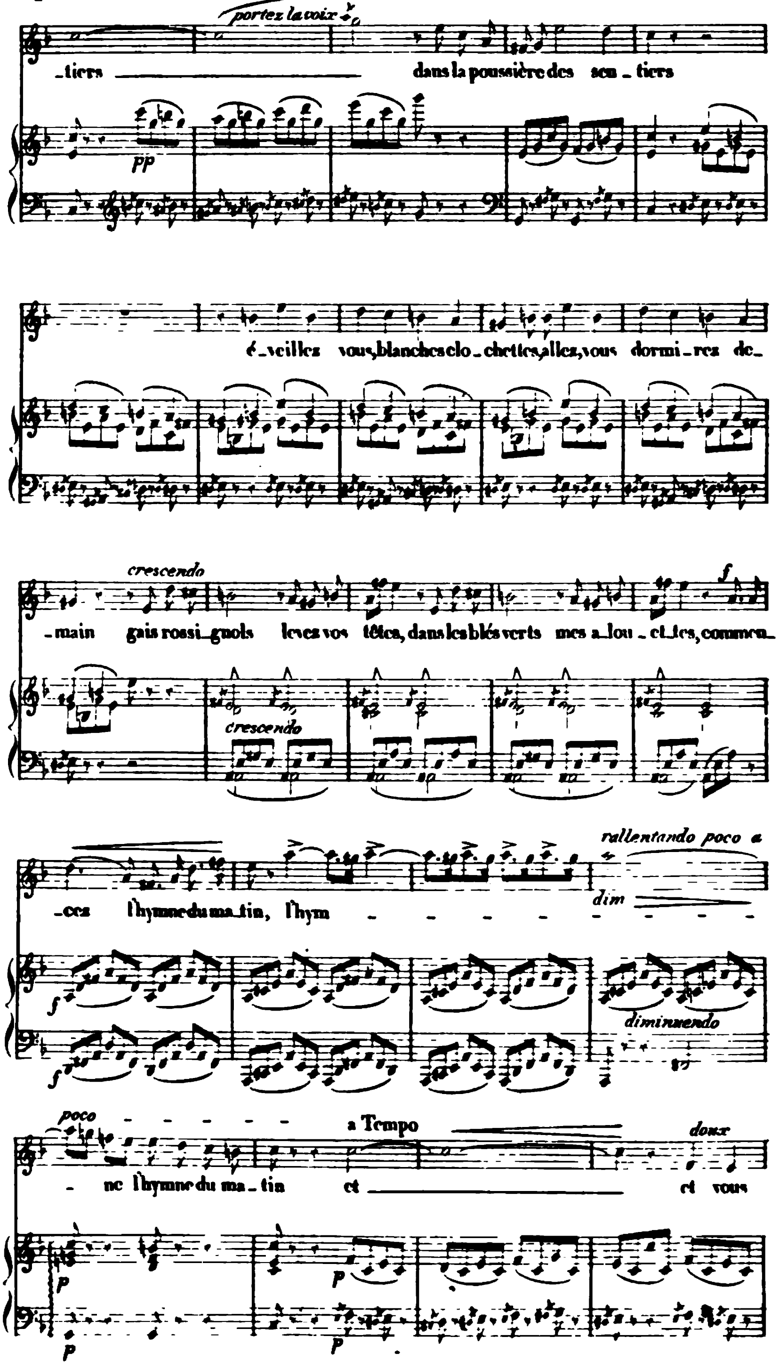
Alfieri le sentit dévorant et sans limites, ce besoin de la liberté. Pour lui, elle respirait tout entière dans les écrits de Plutarque. Il ne possédait l'histoire de la société grecque et de la société romaine qu'entourée d'un reflet poétique. En proie aux illusions de ces temps qui avaient fini, il en espérait le retour. Dans son ardeur pour l'ordre antique des choses, il ne voyait pas que rien de ce qui a été ne peut être encore ; on continue le passé, on ne le recommence pas. Les grandes figures des Timoléon, des Brutus, lui apparaissaient comme les types éternels de l'héroïsme. C'était sous cette forme violente qu'il concevait la liberté. Tourmenté par la conscience d'un bien vainement désiré, il jeta sa malédiction sur les rois. Ce cri d'une ame énergique et sauvage, qui ne voulait d'aucun joug, eut un sourd et long retentissement. Des souvenirs que long-temps la mémoire avait gardés sommeillans ou muets, furent soudain évoqués; sur les lèvres se plaça, à côté des imprécations d'Alfieri, la sombre et majestueuse colère de Dante. On relut Machiavel, on le médita dans une solennelle attention. Plusieurs oublièrent les mélodies amoureuses et délicates de Pétrarque. Dès-lors plana sur les rois une influence ironique et funeste. Alfieri, depuis des années, avait fini sa veille, quand l'Italie secoua ses fers pour en frapper ses maîtres, eux l'envoyèrent à l'échafaud.
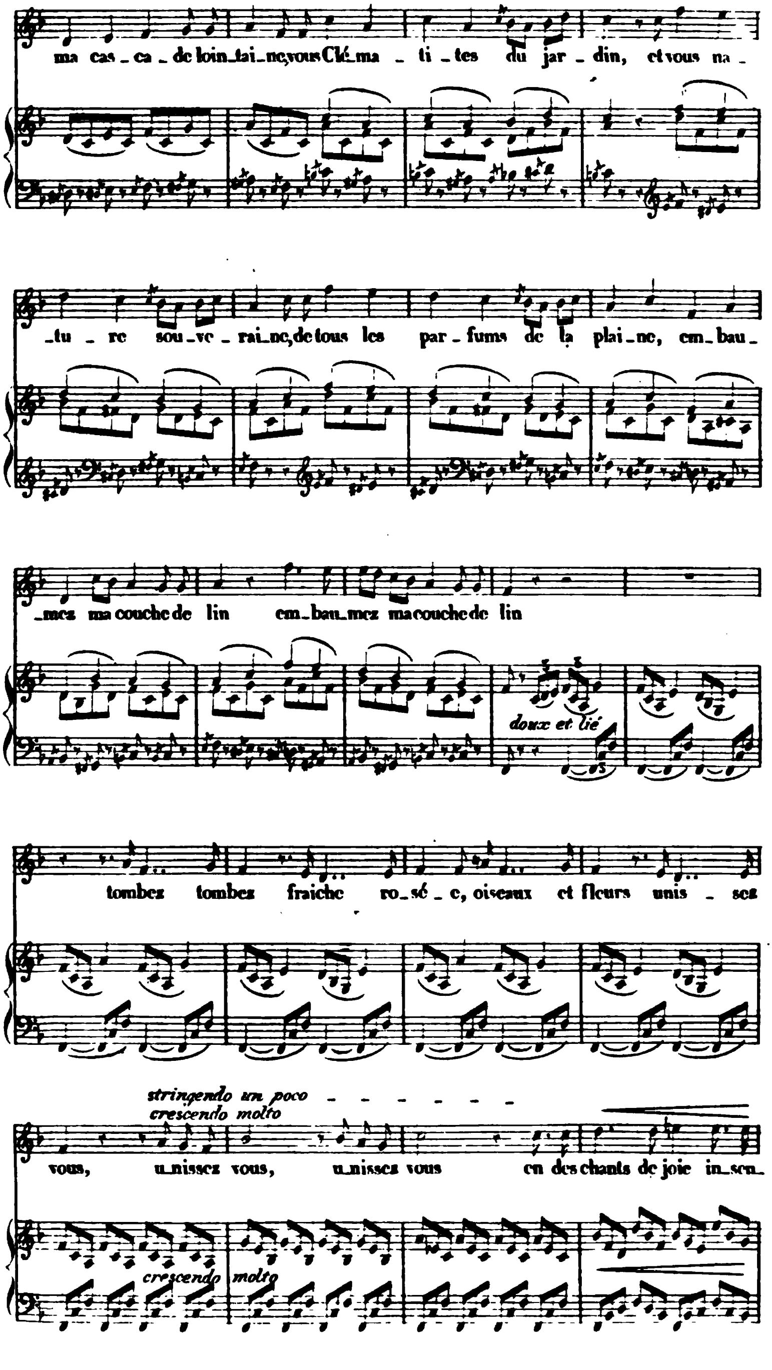
Le tribun populaire Mirabeau se plaça tout d'abord au point de vue réel; il ne confondit pas les temps où il vivait avec des temps à jamais accomplis. La tyrannie d'institutions surannées avait avili sa jeunesse; il en prononça la ruine. Sa parole emprunta de ses souvenirs quelque chose de tonnant et d'inexorable; puis il recula devant son ouvrage. Ces majestés évanouies de patriciens et de rois attendrirent ses ressentimens; il les prit en compassion, on oserait presque dire en amour; et, pour les ranimer, il voulut arrêter cette ère des peuples qui s'avançait formidable et rapide; elle l'écrasa dans sa course : les destinées de Mirabeau étaient finies.

Etranger aux ivresses de la colère et de la haine, Goëthe vit avec un calme dédaigneux l'effroi qu'inspire à des créatures bornées la puissance d'autres créatures non moins bornées, non moins dupes d'une volonté d'illusion. Il savait tout ce qu'il y a de faiblesse dans les moyens, de vanité puérile dans les efforts; la foi sociale n'était pas la sienne. Tant de races effacées, tant de cultes naguère pompeux et triomphans, entraînés dans

le mystérieux écoulement des âges, voués à la curiosité inquiète ou méprisante d'autres sociétés, voilà ce qui le fit rêver. Goëthe se traîna tout jeune dans la lente agonie de l'ennui; il expia les appels d'une science orgueilleuse et vaine par les déchiremens du doute. Aux prises avec cet ennemi, il laissa échapper une plainte lamentable et mit à nu le mal sombre de son ame; ce mal était le mal de tous. Lui se rasséréna; il s'établit dans ce doute, objet sacré de ses premières terreurs : le doute devint pour lui un état heureusement animé. Une fois désintéressé de sa propre souffrance, Goëthe est vraiment artiste; il peut, au gré d'une fantaisie admirable dans ses formes diverses et dans sa vérité profonde, évoquer tout un monde. L'inspiration qui ne jaillit pas de ses souvenirs, l'émotion absente de son ame, il la demande à l'étude, à la méditation. Fort de son observation, fort surtout de son calme intérieur, Goëthe n'altère jamais la réalité des temps et des personnages, pour mettre en saillie une passion absorbante et personnelle. De là ces figures savamment peintes et continuées dans des nuances infinies.

Rien de tout cela n'est Alfieri. Ce regard de paisible et lumineuse investigation que l'artiste allemand promène sur les hommes, dont il éclaire leur conscience, est inconnu au poète italien. La liberté fut la conviction ardente et sévère d'Alfieri; elle troubla son instinct moral, mais elle fit son génie. Dédaigneux de ces vies de poètes dépensées en rêveries ascétiques ou amoureusement plaintives, il voulut influer sur les grands intérêts de l'homme. Ses moyens pour atteindre ce but ne furent jamais le résultat de combinaisons profondes; souvent même il fit de ces moyens une application fausse et détournée de la morale. L'expression d'un besoin social domina toutes ses productions; expression exagérée sans doute, quand on la met en face de la réalité vivante, mais expression toujours consciencieuse et par cela vraiment ennoblie. Ce fut sous la surveillance jalouse d'une passion solitaire et sans frein qu'Alfieri négligea l'étude et l'inspiration des temps; lui-même posa des limites étroites à son génie. Citoyen de la Rome des Gracques, il eût fait pâlir sous l'éclair de sa parole les patriciens les plus altiers; sujet honteux, mais révolté d'une chétive principauté d'Italie, il prit la scène pour son forum et la remplit de ses sauvages ardeurs. Pas de puissance qu'il ne bafoue et n'injurie, à la face de laquelle il ne jette l'écume de sa colère. Quelquefois il prête aux rois eux-mêmes la profondeur de ses mépris; alors cesse toute illusion : la vérité du dialogue et du personnage se perd dans l'emportement du poète. Jocaste, voulant détourner Polynice de ses projets contre Etéocle, s'écrie : « O trône cruel, es-tu autre chose qu'une injustice antique, toujours soufferte et toujours


portez la voix
_tiers dans la poussière des sen_tiers
pp
é_veillez vous, blanches clo_chettes, allez, vous dormi_rez de_
crescendo
_main gais rossi_gnols levez vos têtes, dans les blés verts mes a_lou_et_tes, commen_
crescendo
f
_cez l'hymne du ma_tin, l'hym
rallentando poco a
dim
diminuendo
poco
a Tempo
doux
_ne l'hymne du ma_tin et et vous
p


ma cas_ca_de loin_tai_ne, vous Clé_ma_ti_tes du jar_din, et vous na_
_tu_re sou_ve_rai_ne, de tous les par_fums de la plai_ne, em_bau_
_mez ma couche de lin em_bau_mez ma couche de lin
doux et lié
tombez tombez fraiche ro_sé_e, oiseaux et fleurs unis_sez
stringendo un poco
crescendo molto
vous, u_nissez vous, u_nissez vous en des chants de joie in_sen_
crescendo molto

plus abhorrée? » Que Mme Roland, qu'Éléonora Pimentale, tiennent ce langage, il est vrai; mais dans la bouche de la reine de Thèbes, l'invraisemblance est choquante.

La civilisation, les mœurs des temps modernes, ne sont pas moins méconnus dans la presque totalité des sujets qu'a poétisés Alfieri. Grecs, Romains, princes, guerriers du moyen-âge, tous expriment la pensée du poète dans une langue qui est la sienne. Si les noms étaient changés, si l'on supprimait quelques détails semés çà et là, il n'y aurait pas de raison pour qu'on ne fît l'action antique contemporaine de notre société. Le caractère du siècle et de la nation où il prend ses personnages, ne l'inquiète que peu. D'où est Agis? Sparte avait-elle des discoureurs? Ses Brutus ne diffèrent guère des Brutus de la tragédie française. Et Almachilde et Ildovald? Leur amour est bien pur, bien délicat: on dirait presque les héros de *Clélie* et de *Cyrus*. Où sont les traits des vainqueurs sauvages de l'Italie? Ont-ils assisté aux orgies d'Alboin? Ont-ils bu avec un rire insolent et féroce dans le crâne d'un ennemi vaincu? Les froides solitudes du Nord avaient-elles des fils semblables à ceux de la région où les nuits ont des chants et des fêtes? Almachilde et Ildovald ne sont pas plus des barbares que Bajazet et Orosmane ne sont des Musulmans, que Zamti n'est un Chinois.

Alfieri se mêlait difficilement aux hommes; il vivait moins avec eux qu'avec sa rêverie. Peut-être faut-il attribuer à ce penchant pour la solitude l'extrême simplicité qu'il a mise dans ses conceptions tragiques, le peu de mouvement qui s'y fait sentir, et le nombre borné des personnages. Quatre à six figures suffisent au développement de l'action: jamais il ne va au-delà. L'attention ne se fatigue pas; mais il résulte de cette constante réapparition des mêmes acteurs une sorte d'uniformité solennelle et froide, quelque chose de prévu. On aime assez à flotter entre des incertitudes : s'il n'y a pas émotion de cœur, il y a certainement curiosité, vague inquiétude, désir. Alfieri met-il une conspiration en scène, tout se passe entre deux ou trois personnages. L'immense mouvement, la richesse d'émotions excitées par la variété des figures et des passions contraires, par d'habiles incidens, tout ce qui trouble enfin dans *la Conjuration de Fiesque*, dans *les Piccolomini*, reste inconnu à Alfieri.

Alfieri pouvait tout oser. Comment se fit-il l'esclave de la forme française? Y eut-il de sa part impuissance de faire autrement? Pourquoi n'a-t-il pas mis dans ses drames nombreux quelque chose de sa nature inquiète et vagabonde? lui qu'une fièvre d'émotion emportait sur les grandes routes, lui qui traversa deux fois les villes et les déserts avec la vitesse fantastique du coursier de Mazeppa? Où est l'action? Comme,

dans la tragédie française, toutes les ardeurs de l'ame s'épuisent trop souvent en récits. Les dénouemens échappent à l'imitation; ils sont réalisés sur la scène, mais dans une sorte de silence et d'immobilité. Puis, au lieu de ces froids palais, où il devait se trouver bien à la gêne, que ne mettait-il parfois la solitude, avec ses bruits sauvages, ses parfums, son indicible mélancolie? Que ne découvrait-il à nos regards fatigués de décorations factices, une fraîche campagne, éclairée par un pur soleil, animée de laboureurs et de simples jeunes filles? De telles séductions vont, comme un souffle printanier, caresser les besoins sommeillans du cœur, lui rendre la poésie des impressions heureuses. Qui voudrait oublier *Titania* endormie sur un lit de fleurs au doux chant de ses fées? Alfieri n'a-t-il pu un instant se séparer des rois et des reines, pour s'introduire, à tout petit bruit, dans un intérieur modeste, où ne tombent point de paroles déclamatoires? Le docteur Faust oublie son front chauve, ses misères d'orgueil, dans la pauvre chambre de Marguerite. Combien le redouté comte d'Egmont se sent heureux à regarder sa jolie Claire, à écouter son parler si naïf et si bon! Les rois et les grands ne trônent pas toujours.

Alfieri a fait le second *Brutus;* mais il n'y a pas mis Calpurnia inquiétant l'ame ferme de César par d'étranges et sinistres récits : ces guerriers qu'on a vus combattre au sein des nuages, et dont le sang tombait en pluie sur le Capitole; ces spectres, échappés des tombeaux, qui erraient le long des rues en jetant des cris perçans et lamentables; et plus loin, Portia se tenant tremblante sur le seuil de sa maison, pour adresser aux passans quelques questions avides : César est-il au Capitole? A-t-on quelque nouvelle de César? Son trouble est grand : « J'ai entendu un bruit tumultueux comme de gens qui se battent; le vent l'apporte du Capitole. » Admirable Shakspeare!

Où Alfieri est bien lui, c'est dans son rhythme inconnu à l'Italie. Sa fierté hautaine, sa bizarrerie indomptable et chagrine, ses secousses de cœur et sa volonté douloureuse, mais invincible : tout cet ensemble éclate dans ce vers fougueux, violemment brisé, formé de sons rudes, âpres, et souvent difficiles à la prononciation. Cette poésie ne relève d'aucun genre; elle est faite au génie d'Alfieri, à son caprice, à son indépendance; peut-être restera-t-elle unique. Vous y trouvez parfois l'énergie ferme, pittoresque et sombre de Dante, l'éclat sonore de Tasse, mais rarement la mélodie de Pétrarque et la grace ondoyante et fantastique de l'Arioste. « Je remarquai, dit-il en parlant des *iambiques* de Sénèque, que les traits les plus mâles et les plus fiers de ce poète devaient la moitié de leur sublime énergie au mètre brisé et peu éclatant. »

Bien jeune, il galopait, la mort à ses côtés, le long d'un chemin à pic, tout pavé de cailloux; puis, il se donnait, dans une chasse simulée, les fatigues d'une chasse réelle; et, tout couvert de sueur, il courait se rouler dans les eaux de la Doire. Son caractère absolu ôta beaucoup à ses printanières années de leur grace et de leur fraicheur. Voyez-le à l'académie de Turin, où il est élève. On veut restreindre sa liberté, il la défend; on veut, sous le prétexte de sa grande jeunesse (il n'avait pas quinze ans), qu'il sorte accompagné; il veut sortir seul, comme les autres. Mis aux arrêts, il déclare qu'on peut l'y laisser toujours, bien déterminé qu'il est à user de sa liberté comme auparavant, dès qu'il l'aura recouvrée. Une captivité dont le terme est illimité répond à cette fière protestation. Nulle parole solliciteuse ne sort de sa bouche. Les journées presque entières s'écoulent pour lui dans une muette et dédaigneuse inertie. C'est lui-même qui apprête ses mets. Des amis viennent le voir pour faire fléchir sa résolution; lui, étendu sur un matelas, le cœur plein de larmes, mais les yeux secs et fixés sur le plancher, garde un silence obstiné, comme s'il n'avait que ce moyen pour rester digne et tenir sa plainte secrète. « J'aurais plutôt pourri dans ma prison, que de jamais plier. »

Demandez-lui donc une poésie molle. Sous ses doigts, la lyre virgilienne se briserait bien vite. Les hachures hardies, frémissantes et passionnées que Salvator sème dans ses tableaux, Alfieri les sème dans son inspiration. C'est à Asti, au froid soleil de l'Italie du nord, qu'est éclose son ame, que s'est développé son front pâle et hautain. Ses cheveux même ont une couleur étrange; ils ne sont pas noirs, ils ne sont pas non plus les flots d'or du poète : il sont roux.

Le voilà à seize ans. Que sait-il? A peu près rien. Des études mal dirigées l'ont laissé ignorant et plein de dégoût pour tout ce qui ne parle pas à sa dévorante activité. Une définition de physique est pour lui chose impossible à retenir. La géométrie ne lui sourit pas davantage; jamais il n'a pu comprendre la quatrième proposition d'Euclide. De l'italien? il en sait si peu, que l'Arioste et Pétrarque sont pour lui inintelligibles. D'ailleurs, à quoi bon l'italien? le français, établi comme langue élégante à la cour et à la ville, suffit de reste à son insouciance. Où s'arrête donc sa nullité? Eh! mon Dieu! où finit le sérieux. Alfieri manie un cheval avec une grace merveilleuse; le luxe de ses habits est tout-à-fait de bon goût; il peut, sur ce point et sur sa tenue à cheval, défier de hautes rivalités. Ses huit chevaux ont la plus belle ardeur. Il lui a pris fantaisie d'avoir un carrosse, il l'a eu. C'est ici qu'il faut relever l'existence puérile d'Alfieri par de charmantes délicatesses de cœur. Le matin, avec les An-

glais, ses riches connaissances, il faisait parader ses chevaux et lui-même paradait dans ses beaux habits de soie; mais l'après-dînée, il mettait le plus grand soin à cacher la parure extravagante du matin : n'était-ce pas à cette heure que ses amis pauvres venaient le voir? La pensée de ses amis à pied l'empêcha même de monter jamais dans son carrosse.

Tout à coup il se trouve si las de l'uniformité de ses sensations, qu'il en appelle d'autres. La fureur des voyages le saisit. Le voilà sur les chemins. Il n'étudie rien, ne voit rien, ne prend cœur à rien; il court, non avec le désir de s'instruire, mais pour apaiser une jeunesse que tourmentent des forces inutiles. S'il voit quelque chose à Florence, c'est le tombeau de Michel-Ange. Ce tombeau le fait rêver; pour la première fois il comprend que l'homme destiné à se survivre dans une œuvre de génie a seul connu la véritable grandeur. Cette impression isolée passe vite. A Rome, Saint-Pierre l'attire; il visite ce temple deux fois par jour. Le calme solennel du lieu, ce qu'il contient de grandeur, de mélancolie et de mystère, agit sur cette ame en détresse. Il y a là pour elle de doux apaisemens. Le carnaval de Naples sera brillant, il s'y élance; il essaie de tout et se fatigue de tout. Seul, il montre à l'Opéra une figure morne et douloureuse : ces sons gais le font souffrir. La mer plaît à sa tristesse; il erre de longues heures sur la plage soupirante. Le mouvement éternel et bruyant de cette onde répond aux vains mouvemens de son cœur, et les calme quelquefois. Toujours inquiet, toujours avide de changement, toujours sous la loi d'une attente menteuse, il court à Venise. Ce n'est que cela! dit bientôt son regard abattu. Quelques années plus tard, Goëthe écrivait de cette même ville où il avait vu les splendeurs d'une fête religieuse : « Je me suis trouvé heureux d'être accouru du nord pour assister à cette cérémonie. » Alfieri était de ces pauvres créatures qui épuisent bien vite dans le néant du désir l'émotion que d'autres gardent à la réalité, pleine de fraîcheur et d'énergie; quand cette réalité lui apparaissait dépouillée de son auréole, il n'avait pour elle qu'une surprise dédaigneuse ou navrante. Venise le voyait des journées entières dans la rêverie et les pleurs; il dormait aussi; de temps en temps il échangeait des signes, quelques mots rares, avec une jeune Vénitienne placée en face de sa fenêtre; elle n'avait pour lui qu'un attrait, celui d'être femme. Tout enfant, à huit ans, son regard suivait avec une tendresse ineffable les mouvemens des novices des carmes; un instinct de cœur lui faisait aimer ces jeunes et purs visages, *peu différens des visages de femme*. Byron avait aimé d'amour Maria Duff, qu'il n'avait pas huit ans.

Avec un cœur plein de besoins, Alfieri reste solitaire; son extérieur sauvage et hautain éloigne de lui les êtres même qu'appellerait sa ten-

dresse. « Je n'aurais voulu plaire qu'aux femmes pudiques et modestes, et, malgré moi, je ne plaisais qu'aux effrontées. »

Toujours emporté loin des lieux où tout autre aurait aimé à vivre, Alfieri vient en France, il est à Marseille, les jours lui sont bons : « J'avais trouvé un petit endroit fort agréable sur une langue de terre placée à droite hors du port ; en m'asseyant sur le sable, le dos appuyé contre un petit rocher, qui empêchait qu'on pût me voir du côté de la terre, je n'avais plus devant moi que le ciel et la mer. Entre ces deux immensités, que les rayons d'un soleil couchant embellissaient encore, je passais à rêver des heures enivrantes. Là, je serais devenu poète, si j'avais su écrire dans une langue quelconque. »

Jetée négligemment dans son récit, cette pensée y reviendra douloureuse. L'homme qui, plus tard, fut le grand poète de l'Italie, ne savait alors qu'une langue, celle de la France, et il détestait cette langue. Il est curieux de remonter aux causes de cette haine; elles sont misérables et bien indignes d'Alfieri : il les subit néanmoins dans toute leur influence.

D'abord il eut un maître de danse français, nul et grimacier comme la plupart de ces êtres dont l'intelligence est dans les jambes. La grace manquait à Alfieri, indépendamment de son mépris pour cet art de *marionnettes*. Il abandonna les leçons sans avoir pu apprendre le *demi-menuet*, perfectionnement obligé de la belle éducation d'alors. Les efforts d'Alfieri avaient-ils été grands? il ne le dit pas; mais ce qu'il dit, c'est qu'après cette tentative avortée, le seul mot de danse le *faisait frémir et rire en même temps*. Est-il bien vrai qu'Alfieri dédaignât sérieusement la danse pour elle-même? lui qui, plus tard, alors qu'il brisait avec sa patrie, avec les rois, contre lesquels il venait de lancer son fameux livre de la *Tyrannie*, portait *l'uniforme du roi de Sardaigne*, quoique hors du pays et du service depuis quatre ans, parce qu'il lui semblait que cet uniforme lui donnait une tournure *plus leste et plus gracieuse*. Alfieri, vous auriez aimé la danse si vous y aviez réussi.

Voulez-vous une peinture du Paris d'Alfieri? elle n'est pas flattée : « Ce fut au mois d'août, entre le 15 et le 20, par une matinée sombre, froide et pluvieuse, que j'entrai à Paris, par le misérable faubourg Saint-Marceau. Je quittais le ciel enchanté de la Provence et de l'Italie, et je n'avais pas vu de brouillards aussi épais, surtout dans cette saison. En m'avançant dans le tombeau fétide et fangeux du faubourg Saint-Germain, où j'allais habiter, mon cœur se serra, et je n'ai jamais éprouvé de ma vie une impression aussi pénible pour une si petite cause. Que d'empressement, que de désirs, que de folles illusions m'avaient fait accourir dans ce cloaque ! En descendant à l'auberge, je me trouvai entière-

ment désenchanté; et si la honte ne m'avait pas retenu, je serais reparti à l'instant. »

Alfieri ne peut supporter non plus *l'architecture barbare et chétive, l'éclat ridicule et mesquin des maisons qu'on décore du titre d'hôtels, de palais*. Les femmes ont le *visage plâtré; elles sont fort laides*. D'autres causes durent fortifier les dédains d'Alfieri, le mépris négatif de Louis XV, par exemple. On présenta le jeune étranger au plus insouciant, au plus égoïste des hommes; un regard de complète indifférence tomba sur lui. Alfieri se plaint, avec une amertume déguisée, de cette réception. Pourquoi s'en plaindre? Ce roi, du moins, différait des autres rois. Alfieri n'avait-il pas dit, après avoir vu quelques souverains d'Italie: « Depuis lors, j'ai compris clairement que tous les princes ensemble n'ont qu'un même visage. » A ce tort, qui aurait suffi de reste à l'Italien pour lui gâter et Paris et la France, s'en joint un autre non avoué, mais poignant. Cette France, hautement détestée, il la trouve dans ses souvenirs, dans la langue qu'on parle autour de lui, dans la sienne propre; il ne put même échapper à son joug quand il se fit poète: la France le poursuivit, l'étreignit, le fit son esclave. En vain il protesta contre l'imitation française, en vain il prétendit à une originalité absolue; l'imitation se tint assidue à côté de l'inspiration, souvent elle l'enveloppa. Il ne fit pas des vers alexandrins; il ne fit pas ses vers libres dans cette langue, qu'il trouvait dure, sans éclat et sans mélodie; mais la forme dramatique française devint la sienne. Ce que la poésie des temps homériques avait de large, de naïf, et d'inspiré, lui resta inconnu; il s'immobilisa en quelque sorte. « Alfieri, dit M. Villemain, n'a pas une innovation d'idées, il n'a que l'innovation d'un sentiment qui lui est propre. »

Plus de France pour Alfieri, c'est l'Angleterre. D'abord il se prodiguera au monde, puis il retournera bien vite à ses habitudes indisciplinées. Les femmes de cette région ont pour lui un grand charme de modestie, de fraîcheur reposée; mais, dans son admiration tranquille, il ne sent que malaise auprès d'elles. Le parler rapide, à demi exprimé, tout d'entente circonscrite, les graces convenues d'un salon, le gênent: il ne dit rien à propos, ou il dit mal. Pénétré de son inconvenance, il rompt pour son compte avec les assemblées, les soupers, les bals. Seulement il a l'honneur de conduire tous les soirs, à la porte des plus brillans hôtels, un ami, son compatriote, fort épris de tout ce qu'Alfieri néglige. Pendant que l'ami fait distribution de fades et outrés sentimens, Alfieri, transformé en cocher, attend patiemment, sur le siége de sa voiture, que l'ennui ou le jour lui ramène son compagnon.

Après un séjour en Hollande, il retourne en Piémont. Là il fait quel-

ques études *françaises*; ne passons pas légèrement sur ce mot. En traversant Genève, il avait acheté J.-J. Rousseau, Montesquieu, Helvétius, Voltaire peut-être, ou du moins son théâtre. Rousseau ne satisfit aucune de ses exigences : l'*Héloïse*, surtout, lui déplut fortement; il y trouva tant de recherche, tant d'affectation, tant de chaleur de tête et de froideur de cœur, qu'il lui fut impossible d'achever le premier volume. Pourtant, cette même *Héloïse* avait fait oublier à la princesse de Talmont un bal de grand éclat : toutes les femmes s'étaient, dans le temps, pâmées à la lire. Helvétius affecta péniblement Alfieri : la poésie de Voltaire lui sembla monotone ; il admira Montesquieu. Mais le livre qui répondit vraiment aux besoins de son ame, ce fut Plutarque. « Je lus jusqu'à cinq et six fois les vies de Timoléon, de César, de Brutus, de Pélopidas, avec des cris, des pleurs et de tels transports, que j'entrais presqu'en fureur. » A ces frénésies d'admiration succédaient des désespoirs furieux : « Je me retrouvais né au Piémont, et dans des temps, et sous un gouvernement où il était impossible de faire quelque chose de grand, où l'on était réduit à penser et à sentir inutilement ! »

Le supplice d'une vie inutile remet Alfieri sur les grands chemins : quand le vague de sa pensée tourne à l'ennui, il ouvre Montaigne, et lit çà et là quelques-unes de ces pages de gracieuse impression; le décousu de Montaigne allait à la paresse ignorante d'Alfieri. Ces citations grecques, romaines, reflet adouci de Plutarque, n'avaient pas avec lui un accord moins merveilleux : la liberté s'y montrait comme dans le lointain d'un horizon voilé; mais son œil audacieux écartait les voiles. Suivons quelques traces de sa course. La gloire de Marie-Thérèse est pour lui d'un si faible intérêt, qu'il prend Métastase en dédain, parce qu'il l'a vu baiser fort respectueusement la main de l'impératrice. Ce souvenir ne contribua pas peu à détourner Alfieri de la poésie cadencée et soupirante : il ne sent que rage à l'aspect de Frédéric-le-Grand, qui avait fait de ses sujets autant d'esclaves, et de son royaume un vaste corps-de-garde. Goëthe, apprenant la mort de Frédéric, écrivait : « Quel calme règne, quand on a déposé un homme de cette trempe dans le lieu de l'éternel repos ! » Alfieri aurait répondu à l'admiration de Goëthe par le *rire d'épaules*, familier au marquis de Mirabeau : c'est qu'Alfieri n'avait pas l'intelligence nette de ce qui était hors de lui.

Le Danemarck et la Suède fixent un instant son humeur inquiète : il sent vaguement la grandeur mélancolique de cette nature du Nord. Tout à coup il s'abat sur Saint-Pétersbourg. Là, il ne veut voir personne, pas même la *Clytemnestre philosophe*, comme il appelle heureusement la *grande Catherine*. S'enfuyant de la ville des marais, il traverse

l'Allemagne, la Hollande, et retourne à Londres. Pendant ces excursions fougueuses, on ne voit jamais Alfieri chercher aucune trace de ce qui fut, ranimer dans son imagination quelques êtres qui ont fini. Chateaubriand, sur la rive du Jourdain, ravit au fleuve sacré de frêles et plaintifs roseaux. Byron cueille des roses qui ont fleuri dans le jardin de Gibbon, et une petite branche d'un des acacias sous lesquels l'historien s'était promené la nuit d'été qui avait vu terminer son œuvre, et où il avait senti des émotions si humbles et si mélancoliques. Alfieri ne s'intéresse à rien : il ne veut que secouer la pesanteur du repos, changer de lieu, tromper l'ennui de l'ame par la rude agitation du corps, échapper à une vie de stupide engourdissement ou de frénésies sans objet. Pourtant il y avait dans cet être une haute exaltation de tendresse; des noms d'hommes sincèrement aimés s'échappent de son cœur : don Joseph d'Acunha, le comte Tana, Gori, si profondément regretté; Caluso, qui devait l'assister à sa veille de mort.

Quelques figures de femmes apparaissent çà et là dans la vie d'Alfieri. Il les aime à sa manière, avec un emportement qui tient du délire, une sévérité d'exigence où se mêlent néanmoins bien des graces de cœur. Lord Byron a souvent été comparé à Alfieri. Il y a vraiment des rapports singuliers entre ces deux natures d'homme; c'est par les côtés imparfaits qu'ils ont surtout de la ressemblance. Les *rages silencieuses* de Byron ont été les *rages silencieuses* d'Alfieri. Mêmes ivresse de colère et d'indépendance; mêmes saillies d'avarice, même débordement de passions sans frein; les besoins de la chair ignoblement assouvis par tous deux; puis encore cet asservissement secret à l'opinion quand la vanité et non la morale s'y trouve intéressée.

Mais Alfieri a dans ses relations amoureuses une chaleur de dévouement, une constance de désirs, un empressement de soins délicats, qui, chez Byron, au contraire, tournent à l'ironie : « Je m'escrime de toutes mes forces pour apprendre à doubler un schall, et m'en tirerais à l'admiration générale, si, par malheur, je ne le doublais pas toujours à l'envers. Parfois aussi je confonds les schalls et en emporte deux, ce qui déconcerte tout le bataillon des *serventi.* » Alfieri fait oublier ses fantaisies sensuelles par ce qu'elles ont de rapide et d'instantané. Ce n'est pas sans répugnance qu'il se sépare de son ame pour entrer dans la région toute salie de voluptés égoïstes et brutales. La légèreté même avec laquelle il parle de ses honteuses liaisons n'est pas exempte d'amertume. Jamais il n'y a divorce absolu entre l'être intelligent et l'être immonde. Byron, lui, se plie à ces nécessités d'une façon tout unie, ostensiblement gaie. Son ton a une grace négligée, leste, bouffonne; il esquisse la figure de ses favorites à la manière large de Rubens : un trait les met sous vos yeux.

On ne voit jamais les passions d'Alfieri se dénouer d'elles-mêmes; jamais il n'y a de ces sécheresses subites, inouies, dont on a parlé dans un roman de nos jours. En Hollande, sa maitresse est forcée de rejoindre son mari; il veut sincèrement se suicider. Don Juan d'Acunha le sauve de sa propre fureur. Une grande passion l'absorbe à Londres; elle se développe dans un drame auquel il ne manque qu'un dénouement élevé. Le mari outragé se bat contre l'amant; puis, repoussant de sa maison la femme qui l'a trahi, il demande le divorce. Alfieri épousera cette femme délaissée, il lui rendra l'honneur qu'une tendresse imprudente lui a ravi. Soudain il passe de l'adoration au mépris et à la rage; cette femme lui a fait une révélation inouie!... Elle s'était endormie sur le sein d'un jockei!... le jockei de son mari; de grossières voluptés avaient enivré cette créature à laquelle il croyait insuffisans ses respects et ses larmes, pour laquelle il regrettait sûrement d'être moins qu'un Dieu!... L'indignation d'Alfieri calmée, il lui sait gré de sa loyale ouverture. Bien sûrement il ne l'épousera pas; mais son affection la protégera contre l'insulte. Il n'avait pas épuisé la souffrance. La lecture d'une feuille publique de la veille qui contenait le fait dans sa dégoûtante vérité, l'arrache à sa dernière illusion. Tout Londres était instruit quand elle avait parlé. D'abord, il l'accable d'outrages; puis, il la revoit tous les jours, il l'accompagne dans diverses excursions, frémissant de sa honteuse faiblesse et n'ayant pas la force de rompre le charme. Vingt ans après cette séparation, le hasard la lui fit rencontrer : son émotion fut si forte, qu'il ne put se défendre de lui écrire.

Ce fut du sein d'un autre amour honteux qu'Alfieri sortit poète. Après des courses en France, en Espagne, en Portugal, de retour à Turin, il s'éprit d'une femme, haut placée par sa naissance, mais si mal famée, qu'il mettait à ses pieds des adorations que le dégoût et le mépris entachaient de fureurs. Une fuite, rendue vaine par un lâche retour, le livre au désespoir. La démence ou la mort le menace. Un parti violent flatte son orgueil; il coupe une *belle tresse de ses cheveux roux* qu'il envoie à un ami avec la promesse écrite de rompre un joug déshonorant. Dès-lors, il reste chez lui à pleurer, à rugir. Quand le besoin de courir chez cette femme devient irrésistible, il se fait attacher à son fauteuil, et il ne se débarrasse de ses liens que lorsque sa volonté est revenue calme et sûre. Deux mois de solitude et d'ennui substituent la folie de la poésie à la folie de l'amour. Il veut être poète, il le sera.

A d'autres la pitié, Alfieri étonne. Tout ce que peut une volonté qui ne s'égare pas dans l'illusion absolue, il le réalise; jamais on ne vit de persévérance plus obstinée, plus inébranlable; jamais homme ne prouva

mieux ce qu'on trouve de puissance inconnue dans une idée solitaire. Il fait à grands frais de temps, de labeur, d'excitation, quatorze vers détestables, puis des scènes; c'est une initiation. Deux mauvaises tragédies qu'il fait jouer l'engagent, comme il le dit, envers le public et envers lui-même. Il écrit en français *Philippe* et *Polynice*, ses deux premières tragédies avouées. Mais ce n'est pas à la France qu'il destine ses fiers enseignemens, c'est à l'Italie, à l'Italie si long-temps dédaignée et qu'il aime maintenant. Le voilà à l'étude de l'italien. Quand il le sait un peu, il traduit en une mauvaise prose italienne la prose française de ses deux tragédies. Épris de cette langue nouvelle, il court en Toscane s'enivrer de la mélodie des accens comme d'autres s'enivrent de cet air embaumé. Là, pendant un an, il essaie des vers qu'il lit au comte Tana. Pendant un an, des critiques humilient son orgueil sans rien ôter à son ardeur. L'obstacle n'était pour cet homme de forte résolution qu'un âpre, un incisif aiguillon. Enfin un jour, il se trouve poète : le comte Tana a loué son dernier sonnet!

La liberté, l'amour, la gloire, résument la destinée d'Alfieri. Ce fut à Florence qu'il connut Héloïse de Stolberg, comtesse d'Albany. Mme d'Albany était l'épouse du prétendant Charles Édouard Stuart. Alfieri avait vu la comtesse dans le monde, entourée de l'éclat d'un grand nom et d'une belle fortune, vraie reine d'Angleterre pour l'Irlande opprimée. Sa plus dangereuse séduction n'était pas là. Il la vit chez elle dans toute la sainteté de sa vie; il la vit courbée sous la loi d'un vieux mari, plein de noirs chagrins, brutal au commandement, qui ne se consolait de la perte d'un trône qu'en s'enivrant chaque jour. Objet d'effroi et de dégoût pour toute sa maison, le descendant des Stuart pouvait encore se réfugier dans la patience miséricordieuse de sa femme. Ce fut bien alors qu'elle apparut sous ses traits d'ange à Vittorio Alfieri. Alors il vit mieux ses yeux noirs *pleins de feu et de douceur*, son front plus charmant sous ses beaux cheveux blonds que sous le diadème de reine. La pensée de la jeune femme, loin d'affaiblir ses élans poétiques, leur donna une activité plus énergique; c'est que Mme d'Albany pouvait entendre l'homme qui lui était cher, lui parler d'autre chose que de ses perfections. Loin de l'endormir dans une fade oisiveté, elle ouvrait à son génie des horizons infinis : les illusions d'Alfieri étaient ses espérances.

Toutefois un obstacle s'opposait à la libre inspiration du poète, cet obstacle venait de son pays. Aucun sujet du roi de Sardaigne ne pouvait s'absenter de la patrie sans l'autorisation royale écrite; il ne pouvait non plus faire imprimer un livre en pays étranger, sans l'avoir soumis à la censure du Piémont. L'infraction à ces lois pouvait entraîner la saisie des

biens, la perte même de la liberté, si le coupable osait reparaître en Piémont. Alfieri ne voulait pas d'entraves au développement de sa pensée. La mesure dans l'expression lui était impossible : il fallait qu'en parlant d'un roi, il pût verser sur lui ce mépris féroce de la société romaine; qu'il en fît selon la tradition, plus souvent encore selon sa colère poétique, un être lâche ou froidement scélérat. Schiller voulait changer le cœur des rois, Alfieri ne voulait que les maudire. Impatient de s'affranchir, il entame une négociation avec sa sœur et le mari de sa sœur, pour faire à la première une donation de tous ses biens, moyennant une somme de 100,000 francs une fois payés. Cette affaire lui enlevait la moitié de ses revenus, elle se fit néanmoins avec une lenteur rebutante. Au moment où Alfieri avait signé l'abandon de tout sans avoir reçu aucune somme encore, les lettres sont interrompues. Il se croit trahi. Dans cet avenir où il avait d'abord placé les nobles espérances du génie, il ne voit plus que l'affreuse misère. Quelles seront ses ressources? Quel sera son métier ? La poésie ne s'offre point à lui; ce serait la profaner. Il ne trouve point de métier plus conforme à sa nature, que celui de *dompteur de chevaux*. Selon lui, ce métier est un des moins dépendans; il n'est pas incompatible non plus avec la destinée de poète, « d'autant qu'il est plus facile d'écrire des tragédies dans une écurie qu'à la cour. » Heureusement que cette méchante ressource ne fut pas la sienne.

Échappé à ses inquiétudes, Alfieri se remet au travail. Les tragédies vont se multipliant dans sa tête et sur le papier. Il ne se lasse pas d'inventer, d'effacer, de perfectionner. Plus de découragemens, sa vie a un but. Cette patience d'exécution est encore un des traits qui distinguent Alfieri de Byron. Quatre fois Alfieri refit les vers de son *Philippe*, deux fois il refit sa *Sophonisbe* tout entière. Demandez un effort de ce genre au poète anglais, il répondra : « En poésie, je suis comme le tigre; si je manque le premier bond, je m'en retourne grommelant dans un autre. » Alfieri, il ne faut pas l'oublier, avait la langue et la forme à conquérir, et il ne faisait pas de la poésie comme l'oiseau chante, comme l'arbuste pousse ses fleurs.

Vers la fin de 1782 à Rome, Alfieri avait versifié, en dix mois, sept tragédies; il en avait corrigé quatorze : il se croyait alors un des premiers hommes du monde. De grands seigneurs, des femmes d'un haut rang, jouaient avec lui quelques-unes de ses tragédies. Au commencement de 1783, il fait imprimer les quatre premières. Sa vie à Rome était douce et belle; il travaillait le matin; puis il parcourait les immenses solitudes des environs de Rome : solitudes « qui invitent à pleurer, à méditer et à faire des vers. » Ses soirées s'écoulaient auprès de Mme d'Al-

bany ; à onze heures, il s'en retournait dans sa villa Strozzi. Alfieri ne travaillait que le jour. Son inspiration poétique s'affaiblissait en même temps que les clartés du soleil, elle s'éteignait dans les froides ombres de la nuit. Les vents, les changemens de saison, lui étaient funestes aussi : c'était alors une inertie singulière. Pour qu'il eût toute la vigueur de ses moyens, il fallait que la nature elle-même déployât tout son luxe de lumière et de végétation, ou bien qu'elle se reposât de son mystérieux labeur.

L'intérêt de Mme d'Albany exile Alfieri des lieux qu'elle habite. Il erre le plus misérable des êtres en différentes villes d'Italie, sans but, sans autre pensée que celle de son malheur. Comment tromper son désespoir? Goëthe s'en serait séparé après l'avoir écrit. Alfieri avait bien un autre moyen. Il court en Angleterre, y achète des chevaux. A mesure qu'ils meurent, l'amant désolé en augmente le nombre; il s'arrête à quatorze : autant de chevaux que de tragédies. Les *quatorze amis*, comme il les appelle, et les lettres qu'il écrit à Mme d'Albany, lui rendent les jours supportables. Quand il voulut quitter l'Angleterre, ce ne fut pas chose facile que d'emmener les quatorze amis. « L'un toussait, l'autre ne voulait pas manger; celui-ci devenait boiteux, les jambes de celui-là enflaient. » La traversée de la mer et le passage des Alpes donnèrent des angoisses à Alfieri. Du reste, ni soins paternels, ni argent, ni hommes, ne furent épargnés pour faciliter aux *amis* la sortie des Alpes: aussi très satisfait de la réussite, il est bien près de se mettre au-dessus d'Annibal.

Deux ans se passèrent pour Alfieri dans des tristesses inféécondes. La vue de Mme d'Albany le rendit à la poésie. *Agis*, *Sophonisbe* et *Myrrha* furent ajoutés aux quatorze tragédies. Plus tard, il composa les deux *Brutus*. Les tendresses de cœur, on le voit, firent autant que la liberté la destinée poétique d'Alfieri. Sous l'influence de sa passion pour Mme d'Albany, dans le désir de faire tolérer son séjour à Rome, alors qu'elle-même y demeurait, de la voir, de l'entendre de loin en loin, il était descendu auprès des éminences à des ruses, à des cajoleries; révérences, visites, paroles flatteuses, rien ne lui avait coûté. Pie VI fut plus favorisé encore. Si l'altier poète ne lui baisa pas les pieds, c'est que le serviteur des serviteurs de Jésus-Christ se hâta de le relever. Alfieri lui offrit ses tragédies imprimées, et sollicita l'honneur de lui dédier son *Saül*. Mais ce que Benoît XIV avait accepté de Voltaire, Pie VI le refusa d'Alfieri.

On aime le ton pénétré d'Alfieri parlant de Mme d'Albany bien des années après les belles illusions : « C'était la femme que je cherchais, puisqu'au lieu de trouver en elle un dérangement à des travaux utiles, un rapetissement de pensées, j'y trouvais un aiguillon, un secours, une

émulation pour tout ce qui était bien. » — « Mon cœur s'élève, dit-il ailleurs; il devient meilleur et s'adoucit par elle; et j'oserais dire la même chose du sien, que je soutiens et fortifie. »

L'amour, religion si vive, si tumultueuse, dans la vie du poète, est presque absent de toutes ses tragédies. Rarement la plainte amoureuse du cœur s'y fait entendre autrement que le bruit lointain dans la rêverie. A-t-il voulu concentrer en une passion unique toute la puissance de ses facultés? La grande voix de la liberté aurait d'ailleurs étouffé des accens timides ou violemment égoïstes. Qui sait encore s'il ne se fit pas un scrupule délicat de livrer à de froides curiosités les trésors de tendresse cachés au fond de son ame. Il y a des choses qu'on ne dit bien qu'une fois; un seul être doit les recueillir et en garder la mémoire. A elles tout entière la solennité, la pudeur du mystère.

Toute lumière a son ombre. Jaloux de faire imprimer ses dix-neuf tragédies, dont les dernières avaient été produites dans une campagne d'Alsace, Alfieri prend à cet effet des arrangemens avec Didot. Un travail pénible, mais chaleureusement poursuivi, absorbe trois années de sa vie. Pendant ces trois ans, il ne cesse de corriger ses tragédies sur les épreuves. Cette édition n'était pas terminée, que le poète se trouve face à face avec une révolution, qui tout d'abord se proclame sainte et grande. Alfieri n'est point à la hauteur de cette grande protestation des peuples; il n'a pour cet intérêt solennel et poignant à la fois que dédains et petites injures. Le cœur manque soudain à l'homme, alors que se réalise le sentiment du poète. Replié sur lui-même, vaniteusement égoïste, il ne voit que son édition qui n'est pas achevée. Sa plainte est mesquine : « Je me hâtais autant que je pouvais; mais les ouvriers de la typographie de Didot procédaient autrement. Ils s'étaient tous travestis en politiques, en hommes libres, et ils dépensaient les journées entières à lire les gazettes, au lieu de composer, de corriger et de tirer des épreuves; je crus en devenir fou. » Il appelle la France un *hopital fétide* où l'on ne trouve que des *fous* ou des *misérables*. Il ne voit dans ce débordement d'actes terribles, mais féconds, mais immenses dans l'avenir des peuples, qu'une *farce tragique*. Lors de son second voyage en France, Alfieri avait refusé d'être présenté à J.-J. Rousseau. « Pourquoi aller chercher un homme fantasque et bourru, auquel j'aurais rendu dix grossièretés pour une? » Comme alors, mais pour une cause différente, il se tient loin de tous les hommes à idées nouvelles : « Je ne voulus jamais, ni fréquenter, ni connaître seulement de vue aucun de ces innombrables faiseurs de fausse liberté. J'éprouvais pour eux la plus invincible répugnance et le plus profond mépris. » Oh! qu'on aime mieux lord Byron écrivant de Ravenne en

parlant des carbonari : « Ils veulent s'insurger ici et me font l'honneur de me mettre de la partie. Le temps d'agir est venu; et que signifie le *soi*, si une seule étincelle qui fit la gloire du passé peut être léguée à l'avenir vive et inextinguible ! »

D'impérieuses satires, où le poète répand son fiel contre la France, méritent l'oubli, sinon le pardon. Il vaut mieux le reprendre en Italie, consacrant le malheur de son roi fugitif par un pur et volontaire hommage. Dégagé de ses amertumes, il joue ses tragédies et se passionne comme toujours. A quarante-sept ans, il lui vient en pensée d'apprendre le grec. Avec cette puissance de volonté qui jamais n'avait failli, il se donne en grand secret des leçons d'un succès bien lent. Il épèle, il traduit; il fait pour la langue d'Homère ce qu'il a fait pour la langue de Dante. Après sept ans d'un travail obstiné, il sait le grec.

En mars 1800, l'Académie de Turin, devenue l'Institut national, nomme Alfieri un de ses membres. Des hommes de mérite en ont été exclus; il refuse d'y entrer. Le titre de citoyen le révoltait d'ailleurs. « Je vous dirai sans détour, écrivait-il à l'abbé Caluso, que je ne puis pas me faire au titre *crotté* de citoyen, non parce que je veux être comte, mais parce que je suis Vittorio Alfieri, libre et non pas affranchi. » Oh ! il était bien le comte Alfieri, le *démocrate féodal*, comme l'appelle ingénieusement M. Villemain : jamais on ne fait un divorce complet avec sa caste.

Des comédies terminèrent la vie littéraire d'Alfieri; et, le 8 octobre 1803, sa vie d'homme était finie.

« Savez-vous, écrivait à M. de Fontanes, le poète des rêveuses et mélancoliques pensées, M. de Chateaubriand; savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois le comte Alfieri dans ma vie. Et devineriez-vous comment ? Je l'ai vu mettre dans sa bière !... On me dit qu'il n'était presque pas changé. Sa physionomie me parut noble et grave. La mort y ajoutait sans doute une nouvelle sévérité. Le cercueil était un peu trop court; on inclina la tête du défunt dans sa poitrine, ce qui lui fit faire un mouvement formidable. »

Alfieri mort fut mis dans cette même église de Sainte-Croix où, bien jeune, il avait médité devant le tombeau de Michel-Ange. Une émotion puissante avait manqué à sa vie, celle d'*avoir une nation entière pour spectatrice* : les sévérités monarchiques ne l'auraient pas permis.

Une appréciation des tragédies d'Alfieri, ses vrais titres à la gloire, terminera cette étude. *Philippe II* est la première tragédie avouée par le poète. Le caractère de Philippe est d'une conception profonde et d'une énergie effrayante. Il veut trouver son fils coupable, une créature im-

monde lui est nécessaire pour épier ce fils; mais il ne s'abaisse pas au niveau de cette créature par une confidence inutile et avilissante. Le complice reste toujours à distance du royal assassin. Philippe enveloppe l'atrocité de ses haines et ses besoins de sang des dehors d'une justice douloureuse. Il sait bien qu'il est deviné; s'il ne l'était pas, rien de ce qu'il espère ne se réaliserait. On suit avec angoisse les mouvemens de cet être mystérieux. Il ne dit rien de ce qu'il veut, mais on sent la mort dans l'atmosphère où respirent Élisabeth et don Carlos. Une situation terrible, c'est lorsque Philippe met face à face les deux amans. Élisabeth doit prononcer entre le père et le fils coupable de révolte et d'autres crimes encore...... L'espion est là, fatal, inévitable, impassible; lui que rien n'émeut, que rien ne distrait, qui n'a qu'une passion, l'obéissance servile; il est là par ordre de Philippe, il est là pour voir. Rien ne peut rendre l'adresse perfide du roi. Il sème ses discours de réticences habiles, d'allusions saisissantes; il prononce à dessein des mots qui jettent dans le délire ces ames avides et pourtant épouvantées de les entendre. Quand il voit ses victimes haletantes, près de succomber, il les relève de leur effroi par des paroles simples et d'une indulgence tout affectueuse. Il va de l'une à l'autre; et s'il les laisse respirer un moment, c'est pour leur ménager de nouvelles forces et de nouvelles tortures.

Deux poètes avant Alfieri avaient traité ce sujet : Otway et Schiller. Otway est complètement effacé par Schiller; mais Alfieri fait souvent regretter le poète allemand. Où est le marquis de Posa, *ce citoyen des siècles à venir*, et ses entraînemens sublimes? L'Élisabeth de Schiller est bien la fille et la sœur des rois; elle est reine, elle est femme; elle a de la dignité sans froideur et sans morgue, une dignité mélancolique qui convient à la femme de Philippe et à l'amante chaste de don Carlos. Dans Alfieri, l'action s'accomplit solitaire, nue; dans Schiller, elle s'enveloppe des incidens de cour, elle a des spectateurs, elle se féconde de toutes les sensations. Disons-le encore, Alfieri n'a mis en relief ni la contrée, ni le temps; il a même oublié l'inquisition : singulier oubli!... Schiller y a pensé, et il a dû à ce souvenir une des plus belles scènes qui existent : l'entrevue de Philippe avec le cardinal grand-inquisiteur.

Il ne nous semble pas que *Polynice* soit un sujet heureux. Racine y échoua presque à son début de poète. L'action se traîne, dans Alfieri, à travers les haines des deux frères, les vains efforts de Jocaste pour les réconcilier, et les perfidies très maladroites de Créon; pourtant elles réussissent. La fatalité, qui pesa si terrible sur la famille de Laïus; la fatalité, cette croyance sinistre des anciens, n'y est que faiblement indiquée.

Antigone reproduit souvent la belle naïveté des mœurs homériques.

Une situation touchante est celle où la jeune veuve de Polynice et Antigone se disposent à aller brûler le corps de Polynice. Si on les surprend, la mort sera le prix de cet acte pieux. Antigone recommande les plus grandes précautions. « Je retiendrai mes pleurs, dit Argie; mais vous, ne pleurerez-vous pas?

— Nous pleurerons tout bas, » répond Antigone.

La nature de ces deux femmes est admirable de contraste: Argie a pu trouver des forces pour venir seule de son pays; mais une fois sous les yeux d'Antigone, elle s'abandonne à cet être qu'elle sent lui être supérieur.

« Savez-vous dans quelle partie du camp il gît?

— Oui, je sais où les impies l'ont jeté. Venez, je porte avec moi des torches funèbres, nous les allumerons dans le camp à l'aide de quelques étincelles que nous ferons jaillir des cailloux.

Qu'on ne dise pas que ces détails sont puérils, ils font ressortir la fermeté prévoyante d'Antigone; c'est d'ailleurs par les détails qu'on aide à l'illusion. Antigone est condamnée à mort avec Argie; la force de raison qu'elle met à défendre la jeune reine l'emporte sur les ressentimens de Créon. Dominé par un intérêt politique, il offre plus tard la vie à Antigone si elle consent à épouser Hémon, son fils. Antigone aime bien Hémon, mais Hémon est le fils de l'ennemi de sa race. Son refus est sans pompe, d'une tristesse pieusement énergique. La même simplicité de douleur se trouve dans ses adieux. « Je ne te verrai plus! s'écrie Argie.

— Pour toujours... adieu!... » répond la noble Antigone.

Toute la pièce est empreinte de ce beau caractère. Dans *Philippe*, l'effort se met souvent à la place de l'inspiration; alors surabonde l'affectation d'un dialogue brusque, tranché, vagabond, sans harmonie et sans nuances; dans *Antigone*, jamais de ces erreurs.

Nous sommes à Rome sous les Décemvirs. Qui se rappellerait la *Virginie* de Campistron en lisant la *Virginie* d'Alfieri? Icilius est magnifique de son amour, de sa colère, de sa haine plébéienne. Ecoutez le tribun devant le peuple: « C'est cette tête, Appius, c'est cette tête qui, une fois abattue, doit ravir à Rome la liberté ou la lui rendre pour jamais. Tant qu'elle restera sur ce corps, tremble! Tu l'entendras crier: liberté! armes! vengeance! — Et le tribun se soutient à cette hauteur. Virginie est une femme d'un courage viril. C'est sous des traits plus délicats qu'on s'est habitué à voir la jeune amante d'Icilius. Quelle nécessité d'en faire une Portia? L'emportement ne va pas à cette vierge de quinze ans. La Virginie d'Alfieri avec sa mâle assurance n'est pas celle dont la grace modeste a séduit Appius. L'admiration est grande pourtant lorsqu'elle dément l'in-

fame qui la dit son esclave : « L'ame que je sens palpiter dans mon sein est une ame libre, une ame romaine. Elle serait différente, bien différente, si, plus vile que toi, j'étais née ton esclave. » Virginius revient dans sa maison. Son entrevue avec les siens est douloureuse ; elle serait d'un effet plus profond, si Virginie avait des accens moins effrénés. On plaindra bien peu le père forcé d'immoler une fille qui lui crie : « Trembleriez-vous de tourner le fer contre mon sein? Moi, je ne tremble pas. Donnez-moi le fer! donnez-le-moi! Que tout le peuple soit témoin de mon trépas, qu'un tel spectacle ranime son ancienne fureur! Je donnerai le signal de la vengeance!.....» Elle poursuit dans un sens plus outré encore. Oh! qu'Iphigénie intéresse davantage! Elle sent le prix de la jeunesse, de la beauté, de l'amour; elle ne voudrait pas mourir; mais, s'il le faut, elle mourra digne fille d'Agamemnon. Peut-être encore demanderait-on à Virginie plus de pudeur dans son infortune, plus de la retenue chaste et effrayée de la vierge. Elle parle trop de l'ivresse amoureuse d'Appius. Sa mère est là pour dire ce qu'elle devrait taire. Et Virginius qui voit Appius en particulier! Virginius si profondément outragé dans sa tendresse de père, dans sa dignité de citoyen; Virginius qui écoute Appius, qui raisonne avec lui! Cela est-il vraisemblable?

On cherche en vain la Clytemnestre grecque dans l'*Agamemnon* et dans l'*Oreste* d'Alfieri. Celle de Racine et celle de Voltaire sont bien mieux selon la tradition. La Clytemnestre de Racine impose à Agamemnon. Il a peur de ses reproches, de ses cris; l'ironie poignante de cette femme lui fait baisser les yeux. En sa présence, il n'est ni roi, ni époux, ni père; à peine s'il se souvient qu'il est homme. Cette Clytemnestre pourra entourer la mort des pompes d'une fête; elle saura frapper le roi des rois, non dans l'ombre, la pâleur de l'inquiétude au front, mais aux clartés du soleil, dans un festin, devant toute sa cour. « Tremble! tu me connais! » dit à Égiste la Clytemnestre de Voltaire. Et l'on tremble en l'entendant. Voyez la Clytemnestre d'Alfieri, incertaine, le cœur plein d'angoisses, timide au crime, timide à l'amour; ne sachant être ni amante, ni mère. Au-delà des temps d'Homère, il y eut une autre Clytemnestre.

Rosamonde n'a qu'un faible intérêt; de plus, les hommes y sont faux en tous points.

Tacite revit dans *Octavie* avec son énergie et sa concision. Voilà pour cette tragédie un mérite généralement reconnu. Quant à la conception, elle nous semble mauvaise. Le poète a fait Octavie si éprise de Néron, qu'il l'a vraiment dégradée. Néron est couvert du sang de Britannicus, le frère d'Octavie; couvert du sang de la mère qui l'a porté, lui Néron,

dans son sein; et Octavie l'aime! Octavie regrette le lit de Néron!... Il faut que Néron accuse Octavie d'une infamie, pour qu'elle se relève. Autre défaut : le poète a voulu appeler l'horreur sur Néron, le contraire arrive presque. Il est tellement tourmenté par l'ambition furieuse de Poppée, tellement excédé de la passion dégoûtante d'Octavie, des discours apprêtés du rhéteur Sénèque; tellement entouré de perfidies, qu'on n'est pas trop éloigné de le plaindre. Et ces deux femmes, mises en présence et qui échangent des reproches ignobles!... Un regard d'Octavie libre d'une affection honteuse aurait confondu l'audace de la prostituée.

Alfieri avait-il lu son *Timoléon* à d'autres qu'à lui? Avait-il, comme il le dit, pour toutes ses tragédies, *apprécié la louange ou la désapprobation des mouvemens?* Comment ignorait-il alors à quel point son drame diffère, pour la grandeur et l'intérêt, du simple récit de Plutarque? Ce meurtre d'un frère, qui revêt dans l'histoire un caractère si solennel; ce meurtre agité dans la conscience de Timoléon comme une nécessité terrible, mais sacrée, devient dans Alfieri quelque chose de subit, d'irréfléchi, d'inspiré par la passion du moment. Est-ce là Timoléon?

Rien de simple comme l'action et le dialogue de *Mérope*. Tout, excepté le dénouement, a l'intérêt de scènes domestiques. Egisthe conte à Polyphonte sa rencontre, son combat avec un inconnu : « Le sentier était trop étroit; à peine si une personne pouvait y marcher. D'un côté, ce sentier longeait le fleuve dont la rive est fort escarpée; de l'autre, il était hérissé de buissons d'épines; je fis un effort pour me détourner du jeune homme, mais son insolence me déplut, à moi né libre, habitué à ne me soumettre qu'aux lois et à ne céder qu'aux vieillards. » L'émotion est poignante quand Mérope, tremblante pour la vie de son fils, interroge ce meurtrier inconnu. Questions, réponses, tout est net, rapide, chaleureux et vrai. Polyphonte a observé le trouble de la reine : « Mais pourquoi montrez-vous tant d'empressement et d'inquiétude? » — « Moi! de l'inquiétude!... » Et la mère se fait sereine et presque souriante. Seule avec Égiste, elle ne dissimule plus ses anxiétés, ses doutes déchirans. Les questions se multiplient de nouveau : « Il était de l'Élide!... Il se cachait!.. Il fuyait!... Ne vous a-t-il rien dit en mourant? » — « D'une voix plaintive et les yeux pleins de larmes, il demandait sa mère. » — « Sa mère! et vous l'avez tué! » Ce reproche est sublime.

Le Polyphonte de Voltaire a un caractère de scélératesse élevée, les petites ruses ne vont pas à son audace. Aussi, quand Mérope reconnaît son fils dans Égiste, il accepte franchement cette reconnaissance. Que Mérope l'épouse, il sauvera ce fils. Le Polyphonte d'Alfieri, plus semblable à celui de Maffei, crie à l'imposture. A l'entendre, le vieillard qui

a sauvé Égiste n'est qu'un inventeur de fables, un vagabond acheté par Mérope. N'a-t-elle pas déclaré plusieurs fois avoir vu son Égiste périr dans les flammes? On conçoit que cette nature vile ne saurait produire les belles situations dont abonde la tragédie française. Ce Polyphonte ne peut avoir l'allure fière, grandiose même, de celui qui dit avec certitude de n'être pas démenti :

> Un soldat tel que moi peut justement prétendre
> A gouverner l'état quand il l'a su défendre.

Dans *Marie Stuart*, la scène est déserte; ce ne sont qu'allées et venues monotones. On dirait que chaque personnage attend à la porte qu'un autre sorte pour entrer. Henri Darnley est bien la créature faible, versatile, toujours sous la loi de petites passions. Mais Bothwell est-il vraiment le scélérat éhonté, habile, qui fit trembler Marie et se la donna pour épouse? Nulle part on ne pressent cette effroyable union. Rien aussi dans la reine d'Écosse ne rappelle la Marie dont Catherine de Médicis disait avec une admiration jalouse : « Notre petite reinette écossaise n'a qu'à sourire pour faire tourner toutes les têtes françaises. » Les temps et les lieux ne sont plus les mêmes, objectera-t-on. Mais Marie avait conservé, en Écosse, les brillantes séductions qui lui avaient valu tant d'hommages à la cour voluptueuse de Henri II. C'était toujours cette femme légère, impressionnable, naïve dans ses coquetteries de langage et de cœur; franche dans sa majesté de reine, comme dans sa douce et invitante familiarité. Oh! non, la Marie d'Alfieri, toujours en pleurs ou irritée, n'est pas l'enchanteresse si profondément détestée de la vaniteuse Élisabeth! Cette Marie n'aurait pu fournir à Schiller son admirable scène de Fotheringay. Le grand romancier de l'Écosse l'a bien comprise aussi lui.

Dante eût applaudi aux accens de Raymond dans *la Conspiration des Pazzi*. Jamais sentimens plus douloureusement amers ne débordèrent d'une ame plus grande et plus forte. Point de déclamation; le cri vrai, mais énergique, d'une conviction profonde. Florence est opprimée, Raymond la veut libre et heureuse. La tendresse inquiète du vieux Guillaume blâme toute entreprise téméraire : « Tu sais que je ne tremble pas pour moi. » La réponse de Raymond est d'une tristesse navrante, mais courageuse. Lui aussi il est père, et ses enfans sont jeunes, bien jeunes; en voyant pleurer leur mère, ils pleurent aussi; lui-même pleure en secret. Raymond se dégage de son attendrissement : « — Mais convient-il à un esclave d'aimer des biens qui ne sont pas à lui? Ma femme n'est pas à moi,

mes enfans ne sont pas à moi, tant que je laisse respirer un tyran. » — « Tu en immoleras mille; les tyrans manquent-ils jamais aux esclaves? » remarque le vieillard, qui sait trop pour avoir conservé la jeunesse des saintes espérances. — « Le fer manque-t-il jamais aux hommes libres? Qu'il s'élève mille tyrans, mille succomberont ou je succomberai! » Ce ne sont pas de vains mots de la part de Raymond. Et que cette menace est belle dans la langue d'Alfieri! Comme elle éclate terrible, impétueuse et serrée!

> Manca ai liberi il ferro? Insorgan mille
> Mille cadranno, od io cadro.

Les deux Médicis sont deux études fortes. On croit retrouver dans le caractère souple, rusé de Julien, une création de Machiavel. Julien est assassiné par Raymond. Le meurtrier se traîne mourant vers sa femme. On entend les cris du peuple : « Le traître! le traître! » — « Quel est-il, le traître? demande la jeune épouse éperdue. » — « Le traître!... répond Raymond avec une lenteur de haute et sinistre expression, le traître.... sera le vaincu. »

Voulez-vous un tyran dans toute l'étendue du sens, écoutez le Côme de *Don Garzia*. « Est-ce un mérite que de m'obéir? cela suffit-il? Et qui serait assez hardi pour ne pas le faire? Il ne faut pas seulement parler comme je parle, mais il faut penser comme je pense. Celui qui n'a pas le même naturel que moi doit le changer, non pas feindre, mais le changer. »

On se repose de *Don Garzia*, cette flétrissure infligée aux rois, dans la sensation que fait naître le David de *Saül*. La simplicité élevée de la Bible respire dans cette grande figure. Après la prophétie de Joad, il n'existe pas d'inspiration lyrique plus soutenue, plus riche d'effet et d'harmonie que celle de David apaisant les noires fureurs de Saül. Son chant est d'abord lent, solennel, mystérieusement exalté; il célèbre Dieu. Soudain il devient rapide, bruyant, éclatant de fanfares et de cris. Saül s'émeut; c'est sa gloire passée, la gloire de ses beaux jours; elle sort pure du tombeau; il renaît aux puissantes ardeurs!....... Mais la jeunesse a fui; les pesantes années condamnent sa vieillesse à la morne oisiveté.... Saül n'est plus de cette vie..... Des sons d'une mélodie pénétrante et suave adoucissent les regrets du héros déchu; la paix vient amollir son cœur.... La paix est belle, mais Saül a des ennemis; Saül le dit. La harpe vibre de nouveau sous les doigts de David. Saül poursuit les ennemis! Saül triomphe! Dans l'enivrement où le jette sa propre inspiration, David

s'associe à la victoire; il mêle son nom plein d'avenir au nom presque effacé de Saül. « Qui se vante? s'écrie le vieux roi courroucé. Il n'y a dans le camp d'autre épée que la mienne! » Toute l'amertume d'une vieillesse qui se croit inutile et méprisée, toute la faiblesse de l'homme qui ne veut pas cesser d'être, se trahit par cette exclamation jalouse : « Qui se vante? » C'est le mort reprenant vie.

Nous passons des rives du Jourdain aux rives de l'Eurotas. *Agis* est une des hautes créations d'Alfieri, sinon la plus vraie. On s'incline devant ce patriotisme qui place l'homme au-dessus de la réalité humaine. Le héros des Thermopyles n'avait fait à Sparte que le sacrifice de sa vie, Agis est prêt à lui faire un sacrifice bien autrement grand, celui de son honneur dans la mémoire des hommes. Il consent à passer pour un traître ambitieux; lui-même il se dénoncera devant le peuple, il mourra chargé de l'exécration de tous, pourvu que son ennemi remette en vigueur les lois mâles et sacrées de Sparte.

Un jour Alfieri lit une tragédie à un Français; c'était *Sophonisbe*. Celui-ci ne permet à sa figure aucun mouvement. « Mais moi, dit le poète, je m'écoutais pour deux. » Le froid gagne son ame; il jette *Sophonisbe* au feu. Surpris autant qu'effrayé de cet acte inattendu, le Français s'élance pour sauver la tragédie; Alfieri, avec une expression de rage, qui a dû laisser des souvenirs, saisit les pincettes et retient le manuscrit dans la flamme jusqu'à ce qu'il le voie dévoré. A quelques mois de là il refit cette *Sophonisbe*. Selon nous, il aurait pu l'oublier, comme avaient été oubliées la *Sophonisbe* de Mairet et celle de Voltaire.

Après la *Phèdre* de Racine, il semblait impossible de puiser à des sources nouvelles pour rendre les honteux et funestes bonheurs d'une passion incestueuse. Alfieri le tenta dans *Myrrha*, œuvre étonnamment chaste, mélancolique et belle, faite pour sympathiser avec les ames les plus délicates. Byron eut un *frisson douloureux, une agonie de larmes réprimées*, en voyant représenter *Myrrha* à Bologne; il fut même contraint de sortir.

Myrrha brûle pour son père d'une flamme coupable; mais les désirs impurs ne troublent que vaguement le cœur de la vierge; ses lèvres ne disent rien de son secret. A voir sa pâleur, à entendre sa lente et plaintive parole, quelquefois ses terribles accens, on sent bien qu'elle aussi a en elle des misères humaines; le soupçon ne va pas au-delà. Cette figure est si jeune! Il y a dans tout son être un charme attendrissant de dignité élevée et triste, une pudeur de souffrance qui donne l'émotion des larmes et défend la jeune fille de l'outrage. Un effet indicible ressort de la passion profondément exaltée de Myrrha et de la tendresse ferme, calme, doucement familière, du père, objet fatal des désespoirs contenus de l'a-

mante. Si Myrrha pouvait sourire d'un sourire vrai, on serait bien dans cet intérieur domestique; la pompe des rois en est absente; il y a la simplicité heureuse et sainte de la famille. Myrrha n'accepte pas le crime, c'est avec une sérénité funeste qu'elle dit à Pérez : « Aujourd'hui je serai votre épouse, mais demain nous mettrons à la voile et nous quitterons cette rive pour toujours. » Aux tendres reproches du père et de la mère, qui voudraient la garder, elle répond : « Si vous me refusez, je serai dans ce palais victime d'une puissance inconnue et invincible. » Au moment où Myrrha va devenir l'épouse de Pérez, les chœurs font entendre des chants purs et gracieux; la puissance invincible agit sur la malheureuse enfant; tout son corps frémit. Sa nourrice le voit : « Tu trembles!.....» — « Tais-toi! tais-toi! lui dit Myrrha sévère et dévouée, je ne tremble pas.» Le chœur continue. La mère à son tour voit la torture de sa fille. Myrrha la rassure. Mais bientôt la puissance inconnue l'emporte sur la volonté sublime de la jeune fille. « Déjà toutes les furies jettent l'épouvante dans mon cœur..... » On frémit. « Suis-je épouse! » crie-t-elle. Pérez la rassure et renonce à elle.

Il a fallu tout le génie de la sensibilité pour créer les deux scènes qui suivent celles de l'hymen. Le père accable de son indignation la malheureuse enfant. « Vous avez raison, Cynire, dit-elle avec une fière amertume. Soyez inexorable; je ne désire, je ne veux rien autre chose.» Seule avec sa mère, elle souffre d'un autre genre de douleur. Comblée des tendresses de cette mère, elle la repousse avec une jalouse horreur : c'est sa rivale. « Votre vue accroît mon désespoir. Mon cœur se déchire dans vos embrassemens!... » Puis elle demande la mort à cette mère qu'elle vient d'offenser. « — Oh! dit la mère, je veux au contraire, toujours, à toute heure, veiller sur ta vie!... » Un cri d'effroi, de haine aussi, part du cœur brisé de Myrrha. « — Vous, veiller sur ma vie!.... Je serais forcée de vous voir à chaque instant du jour!... Vous seriez incessamment devant moi!... Ah! puissent mes yeux, auparavant, se couvrir d'une nuit éternelle, ou mes propres mains les arracheraient de leur orbite! » Sa fureur se tait devant l'accablement de sa mère; elle devient tout amour. Oui, Byron dut pleurer; la scène française n'a pas de création plus touchante et plus belle que Myrrha luttant, avec une sainte énergie, contre la destinée de crime et de mort qui toujours s'empare d'elle.

Quand Phèdre laisse échapper son secret déshonorant, quand elle fait rougir le front d'Hippolyte, c'est la beauté de l'homme qui a troublé les sens de la femme. Toute la frénésie de ses ardeurs coupables passe dans ses accens; son œil s'enflamme et s'égare; sa bouche aurait des baisers

dévorans. Myrrha, fidèle à sa chaste nature, ne cède qu'à l'épouvante d'un cœur méconnu, outragé. Cynire, irrité du silence qu'elle s'obstine à garder, doute de son respect et de sa tendresse : « Vous vous jouez de ma douleur; mais l'amour de votre père est à jamais perdu pour vous. » A cette malédiction, Myrrha ne se contient plus : « Depuis long-temps je meurs pour vous..... Ma mère est trop heureuse!..... il lui sera permis..... de mourir..... à vos côtés..... » Le père sait tout maintenant. Myrrha, incapable de supporter l'horreur de ce père et l'horreur qu'elle sent pour elle-même, Myrrha arrache l'épée de Cynire et s'en frappe. La mère et la nourrice accourent; de son regard mourant, l'amante exécrée suit les pas du père, qui entraîne la mère éperdue : « Elle n'est plus notre fille! » Le cœur se serre à cet abandon. Oh! Myrrha peut mourir!.....

Alfieri était en Alsace, lorsque Mme d'Albany lui écrivit qu'elle avait assisté à une représentation du *Brutus*, de Voltaire. « Des Brutus d'un Voltaire! s'écrie Alfieri, j'en ferai des Brutus; et le temps prouvera si de tels sujets ne me vont pas mieux qu'à un Français, qui, pendant soixante-dix ans signa : Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi. » Et, tout plein de cette idée, il conçut *Brutus premier* et *Brutus second*.

Brutus premier a une ressemblance frappante avec le Brutus incriminé du *gentilhomme ordinaire du roi*. Seulement le motif de la trahison des fils de Brutus est pris dans un sentiment plus élevé que l'amour d'une fille des Tarquin. L'ambassadeur d'Étrurie a su les faire trembler pour leur père, en leur persuadant que la cause des Tarquin va triompher. Il est beau d'entendre Brutus s'accuser devant ses fils : sa servitude passée, sa longue dissimulation, ses craintes même de la mort, toutes feintes qu'elles étaient, avaient instruit ses fils à la redouter pour lui... Une autre sensation l'agite : « Ah! puisque vous aviez le choix ou de trahir Rome, ou de sauver la vie de votre père, pourquoi donc oublier que pour soustraire Brutus à l'infamie, il lui suffisait d'un poignard? Il en avait un, ses fils le savaient; comment pouvaient-ils frémir pour leur père?... » La scène d'adieu n'a pas la solennité de celle de Voltaire; mais elle est d'une vérité déchirante : Brutus y est père. Ses fils mourront; mais il ne leur survivra pas d'un jour. Le dénouement laisse dans l'ame une impression profonde.

Aux premières clartés du jour, le sénat et le peuple s'assemblent dans le Forum. Collatin instruit le peuple de l'attentat de la veille contre la liberté naissante. Valérius lit les noms des coupables. Tout à coup il s'arrête : « Les derniers me font frémir d'horreur! — Dieux! qui peuvent-ils être?...... s'écrie le peuple. » Valérius ne les nomme pas. Brutus sort de sa muette immobilité, et, d'une voix calme et ferme, il dit :

« Les derniers noms inscrits sur cette liste sont ceux de Tibérius et de Titus. » Le Romain a reparu tout entier, il condamne ses fils. Au moment où les coupables vont être frappés, Brutus détourne les yeux. « Brutus est le dieu de Rome ! » s'écrie le peuple dans son terrible enthousiasme. « Je suis, répond le père, l'homme le plus malheureux qui ait jamais été !... »

Voilà le vrai Brutus. Celui de Voltaire n'est que théâtral, alors qu'il s'écrie :

> Rome est libre, il suffit ; rendons graces aux dieux !

Que dire de *Brutus second?* Après le *Jules César* de Shakspeare il ne restait qu'à admirer.

A. Dupin.

UNE

NUIT EN DILIGENCE.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DU DIABLE.

. . . .

Et le diable, s'étant posé devant le comte de Luizzi dans l'attitude d'un fashionable qui vient de dîner au Café de Paris, le lorgnon dans l'œil et un curedent à la bouche, lui répondit, après avoir longuement examiné ses ongles passés avec soin au jus de citron :

— Votre manière de juger les femmes est tout-à-fait stupide, même dans les idées de votre morale humaine. Tenez, en voici une que le ciel m'envoie tout exprès pour vous en fournir la preuve. L'aventure qui lui est arrivée est un secret entre elle et le tombeau, et personne au monde ne pourrait vous la conter, si ce n'est elle ou moi. C'est un petit drame à deux acteurs; car, humainement parlant, je ne compte pas dans la liste des personnages, quoique, à vrai dire, je me mêle toujours un peu au dénouement de ces sortes de pièces.

— Parlez, je vous écoute, répondit Luizzi.

Et le diable commença ainsi :

C'était en 1822, dans la cour des messageries de Toulouse, le 15 janvier à six heures du soir ; la nuit était close, et une foule de voyageurs attendait l'heure de partir. Le conducteur arrive armé de sa liste et d'une lanterne, et appelle Mme Buré. A ce nom, une femme s'avance et monte lestement dans le coupé d'une diligence qui partait pour Castres. Voilà qui est bien ; toutefois en montant elle laissa voir à un grand beau jeune homme qui la suivait une jambe d'une élégance parfaite ; puis elle se retourna pour recevoir un petit paquet que lui tendait le conducteur, et montra ainsi au jeune homme son visage potelé et rose, son sourire agaçant et ses dents d'une pureté admirable. C'est là que commença le malheur. D'un même geste le jeune homme ôta sa casquette de sa tête, son cigare de sa bouche, et le jeta par terre. Il demanda avec une politesse exquise à Mme Buré si on lui avait remis tout ce qui lui appartenait, et sur sa réponse affirmative il prit place à côté d'elle, et l'examina à la lueur des lanternes, comme pour s'assurer qu'on pouvait avancer en toute sécurité à une pareille conquête. En effet, la nuit était parfaitement noire, et une fois en route, il eût été impossible au beau jeune homme de juger de sa compagne de voyage. Comme c'était un officier d'artillerie très fort sur les principes de la tactique, probablement il n'eût pas fait un pas en avant s'il n'eût reconnu d'avance le terrain où il devait diriger ses batteries, et nul doute que la crainte de tomber dans une vieille femme ne l'eût sans cela rendu très circonspect. Mais il avait vu de Mme Buré qu'elle était jeune, qu'elle était jolie, et qu'elle n'avait point l'air farouche. Aussi, dès que la voiture eut dépassé le faubourg, et qu'elle roula sur la route isolée de Puilaurens, il commença à se rapprocher de sa voisine. D'abord elle n'était pas assez couverte, et il jeta par terre son beau manteau neuf pour lui envelopper les pieds ; puis il l'interrogea et ne s'aperçut point que c'était lui qui répondait aux questions de Mme Buré. En effet, ils n'avaient pas fait une lieue qu'il avait dit qu'il s'appelait Ernest de Labitte, qu'il était en garnison à Toulouse, mais qu'il comptait quitter bientôt cette ville pour aller dans le Nord. L'affaire qui l'appelait à Castres pouvait tout au plus le tenir occupé une heure, et il devait revenir à Toulouse par la voiture de retour.

Toutes ces circonstances ayant été bien constatées, Mme Buré, qui s'était d'abord montrée assez réservée, reçut les soins de l'officier avec un peu plus de négligence qu'elle n'en avait eu jusqu'alors, c'est-à-dire qu'elle les surveilla un peu moins. Le froid est un merveilleux auxiliaire en ces sortes d'affaires. Ernest de Labitte en profita assez simplement.

— Mon Dieu! madame, vous ne devez pas être habituée à voyager seule; il est impossible de se mettre en route avec plus d'imprudence. Vous n'avez rien pour vous envelopper le cou. J'ai là quelques mouchoirs de soie que mon domestique a dû mettre dans les poches de la voiture; permettez que je vous en offre un.

— En vérité, monsieur, on n'est pas plus galant.

— Vous vous trompez, madame. Je fais peu de cas de cette galanterie qui met un honnête homme aux ordres de la première femme qu'il rencontre.

— Vos manières envers moi prouvent le contraire.

— Elles vous prouvent tout au plus que, lorsque je trouve une femme aussi parfaitement gracieuse et charmante que vous l'êtes, je tâche de lui montrer que je comprends tout ce qu'elle mérite d'hommages.

— Oh! dit Mme Buré en riant, si vous n'êtes pas galant, du moins êtes-vous très flatteur.

— Flatteur! moi? Vous savez bien le contraire, madame; d'autres que moi vous ont dit, sans doute, combien vous êtes jolie; ils vous l'ont dit assez souvent pour que vous n'en puissiez douter. Je ne suis donc pas plus flatteur que galant.

Mme Buré fut assez embarrassée de l'aisance avec laquelle cet inconnu lui disait en face de si grossiers complimens, et elle ne répondit pas. Ernest attendit un moment et reprit :

— Mes paroles vous auraient-elles blessée, madame, et ma rude franchise serait-elle sortie des bornes du respect?

— Je ne puis le dire, et cependant je vous serai obligée de changer de langage.

— Madame, l'admiration pour la beauté est aussi involontaire que la beauté elle-même; et lorsqu'elle nous emporte....

— On ne sait plus ce qu'on dit, n'est-ce pas, monsieur?

— Je vous demande bien pardon; on sait parfaitement ce qu'on

dit, et, pour vous le prouver, j'ajouterai que je commence à soupçonner que vous n'êtes pas moins spirituelle que jolie.

— Ah ! répliqua Mme Buré d'un ton sec, monsieur me fait l'honneur de soupçonner cela.

— Prenez garde de vous fâcher, ou j'en douterai.

— Vous conviendrez tout au moins que je suis bien bonne de vous écouter.

— Je vous prierai de remarquer que vous ne pouvez pas faire autrement.

— De façon que vous ne m'en savez aucun gré?

— Je vous sais gré d'être là.

Il s'arrêta un moment, puis reprit d'un ton exalté :

— Je vous sais gré d'être là comme je sais gré à un beau jour de luire sur ma tête, à un air parfumé de courir autour de moi, à une nuit pure de m'enivrer de son silence; comme je sais gré à tout ce qui m'est étranger de me paraître sous un aspect heureux et céleste.

Tout le commencement de cette conversation avait été jeté d'un coin à l'autre du coupé avec l'intonation railleuse de gens qui font ou veulent faire de l'esprit; mais Ernest prononça cette dernière phrase avec un si singulier enthousiasme, qu'il déplut à Mme Buré. Un mouvement involontaire rapprocha Ernest de sa voisine; mais elle ne jugea pas à propos de laisser l'entretien s'engager sur ce terrain; et, voulant le ramener à la familiarité ironique par laquelle il avait commencé, elle répliqua sans bouger de son coin, et avec un accent de trivialité qu'elle crut nécessaire pour arrêter la poésie de M. Ernest :

— Je suis, en vérité, trop heureuse de partager votre reconnaissance avec le soleil et la lune.

La phrase ne manqua pas son effet, et Ernest se rejeta dans son coin; et, après un moment de silence, pendant lequel il se mordit les lèvres à part soi, il dit, d'un ton assez peu gracieux, à Mme Buré :

— Madame, la fumée de tabac vous déplaît-elle?

La question était si saugrenue, que Mme Buré se retourna pour regarder Ernest, quoiqu'elle ne pût pas le voir.

— Je ne crois pas, reprit-elle froidement, qu'il soit d'usage de fumer dans une voiture publique.

Ernest en fut pour sa sotte demande, et le silence recommença.

L'action avait si vivement débuté, qu'Ernest était très contrarié de la voir cesser si soudainement ; il cherchait tous les moyens possibles de renouer la conversation, et n'en découvrait aucun. J'ai été un niais, se disait-il, je me suis laissé aller à parler à cette femme avec le sentiment de bonheur que sa rencontre m'avait inspiré, car on n'est pas plus jolie ; elle m'a répondu par une plate plaisanterie, et maintenant elle joue la dignité. C'est ma faute, à moi, qui fais de la poésie à propos de tout ; si j'avais continué à la traiter cavalièrement, nous serions les meilleurs amis du monde. C'est quelque petite marchande de Castres, qui n'est si soignée de sa personne que parce qu'elle en profite. Il faut lui montrer que je ne suis pas un nigaud.

Dès qu'Ernest eut pris cette résolution, il jugea à propos de l'exécuter, et se laissant glisser doucement sur le coussin, il s'approcha de Mme Buré jusqu'à ce qu'il rencontrât ses genoux. Elle se retira assez vivement, et ne dit que cette parole :

— Oh ! monsieur !

Qu'il y avait de choses dans ces deux mots ! que l'intonation triste et digne dont ils furent prononcés renfermait de reproches pour Ernest et de chagrin pour cette femme d'être ainsi traitée ! Cependant cette simple défense montrait aussi que Mme Buré ne croyait pas en avoir besoin d'autre vis-à-vis d'un homme qui paraissait distingué. Ernest fut honteux et désolé, et reprit sa place en silence ; il eût voulu parler, et, malgré l'obscurité, il regardait Mme Buré d'un air de repentir, comme si elle eût pu le voir. En ce moment, il s'aperçut qu'elle faisait quelques légers mouvemens ; mais il n'osa lui faire de question, et se trouva trop de torts pour oser s'excuser.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent au premier relai. Tous les voyageurs des autres parties de la voiture descendirent. Mme Buré resta seule immobile ; elle paraissait dormir. Ernest n'osa pas remuer. Tout à coup le conducteur de la voiture introduisit sa lanterne par la portière pour prendre quelque chose dans une des poches, et Ernest put voir ce qui avait occasioné les mouvemens de sa voisine : elle avait doucement dégagé ses pieds du manteau qui les enveloppait, et l'avait repoussé jusqu'auprès d'Ernest. Le

mouchoir de soie qu'il lui avait offert, et dont elle avait entouré son cou, était déposé à côté d'elle; Ernest en fut cruellement surpris. Dans cette liaison d'une heure, c'était comme une rupture, c'était comme des gages de confiance rendus.

Ernest fut sur le point de s'écrier; mais Mme Buré dormait, et il n'avait pas le droit de s'excuser au prix de son sommeil. Il demeura immobile à la regarder, jusqu'à ce que la voiture partît. Dès qu'elle fut en marche, Ernest ramassa doucement son manteau, et, pli à pli, il le reposa si légèrement sur les pieds de Mme Buré, qu'elle avait bien le droit de ne pas paraître s'en apercevoir. La lune se levait à ce moment, et jetait un peu de clarté dans la voiture. Ernest se replaça aussi loin qu'il put de Mme Buré; puis, voyant le mouchoir de soie resté sur le coussin, il essaya aussi de le remettre autour du cou de la dormeuse; il n'y put parvenir; et, craignant de l'éveiller, il reprit sa place. Comme il se désespérait dans son coin d'avoir forcé cette charmante femme à souffrir du froid, il vit la main de Mme Buré qui cherchait sur le coussin. Il y posa doucement le mouchoir : elle le rencontra, le prit, et s'en enveloppa sans rien dire.

— Ah! madame, s'écria Ernest avec une véritable émotion, vous êtes un ange!

Mme Buré montra qu'elle n'avait point dormi, et achevant d'arranger tout-à-fait le manteau sur ses pieds, elle répondit avec un ton de reproche charmant :

— Mais pourquoi donc traiter comme une aventurière une femme que vous ne connaissez pas?

Ernest ne répondit pas. Trop de sentimens étranges s'agitaient en lui. Il n'osait exprimer ce qu'il éprouvait, tant cela pouvait paraître extravagant et par conséquent injurieux pour Mme Buré. Il faut remarquer que, ne se voyant ni l'un ni l'autre, l'expression des traits ne pouvait rien dire de ce qu'ils sentaient, et qu'il fallait, pour ainsi dire, tout parler. Enfin, Ernest reprit avec une sorte de gaieté en colère :

— Tenez, madame, je me disais tout-à-l'heure, à part moi, que j'étais un maladroit, et je vois que je n'ai été qu'un brutal; et maintenant, si je n'ose vous dire tout ce qui me passe par la tête, c'est de peur de vous fâcher encore.

— C'est donc bien étrange?

— Oui, vraiment.

Il s'arrêta, et reprit tout à coup :

— En vérité, je crois que je suis amoureux de vous.

Mme Buré se mit à rire aux éclats; Ernest lui répondit avec une bonhomie pleine de tendresse :

— Eh bien! j'aime mieux ça. Moquez-vous de moi; persuadez-moi que je suis ridicule, ce sera plus raisonnable. Mais tenez, là, tout-à-l'heure, quand j'ai vu mon pauvre manteau et mon pauvre mouchoir que vous aviez repoussés!.... C'est bien niais de l'avoir senti et bien niais de vous le dire; mais cela m'a fait de la peine, une peine sincère, je vous jure. J'étais humilié; mais j'étais encore plus malheureux!

Et en disant cela il y avait dans la voix d'Ernest une émotion qui voulait rire et qui n'attestait que le trouble sincère du cœur. Quant à Mme Buré, elle ne riait plus, et elle répliqua doucement :

— Vous avez le cœur bien jeune.

— Et je vous remercie de me l'avoir fait sentir. Voulez-vous que je vous raconte mes pensées d'il y a une heure et mes pensées d'à-présent?

— Mais je ne sais pas...

— Oh! vous avez trop de supériorité dans l'esprit et dans le cœur pour que ce que je puisse vous dire vous offense. D'ailleurs je n'accuserai que moi.

— Eh bien donc! que pensiez-vous il y a une heure?

— Je pensais... Vous comprenez bien que je ne le pense plus.... Je pensais que vous étiez une femme qui n'aviez de compte à rendre de votre conduite qu'à vous-même... une de ces femmes qui donnent un peu au hasard... au caprice... à l'occasion... à un moment d'imagination... qui donnent...

. . . .

— En voilà assez, dit Mme Buré, d'un ton où il y avait autant de tristesse que de mécontentemt; et c'est dans la catégorie de ces femmes que votre bonne opinion de moi m'avait placée?

— Oh! ne le croyez pas, madame. Du moment que je vous ai vue, vous m'avez séduit. A quelque titre que ce soit, j'ai désiré sur-le-champ vous laisser un bon souvenir de l'homme que vous avez

rencontré par hasard sur la route de Castres. Je dirai même que ce premier sentiment était presque indépendant de votre beauté et de votre jeunesse. Vous auriez eu soixante ans que je vous aurais entourée de soins comme ma mère ; mais il s'est trouvé que vous étiez si jolie, que j'ai combattu cette première impression; je vous ai descendue de cet autel improvisé, et j'ai espéré que vous étiez moins parfaite que vous ne paraissiez pour oser tenter de vous plaire. Je l'ai essayé, mais votre charme m'a de nouveau dominé malgré moi, et si vous étiez juste, vous vous rappelleriez qu'au moment où vous avez prétendu que je vous comparais au soleil et à la lune, je vous disais du fond du cœur que votre présence m'avait souri comme un beau jour, comme une belle nuit ! Que sais-je, je parlais avec mon cœur, vous m'avez répondu avec votre esprit, j'ai été blessé; je me suis senti furieux contre moi de m'être laissé prendre à votre grace, et je viens de vous punir par une grossièreté de la folie de mon cœur. Voyez comme je suis franc, je vous fais un aveu bien sincère; il l'est assez pour vous montrer que j'ai besoin de votre pardon.

Ernest se tut, et Mme Buré ne répondit pas. Elle craignait sa propre voix. Il lui eût fallu plus d'art qu'elle n'en avait pour répondre naturellement. Cependant elle ne pouvait garder le silence, et pour lui donner le temps de se remettre, elle offrit encore à Ernest l'occasion de parler longuement.

— Vous m'avez dit vos pensées de tout-à-l'heure? mais vous ne m'avez pas dit vos pensées d'à-présent.

— Oh ! celles-ci sont encore plus folles et plus coupables peut-être, mais tout ce que je vous dirai ne peut vous offenser, je le répète; c'est la confidence d'un de ces rêves d'un moment qu'on bâtit dans sa tête et qui ne s'excusent que parce qu'ils s'évanouissent au jour, et dans quelques heures le mien sera fini.

— Voyons ce rêve.

— Imaginez-vous donc que, lorsque j'ai découvert que j'avais été si peu convenable envers vous, je n'ai pas perdu tout espoir ou plutôt tout désir.

— Comment, vous croyez encore?....

— Laissez-moi vous expliquer ce que c'est que ma tête et mon cœur. Dire que j'ai espéré, ce n'est point vrai ; mais dire que je n'aie

pas désiré une chose impossible, ce n'est pas vrai non plus. Et cette chose impossible, c'est que je vous ai souhaité quelque folle idée ou quelque enthousiasme plus fort que vous, et qui vous donnât à moi. Peut-être ne me comprenez-vous pas? et tout ce que j'ai senti a été si fou, que je ne sais vraiment si c'est intelligible. Cette femme qui est près de moi, me disais-je, elle doit aimer quelque chose, elle a une passion ou un goût exclusif. Si elle aimait la poésie ; si elle était de ces femmes qui jettent leur cœur à un art de peur de le perdre dans l'amour ; si ce magnifique et saint langage de la poésie avait quelquefois endormi ses douleurs ou relevé ses espérances ; qu'il serait doux de pouvoir lui dire tout d'un coup : Je m'appelle Byron ou Lamartine ; de me trouver en intimité depuis long-temps avec sa pensée; de lui inspirer, dans une heure d'oubli, l'idée d'être un moment à celui qu'elle a rêvé. Si elle était musicienne, me disais-je, je voudrais être Rossini ou Weber; si elle était peintre, quel bonheur si je m'appelais Vernet ou Girodet! enfin, que vous dirai-je? j'ai bâti entre vous et moi les contes les plus extravagans pour penser que si j'avais été un homme supérieur, je ne vous aurais pas rencontrée pour vous quitter et vous dire adieu comme à tout le monde; tenez, madame, je crois que je deviens fou; mais j'ai pensé que si vous étiez dévote, j'aurais voulu être un ange.

— Oui, véritablement, vous êtes bien fou, et tous vos rêves auraient été bien inutiles ; car eussiez-vous été Weber ou Byron ou tout autre, vous n'eussiez pas trouvé en moi de passion ou de goût exclusif pour vous comprendre. Je ne suis qu'une pauvre femme bien simple et qui ai pris de bonne heure mon parti d'être heureuse de ma médiocrité. Vous le voyez, tous vos beaux rêves sont comme toutes vos mauvaises suppositions, ils s'adressent mal.

— Vous avez raison, madame, et pourtant vous n'êtes pas une femme ordinaire. Je ne sais, mais il y a autour de vous une atmosphère de charme trop fine, trop subtile peut-être pour les gens qui vous entourent, mais qui m'a saisi au cœur. On vous ignore, et peut-être vous, ignorez-vous vous-même.... Avez-vous jamais aimé?

— Oh! non.

Cette réponse s'échappa du cœur de M[me] Buré, soudainement, sans réflexion et avec un tel accent d'effroi, qu'on voyait que cette

femme avait toujours eu peur de son cœur, et l'avait gardé tout entier, ne pouvant pas le donner à un amour avoué, et craignant de le donner à un amour coupable. Ce mot voulait dire : Je n'ai pas aimé, je m'en suis bien gardée. J'aurais trop aimé.

Ernest le comprit ainsi.

— Ah! vous n'avez jamais aimé, s'écria-t-il. Ah! tant mieux. Vous m'aimerez, moi.

— Ceci est plus que de la folie.

— Oh! vous m'aimerez, vous dis-je. Je suis jeune, je suis riche, je suis libre; ma carrière n'est pour moi qu'une occupation sans avenir, je puis la quitter comme je l'ai prise: tout ce que j'ai donné d'activité à des études fastidieuses, à des plaisirs plus fastidieux que ces études; tout ce que j'ai d'avidité dans le cœur pour la vie aventureuse, je le mettrai à vous chercher, à vous poursuivre, à vous adorer. Ne voyez-vous donc pas, madame, que je vais changer ma vie insipide d'exercice, de mathématiques, de revues et de café, contre un beau roman chevaleresque, le seul roman chevaleresque de notre siècle? Dans ce coupé de diligence, vous êtes la dame châtelaine inconnue qu'un pauvre chevalier errant rencontre, par hasard, dans une forêt, et à laquelle il se voue corps et ame. Dans quelques heures vous allez m'échapper, et je ne saurai où vous trouver. Je vous laisserai fuir, soyez-en sûre; et puis je m'orienterai et j'irai devant moi quêtant votre trace, non plus sur les pas de votre haquenée imprimés sur la route, mais au parfum de distinction et de bonheur que vous aurez laissé sur votre passage. Je ne sonnerai pas du cor à la herse de tous les castels, mais je frapperai à la porte de tous les salons; je ne vous chercherai pas dans quelque beau tournoi, mais je vous attendrai dans toutes les élégantes réunions; je ne demanderai pas votre belle présence à la fenêtre en ogive de quelque haute tourelle, mais il y aura un balcon chargé de fleurs, une fenêtre doublée de mousseline, derrière laquelle je vous verrai un jour après avoir long-temps cherché; et alors il faudra arriver à vous. Vous avez un père, un mari, un frère, qui vous défendront, qu'il faudra tourner, miner, emporter: herses, tourelles et machicoulis qui me séparerez de mon héroïne, vous tomberez devant moi, et j'arriverai alors à ses pieds pour lui dire : C'est moi, je vous aime, je

vous aime comme un fou, prenez ma vie et donnez-moi votre main à baiser.

— Que de folies! que de belles imaginations!

— Oh! ces folies, je les ferai; ces imaginations, je les mettrai à exécution.

— Laissons cela. Ne pouvez-vous parler raisonnablement?

— Peut-être n'est-ce pas raisonnablement que je parle; mais, à coup sûr, je parle sérieusement.

— Vous ne prétendez pas me le persuader?

— Aujourd'hui? non. Mais bientôt, mais quand je vous aurai retrouvée, quand vous me reverrez à votre horizon aller sans cesse autour de vous, comme le satellite esclave d'un si bel astre, alors vous reconnaîtrez que j'ai dit vrai.

— Mais, monsieur, si j'étais assez folle pour vous croire, savez-vous que je pourrais trouver vos projets plus qu'extravagans.

— Encore aujourd'hui vous avez raison. Mais alors, en voyant que je le fais, vous vous diriez que je ne pouvais faire autrement, et que la passion m'a emporté.

— En vérité, monsieur, nous voilà dans un monde qui m'est tout-à-fait inconnu. Il faudrait donc que, parce que j'ai eu le malheur de vous rencontrer, je fusse condamnée à voir ma vie persécutée par vous? Et pour parler sérieusement, et à votre exemple, de quel droit, pour donner à votre vie un intérêt chevaleresque, pour procurer à l'oisiveté de votre opulence l'intérêt d'un roman, de quel droit serais-je troublée, moi, dans ma vie, dans mes habitudes, dans mes devoirs? De quel droit serais-je insultée dans ma réputation? car on ne supposerait pas qu'un homme à qui l'on n'a rien fait espérer, fît tant d'efforts pour la seule nécessité de se créer un passe-temps qui lui manque. Vous comprenez donc bien que, si je vous écoute, c'est parce qu'il me semble que vous me lisez tout haut un roman que j'entends les yeux fermés.

— Pensez-vous que je le laisserai sans dénouement?

— J'y compte bien.

— Sur mon honneur, madame, vous avez tort : il en aura un tôt ou tard.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria Mme Buré en ouvrant une glace, et en appelant le postillon.

— Que faitez-vous, madame?

— Je veux quitter ce coupé, monsieur. Il y a, je crois, dans l'intérieur de cette voiture une place vide entre un portefaix et une poissarde; j'y serais plus convenablement qu'ici.

— Vous pouvez descendre si vous le voulez, mais mon parti est pris, et je vous le jure encore sur l'honneur : je vous retrouverai tôt ou tard.

Mme Buré referma la glace, et affectant un air d'aisance que le son de sa voix démentait, elle reprit :

— En vérité, je deviens aussi folle que vous. Je vous crois... Je m'alarme... Vous me faites peur... J'oublie que nous plaisantons... Allons, monsieur, achevez votre conte de fée; il est fort amusant.

— Oh! ne raillez pas, madame, je vous aime déjà assez pour supporter vos injures et vos moqueries. Ne voyez-vous pas que vous n'avez que cette nuit pour douter de moi, et que j'ai tout l'avenir pour vous forcer à reconnaître cet amour?

— Encore, monsieur?

— Toujours, madame, toujours et partout vous me rencontrerez, ce seront les mêmes sentimens et le même langage.

— Eh bien! monsieur, ajouta Mme Buré d'un ton grave, je veux vous parler sérieusement aussi... quoique j'en aie honte. A supposer que vous disiez vrai, à supposer que vous m'aimiez, ou plutôt que vous soyez assez désœuvré pour faire tout ce dont vous parlez, pensez-vous que je ne saurais m'en défendre? J'ai un mari, monsieur, qui est un homme d'honneur; j'ai un frère qui est un ancien soldat de l'empire; il y aurait peut-être imprudence à les forcer à se placer entre vous et moi.

— Oh! madame, demandez appui à vous-même, et ne m'opposez pas un obstacle qui, à mon âge, avec l'état dont je suis, ne pourrait être qu'une raison pour moi de persévérer. Menacer un amant d'un mari, un officier de la restauration d'un soldat de l'empire, c'est appeler la lutte et le duel; ce serait me forcer à faire ce que j'ai avancé.

Ernest prononça cette parole d'un ton de vérité si modeste, que Mme Buré comprit qu'il n'y avait point chez lui de fanfaronnade, et qu'elle répondit :

— Ce n'est pas une menace, monsieur, je n'en ai pas voulu faire.

Vous me réduisez à me défendre, je le fais comme je peux; je ne doute pas que vous ne soyez plein de courage et d'honneur, et que vous ne sachiez exposer votre vie pour un mot; mais un si frivole amour que le vôtre n'en vaut pas la peine.

— Il en vaut plus la peine qu'un mot assurément.

— Vous êtes habile et répondez à tout. Eh bien! monsieur, j'ai une question à vous faire; me jurez-vous d'y répondre sincèrement?

— Sur l'honneur, je vous le jure.

— Si je vous disais qui je suis, si je vous montrais qu'une folie de jeune homme peut compromettre à tout jamais une femme honorée, que votre apparition dans notre petite ville serait un évènement, que vos poursuites seraient un scandale où je succomberais assurément sous la calomnie et le ridicule, ne renonceriez-vous pas à vos projets?

— . . . . Non...

— Non?

— Non. Madame, en sortant de cette voiture, vous emporterez ma vie.... J'ai droit à la vôtre, c'est la loi fatale de l'amour; je souffrirai par vous; vous souffrirez par moi.... Nous serons unis dans la douleur.... La douleur est un lien aussi saint que le bonheur. Je vous imposerai celui-là.

Mme Buré tressaillit, tant la voix d'Ernest avait de résolution inébranlable; elle se sentit comme prise d'un vertige en pensant à ce qu'elle entendait; elle mesura d'un coup d'œil tout l'avenir d'inquiétudes, de douleurs, que la folie de cet homme allait lui créer, et arrivée ainsi à un désespoir réel, elle s'écria:

— Mais comment puis-je me sauver de vous, monsieur?

L'accent qu'elle mit dans cette question était si vrai et si profond, qu'Ernest en fut ému, mais ce ne fut que le trouble d'un instant.

— En vérité, lui dit-il, je ne puis vous expliquer le désir insensé qui m'a pris le cœur quand je vous ai vue; mais ce désir est si implacable, qu'il est impossible qu'entre nous il n'y ait pas une prédestination. Vous devez être à moi.

— Monsieur!.....

— A moi, parce que je vouerai ma vie à vous obtenir, ou parce

que ici vous vous affranchirez à tout jamais de mes éternelles poursuites.

— Je n'ose vous comprendre.

— Écoutez, madame, écoutez. De tous les souvenirs de la jeunesse qui, lorsque nous devenons solitaires et froids dans notre existence, nous jettent de si doux sourires et de si brûlantes chaleurs du passé; de tous ces heureux enfans de notre bel âge qui dressent leur têtes blondes près de nos cheveux blancs, et qui appuient leurs mains tièdes sur les glaces de notre cœur, de tous ces souvenirs, les souvenirs les plus vivans et les plus enivrans ne sont pas ceux qui, mêlés de joie et de peine, nous ont demandé des années entières pour ne laisser qu'un mot après eux. Les plus puissans sont ces momens de bonheur inoui qui éclatent dans la vie comme un incendie, qui l'éclairent et la brûlent durant quelques heures, et qui, lorsqu'ils sont éteints se représentent à nous affranchis de tous soins endurés pour les obtenir, libres de tout désespoir de les avoir perdus. Or, ne vous est-il pas arrivé durant une chaude journée ou durant une nuit silencieuse, seule à l'abri d'une forêt ou assise sur le bord d'un lac, d'entendre passer au loin la mystérieuse harmonie des cors dans le bois? Ce sauvage concert dont les acteurs vous sont restés inconnus, ces voix qui n'ont duré qu'un moment, ne vous ont-ils point plongée dans une extase plus profonde que toutes celles que vous ont données les musiques les plus parfaites dans ces salons illuminés de bougies ou dans une salle comblée de spectateurs? ne vous en êtes-vous jamais souvenue comme d'un bonheur complet demeuré entre le mystère et vous? Eh bien! si cela vous est arrivé, comprenez-moi maintenant. Je vous aime; je vous aime assez pour vous poursuivre implacablement de mon amour; je vous aime assez pour échanger la passion longue et obstinée que mon cœur vous a vouée, contre une heure, un moment, un éclair de bonheur : ou vous serez pour moi la fortune qu'on poursuit sans relâche jusqu'à ce qu'on l'ait atteinte, ou vous serez le trésor oublié que j'aurai rencontré par hasard sur une route où je ne repasserai plus.

Ernest s'arrêta, Mme Buré ne répondit point.

— Vous vous taisez, vous vous taisez...

— Eh! que voulez-vous que je vous réponde, monsieur? Je vous

laisse parler, je n'ai pas autre chose à faire ; vos discours que j'ai traités de folie sont devenus une insulte directe et une menace odieuse.

— Oh ! ne croyez pas....

— Que voulez-vous donc que je ne croie pas ? Vous trouvez une femme, et il vous prend fantaisie de désirer cette femme ; et parce qu'elle n'est pas ce que vous vous êtes imaginé, parce vous croyez deviner qu'elle a quelque considération à ménager, vous la menacez dans cette considération et vous lui dites : Parce que vous êtes une femme qu'on peut perdre, donnez-vous à moi comme une femme perdue. Oh ! c'est odieux et méprisable.

Ernest se tut à son tour et reprit un moment après :

— Vous avez raison, madame, vous devez me trouver bien coupable, et il me faudra de longs jours d'épreuves, de longues années de persévérance, pour obtenir de vous cette estime qu'on donne malgré soi à toute passion sincère. Eh bien ! soit, madame, le temps, le temps est à moi. Il me justifiera. Il faut qu'il me justifie.

Il se fit un nouveau silence et ce fut Mme Buré qui le rompit.

— Vous n'avez pas besoin de justification dit-elle assez froidement : promettez-moi de renoncer à vos projets, et je vous pardonnerai. Je ne peux vous en vouloir, vous ne me connaissez pas.

— Mais vous me connaissez, madame, et je vous ai assez offensée pour que ce pardon que vous m'offrez ne soit qu'un moyen de vous défaire d'un misérable...

— Oh ! quel mot...

— Pourrez-vous me juger autrement après ce que je vous ai dit ? et puis-je vous laisser cette opinion de moi ?

— Mais mon opinion n'a pas la gravité que vous lui supposez. Voyons, monsieur, vous m'avez dit que j'étais belle, spirituelle ; eh bien ! j'accepte vos éloges ; je vous ai assez plu un moment pour vous faire perdre la raison, et je ne vous en veux pas. Redevenez ce que vous étiez d'abord, un homme poli et indifférent, et nous nous quitterons bons amis, je vous le jure.

— Je vous crois, mais je n'accepte pas le marché.

— Oh ! pourquoi ?

— Ne me faites pas vous le dire. Je recommencerais à vous insulter peut-être. Mais si demain, dans quelques jours, plus tard,

vous me trouviez sur vos pas partout où vous serez, ne vous en étonnez pas.

— Quoi! monsieur, vous ne renoncez pas....

— Non, madame, non. Mais où vivez-vous donc, je vous prie? Quels hommes vous entourent qu'il n'y en ait pas un qui vous ait fait comprendre tout ce que vous pouvez jeter de folie dans la tête et dans le cœur d'un homme? Vous croyez peut-être que je joue une comédie; tenez, mettez votre main sur ma tête et sur mon cœur : ma tête brûle et mon cœur bat avec violence.

Il avait saisi la main de Mme Buré, et elle sentait le tremblement convulsif qui agitait Ernest.

Elle lui arracha sa main et se prit à trembler aussi, mais d'un effroi insurmontable.

— Vous avez peur, lui dit-il; oh! calmez-vous. Je puis contenir ma tête sans qu'elle éclate, mon cœur sans qu'il se brise, car j'ai une espérance. Je vous reverrai.

— Mais, monsieur, s'écria Mme Buré d'une voix si suppliante, qu'on sentait qu'elle croyait à la sincérité des paroles de cet homme, mais si je vous priais, moi, de ne pas le tenter, si je vous le demandais, au nom même de cette folie que je vous ai inspirée?

— C'est de l'amour, madame?

— Eh bien! soit; au nom de cet amour, ne me l'accorderiez-vous pas?

— Non, madame, non.

— Mais ce serait me perdre, je vous l'ai dit, monsieur.

Elle s'arrêta et reprit d'une voix tremblante et entrecoupée.

—Voyons, soyez généreux... Je vous crois, vous m'aimez, une fatalité inexplicable vous a inspiré cette folle passion, mais faut-il que moi je la subisse, ou que je devienne aussi insensée que vous pour m'y soustraire?

— Ah! madame, s'écria Ernest, en se rapprochant de Mme Buré.

— Allons, calmez-vous, réfléchissez. Que penseriez-vous demain de la femme qui s'oublierait à ce point?

— Demain, madame, ce sera un rêve fini, sinon oublié; demain il y aura entre vous et moi un abîme infranchissable.

— Folie. Et qui me l'assurera?

— Ma parole que je vous engage et ma vie dont vous pouvez disposer si je manque à ma parole.

— Écoutez, Ernest; tout ce que je viens d'entendre est si nouveau et si étrange, que ma tête se perd et que je ne sais plus ni ce que je dis ni ce que je fais: ah! jurez-le-moi, n'est-ce pas que jamais vous ne tenterez de me revoir? il y va de mon repos, de ma vie, de mon bonheur; Ernest, jurez-le-moi.

— Oui, je vous le jure, jamais, jamais....

— O mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi.

Malheureusement, reprit le diable, ce n'est pas Dieu qui était en tiers dans le coupé de la diligence, et je n'eus pas pitié de cette pauvre femme.

— Et que fit Ernest quand la diligence fut arrivée à Castres? dit le baron de Luizzi.

— Il tint parole une heure, il laissa partir Mme Buré sans la suivre, sans s'informer d'elle.

— Et plus tard...?

— Plus tard, il savait que Mme Buré était la femme d'un maître de forges des environs de Quillan; il apprit que le gouvernement avait commandé une fourniture assez considérable dans cette forge, et se fit nommer par le ministre pour en surveiller la confection. Chemin faisant, il apprit encore que la famille dans laquelle il allait s'introduire était nombreuse, qu'on la citait comme un modèle de ces mœurs patriarcales qui se rencontrent encore loin du monde dans quelques demeures inconnues. Il sut que le père et le mari de Mme Buré étaient deux de ces sévères protestans du midi qui ont gardé leur foi austère dans l'honneur de la famille. On lui parla même de malheurs étranges arrivés dans cette maison et de la disparition d'une sœur de Mme Buré, jeune fille trompée, qu'on n'avait osé blâmer, tant on l'avait vue malheureuse, jusqu'au jour où on ne l'avait plus vue.

Si Ernest eût appris que la femme qu'il avait épouvantée de folles menaces n'était qu'une aventurière qui ne s'était pas plus compromise avec lui qu'avec un autre, certes il n'eût point sollicité du gouvernement d'aller à la forge dont elle était la maîtresse. Mais c'était une femme à perdre complètement, à qui il n'avait pas suffisamment à son gré appris l'oubli constant de ses devoirs, et il ne

voulut pas laisser sa victoire inachevée. Cet orgueil de séducteur se trouva secouru encore par sa vanité de jeune officier : un frère et un mari terribles; mais c'eût été lâcheté que de renoncer à poursuivre la sœur et la femme de ces deux héros ; il y allait de l'honneur d'Ernest, il y allait de son bonheur. Je puis vous assurer qu'il se le persuada. Il se crut assez amoureux pour se pardonner à lui-même son manque de foi, et il compta que Mme Buré aurait la même indulgence pour un amour assez vrai pour être devenu infidèle à l'honneur.

Heureusement pour Mme Buré, la nouvelle de la nomination de M. de Labitte arriva avant lui à la forge, de manière que, lorsqu'il se présenta, elle put le recevoir avec une tranquillité si bien jouée, avec une aisance si polie, qu'Ernest eut le droit de penser qu'il aurait eu grand tort de ne pas manquer à sa parole. Ernest logeait à Quillan, mais Mme Buré l'invita à diner. Le jeune officier se trouva tout de suite en présence de cette sainte et nombreuse famille, où il venait porter le désordre. De vieux parens à cheveux blancs, bons et sereins, ayant derrière eux tout un passé d'honneur ; des hommes faits, sérieux et confians ; de jeunes filles candides et discrètes; des enfans timides et respectueux ; et au milieu d'eux tous, comme le centre par où se touchaient toutes ces affections, Mme Buré, bonne et noble, belle et calme.

Quoiqu'elle n'eût pas l'air de vouloir faire de ce tableau respectable une leçon pour Ernest, celui-ci n'en fut pas moins touché, et la pensée de repartir immédiatement lui vint au cœur. Mais l'esprit discuta cette pensée, et l'eut bientôt convaincue de niaiserie. Ernest fit même tourner toute cette sainteté de famille au profit d'un amour coupable et bien caché à l'ombre de cette pureté générale : l'intrigue en devenait plus piquante.

Le soir venu, les occupations des hommes et les habitudes de retraite des jeunes filles laissèrent Ernest seul avec Mme Buré.

— Hortense, lui dit-il, ai-je obtenu ma grâce ?

— En doutez-vous ? répondit-elle ; cependant il est quelques précautions qu'il faut que je prenne pour mon repos. Cette nuit, trouvez-vous à l'extrémité d'un petit chemin qui aboutit à un pavillon situé dans un angle de notre parc ; j'y serai, et vous ouvrirai la porte. Maintenant, retirez-vous ; et, sous prétexte de vous

épargner une partie de la route, je vais vous montrer le pavillon et le chemin qui y conduit.

Son bonheur parut si facile à Ernest, qu'il se repentit presque d'avoir tant fait pour y trouver si peu d'obstacles. Cependant il promit d'être au rendez-vous. A minuit, il frappait doucement à la petite porte du pavillon. Une femme ouvrit une fenêtre et demanda :

— Est-ce vous, Ernest?

— C'est moi.

— Il faudrait escalader cette fenêtre, car je n'ai pu retrouver la clé de la porte.

La fenêtre n'était qu'à cinq ou six pieds du sol, et Ernest en saisit le bord avec facilité. Mais au moment où il s'enlevait à force de poignets pour achever de la gravir, il sentit comme un anneau de fer glacé s'appuyer sur son front, et il entendit ces seules paroles :

— Vous êtes un infâme, et vous avez manqué à votre parole.

Le coup de pistolet partit, et Ernest tomba mort au pied du pavillon.

Dans ce pays de forêts, tout habité par des braconniers, un coup de feu dans la nuit n'étonnait personne. Les ouvriers qui surveillaient les fourneaux écoutèrent, et l'un d'eux s'écria :

— Nous pourrons peut-être bien en manger demain.

— De quoi? dit M. Buré, qui faisait sa dernière tournée.

— Ma foi, du lièvre ou du sanglier que sans doute un de nos camarades vient d'abattre dans la forêt.

— Prenez garde, on finira par vous y prendre, et cette fois je ne paierai pas l'amende.

M. Buré acheva l'inspection de ses ateliers et retourna dans sa maison, où il retrouva sa femme couchée et dormant, ou feignant de dormir d'un profond sommeil. On ne découvrit point les assassins, et la famille de M[me] Buré a grandi sous ses yeux sans que rien ait jamais troublé les saintes affections qui unissaient la sœur au frère, la femme au mari, et la mère à ses enfans.

Le diable s'arrêta et dit au baron de Luizzi :

— Et maintenant qu'en pensez-vous?

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

VOYAGES.

SUBIACO.

Le voyageur qui désire connaître l'Italie, l'Italie primitive, ses traditions, ses croyances, doit se décider à quitter les routes battues par la foule des coureurs, abandonner l'antiquité et les musées, oublier le fastidieux itinéraire. Il faut aller en enfant perdu explorer les lieux solitaires, au milieu des montagnes point ou peu parcourues, dans les Alpes, les Apennins, dans les Abruzzes, en Calabre, à travers les marais de la *mal-aria.* Vous trouverez alors des peuples inconnus que l'étranger n'a jamais visités, des habitudes que n'a point encore usées la civilisation moderne, et dont l'homme du nord ne se doute pas. L'observateur y verra le passé, le présent et l'avenir de l'Italie; c'est là qu'est la vieille Italie, l'Italie primitive avec ses vices et ses qualités. A toutes les époques de l'histoire de l'humanité, les peuples des montagnes ont été les gardiens des souvenirs nationaux; mais en Italie, plus que chez toute autre nation, les anciennes mœurs et les vieilles croyances ont reculé devant la civilisation pour se réfugier sur les sommets de la chaîne de montagnes qui traverse cette péninsule du nord au midi.

Avant la révolution, les capitales des divers états avaient été envahies par les conquêtes philosophiques du XVIII[e] siècle, dont les classes nobles et moyennes subirent plus ou moins l'influence. La conquête de Napoléon a achevé de dénationaliser l'Italie, elle n'a plus rien conservé de caractéristique; c'est l'Italie avec les idées françaises. Rome et les provinces sont restées moins long-temps sous la domination du grand homme; mais, depuis dix-huit ans, l'envahissement des voyageurs a fait de la capitale du monde chrétien une ville du nord.

Les peuples des états de l'église, des montagnes aux environs de Rome, furent donc le moins francisés, j'oserai dire le moins européanisés. Un gouvernement régulier dura à peine quatre ans au milieu de l'hostilité universelle des habitans contre un pouvoir qui contrariait leurs habitudes et leurs affections; depuis lors jusqu'à présent peu de voyageurs ont parcouru ces mêmes localités; à peine quelques peintres commencent-ils à y pénétrer. Les montagnes, sur les frontières de l'état romain et du royaume de Naples, sont encore habitées par les populations les plus nationales de l'Italie. C'est là qu'il faut étudier ce peuple intéressant.

Pour aller à Subiaco, on traverse cette campagne de Rome, toujours aussi triste que belle, en prenant la route de Tivoli où l'on s'arrête peu, car on ne trouve d'italien à Tivoli que la beauté des femmes. Enfin, après deux jours de marche, on arrive dans la jolie et riante vallée de Subiaco, arrosée par les rapides eaux de l'Anio qui prend à Tivoli le nom de Teverone. La nature qui l'entoure a un aspect gai et varié; rien n'est plus gracieux, plus séduisant, que la vue de ces montagnes animées par l'agriculture méridionale, et cultivées presque jusqu'au sommet.

Subiaco ne s'aperçoit que lorsqu'on en est très près; sa situation est extraordinaire et fort pittoresque; la ville est placée autour d'une montagne à pic, et un vieux château, séjour du vicaire papal (actuellement le cardinal Galeffi), surgit au sommet du cône; elle compte cinq à six mille habitans, agriculteurs, commerçans, et quelques nobles qui vivent fort retirés. La ville est jolie et assez bien bâtie; elle fut fort embellie par Pie VI, qui y résida comme vicaire, et auquel on a élevé un arc triomphal à l'entrée, du côté de Tivoli. On remarque quelque trace d'industrie, des pape-

teries et une forge. En avançant dans la vallée, à une demi-lieue de Subiaco, sur la crête de la montagne, l'on rencontre le couvent de Sainte-Scolastique, fondé par saint Benoît, au commencement du VIe siècle, sous le nom de Saint-Cosme et Saint-Damien, et consacré depuis à sa sœur Scolastique après sa canonisation. Les pères bénédictins qui l'habitent maintenant sont peu nombreux, il n'en reste que douze; ce couvent est vaste et beau, dans une position admirable, dominant toute la vallée. On retrouve dans les divers édifices dont il se compose l'architecture de différentes époques, depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours. Une cour gothique, entourée de colonnes en marbre blanc, attire l'attention; sur les colonnes du cloître de la première cour sont peints les portraits des rois qui ont honoré le couvent de leur présence, ainsi que ceux des papes et empereurs qui l'ont comblé de leurs bienfaits. Il reste encore au monastère 80,000 livres de rente. La bibliothèque est curieuse et assez nombreuse, mais les moines sont peu instruits, quoique bénédictins. J'en ai connu un, parfait petit-maître, très soigné, tout-à-fait homme du monde, et ne pensant à rien moins qu'à son cloître. Il possédait les meilleurs ouvrages de philosophie et de littérature française.

Plus loin, toujours en gravissant les flancs du rocher, on traverse un joli bois de chênes verts, végétation isolée, qui contraste avec l'aridité de tout ce qui l'entoure. Enfin on parvient au couvent de Saint-Benoît et de la Grotte sacrée (*sacro speco*), fondé également par saint Benoît qui passa sous ce rocher plusieurs années, et consacré d'abord à saint Silvestre. Tout un côté du couvent tient au rocher, et paraît y être appuyé comme un nid d'hirondelle. Sa construction est bizarre et appartient à plusieurs époques; une partie des murs extérieurs était couverte de fresques fort belles. L'intérieur du couvent est assez vaste : on traverse plusieurs salles renfermant des fresques et des tableaux précieux. Le réfectoire était aussi peint à fresque. Mais les moines, trouvant que c'était trop sombre, ont fait tout blanchir; il ne reste que les petits côtés de la salle qui sont encore intacts et font l'admiration des artistes. Les chapelles sont échelonnées au centre du couvent, au-dessus et au-dessous de la grotte de Saint-Benoît; il y en a neuf placées à trois étages, elles sont couvertes de fresques faites aux XIVe et XVe siècles, et que l'on ne peut regarder sans émotion. La date et le nom des peintres

y sont inscrits: ils étaient Grecs, comme beaucoup d'artistes, à cette époque, en Italie. Les fresques sont d'un coloris, d'une fraîcheur et d'un brillant inconcevables; mais quelques-unes ont été refaites et gâtées. La grotte où s'était retiré Benoît est ornée d'un autel et de sa statue par le Bernin. Rien ne fait éprouver une plus vive impression que cet admirable enchaînement de chapelles successives, à peine éclairées, où la simplicité s'unit à la grandeur. La sacristie est ornée de quelques tableaux curieux et de reliques, entre autres d'un bâton de la hauteur de saint Benoît; il avait environ sept pieds (1). Le couvent n'est habité dans ce moment que par les pères bénédictins; en tout vingt personnes, pères et serviteurs : il a quatre mille livres de rentes. Un duc de....., Napolitain, après une carrière politique assez brillante, s'y est retiré pour se mettre à l'abri de ses créanciers; un séculier ne peut y être admis pour y demeurer, qu'avec la permission du pape.

Le Sacro-Speco est un lieu de pélerinage très vénéré par les populations de ces montagnes : si on y arrive, comme je l'ai fait, un dimanche, on sera témoin de la bonne foi superstitieuse de ces braves gens. Quoique ce ne fût pas un jour de fête, plusieurs centaines d'hommes et de femmes s'étaient rendus au couvent dès le matin; et la foule ne diminue pas jusqu'au soir, beaucoup y viennent de dix ou douze lieues; ils portent avec eux les vivres nécessaires, et un grand nombre y passent la nuit. Les moines leur permettent de s'étendre dans plusieurs vestibules qui précèdent l'église. Ordinairement ils descendent dans la chapelle la plus basse, qui ne communique avec les autres que par de longues rampes d'escalier, et remontent à genoux jusqu'à l'autel le plus élevé. Priant continuellement avec la plus grande ferveur, sans même supposer que cela puisse paraître extraordinaire aux curieux qui visitent ces saints lieux par tout autre motif, la candeur et la bonne foi étaient peintes sur leurs physionomies simples. On voyait chez eux le

(1) Au pied de la grotte, on montre un rosier qui était jadis une ronce, mais qui se changea en rosier, après que saint Benoît se fut jeté dessus pour chasser une mauvaise pensée. Sans vouloir nier la tradition, il paraît que le saint apporta dans cette vallée l'art de greffer; une fresque sur le mur extérieur le représente greffant un rosier.

sentiment de l'espérance et de la résignation; car une partie de ces pieuses pratiques leur est imposée pour le rachat de leurs fautes. Nous passions au milieu d'eux sans avoir l'air de les troubler, sans qu'ils fissent attention à notre indifférence sceptique; car, malgré son ignorance, le paysan italien est superstitieux sans fanatisme. Jamais spectacle ne m'a fait autant d'impression que la vue de tous ces pauvres cultivateurs agenouillés, agissant sans intérêt et sans hypocrisie. Toutes les femmes avaient la tête couverte de leurs voiles blancs, placés carrément et négligemment; et cet ensemble, à la lueur des lampes, produisait les effets les plus pittoresques. Les réunions du dimanche sont consacrées ordinairement à la confession. Les moines passent alors le jour et la nuit au tribunal de la pénitence, ne donnant à leurs ouailles que l'abri nécessaire pour être à couvert, sans aucun secours matériel.

Ces populations n'ont aucunement subi l'influence de la France, ni des révolutions qui ont tourmenté l'Europe depuis quarante ans; elles ont résisté de tous leurs efforts aux armées qui pénétraient au milieu d'elles. Plusieurs petites villes n'ont pu être prises, et n'ont cédé qu'avec la totalité du pays. Cet amour pour le saint père s'est un peu refroidi depuis quelques années, par suite du désordre effrayant qui existe dans le gouvernement papal, et qui commence à se faire sentir dans les classes laborieuses par l'augmentation continuelle des impôts, sans aucune amélioration administrative. Mais ce vieil attachement tient encore à de profondes racines, et une révolution philosophique rencontrerait d'insurmontables obstacles.

Les habitans de ces montagnes réunissent les traits caractéristiques des peuples méridionaux; du sérieux dans le maintien; dans l'ame, de l'énergie et de la dignité. Il n'existe point d'hommes ayant une organisation plus forte. Ils sont animés par d'autres passions que nous, et nous les croyons sans courage, parce qu'ils ne s'irritent pas et ne sont pas prêts à combattre pour les mêmes causes que nous. Dominés par les croyances religieuses, libres civilement, ils ne conçoivent pas qu'on puisse périr pour autre chose que pour sa foi ou sa maîtresse. Le sentiment national n'a point d'empire sur leur cœur. Comment le comprendrait-on dans un pays où chaque localité a été une unité à part, où la nation joue depuis trois cents ans un rôle passif, où jamais des mains

séculières n'ont dirigé les affaires publiques? Cette petite ville de Subiaco a son histoire sous les Romains, et dans les temps modernes, comme Rome même, comme toutes les villes d'Italie.

Je n'ai trouvé, j'oserai dire, de bonne foi et d'honnêteté dans les populations du midi de l'Italie que dans ces montagnes; on peut les parcourir avec sécurité, et l'on y rencontre peu de mendians. Nulle part on ne voit plus de décence dans les mœurs; aucun pays n'est moins corrompu. En Italie, plus que partout ailleurs, les campagnes diffèrent des villes, et jamais le sigisbéisme n'a pénétré au milieu des basses classes. L'amour n'a jamais été pour elles un passe-temps ou un métier, mais une passion sans frein. Isolées, sans communication avec leur gouvernement, aussi libres qu'elles pouvaient l'espérer, jouissant d'avantages qui manquent à des populations plus avancées, celles de ces campagnes n'ont pas subi l'influence corruptrice des cités. La liberté civile et l'égalité existent partout; elles ne demandent pas autre chose.

La variété est si grande; en Italie, que les habitudes et les caractères se modifient presque à chaque pas. Les hommes s'habillent partout à peu près de même; quant aux femmes, leurs costumes changent à chaque localité. La coiffure ordinaire est le voile en toile blanche formant un carré placé horizontalement sur la tête, et dont les côtés tombent en draperie sur les épaules et sur le dos; rien n'est plus gracieux, plus original. Ces belles figures italiennes paraissent admirablement encadrées sous ce voile qui a quelque chose de mystérieux. Ce peuple a plutôt l'air noble que de beaux traits, la masse n'a rien de remarquable; cependant tous ont la physionomie distinguée, spirituelle et énergique; les femmes sont généralement très sévères. Jamais une paysanne italienne ne vous permettra la moindre liberté en public. Elles ont de fort belles tailles, la tête et les épaules bien placées; et quoique généralement peu riches, elles sont fort propres et n'ont point l'air habitué à la fatigue comme les femmes de nos campagnes. A Subiaco, on loge chez un artiste français qui a épousé une paysanne des environs; elle est belle et fort sage.

La danse du pays est la saltarella, commune à toute l'Italie méridionale; elle est entraînante, gracieuse, vive et passionnée; mais en Italie, on danse peu, le peuple est généralement pensif et sérieux.

La musique populaire est monotone; l'air de la saltarella est toujours le même.

L'habitant des montagnes romaines ressemble à celui des Abruzzes; il a de la franchise dans son maintien, de la rudesse, de l'honnêteté, et beaucoup d'hospitalité; il recherche les étrangers et prévient volontiers leurs désirs; il ne reconnaît aucun supérieur, à peine conçoit-il ce que c'est qu'un gouvernement; et sans avoir le sentiment raisonné de l'egalité, c'est l'homme le plus démocratique de l'Europe; il vous tutoie souvent. Sans vous connaître, il vous demande une prise de tabac ou en prend dans votre boîte en disant simplement *permesso*. Jamais un titre n'a fait impression sur lui. L'aristocratie existe légalement dans l'état romain, ou du moins les fidéi-commis la maintiennent dans quelques familles; mais de fait on ne s'en aperçoit pas. L'aristocratie s'arrête aux princes qui, personnellement, sont plutôt valets que seigneurs, et ne jouissent d'aucune considération.

A notre arrivée à Subiaco, nous vîmes un jeune prêtre sortir de l'église où il venait de dire la messe pour la première fois; il fut couvert de fleurs par ses amis et ses parens qui lui baisaient les mains, et reconduit à la maison paternelle, sous des arcs de verdure, au milieu des acclamations générales; ce fut un jour de fête pour la ville et de gloire pour la famille.

Le supérieur de ces montagnes est le prêtre, l'homme de famille, celui qui partage les sentimens de la masse; entre lui et ses ouailles l'union est complète. Cette union du prêtre et des populations, sous une théocratie, a certainement contribué aux sentimens démocratiques. Rien n'y est plus favorable que le catholicisme, et surtout à Rome où l'on a vu le pâtre monter dans la chaire de saint Pierre.

Les montagnes de l'état romain sont peu élevées, cependant leurs sommets sont couverts de neige une partie de l'année; alors on les aperçoit de Rome, terminant l'horizon par une ligne glaciale, qui rend la vue de la campagne encore plus triste et plus belle. Le fond des vallées est presque seul cultivable, car la terre végétale manque au tiers de leur hauteur. Comme dans toute la chaîne de l'Apennin, les dernières sommités sont sans arbres et sans verdure, quoiqu'il n'y en ait aucune assez élevée pour que l'atmosphère raréfiée empêche toute végétation.

La plupart des hautes crêtes sont couronnées par des villages placés comme des nids de faucons; le vieux château du baron féodal domine chaque groupe d'habitations : partout il est entièrement ruiné, car la féodalité (1) a été détruite ici en même temps qu'elle croulait dans toute l'Europe. Mais si la féodalité fut écrasée, l'ordre ne s'établit que très tard; le temps où les bandes de brigands parcouraient le pays, n'est pas assez éloigné pour que les cultivateurs se hasardent à descendre dans les plaines : ils habitent presque tous dans des lieux inaccessibles. Les agglomérations de populations sont très nombreuses; sur la crête d'une montagne où les mulets peuvent à peine arriver, où, il y a quarante ans, le gouvernement était à peine connu, on trouve des réunions de 1,500 à 3,000 habitans. Beaucoup de ces villages aériens ont encore des portes qui se fermaient naguère la nuit à l'approche du danger.

Peu d'habitations sont isolées et presque toutes sont modernes. Les villages les plus élevés s'étagent au milieu de rochers stériles, les pâtres ne vivent que du produit de leurs bestiaux; ils vont aussi, dans la saison, moissonner dans la campagne de Rome et dans les Marais Pontins. Du reste, partout où l'on peut poser la bêche ou la charrue, la terre est cultivée. La culture est à peu près la même que celle de toute la chaîne des Apennins : des oliviers, des vignes s'entrelaçant dans les sillons autour de l'ormeau, du blé, de l'avoine, du maïs. Peu de prairies artificielles, point de pommes de terre; les bestiaux vivent dans les pâturages. Cette agriculture demande de longs travaux et coûte fort cher, car une grande partie des terres sur le penchant des montagnes sont soutenues par des terrasses : cependant elle suffit à nourrir le cultivateur avec abondance. Ce dernier est rarement propriétaire; mais il possède quelquefois une maison, un capital; d'ailleurs les conditions de fermage sont généralement douces. On fait beaucoup de baux emphythéotiques qui durent trois générations; les colons ne donnent guère que

(1) La féodalité n'a jamais existé en Italie que dans le royaume de Naples, par l'établissement des Normands. Ainsi donc on parle ici de la féodalité non point comme d'une institution, mais comme d'une époque où la force et la puissance dominaient seules; cet état de choses fut détruit par les papes Alexandre VI et Sixte-Quint.

le quart du produit brut et ne paient jamais d'impôts. Le reste des propriétés main-mortables est cultivé aux frais des propriétaires par des directeurs de travaux, et c'est certainement la pire de toutes les administrations pour la terre comme pour le bien-être général. Tout ce qui n'est pas possédé par les moines et les fidéi-commis appartient à la classe moyenne.

La *mal-aria* empêche donc seule la campagne de Rome de partager la même prospérité; ce serait une œuvre intéressante que l'histoire de la mal-aria et des moyens de la détruire. Il est probable que dans tout autre pays, aux environs d'une capitale, il y a long-temps qu'elle aurait cessé; mais pour cela il faut des capitaux et une administration active et régulière. Tout ce qu'ont pu faire les papes jusqu'à présent n'a produit aucun résultat. Combien d'autres localités de l'Italie sont affligées par le même fléau, en Toscane, dans le royaume de Naples! On peut dire que la dixième partie de la péninsule est frappée de cet air mortel.

DE MAGNONCOURT.

FÉERIE

FRANC-COMTOISE.

Vous qui vivez toujours sous le poids des chaînes que la mode vous façonne, l'hiver dans un de ces bruyans quartiers de Paris, l'été dans une de ces malheureuses bourgades que l'on décore du nom de campagne, ou dans une de ces villes de bains chéries de la *fashion* cosmopolite qui y apporte son jeu de cartes et son tapis vert; vous que la muse des voyages a déshérités des joies de la course à pied et des explorations aventureuses, vous ne connaissez pas de par-delà les barrières, de par-delà Sens et Joigny, une contrée riante et pittoresque, riche en souvenirs, féconde en grands et beaux tableaux; une contrée qui a son histoire à elle, ses traditions, son caractère poétique, et qui, du haut de ses montagnes sauvages, regarde sans envie les montagnes vantées de la Suisse et les cimes hautaines des Alpes. Cette contrée s'appelle Franche-Comté, et dans les livres germaniques, *Hoch-Burgund* (Haute-Bourgogne). Seulement, je vous le dis, pour la connaître, il ne faut pas y passer comme ces fades Anglais qui courent en chaise de poste, un lorgnon d'une main, un carnet de l'autre, et croient avoir vu un pays, quand ils ont fait quelques centaines de lieues le long des grandes routes. Il faudrait y voyager à pied comme un pèlerin, ou comme un étudiant, le bâton à la main, le sac sur l'épaule, suivre la chaîne du Jura, descendre dans les vallées, dormir dans les châlets. Là sont les sites agrestes et grandioses, les rocs escarpés où l'aigle va bâtir son nid; là les vallons ombreux qui se cachent mystérieusement au pied des bois et s'enfuient au loin avec leur ruban

de verdure et leur ruisseau perdu sous les branches du saule; là les riches pâturages, les sentiers bordés de fraises, le long de la colline, et les lacs paisibles, enfermés comme des coupes d'argent au milieu des forêts de sapins. Que si par un beau jour d'été, vous aviez vu s'éveiller, aux premiers rayons du matin, cette nature fraîche et embaumée; que si le soir vous avait surpris au-dessus des montagnes de Blancheroche, ou près du lac de Sainte-Marie, tandis que les ombres des bois s'alongent dans la vallée, et que de loin en loin on entend résonner la clochette des troupeaux et le tintement mélancolique de l'angélus; que si parfois vous vous étiez assis à ces veillées d'hiver, au milieu de la famille du châlet, sous le large manteau de la cheminée, où l'aïeul raconte à ses petits-enfans les choses d'autrefois; non, jamais vous n'oublieriez les émotions que doivent produire et ces poétiques tableaux, et ces mœurs simples et patriarcales.

Je ne vous parlerai pas de notre histoire antique, de ces arcs-de-triomphe construits pour César, de ces restes de voies romaines qui coupent encore nos sentiers, et de ces dieux de bronze que le paysan découvre avec le soc de la charrue. Regardez : autour de vous s'élèvent les monumens d'une histoire plus récente, et toute pleine d'intérêt. Du milieu des sombres forêts de sapins, le château féodal porte encore dans les airs sa couronne de créneaux. Sur chaque montagne, sur chaque pic de rocher, les nobles sires de Franche-Comté avaient établi leur empire, et posé leur rempart. De là haut, ils regardaient, comme des oiseaux de proie, l'humble vallée soumise à leur domination, ou le château de leur voisin. Aujourd'hui, les remparts sont abandonnés, les grandes salles d'armes sont désertes, et l'herbe croît sur leurs murailles. Aujourd'hui les descendans de ces fiers barons s'enorgueillissent peut-être d'être portés sur la liste des électeurs, et briguent l'honneur d'être nommés maires de leur village. Aujourd'hui les petits-fils de ceux qui se glorifiaient de leur blason, et méprisaient si amèrement tout labeur de vilain, fabriquent de la porcelaine. La salle de festins a été convertie en atelier, et le préau en fournaise. Mais quand de loin on aperçoit ces vieilles demeures seigneuriales, si le taillis qui les entoure laisse encore distinguer leurs épaisses murailles, si le brouillard du matin cache sous sa robe de gaze les sommités échancrées de leurs remparts, et les touffes de lierre qui s'élèvent sur la tour en ruines, il est facile de se laisser aller à son illusion et de rêver ces châteaux tels qu'ils étaient autrefois. Chacun d'eux a sa chronique, son chant de guerre et son roman d'amour, son héros tout bardé de fer, et sa châlelaine aux blonds cheveux. Nulle histoire n'est plus complète que celle de ces anciennes demeures, de ces anciens temps. C'est,

d'un côté, la vie la plus aventureuse, la plus hardie, la plus exposée à toutes les chances de combats; de l'autre, la vie rêveuse et paisible qui s'épanouit doucement à l'ombre des grandes salles. Tandis que le chevalier fait forger ses armures, et prépare sa longue épée et sa hache d'armes, la châtelaine, assise au milieu de ses compagnes, prend son livre d'images dorées, et relit les pieuses légendes, ou les romances des poètes. Tandis que le cor sonne l'heure du départ, et que la troupe d'hommes armés défile sur le pont-levis, la châtelaine, à sa tourelle, regarde, d'un œil mouillé de larmes, s'en aller celui qu'elle aime, et laisse devant lui tomber la fleur qu'elle a cueillie de ses mains et réchauffée de ses baisers.

Plusieurs de nos chroniques franc-comtoises ont déjà été arrachées à l'oubli, mais il en existe encore un grand nombre qui mériteraient d'être étudiées et publiées. On y trouverait souvent le caractère audacieux, énergique, sauvage, des vieilles chroniques chevaleresques de la Suisse, et l'esprit religieux et contemplatif de la poésie allemande.

A quelques pas du château, voici venir les légendes de saints et de couvens. La Franche-Comté en possède un grand nombre; car c'est, comme la Bretagne, un pays de foi et de religion, tout trempé de croyances espagnoles et de rêveries germaniques. Nos premiers législateurs furent des prêtres, nos plus beaux monumens des abbayes. Le culte de la Vierge, ce culte si poétique du moyen-âge, s'est conservé dans nos montagnes. Partout elle a ses autels qu'on vient visiter de bien loin; partout elle a fait des miracles. Ici est l'ermitage où on a coutume de l'implorer au moment d'entreprendre un grand voyage; là est la chapelle pleine d'*ex-voto*, où les malades sont entrés avec la béquille pour en sortir pleins de force et de santé. Souvent encore, un homme qui se voit exposé à un malheur fait vœu, s'il y échappe, de bâtir une chapelle à la Vierge, et le nuage qui le menaçait se dissipe, et la chapelle s'élève toute chargée d'offrandes. Les bateliers consacrent au bord de la rivière un oratoire à la Vierge, afin qu'elle protège leur petite barque; le bûcheron place son image dans le creux d'un arbre ou dans le flanc du rocher, afin qu'elle veille sur lui, et les habitans de la campagne la posent au-dessus de leur maison, ou à l'entrée de leur hameau; car la Vierge est la patronne de toutes ces pauvres ames : le laboureur l'appelle sans cesse à son secours; la jeune fille est fière de lui tresser des couronnes de fleurs, et tout le scepticisme de nos jours expire devant une de ces humbles chapelles où apparaît une image de la Vierge dépourvue d'ornemens de luxe, mais entourée d'hommes à genoux.

Si du domaine des légendes de religion et des faits historiques, nous passons à celui des traditions fabuleuses, voici tout ce qui a jamais été in-

venté de plus riant par l'imagination des peuples du Midi, et de plus mystérieux par les peuples du Nord. Comme tous les pays qui ont de longs hivers et de longues veillées, les montagnes de Franche-Comté doivent avoir leur trésor de croyances romanesques et de récits étranges qui passent de châlet en châlet, et qu'une vieille femme répète le soir tandis que le vent siffle entre les fenêtres, et que la neige s'amoncelle sur le toit. Comme dans tous les pays où la nature présente un aspect grandiose et souvent bizarre, où les grottes de rochers, les profondeurs de la forêt, offrent à l'imagination un charme mystérieux qui l'attire et l'égare dans de vagues rêveries, les habitans de nos montagnes remplacent le raisonnement par la fable. Au lieu d'expliquer par la science les phénomènes qui les frappent, ils inventent un conte, ils se créent des images fictives. Bientôt le merveilleux pénètre dans leur vie habituelle. Il s'associe à leurs jours de travaux, à leurs heures de fêtes, et s'insinue si avant dans leur esprit, et suit de si près la réalité, qu'il perd jusqu'à son caractère de merveilleux, et devient pour ces hommes naïfs et crédules un élément nécessaire, une source abondante d'idées à laquelle ils puisent sans crainte et sans ménagement.

Ainsi, nous avons nos traditions fériques qui nous sont venues d'Orient par les pèlerins, par les croisades, et celles qui nous sont venues du Nord par les guerres et les voyages, et celles dont l'origine est si incertaine, dont la forme est si bien appropriée au caractère franc-comtois, que nous pouvons les revendiquer comme nous appartenant réellement. Ainsi, dans nos forêts, dans nos rivières, au fond de nos vertes vallées, au sein de nos lacs bleus, habitent les fées et les génies, les sylphes et les kobolde. Nos montagnes ont leur esprit mystérieux, leur Rübezahl qui n'attend plus qu'un Museus pour raconter ses aventures étranges; nos pâturages ont leur génie protecteur, et nos châlets leur Trilby, auquel la jeune fille offre toujours, en se mettant à table, la première cuillerée de sa jatte de lait. Sur le plateau de Haute-Pierre, on a vu quelquefois passer une autre Mélusine, un être moitié femme et moitié serpent. C'est la *Vouivre*. Elle n'a point d'yeux, mais elle porte au front une escarboucle qui la guide comme un rayon lumineux le jour et la nuit. Lorsqu'elle va se baigner dans les rivières, elle est obligée de déposer cette escarboucle à terre, et si l'on pouvait s'en emparer, on commanderait à tous les génies, on pourrait se faire apporter tous les trésors enfouis dans les flancs des montagnes. Mais il n'est pas prudent de tenter l'aventure, car au moindre bruit la *Vouivre* s'élance hors de la rivière, et malheur à celui qu'elle rencontre. Un pauvre homme de Moustier, qui l'avait suivie un jour de très loin, et qui l'avait vue déposer son escarboucle au bord de la Lons, et plonger ses

écailles de serpent dans la rivière, s'approcha avec précaution du bienheureux talisman; mais à l'instant où il étendait déjà la main pour le saisir, la *Vouivre,* qui l'avait entendu, s'élance sur lui, le jette par terre, lui déchire le sein avec ses ongles, lui serre la gorge pour l'étouffer; et n'était que le malheureux eût reçu le matin même la communion à l'église de Lods, il serait infailliblement mort sous les coups de cette méchante *Vouivre.* Mais il rentra chez lui le visage et le corps tout meurtri, se promettant bien de ne plus courir après l'escarboucle.

Dans la grange de Mont-Nans, il y a, depuis trois ou quatre générations, un esprit servant comme les *Kobolde* de l'Allemagne et les *Trolls* du Danemark, qui fait la bénédiction de la maison (1). C'est lui qui prend soin de l'étable, conduit les bestiaux au pâturage, protége la grange, prépare la litière des chevaux, et remplit chaque matin l'abreuvoir d'une eau pure et limpide. On ne le voit pas, mais sans cesse on reconnaît ses bons offices; on s'aperçoit qu'il a veillé sur les récoltes et sur les moissonneurs. Pour le conserver, il ne faut que lui abandonner une légère part des produits de la ferme, lui garder à la grange ou au foyer une place très propre, et ne pas médire de lui, car il entend tout ce qu'on dit, et se venge cruellement de ceux qui l'injurient.

Ailleurs on croit aux revenans, aux apparitions des ames chargées de quelque crime et condamnées à venir dans ce monde l'expier. La même croyance se trouve encore dans les montagnes de l'Écosse, dans les contrées germaniques, dans les pays slaves. Au fond des vallées sauvages où l'Ain prend sa source, souvent les paysans ont cru entendre pendant la nuit retentir tout à coup le son du cor. Le chien se lève, le chasseur crie, les chevaux s'élancent à travers la forêt, et jusqu'à ce que le coq chante, le bois et la vallée retentissent du bruit de la cavalcade, des aboiemens de la meute, et de la voix rauque des piqueurs. C'est le féroce chasseur célèbre dans les traditions allemandes, chanté par Bürger. C'était pendant sa vie un homme méchant et cruel, sans respect pour les ministres de Dieu, sans pitié pour ses vassaux, bravant tout pour satisfaire sa fatale passion de chasse, et ne s'inquiétant, quand il montait à cheval et courait dans les bois, ni de manquer aux offices de l'église, ni de fouler aux pieds le champ de la pauvre veuve, ni de renverser sur sa route le paysan et le bûcheron. Dieu, pour le punir d'avoir détruit pendant sa vie le repos de ceux qui étaient soumis à ses ordres, lui a refusé le repos de la tombe, et chaque nuit, par le froid, par le vent, par les brouillards sombres de l'automne, par la neige de décembre, il faut

(1) *Du culte des Esprits dans la Séquanie*, par M. D. Monnier.

qu'il sorte de son cercueil, monte à cheval, et poursuive à travers les bois, les ravins, les rocs et les rivières, un cerf qu'il n'atteindra jamais.

Une petite ville de nos montagnes a été plusieurs fois témoin d'une apparition non moins merveilleuse que celle du féroce chasseur. A un quart de lieue du Maiche, au-dessus d'une colline, on aperçoit les restes d'un château entouré de broussailles et de sapins. Là vivait jadis un seigneur avare, dont le cœur était fermé à tout sentiment d'équité, et qui, pour assouvir sa passion sordide, soumettait sans cesse ses vassaux à de nouvelles exactions, et volait le bien de ses voisins. Il est enterré au milieu de ses trésors, mais il ne peut y trouver le repos. Il voudrait pouvoir échanger son sépulcre splendide contre la tombe de terre fraîche où dort si bien le paysan; mais il est condamné à rester là où il a vécu, et il passe la nuit à se rouler sur son or et à gémir. Dieu, touché de ses souffrances et des prières que ses descendans ont fait faire pour lui, a cependant ramené l'espoir dans son cœur, et lui a permis de venir dans ce monde chercher quelqu'un qui le délivre. Tout les cent ans, à jour fixe, quand l'obscurité commence à envelopper les campagnes, le vieux seigneur sort de son manoir, tenant une clé rouge et brûlante entre les dents. Il rôde dans les champs, entre dans les enclos, et s'approche de la ville, offrant à tout le monde son visage cadavéreux et sa clé enflammée. Celui qui aurait le courage de prendre cette clé et de le suivre, deviendrait à l'instant même possesseur d'immenses trésors, et délivrerait cette pauvre ame des tourmens qu'elle endure. Jusqu'à présent, personne n'a encore osé se rendre à son appel, mais elle revient dans vingt-cinq ans. Avis à ceux qui ont envie de s'enrichir.

De ces histoires austères de méfaits et d'expiations, il est doux de passer aux riantes fictions de la Dame verte (1). La Dame verte, c'est notre péri, notre sylphide, la déesse de nos bois, la fée de nos prairies : elle est belle et gracieuse; elle a la taille mince et légère, comme une tige de bouleau, les épaules blanches comme la neige de nos montagnes, et les yeux bleus comme la source de nos rochers. Les marguerites des champs lui sourient quand elle passe; les rameaux d'arbres l'effleurent avec un frémissement de joie, car elle est la déesse bien-aimée des arbres et des fleurs, des collines et des vallées. Son regard ranime la nature comme un doux soleil, et son sourire est comme le sourire du printemps. Le jour, elle s'asseoit entre les frais taillis, tressant des couronnes de fleurs, ou peignant ses blonds cheveux avec un peigne d'or, ou rêvant sur son lit de mousse au beau jeune homme qu'elle a rencontré.

(1) *Traditions franc-comtoises*, par M. Aug. Demesmay. T. I.

La nuit, elle assemble ses compagnes, et toutes s'en vont, folâtres et légères, danser aux rayons de la lune, et chanter. Le voyageur qui s'est trouvé égaré le soir au milieu de nos montagnes a souvent été surpris d'entendre tout à coup des voix aériennes, une musique harmonieuse, qui ne ressemblait à rien de ce qu'on entend habituellement dans le monde; c'étaient les chants de la Dame verte et de ses compagnes. Quelquefois aussi les malignes sylphides égarent à dessein le jeune paysan qu'elles aiment, afin de l'attirer dans leur cercle, et de danser avec lui. Que si alors il pouvait s'emparer du petit soulier de verre d'une de ces jolies Cendrillons, il serait assez riche; car, pour pouvoir continuer de danser avec ses compagnes, il faudrait qu'elle rachetât son soulier, et elle l'achèterait à tout prix. L'hiver, la Dame verte habite dans ces grottes de rochers, où les géologues, avec leur malheureuse science, ne voient que des pierres et des stalactites, et qui sont, j'en suis sûr, toutes pleines de rubis et de diamans dont la fée dérobe l'éclat à nos regards profanes. C'est là que, la nuit, les fêtes recommencent à la lueur de mille flambeaux, au milieu des parois de cristal et des colonnes d'agate. C'est là que la dame verte emmène, comme une autre Armide, le chevalier qu'elle s'est choisi. Heureux l'homme qu'elle aime! Heureux ce sire de Montbéliard qu'elle a si souvent attendu sous les verts bosquets de Villars, ou dans le val de Saint-Maurice! C'est pour cet être privilégié qu'elle a de douces paroles et des regards ardens, et des secrets magiques; c'est pour lui qu'elle use de toute sa beauté de femme, de tout son pouvoir de fée, de tout ce qui lui appartient sur la terre. Il y a cependant des gens qui, pour faire les esprits forts, ont l'air de rire quand vous leur parlez de la Dame verte, et ne craindraient pas de révoquer en doute son existence. Ces êtres-là, voyez-vous, il ne faut pas discuter avec eux, il faut les abandonner à leur froid scepticisme. Pour moi, je crois à la Dame verte; j'y crois avec amour et joie comme à un bon génie. J'ai souvent entendu parler d'elle quand j'étais enfant; je l'ai souvent cherchée plus tard, je l'ai attendue au bord du bois, et un jour enfin... mais, non, je ne veux rien vous dire, vous êtes peut-être aussi incrédules que les autres. C'était pourtant bien une dame verte.

Une autre fée franc-comtoise mérite aussi que nous parlions d'elle, c'est la fée Arie (1). Celle-ci n'a ni l'humeur aussi folâtre, ni la vie aussi joyeuse que la Dame verte; mais c'est la bonne fée de nos chaumières : elle aime l'ordre, le travail; partout où elle reconnaît de telles vertus, elle répand ses bienfaits; elle soutient dans ses devoirs la pauvre mère de

(1) *Du culte des Esprits dans la Séquanie*, par M. D. Monnier.

famille et les jeunes gens laborieux. Presque jamais on ne la voit, mais elle assiste à tout ce qui se fait dans les champs ou sous le toit du châlet; et si le blé que le paysan moissonne est mieux fauché, si la quenouille de la jeune fille se file plus vite et donne un fil plus beau, c'est que la fée Arie était là, et qu'elle a aidé le paysan et la jeune fille. C'est elle aussi qui récompense les enfans obéissans et studieux; c'est elle qui fait tomber sur leur chemin les prunes des arbres voisins, et leur distribue, à Noël, les noix sèches et les gâteaux; ce qui fait que tous les enfans connaissent la fée Arie, et parlent d'elle avec respect.

C'est là le beau côté de nos traditions, mais il en est un autre moins poétique et moins riant. Nos aïeux croyaient à la puissance du diable, aux sortiléges, aux maléfices. Ils haïssaient saintement les hommes accusés de sorcellerie, et ce qui était plus terrible que de les haïr, ils les brûlaient. Les malheureux sur qui pesait le soupçon d'un tel crime, étaient traduits à la barre des grands juges, et une fois l'instruction commencée, leur procès était bientôt fait. Soit par la peur de la torture, soit par l'effet de je ne sais quelle supercherie, les pauvres victimes finissaient toujours par avouer des rapports auxquels ils n'avaient jamais songé. Les gens accusés de sorcellerie se reconnaissaient si naïvement sorciers, qu'en lisant leur interrogatoire et leurs réponses, on croit assister à une scène respectable et entendre des aveux dignes de foi. Nos hameaux de Franche-Comté avaient tous leurs sorciers; toujours on les conduisait à la potence, et toujours il en reparaissait de nouveaux. Hélas! il n'était pas difficile alors de passer pour un grand magicien; si vous aviez un ennemi dans le canton, le meilleur moyen d'en finir avec lui, était de l'accuser de s'être donné au diable; les juges n'exigeaient pas de très grandes preuves pour constater une alliance infernale, et vous débarrassaient promptement de lui. L'un des livres les plus curieux qui aient jamais paru sur la sorcellerie, est celui de Boguet, juge à Saint-Claude (1). Un de mes amis qui a déjà fait de longues et intéressantes explorations dans nos bibliothèques, vient de retrouver, dans une petite ville du Jura, le recueil des interrogatoires d'après lequel Boguet a composé son traité. C'est une suite de documens authentiques et précieux qui mériteraient d'être publiés et ajoutés comme appendice à l'histoire du XVIe siècle (2). Quel homme étrange que ce Boguet! quelle foi il a dans sa mission! quelle habileté pratique

(1) *Discours des sorciers avec six advis en faict de sorcellerie, et une Instruction pour un juge en semblable matière*, par H. Boguet, dolanois grand-juge en la terre Saint-Oyan-de-Joux, dicté de Saint-Claude en comté de Bourgogne. Troisième édition. Lyon, 1610.

(2) Boguet naquit au XVIe siècle, dans un village de Franche-Comté. En 1612, il fut

dans ses recherches! quelle fermeté dans ses arrêts! A la fin, il s'était fait une réputation imposante, et on venait le consulter dans tous les procès de sorcier, comme on consulte les grands criminalistes dans un cas difficile. C'était là son rôle, sa spécialité; il connaissait les sorciers au premier coup d'œil; il savait le moyen de les attaquer, de les émouvoir; il pouvait interpréter leurs gestes, leur regard, leur inflexion de voix, tant il était habile et sûr de lui-même en pareil cas. Son livre est écrit d'après ses diverses expériences, et je vous le donne comme un livre cruel, mais candide et de bonne foi.

Ce malheureux Boguet possède une érudition étonnante d'histoire sacrée et profane qu'il applique sans cesse au procès qu'il est chargé d'instruire. A l'appui de ses conclusions, il cite tour à tour et la Bible et l'Iliade, et les héros de l'antiquité et les patriarches. Il trouve partout des preuves de sorcellerie, partout des textes à présenter à ses auditeurs; et quand l'Ecriture sainte lui manque, il les prend dans les Métamorphoses d'Ovide. Ainsi, pour lui, le sorcier existe, et le sorcier doit être soumis à une juridiction exceptionnelle, appliqué à la torture et condamné à mort. Voilà toute sa théorie, et tous les raisonnemens de son livre aboutissent à ce terme fatal, la torture et la mort.

Le sorcier est quelquefois un paysan qui se donne au diable pour un pauvre motif: pour que ses arbres portent plus de fruits, pour que sa vache donne plus de lait, pour que l'herbe de son pré devienne plus haute et plus épaisse que celle de ses voisins. Mais s'il le veut, il reçoit aussi le pouvoir de nuire et connaît le secret des maléfices à employer envers ses ennemis. Il peut frapper de stérilité leurs champs, faire périr leurs bestiaux; il peut agir sur eux-mêmes et les rendre malades par le regard, par le souffle, par la parole, en les touchant avec une baguette ou en répandant une certaine poudre sur leur chemin; il peut aussi se transformer en chat, en souris, s'introduire dans les maisons, et pendant la nuit exercer tout à son aise ses maléfices.

Quand une femme veut devenir sorcière, le diable, pour ne pas l'effrayer, lui apparaît sous la figure humaine et quitte son vilain nom de Belzébuth ou de Satan pour en prendre un qui caresse mieux l'oreille, tel que *Vert-Joli*, *Joli-Bois*, *Verdelet*, *Joli*, etc. Il fait du reste un pacte solennel avec ses prosélytes, et remplit assez bien ses engagemens.

nommé conseiller au parlement de Dôle; mais les membres du parlement, peu flattés de se trouver en compagnie d'un tel juge, refusèrent de l'admettre parmi eux, et il fallut un ordre exprès du roi pour rendre valable sa nomination. Toute cette discussion du parlement jeta dans l'ame de Boguet une amère douleur; il mourut en 1619, sans doute en se plaignant d'être victime de quelque sorcellerie.

Les sorciers sont tenus d'aller au sabat. Ceux de la contrée de Saint-Claude avaient rendez-vous dans un champ écarté de toute habitation, et près d'une mare d'eau; c'était là leur Blocksberg. Ils s'y rendaient habituellement le jeudi et les veilles de grandes fêtes, les uns en se mettant à cheval, les autres en montant sur un mouton noir. Là se trouvait Satan, le monarque des enfers; Satan, sous la forme d'un bouc, tenant une chandelle allumée entre ses cornes. Chaque sorcier était obligé de lui offrir une chandelle verte, et de lui faire une autre politesse fort peu récréative. Puis, toute la gente ensorcelée chantait, buvait, mangeait, parodiait les prières de l'église et la messe, et l'orgie durait jusqu'au jour, jusqu'à l'heure où le coq chantait; car on sait que le chant du coq a un grand pouvoir sur les mauvais esprits. Quelquefois l'ame seule s'en allait au sabat. Le corps restait immobile et comme endormi; l'ame s'échappait à la dérobée et passait la nuit dans son infernale réunion. Un jour, un paysan s'aperçut que sa femme couchée à côté de lui ne bougeait, ni ne soufflait. En vain, il l'appelle à haute voix; en vain, il la tire par les bras. Impossible de l'éveiller. Mais aux premiers rayons du matin, elle se leva en poussant un grand cri. Le paysan, tout troublé, s'en alla raconter cet évènement à Boguet. La femme fut interrogée, et déclara qu'il ne fallait attribuer son profond sommeil qu'à la fatigue qu'elle avait éprouvée la veille en travaillant tout le jour dans les champs. « Mauvais moyen de justification! » s'écria Boguet, et la pauvre femme fut brûlée.

Dans ces nuits passées au sabat, on ne s'occupait pas seulement de boire et de manger. Il y avait quelquefois de graves conciliabules, où Satan donnait à ses adeptes des leçons de science cabalistique. Les vieilles sorcières racontaient avec orgueil leurs méfaits, et les jeunes s'instruisaient à cette édifiante école. A la fin de la séance, Satan avait coutume de demander aux jeunes femmes nouvellement enrôlées sous sa bannière une mèche de cheveux, sur quoi le vertueux Boguet s'écrie : « Je crains fort que la façon de faire que nos amoureux observent d'avoir quelques bracelets de cheveux de leurs maitresses ne procède du démon. » Ainsi, pauvres amoureux, tenez-vous pour avertis, ne serrez pas avec tant de soin la boucle de cheveux qu'une belle main vous a donnée. Cette boucle est peut-être la chaine magique qui doit lier votre conscience. Du moins Boguet le croit, et Boguet était un habile juge en matière de sorcellerie.

Si le diable est, comme chacun le sait, un très vilain sire, fort dangereux à rencontrer, il faut avouer cependant qu'il a de bonnes qualités. A le voir tel que le représentent les vieilles chroniques, je ne connais personne au monde qui soit plus dévoué que lui à ses amis, et plus fidèle à remplir ses promesses. S'il a pris un engagement, vous pouvez être sûrs

qu'il le tiendra, dût-il, pour se montrer homme de parole, s'exposer aux exorcismes du prêtre et aux moqueries de la foule. Ainsi, quand les sorciers franc-comtois sont arrêtés, le diable ne les abandonne pas. Il vient les visiter dans leur prison. Il leur dicte les réponses qu'ils doivent faire et les suit courageusement devant le juge, et parle même par leur voix. C'est ce que Boguet a constaté plus d'une fois. « Rolande du Vernois, dit-il, étant possédée, ses démons qui estoient deux parloient si naïfvement son langage que nous jugions que c'étoit elle qui parloit et qui nous répondoit. »

Mais le diable a beau faire; il ne saurait tromper l'œil du juge, qui agit au nom de Dieu, et il y a des signes certains auxquels on reconnaît toujours l'homme entaché de sorcellerie. Par exemple, les sorciers portent tous sur le corps une marque que Satan leur a faite. Quand le juge les interroge, ils baissent la tête et n'osent le regarder en face. S'ils ont un chapelet, on peut être sûr que la croix de ce chapelet est brisée, et quand ils souffrent le plus, ils essaient en vain de pleurer, car les pleurs sont un signe de pénitence.

Tels sont les caractères distinctifs de sorcellerie indiqués par Boguet. Son livre se termine par des avis adressés aux autres juges. Il leur indique comment il faut instruire un procès, dans quel cas on doit avoir recours aux prières du prêtre et dans quel cas à la torture. C'est le compendium de la science. C'est le manuel pratique que le maître remet à ses élèves. Ce livre eut un grand succès; on en fit en peu de temps trois éditions, et le nom de Boguet fut placé à côté de ceux des hommes célèbres qui avaient le plus contribué à détruire la sorcellerie, à côté des noms de Vair, de Spranger.

Grace à Dieu, ce temps de fanatisme est passé. Le livre de Boguet est jugé comme il doit l'être, et il n'y a plus en Franche-Comté d'autre sorcellerie reconnue et avouée que celle des beaux yeux bleus de nos jeunes filles, dont aucun exorcisme ne saurait nous guérir.

X. MARMIER.

BULLETIN.

Comme nous l'avions prédit, l'élaboration du cabinet nouveau n'a pas demandé moins d'une quinzaine. C'est à présent le délai consacré, la marche nécessaire; de même que les phases de certaines maladies aiguës sont comptées heure par heure, et leur dernier période prévu. Nous observions, il y a huit jours, les premiers symptômes qui caractérisent l'approche de ces petites fièvres politiques, et ceux qui signalent leur plus grande intensité; dès dimanche, nous avons constaté un calme et une prostration de forces qui annonçaient la fin de la crise.

Quand les ordonnances du 6 septembre ont paru, on remarquait depuis deux jours, chez les compétiteurs de portefeuilles, un refroidissement précurseur du triomphe; les cabriolets des *faiseurs* n'allaient plus au galop, leur visage était affairé, mais plus effaré; ils n'entraient plus comme des fous dans les hôtels des initiés, et on les en voyait sortir assez gravement, comme des gens qui n'ont déjà plus des promesses, mais des garanties. Parmi les auxiliaires de la presse, les uns avaient jeté leurs armes, les autres décoraient de laurier leur casque de papier imprimé; on criait trahison! d'un côté, victoire! de l'autre, et le combat était fini; on comptait les morts : le cabinet du 22 février gisait sur le carreau, et l'on enregistrait deux grandes pertes, celle de M. Thiers et celle de M. de Montalivet. Que la terre soit plus légère que son portefeuille à M. Pelet, qui, dans l'instruction publique, n'a pas eu le temps de compléter son instruction particulière.

Les bureaux des ministères prenaient aussi un aspect d'avenir et de régularité. A ce désordre, à cette oisiveté, à ces incertitudes de l'intérim, succédaient des projets d'arrangement, des idées d'avancement et d'ambition, des craintes pour des positions mal assurées. L'approche de la publication des ordonnances préoccupait vivement les hauts et les subalternes employés qui, depuis une semaine, vaguaient dans les cours, oubliant déjà l'ancien maître, attendant le nouveau, la plume à l'oreille, comme les maçons qui se promènent sur la place de Grève leurs outils sur le dos, et demandant de l'ouvrage aux entrepreneurs.

L'avénement d'un nouveau cabinet donne toujours lieu à plusieurs comédies dans lesquelles l'intérêt personnel et l'ingratitude jouent un rôle odieux ou ridicule; quand un ministre sortant fait ses paquets, il est entouré de trente amis intimes qui lui jurent fidélité, qui se sacrifieront, qui l'escorteront dans l'exil; on s'attendrit, on pleure, on s'embrasse, on maudit les nouveau-venus. Nous partons tous! nous vous suivons! nous nous reverrons! Ce sont de vrais adieux de Fontainebleau. Le Napoléon de ces sortes de scènes sait à quoi s'en tenir aussi bien que les dévoués qui veulent tomber avec lui. Le diable n'y perd rien.

Arrive le nouveau ministre : pendant sa candidature, il a pris des engagemens, il traîne avec lui une cohorte d'affidés qui comptent bien avoir le prix de leurs services, la récompense de leur longue abnégation, et qui, dès le premier moment, dressent leurs échelles contre les positions qu'ils veulent emporter d'assaut. Le ministre demande un peu de temps pour se reconnaître, pour voir clair; il fera justice à tous, se montrera sévère pour l'ancien personnel, reconnaissant pour ses amis.

Huit jours se passent, c'est le moment choisi par les figurans des adieux de Fontainebleau pour couler bas les prétendans. Sous le prétexte d'un travail quelconque, ils s'introduisent près du nouveau maître, lui montrent un visage résigné qu'ils cherchent à rendre démissionnaire le plus possible; tant de grandeur d'ame, un si noble dévouement à l'autorité déchue touche le ministre, qui ne peut déjà plus songer sans effroi aux changemens qu'il a promis, et s'habitue à la figure, aux heures, au travail du fidèle grognard, et finit par lui tendre la main en lui disant d'une voix émue : Est-il vrai que vous ne voulez pas rester avec nous?

Au bout d'un mois, tout est rétabli sur l'ancien pied; ceux dont les scrupules n'ont pas tenu contre cette douce parole : « Est-il vrai que vous ne voulez pas rester avec nous? » et qu'on a consolidés dans les positions qu'ils voulaient absolument quitter, lèvent la tête, narguent les ambitions qu'ils ont évincées, et souvent même paient la magnanimité du ministre nouveau par des révélations peu bienveillantes sur le compte de l'ancien.

Ici les clabauderies commencent, les engagemens sont invoqués. « Vous m'aviez promis la place de M. un tel; c'est un scandale, que M. un tel, qui a si hautement déblatéré contre vous, soit encore là! — C'est vrai, mon cher, vous avez raison; je songerai à vous dans peu de temps; vous sentez bien que nous ne pouvons pas soulever tant d'orages à notre arrivée; il ne faut mécontenter personne et contenter tout le monde. Attendez, il y aura de prochaines vacances, la première sera pour vous. (Un homme qui compte, pour vivre, sur la promesse d'une première vacance, ferait tout aussi bien de se brûler la cervelle.)

Les nouveaux ministres en sont déjà là sans doute avec les hommes qui marchaient derrière eux : ils semblent étonnés de leur propre victoire. Une fois entrés dans la place, ils n'osent passer la garnison au fil de l'épée, et se contentent de la soumission des vaincus, qui sont trop heureux de déposer les armes, moyennant la vie sauve; ils ne savent pas plus que leurs devanciers ce que rapporte la création d'existences nouvelles; et les

hommes qu'on leur a légués s'applaudissent d'une routine qui les conserve. De notre part, ceci n'est pas un avertissement, nous n'en devons à personne; c'est purement un côté plaisant des mœurs administratives que nous mettons en relief. Il nous revient, au reste, que le nouveau cabinet entend hurler autour de lui des appétits assez criards; nous ne pensons pas qu'il se sente assez énergique pour les satisfaire. Sa tactique est, dit-on, celle-ci : ne rien changer, ne rien troubler, rechercher des alliances même insignifiantes, respecter la position du moindre garçon de bureau, prendre des points d'appui sur des fidélités d'autant plus sûres, qu'elles ont été éprouvées plus diversement et par un plus grand nombre d'hommes, et marcher ou plutôt dormir ainsi jusqu'à la réunion des chambres. En langage de coulisses politiques, cela s'appelle *faire le mort*.

Dans la nuit de jeudi, M. Thiers est parti pour l'Allemagne; il va visiter les bords du Rhin, pendant que M. de Montalivet passera l'automne dans le Berry.

Nous avons recueilli un détail sur les derniers momens de l'administration du 22 février; le voici :

Le jour où les ordonnances ont paru dans le *Moniteur*, M. Thiers, ex-président du conseil, a donné chez lui, à Saint-James, un dîner auquel étaient invités tous les ministres démissionnaires. Cette réunion a été cordiale et même gaie. Après le repas, M. Thiers proposa à ses anciens collègues de se rendre chez le roi pour lui faire une visite d'adieu.

Le même jour, M. Molé, président du conseil, donnait chez lui un dîner auquel étaient invités tous les ministres actuels. Cette réunion était cordiale et gaie. Après le repas, M. Molé proposa à ses nouveaux collègues de se rendre chez le roi, pour lui faire une visite de remerciement.

Chez M. Thiers on se mit en route vers Neuilly.

On partit pour Neuilly chez M. Molé.

A huit heures chez M. Thiers.

A huit heures chez M. Molé.

Le convoi du cabinet mort entrait dans la cour en même temps que le cortége du cabinet nouveau-né.

D'une voiture on vit descendre MM. Thiers, de Montalivet, Passy, Sauzet.

La voiture qui se présenta ensuite devant le perron contenait MM. Molé Duchâtel, Guizot.

Dans la troisième étaient MM. Pelet de la Lozère, d'Argout, Duperré, Maison.

Et dans la quatrième, MM. Persil, Rosamel, Gasparin,

On se rencontra dans le vestibule, on se fit des politesses, et l'on monta pêle-mêle. Un huissier annonça messieurs les ministres!

Le roi était avec la reine.

La coïncidence fortuite de ces deux visites amena un sourire sur les lèvres de leurs majestés.

Deux camps se formèrent; ici se tenait le 22 février, là le 6 septembre.

Ces deux dates se regardaient, l'une attendant que l'autre parlât, semblant toutes deux se dire : A vous, messieurs du centre gauche, parlez les premiers. — Non, messieurs de la doctrine, nous n'en ferons rien.

La logique du calendrier mit fin à ce débat muet. Février parla le premier, et septembre resta maître de la place. On ne s'était pas parlé en présence du roi, mais on rit beaucoup dans les escaliers de cette joyeuse rencontre. Les voitures repartirent ensemble, sans distinction de cabinet, et les personnes qui, sur la route, ont pu rencontrer ces visiteurs entremêlés de la sorte, ne s'expliquaient pas le but d'une pareille caravane.

Jusqu'au moment de son départ, la maison de M. Thiers a été encombrée d'amis, de députés, de pairs, qui venaient lui apporter leurs complimens. MM. Jacqueminot, Félix Réal, Dufaure, Sébastiani, sont venus les premiers le féliciter.

M. Gisquet a sérieusement, cette fois, donné sa démission. On a parlé, pour le remplacer, de M. Gabriel Delessert. C'est un homme honnête, qui a du monde, du savoir-vivre; on le représente du reste comme un esprit étroit; son généralat de la garde nationale est sa meilleure recommandation.

On a fait encore circuler le nom de M. Benjamin Dejean. Nous ne voulons pas appuyer sa candidature, mais il est curieux de voir articuler contre lui son *extrême jeunesse;* M. Dejean a trente-trois ans! Pour mieux seconder l'intention des personnes qui ne veulent pas de M. Dejean, parce qu'il *est trop jeune*, nous déclarons hautement que M. Dejean est non-seulement très jeune, mais encore qu'il est très mince, très fluet, ne porte pas de lunettes, et s'habille assez convenablement. On sait qu'en France les fonctions publiques sont interdites à tout homme qui n'a pas quarante ans, un gros ventre, et une tenue d'huissier.

Toute la préfecture de police est prête à partir, en ce moment, le sac sur le dos. Le septuagénaire M. de Malleval paraît devoir suivre son maître. On est à la recherche d'un petit jeune homme de cinquante ans pour le remplacer dans les fonctions de secrétaire-général, et de quelques enfans de trente-cinq ans pour recomposer l'administration du personnel.

On dit aussi que M. de Rambuteau ne compte pas assez sur son dallage d'asphalte et ses plantations d'arbres pour se croire à l'abri d'une bourrasque. On parle de fouiller un peu dans l'administration départementale; mais il n'y a, dans tout cela, pour ces messieurs, que trois ou quatre jours de terreur qui sont bien vite passés; et si le vent politique ramène aux affaires M. Thiers, il se trouvera bien vite entouré de gens qui seront restés à leurs postes pour *défendre la position*.

—Les affaires de Suisse tournent à l'assoupissement, et l'Espagne nous envoie un plénipotentiaire nommé au bruit du réveil de la constitution de 1812; M. Aton, secrétaire de l'ambassade anglaise à Paris, s'est chargé d'introduire M. Marliani, l'envoyé de M. de Calatrava, auprès de M. Molé. M. Marliani est chargé de prouver que les affaires de son pays ne sont pas désespérées, et de renouer les liens de la quadruple alliance.

Londres se préoccupe toujours des ballons de M. Graham et de M. Charles Green, non moins que de l'élévation de l'escompte qui se produit dans les transactions de la banque d'Angleterre. On annonce une grande rareté de numéraire, et une crise commerciale; on dit encore que pour sauver leurs effets espagnols, les maisons de banque de Londres se sont décidées à un grand sacrifice : elles ont fourni les fonds du semestre qui échoit en octobre.

— Les courses de chevaux ont été tristes, froides; l'absence des personnes qui s'intéressent à ces sortes de spectacles, la pluie, le vent, rendent ces réunions ennuyenses, mesquines et désertes : on devrait devancer l'époque et la placer en juin. La rareté des chevaux, la certitude du triomphe de quelques-uns, nuisent à toute émotion : ce sont des luttes entre un lièvre et une tortue.

Dimanche dernier, *Belida*, à M. Dupin, a battu *Bas-de-Cuir, Irmensul, Brougham* et *Bertram*, et remporté le prix de 2,000 fr. Le prix de 3,000 f. a été gagné par *Franck*, à lord Seymour, qui courait contre *Volante* et *Hamilton*. *Espérance* a été forcé de s'arrêter au milieu de la course pour boiter plus à son aise.

Jeudi, le prix de 4,500 fr. a été adjugé à *Franck*, qui, au premier tour, avait devancé *Gil-Blas*, son seul adversaire. Ce dernier cheval appartient à M. de la Bastide. Au second tour, *Franck* a couru seul.

Miss Kelly, à M. de Blangy, *Robert Macaire*, à lord Seymour, *Agélie*, à M. le comte de Cambis, ont disputé le prix royal de 6,000 fr.

Au premier tour, *Miss Kelly* est arrivée la première.

Au second tour, *Robert Macaire* a été retiré.

Cette fois la victoire semblait certaine pour *Agélie*; mais, vivement pressée, *Miss Kelly* est encore arrivée au but avant sa concurrente, et a remporté le prix royal.

— *Diadesté* est un mot arabe qui, prononcé à propos par des personnes ayant formé une gageure, fait accepter comme plaisanterie une action blâmable en toute autre circonstance. C'est le *pappataci* de *l'Italienne à Alger*, et, si l'on veut, notre : *Je vous prends sans vert*. La comtesse Manfredi fait cacher le seigneur Steno dans un pavillon; son mari, jaloux forcené, nouvel Almaviva, se précipite sur la porte de ce boudoir criminel, veut la briser quand la comtesse prononce le mot magique *Diadesté*. Le jaloux confus demande grace, refuse la clé qui lui est offerte; la dame insiste, ouvre la porte et montre en effet un galant; ce n'est pas le sien, mais le prétendu de sa cousine. Voilà ce que c'est que *Diadesté*. Ajoutez à cette scène, prise dans *la Gageure Imprévue*, deux heures d'un dialogue insignifiant comme la musique dont on l'accompagne, et vous ne serez pas surpris que *Diadesté* ait été applaudi à outrance au théâtre de l'Opéra-Comique. De notables coupures ont été faites pour la seconde représentation, et ce n'est point assez. On avait pris soin de soutenir ce *Diadesté* chancelant, il paraissait cette fois entre

la Vieille et *le Châlet*. Coupez, taillez, réduisez la pièce nouvelle à la scène de Sédaine; donnez-lui pour cortége *l'Éclair* et *Zampa* : tout ira bien alors, et les recettes de l'Opéra-Comique se maintiendront dans leur honnête médiocrité.

VAUDEVILLE. *Arriver à propos*. — Voilà un de ces petits ouvrages qui en disent plus qu'on ne croit, dans lesquels on rencontre de l'harmonie, de l'esprit, de la méthode et du savoir-faire; c'est une de ces idées qui auraient fort bien défrayé cinq actes d'une grande comédie. Trois femmes, une vieille, une très jeune, une autre veuve, passent l'été à la campagne. Trois hommes, l'un sexagénaire, l'autre mineur, et un homme de trente-huit ans, forment le pendant de cette trilogie féminine : chacun parle, agit, et se produit admirablement dans les nuances de son âge. Le but des trois hommes est d'épouser la jeune veuve; l'échappé de collége la compromet par sa passion bruyante, le vieillard la fatigue de son invalide timidité, l'homme entre deux âges choisit le moment où la veuve s'effraie de M Nestor, et s'ennuie de M. Pitois, et place à propos une déclaration faite en bons termes, calme, rassurante ,et pleine de promesses raisonnables. Nous ne saurions trop louer ce qu'il y a d'habile dans le mouvement des scènes de cette pièce, ce qu'il y a de fin, de distingué dans le dialogue. Les gens qui entendent la société à la manière du *Colleur* du Palais-Royal, et de *l'Anglaise* des Variétés, feront bien, pour s'épurer le goût et apprendre le monde, de chercher des renseignemens dans cette petite comédie, dont les détails pleins de grace et l'arrangement soigneux font regretter les écarts historiques que le Vaudeville permet si souvent à M. Ancelot.

— Le bibliophile Paul L. Jacob, notre collaborateur, se délasse par fois de ses travaux historiques par la composition de romans de mœurs qu'il emprunte à la société actuelle. Le roman intitulé : *Une Femme malheureuse*, dont il vient de publier la première partie chez Dumont, Palais-Royal, n° 88, est une simple histoire de la vie privée, sans accumulation d'évènemens, sans exagération de style; l'auteur n'a pas eu d'autre prétention que d'écrire un livre vrai. Ce sont des portraits et des caractères de femmes, groupés dans une action naturelle, touchante, morale. Nous n'osons pas dire que le vieux bibliophile a découvert la cause de ces larmes féminines toujours promptes à couler sur des malheurs qui n'existent que dans l'imagination; mais nous sommes certains que toutes les femmes voudront savoir jusqu'à quel point on a trahi le secret de leur nature.

SUR UN MONUMENT

DE

L'ILE DE GAVR' INNIS

DANS LE MORBIHAN.[1]

Près de l'entrée du Morbihan, en face de Locmariaker, on aperçoit deux éminences artificielles ou deux *Galgals* (2), allongés, l'un sur la pointe sud de l'Ile-Longue, qui n'est séparée du continent que par un étroit canal; l'autre, qui semble s'élever du milieu de la même île, appartient, en effet, à celle de Gâvr' Innis, beaucoup moins grande que la première, et s'étendant comme celle-ci du nord au sud. De même que la plupart des îles du Morbihan, Gâvr' Innis est un rocher de granit recouvert d'une couche mince de terre végétale. L'île est cultivée, et un fermier y réside avec sa famille, l'exploitant pour le compte de M. le maire de Crac'h, qui en est propriétaire. Il y a quelques années un ébou-

(1) M. Beautemps-Beaupré l'appelle *Gaverné* dans sa belle carte du Morbihan.
Les gens de Locmariaker prononcent *Gâffr' né*. On me dit que Gâvr' Innis est la meilleure orthographe. Ce mot se compose de deux mots bretons, *Gâvr'*, chèvre, et *Innis*, île.
(2) Monticule élevé de main d'homme, et composé en grande partie de pierres entassées.

lement des pierres dont le monticule est composé, fit apercevoir, vers la moitié de sa hauteur, au sud-ouest, quelques pierres beaucoup plus grosses et symétriquement disposées, comme celles des dolmens. Entre le toit et la paroi, une ouverture triangulaire laissait à peine passage à un homme pour pénétrer dans une cavité à moitié obstruée de terre et de pierres. Cette découverte resta long-temps sans résultats, lorsque M. Lorois, préfet du Morbihan, eut l'heureuse idée de faire faire des fouilles en ce lieu. Les matelots d'une goëlette en station dans le golfe y employèrent leurs loisirs, et bientôt ils eurent déblayé une grande portion d'un souterrain caché dans l'intérieur du Galgal.

Après avoir examiné tous les monumens répandus sur la presqu'île de Locmariaker, je me procurai un bateau, et, pourvu d'un briquet et d'une bougie, je me rendis à Gâvr' Innis. Montant rapidement la pente assez raide du Galgal, je me trouvai bientôt en face de l'ouverture triangulaire dont j'ai parlé; c'était alors la seule qui donnât accès dans le souterrain; elle me parut élevée de vingt-cinq à trente pieds au-dessus de la surface de l'île. Là je me mis à plat ventre; m'aidant des mains et tiré par les pieds par le patron du bateau, je me trouvai en un instant au fond de la caverne, sans autre accident que quelques écorchures aux mains, car en ce lieu le sol était parsemé de morceaux de verre. Ce n'étaient pas des débris de lacrymatoires, c'étaient tout bonnement des tessons de bouteilles bues quelques jours auparavant par un touriste anglais. La bougie allumée, je me mis à parcourir le souterrain.

Qu'on se représente un grand dolmen fort régulier, enseveli sous un amas de terre et de pierres. Sa plus grande longueur est de l'ouest à l'est En entrant par l'ouverture au sud-ouest, on se trouve d'abord dans une chambre longue de 3,10^{m}, large de 2,32^{m} à 2^{m}. A l'ouest elle est fermée par deux pierres verticales. Deux autres forment chacune des parois nord et sud. Une très grande pierre posée horizontalement recouvre toute la chambre, et paraît déborder beaucoup ses parois. A l'est, cette chambre communique à une galerie plus étroite (1,39^{m}), mais fort longue, construite comme celle-ci de pierres verticales et horizontales.

Lorsque je visitai Gâvr' Innis, les fouilles n'étaient pas termi-

nées, et l'on ne pouvait parcourir que neuf ou dix mètres de la galerie; encore fallait-il se traîner sur les genoux la moitié de cette distance. Aujourd'hui, par les soins de M. le maire de Crac'h, le souterrain est entièrement déblayé. M. le préfet du Morbihan a bien voulu m'envoyer des plans et de nouveaux renseignemens sur les résultats de ces fouilles, pour compléter mes propres observations; la brièveté de ma visite à Gâvr' Innis et l'état où se trouvait alors le monument ne m'ayant pas permis d'en copier tous les principaux détails.

La longueur de la galerie est de 12,55^m, ce qui donne pour tout le souterrain une étendue de 15,65^m, de l'ouest à l'est; sa hauteur, ainsi que celle de la chambre où elle conduit, est de 1,80^m à 2^m. Le sol comme le toit est couvert de grandes pierres plates s'étendant d'une paroi à l'autre. Vers l'est de la galerie, on remarque une pente sensible, ce qui produit dans le pavé du souterrain des espèces de marches ou plutôt des palliers. On en compte quatre inégalement espacés.

Les pierres du toit diffèrent beaucoup dans leurs dimensions : la plus grande, celle qui couvre la chambre occidentale, a plus de vingt pieds de long, et quinze ou seize de large : les autres sont moins considérables, la plupart cependant dépassent dix et douze pieds de long. La largeur moyenne des pierres composant les parois est de plus d'un mètre; je ne sais à quelle profondeur elles sont enterrées. Au nord, on en compte quatorze verticales dans la chambre et la galerie, treize seulement au sud. J'ai déjà dit que l'extrémité ouest du souterrain était fermée par deux pierres; l'autre extrémité est ouverte, ou, pour parler plus exactement, elle n'est bouchée que par les petites pierres amoncelées qui constituent le Galgal. Quant à l'épaisseur des parois et du toit, on sent qu'il est difficile d'en juger. D'après ce qu'on peut observer par les interstices et les portions des pierres qui ne sont pas complètement enterrées, on conjecture qu'il y en a peu qui n'aient de deux à trois pieds d'épaisseur.

Quelques-unes sont jointes avec une assez grande précision, en sorte qu'elles paraissent taillées, mais c'est le plus petit nombre, et les vides qu'elles laissent entre elles sont assez grands pour avoir donné passage aux pierres qui obstruaient la galerie.

Outre sa situation souterraine, ce qui distingue le monument de Gâvr' Innis de tous les dolmens que j'ai vus, c'est que presque toutes les pierres composant les parois sont sculptées et couvertes de dessins bizarres. Ce sont des courbes, des lignes droites, brisées, combinées de cent manières différentes.

Je ne saurais mieux les comparer qu'au tatouage des insulaires de la Nouvelle-Zélande, dont on voit des têtes ainsi ornées, dans les cabinets d'histoire naturelle. Souvent, sur la même pierre, il y a des divisions, des espèces de compartimens qui séparent du fond et encadrent une portion des dessins. Pour graver tous ces traits extraordinaires, on n'a pas pris le soin de polir préalablement la surface de la pierre, car sur presque toutes on voit ces grandes ondulations irrégulières que présente la cassure d'un bloc de granit; pourtant aucune n'offre d'aspérités trop marquées. Le trait des dessins gravé en creux, à un demi-pouce de profondeur à peu près, forme comme un canal, plus étroit au fond qu'à la surface. Çà et là quelques dessins se détachent en relief sur le fond, comme ceux de la *Table des marchands* (1) à Locmariaker.

Parmi une multitude de traits bizarres qu'on ne peut regarder que comme des ornemens, on en distingue un petit nombre que leur régularité et leur disposition singulière pourraient faire ressembler à des caractères d'écriture; ce sont des triangles très longés, fort semblables à des coins, ou bien à ces instrumens étranges de silex ou de jade, qu'on appelle vulgairement *Celts* ou *haches Celtiques*. Dans un espace réservé vers le haut de la cinquième pierre de la paroi méridionale (je commence à numéroter du côté de l'ouest), on voit dix-huit de ces *coins* disposés sur trois lignes horizontales, les uns la pointe en haut, les autres en sens inverse. La cinquième pierre de la paroi opposée en présente quatre sur une seule ligne. On en trouve d'autres encore sur la quatrième et la huitième pierre de la paroi nord, mais au nombre d'un ou de deux seulement. Les coins de la quatrième pierre (paroi sud) sont remarquables entre tous les autres, parce que ce sont les seuls placés horizontalement; leurs pointes sont op-

(1) C'est le plus grand dolmen de cette presqu'île. Sous la pierre horizontale, on voit quelque chose qui ressemble à une hache, et sur un des piliers des lignes courbes en relief qu'on pourrait comparer à des roseaux.

posées. Souvent la base de ces coins est arrondie, quelquefois fermée par deux lignes qui se rencontrent sous un angle très obtus.

Une imagination un peu vive n'hésitera pas à voir là des inscriptions en caractères cunéiformes ; cependant, en les examinant avec attention, on n'y découvre qu'un si petit nombre de combinaisons distinctes, d'ailleurs si souvent répétées, qu'on devra bientôt renoncer à les considérer comme des lettres d'une écriture inconnue. Ces combinaisons sont au nombre de quatre, suivant la position horizontale ou verticale du coin et celle de sa pointe. Mais il est évident que, sur plusieurs pierres, deux coins ont été rapprochés à dessein, de manière à former un groupe distinct. Admettant cette réunion des signes deux par deux, le nombre des combinaisons sera porté à six ; car on peut distinguer deux groupes, les uns la pointe en haut, les autres en sens inverse. Peut-être faut-il considérer comme une septième combinaison la réunion de deux coins placés verticalement, l'un élevé, l'autre renversé. Enfin on arrivera à reconnaître un huitième caractère, si l'on veut prendre pour un signe particulier un coin la pointe en bas, au-dessus duquel est tracé une espèce d'ovale, comme un point sur un i (septième pierre de la paroi sud). On observera qu'une même combinaison se représente jusqu'à cinq fois sur la même pierre (deux coins la pointe en bas). Ce petit nombre de signes et leur répétition me semblent prouver qu'ils ne sont pas des caractères d'une écriture quelconque. Que les hommes qui les ont sculptés y aient attaché une idée, un sens, que ce soit autre chose qu'un simple ornement, cela ne me paraît pas douteux; mais la signification, qui peut espérer aujourd'hui la découvrir?

Je ne dois point oublier quelques autres dessins remarquables. J'en citerai d'abord dont les partisans du système de l'Ophiolatrie (1) ne manqueront pas de s'emparer. Ce sont trois serpens gravés à la base de la septième pierre de la paroi sud. Celui de gauche, dont la tête est tournée du côté opposé, est séparé des deux autres par une ligne verticale. Il touche presque à un groupe

(1) Voir le mémoire sur l'Ophiolatrie de M. de Penhouet, et celui de M. Bathurst Deane sur le même sujet. *Observations upon Dracontia.* Archeologia, tom. XXV.

de deux coins, dont l'un est surmonté d'un petit ovale; j'en ai déjà parlé. Cet ovale sera, si l'on veut, l'œuf des druides qui produisait un serpent. Les deux autres serpens ont la tête tournée à gauche.

Enfin, au haut de la neuvième pierre de la paroi sud, on observe comme une serpe ou un crochet avec un manche. Je ne demande pas mieux que ce soit la serpe d'or destinée à cueillir le gui sacré.

Il faut noter que ces figures, serpens, coins, serpe ou crochet, ont une saillie sensiblement plus forte que celles des autres dessins. Parmi ces derniers, il en est un qui se reproduit assez fréquemment, une fois même avec une sorte de régularité (dixième pierre de la paroi sud), c'est une suite de demi-cercles ou de demi-ellipses concentriques. Des cercles complets et concentriques sont plus rares. Il y a encore des chevrons, des zigzags et bien d'autres traits impossibles à décrire.

Il semble que quelques pierres n'aient jamais été gravées; par exemple, sur la paroi nord, la deuxième, la treizième et la quatorzième; sur la paroi sud, la onzième, la douzième et la treizième. Plusieurs, en outre, sont devenues, par le temps, presque complètement frustes. M. le préfet du Morbihan m'écrit qu'il a vu quelques dessins du même genre que ceux dont je viens de parler, sur des marches de la galerie.

Vers le centre de la deuxième pierre de la paroi sud on remarque une gorge profonde creusée dans le bloc, au-dessus de laquelle on a réservé en deux endroits une espèce d'anneau pris dans la masse, mais nullement saillant. Entre ces anneaux et le fond de la pierre on pourrait aisément passer le bras. Cette gorge est couverte de noir de fumée; mais cette apparence, sur laquelle on pourrait peut-être fonder un système, provient de l'habitude qu'ont les curieux de poser leurs lampes dans cette cavité. L'usage de ces deux anneaux est un mystère. Il paraît évident qu'ils ont servi à attacher quelque chose, car ils sont polis par un frottement prolongé. Je ne puis croire qu'ils aient été taillés pour transporter la pierre plus facilement, puisque aucune autre, même plus lourde, n'en offre de semblables. Comme on est assez porté à attribuer aux druides et à leurs adhérens toutes les inventions possibles de cruauté, permis aux ames sensibles de se représenter attaché là quelque misé-

rable qu'on égorge sans défense, ou bien qu'on abandonne vivant, enseveli dans ce lugubre souterrain.

Malheureusement, le témoignage unanime de tous les habitans de l'île, et de toutes les personnes présentes aux fouilles, contredit un peu cette supposition poétique. Dans l'intérieur de la caverne, on n'a trouvé rien absolument que de la terre et des pierres semblables à celles qui la couvrent. Vainement j'ai interrogé des paysans qui n'avaient aucun intérêt à me tromper. Je leur ai demandé si l'on n'avait pas trouvé des cendres, des ossemens, des instrumens de métal ou de pierre, des poteries. Toujours leur réponse a été négative. On n'a pas même découvert dans les fouilles une seule hache celtique, dont on trouve quantité dans quelques autres îles du Morbihan.

Le toit aussi bien que les parois et le pavé du souterrain sont de granit; une seule pierre, la huitième de la paroi nord, est un bloc de quartz presque pur. Je doute qu'il provienne de l'île. Les pierres amoncelées au-dessus et autour de la caverne sont également des fragmens de roches granitiques, en général de la grosseur de nos moellons, et leurs angles brisés prouvent qu'elles ont été transportées d'assez loin. Quelques cailloux ronds semblent avoir été pris sur la grève. Enfin, on trouve encore mêlée aux pierres une quantité notable de sable et de terre végétale.

En présence d'un monument d'une civilisation inconnue, et privé de tout renseignement historique, on a peine à résister à la tentation si naturelle de chercher quelque hypothèse sur son origine.

Malgré l'absence complète de débris humains ou d'ustensiles funéraires, sa destination la plus probable c'est une sépulture (1). On ne peut guère supposer, en effet, que ce soit un monument religieux; car, en ce cas, pourquoi l'enterrer sous un amas de pierres? En Suède, en Norwége et en Irlande, on a trouvé, dans l'intérieur de certains tumulus, des cavernes analogues à celle de Gâvr' Innis. Elles renfermaient des ossemens, quelquefois des squelettes entiers. Il semble que l'intention de ceux qui bâtissaient ainsi un édifice au milieu d'un tumulus ait été d'isoler le cadavre, en lui

(1) On m'assure que dans l'intérieur du mont Héleu, près de Locmariaker, on a trouvé, il y a quelques années, des cendres, des débris de poteries et des objets d'or travaillés en filigrane, enfouis sous l'espèce de dolmen dont j'ai parlé.

faisant comme un vaste cercueil. Il est possible que l'absence d'indices funéraires provienne de quelque fouille antérieure, dont la tradition se sera perdue. Dès le XIII[e] siècle, des moines résidaient dans l'île Berder, voisine de Gâvr' Innis (1), et la curiosité ou l'espoir de trouver des trésors a pu leur faire explorer l'intérieur du monument. Enfin, il existe peut-être une cavité inférieure que l'on n'a point encore découverte. J'ai remarqué, en effet, que dans les interstices des pierres qui pavent la chambre occidentale on pouvait enfoncer un bâton à une assez grande profondeur; il serait intéressant de vérifier ce fait.

Il me semble que, pour apprécier les usages d'un peuple qui n'est plus, on doit chercher parmi ceux qui existent, un degré de civilisation correspondant au degré probable de celle que possédait le peuple détruit. En examinant les dessins tracés sur les pierres de Gâvr' Innis, je me souvins aussitôt des ornemens bizarres et compliqués que les naturels de la Nouvelle-Zélande s'impriment sur le visage et sur plusieurs parties du corps. Le tatouage était anciennement pratiqué chez les peuples du nord, et les noms de quelques nations en rappellent l'usage (les Pictes et les Bretons). Chez les Zélandais, l'écriture est inconnue, mais il n'y a pas un chef qui ne sache dessiner un *fac-simile* du tatouage de sa face; ce dessin, qu'ils nomment *Amoco*, est pour chacun une marque, une signature en quelque sorte. Je me demande si ces pierres couvertes de traits variés, combinés de tant de manières différentes qu'on chercherait en vain deux pierres semblables, ne seraient pas des *Amocos* antiques. Si c'étaient des ornemens inventés par le caprice, et seulement destinés à la décoration, on y trouverait à coup sûr quelques répétitions symétriques, comme on en observe dans les ouvrages les plus grossiers des peuplades américaines. Ne peut-on pas supposer que ces tatouages, car je ne puis employer un mot qui convienne mieux aux dessins de Gâvr' Innis, ont désigné des chefs ou des tribus, peut-être des guerriers morts dans quelque bataille, ou ayant pris part à celle où leurs amis ont perdu la vie? Dans cette hypothèse, les coins indiqueraient peut-

(1) Gâvr' Innis même aurait été, dit-on, habité par des moines. On a découvert près de la ferme une grande quantité d'ossemens humains et un crucifix de cuivre émaillé, de style byzantin.

être encore quelques circonstances particulières à ceux dont la pierre où ils sont tracés devait conserver le souvenir. Dans les hiéroglyphes en usage aujourd'hui chez quelques nations indiennes, pour commémorer des combats, certains traits gravés sur des arbres ou sur des pierres font connaître le nombre des morts; d'autres traits dans un sens différent, celui des blessés. Il y en a de distincts pour les prisonniers, pour les femmes et pour les enfans; je soupçonne ici quelque intention analogue.

Le rapport que présente ce souterrain avec quelques monumens de la Suède et de la Norwége, et ses sculptures qui le distinguent de tous nos monumens celtiques, composés de pierres brutes, tendraient à faire croire qu'il aurait été élevé par des étrangers, des héros, ou des pirates scandinaves, par exemple; et si cette opinion était fortifiée par de nouveaux renseignemens, ce Galgal ne serait peut-être pas très ancien, je veux dire qu'il pourrait être postérieur à la domination romaine dans les Gaules. Mais d'un autre côté, comment supposer qu'un peuple conquérant, que des pillards, car les incursions des Scandinaves n'étaient que des pillages, comment supposer, dis-je, qu'ils aient pu réunir, tailler à grande peine ces énormes pierres au milieu de leurs rapides expéditions? Une semblable opération eût exigé un grand nombre de bras, et en tout cas un temps fort long. On ne doit donc, ce me semble, attribuer l'érection de ce monument qu'à un peuple établi dans le pays d'une manière durable.

P. Mérimée.

MME ÉLIZA GUIZOT.[1]

En traçant le nom de cette jeune femme, sitôt ravie aux affections qui l'entouraient, une pensée m'a tout à coup saisie, c'est que jamais, si elle eût vécu, ni son nom, ni ses traits n'auraient figuré ici. Cette conviction, puisée dans les écrits qu'une honorable confiance a déposés entre mes mains, a failli arrêter ma plume. Je me suis demandé s'il m'était permis de soulever, après sa mort, ce voile étendu sur sa vie, non par une instinctive et puérile timidité, mais par une volonté forte et raisonnée? Long-temps cette question est demeurée sans réponse. Mais quoi! si de profonds et légitimes regrets trouvent dans la sympathie appelée sur sa mémoire un faible soulagement, eût-elle voulu le leur défendre? Si, maintenant qu'elle n'est plus là, son image et son exemple peuvent jeter en d'autres ames de bonnes et fructueuses impressions, s'obstinerait-elle à les leur dérober? Une voix secrète m'a répondu : Non! Et j'ai écrit, heureuse de pouvoir dire à tous, que la publicité n'est point la conséquence forcée de toute supériorité intellectuelle; que les principes les plus austères peuvent s'allier chez une femme aux affections les plus tendres; la plus fervente piété à l'esprit le plus indépendant; un savoir réel et solide à une absence totale de prétentions; des facultés brillantes à une vie utile et modeste.

Marguerite-Andrée-Éliza Dillon naquit à Paris, le 30 mars 1804.

(1) Cet article, que nous avions depuis long-temps à l'imprimerie et que nous ne croyons pas devoir retarder davantage, malgré le retour inopiné de M. Guizot au ministère, et malgré de perfides insinuations dirigées contre nous journellement par des personnes qui se disent ses amis, intéressera plus d'un lecteur, surtout plus d'une lectrice, par les détails intimes qu'il contient sur une personne d'un mérite rare et que le public a jusqu'ici si peu connue. (*N. du D.*)

Son père, Jacques Dillon, était issu d'une branche des Dillon d'Irlande, qui avait suivi en France Jacques II, roi d'Angleterre. Cette branche s'était établie à Naples, où elle avait pris du service. M. Jacques Dillon fut envoyé en France par le roi de Naples avec une mission scientifique. Il suivit les cours de l'École polytechnique, devint ingénieur des ponts-et-chaussées, et se fixa en France, où son caractère honorable et ses talens le firent bientôt distinguer. Parmi les travaux dont il fut chargé, on peut citer la construction du *pont des Arts* et celle du *pont d'Iéna*. Il épousa, en 1803, Henriette de Meulan, sœur cadette de Mlle Pauline de Meulan, déjà célèbre par ses écrits. Le bonheur qui suivit cette union ne fut pas de longue durée, M. Dillon mourut en 1807, laissant sa femme sans fortune, et chargée de deux filles en bas-âge. La jeune mère entreprit seule leur éducation. Austère, simple, tendre, douée de cet esprit délicat et cultivé qui semble un apanage de la famille de Meulan, elle devait être pour ses filles la meilleure des institutrices, et jamais élèves ne furent plus dignes de ses soins. La jeune Éliza, surtout, manifesta de bonne heure une intelligence peu commune et une extrême ardeur pour l'étude. C'était une nature énergique, et j'ajouterais passionnée si, dans l'acception actuelle, ce mot ne donnait l'idée d'un entraînement sans règles et sans mesure vers ce qui nous plaît : ce n'est point ainsi qu'il faut l'entendre en l'appliquant à celle dont je parle. Elle ne pouvait à la vérité ni vouloir ni aimer faiblement; mais une raison saine et un sentiment moral aussi pur qu'élevé dirigeaient vers le bien sa volonté et ses penchans; et par une faveur que la providence accorde parfois à celles qui lui ressemblent, il se trouva que les êtres qui avaient le plus de droit à ses affections étaient aussi ceux qui les méritaient le mieux. Sa sœur Pauline surtout, plus jeune et plus faible qu'elle, lui inspirait un attachement pour ainsi dire maternel, et qui ne fit que s'accroître avec les années. Occupée sans relâche de sa destinée, « elle aurait voulu la soulever de terre, de peur « qu'une pierre ne heurtât son pied. » Pour elle, « jamais per« sonne ne lui avait paru assez doux, assez soigneux, assez com« plaisant. » Sa tendre sollicitude était payée de retour; rien n'altéra jamais entre les deux sœurs une si touchante amitié : la mort seule put la rompre.

Cette union, du reste, régnait entre tous les membres de la famille de Meulan : des cœurs aimans et des esprits occupés sont les meilleurs élémens d'une société paisible. Celle-là offrait aux deux sœurs tous les moyens de perfectionner les dons qu'elles avaient reçus de la nature. Mlle Pauline de Meulan, leur tante, se trouvait, par sa naissance et ses anciennes relations, en rapport avec ce qui restait de ce qu'avant la révolution on nommait la bonne compagnie, et par ses écrits, avec tout ce que la littérature d'alors comptait d'hommes distingués. Ainsi placée entre le grand monde et le monde littéraire, elle touchait encore au monde artiste par l'alliance de sa famille avec celle de M. Turpin de Crissé, amateur des arts et peintre distingué. Ses jeunes nièces devaient se développer rapidement dans cette favorable atmosphère, au milieu de ce mouvement des idées, qui est à la santé de l'esprit ce que l'exercice est à celle du corps.

En 1812, le mariage de M. Guizot avec Mlle de Meulan vint jeter au milieu de ce doux échange de sentimens affectueux et de jouissances intellectuelles, le poids de spéculations plus sévères et d'intérêts plus sérieux. Mais ce fut pour y ajouter un nouveau degré d'activité : ainsi, le bloc de rocher qui tombe au milieu d'une rivière limpide en change tout à coup l'aspect; mais l'entrave qu'il semble apporter à son cours habituel lui prête plus de mouvement, d'éclat et de vie.

Les heureuses dispositions de la jeune Éliza la rendirent bientôt l'objet des soins particuliers de M. et de Mme Guizot; elle en profita au-delà de leurs espérances. En 1814, la mère d'Éliza contracta un second mariage avec M. Devaisne, directeur-général des contributions indirectes dans les départemens au-delà des Alpes. Les évènemens de cette époque ayant enlevé ces départemens à la France, la place de M. Devaisne se trouva supprimée de fait; mais à la restauration il fut nommé préfet, d'abord à Bar-le-Duc, et plus tard à Nevers, où il demeura six ans.

Pendant ces six années l'enfant était devenue jeune fille; son esprit et son ame avaient achevé de se développer; elle possédait une instruction aussi solide qu'étendue, et cultivait les arts avec succès. Chez elle, un cœur tendre et dévoué, une vive imagination, avaient pour contrepoids une austère et fervente dévotion; elle

était alors zélée catholique, comme on peut le voir par ce qu'elle écrivait à sa sœur, pendant un petit voyage que celle-ci avait fait à Paris avec sa mère :

« N'en déplaise à la Fête-Dieu et à mes oraisons, ma chère Pau-« line, je t'écrirai aujourd'hui une longue lettre; pourtant, que ta « conscience se rassure; j'ai été ce matin à une grand'messe de « deux heures, j'ai lu un sermon de Massillon, j'irai à vêpres, et « j'aurai encore du temps pour *ma bourse particulière*. Oui, ma « chère Pauline, le salut entre pour beaucoup dans ma vie; je vais « tous les jours à la messe; mon père m'a envoyée tout l'octave au « salut, le soir; j'ai communié dimanche et le jour du sacré-cœur, « et ce jour-là j'ai été à la messe, grand'messe et vêpres, malgré « les moqueries de M. D......, qui a fait mon père grande bre-« douille pendant ce temps-là. Demain, jour de la Saint-Cyr, je vais « à la première messe de M. Duplessis, et de plus je ménage tous « les jours du temps pour mes oraisons....... » (Lettre écrite en 1822.)

Cependant l'assassinat du duc de Berry avait décidé la chute du ministère Decazes, et avec lui, de tout ce que le zèle des partisans *quand même* de la monarchie qualifiait de libéral. M. Devaisne, parent et ami de M. Guizot, fut révoqué à ce titre, et revint à Paris avec sa famille.

Le salon de M. Guizot était alors, en quelque sorte, le centre où venait aboutir tout le mouvement politique, philosophique et littéraire de cette époque; autour du mari et de la femme se réunissaient avec les notabilités de la chambre, de l'Académie et des salons, une active et studieuse jeunesse. Les uns, suivant l'impulsion donnée par M. Guizot lui-même aux études historiques, fouillaient avec une infatigable patience la poudre des vieilles chroniques, pour y retrouver les monumens de notre passé, et les éclairer d'une lumière nouvelle; d'autres, comme de hardis aventuriers, allaient à la conquête des richesses étrangères; et tandis que les jeunes philosophes du *Globe* nous révélaient, du haut de leur sceptique indifférence, *comment les dogmes finissent*, ils retrouvaient dans leur cœur, sous une autre forme, ces sentimens qui ne finissent pas, et qui leur faisaient embrasser la science comme un culte, la politique comme une foi. J'en appelle au zèle religieux des jeunes

adeptes de cette mère de nos associations, qui avait pris pour devise : *Aide-toi, le Ciel t'aidera.*

Au milieu d'une telle société, Mlle Dillon se trouvait dans son élément; elle écoutait avidement ces entretiens, où se discutaient toutes les questions religieuses, sociales ou littéraires qui divisaient les esprits, où toutes les idées de quelque valeur passaient à l'examen. Ses idées, à elle, y gagnaient d'autant; ses opinions se modifiaient en s'affermissant; sa croyance religieuse, surtout, subit l'influence protestante et philosophique qui l'entourait; mais sans que sa piété y perdît, sans même que son respect pour les cérémonies d'un culte auquel elle regrettait de n'avoir plus foi en fût altéré : « Ah! que ne puis-je éviter de scandaliser les faibles! écri-« vait-elle à sa sœur; que ne puis-je, en conscience, remplir toutes « les observances du catholicisme! Il m'en coûte de voir l'hommage « que je rends à Dieu incomplet devant les hommes; je voudrais le « glorifier en face de toute créature, et beaucoup croiront que je le « renie; c'est là la plus sévère épreuve de ma nouvelle croyance, et « elle pourrait devenir bien plus sévère encore; si je vivais à la « campagne, par exemple, je ne sais ce que je ferais; avec la piété « dans le cœur, paraîtrais-je l'impiété sur le front? ou bien irais-je « m'associer à des mystères qui n'ont pas ma foi, et me soumettre « à des observances peut-être nuisibles? c'est ce que je craindrais « le plus au monde; c'est ce qui seul pourrait me faire regretter de « n'être pas née protestante; la foi catholique convenait bien mieux « à mon esprit rigoureux et absolu, ses mystères, ses cérémonies « à l'ardeur de mon ame; mais à présent, il me serait bien plus doux « d'être protestante; là il n'y a rien dans le culte à quoi je ne pusse « m'associer; la communion elle-même ne me semblerait pas un « inconvénient, n'étant pas un sacrement mystérieux; elle ne serait « pour moi qu'une prière. Et je l'avoue, il me faut de la prière, et « de la prière en commun avec les autres ; j'aime à adorer mon « Dieu au milieu de mes frères ; il me semble qu'il m'en écoute « mieux quand je ne le prie pas seule.... »

Bientôt sa résignation religieuse fut mise à la plus cruelle épreuve; elle perdit sa mère, qui mourut au mois de novembre 1823, et resta à dix-huit ans chargée du soin de sa famille et de l'éducation d'un jeune frère du second lit, qu'elle aimait tendrement. Ces nou-

veaux devoirs n'étaient point au-dessus de ses forces; elle les accepta avec cette volonté consciencieuse, cette abnégation d'elle-même qu'elle mettait à toute chose, et trouva moyen de les remplir, sans abandonner le soin de son perfectionnement intellectuel et moral. Elle faisait, dans les diverses langues qui lui étaient familières, de fortes et sérieuses lectures, sans autre but que l'intérêt qu'elle y prenait. Elle écrivait pour le seul plaisir de se rendre compte de ses idées et de formuler ses jugemens; car elle pensait que la gloire littéraire détourne les femmes de leur véritable mission. Un morceau sur le roman de Corinne, un autre sur lord Byron, ont été recueillis dans le volume non publié (1) qui contient ce qui reste d'elle. On y reconnaît déjà cette tendance à tout ramener aux idées de devoir et de moralité, qui ont dominé sa vie. Un peu plus tard elle écrivit une sorte de petit poème en prose, intitulé : *Un mariage aux îles Sorlingues,* composition gracieuse et originale, qui donne la mesure de ce qu'elle aurait pu faire en s'abandonnant à son imagination.

Bientôt un nouveau chagrin vint l'arracher à ses occupations. La santé de M[me] Guizot, depuis long-temps chancelante, déclina tout à coup, au point de donner les plus vives inquiétudes. M[lle] Dillon consentit à se séparer de sa famille pour accompagner sa tante aux eaux de Plombières qui lui étaient ordonnées. Mais ce voyage fut inutile, M[me] Guizot mourut à Paris peu de temps après son retour, au mois d'août 1827.

Cette femme distinguée avait toujours eu pour sa nièce Éliza la plus vive affection. Plus âgée de quinze ans que son mari, avertie par ses souffrances de sa fin prochaine, peut-être dans une de ces inquiètes prévisions, familières au cœur des femmes, eut-elle la pensée que la jeune fille qu'elle s'était plu à former, serait, après elle, chargée d'un bonheur qui fut long-temps le premier intérêt de sa vie.

La mort de sa tante rendit M[lle] Dillon à ses travaux habituels. Pour obliger un ami, elle s'était mise à compulser les *Bénédictins*, et ne pouvait s'expliquer à elle-même le plaisir qu'elle y prenait : « Je crois en vérité, disait-elle en plaisantant, que j'ai l'amour pur

(1) Ce volume a été tiré seulement à soixante exemplaires.

« des in-folio; quand j'en ai un en face de moi, un autre à côté, et
« que je me plonge dans ces grandes pages de latin barbare, pour
« y trouver une ligne, un mot qui vaillent la peine d'être notés, je
« ne me donnerais pas pour un empire........ je crois que j'aurai
« fini mon travail demain; en tout cas, je veux qu'il soit terminé
« avant mercredi; il n'y aura plus de gros livres dans l'apparte-
« ment, quand tu y arriveras. Ne ris pas; ce sont tes plus dan-
« gereux rivaux auprès de moi. Tes rivaux! chère sœur, je don-
« nerais, pour le plaisir de te voir, tout ce qui a jamais été imprimé
« dans le monde; tu es mille fois plus pour moi que tout ce qui
« n'habite que dans mon esprit, toi la constante préoccupation de
« mon ame, le but chéri de toutes mes pensées; ce n'est pas à
« cause de ce que je sais que tu m'aimes, que je suis chère aux
« miens; la science est une œuvre du temps; elle cessera avec
« l'ignorance de l'homme; mais l'affection durera toujours; elle
« est immortelle comme Dieu. Mes chers amis, je serai toujours
« votre Éliza, même après que le nom des siècles aura disparu;
« la foi et l'espérance finiront, a dit saint Paul, mais la charité
« durera éternellement. Ainsi tout périra de nous, tout excepté le
« souffle divin de l'amour, que Dieu a déposé en nous pour y être
« un continuel appel à l'infini; à quoi bon nous aimer, si ce n'était
« que pour le temps? Tout ce qui passe est si court! dit saint Au-
« gustin. » (Lettre écrite en 1827.)

On voit que les préoccupations scientifiques n'ôtaient rien à la sensibilité de son cœur; elles n'avaient pu non plus exalter sa vanité, ni altérer la rectitude tranquille de son jugement. J'aime à citer les preuves de ce que j'avance; elles valent mieux, pour la faire connaître, que tout ce que je pourrais dire.

.... « Il y a dans la raison des hommes quelque chose de su-
« périeur qui dédommage de la soumission; leur volonté est calme,
« tandis que la nôtre s'agite sans cesse; une multitude de petits
« incidens, qui nous contrarient vivement, ne les atteignent même
« pas; aussi veulent-ils moins fréquemment, mais plus également
« et plus durablement que nous. Dans tous les ménages que je
« vois de près, j'observe cette différence..... Je suis persuadée que
« beaucoup de femmes très distinguées ont dû à cette dispensation
« de la providence leur bonheur avec des maris qui n'avaient pas

« autant d'esprit qu'elles, mais dont le caractère ferme et calme « leur donnait l'appui et le repos dont elles avaient besoin. Pa- « reille chose t'arrivera, chère amie, et peut-être à moi, et nous « verrons tout ce qu'une femme spirituelle peut apprendre d'un « homme médiocre. On dit que je suis très instruite, et je sais « bien que je le suis plus que la plupart des femmes; eh bien! ma « chère, je n'ai jamais causé un peu sérieusement avec un homme « sans m'apercevoir combien il y avait de décousu dans mon in- « struction et de lacunes dans mes connaissances. Il y a quelque « chose de désultoire dans l'esprit et l'éducation des femmes; elles « ne savent jamais rien à fond, ce qui fait que les hommes les bat- « tent aisément dans la discussion. Si on est vaincue par un mari « qu'on aime, le mal n'est pas grand. » (Lettre écrite en 1827.)

Cependant M[lle] Dillon ne paraissait point pressée de se marier; elle croyait, à la vérite, que si le bonheur est de ce monde, il n'y est que dans le mariage. Mais ce bonheur était pour elle à de hautes conditions: il fallait, pour obtenir le sacrifice de sa liberté, de ses goûts, qu'on se fît aimer, respecter, admirer. Elle était décidée à ne pas se donner à moins, et le cercle où elle pouvait choisir se trouvant circonscrit par des circonstances de fortune et de position, elle entrevoyait tranquillement la possibilité de rester fille, persuadée qu'elle s'accommoderait mieux du célibat que d'un mariage imparfait. « Je ne renonce point au mariage, disait-elle « à sa sœur, mais je n'en fais pas la condition *sine quâ non* de ma « destinée; si je trouve l'homme qu'i lme faut, eh bien! je goûterai « *le paradis sur la terre, l'amour dans le mariage;* sinon, avec toi, mon « père, Maurice, mes amis, mes livres et les pauvres, je passerai « encore une douce et, je l'espère, un peu utile vie. » (Lettre écrite en juillet 1827.)

Son mariage avec M. Guizot, qui eut lieu en novembre 1828, vint réaliser l'idée qu'elle s'était faite du bonheur conjugal: une communauté tendre et intime de plaisirs, de peines, de pensées et de travaux. Ce bonheur même, elle le sentait si complet, qu'elle en éprouvait une sorte d'effroi. « Dieu me protége! disait-elle, car je suis une trop heureuse créature! » Et comme si une voix secrète l'avertissait que son passage ici-bas devait être rapide, elle se hâtait d'en employer tous les momens et d'en marquer utilement

tous les pas. Plus elle était heureuse, plus le malheur des autres touchait profondément son ame. Elle croyait avoir contracté une dette envers eux; elle exprima ses idées à ce sujet dans un morceau intitulé : *De la charité et de sa place dans la vie des femmes*, aussi remarquable par les pensées que par le style. Elle invite les femmes à ramener parmi les hommes, par l'exercice d'une charité zélée, persévérante et bien entendue, l'esprit de concorde et de paix, à servir de lien entre les classes diverses de la société, en faisant disparaître autant qu'il est en elles tout ce que l'inégalité a de sec et d'amer : « Mettons-nous à l'œuvre avec cou-« rage, leur crie-t-elle, *voici des jours favorables, voici des jours de « salut*. Notre belle France en paix appelle toutes les améliorations; « les esprits sont en mouvement, les cœurs animés : jamais cir-« constances n'ont été plus favorables. Un moment viendra peut-« être où nous regretterons profondément de n'en avoir pas pro-« fité; et s'il ne venait pas pour notre pays, il viendrait sûrement « pour chacune de nous. *Quand les temps ne seraient pas mauvais, les « jours sont courts;* nous marchons avec rapidité vers le *lieu d'où « l'on ne revient pas*; *travaillons pendant qu'il fait jour*. Avons-nous « le cœur triste ou trop peu occupé? Le travail de la charité est la « plus sûre consolation dans les épreuves de la vie, le plus doux « passe-temps au milieu de ses langueurs; et si une destinée heu-« reuse nous est réservée en ce monde, pouvons-nous jamais « faire assez pour ceux qui soupirent en vain après le bonheur? »

Loin que sa nouvelle situation l'eût forcée de renoncer à ses études, Mme Éliza Guizot trouva plus d'occasions de s'y livrer; elle mettait son zèle et sa science au service des travaux de son mari, qu'elle aidait dans ses recherches. Elle écrivait pour la *Revue Française* des articles souvent remarquables par la profondeur et la solidité. Peu de personnes savaient que ces pages d'une savante analyse ou d'une consciencieuse érudition sortaient de la plume d'une jeune femme, et ceux qui l'ignoraient ne l'auraient pas deviné (1).

(1) Voici la liste des articles insérés par Mme Éliza Guizot dans la *Revue française* :

Le Juif, par Spindler, traduit de l'allemand par J. Cohen — (No VI, novembre 1828.)
Histoire primitive de la Suède, par Geyer. — (No VII, janvier 1829.)

Mme Éliza Guizot écrivit aussi, en 1828, pour la Société des traités religieux, deux petits contes (*le Maître et l'Esclave*, et *l'Orage*), qui rappellent la manière de miss Harriett Martineau; un autre conte (*l'Effet d'un malheur*) à éte joint aux derniers ouvrages de sa tante, Mme Pauline Guizot, et ne leur est pas inférieur.

Deux ans s'écoulèrent ainsi entre de sérieux travaux, de charitables occupations et le soin de sa petite fille, née en 1829; je citerai en témoignage cette lettre, écrite pendant une absence de son mari : « Je vais travailler pour passer le temps; j'ai un article sur les poésies d'Uhland pour le prochain numéro de la *Revue*; je ferai des notes; puis je reprendrai mes Gaulois, et j'écrirai la guerre de César. Quand il fera beau le soir, j'irai me promener avec Henriette; mes sorties du matin seront pour ma salle d'asile et mes pauvres : voilà ma vie. » (Lettre écrite le 15 juin 1830.)

M. Guizot s'était rendu à Nîmes; il s'agissait de la réélection des deux cent vingt-un, qui, comme on le sait, détermina les ordonnances, et, par suite, la révolution de juillet. Cette révolution qui suivit de près le retour de M. Guizot le porta bientôt au ministère. Peut-être pensera-t-on que ce changement de situation dut produire un grand effet sur cette jeune femme, transportée tout à coup du modeste appartement de l'homme de lettres dans l'hôtel du ministre? Eh bien, non! elle jette autour d'elle un regard un peu étonné, sourit, et rentre dans son calme habituel.

« Je t'écris, chère sœur, dans une chambre tendue en satin « rouge superbement broché, sur un secrétaire magnifique, avec « commode, toilette, psyché à l'avenant. Tout cela me paraît un peu « étrange, et je ne me crois guère chez moi; j'en ai bien quelques « raisons, car tout est encore très provisoire; aussi je ne m'éta- « blis pas, je me campe..... Quel rêve que tout ceci! Je suis un peu

Chefs-d'œuvre du théâtre indien, traduits du sanskrit par M. Wilson, et de l'anglais par M. Langlois. — (No VIII, mars 1829.)
Quatre Nouvelles, en italien. - (No X, juillet 1829.)
L'Exilé, par Giannone, en italien. — (Ib.)
Les Puritains d'Amérique, par Cooper. — (No XII, novembre 1829.)
Histoire de la conquête de Grenade, par Washington-Irving. — (No XIII, janvier 1830.)
Omicron, par J. Newton, traduit de l'anglais. — (No XIII, janvier 1830.)
Scènes populaires en Irlande, par M. Shiel. — (No XV, mai 1830.)
Poésies de Louis Uhland, en allemand. — (No XVI, juillet 1830.)

« ennuyée de la magnificence un peu bruyante et désordonnée de « cette maison. Je compte bien, si j'y reste, y mener la vie la plus « simple possible, sauf les occasions d'apparat obligées... »

Bientôt elle revient à ses préoccupations chéries, ses devoirs de charité, qui lui paraissent d'autant plus rigoureux qu'elle occupe une position plus élevée. Elle avait eu la joie de marier sa sœur à M. Decourt, envoyé à Béthune comme sous-préfet. « Je voudrais « bien, chère amie, lui écrivait-elle, te voir un peu occupée des « pauvres à présent que tu es mariée, et que ta position même « t'en fait une sorte de loi. Nous avions parlé d'une salle d'a- « sile à fonder à Béthune; est-ce que tu n'y penses plus? C'est « un bien grand service qu'on rend, à peu de frais, aux pauvres « gens. Ne fait-on pas dans votre pays la charité à domicile? « Quelles sont les dispositions du clergé à cet égard? Ne serait-ce « pas pour vous un bon moyen d'entrer en relation? Tu désires « réunir les diverses classes de la société; il n'y a, pour y parvenir, « point de meilleur terrain que l'aumône; on ne s'y rencontre que « par ses bons sentimens. N'oublie pas, chère amie, que le bon- « heur impose de nouvelles obligations envers les malheureux, « qu'il n'est pas permis de considérer la vie comme destinée uni- « quement à en jouir, et que rien ne nous a été donné dans notre « seul intérêt. Mets-toi à l'œuvre; je t'aiderai tant que tu voudras « de mes conseils et de mon expérience, car j'en ai déjà assez pour « aider une novice. Et puis tu trouverais des secours à Béthune; « il y a partout des personnes charitables dévouées aux bonnes « œuvres; le tout est de les trouver, et dès qu'on les cherche, on « les trouve. » (Lettre écrite le 21 janvier 1832.)

Par son caractère et sa situation, Mme Guizot devait prendre un vif intérêt aux affaires publiques, mais non cet intérêt étroit et personnel que les femmes unies à un homme politique y apportent trop souvent. Passionnément attachée à son mari, elle voyait ses succès avec bonheur, et ses revers avec calme. Elle partageait ses opinions; elle avait foi à son caractère et à ses talens; mais elle ne criait pas : « Tout est bien! » quand il entrait au ministère, ni : « Tout est mal! » quand il en sortait; elle s'associait à sa situation, quelle qu'elle fût, avec une confiance paisible, et priait surtout la Providence d'écarter de la France les maux qui auraient pu le

rendre nécessaire. « Que Dieu, disait-elle, donne un peu de tran-
« quillité au pays ; qu'il écarte de nous les dangers dont la ter-
« reur m'a fait passer tant de nuits sans sommeil ; que je n'aie rien
« à redouter pour l'être chéri auquel ma vie est suspendue, et
« nulle créature ne devra plus d'actions de graces au souverain
« dispensateur de tout bien. »

Le fléau qui désola la France en 1832 la trouva à son poste, prête à se dévouer, comme elle l'était toujours. « Nos projets d'été sont
« plus incertains que jamais, nous ne quitterons pas Paris tant que
« le choléra y régnera. Nous ne voudrions ni emmener, ni laisser
« nos écoliers. D'ailleurs, nous trouvons mal d'abandonner le
« peuple à ce fléau, dont il souffre presque seul ; car, jusqu'ici, la
« maladie s'est concentrée dans les classes pauvres, et ce n'est pas
« un des moindres sujets d'émotions populaires. »

Et, plus tard, s'informant des ressources qui pourraient se trouver au lieu qu'habitait sa sœur, si la maladie y pénétrait, elle ajoutait :

« Ici, les secours ont été énormes ; sans parler de ce que nous
« avons donné nous-mêmes, j'ai eu à distribuer, par ménage pau-
« vre, au moins un vêtement de laine et une chemise, deux ou trois
« fois de la viande par semaine, et au moins une fois du pain. Tu
« vois qu'il y aura eu une amélioration sensible dans leur manière
« de vivre ; aussi, quoique j'aie eu, dans mes ménages, plusieurs
« malades, je n'ai perdu qu'une pauvre femme, et elle avait quatre-
« vingt-huit ans. Il est vrai que nous avions ajouté pas mal aux dons
« du bureau, et que chaque individu a eu une ceinture de laine,
« des bas ou des chaussettes de laine et une chemise. Les chemises
« de beau calicot me revenaient toutes faites à 45 et 50 sous ; les
« ceintures, en les faisant nous-mêmes, à 18 sous ; les bas à 25 et
« 33 sous ; les chaussettes à 18 sous. Je te dis tout cela pour que
« tu le saches si quelques-uns de ces objets étaient plus chers de
« vos côtés. La maladie diminue sensiblement ici ; mais l'épouvante
« est grande dans le monde des salons qui a vu tomber plusieurs
« des siens. Les pauvres tombaient par milliers sans l'émouvoir
« beaucoup ; il lui a fallu des leçons plus rapprochées pour le frap-
« per. Prions Dieu que le fléau s'arrête ; le nombre des victimes
« est bien assez grand. » (17 avril 1832.)

Vers la fin de cette même année, son mari rentra au ministère; elle ne se dissimulait ni les obstacles ni les dangers qu'il pourrait rencontrer sur son chemin. « Mais, somme toute, disait-elle, j'ai « bonne confiance et je suis contente, car il l'est....... Et puis, « ajoutait-elle, que Dieu me laisse à lui, et lui à moi, je serai tou« jours, même au milieu de toutes les craintes, de toutes les épreu« ves, la plus heureuse des créatures. » (Octobre 1832.)

Hélas! ce vœu ne devait pas être exaucé. Elle était alors à sa troisième grossesse. Déjà mère de deux filles, elle désirait passionnément un fils; et en effet, au mois de janvier 1833, elle accoucha d'un garçon. Le 24 de ce même mois, en exprimant sa joie à sa sœur, qu'elle savait grosse, elle ajoutait : « Il ne me manque plus « que ton fils, à toi, pour être la plus heureuse des femmes, com« plétement, parfaitement heureuse, et je sais ce que je dis là. »

Le 11 mars elle n'était plus!... Dieu, sans doute, la ravit brusquement à ce bonheur, pour qu'elle n'eût pas un jour à le pleurer; car il en est ainsi de toutes les joies de la terre; il faut que nous leur échappions, ou qu'elles nous échappent! Mais ce qu'elles ont d'éphémère et d'incomplet est pour nous, comme pour cette pieuse jeune femme, le garant d'un avenir meilleur. Si Dieu a mis dans le cœur de l'homme le sentiment des biens qui lui manquent, ces biens existent : on ne peut avoir l'idée de ce qui n'est pas.

Quant à moi, chargée de retracer cette courte et belle vie, j'aurais trouvé ma tâche bien facile si j'avais pu mettre en entier, sous les yeux du lecteur, ces révélations d'une ame si pure, d'un cœur si tendre, d'un esprit si élevé, ces pages d'une correspondance intime qui contiennent sur les personnes et sur les choses, sur le monde et sur les livres, des observations si fines et si justes, une appréciation si nette, une critique si éclairée. Mais forcée de me borner à quelques fragmens, il me restera malgré tous mes efforts, la triste conviction de n'avoir pu en donner qu'une idée bien imparfaite, et la satisfaction plus triste encore de dire à ceux de nos amis communs qui me parlaient d'elle avec une si haute estime, une si respectueuse sympathie : « Vous étiez loin encore de savoir tout ce qu'elle valait! »

Mme Tastu.

UNE

FOLIE DE JEUNESSE.

— Vous raconter mes voyages sur mer ? dit Ernest de Châteaulin en répondant à la prière que sa femme et sa belle-sœur lui adressaient un soir d'octobre où la pluie tombait sur leur vieux château perdu dans les landes de Pontivy. — Des récits où le vent, l'eau salée et la poudre à canon jouent les principaux rôles vous intéresseraient peu, mes belles amies, et je n'en ai pas d'autres à vous faire sur moi. J'ai voyagé comme une vraie boussole, sans chercher ni trouver d'aventures. Mon cœur était gardé, dit-il, en tendant la main à sa jeune femme qu'il regarda tendrement, et sur tous les pays que je visitais il y avait une ombre de la France qui leur ôtait le soleil et leurs belles couleurs. Vous aimerez mieux l'histoire des amours de notre cousin Roland de Kerandreff, avec lequel vous vous souvenez sans doute d'avoir joué, Mathilde, lorsque vous étiez deux enfans et qu'il vous traînait dans votre voiture à travers toutes les pelouses du jardin. A vingt ans, le compagnon de vos ébats enfantins était un beau jeune homme ombrageux, hardi, remarquable entre tous les aspirans par l'exaltation de son esprit et cette maturité sans expérience que donne aux marins leur jeunesse passée presque tout entière dans la solitude, en face des scènes les plus graves de la nature,

et loin du contact de la société. Une longue croisière que nous fîmes devant Alger, pendant une partie de l'hiver et le printemps de 1828, acheva de développer ses dispositions romanesques. La côte d'Afrique que nous voyions tous les jours sans pouvoir y aborder, les terrasses de ses casins posées doucement comme des nids sur les massifs des jardins, étaient le thème de fantaisies poétiques qu'il déroulait la nuit pendant son quart, lorsque tout dormait autour de lui. Ces visions étaient toutes de la même famille et s'étageaient l'une sur l'autre. Elles s'amassèrent ainsi sans que nul choc de la réalité vînt les ébranler et finirent par former un monde. Roland y installait l'avenir de sa vie et s'arrangeait avec foi et amour une charmante destinée de passion. Au mois de juin de cette année, un ordre de l'amiral nous fit quitter notre exil. Nous vînmes relâcher à Mahon, jolie petite ville dans la plus sèche et la plus oubliée de toutes les îles que renferme la Méditerranée. Roland eut bientôt parcouru tous ses quartiers, introduit son regard entre les jalousies de toutes les fenêtres. Mais le reflet de mœurs espagnoles qui colore un peu cette société d'aventuriers et de petits négocians ne l'attacha que peu d'instans. S'il avait cherché seulement le plaisir comme tous les officiers de *la Caravane*, Mahon eût été pour lui un paradis, mais il était impatient de trouver le bonheur que l'instinct noble et pur de la jeunesse lui avait révélé; les bals et les amours faciles des Mahonnaises excitaient sans le satisfaire l'amour sévère qui brûlait en lui pour un être encore inconnu.

Il était dans cet état d'oppression du cœur, quand je l'envoyai un matin avec un canot de la corvette pour découvrir sur la côte une crique où l'on pût charger du sable. A deux lieues de l'embouchure du port, il débarqua dans une petite baie abritée de tous les côtés, cachée dans les anfractuosités des montagnes, comme un asile de contrebandiers. L'entrée en était défendue par un éperon de roches plates, et Roland vit que son coup d'œil de marin ne l'avait pas trompé, car la ceinture de récifs qui bordait les deux rivages venait s'agrafer à une belle plage de sable fin.

Aucune ancre n'avait laissé sa trace au fond de cette anse si bien gardée que les pêcheurs mêmes ne paraissaient pas la connaître; il n'y avait pas non plus une cabane sur tout l'amphithéâtre des collines qui, pourtant, dans cette partie de l'île, tombaient à la mer plus doucement et se couvraient de plus de pins et d'oliviers sauvages que dans toute autre. Des bouquets d'yeuses arrêtaient la vue sur la gauche et laissaient deviner une gorge étroite dont le soleil ne perçait pas la voûte de verdure. Roland sentit pour ce lieu désert tout l'attrait impétueux qu'inspire une découverte. Il donna ses ordres aux matelots assis en cercle autour des provisions qu'ils avaient apportées avec eux, et se lança parmi les genêts

et les fragmens de granit qui encombraient le sol vers l'entrée du défilé. Une fontaine reposait là au fond d'une roche taillée à pic et garnie sur toutes ses parois de plantes saxatiles qui poussaient leurs racines dans ses veines. Les margelles, couvertes de pervenches défleuries, étaient émondées avec cette coquetterie soigneuse qui trahit la main de l'homme au milieu de la richesse confuse de la nature. Entre les groupes des arbres passaient des sentiers si légèrement tracés que Roland ne savait qui devait avoir ainsi foulé la pointe des fleurs, une biche ou une femme; mais c'en était assez pour évoquer des images flatteuses. Ce petit coin de verdure, le premier qu'il rencontrait dans l'île aride, était un brillant présage; le chemin dérobé sous l'herbe qui était venu chercher son rega rd était une prédestination; la solitude ignorée qui renfermait cette femme, un voile étendu sur elle par la providence pour la lui conserver vierge de cœur, d'ame et de regards. Il suivit les détours de cette promenade de fée, choisissant, lorsqu'ils se croisaient, ceux où la trace des pas semblait plus fraîche. Lorsqu'il fut sorti du labyrinthe, un vallon sans échappée de vue, boisé jusqu'à la cime de ses flancs, se présenta devant lui; plus un seul vestige de la femme dont il croyait avoir découvert la retraite. Il monta sur un rocher, respira le vent aux quatre coins de l'horizon, comme un cheval égaré qui n'entend plus de hennissemens, et commença une course désordonnée à travers les buissons de la forêt. Il éprouvait de subits tressaillemens, et dans son ame s'agitaient des bruits comme ceux des plantes que l'on entend germer et sourdre; car les jours du printemps de la vie ont, comme ceux du printemps de l'année, des mouvemens mystérieux dont on ne comprend le sens que lorsqu'un dernier rayon de soleil a fait épanouir les bourgeons. Roland marchait comme si un but certain eût été devant lui, et quand, épuisé de fatigue, la respiration lui manquait, il ouvrait convulsivement les bras et poussait des cris sauvages; puis il reprenait son ardente poursuite de l'inconnu, et s'éloignant toujours du bord de la mer, il escaladait les obstacles pour arriver au sommet du plateau d'où son regard pourrait se déployer.

Il arriva ainsi hors d'haleine à la dernière lisière du bois, et se trouva presque à l'improviste sur la brèche d'un mur ruiné qui entourait le verger d'un château délabré comme sa clôture. Les figuiers du bosquet étaient devenus depuis long-temps touffus et sauvages, et quelques fenêtres seules du château possédaient les abat-jours de taffetas vert qui, dans ce climat, rendent un appartement habitable. Sous les arbres, deux jeunes filles étaient assises près d'une table en pierre. Une vague ressemblance entre elles indiquait, malgré les caractères différens de leurs personnes, que ces deux femmes étaient sœurs. La cadette avait le teint rose et brun,

et ses traits, remarquablement empreints d'énergie, étaient arrêtés avec une extrême finesse. Cette riche carnation et cette pureté de lignes qu'aucune expérience de la vie n'avait encore gâtées faisaient venir à la mémoire la jolie chanson :

> Catorce anos tengo, ayer los compli
> Que fue el primer dia del florido abril.
>
> (J'ai quatorze ans, je les ai accomplis hier qui était le premier jour d'avril fleuri.)

Mais sous le ciel de Mahon, quatorze années suffisent pour faire éclore le cœur des femmes et pour y mettre les vives passions à côté de la candide ignorance du monde. La belle Espagnole réunissait ce double charme de jeunesse tendre et de ferveur de sentimens encore oisifs d'une manière si distinguée, que Roland fut saisi d'admiration dès qu'il l'aperçut, et s'arrêta sans faire de bruit afin de pouvoir la contempler furtivement. Elle avait la tête posée sur l'épaule de sa sœur qui chantait avec une expression mélancolique une *cancion* à la louange de la Vierge, composée par Mossen Vinioles en dialecte valencien. Quand l'hymne fut achevé, la musicienne laissa retomber sa guitare sur ses genoux et soupira entre ses lèvres : Oh ! Valence ! — Pourquoi le regrettes-tu toujours ? dit la jeune fille en l'embrassant et lui jetant un regard de sympathie qui la sollicitait à se laisser consoler. La sœur aînée reprit toute sa sérénité aux caresses naïves de cette enfant. Elle passa maternellement la main sur ses cheveux noirs, et lui dit en se levant pour aller du côté de la maison à la rencontre d'un homme âgé : Esperanza, voici notre père ; Dieu veuille qu'il rapporte de bonnes nouvelles. — Des yeux baissés et une démarche lente sont de mauvais augures, Dolores, répondit la jeune fille. Jamais le marquis n'a été plus sombre. — Elles s'avancèrent toutes les deux vers leur père et l'amenèrent sous le berceau de figuiers. Le marquis les embrassa d'un air distrait où il y avait plus de soucis que d'indifférence, et ses filles lui rendirent ses caresses comme à un homme souffrant qui a besoin d'être adouci. — Eh bien ! mon père, dit Esperanza, quelle réponse le gouverneur vous a-t-il faite de la part du roi notre gracieux seigneur ? — Mes pauvres enfans, répondit le marquis avec une aigreur maladive, les amis de cour sont des chiens qui aboient contre les mendians. Vous expiez la vie de votre père. Jamais je ne rentrerai à Valence, mais les Baléares sont toutes à votre disposition, vous pourrez choisir quand le château de San-Luis vous paraîtra menacer ruine. Voilà toute la grace que m'accorde le roi. — Dolores se leva et mit devant le marquis un vase plein de jus de grenades. — Puisqu'il en est ainsi, s'écria Esperanza en faisant résonner ses castagnettes sur la mesure du fameux chant des *Negros*,

Viva la libertad y la constitucion! — Son père se redressa pendant qu'un éclair aussitôt éteint passa dans ses yeux. — Chut, enfant, dit-il, ces mots-là ont fait verser plus de sang qu'ils n'ont fait pousser de moissons. La solitude de l'exil te pèse donc bien? — En ce moment un bruit de pierres qui roulaient lui fit détourner la tête, et il aperçut Roland dont le costume en désordre, le visage encore rouge et les cheveux humides indiquaient qu'il venait seulement d'arriver là, égaré loin de son chemin. Le marquis avait une physionomie morose qui s'endurcit encore par l'expression de cette pudeur que les malheureux éprouvent à être surpris dans l'épanchement de leurs misères; mais il vit une égale confusion sur la figure franche de Roland, et la dignité espagnole lui dicta seule son accueil. Il offrit la main à l'officier étranger et lui laissa faire son apologie de l'indiscrétion involontaire qu'il avait commise. Le mauvais castillan que parlait Roland avait une certaine grace étrangère qui faisait valoir ses excuses, et son ignorance des formules de la politesse lui permit d'y substituer des expressions cordiales mieux d'accord avec la sympathie qu'il ressentait déjà pour cette famille d'exilés. Il s'assit près d'eux, avala d'un trait le sorbet qu'Esperanza lui présenta, puis il se mit à causer avec l'abandon confiant d'un jeune homme qui voit des amis partout où il trouve de l'hospitalité. Cette jeune fille simple et ardente, cette famille d'exilés au sein de laquelle le hasard le plaçait et qui le recevait avec confiance, cette noblesse au milieu des ruines, faisaient un tableau semblable à ceux que Roland avait souvent rêvés, et remuait profondément son cœur. Il regarda de tous les côtés autour de lui. La campagne était blanche comme une lande desséchée par le soleil; par-dessous les panaches de trois palmiers plantés devant la porte du château, les cabanes du village de San Luis paraissaient à quelque distance, basses et groupées ensemble contre les vents et l'ardeur du jour. Le jardin seul et le bois qu'il avait traversés avaient de l'ombre et de la fraîcheur, mais tout ce paysage était saisissant : de grandes plaines pour la pensée, un abri silencieux pour le cœur. — Pourquoi vous plaignez-vous de vivre ici? dit Roland à Esperanza. J'aimerais ce lieu comme ma patrie.

Les minutes s'écoulèrent avec la vitesse jalouse qu'ont toutes les minutes de bonheur, mais ce peu d'instans suffit pour jeter sur Roland l'enchantement d'une passion profonde. Cet attrait sans cause visible, qui révèle la prédestination d'une manière infaillible à ceux qui la cherchent avec conscience, lui avait dit que cette ame était la sœur jumelle de la sienne. Comme lui, Esperanza avait grandi loin du monde; les passions devaient se produire en elle avec la force d'une volonté unique et la pureté de l'instinct natif. En même temps que l'amour, un secret espoir entrait dans

le cœur de Roland. Toutes les fois qu'il avait observé cette jolie figure brune, il avait rencontré les regards de l'Espagnole arrêtés sur lui, à leur insu peut-être, car elle ne les détournait pas, et ses sourcils étaient abaissés sur ses yeux comme pendant une contemplation intense. Lorsque enfin le soleil, en frappant verticalement sur la terrasse du château, eut averti l'aspirant qu'il avait quitté ses matelots depuis trop longtemps déjà, il sentit son cœur se gonfler à l'obligation de partir. Pourtant il se leva courageusement, balbutia quelques mots de remercîmens, et prit la direction du bois d'un pas tardif, attendant qu'on le rappelât, sans oser l'espérer. Le marquis l'accompagna pendant quelques pas, le salua par un geste préoccupé; puis il revint s'asseoir auprès de ses filles. — Mon père, dit Esperanza après quelques instans d'une hésitation que son amour naissant lui fit vaincre, est-ce que la courtoisie ne veut pas que vous engagiez ce jeune homme à revenir? — Roland s'arrêta en entendant ces paroles, qui avaient été pourtant prononcées à voix basse. Il vit le marquis chercher dans les yeux de Dolores l'approbation de cette démarche, mais Dolores suivait une autre pensée, elle ne répondit pas, et cédant passivement à la volonté de sa jeune fille, le père revint vers le jeune Français en disant, suivant la formule sacramentelle des invitations espagnoles : Monsieur le lieutenant, quand vos promenades vous amèneront de ce côté-ci, la maison du marquis de Montesa est à la disposition de votre grâce. Ces paroles ouvrirent à Roland tout un avenir; elles fécondèrent l'impression d'amour dont il avait été saisi, et pendant le chemin qu'il fit en rêvant pour rejoindre la baie des Sables, il répéta sans cesse et sur tous les tons de l'espérance : *La casa esta a la disposicion de usted*. Le sens de cette phrase lui semblait infini. Toutes les incertitudes de la terre, les élans vagues et douloureux disparurent, et il ne sentit plus d'autre vide que l'absence dont la première journée était un siècle.

Aussitôt que les exigences du service lui laissèrent un moment de liberté, il le consacra à franchir la distance qui sépare Mahon du château de San Luis. L'amour tel qu'il désirait l'éprouver, l'amour pur, dévoué, poétique, sans aucune nuance vulgaire, l'attendait auprès d'Esperanza. Il s'empara dès-lors de toutes ses facultés et s'établit au centre de sa vie pour devenir le principe unique de toutes ses sensations. Cette seconde visite décida de la destinée de Roland. Les jours suivans il cessa de nous accompagner dans nos parties de plaisir, et quand nous descendions ensemble à terre, il nous quittait au détour de la première rue, sans nous confier jamais quel était le but de ses excursions, car le mystère de ces entrevues faisait pour son ame jalouse une partie de leur bonheur; c'était la gaze qui préserve l'image et empêche même le souffle de l'air de

la ternir. Toute la famille des Montesa le voyait arriver avec satisfaction. Le marquis aimait la tournure vive de son esprit. Il se plaisait à le faire parler de sa famille, de son pays, de ses campagnes. Il admirait sa pétulance généreuse, et retrouvait auprès de ce jeune homme le tableau de ses jeunes années. Mais ensuite une pensée funeste traversait ces brillantes représentations du temps passé. C'étaient ces mêmes dispositions de l'ame avec lesquelles il était entré dans le monde, cet enthousiasme d'un cœur haut placé, qui avaient été la source d'erreurs sanglantes dont les conséquences pesaient sur ses enfans. Après avoir pris une noble part à la guerre de l'indépendance, le général de Montesa avait été entraîné, par des illusions honnêtes et par plusieurs de ses compagnons d'armes, dans le mouvement révolutionnaire de 1820. Il avait été le témoin impuissant des massacres de Valence, exercés au nom de la constitution qu'il défendait. Menacé à son tour, sa vie avait été sauvée par le fils d'un royaliste qui avait suivi son parti par amour pour Dolores; ce jeune homme avait arrêté les assassins en devenant leur victime. Le souvenir de cette scène obsédait l'esprit du marquis, lui faisait éviter, d'une manière chagrine, la société de ses enfans, et répandait habituellement une teinte lugubre sur les idées du père et de la fille. Mais Esperanza avait été soustraite par sa jeunesse à ses tristes impressions; seule dans sa famille, elle avait de la vie, seule elle éprouvait à la fois le besoin et l'espoir du bonheur. Elle reçut Roland comme l'envoyé de la providence, et aussitôt ces deux enfans, insoucians de tout ce qui se passait au-delà de leurs cœurs, se saisirent mutuellement avec un si parfait accord de volontés, que la sagesse la plus sévère en aurait ressenti l'entraînement et n'aurait pas osé les blâmer. Dolores se prenait souvent d'inquiétude en voyant leur imprudente confiance et leur ignorance des obstacles qu'ils devaient rencontrer. Elle faisait entendre à sa sœur les tristes sons d'alarme d'une mère effrayée, lui disait toutes les épreuves des amours conçus avec exaltation et poursuivis aveuglément; elle lui racontait en pleurant comment les siennes avaient fini par sceller son cœur à un tombeau. Alors Esperanza essuyait ses larmes en criant : Ma pauvre sœur! — En même temps elle lui montrait Roland : Celui-là ne mourra pas! disait-elle. Les deux amans échangeaient des regards qui défiaient toutes les forces de la terre, et Dolores n'avait plus le courage de les attrister. Elle sentait même quelquefois sa noire conviction faiblir; aucune persécution ne semblait capable de séparer ces deux ames si bien soudées l'une à l'autre, et tandis que la crainte du danger la troublait encore secrètement, elle souriait d'attendrissement devant le tableau de leur bel amour.

Tout ce qu'Esperanza et Roland comprirent dans les avertissemens de

Delores, ce fut la tutelle qui dominait encore leur vie et pouvait s'opposer au contrat signé furtivement dans leurs cœurs. Ils s'étaient donné l'un à l'autre un bien qui ne leur appartenait pas entièrement. Maintenant qu'ils en connaissaient tout le prix, ils craignaient de se le voir enlever. Faire consacrer cette usurpation, remplacer l'autorité paternelle par des droits plus forts que toutes les autres lois de la terre, leur devint dès-lors une nécessité pressante. Mais à cet âge croit-on jamais qu'un nuage puisse se former dans le ciel où le soleil de l'amour rayonne? Ils arrangèrent entre eux seuls une série de mesures qu'ils imaginèrent infaillible parce que l'amour auquel ils empruntaient toute la logique de leurs raisonnemens, était inébranlable, et ils se mirent à l'exécution avec une ferme assurance du succès. Ce fut, pour tous les deux, un grand jour, que celui où Roland arriva, portant avec lui la lettre qui devait décider auprès de sa mère le sort de leur réunion. Esperanza l'attendait depuis le matin dans une salle basse; elle prêtait l'oreille à tous les bruits qui faisaient retentir la terre, et lorsqu'elle entendit de bien loin les pas connus de son cheval, elle se jeta hors du château à la rencontre de son amant. Eux-mêmes attachèrent le cheval à l'écurie, sans avertir personne, et se rendirent à pas de loup, par un sentier qui tournait derrière la maison, dans l'angle le plus sombre du jardin. Ils firent le tour du bosquet, regardant à travers les arbres si personne ne les observait. Aucun être vivant ne paraissait dans le voisinage. Les rayons du soleil, en se glissant sous la verdure tendre des grenadiers, leur souriaient mollement. Tout était dans le silence, leurs cœurs seuls battaient avec grand bruit. Ils vinrent s'asseoir tous les deux sur le même banc, déployèrent avec les gestes du mystère et d'un bonheur enfantin, le papier confident de leurs désirs. Esperanza entoura de son bras le cou de Roland et pencha la tête par-dessus son épaule, pour suivre la lecture de cette lettre, qu'il avait écrite avec tout son cœur. Chaque mot résumait un des jours qu'ils avaient passés ensemble, et la jeune fille voulait relire toutes les phrases, pour mieux voir quelle forme divine avaient, lorsqu'elles étaient écrites, ces choses dont le son l'émouvait si fort. A toutes les lignes elle retrouvait les nuances les plus secrètes de ses sentimens, exprimées comme si ce papier avait été le miroir de ses pensées. Cette complète similitude entre eux la remplissait d'étonnement et de tout le bonheur du ciel. Elle interrompait sans cesse, tournait son visage en face de celui de Roland et disait avec transport : Tu éprouves cela! Oh! c'est mon ame que tu as mise là dedans. Alors elle baisait la lettre et s'efforçait de comprimer les élans qui lui faisaient presser entre ses deux mains la tête de son bien-aimé. Après un instant de sagesse, tous deux revenaient encore

plonger leurs regards dans les yeux l'un de l'autre. Ils n'étaient pas au milieu de leur lecture lorsqu'ils s'arrêtèrent tout-à-fait. La fascination de ces extases avait amené par un mouvement insensible les lèvres de Roland sur celles d'Esperanza; elles y restèrent attachées.

Les cheveux blancs de la vieillesse auraient pu atteindre les deux amans avant qu'ils eussent pensé à quitter le banc où ce baiser les avait surpris. Un bruit soudain les arracha de leur paradis; le marquis de Montesa rentrait dans le jardin par une porte qui donnait de cet endroit sur la campagne. A cette apparition Roland laissa tomber avec stupeur la lettre qui avait causé leur séduction. Tout son sang afflua vers son cœur, une sueur rapide le transperça; la tête baissée, sans oser porter les yeux sur le marquis, il attendit l'explosion de sa colère. Esperanza tressaillit aussi. Par un premier mouvement, elle détacha son bras de l'étreinte où il était engagé, mais ce ne fut qu'un moment de surprise. Elle s'appuya de nouveau sur l'épaule de Roland, joignit les deux mains sur la poitrine du jeune homme, comme une femme qui s'apprête à défendre son trésor, et regarda le marquis avec une intrépide résolution; l'amante dévouée anéantissait la fille soumise. La contenance d'Esperanza était d'une imposante noblesse; elle-même releva le front de Roland, et sans fléchir la paupière, elle reçut avec calme le coup d'œil scrutateur de son père. Ils restèrent ainsi quelque temps à se considérer en silence. Le marquis mesurait la force de sa volonté avec l'indomptable détermination que traduisait le visage de sa fille; enfin, il comprit l'inutilité de la lutte. La lettre était à ses pieds; il la ramassa, puis il commença à lire sur le feuillet qui était tourné le passage auquel les lèvres d'Esperanza avaient ajouté un irrévocable engagement.

— Jeune homme, dit le marquis en rendant le papier à Roland, vous êtes bien ignorant du monde pour prendre la charge de deux destinées. Tout ceci fait honneur à votre cœur; mais vous avez oublié une chose : on y pensera pour vous là-bas. — Ajoutez à votre lettre que le marquis de Montesa donne à sa fille dona Maria de Esperanza cinquante mille douros de dot. Votre mère de Bretagne trouvera cette recommandation de plus de valeur que les autres.

Esperanza se leva, vint s'agenouiller devant son père et lui baisa la main. Ensuite, elle reprit le bras de Roland qu'elle serra vivement comme si elle craignait qu'il pût encore lui être enlevé.

— Monsieur, dit l'aspirant, ne me la confiez pas avec regret; Dieu qui m'a conduit vers elle, me donnera la science nécessaire pour la protéger : une ame dévouée est clairvoyante.

Le marquis hocha la tête avec une triste expression de doute, et s'éloigna sans répondre.

Je ne vous peindrai pas la fièvre qui s'empara de Roland après que fut partie pour la France cette lettre apostillée si généreusement. Quoiqu'il n'eût jamais encore supposé que des considérations d'un autre ordre pussent être mises dans la balance des mères avec les exigences suprêmes d'une sympathie décidée, il attendait la réponse avec anxiété. L'espérance et la foi n'ont-elles pas aussi leurs angoisses lorsque l'instant du jugement s'approche? Les jours lui paraissaient longs, malgré l'amoureux emploi qu'il faisait de leurs heures. L'avenir tuait le présent. Au bout de deux semaines, la vigie du môle signala deux voiles. Quelques heures après, le commandant de notre corvette décachetait l'ordre de rejoindre le lendemain l'escadre devant Alger, et Roland ouvrait une lettre dont les premières lignes communiquèrent à tout son corps un tremblement nerveux. Madame de Kerandreff refusait formellement son consentement. Elle avait envisagé la position de son fils avec la légèreté que les personnes d'un âge froid mettent dans leurs jugemens sur la valeur des passions. Ce petit roman éclos dans un pays méridional, lui avait inspiré au fond de la Bretagne, des soupçons que la tournure poétique de la lettre de Roland, et la correspondance d'amour dont il lui parlait avec exaltation pour toucher son cœur, justifiaient entièrement aux yeux d'une femme habituée à traiter un mariage comme une affaire. M[me] de Kerandreff rappelait à Roland les principes absolus de soumission qui sont admis dans nos familles, et lui expliquait avec une âcreté dédaigneuse qu'il était tombé dans une intrigue malhabilement ourdie par une famille d'aventuriers, à l'aide d'une coquette peu sévère.

La forme et le fond de cette lettre, moitié irritée, moitié ironique, tombèrent aussi lourdement l'un que l'autre sur le cœur du pauvre aspirant. Ses espérances étaient coupées à la racine, mais le dévouement de sa passion augmenta. Le généreux jeune homme sentait qu'il devait à Esperanza plus de tendresse et surtout de respect à cause des suppositions cruelles que le simple récit de ses amours avait fait naître. Il renonça dans son ame à sa famille, et retourna toutes ses affections vers celle qui l'avait accueilli comme un fils. Mais, hélas! il vit en même temps que, de ce côté, il allait aussi être repoussé par un juste sentiment d'orgueil. Il n'osait pas reparaître au château de San Luis. Il se représentait terrible la figure du marquis de Montesa quand il rendrait au noble vieillard la promesse qu'il avait reçue à genoux. Lorsque après une course pénible qu'il fit à pied, il entra dans le salon où la famille du marquis était réunie, tout son courage l'abandonna. Les idées qu'il avait rassemblées pendant sa route, les phrases qu'il avait préparées disparurent au moment où il en avait besoin. Il n'aborda même pas ce sujet, et parla seulement du départ dont nous avions reçu l'ordre. Le marquis sortit enfin. A peine le bruit de ses pas avait-il

cessé de se faire entendre sur les dalles du perron, que le secret sortit de la poitrine de Roland. Pourquoi eût-il hésité de le confier à Esperanza? C'était un malheur commun qu'ils ressentaient de la même manière. L'outrage que la jeune fille recevait de la mère de son amant était perdu dans l'immense douleur qui les inondait; et tous deux, courbés sous le fouet du supplice, oubliaient quelle main l'infligeait. Quels tristes et longs adieux ils se firent! Il leur semblait que leurs cœurs venaient de se mieux rapprocher encore, pour qu'ils sentissent d'une manière plus aiguë le déchirement de la séparation. Quand il fallut partir, Roland pria Esperanza de l'accompagner près de son père. En faisant l'aveu qu'il ne pouvait plus reculer, il voulait avoir près de lui, pour affronter l'honneur du vieux gentilhomme, la fille des Montesa qui lui avait déjà pardonné.

Ils rencontrèrent le marquis assis sur les pierres de la même brèche par laquelle Roland était entré pour la première fois dans le château de San Luis. Un cigarite à moitié brûlé était entre ses doigts, et sa tête découverte, exposée au soleil comme une ruine blanchie, reposait sur sa main droite, dans l'attitude d'une méditation douloureuse. Pour la première fois, Roland remarqua sur son front deux cicatrices que ses cheveux, alors épars, couvraient ordinairement. Un rocher sans verdure séparé de sa terre maternelle par la violence des courans, ne fait pas au milieu de la mer une image plus saisissante de la solitude orageuse, que le marquis assis comme il l'était sur les débris de cette terrasse. Une fois encore l'aspirant, maintenant saisi de compassion, faillit reculer devant sa tâche. Il fit enfin un violent effort :

— Monsieur le marquis, dit-il d'une voix étouffée, j'ai une lettre de ma mère.

— Nous trouve-t-elle d'assez bonne lignée pour faire entrer nos filles dans sa maison, monsieur? demanda l'Espagnol avec toute la fierté de sa nation.

— Oh! de bonne lignée! répondit Roland avec angoisse, est-ce pour cette raison qu'elle pourrait refuser?

Le marquis de Montesa se redressa tout d'une pièce comme un lion blessé. — Elle refuse, s'écria-t-il d'une voix qui tremblait de colère. Il jeta son cigarite qu'il écrasa entre les pierres; d'une main, il saisit sa fille, la pressa contre lui, de l'autre, il serra fortement celle de Roland; et descendit la brèche qui terminait son domaine, en les entraînant avec lui. Quand ils furent arrivés sur la pelouse, Esperauza s'arracha violemment de son bras. Elle vint se placer de l'autre côté de l'aspirant, lui prit la main qui lui restait libre, et dit, en regardant fixement le marquis :

— Mon père, faites bien attention à ceci. Je vous déclare que tout à l'heure encore nous avons juré tous les deux de ne jamais appartenir à d'autres.

Le marquis s'arrêta, jeta sur sa fille et sur Roland un regard de foudroyante indignation.

— Monsieur, dit-il, vous partez demain. Nous ne nous reverrons jamais, j'espère.

Il secoua sa main encore une fois par une étreinte convulsive et remonta seul dans le jardin.

— Ami, dit Esperanza en montrant à Roland le ciel, nous nous reverrons du moins là-haut, mais ici-bas aussi, ayons-en la confiance; prends mon nom pour ton cri d'armes, et que ta devise soit celle-ci : *Firme y leal.* Quand tu reviendras, je t'attendrai.

Le lendemain nous partîmes. Le vent du sud nous avait arrêtés tout le jour au milieu de la passe étroite de la rade, mais, le soir, un souffle à peine sensible qui venait de l'est nous permit d'appareiller. A l'aide de cette petite brise, notre corvette rampait le long de la côte de Minorque dont les rochers caverneux et les plateaux nus s'étendaient à perte de vue sur une ligne droite sans brisures. La lumière du crépuscule jetait sur cette terre grisâtre des couleurs ternes et mélancoliques que chaque minute effaçait. Seules, les tours de vigie qui s'élevaient au-dessus de chaque pointe, comme des sentinelles immobiles, avaient encore sur leurs créneaux quelques teintes plus vives. Elles semblaient attendre notre passage et garder ces derniers rayons roses de soleil pour nous les jeter en signe d'adieu. Les bras croisés sur le parapet de la corvette et la tête appuyée sur eux, Roland regardait passer l'un après l'autre les sommets décharnés des collines. Une statue, sur le tombeau où on l'a couchée, n'est pas plus immobile qu'il ne l'était. Il voyait défiler devant lui ces fantômes blancs dans une longue procession qui semblait faire les funérailles de son amour, et il cherchait s'il ne pouvait pas deviner au milieu d'eux Esperanza suivant de son côté les mouvemens du cercueil qui l'emportait. Lorsque nous doublâmes la pointe de la petite baie où il avait débarqué un mois avant, l'obscurité commençait à rendre les objets indistincts. Les profils de la terre ne reflétaient même plus les lueurs jaunes du couchant, dont la zône était abaissée au-dessous d'eux et se remontrait lugubre au-delà du dernier promontoire. C'était comme à la fin d'une cérémonie funèbre, lorsque l'on a éteint le dernier cierge et que tout devient silencieux dans l'église, autour du mort enveloppé de son drap noir. Roland s'arracha brusquement à ce spectacle et se mit à marcher à grands pas sur le pont. Le vent, déjà devenu contraire, nous forçait en

cet instant à nous engager dans le canal dangereux qui sépare Minorque de la petite île d'Ayre, et les apparences du temps nous donnaient de grandes inquiétudes. Les vapeurs élevées pendant le jour s'épaississaient d'instant en instant; du côté de l'orient une nuée à grain montait dans le ciel, et derrière elle venait une autre nuée qui enveloppait tout l'horizon, comme une armée en marche derrière son avant-garde. Presque aussitôt après que ce signe eut paru, la corvette craqua en s'inclinant sous la force du vent. La raffale passa sur nous avec la vitesse de la flamme, et la tempête qui la suivait de près s'engouffra bientôt dans nos voiles en retentissant d'un son plein, grave et incessant. Elle pesait sur toute la surface de la mer d'une manière si égale qu'elle n'y soulevait pas une vague; mais elle la faisait mugir comme un enfer de plomb qui bout, et lui donnait une couleur matte d'une profondeur sans fin. Notre position devint tout à coup critique. A droite, l'île d'Ayre nous barrait la route de la pleine mer; à gauche, la pointe Saint-Philippe nous barrait l'entrée du port. A chaque bordée vers l'une ou vers l'autre, le vent et les courans nous faisaient tomber en dérive, et nous voyions se fermer le passage que nous essayions de franchir. La terre était à moins d'un mille au-dessous de nous, et nous croyions sentir déjà ses racines s'enfoncer dans la membrure du navire.

Au moment où le grain tomba sur nous, Roland éprouva un bonheur farouche à être ramené au péril de sa vie sur l'île que son adieu venait à peine de quitter. Il monta sur la dunette pour revoir la masse obscure de la terre, et chercha dans les découpures de cette silhouette le pli du vallon boisé qui formait l'avenue du château de San Luis. Le ciel était éclairé dans cette partie, mais ce n'était plus par les feux mourans du soleil que les nuages étaient traversés. Ils réfléchissaient une lumière dont le foyer brûlait au-dessus d'eux. Une langue rouge parut soudain, précisément au-dessus de la crête, qui dérobait à la vue la maison d'Esperanza, et le grain passant dans le même moment à cet endroit de l'atmosphère, la fit éclater en un vaste incendie. La cime de la colline parut en feu. D'énormes volutes de flammes s'élevèrent au-dessus d'elle en tourbillonnant, et jetèrent sur les arbres de la forêt une illumination violette qui se prolongeait jusqu'à la plage de la mer.

Roland avait aperçu le premier cette lueur. Il l'observait attentivement, espérant d'abord que ce serait celle d'un feu passager allumé sur les montagnes en réjouissance de quelque fête. Mais l'éclat formidable qu'elle jeta bientôt lui ôta toute incertitude sur le ravage que les flammes exerçaient, et l'objet qu'elles avaient atteint. Toutes les ondulations des collines étaient rendues distinctes par le puissant re-

flet qu'elles recevaient. Il était facile de reconnaître le terrain qui environnait le château de San Luis, et par-dessus le profil de la côte se voyait le sommet des toits encore intacts, entourés d'une frange ondoyante de feu. Esperanza était là. Peut-être avait-t-elle été surprise entre les murailles qui brûlaient; peut-être poussait-elle des cris en appelant à son secours celui qui lui avait juré de mourir le même jour qu'elle : et l'abîme les séparait. Roland se tordit les mains de désespoir. Il s'agita quelque temps avec la rage de l'impuissance, et, les angoisses faisant place à l'abattement du désespoir, il alla reprendre, contre le parapet, la même position qu'il avait gardée pendant les premières heures du voyage. De temps en temps il écoutait avec anxiété si le bruit de la mer, lorsqu'elle se divise en grinçant sur les récifs du rivage, ne devenait pas plus rapproché; il faisait quelques pas sur le pont, consultait le ciel pour voir, du côté où la tempête avait son centre, s'il ne découvrait pas l'annonce d'un naufrage prochain, qui aurait brisé ses liens. Se jeter dans la fournaise pour sauver Esperanza ou mourir auprès d'elle, était la pensée qui absorbait toute son énergie et le torturait comme un supplice d'enfer. Quand il avait calculé quelle chance avait la corvette d'échapper au danger imminent que nous courions, il revenait à son poste et restait perdu dans sa morne observation, calculant à leur tour les progrès de l'incendie, et remuant dans son ame ces deux questions : A-t-elle déjà péri? Pourrai-je la sauver?

Tout à coup il entendit le capitaine crier à son oreille : — Kérandreff! Sautez en bas, leste! Faites monter une amarre sur le pont. Vous allez emporter le bout sur cet écueil. — Armez un canot! commanda l'officier de quart, d'une voix qui retentit comme la note d'un clairon.—Tout n'est pas perdu si nous pouvons faire tête une demi-heure, ajouta le capitaine. Allons, allons, enfans! dit-il en frappant d'impatience le dos d'une de ses mains contre la paume de l'autre, il s'agit de vie ou de mort!

Roland se réveilla brusquement, car le sentiment de ce qui se passait autour de lui l'avait abandonné depuis quelques instans. Il regarda de tous les côtés. La corvette était arrêtée en face de la baie aux Sables, environ à quarante pieds de la chaussée naturelle qui en défendait l'entrée. Le mât de beaupré avait craqué pendant un revirement de bord, et trempait à moitié dans la mer. Les voiles étaient serrées en désordre, et les deux ancres que nous avions jetées au fond chassaient, quoique assez lentement pour nous laisser l'espoir de sauver le navire. A quelque distance sur l'avant à nous un écueil dressait au-dessus de la mer sa tête pointue comme une aiguille. C'était de ce rocher que le capitaine voulait se servir comme d'une ancre de fortune, afin de gagner quelques momens, décisifs

dans cette position. Mais il n'y avait pas une minute à perdre pour que la corvette pût y être amarrée avant que d'avoir dérivé jusque sur les rochers, car la grosse mer devait retarder la marche du canot et rendre cette manœuvre longue.

Au moment où il allait descendre pour exécuter cet ordre, dont l'accomplissement le rejetait encore loin du rivage désiré, Roland se retourna une dernière fois vers l'endroit d'où les flammes s'élançaient. Il vit la rougeur ardente du ciel s'augmenter avec rapidité, et les parties les plus élevées du château de San Luis, qui jusque-là étaient restées noires, se lézarder de traits de feu. Alors il fut saisi d'un vertige et s'avança sur la dunette pour se précipiter à la mer et gagner la plage en nageant. Cependant une habitude d'obéissance militaire le retint. Il se hâta de s'élancer dans l'entrepont, où un groupe de matelots tiraient du fond de la cale le cordage qui faisait notre dernier moyen de salut. Mais là encore il fut poursuivi par la même image de désolation qui avait ébloui sa vue. Entre ces deux dangers également pressans, auxquels le dévouaient son devoir d'un côté, son amour de l'autre, il combattait, mais son cœur hésitait à peine. — Nous sommes prêts, lieutenant, lui dit le quartier-maître, quand le dernier pli du cordage eut dépassé l'écoutille. — C'était l'instant de la décision. Roland mit un pied sur l'échelle pour se rendre à son poste, puis l'amour reprit sur lui sa puissance de fascination; il rentra dans l'entrepont, réfléchit un moment, et s'enfuit éperdu vers la chambre d'arrière. — Le canot est prêt, cria l'officier sur le pont. Où est l'aspirant de service? — Kerandreff! partez donc vite, dit le capitaine en le cherchant des yeux. — Où est donc l'aspirant de service? appela-t-on de plusieurs côtés. Roland ne paraissait pas. — Partez à sa place, me dit le capitaine en me conduisant précipitamment vers le canot. — J'y descendais, quand j'entendis des voix d'alarme qui s'élevaient sur l'arrière de la corvette, et qui criaient : Un homme à la mer! — Plusieurs matelots accouraient vers moi en criant dans leur trouble : Laissez filer le canot derrière! il y a un homme à la mer! — Un homme à la mer! capitaine! m'écriai-je en sautant dans l'embarcation. Faut-il aller le chercher d'abord? — Le capitaine hésita un instant; puis il me dit avec tristesse : — Pensons d'abord au navire. — Avant les avirons! Hardi! garçons; nage un bon coup! Gagnons cette roche.

Roland s'était jeté par le sabord d'arcasse, qui servait de fenêtre à la chambre du capitaine. Il arriva comme un plomb au fond de la mer, à quelques pieds de la ligne des galets, mais malgré la tourmente, il parvint à regagner la surface de l'eau, et à s'y maintenir par momens, assez long-temps pour ne pas périr. Trois lames le roulèrent successivement sous elles, la dernière le lança, à demi brisé, sur la partie la plus

basse du récif. Une femme attendait là, les pieds dans la mer, le cou tendu en avant. Elle allait à la rencontre de toutes les grandes vagues, entrait au milieu d'elles, et sans fléchir, elle les laissait se briser contre ses jambes, pour voir plus tôt, quand elles se retiraient, si son bien-aimé leur avait échappé. En se relevant et séparant devant ses yeux le voile d'eau salée qui tombait de sa chevelure, Roland vit debout, au-dessus de lui, la figure d'Esperanza; il la prit pour une apparition, essuya ses yeux de nouveau, s'approcha d'elle, et quand ils se reconnurent tous deux, ils poussèrent un grand cri en s'embrassant étroitement. La même pensée les avait amenés sur cette plage, les deux déserteurs! une pensée de dévouement qui méprisait tous les autres devoirs. Ils restèrent muets quelque temps, étonnés de se trouver si égaux en amour l'un pour l'autre, et se remercièrent dans leurs ames de la sympathique inspiration qui les réunissait une fois encore. — Tu es donc sauvé! s'écrièrent-ils ensemble. — Je savais bien que tu ne pouvais pas me quitter pour long-temps, dit Esperanza; j'avais trop souffert, je n'aurais pas tardé à mourir. Mais tu le vois, Dieu nous protége. Nous ne nous séparerons plus maintenant. Viens. Elle voulait l'emmener, mais Roland l'arrêta en lui montrant la corvette qui s'avançait peu à peu vers les rochers et dont la membrure commencait à se démolir avec fracas. L'instant de retard qu'il avait apporté au départ du canot, avait décidé du sort du navire. — Maintenant que tu es en sûreté, dit-il tristement, voilà où est mon poste. Je vais attendre pour m'y remettre, quoi qu'il puisse m'en arriver. Cette destruction est mon œuvre. Déserteur! ajouta-t-il avec une expression poignante de honte et de remords. Esperanza tomba à genoux en recevant cette cruelle réponse. — Non, ne m'abandonne pas, dit-elle, suis-moi. Je connais une retraite sûre, je t'y mènerai, et je veillerai sur toi le jour et la nuit. Viens, viens donc, répétait-elle en traînant Roland par le bras. Est-ce qu'il y a dans le monde une idée que tu ne puisses pas me sacrifier à moi, qui ai quitté pour toi mes parens? Tu crois que je me présenterai sans toi devant mon père? La mer m'aura bien plutôt engloutie, dit-elle avec délire. Oh! tu ne veux pas du bonheur! Roland la prit dans ses bras, et l'emporta au travers des ronces jusque dans le sentier qui conduisait à la fontaine où il avait autrefois découvert les premières traces de ses pas. — Tu le veux, Esperanza, dit-il en se mettant en marche pour remonter le vallon boisé; tu veux être tout mon bien, ma famille, mon asile. Tu as raison, mon ange! c'est vers le bonheur que tu me mènes. Allons. — Donne-moi ton bras, Roland, que je m'appuie sur toi, dit la jeune fille en lui faisant voir ses pieds tout ensanglantés.

Ils arrivèrent ainsi sur le lieu où la veille existait le château de San

Luis. Les arbres du jardin sous lesquels ils passèrent n'avaient plus qu'un reste de feuillage noirci. Quelques poutres jetaient encore des flammes, et une épaisse colonne de fumée montait au-dessus des ruines calcinées. Les deux jeunes gens virent de loin le marquis de Montesa, assis parmi les cendres et les débris de son habitation. Dolores était debout près de lui et ne le quittait pas des yeux. Elle recevait les rapports des domestiques qu'elle avait envoyés à la recherche de sa sœur, et en faisait partir d'autres dans une nouvelle direction. Pour le marquis, il avait la tête appuyée entre ses deux poings fermés, et paraissait plongé dans l'insensibilité du désespoir. Roland pénétra aussitôt dans toute son étendue la signification de cette scène. Il se laissa traîner par Esperanza plutôt qu'il ne la suivit, et se cacha derrière elle pendant qu'elle se présentait aux yeux de son père.

— Oh! mon enfant, d'où viens-tu? s'écria le marquis de Montesa, en sortant à cette vue de la létargie où il était plongé. Pourquoi nous as-tu quittés? — Il serrait avec étonnement dans ses mains la robe mouillée de sa fille et levait sur sa figure un regard inquiet, rempli autant de douleur que de joie. Esperanza s'écarta un peu et montra Roland, dont les vêtemens, encore tout trempés par ce naufrage, disaient assez par quel intérêt puissant elle avait été entraînée et quel était l'objet de sa prière. — Pour lui! dit le marquis, d'un ton d'amère déception qui remplaça le miséricordieux accent du père; c'est pour lui que tu nous avais abandonnés! — Il se leva de toute sa hauteur et mesura Roland avec défi. — Monsieur, lui dit-il, est-ce que le roi de France vous a dégagé de son service? Vous avez mal choisi le lieu de votre retraite. Retournez ailleurs, vous ne pouvez pas rester ici. — Mon père, dit Esperanza, il faut qu'il y reste. Son navire est en pièces sur les rochers de Cala Corps. Il l'a déserté pendant le naufrage parce que nous étions en danger. C'est pour moi qu'il s'est rendu coupable de cette faute et qu'il a bravé les lois de son pays. Tant que ma tête reposera sous un toit, la sienne y sera en sûreté à côté de moi. — Roland la remercia du regard et prit courage. — Monsieur le marquis, dit-il humblement, vous pouvez disposer de mon sort, car je n'attends pas d'autre protection que la vôtre. Si vous me renvoyez, j'irai me livrer. Demain, une balle et un peu de poudre auront fait justice de mon crime. La sentence et la grâce sont entre vos mains. — Vous avez raison, répondit le marquis avec une inflexible rigueur, expiez le crime après l'avoir commis. Il ne vous reste qu'une faveur à rechercher, c'est de mourir sous le drapeau que vous avez trahi. Allez la demander, monsieur. — Allons ensemble, dit Esperanza en saisissant Roland par la main et l'emmenant du côté de la mer. Ils par-

tirent sans que le marquis fit un pas pour reprendre sa fille. Dolores vint s'agenouiller devant lui. — Mon père, dit-elle, rappelez ces enfans. Que ferons-nous quand vous n'aurez plus qu'une fille. C'est déjà dans les troubles de votre vie que s'est éteint le seul amour que j'aie connu, allez-vous tuer encore celui de ma sœur? Depuis que don Felipe a été massacré en vous défendant, je ne vous ai jamais demandé compte de son sang; qu'il rachète aujourd'hui celui de ce jeune homme. Je ne veux pas vivre seule avec mes souvenirs. — Le marquis, à ce souvenir, agita vivement sa main devant ses yeux pour en écarter la vision terrible, puis il se remit à considérer avec un sourire plein d'amertume Roland et Esperanza, qui remontaient d'un pas ferme la dernière pente de la colline. Une minute encore, et sa fille disparaissait derrière le rideau des arbres. Enfin le chef de famille offensé tomba vaincu devant le père. Le marquis prit son élan avec la légèreté d'un cerf poursuivi par le chasseur. Il atteignit les deux enfans au moment où ils commençaient à descendre dans le vallon, et saisit Esperanza, en lui disant entre mille baisers: — Tu m'aurais donc laissé pour toujours, ma fille? — Venez, monsieur, dit-il à Roland, vous qu'elle aime mieux que son père, venez. C'est mon sort qui maintenant est entre vos mains. Que Dieu veille sur nous tous.

Le lendemain, quand, sur la plage jonchée de débris de la corvette, nous fîmes l'appel de l'équipage, personne ne répondit au nom de Roland de Kerandreff. Le commissaire dressa procès-verbal des circonstances qui se rapportaient à cette disparition. Nous n'eûmes aucun doute sur la fin tragique de Roland, et signâmes l'acte de son décès. En apprenant cette nouvelle, sa mère fit célébrer ses obsèques, et son frère prit le deuil. — Deux jours après notre naufrage, toute la famille de Montesa avait quitté Minorque.

Deux années après, j'étais dans la rade de Palma, où avait relâché l'armée qui allait à la conquête d'Alger. Les vents qui soufflaient du sud ne nous annonçaient pas un départ prochain; l'amiral louvoyait avec toute la flotte en dehors de la baie, qui était remplie par les seuls bâtimens de transport et leurs convoyeurs; *la Créole*, sur laquelle j'étais embarqué, faisait partie de ces derniers; je profitai de ce loisir pour descendre à terre et visiter la ville, dont les monumens carrés à la mauresque et la cathédrale gothique, bâtie sur un monticule au bord de la mer, se détachaient magnifiquement sur le fond noirâtre des montagnes de l'intérieur. Après avoir admiré les arceaux élancés de l'église et m'être fait ouvrir le tombeau où la momie de Jayme II d'Aragon repose depuis l'an 1311, avec couronne et manteau de drap d'or, je me dirigeai vers l'Alameda. Il était midi, et la cuisante réverbération du soleil avait chassé tous les promeneurs

de la rue où je marchais. Cependant, à l'un des nombreux détours du chemin, j'aperçus, dans une autre ruelle étroite et sinueuse, un jeune homme qui, pour oser braver ainsi la chaleur, devait être, d'après le proverbe de son pays, un prêtre, un voleur ou un Français. Le Mallorquin m'eut atteint bientôt, et me considéra au passage avec une attention marquée. Il était roulé dans son manteau, un chapeau de paille à larges bords ombrageait sa figure, dont la couleur olivâtre très foncée semblait être plutôt l'effet du hâle que la complexion naturelle de son teint. Une épaisse barbe noire couvrait tout son menton et ses joues. Aussitôt qu'il m'eut observé, il doubla le pas, mais un instant après, et comme par réflexion, il se ralentit, avec l'intention évidente de se laisser accoster, et se mit à chanter une vieille romance espagnole dont la musique avait été mon air favori pendant mon séjour à Mahon. Quand il se trouva près de moi, il appuya significativement sur ces deux vers de la chanson,

Venid vos a mis palacios
Dondę la fiesta tendremos.

et repartit de son pas pressé. Le son de cette voix, qui ne m'était pas inconnu, la façon romanesque dont ce rendez-vous m'était donné, me frappèrent tous deux; je suivis l'étranger mystérieux dans le dédale des rues solitaires où il s'engageait. Les maisons devant lesquelles nous passions n'avaient pas de fenêtres à l'extérieur; à peine quelques jours de souffrance étaient-ils pratiqués dans leurs épaisses murailles; aucun œil ne nous voyait. Mais l'Espagnol se tenait toujours à une grande distance devant moi et retournait seulement quelquefois sa figure de mon côté, pour voir si je ne perdais pas sa trace. Nous arrivâmes à la porte de San Carlos et nous prîmes, en sortant de la ville, une route à profondes ornières qui remontait le long de la petite rivière Riera. Au premier coude du chemin qui le mit hors de la vue des remparts, mon guide s'arrêta et se découvrit en me regardant avec un sourire amical. Une ressemblance incomplète entre ce visage et celui de Roland se présentait inutilement à mon souvenir. — Hé bien! me dit-il en me tendant la main, on oublie donc bien vite les morts! — Roland de Kerandreff... m'écriai-je avec stupéfaction. — J'ai connu quelqu'un qui portait ce nom, répondit-il, mais il n'existe plus, je crois. Je m'appelle don Roldan Adorno. La maison que j'habite n'est pas éloignée d'ici; ma femme sera honorée de vous y recevoir avec la pauvre fête que nous pouvons faire aux étrangers. Si vous ne craignez pas de vous promener à cette heure par un sentier raboteux, je serai heureux de vous y conduire, et, chemin faisant, pour vous distraire, je vous raconterai une histoire neuve et intéressante.

Il quitta bientôt ce ton de plaisanterie qui me laissait incertain sur l'identité de sa personne avec l'ami que je croyais mort, et il m'embrassa avec effusion. — Marchons vite, me dit-il; c'est uniquement dans l'espoir de te retrouver que j'ai osé m'aventurer ce matin dans les rues de Palma : les autres compatriotes qui rôdent par ici ne me seraient guère agréables à rencontrer, quoique mon déguisement soit assez sûr, il me semble. D'ailleurs, maintenant que tu es convaincu de ma résurrection, j'ai hâte de te montrer mon paradis. — Nous continuâmes notre route, et Roland me fit le récit de son histoire. — Tu me pardonnes d'avoir cédé à l'entraînement de ce moment terrible ? me demanda-t-il, encore confus au souvenir du désastre qu'il avait causé. Long-temps j'ai été bourrelé par le remords. Le matin de votre naufrage, j'ai erré dans les environs de la baie où flottaient les restes de la corvette. J'ai entendu ta voix, lorsque tu donnais aux matelots des ordres pour le sauvetage. Le risque d'être découvert me contraignit à m'éloigner. Depuis, la pensée de cette faute a été le seul nuage qui ait troublé mon ciel. Mais si tu pouvais comprendre quelle douce existence j'ai trouvée ! Le nom espagnol que le marquis de Montesa m'a fait prendre, et le titre de son gendre, m'ont mis dans cette île, à l'abri des poursuites que nous craignîmes d'abord. Au milieu de cette sécurité, ma vie est remplie par un seul sentiment que je comprends mieux tous les jours sans l'épuiser jamais. Les élémens du bonheur sont bien simples ! si tu savais ! De l'amour, un beau ciel, une campagne toujours verte, voilà ce que Dieu a créé de plus doux pour nous. C'est là que se trouve la source des jouissances profondes et éternelles. — Roland me fit arrêter un instant, pendant qu'il considérait avec satisfaction le paysage déroulé sous nos yeux. Nous avions traversé des vergers de tamarins, d'orangers, de mûriers, qui produisaient, à cette distance, l'effet d'un bois touffu, et par-dessus cette marqueterie de verdure, ma vue allait jusqu'à la rade de Palma, où les flammes blanches des navires français brillaient en s'agitant au vent.

Derrière nous, la plaine s'enfonçait à une grande profondeur jusqu'à la Sierra Alfabia qui la terminait comme l'amphithéâtre d'un cirque. Les premiers plans des montagnes étaient ondoyans, veloutés par des bois épais de mûriers, les gorges transparentes et d'une couleur azur d'eau dont la vue communiquait une sensation de fraîcheur. A l'entrée de l'un de ces petits vallons, était posé l'asile embaumé que Roland habitait. La maison était à moitié cachée par une cour plantée de vieux tilleuls, dont quelques-uns mariaient leurs branches en voûte par-dessus les terrasses. A droite, le vallon fuyait au milieu d'alternatives d'ombre et de lumière ; à gauche, quelques collines semées de touffes de myrtes descen-

daient jusqu'au mur du jardin. Roland me montra du doigt Esperanza qui l'attendait sur la porte de sa maison, tenant un enfant entre ses bras.

— Trouves-tu mon exil bien cruel? me demanda-t-il.

Dès qu'elle nous eut aperçus, la jeune femme vint à notre rencontre. Elle était vraiment bien belle. Le bonheur qui a duré sans ombre pendant plusieurs années donnait à sa figure quelque chose de séduisant qui faisait du bien à voir, sans inspirer cependant le désir, car cette douce lumière, qui se reflétait sur tout le monde, ne brillait dans son véritable éclat que pour un seul. Esperanza tendit à Roland sa fille, une petite fille fraîche et souriante, qui avait les yeux bleus de son père, déjà lucides et profonds comme le ciel sous lequel elle était née, et nous fit entrer dans la maison. A notre arrivée, tout s'empressa autour de nous. Dolores nous conduisit dans une salle fraîche où le soleil n'avait pas encore introduit un seul rayon. Cette adorable femme semblait être pour Roland moins qu'une mère et plus qu'une sœur. Elle lui souriait avec reconnaissance, essuyait la sueur de son front, en s'arrêtant à sa chevelure, dans laquelle Esperanza avait seule le droit de passer la main. Le marquis ne parut pas. Il se promenait seul dans la campagne, suivant son humeur sauvage. Je passai quelques heures au milieu d'eux, enchanté par ce spectacle d'union, de paix, où tout était tranquille, plein de lumière et d'harmonie, comme la surface d'un lac au-dessus duquel la lune est suspendue.

— Tu ne reviendras plus en France, dis-je à Roland lorsqu'il me reconduisit sur le chemin de Palma. Ne penses-tu jamais avec regret que tu ne reverras plus ta mère ni ta patrie? — Ma mère..., me répondit-il en fronçant les sourcils. Il s'arrêta long-temps sur cette idée sans que la douceur revînt sur son visage. Enfin il secoua la tête pour chasser le souvenir qui l'irritait, et me quitta en disant : Tu sais, Ernest, qu'il n'y a jamais qu'une patrie; la mienne est ici. Gardes-en le secret pour tout le monde. Je ne veux plus qu'un bruit de France y parvienne. Adieu! nous ne nous reverrons plus sans doute; conserve-moi un bon souvenir.

Depuis ce jour, je n'ai pas entendu parler de Roland; mais j'ai réfléchi souvent à ses amours contrariés avec imprudence, à sa poursuite du bonheur faite avec foi en dehors des voies communes et si pleinement récompensée. J'en suis devenu un peu romanesque.

Voluntades que avasallas,
Amor, con tu fuerza y arte,
No hay poder que las aparte
Pues apartalas es juntalas.

Cte ALBERT DE CIRCOURT.

LES INFLUENCES.

LE NOTAIRE DE CHANTILLY,

PAR M. LÉON GOZLAN (1).

L'histoire n'enregistre que les faits et les mouvemens politiques ou sociaux. Mais ce n'est là qu'une des faces d'une époque ou d'une nation. L'autre est représentée par les mœurs et les habitudes de la vie privée. Celle-ci appartient au roman. Pour que le roman soit vrai, pour que l'histoire soit complète et comprise, il faut que le roman et l'histoire s'expliquent l'un par l'autre. Les fabliaux et les romans de chevalerie complètent l'histoire des temps féodaux; les romans de Crébillon fils, de Laclos, de Louvet, expliquent l'histoire de la régence et des temps de la décadence aristocratique et des dissolutions du clergé.

En lisant les grandes chevauchées des hauts barons de la féodalité, en voyant les Villeroi, les Soubise, les Bernis, et tous les favoris des maîtresses royales, commander des armées ou mener l'église, on comprend de reste quelle corrélation intime existe entre les évènemens sociaux et les mœurs, entre l'histoire et le roman.

Or l'histoire, en France du moins, n'a à enregistrer de nos jours aucun des faits ou des évènemens qui étaient accomplis jadis par l'aristocratie et le clergé. L'aristocratie et le clergé n'existent plus politiquement; la

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Dumont.

nation, ou si l'on aime mieux, la bourgeoisie a pris leur place; c'est donc elle qui fournit les faits à l'histoire; l'histoire est donc bourgeoise. Si le roman veut être vrai, il doit, dans la part qui lui revient, être comme l'histoire; car la vie privée, pas plus que la vie sociale et politique, ne tient compte de l'aristocratie et du clergé. Quelques particularités exceptionnelles ne prouveraient rien : les exceptions ne sont pas les mœurs ! et les romanciers qui parlent encore aristocratie et clergé, quand ces choses et leurs attributs sont morts, ne sont plus que de grands enfans qui jouent aux osselets; leurs livres ont pour nous tout juste le caractère de vérité que nous pourrions trouver au *Cyrus* et à la *Clélie* de M[lle] de Scudéry.

C'est à ce point de vue que M. Léon Gozlan a dû infailliblement se placer quand il a conçu son livre des *Influences*. Et ce n'est que comme conclusion qu'il a pu dire dans sa préface : *le roman est l'histoire de la bourgeoisie.*

Cette définition est juste. Elle le serait davantage si elle disait : *l'histoire des mœurs de la bourgeoisie.*

C'est donc l'histoire des mœurs de la bourgeoise qu'a faite et que promet de continuer M. Léon Gozlan, qui vient d'agrandir ainsi la mission du romancier, dont il fait avec raison l'auxiliaire de l'historien qu'il complète.

Après avoir dressé par la pensée la synthèse qui lui a montré couchés à terre et sans vie, l'aristocratie, le chergé, tous les grands *états* qui ont constitué la vieille société française, M. Léon Gozlan s'est demandé quelles influences étaient exercées par ces divers états, et ensuite à quelles professions dans la bourgeoisie, car la bourgeoisie ne se compose que de professions, ces influences étaient allées après leur chute.

C'est ici que M. Léon Gozlan me semble avoir un peu rétréci son horizon. Il me semble surtout n'avoir pas assez tenu compte du travail lent et progressif par lequel la bourgeoisie avait fini par pénétrer dans l'organisation politique et sociale, avec laquelle elle faisait corps. On dirait qu'entre l'ancien et le nouveau régime il s'est élevé une épaisse et haute muraille, et que la bourgeoisie, qui, la veille, n'était rien au-delà, est, en une nuit, devenue tout en-deçà. Ce serait un arbre qui aurait porté des fruits sans avoir de racines.

Notre ingénieux auteur fait du prêtre la clé de voûte de l'ancien ordre social, et je me garde bien de ne pas accepter comme un fait cet axiome, que bien des gens pourront traiter de paradoxe, mais dont la déduction est amenée par un brillant enchaînement d'exemples.

« Le prêtre, dit M. Léon Gozlan, le prêtre résumait tout. Il avait l'oreille des rois et le cœur des familles. Il était de moitié dans tous les entrepri-

ses humaines, dirigeant la fortune, en conseillant le sage emploi, consolant de ses pertes, ou en dressant le partage avec l'impartialité la plus désintéressée. Sa curiosité salutaire pénétrait dans les irrégularités les plus cachées et les plus douloureuses du ménage, pour les voiler quand la révélation n'eût été que du scandale, pour les taire afin que le repentir accompagnât silencieusement la confession. Aussi la dureté personnelle, la faiblesse des mères, l'ingratitude filiale, étaient amenées sans bruit aux pieds de ce juge, qui, à force de prières, de raisons, d'ascendant infatigable, rendait presque nulle l'intervention des tribunaux, ces arènes d'où le vainqueur sort toujours mutilé; le prêtre qui bénissait l'épée du guerrier, aspergeait d'eau lustrale la proue du vaisseau, afin qu'il marchât sans danger sur les mers; le prêtre qui chantait la victoire de celui-ci, le retour au port de celui-là, qui disait à la mère coupable: Je vous pardonne! au père cruel, à la fille égarée: Je vous pardonne! le prêtre qui était l'homme de tous les hommes, celui qui présidait à toutes les associations humaines, depuis les plus hautes jusqu'au plus humbles, qui sacrait les rois et bénissait le rabot des pauvres compagnons menuisiers; qui prononçait l'oraison funèbre de Henriette de France, et répandait l'huile sainte sur les membres souillés de Marion Delorme; ce prêtre où est-il? Qui a recueilli son héritage, sa grande monarchie? »

Et M. Léon Gozlan répond que la dépouille du prêtre est passée au notaire d'abord, au médecin ensuite.

Au notaire : car c'est à lui que l'on confie les secrets du foyer, les divisions intestines de la famille, les projets de fortune, les faiblesses de l'ambition. Le notaire conseille ou repousse les mariages entre les familles, il engage la parole d'autrui ou la dégage. Il impose ou défend les transactions les plus décisives de la fortune. Le notaire possède mieux que la femme le chiffre caché des capitaux bien ou mal acquis du mari, mieux que le fils les épargnes du père.

Au médecin : car le médecin s'appuie sur deux auxiliaires toujours à ses côtés, ses premiers ministres, l'espoir et la peur. On est à lui par la déplorable nécessité de lui avouer ce qu'on cèle à tout le monde, la douleur, la plaie, l'ignoble infirmité. Pour le médecin il n'existe ni rang, ni âge, ni beauté, ni pudeur, il y a un corps! Ainsi le notaire est debout près de votre coffre, et le médecin est assis au fond de votre alcôve.

Tout cela est fort spirituellement trouvé, tout cela est vrai. Mais prenez garde, pour que votre axiome sur l'influence perdue du prêtre ne soit pas un paradoxe, il faut qu'au temps où le prêtre était tout ce que vous avez dit, le notaire et le médecin ne fussent nullement ce que vous

dites. Or, même dans ce temps, le notaire était le confident obligé des intérêts de la famille; il engageait la parole d'autrui et la dégageait. Je sais bien que dans nos vieilles comédies, le tabellion n'apparaît que pour faire signer les parties au contrat; mais son action s'est passée derrière la toile, il arrive avec le contrat tout rédigé, et pour le rédiger il a bien fallu qu'il eût connaissance de la situation des fortunes et des intérêts des familles.

Et le médecin avait-il moins à ses ordres, en ce temps qu'aujourd'hui, ses deux ministres, l'espoir et la peur? Le rang, l'âge, la pudeur, la beauté, existaient-ils davantage pour lui? Croyez-vous que Molière, en mettant au théâtre les mœurs de son temps, se fût pris ainsi corps à corps avec le médecin, si le médecin n'avait pas eu de l'influence sur l'intérieur des familles? Qui brouille et réconcilie tour à tour la famille du *Malade imaginaire?* Est-ce le prêtre ou le médecin? Et pour remonter plus haut, en qui Louis XI avait-il confiance? Qui appelait-il le plus souvent à son aide? son confesseur, ou son médecin Coitier? Miron, le médecin de Charles IX, ne fut-il pas mis dans le secret terrible de la Saint-Barthélemy?

Vous le voyez, ce que le notaire et le médecin sont aujourd'hui, ils l'étaient autrefois. S'ils ont enlevé quelque chose au prêtre, c'est peu de chose; en sorte que l'on peut dire de la société actuelle, comparée à l'ancienne, que le notaire et le médecin n'y sont pas de plus; mais seulement que le prêtre y est de moins... Et est-il bien vrai qu'il y soit de moins, sinon avec l'influence de corporation, avec son influence personnelle?

Est-ce un bien? est-ce un mal, que cette annulation de l'influence du prêtre?

Pour décider cette question, vous montrez le prêtre n'ayant aucun intérêt personnel sur la terre, aucune attache matérielle, ni ménage qui corrompît sa probité par la nécessité de laisser une fortune à de nombreux enfans; ni enfans qui l'empêchassent de répandre sur les enfans des autres son ardente sollicitude; ni femme, piége incessamment ouvert aux faiblesses de l'ame; ni patrie, *ce mobile de tout égoïsme;* et vous en concluez, sous forme d'interrogation, que le prêtre qui n'avait que Dieu pour père, pour ami, pour confident, pour ambition, pour espoir, pour refuge, était un roi social autrement juste, humain, impartial, que ces petits souverains liés à la misère de la femme, à la misère des enfans, à la misère de la propriété : choses sacrées pour être citoyens; choses détestables, dites-vous, pour gouverner les hommes.

Vous vous donnez raison en mettant en fait ce qui est en question : sans

doute, le prêtre n'était pas lié à toutes les misères que vous venez d'énumérer; mais dans ce nombre, n'en subissait-il pas quelques-unes? n'était-il pas, de plus, lié à d'autres qui, pour n'être pas de la même nature, n'en étaient pas moins impérieuses et insurmontables? Est-il exact de dire qu'il n'avait aucun intérêt personnel sur la terre, aucune attache matérielle? Mais alors pourquoi la simonie et tant d'autres crimes figurent-ils dans les statuts de la discipline ecclésiastique? D'où étaient donc sortis la plupart des immenses richesses que possédait le clergé? Si le prêtre n'était point dévoré de l'amour de la propriété pour son compte personnel, il l'était pour son ordre; et où est la différence?... Il n'avait point de patrie... la patrie que vous appelez le mobile de l'égoïsme, et que j'appelle le mobile du dévouement, parce que la patrie, c'est tout un peuple, tout un pays! Mais il appartenait à une corporation, mobile d'un égoïsme plus étroit, parce qu'une corporation, c'est quelques-uns. Il n'avait point d'ambition! mon Dieu! Et la feuille des bénéfices, et les abbayes, et le canonicat, et la mitre, et le chapeau rouge? Il ne se contentait pas d'une paroisse, d'un diocèse, d'une province; il lui fallait des royaumes à gouverner. Or, toutes ces misères auxquelles le prêtre était sujet, ne vous semblent-elles pas choses aussi détestables pour gouverner les hommes, que celles qui pèsent sur les bourgeois que vous appelez de petits souverains?

Je connais votre réponse à tout ceci. Ces abus, dites-vous, résultaient de la débilité humaine et non du principe en vertu duquel les prêtres régnaient sur le monde. Je le veux bien; mais les principes ne marchent pas seuls, il faut des hommes pour les appliquer. Si vous voulez conserver le principe, changez les hommes.... Dix-huit siècles n'ont pu y parvenir.

Je sais que si je m'arme de votre réponse, pour défendre le principe démocratique contre les conséquences que vous voulez tirer aussi des misères attachées aux influences triomphantes de la bourgeoisie, vous me répliquerez à votre tour : Changez les hommes! Mais que prouvera cela? Que vous et moi avons raison, vous contre la bourgeoisie, moi contre les prêtres. J'en serai quitte, afin d'avoir le dernier mot, pour vous dire : La bourgeoisie a le pouvoir, le prêtre l'a perdu; dix-huit siècles ont prouvé ce que le prêtre pouvait faire; essayons de la bourgeoisie, le présent et l'avenir sont à elle. Nos enfans décideront entre les deux principes.

Parmi les héritiers du prêtre, M. Léon Gozlan range encore les professions d'avocat et de journaliste. Mais le rapprochement me semble un peu forcé. Par leur position, qui exerce son ascendant plus sur la politique et sur l'opinion que sur l'individu et sur la famille, l'avocat et le

journaliste me semblent être bien plus les héritiers des influences de l'aristocratie, toutes politiques et gouvernementales.

Mais je dois en finir avec l'idée fondamentale du livre de M. Léon Gozlan; si je lui ai prêté une si longue attention, ce n'a été que pour témoigner du respect que la critique doit à un ouvrage consciencieusement élaboré. C'est une bonne fortune qui ne lui échoit pas souvent. Entrons donc au plein cœur de notre société bourgeoise dont M. Léon Gozlan a commencé l'histoire.

La lutte y est engagée entre les intérêts moraux et les intérêts matériels. Les intérêts moraux sont représentés dans le livre par Clavier le vieux conventionnel, Édouard de Calvaincourt le jeune officier vendéen, et Caroline de Meilhan, pauvre jeune orpheline, placée sous la dépenpance du premier par la reconnaissance et les besoins de la vie, liée au second par l'amour et par la religion instinctive des préjugés de caste. M. Léon Gozlan a fait preuve d'esprit d'observation en plaçant les intérêts moraux de notre époque dans la foi politique à toutes les nobles et saintes croyances qui, autrefois, élevaient l'ame, enfantaient les grandes et généreuses pensées et jetaient de la poésie sur l'existence d'un homme comme sur celle d'une nation. La foi politique seule est restée, c'est la seule à laquelle avec une ame ardente, une intelligence haute, un cœur bien fait, on puisse se prendre à cette heure; les autres ne sont plus! et encore faut-il se hâter: au train dont la matière s'empare de toutes les issues, de toutes les phases de la vie pour la traquer et l'asservir, la foi politique ira bientôt rejoindre les autres, tuée qu'elle sera à son tour par la raillerie, le dédain, l'égoïsme, et surtout par l'aspect du triomphe paisible et des joies insolentes de ceux qui l'ont reniée. Oui, hâtez-vous de prier sur ce dernier Calvaire de la vie ..... demain il y aura un comptoir.

Les intérêts matériels sont représentés par Maurice, le notaire de Chantilly, par Léonide, sa femme, par Reynier, son beau-frère, un homme d'affaires. Ceci est la vie positive dans toute la sèche acception du mot. Tout est calculé par doit et avoir; tout est porté pour balance au chapitre des profits et pertes. Tant qu'il y a profit à garder l'honneur, va pour l'honneur!... La chance tourne-t-elle? on se laisse aller sur une pente insensible, on espère se raccrocher aux branches échelonnées aux parois du précipice, on roule de chiffres en chiffres jusqu'au total de l'addition... Profond abîme!... on y trouve écrit infamie et fortune, à moins qu'on n'aime mieux y lire: suicide!

Dans cette lutte que les intérêts moraux et les intérêts matériels livrent entre eux, les intérêts matériels seuls arrivent triomphans

au but. S'il en eût été autrement, le livre de M. Léon Gozlan aurait menti à ce qu'est déjà le siècle et à ce qu'il menace de devenir bien plus encore.

Ainsi Clavier le conventionnel n'a qu'une idée fixe, c'est sa vieille haine contre l'aristocratie qu'en 93 il coucha par terre, lui coupant la tête et rasant les tourelles de ses châteaux, qu'il trouvait trop hautes. S'il s'est emparé des biens de l'aristocratie, c'est parce que ces biens étaient une arme, et qu'en se retournant, son ennemi pouvait la ramasser; son ennemi exterminé, ces biens lui pèsent comme s'il les avait sur la poitrine. Il veut les rendre; c'est dans cette prévision qu'il sauva jadis Caroline de Meilhan du massacre de la famille sur laquelle s'exerça la confiscation nationale; mais, sa haine contre l'aristocratie survivant à son besoin de restitution expiatoire, ne voulant pas que les biens qu'il a mis tant de conscience à administrer et à accroître, reviennent jamais à la caste sur laquelle il les avait conquis, il interdit à Mlle de Meilhan, sous peine d'exhérédation, le mariage avec un homme de naissance. Eh bien! toute l'énergie dont le conventionnel a soutenu sa carrière, reçoit un démenti; Caroline s'éprend d'amour, et c'est pour un homme de naissance! et bien plus, cet homme de naissance est un des plus ardens promoteurs du soulèvement de la Vendée. Après avoir passé cinquante ans à choyer une idée de vengeance et de foi politique, cette idée n'offre plus qu'un rêve, et quand il veut la faire passer à l'état de réalité, le conventionnel meurt à la peine.

Après avoir échappé dans la Vendée aux incendies, aux balles des gardes nationaux et de la troupe de ligne, aux arrêts de cours d'assises, aux visites domiciliaires et au droit de grace, Édouard de Calvincourt est tué dans l'échauffourée d'un parti politique qui n'est pas le sien, la veille même du jour où, devenu libre par la mort de son père adoptif, sa jeune amante consent à partager son exil et à prendre son nom.

A son tour, après avoir subi, pour son amour, d'abord les reproches, puis la silencieuse et sèche froideur de l'homme qui, depuis le berceau, lui tient lieu de père; après l'avoir vu mourir sans qu'un mot de tendresse et de pardon soit tombé sur elle, quand elle touche au moment d'être payée de tous ses sacrifices, Caroline de Meilhan perd l'objet de cette vive affection à qui elle a immolé repos, gratitude et fortune.

Les intérêts matériels, au contraire, jouent avec les difficultés et maîtrisent les évènemens. Vous croyez qu'ils sont à bout de voie? n'ayez pas peur; dans le terrible et dernier va-tout qu'ils poussent sur le tapis, ce

qui a été le matin une cause de ruine imminente devient précisément le soir même une cause de salut.

Ainsi, le notaire Maurice s'est laissé entraîner à jeter dans une spéculation d'achat et de démolition de tout un quartier, ce jeu de l'industrie, une partie des fonds confiés à sa probité; la spéculation manque, les fonds sont dévorés. Il chiffre sa position, sa ruine est certaine, son infamie aussi : quitte ou double! lui crie-t-on, le déshonneur ne sera pas plus grand pour 1,000,000 que pour 500,000 francs, et sur ce qui lui reste des fonds déposés par ses cliens, il lève cinq cents autres mille francs pour les jeter dans une opération de bourse, ce jeu de la politique. L'opération réussit; elle rapporte 1,800,000 francs, bénéfice net 800,000 francs. Pour ce qui est de l'honneur et de la probité, il n'y en a pas plus, il n'y en a pas moins; d'ailleurs, ce n'est pas cela qui a été chiffré : bénéfice net, vous dis-je, 800,000 francs!

Ainsi, encore, Léonide est une femme adultère. Mais elle a épousé son mari par dépit, et son mari l'a épousée pour payer avec la dot sa charge de notaire. Vous voyez bien que ce mariage a été une affaire; donc, avant de rompre avec l'adultère, avant d'écouter les mouvemens du cœur blessé et de la dignité offensée, il faut prendre la plume, et voir ce que l'on peut gagner ou perdre. Or, c'est Léonide qui revient de Paris, apportant dans un portefeuille les produits de l'opération de bourse. Comment oser jeter à la porte, après lui avoir coupé le visage, une femme qui peut bien vous avoir ravi l'honneur de la vie privée, mais qui vous rend l'honneur de la vie publique, et par-dessus tout une femme, qui, de ruiné que vous étiez le matin, vous met le soir de 800,000 francs au-dessus de vos affaires. On rend grace à Dieu de ce qu'elle n'a pas eu l'idée de vous quitter en les emportant, et de ce qu'à l'adultère elle n'ajoute pas le vol.

Sans contredit aussi, Reynier, le beau-frère de Maurice, a d'étranges paradoxes au service des idées qu'il s'est faites sur la manière d'utiliser les fonds déposés chez un notaire; il en a de singuliers pour blâmer et rendre vaine la réserve qu'apporte un notaire à ne pas faire entrer les secrets de son étude dans les confidences conjugales. Bien certainement aussi, cet homme est un mauvais génie qui ouvre à l'ambition des voies que n'approuvent pas toujours ni la délicatesse ni l'exacte probité, celles même que se contente d'exiger le Code pénal;... En retour, il groupe si bien les chiffres d'une entreprise; il a une hardiesse si franche, qu'on ne saurait dire si elle ne vaut pas mieux que la prudence; il a en lui une confiance qui fascine et attire si bien la confiance des

autres; dans le danger, il est toujours si bien maître de lui, il est si prompt à trouver des ressources et une issue, qu'en vérité on ne peut se détacher de sa fortune... Sans doute, c'est lui qui a conseillé l'opération industrielle où les premiers 500,000 francs des cliens ont été engloutis, mais aussi c'est lui qui, après l'avoir conseillée, a présidé à l'opération de bourse qui les a plus que triplés; comment, dès-lors, sans la plus noire ingratitude, ne pas le garder pour conseiller, pour associé, pour ami?

Ainsi, les intérêts matériels s'enchaînent les uns aux autres comme les mailles d'un même réseau : qu'une seule soit rompue, et le réseau y passe tout entier. C'est en cela que l'idée fondamentale du livre des *Influences* a été merveilleusement développée par la mise en œuvre.

M. Léon Gozlan n'a point fait un fripon de Maurice, car alors Maurice aurait agi par sa propre nature d'homme, et non par les conséquences de sa profession de notaire : le livre eût été manqué. Le livre a voulu prouver que les hommes qui, par leur profession, exercent aujourd'hui sur la société une part de l'influence qui était autrefois dévolue au prêtre, sont eux-mêmes soumis à tant d'influences, influence de ménage, influence de parenté, influence d'ambition, influence de fortune, qu'il est à craindre qu'ayant reçu de la nouvelle organisation sociale la mission de conduire la société, ils ne l'exploitent dans leur seul intérêt, esclaves qu'ils sont, luttant au jour le jour contre les tortures du besoin. C'est pour cela que Maurice, honnête homme au fond, est entraîné par des vices qui ne sont pas les siens, qu'il reconnaît, qu'il maudit, contre lesquels il se débat, mais qui finissent par le vaincre et s'agitent sous son nom. Il n'est pas l'auteur, il est l'éditeur responsable; ce qui est pire, car il n'a plus de volonté à lui. Ayant la volonté du mal, il pourrait au moins avoir celle du bien!

Quelque paradoxale que puisse paraître à quelques-uns cette tyrannique sujétion des influences, l'idée qui les a signalées et dramatisées aura cela d'utile que bien des susceptibilités honorables en seront excitées, et qu'à quelque distance qu'on s'en tienne déjà, on cherchera à s'en garantir davantage.

Si, des passions et des idées qui sont groupées autour de l'idée créatrice, nous passons à l'action du drame qui leur donne la couleur et la vie, et si nous voulons ne nous point départir de la franchise dont nous avons toujours fait une loi à notre critique, il nous faudra couper le drame en deux.

La première partie, celle qui maintient l'action dans le réel et sert à développer les passions qui se meuvent autour de l'idée première du livre et la fécondent, celle-là est belle, vraie, dans la nature. Ce que font les personnages, il est impossible qu'ils ne l'aient pas fait. Ces personnages, vous les avez rencontrés, entendus, vus agir de la sorte et dans des

circonstances pareilles; ils ne sont ni plus beaux ni plus laids que nous ne les connaissons; ce ne sont pas des héros, ce sont des hommes. Au nombre de ces tableaux, de ces mots échappés à la passion, il faut mettre la conversation dans laquelle Reynier et sa sœur Léonide, la cupidité et la vengeance, deux passions qui se sont devinées mutuellement, détruisent, à qui mieux mieux, les scrupules qui les empêchent d'entrer en moitié et en tiers dans les secrets du cabinet de Maurice, confessionnal des intérêts matériels de la famille; la scène où Léonide et Reynier, forçant et brouillant les cartons de Maurice, tombent presque instinctivement, celle-là sur les papiers qu'attendait sa haine, celui-ci sur les actes qui établissent la solidité de la fortune qu'il convoite. Il est impossible que l'auteur, à travers une serrure, n'ait pas surpris à l'œuvre les deux coupables indiscrets; bien certainement aussi, il était à la table du festin qu'à deux doigts de sa perte, le notaire a offert, pour leur faire prendre patience, aux cliens qui, effrayés par le bruit du canon dont les boulets labourent les rues de Paris, sont accourus en masse pour retirer le dépôt de leurs contrats et de leurs écus. Il a dû entendre les quolibets par lesquels les plus avisés d'entre tous ces paysans témoignent de leur défiance; il a dû aussi suivre par degrés la timide déférence du client pour les avis du patron, s'élevant peu à peu au ton d'assurance du créancier à l'égard du débiteur, et arrivant enfin aux airs insolens de l'homme qui, pour son argent, peut disposer de votre liberté et de votre honneur. Je me garderai bien surtout d'oublier la douleur profonde et atterée du vieux conventionnel, quand il apprend que la loi lui refuse le droit d'imposer une interdiction de mariage, et qu'il sent échapper ainsi la réalisation du rêve énergique de sa vie; c'est lorsqu'on a trouvé de si saisissantes vérités qu'on a bien le droit de dire : Le roman est l'histoire des mœurs.

Mais, en retour, il faut bien le dire, dans les parties du drame qui forment les chaînons éloignés de l'action, et qui pourraient être rompus et enlevés, sans que la profondeur et la vérité de l'idée première du livre en fussent le moins du monde altérées; dans cette partie qui rentre dans l'imprévu, dans l'exceptionnel de l'existence, et qui constitue le roman proprement dit, où, quoi qu'on fasse, on veut toujours quelque chose de merveilleux, les personnages, si raisonnables en tout le reste, deviennent d'une incroyable excentricité. Il y a dans les scènes de cette partie de l'intrigue une sorte de prestidigitation qu'on n'oserait pas mettre même sur le compte du hasard, ce grand arrangeur de choses inouies. Ce sont des feux de Bengale; c'est la fantasmagorie du vieux roman anglais. Pour avoir voulu s'élever plus haut que la terre, les personnages disparaissent dans les brouillards et les nuées... Ceci est le droit de naturalisation payé aux romanesques abonnés des cabinets de

lecture, c'est la part imposée par l'éditeur, lequel, sous le prétexte qu'il connait le goût du public qui achète, ou du moins qui lit, parvient à faire toujours entrer quelque chose du marchand dans l'œuvre de l'artiste. C'est à ces exigences que M. Léon Gozlan a sacrifié, sans contredit, quand il a écrit la scène où Maurice, s'il en veut croire ses yeux, ne peut plus douter de l'adultère qui le déshonore. Il est séparé seulement par un rideau rouge de sa femme et de l'ami qui, pour le trahir, viole les droits de l'hospitalité; il entend les chants et les éclats de rire qui accompagnent les tournoiemens d'une valse folle; bien plus! projetées par la lueur des bougies, leurs ombres gigantesques se dessinent en silhouette sur le rideau; quand ils passent, l'air, agité par leurs mouvemens rapides, frappe Maurice au visage... Maurice tient deux pistolets au poing, et Maurice se retire, et deux cadavres ne râlent pas dans le boudoir, où naguère deux amans s'enivraient de volupté!... Ce sont de ces choses qu'on peut bien chercher à ne pas croire, à oublier quand on ne les a pas vues; mais les voir, tenir sous la main le corps qui outrage et l'arme qui venge, et ne pas tourner l'arme contre le corps... c'est faux... Puis, le lendemain, subir sa honte sans même oser montrer qu'on la subit à bon escient... c'est encore plus faux.

Après en avoir fini avec mes études de fond et de détails, il ne me resterait plus qu'à arriver au style du livre de M. Léon Gozlan; mais en cela que puis-je révéler aux lecteurs de ce recueil où le brillant écrivain jette si souvent à pleines mains les trésors de couleurs qui tombent de sa plume. Le style dans ce livre est approprié aux passions et aux personnages mis en jeu. Avec Clavier le régicide, il est sec, heurté, cassant, comme cette éloquence éjaculatoire de la convention dont la rhétorique n'avait point enseigné les secrets. Il y a de l'onction et quelque chose de la bonhomie de Montaigne dans les causeries du notaire avec ses cliens. Il est léger, plein de verve, allant à tort et à travers quand il sert à exprimer les pensées de Reynier, l'homme d'affaires, qui ne parle que par millions, et qui, bonne ou mauvaise fortune, vous semble toujours prêt à dire comme dans le *Distrait* : Saute, marquis! si Reynier était marquis! Mais là où, sauf quelques taches très marquées de négligence, le style de M. Léon Gozlan est étincelant de coloris, de chaleur, de poésie élégante et sentie, c'est dans la description des merveilles dont l'art et la nature ont doté Chantilly, c'est dans l'évocation des souvenirs du passé. Je connais peu de morceaux encore où il y ait plus d'éloquence et de larmes, plus d'idées fraiches et neuves, riantes et tristes à la fois que dans les détails du suicide de Caroline de Meilhan, qui chauffe aux degrés du soleil des tropiques l'atmosphère d'une serre où elle meurt asphyxiée par le parfum des fleurs.

Peut-être trouvera-t-on que dans l'examen du livre d'un écrivain dont

les travaux se font distinguer dans ce recueil, nous avons poussé un peu loin le droit de n'être pas toujours de l'avis d'un auteur si haut placé. Mais que voulez-vous? on a tant médit de la critique depuis quelque temps, que si elle fait montre de franchise et de courage envers ses amis, les autres, ceux pour qui elle n'a ni répulsion, ni sympathie, n'auront plus aucune bonne raison pour la récuser. Puis, après tout, il n'est pas sûr que j'aie raison contre le livre de M. Léon Gozlan. Si le vrai est ce qu'il peut, comme on l'a dit, c'est M. Léon Gozlan qui est dans le vrai, et c'est moi qui ai fait du paradoxe.

C. FEUILLIDE.

AU POÈTE.

Allez, poète, allez; la couronne et les palmes
Sont pour l'ardent coursier guidé par des mains calmes.
Allez, les yeux fixés sur le vaste horizon.
Qu'importe le chemin? Et que fait la saison?
Isolez-vous toujours. La poésie est sainte;
Menez-la par la main sur les monts, hors d'atteinte.
Laissez gronder là-bas. Que les temps soient meilleurs,
Ou qu'ils soient plus mauvais, votre vie est ailleurs...
Ailleurs sont vos amours. Tel que l'anachorète,
Perdez le souvenir des villes, ô poète!
Dépouillez-vous d'espoir; vous avez peu d'amis;
Les meilleurs dans la mort sont peut-être endormis....
Comme on voit remonter les deux rives de l'onde,
On ne voit qu'en passant ce qu'on aime, en ce monde.
N'attendez donc jamais votre rêve d'hier.
Avec la destinée, enfant, soyez plus fier.

Peut-être avez-vous vu sur le bord de son aire,
Un aiglon attentif aux éclats du tonnerre,

Et prêt à s'envoler du nid de ses aïeux,
Tant il trouve de gloire et d'harmonie aux cieux.
Il hésite, l'oiseau; mais sitôt que l'orage
De son premier éclair a fendu le nuage,
Il part, et répondant au cri qui l'appela,
Il acclame la foudre et lui dit : Me voilà!
Alors la flamme et lui se roulent dans le vide,
Ardens, insoucieux, car le Seigneur les guide.
Où vont-ils, s'enivrant de bitume et d'éclairs?...
Et quand reviendront-ils des célestes déserts?...
Nul ne le sut jamais. Peut-être aiglon et foudre
Par un archange errant seront-ils mis en poudre.

Ainsi l'artiste saint, de moment en moment,
Écoute une clameur qui vient du firmament,
Et, dédaignant l'avis de la foule grossière,
Il part.... dût-il du ciel retomber en poussière.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

BULLETIN.

Le ministère ne s'est pas encore complété, car l'adhésion du maréchal Soult, qu'on attendait depuis si long-temps, n'est pas arrivée; on a ainsi perdu huit jours en expectative, et aujourd'hui que le maréchal refuse nettement, il faut recommencer sur de nouveaux frais; on dit, au reste, que M. Soult n'a pas mis grande coquetterie dans sa réponse, qu'il s'est expliqué assez promptement, et qu'il n'y a pas de sa faute si sa réponse n'est pas arrivée plus tôt. L'émissaire qu'on avait dépêché vers lui n'a d'abord quitté Paris que le vendredi 9 septembre; au train dont il passait sur la grande route, stationnant et couchant dans les auberges, prenant le chemin, sinon le plus court, du moins le plus pittoresque, étudiant les mœurs du pays, et dessinant d'après nature, cet émissaire avait plutôt l'air d'un voyageur qui court la province pour son plaisir, que d'un courrier chargé d'une affaire pressée. Arrivé chez le maréchal, il a trouvé celui-ci assez mal disposé, par suite de ces retards, à se contenter d'une ouverture verbale faite par un tiers, et surpris qu'on ne lui eût pas écrit directement. L'émissaire est reparti; on a écrit au maréchal, qui voulait tout simplement faire un refus en règle sur une proposition en règle, et maintenant le portefeuille de la guerre est au concours. Le maréchal Molitor n'a pas été fort vivement pressé; ce n'est pas, comme on l'a dit, parce qu'il a fait la campagne de 1823 en Espagne, et qu'il se trouverait ainsi engagé dans la question extérieure qui se représente en ce moment; c'est fort mal comprendre les devoirs et la philosophie de la profession militaire, que de tirer de pareilles conséquences d'un fait d'armes; ceux des soldats de l'empire qui avaient abandonné la carrière après 1815, ont très bien fait, et ceux qui ont accepté du service, n'ont pas mal fait. M. Molitor est un gardien soigneux des traditions de l'honneur français; ces sentimens ne sont pas chez lui ceux d'une superstition aveugle, mais bien d'une religion noble et éclairée; il aurait donc pu apporter dans le cabinet les antécédens du général qui n'a jamais laissé une armée française se battre sans lui, et y figurer, comme ministre, avec une entière indépendance, quant à la question d'Espagne : on n'a pas trouvé de difficultés dans la position de M. Molitor à l'égard des constitutionnels de 1823, mais bien dans son caractère et son humeur dont la mansuétude ne pas-

sera jamais en proverbe. Cette fois, d'ailleurs, on paraît décidé à se passer, s'il le faut, d'une *grande épée*, et l'on nie la nécessité d'offrir le ministère de la guerre à un maréchal : on se donne ainsi de grandes facilités de recherche, et déjà l'on a pu remuer plusieurs noms qui brillent au grade de lieutenant-général. S'il est vrai que des tentatives ont été faites auprès de M. de Caux, honnête et bon administrateur, il est certain qu'il a répondu : J'ai 80,000 francs de rente et peu de souci des affaires publiques; au chiffre près, c'est la même réponse que celle de M. de Coigny, qui ne voulait pas de l'ambassade de Madrid parce qu'il a 400,000 francs de revenu. Dans ce moment-ci on songe fort sérieusement au général Schramm.

Le ministère du commerce est aussi vacant, et sur le point d'être démembré. M. Martin (du Nord) est très réellement malade; M. Guersent, son médecin, a trouvé sa santé fort altérée et non rétablie, comme il l'espérait par un voyage en Suisse. M. Martin (du Nord) est revenu en toute hâte de Berne, où il a éprouvé de violentes atteintes de gastrite.

L'acceptation de la préfecture de police, par M. Gabriel Delessert, a beaucoup réjoui le nouveau cabinet, qui avait médité ce choix comme un hommage rendu aux autorités supérieures de la garde nationale, dont M. Delessert a été général.

Le 22 février se disperse dans ses terres, sur les grandes routes, ou se livre au plus absolu repos. M. de Montalivet est sur le point de partir pour le Berry; M. d'Argout assiste tranquillement, en compagnie de M. Pasquier, à une représentation de *Kean*, et le lendemain vient, dans une stalle, entendre *les Huguenots*. M. Thiers est arrivé à Toulon, et le bâtiment *le Sphynx* le porte en Italie. De tous ces départs, de l'absence des chambres, de l'arrangement probable des affaires de Suisse, va résulter un armistice politique, une intermittence de polémique de deux à trois mois, à moins toutefois que l'Espagne n'enfante quelque grave évènement dont il faudra s'occuper. Il paraît, du reste, que M. Guizot rencontre des difficultés auxquelles il ne s'attendait pas; on le dit fort préoccupé de la découverte des deux collègues qui lui manquent.

La nouvelle de l'entrée de Gomez à Madrid est prématurée; mais des émigrations nombreuses amènent à nos frontières des familles entières. Isturitz a pu s'échapper, grace aux soins de M. Villiers, l'ambassadeur anglais, aux cris de *muera*; et M. de Toreno est heureusement arrivé à Bayonne, après avoir mis à l'abri une partie de sa fortune. M. de Toreno vient en France chercher contre les exaltés un refuge qu'il y a trouvé déjà contre les persécutions de Ferdinand. Telle est la logique des partis.

Les journaux et les lettres qui arrivent d'Allemagne contiennent les détails les plus minutieux sur la cérémonie du couronnement. L'entrée de l'empereur à Prague a été pompeuse, brillante et remarquable par plusieurs particularités d'étiquette germanique assez curieuses; par exemple, la marche du cortége était ouverte par douze postillons conduits par un maître de poste, et que suivaient dix autres maîtres de poste à cheval; le grand maître et le directeur supérieur de la poste venaient ensuite pour compléter le personnel de cette administration, dont tous

les degrés étaient représentés dans cette pompe impériale. L'empereur, l'impératrice, la noblesse, les dignitaires, se sont rendus à l'église, et ont ensuite reçu les félicitations et les députations des états de Moravie et de Silésie.

La cérémonie du couronnement était fixée au 7 septembre. L'archevêque d'Olmutz allait demander, selon l'usage, au souverain « s'il voulait demeurer fidèle à la sainte religion, gouverner et protéger le royaume d'après les principes de justice de ses frères? » A quoi le roi devait répondre : « *Je le veux*, » en prêtant serment à genoux.

Dès le 6 septembre, tous les préparatifs étaient faits; mais au dernier moment, celui qui devait jouer, après l'empereur, le rôle le plus imposant dans cette solennité, l'archevêque d'Olmutz, manque au rendez-vous impérial. Il était mort : une attaque de choléra venait de l'enlever. Toute la ville de Prague est consternée de cet évènement, dans lequel les esprits accessibles à la superstition voient un triste augure.

Le camp de Compiègne est aussi brillant que jamais; les troupes n'ont pas encore commencé les grandes manœuvres, et les curieux qui croyaient assister à de petites guerres ont été désappointés; ces grands exercices auront lieu dans une semaine. Le prince royal et le duc de Nemours ne quittent pas le camp, et chaque jour ils répandent autour d'eux de bonnes paroles et de bonnes œuvres; les revues sont, dit-on, magnifiques, et rien n'égale l'ensemble et la variété de ces défilers de troupes de toutes armes. On remarque que les officiers-généraux ont renoncé au pantalon garance et repris la grande botte à l'écuyère et les culottes blanches. Les soldats se trouvent bien du régime et des travaux militaires que leur apporte le retour de ces grandes réunions; ils font très bon accueil aux visiteurs qui viennent voir leurs jeux et leurs habitations de toile. L'un d'eux disait l'autre jour à un curieux qui avait désiré goûter la soupe de la brigade : — N'est-ce pas, monsieur, que cette soupe est bonne? — Certainement. — Mais il y manque quelque chose; elle serait bien meilleure si les choux étaient prussiens. Il faudra bien du temps avant d'ôter de l'esprit de nos soldats que tous les choux de l'Europe leur appartiennent.

Royaumont est une somptueuse habitation que possède à dix lieues de Paris M. le marquis de Bellissen. On y mène la vie agitée des eaux et la vie confortable du meilleur château. Il y a quelques jours, ce noble domaine était encombré d'une foule élégante et aristocratique attirée par l'appât d'une représentation théâtrale; il ne s'agissait rien moins que d'un opéra-comique. Le poème était composé par une personne dont il suffit de dire le nom pour désigner un homme d'esprit, et inspiré par un roman de Walter Scott. Voici le sujet : Un jeune homme, voulant obtenir l'amour d'une jeune personne qu'il sait fort romanesque, se présente à elle sous les apparences de Rob-Roy, et se fait passer pour ce chef écossais; le moyen réussit; la jeune miss se passionne pour Robert-le-Rouge, et, lorsqu'elle découvre le stratagème, elle aime encore assez celui qui s'en est rendu coupable pour le lui pardonner et l'épouser. La musique de ce charmant enfantillage nous a paru très jolie. On a beaucoup applaudi un quartetto d'une gracieuse facture, et surtout un boléro parfaitement

chanté par Mme de Forges. Le succès de cette musique a été tel, qu'à l'instant même on a arraché à M. de Flottow la promesse d'écrire un opéra pour l'un de nos deux théâtres.

L'hospitalité de Royaumont est grande et noble. On y surveille avec un soin ingénieux le bien-être de tous les visiteurs. On déjeune à dix heures, on dîne à trois; on dîne une seconde fois à six heures, et l'on soupe à deux heures du matin; toute la journée se passe en divertissemens dont la variété est confiée au bon plaisir et au caprice de chacun. Les moines de l'ancienne abbaye seraient bien étonnés si, revenant visiter leur vieux manoir, ils trouvaient de jeunes et belles femmes emportées au milieu de leur réfectoire par le tourbillon de la valse et les licencieux enchaînemens du galop; et si, voulant chanter matines, ils se rendaient dans leur oratoire, ils seraient peut-être plus surpris encore d'y entendre un chœur de Rossini ou de Bellini : Royaumont gardera le souvenir de cette fête musicale dont les détails ont transpiré dans le public, et se souviendra aussi de l'étonnante hardiesse d'une amazone qui a fait reculer les plus audacieux cavaliers. La belle miss W..., dont la grace égale l'intrépidité, a parié dernièrement qu'elle ferait le trajet de Royaumont à Chantilly (deux lieues) en vingt minutes, malgré un temps épouvantable et une pluie battante. Miss W.... a gagné.

— A la course de chevaux de dimanche 11 septembre, *Belida* à M. Lupin, *Franck* à lord Seymour, et *Bas-de-Cuir* à M. Fasquel, ont disputé le prix principal de 3,500 fr. *Franck*, au premier tour, est arrivé en deux minutes vingt-deux secondes quatre cinquièmes, suivi de *Belida* et de *Bas-de-Cuir*.

A la seconde épreuve, *Belida* et *Bas-de-Cuir* ayant été retirés, *Franck* a couru seul.

Ce cheval nous paraît destiné à donner souvent le même spectacle : tous ses rivaux sont terrifiés.

Une course intéressante a eu lieu entre *miss Kelly*, *Albion* et *Volante* pour le grand prix royal de 12,000 fr. La distance à parcourir était deux tours de l'hippodrome.

A la première épreuve, *Volante* a pris la tête et conservé son avantage jusqu'au bout. Elle est arrivée la première.

A la seconde épreuve, *Albion* a été retiré, et la lutte s'est engagée entre *miss Kelly* et *Volante*. La victoire est restée à *Volante*, qui a eu besoin de tous ses moyens pour battre *miss Kelly*.

VAUDEVILLE. *Le Frère de Piron*, par MM. Lockroy et Arnould. — On a supposé, pour la nécessité de ce vaudeville, que Piron avait un frère, que ce frère était pur, candide, chaste, marchand de moutarde de Dijon, et voulait se faire recevoir membre d'une académie morale établie dans la ville. Cette académie conteste les titres de ce pauvre moutardier, quand arrive un dragon qui, confondant Piron le chaste avec Piron le cynique, dépose aux pieds de l'académie *le théâtre de la foire* et la fameuse ode que la pudeur nous empêche de nommer : le malentendu s'explique, l'académie morale, qui a fait une scène atroce à Piron le moutardier, répare sa

méprise en le recevant dans son sein. Lepeintre jeune est très naïvement bête dans ce quiproquo assez spirituel.

ODÉON. — *Gymnase Castelli.* — En attendant que les souscriptions du quartier Saint-Germain aient relevé le temple de la littérature et redressé les autels du second Théâtre-Français, M. Harel livre ce vaste désert au délicieux babil d'une troupe de charmans petits enfans. Quand on a vu les figures hâves, dépravées, le teint vicieux et les membres rachitiques des bambins qui jouent la comédie sur le théâtre de M. Comte et du passage de l'Opéra, et fument des cigarres après le spectacle, on est étonné de la fraîcheur, de la bonne santé, de l'air honnête et obéissant des enfans de M. Castelli. Ce sont de petits êtres de douze ans, qui dansent, chantent, mangent des pommes et du sucre dans les entr'actes, sans bruit, sans tumulte; ceux-là ne fument pas, ne s'écrivent pas des lettres d'amour, et ne refusent pas des rôles au-dessous de leur talent. M. Castelli promène dans toute l'Europe ce petit pensionnat ambulant, dont la bonne conduite, les bons principes rassurent les malheureux parens qui lui confient leurs fils : ils mangent à des heures réglées, font leurs prières, et appellent M. Castelli *papa*. Ils sont du reste aussi intelligens, aussi bons comédiens qu'enfans soumis et chastes. Tout Paris traverse les ponts pour aller les voir jouer *les Deux Ménages* et *Riquet à la Houppe*.

— *La Première Communion*, par M. Delécluze. Rien de plus suave, de plus gracieux que cette nouvelle de l'auteur de *Mademoiselle de Liron*. Dans un cadre restreint sur des proportions peu étendues, M. Delécluze a déployé un talent distingué de composition et de style, et si l'on excepte l'accident romanesque dont l'auteur s'est servi pour amener son dénouement, et qui ressort d'une façon d'autant plus improbable que le récit est plus naturel et plus vrai, *la Première Communion* restera comme un morceau de goût, de sentiment, je dirai presque de raisonnement, auprès des plus charmantes pastorales et des plus naïves élégies. C'est une heureuse idée de placer son livre sous la protection des enfans; les hommes le sont quelquefois, les gens d'esprit surtout; les femmes toujours.

Louise de Soulanges a quinze ans et demi, elle est dans ce plein développement de force, de santé, d'intelligence, qui mène rapidement les jeunes filles de l'enfance à l'adolescence; sa franchise est extrême, sa loyauté et son indépendance d'esprit la distinguent entre toutes ses compagnes; elle remplit exactement, avec plaisir même, tous ses devoirs de religion, mais elle persiste à dire qu'elle ne croit pas en Dieu, qu'elle ne le comprend pas;... et voilà pourquoi Louise n'a pas encore fait sa première communion, tandis qu'on songe déjà à la marier avec M. Edmond de Lébis; de là les larmes, les inquiétudes maternelles.

Edmond de Lébis avait vingt-quatre ans. Animé dès son enfance de la piété la plus fervente, cette disposition chez lui s'était encore augmentée par l'exemple d'une dévotion héréditaire dans sa famille. Son ame, fort élevée, était rigoureuse envers elle-même; il était naturellement sage, et pour lui l'ordre, le repos et la bonne conduite, étaient les véritables élémens du bonheur. Les passions, quand elles s'infiltrent dans les

ames de cette trempe, pour être moins éclatantes, ne s'y établissent souvent qu'avec d'autant plus de ténacité, et l'amour surtout, dès qu'il les a pénétrées, n'y prend que la place qu'il y trouve, mais la remplit, y germe, y grandit, et n'en peut plus sortir.

La conversion de Louise ne s'opérera pas à la suite des prédications et des instructions de son confesseur; les prières ardentes de sa mère et de M. de Lébis furent sans doute entendues au ciel, mais ce n'est point à elles précisément que reviendra l'honneur d'avoir fait luire dans cette jeune ame le flambeau de la vérité, momentanément voilé; la science, la logique, l'amour maternel, échoueront contre cette incrédulité en quelque sorte physique et instinctive; mais un jour les ténèbres de son esprit disparaîtront sur-le-champ devant un mot prononcé par une pauvre paysanne, missionnaire d'une nouvelle espèce, qui, par sa simplicité sans bornes, sa foi naïve et robuste, frappe, surprend, écrase, confond l'intelligence jusque-là rebelle de la jeune Louise de Solanges.

Un jour que Mme de Solanges se promenait, avec sa fille et M. de Lébis, dans la campagne, Louise lui demanda la permission d'aller aider une petite paysanne qui cueillait des fraises non loin de là; Mme de Solanges consentit. Ici se place une scène vraiment pathétique à force de naturel.

La jeune Toinette était âgée de quatorze ans; sa figure, assez gracieuse, mais sans régularité, était seulement remarquable par une expression singulière de bonté, jointe à cet air grave et triste même, que donne aux enfans des campagnes l'habitude anticipée d'un travail régulier et pénible... On ne se figure guère, dans les grandes villes, la part singulièrement active que les petites filles de campagne prennent à l'éducation des jeunes enfans dès qu'elles ont atteint l'âge de six ou sept ans : c'est à elles que l'on confie les enfans nouveau-nés; ce sont elles qui les bercent et les soignent, qui les portent, les promènent et les couchent, et à cela près de l'allaitement, pour lequel il faut avoir recours à la mère, ce sont les petites filles aînées des familles qui élèvent et gouvernent les nouvelles générations jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. Ces soins, les travaux pénibles des champs qui s'y joignent souvent encore, et l'idée du besoin, pris de si bonne heure, pèsent sur ces jeunes créatures, leur ravissent presque toujours la fraîcheur du jeune âge, et les privent de la jeunesse de l'esprit. Il n'y a que dans les idylles et sur les théâtres qùe l'on trouve des villageois gais dans leurs manières et insoucians par bonheur. Dans la réalité, les paysans, même dès le bas âge, sentent le joug de la vie; il est lourd pour eux, et à cela près d'une certaine pétulance toute corporelle qui fait parfois illusion, leur imagination est déjà vieillie à quatorze ans.

Qui leur tiendra donc lieu de jeunesse, de beauté, de plaisirs, de bien-être, à ces pauvres plantes rachitiques, étiolées, flétries avant d'avoir pu s'épanouir? une seule chose : la foi. Toinette a vu Dieu, Dieu lui a parlé; du haut de sa croix, Dieu lui a dit : Ta mère est morte, Toinette; c'est toi qui auras soin de ton père, de ton frère et de ta sœur, je t'en donnerai la force et le courage.

Louise revint vers sa mère à pas lens, la tête penchée vers la terre et se recueillant en elle-même ; puis, quand le soir elle fut rentrée dans sa chambre, elle s'agenouilla, joignit les mains, et fixant son regard avec une ardeur extraordinaire sur le crucifix placé au fond de son alcôve, elle vit Dieu, avec les yeux de Toinette, avec les yeux de la foi, de la charité et de l'amour; le spectacle était nouveau et magnifique, Louise en fut éblouie, que dis-je? c'était trop beau, il fallait en mourir. Quand on a entrevu le ciel dans toute sa splendeur et contemplé l'Éternel face à face, et qu'on est un homme fort et un penseur profond comme Pascal, on devient fou, on a aperçu l'abîme au-dessus de sa tête, on croit le voir à ses pieds; quand on est une simple et candide jeune fille, l'on referme ses ailes et l'on reprend son vol vers un monde meilleur. Ne serait-ce pas là le cas de citer le poète antique si nous ne parlions d'une vierge chrétienne :

> Purpureus velùti cum flos succisus aratro
> Langues cit moriens; lasso ve papavera collo
> Demisere caput, pluviâ cùm forte gravantur.

La mort de Louise, comme nous l'avons dit, se trouve amenée par un accident malheureusement peu vraisemblable. Au moment même où Louise rentre dans la sacristie après avoir fait sa *première communion*, la grande croix d'argent, violemment heurtée par deux enfans de chœur, se détache et va frapper à la tête Louise de Solanges.

Cet expédient une fois accepté, nous rentrons dans la narration simple, naturelle et délicate. Les derniers momens de Louise, la douleur de sa mère, et surtout la conduite si modeste, l'affliction si courageusement contenue, la vertu héroïque d'Edmond de Lébis, sont esquissées d'une main habile qui sait ménager ses couleurs et disposer ses teintes.

Voilà ce petit livre : ce n'est ni une pastorale grecque comme *Daphnis et Chloé*, ni un roman intime comme *Paul et Virginie;* mais une esquisse légère, travaillée, un peu courte; si l'émotion que l'on éprouve ne pénètre pas bien avant dans le cœur, au moins le souvenir que l'on en conserve se joue-t-il avec grace à la surface de l'esprit, et l'imagination s'en berce à ses heures de loisir.

LES

FEMMES DE LIMA.

Il n'est point de lieu sur la terre où les femmes soient plus libres, plus fortes qu'à Lima. Il semble que les Liméniennes absorbent à elles seules la faible portion d'énergie vitale que ce climat chaud et énervant départit à ses habitans. A Lima, les femmes sont généralement plus grandes et plus heureusement organisées que les hommes : à onze ou douze ans, elles sont tout-à-fait formées; presque toutes se marient vers cet âge, et sont très fécondes, ayant communément de six à sept enfans; elles ont de belles grossesses, accouchent facilement, et sont promptement rétablies. Presque toutes élèvent leurs enfans, mais toujours avec l'aide d'une nourrice, qui donne, comme la mère, la nourriture à l'enfant. C'est un usage qui leur vient d'Espagne, où, dans les familles aisées, les enfans ont toujours deux nourrices. Les Liméniennes ne sont pas belles généralement, mais elles sont fort gracieuses. Elles n'ont point la peau basanée, comme on le croit en Europe; la plupart sont, au contraire, très blanches; les autres, selon leurs diverses origines, sont brunes, mais d'une peau unie et veloutée, d'une teinte chaude et pleine de vie. Les Liméniennes ont toutes de belles couleurs, les lèvres d'un rouge vif, de beaux cheveux noirs et bouclés naturellement, des yeux noirs d'une expression indéfinissable d'esprit, de fierté et de langueur : c'est dans cette expression qu'est tout le charme de leur personne. Elles parlent avec beaucoup de facilité, et leurs gestes ne sont pas moins expressifs que les

paroles qu'ils accompagnent. Leur costume est *unique;* Lima est la seule ville du monde où il ait jamais paru. Vainement a-t-on cherché, jusque dans les chroniques les plus anciennes, d'où il pouvait tirer son origine; on n'a pu encore le découvrir; il ne ressemble en rien aux différens costumes espagnols, et ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'on ne l'a pas apporté d'Espagne; il a été trouvé sur les lieux, lors de la découverte du Pérou, quoiqu'il soit en même temps notoire qu'il n'a jamais existé dans aucune autre ville d'Amérique. Ce costume, appelé *saya*, se compose d'une jupe et d'une espèce de sac qui enveloppe les épaules, les bras et la tête, et qu'on nomme *menton*. Nos élégantes Parisiennes se récrieront sans doute sur la simplicité de ce costume; elles sont bien loin de se douter du parti qu'en tire la coquetterie. Cette jupe, qui se fait en différentes étoffes, selon la hiérarchie des rangs et la diversité des fortunes, est d'un travail tellement extraordinaire, qu'elle a droit à figurer dans les collections, comme objet de curiosité. Il n'y a qu'à Lima qu'on peut faire confectionner ce genre de costume, et les Liméniennes prétendent qu'il faut être *né à Lima* pour pouvoir être ouvrier en *saya*; qu'un Chilien, un Aréquipénien, un Cuzquénien, ne pourraient jamais parvenir à *plisser la Saya*. Cette assertion, dont je ne me suis pas inquiétée, prouve combien ce costume est en dehors de tous les costumes connus. Je vais donc tâcher, par quelques détails, d'en donner une idée. Pour faire une *saya* ordinaire, il faut de douze à quatorze aunes de satin (1); elle est doublée en florence ou en petite étoffe de coton très légère. L'ouvrier, en échange de vos quatorze aunes de satin, vous rapporte une petite jupe qui a trois quarts de haut, et qui, prenant la taille à deux doigts au-dessus des hanches, descend jusqu'aux chevilles du pied; elle a tout juste par le bas la largeur nécessaire pour qu'on puisse mettre un pied devant l'autre, et marcher à très petits pas. On se trouve ainsi serrée dans cette jupe comme dans une gaîne; elle est plissée entièrement de bas en haut, à très petits plis, et avec une telle régularité, qu'il serait impossible de découvrir les coutures. Ces plis sont si solidement faits, ils donnent à ce sac une telle élasticité, que j'ai vu des *sayas* qui duraient depuis quinze ans, et qui conservaient encore assez d'élasticité pour dessiner toutes les formes et se prêter à tous les mouvemens. Le *menton* est aussi artistement plissé, mais fait en étoffe très légère; il ne saurait durer autant que la jupe, ni le plissage résister aux mouvemens continuels de celle qui le porte, non

(1) Ce satin est importé d'Europe; ce vêtement se faisait, avant la découverte du Pérou, avec une étoffe de laine fabriquée dans le pays. On ne se sert plus de cette étoffe que pour les femmes pauvres et les malades.

plus qu'à l'humidité de son haleine. Les femmes de la bonne société portent leur *saya* en satin noir, les élégantes en ont aussi en couleurs de fantaisie, telles que violet, marron, vert, gros-bleu, rayé, mais jamais en couleurs claires, par la raison que les *filles publiques* les ont adoptées de préférence. Le *manton* est toujours noir; enveloppant le buste en entier, il ne laisse apercevoir qu'un œil. Les Liméniennes portent toujours un petit corsage, dont on ne voit que les manches; ces manches, courtes ou longues, sont en riches étoffes: en velours, en satin de couleur, ou en tulle; mais la plupart des femmes vont bras nus en toutes saisons. La chaussure des Liméniennes est fort élégante : ce sont de jolis souliers recouverts en satin de toutes couleurs, ornés de broderies; ce sont des bas de soie à jours en diverses couleurs, dont les coins sont brodés avec la plus grande richesse. Partout la chaussure des femmes espagnoles est d'une élégance remarquable, mais il y a tant de coquetterie dans celle des Liméniennes, qu'elles semblent exceller dans cette partie de leur ajustement. Les femmes de Lima portent leurs cheveux séparés de chaque côté de la tête, tombant en deux tresses parfaitement faites, et terminées par un gros nœud de rubans. Cette mode, cependant, n'est pas exclusive; il y a des femmes qui portent leurs cheveux bouclés à la *Ninon*, descendant en longues boucles sur le sein, que, selon l'usage du pays, elles laissent presque toujours nu. Depuis quelques années, la mode de porter de grands châles de crêpe de Chine, richement brodés en couleur, s'est intaoduite. L'adoption de ce châle a rendu le costume plus décent, en voilant dans son ampleur les formes un peu trop fortement dessinées. Une des recherches de leur luxe est encore d'avoir un très beau mouchoir de batiste brodé, garni de dentelles. Ainsi vêtue, la Liménienne est charmante. Rien de gracieux comme ses mouvemens d'épaule, lorsqu'elle attire le *manton* pour se cacher entièrement la figure, qui, par instans, se montre à la dérobée.

Une Liménienne en *saya*, ou vêtue d'une jolie robe venant de Paris, ce n'est plus la même femme; on cherche vainement, sous le costume parisien, la femme séduisante qu'on a rencontrée le matin dans l'église de Sainte-Marie. Aussi, à Lima, tous les étrangers vont-ils à l'église pour admirer sous leur costume national ces femmes d'une nature à part. Tout en elle est, en effet, plein de séduction: la démarche, les poses, lorsqu'elles se mettent à genoux pour prier, penchant la tête avec malice, et laissant voir leurs jolis bras couverts de bracelets, leurs petites mains dont les doigts resplendissans de bagues courent sur un gros rosaire avec une agilité voluptueuse, tandis que leurs regards furtifs portent l'ivresse dans tous les cœurs.

Un grand nombre d'étrangers m'ont raconté l'effet magique qu'avait produit sur l'imagination de plusieurs d'entre eux la vue des Liméniennes. Leur ambition aventureuse leur avait fait affronter mille périls dans l'espoir que la fortune les attendait sur ces lointains rivages; les Liméniennes leur en paraissaient être les *prêtresses;* ils croyaient que pour les dédommager des souffrances d'une traversée pénible, et récompenser leur courage, Dieu les avait fait aborder dans un pays enchanté. Ces écarts d'imagination ne paraissent pas invraisemblables quand on est témoin des folies, des extravagances que ces belles Liméniennes font faire aux étrangers. Le désir ardent de connaître les traits qu'elles cachent avec tant de soin, les fait suivre avec une avide curiosité; mais il faut avoir une grande habitude des *sayas* pour suivre une Liménienne sous ce costume, qui leur donne à toutes une grande ressemblance; il faut un travail d'attention bien soutenue pour ne pas perdre les traces de celle qui vous a fasciné d'un regard : elle se glisse dans la foule, et bientôt dans sa course sinueuse, comme le serpent à travers le gazon, se dérobe à votre poursuite. S'il suffisait de la beauté des formes, du charme magnétique du regard, pour assurer l'empire que la femme est appelée à exercer, je puis affirmer que les femmes de Lima l'emporteraient aisément sur les plus séduisantes Européennes, grace à leur costume national. Mais si la beauté impressionne les sens, elle ne saurait obtenir d'empire durable et puissant qu'autant qu'elle les subjugue. Ces Liméniennes enchanteresses, après avoir électrisé l'imagination des jeunes étrangers qui abondent au Pérou, venant à se montrer telles qu'elles sont, sans nulle sensibilité dans le cœur, sans noblesse dans l'ame, incapables de ressentir un amour pur et vrai, ne paraissant aimer que l'argent, détruisent elles-mêmes d'un seul mot le brillant prestige de fascination que leur beauté avait produit. Cependant les femmes de Lima gouvernent les hommes parce qu'elles leur sont bien supérieures en intelligence et en force morale. La phase de civilisation dans laquelle se trouve ce peuple est encore bien éloignée de celle où nous sommes arrivés en Europe. Il n'existe au Pérou aucune institution pour l'éducation de l'un ou de l'autre sexe; l'intelligence ne s'y développe que par les forces natives. Ainsi la prééminence des femmes de Lima sur l'autre sexe, quelque inférieures, sous le rapport moral, qu'elles soient aux Européennes, doit être attribuée à la supériorité d'intelligence que Dieu leur a départie.

On doit néanmoins faire observer combien leur costume national leur est favorable et seconde leur intelligence pour leur faire acquérir cette grande liberté, cette force morale et cette influence dominatrice dont elles jouissent. Si jamais elles abandonnaient ce costume, sans prendre des

mœurs nouvelles, et qu'elles ne remplaçassent pas leur déguisement actuel par l'acquisition des vertus nobles et solides, dont jusqu'alors elles n'auraient pu sentir le besoin, on peut dire, sans hésiter, qu'elles paraîtraient aux hommes civilisés les dernières des créatures : elles ne pourraient plus se livrer à cette activité incessante que leur déguisement favorise; elles passeraient d'une supériorité brillante à une affreuse nullité, sans aucun moyen de suppléer au manque d'estime qu'on professe généralement pour les êtres qui ne sont accessibles qu'aux jouissances des sens. En preuve de ce que j'avance, je vais tracer une légère esquisse des usages de la société de Lima, et l'on jugera, d'après cet exposé, de la justesse de mon observation.

La *saya*, ainsi que je l'ai dit, est le costume national; toutes les femmes le portent, à quelque rang qu'elles appartiennent; il est respecté et fait partie des mœurs du pays, comme en Orient le voile de la musulmane. Depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année, les Liméniennes sortent ainsi déguisées; et quiconque oserait enlever à une femme en *saya* le *menton* qui lui cache entièrement le visage, à l'exception d'un œil, serait l'objet d'une indignation générale et sévèrement puni. Il est établi que toute femme peut sortir *seule;* la plupart se font suivre par une négresse, mais ce n'est pas d'obligation. La saya change tellement la personne, et jusqu'à la voix, dont les inflexions sont altérées, qu'à moins que cette personne n'ait quelque chose de remarquable, comme une taille très élevée ou très petite, qu'elle ne soit boiteuse ou bossue, il est impossible de la reconnaître. Je crois qu'il faut peu d'efforts d'imagination pour comprendre toutes les conséquences qui peuvent résulter d'un état de déguisement continuel que le temps et les usages ont consacré, et que les lois sanctionnent, ou du moins respectent. Une Liménienne déjeune le matin avec son mari en petit peignoir à la française, ses cheveux retroussés absolument comme nos dames de Paris; veut-elle sortir, elle passe sa *saya* sans corset (la ceinture de dessus serrant la taille suffisamment), laisse tomber ses cheveux, se *tape* (1), c'est-à-dire se cache la figure avec le *menton*, et sort pour aller où elle veut. Elle rencontre son mari dans la rue, qui ne la reconnaît pas (2); elle l'agace de l'œil, lui parle, se fait offrir des glaces, des fruits, des gâteaux, lui donne un rendez-vous, le quitte, et entame aussitôt une autre conversation avec un officier qui passe et lui plaît. Elle peut pousser,

(1) *Tapada* veut dire cacher la figure avec le *menton*.

(2) Plusieurs maris m'ont assuré ne point reconnaître leurs femmes lorsqu'ils les rencontraient.

aussi loin qu'elle le désire, cette nouvelle aventure, sans jamais quitter son *manton*; elle va voir ses amis, fait un tour de promenade, et rentre chez elle pour dîner. Son mari ne lui demande pas où elle est allée, car il sait parfaitement que, si elle a intérêt à lui cacher la vérité, elle lui répondra un mensonge; et comme il n'a aucun moyen de l'en empêcher, il prend le parti le plus sage, celui de ne point s'en inquiéter. Ainsi ces dames vont seules au spectacle, aux courses de taureaux, aux assemblées publiques, aux bals, aux promenades, aux églises, en visites, et sont bien vues partout. Si elles rencontrent quelques personnes avec lesquelles elles désirent causer, elles leur parlent, les quittent, et restent libres et indépendantes au milieu de la foule, bien plus que ne le sont les hommes le visage découvert. Ce costume a l'immense avantage d'être à la fois économique, très propre, commode, tout de suite prêt, sans jamais nécessiter le moindre soin.

Il est de plus un usage dont je ne dois pas omettre de parler. Lorsque les Liméniennes veulent rendre leur déguisement encore plus impénétrable, elles mettent une vieille *saya* déplissée, déchirée, tombant en lambeaux, un vieux *manton* et un vieux corsage; seulement les femmes qui désirent se faire reconnaître pour être de la bonne société, se chaussent parfaitement bien, et prennent un de leurs plus beaux mouchoirs de poche; ce déguisement, qui est *reçu*, se nomme *disfrasada*. Une *disfrasada* est considérée comme *fort respectable;* aussi ne lui adresse-t-on jamais la parole : on ne l'approche que très timidement; il serait inconvenant et même déloyal de la suivre. On suppose avec raison que, puisqu'elle s'est *déguisée*, c'est qu'elle a des motifs *importans* pour le faire, et que par conséquent on ne doit pas s'arroger le droit d'examiner ses démarches.

D'après ce que je viens d'écrire sur le costume et les usages des Liméniennes, on concevra facilement qu'elles doivent avoir un tout autre ordre d'idées que celui des Européennes, qui, dès leur enfance, sont esclaves des lois, des mœurs, des coutumes, des préjugés, des modes, de tout enfin; tandis que sous la *saya* la Liménienne est libre, jouit de son indépendance, et se repose avec confiance sur cette force véritable que tout être sent en lui, lorsqu'il peut agir selon les besoins de son organisation. La femme de Lima, dans toutes les positions de la vie, est toujours *elle;* jamais elle ne subit aucune contrainte; jeune fille, elle échappe à la domination de ses parens, par la liberté que lui donne son costume; quand elle se marie, elle ne prend pas le nom de son mari, elle garde le sien, et reste toujours maîtresse chez elle; lorsque le ménage l'ennuie par trop, elle met sa *saya*, et sort, comme font les hommes en prenant leurs

chapeaux, agissant en tout avec la même indépendance d'action. Dans les relations intimes qu'elles peuvent avoir, soit légères, soit sérieuses, les Liméniennes gardent toujours de la dignité, quoique leur conduite, à cet égard, soit certes bien différente de la nôtre. Ainsi que toutes les femmes, elles mesurent la force de l'amour qu'elles inspirent à l'étendue des sacrifices qu'on leur fait. Mais comme depuis sa découverte, leur pays n'a attiré les Européens à une aussi grande distance de chez eux que pour l'or qu'il recèle; que l'*or seul*, à l'exclusion des talens ou de la vertu, y a toujours été l'objet unique de la considération et le mobile de toutes les actions; que seul il a mené à tout, les talens et la vertu à rien, les Liméniennes, conséquentes dans leur façon d'agir à l'ordre d'idées qui découle de cet état de choses, ne voient de preuves d'amour que dans les masses d'or qui leur sont offertes; c'est à la valeur de l'offrande qu'elles jugent de la sincérité de l'amant, et leur vanité est plus ou moins satisfaite selon les sommes plus ou moins grandes ou le prix des objets qu'elles reçoivent. Lorsqu'on veut donner une idée du violent amour que M. tel avait pour Mme telle, on n'use jamais que de cette phraséologie : « Il lui donnait de l'or à plein sac; il lui achetait, à prix énormes, tout ce qu'il trouvait de plus précieux; il s'est ruiné entièrement pour elle. » C'est comme si nous disions: « Il s'est *tué pour elle !* » Aussi la femme riche prend-elle toujours l'argent de son amant, quitte *à le donner à ses négresses*, si elle ne peut le dépenser; pour elle, *c'est une preuve d'amour*, la *seule* qui puisse la *convaincre qu'elle est aimée*. La vanité des voyageurs leur a fait déguiser la vérité, et lorsqu'ils nous ont parlé des femmes de Lima et des bonnes fortunes qu'ils ont eues avec elles, ils ne se sont pas vantés qu'elles leur avaient coûté leur petit trésor, et jusqu'au souvenir donné par une tendre amie à l'heure du départ. Ces mœurs sont bien étranges, mais elles sont vraies. J'ai vu plusieurs dames de la bonne société porter des bagues, des chaînes et des montres que des hommes leur avaient données.

Les dames de Lima s'occupent peu de leur ménage; mais comme elles sont très actives, le peu de temps qu'elles y consacrent suffit pour le tenir en ordre. Elles ont un penchant décidé pour la politique et l'intrigue; ce sont elles qui s'occupent de placer leur mari, leurs fils, et tous les hommes qui les intéressent. Pour parvenir à leur but, il n'y a pas d'obstacles ou de dégoûts qu'elles ne sachent surmonter. Les hommes ne se mêlent pas de ces sortes d'affaires, et ils font bien; ils ne s'en tireraient pas avec la même habileté. Elles aiment beaucoup le plaisir et les fêtes, recherchent les réunions, y jouent gros jeu, fument le cigarre, et montent à cheval, non à l'anglaise, mais avec un large pantalon, comme les hommes. Elles ont une passion pour les bains de mer, et nagent très bien.

En fait de talens d'agrément, elles pincent de la guitare, chantent assez mal (il en est cependant quelques-unes qui sont bonnes musiciennes), et dansent avec un charme inexprimable les danses du pays.

Les Liméniennes n'ont en général aucune instruction, ne lisent point, et restent étrangères à tout ce qui se passe dans le monde. Elles ont beaucoup d'esprit naturel, une compréhension facile, de la mémoire, et une intelligence surprenante. Leur religion consiste à observer scrupuleusement, non le rite catholique, mais les pratiques usitées dans leur pays, pratiques qui, en mille circonstances, sont d'un ridicule qui scandalise les Européens.

J'ai dépeint les femmes de Lima telles qu'elles sont, et non d'après le dire de certains voyageurs. Il m'en a coûté sans doute, car la manière aimable et hospitalière avec laquelle elles m'ont accueillie, m'a pénétrée pour elles des plus vifs sentimens de reconnaissance; mais mon rôle de voyageuse *consciencieuse* me faisait un devoir de dire toute la vérité.

M[me] FLORA TRISTAN.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA COMMUNE.

SECOND ARTICLE.

La commune est donc l'association spéciale à laquelle ont abouti, universellement, chez tous les peuples sans exception, les races affranchies. C'est en elle que l'esclave s'est trouvé racheté de ce qu'on peut nommer sa damnation sociale; c'est en elle qu'il est devenu complètement homme; c'est par elle qu'il a pris rang parmi ces autres hommes qui n'ont jamais été déchus, que la poésie appelle divins, et que l'histoire appelle nobles. Il n'y a ainsi, dans le fait de la commune, comme nous l'avons dit, rien de contingent ni de local; elle ne tient à aucun hasard de siècle ni de royaume; elle n'affectionne avec prédilection ni l'Orient, ni l'Occident, ni la Judée, ni la Grèce, ni l'Italie, ni la Gaule; elle est une phase de la vie et du développement des races esclaves; or, d'un côté, comme il n'y a pas une seule nation chez laquelle l'esclavage ne se soit trouvé établi, elle est un fait universel; de l'autre, comme il n'y a pas une nation chez laquelle l'esclavage n'ait disparu ou

ne doive disparaître, elle est un fait nécessaire. Universelle et nécessaire, elle se trouve liée de cette façon aux destinées mêmes des sociétés, dont elle est un élément, une forme, une loi inévitable; c'est-à-dire qu'elle est humaine.

Bien évidemment ce n'est pas le mot, le nom même de commune, dont nous disons qu'il est universel et nécessaire, mais bien le fait que ce mot, que ce nom désigne. En d'autres termes, nous prétendons établir que cette association qui s'est produite en France, par exemple, au XIIe siècle, et que nous appelons commune, est absolument de la même nature que l'association des races affranchies de toute l'antiquité; et, réciproquement, que l'association des races affranchies de toute l'antiquité a eu absolument la même forme que la commune. De cette manière, la commune du moyen-âge serait, à la dénomination près, ce fait humain dont nous avons entrepris l'histoire; ce fait qui, tout entier, pour la forme et pour le fond, se trouve dans la Bible, dans l'Odyssée, dans le code papyrien et dans les chartes; on pourrait le suivre et l'étudier avec le même fruit dans toutes ses manifestations successives, et s'appuyer avec autant de raison, pour le reconstruire, sur un texte de Moïse que sur un texte de Dumoulin.

Peut-être est-ce le moment de dire à nos lecteurs que nous allons nous écarter d'une manière notable, dans le sujet que nous traitons, du sentiment de quelques hommes d'une grande valeur historique, et au talent desquels nous avons toujours été l'un des premiers à rendre toute justice. Aussi est-ce en raison même de l'estime et du respect que nous avons professés en toute occasion pour leurs lumières, que nous sentons le besoin de nous justifier en quelque sorte d'oser penser autrement qu'eux. Mais la liberté de la science est quelque chose de si inviolable, et ils ont eu à la réclamer eux-mêmes si hautement, si justement, de leurs devanciers, qu'ils trouveront tout simple et tout légitime que nous la revendiquions après eux. Néanmoins, et quoique nous trouvions leurs travaux sur la matière qui nous occupe ou incomplets ou erronés, nous y reconnaissons trop de patience, trop de mérite, trop de vraie sagacité pour qu'il nous soit possible de passer outre à l'exposition de nos idées, sans donner aux leurs cette marque de déférence, de les mentionner et de les examiner.

Il y a donc principalement trois hommes qui ont traité, avec plus ou moins de profondeur, la matière des communes ; M. Raynouard, M. Augustin Thierry et M. Guizot. Nous demandons bien pardon au public de ce qu'il pourra trouver d'étrange dans ce que nous allons dire, mais nous ne pouvons pas regarder M. de Sismondi comme un historien de quelque valeur. L'opinion de M. Raynouard est que les communes n'ont point, à vrai dire, d'existence propre, et qu'elles ne sont que le prolongement et le complément du système municipal des Romains appliqué à la Gaule. Partout où se forme une commune, M. Raynouard cherche à montrer qu'il y avait eu auparavant un municipe. Pour ce qui est des municipes eux-mêmes, il voit en eux des villes conquises, politiquement ou militairement, et admises à jouir du droit romain. Ces notions sont tirées d'un chapitre des Nuits attiques d'Aulu-Gelle ; nous montrerons plus bas qu'il n'a pas été parfaitement entendu. Du reste, M. Raynouard ne trouve en définitive, dans les municipes, qu'un certain cadre administratif inventé par les Romains, appliqué par eux à toute l'Europe, particulièrement à la Gaule, dont les communes sont la continuation, et qui n'aurait jamais existé si Rome ne l'avait pas créé. M. Thierry trouve que les communes sont un fait *suî generis*, spontané, propre à la France, même au centre et au nord de la France. Il pense que ce fait est proprement la première forme qu'ait revêtue dans l'histoire moderne le principe démocratique et révolutionnaire, et il donne l'insurrection pour point de départ à toute commune. A tel point, que de la conjuration qui avait lieu pour l'établir serait sortie la dénomination de *jurés*, donnée aux magistrats des communes, tandis que les magistrats des villes municipales se nommaient consuls. On voit déjà que les théories de M. Raynouard et de M. Augustin Thierry sont à peu près la négation l'une de l'autre ; et l'on verra en son lieu que toutes deux sont repoussées par les faits. M. Guizot admet à la fois, et selon de certaines proportions, dans l'organisation des villes du moyen-âge, la municipalité romaine et la commune, dont il comprend du reste le mécanisme de la même manière que M. Raynouard et M. Thierry ; de plus il pénètre jusqu'au principe même de la commune, dont M. Raynouard n'a point parlé, et dont M. Thierry a dit seulement, d'une manière vague, que c'était l'élément démocratique et révo–

lutionnaire; et il pense que le principe de la commune, c'étaient les esclaves des seigneurs et des couvens amenés en masse à l'état libre par de nombreuses et de successives émancipations. D'ailleurs, et c'est là peut-être tout ce qui manque à sa théorie, mais ce manquement est énorme, M. Guizot ne dit point et ne laisse pas même soupçonner qu'il pût dire que la commune est autre chose qu'un accident propre à l'histoire moderne; il ne lui vient pas en idée de la comparer au système municipal, et il ne paraît pas avoir jamais eu la pensée de soupçonner qu'elle eût existé quelque part avant le XII[e] siècle.

Nous espérons que nous viendrons à bout de montrer clairement, dans le courant de ce travail, ce qu'il y a d'erroné dans les deux premières de ces théories, et ce qu'il y a d'incomplet dans la troisième. Nous pensons bien qu'on ne nous supposera pas inspiré par le désir de trouver des erreurs dans les œuvres d'autrui; nous avons un but beaucoup moins personnel et beaucoup plus digne. Ce n'est pas notre faute si la science humaine est un champ partout ensemencé, et où il n'est guère possible de planter une idée sans en arracher une autre. Nous subissons cette nécessité. Peut-être arracherons-nous un pied de froment pour planter un pied de chardon; c'est ce dont le lecteur jugera. Nous ne tenons sérieusement qu'à une chose, c'est à montrer notre intention dans tout son désintéressement et dans toute sa pureté. Du reste nous ne combattrons les théories que nous venons d'exposer qu'au fur et à mesure que nous compléterons la nôtre. La meilleure et la plus sincère façon de critiquer une idée, c'est de la remplacer.

Nous sommes arrivé dans notre sujet à dire que la commune, chez tous les peuples, c'est l'association politique et administrative des esclaves. Nous avons toutefois beaucoup plus préparé, et en quelque sorte annoncé ce fait que nous ne l'avons prouvé. Les choses que nous avons déduites le montrent comme possible et même comme probable; il nous reste à déduire celles qui le rendront certain.

Nous demandons qu'on veuille bien admettre sur parole, en attendant les preuves, qui viendront à leur moment et l'une après l'autre, qu'il y a dans l'histoire deux sortes de communes, celle que nous nommerons commune spontanée et celle que nous nomme-

rons commune artificielle. Nous avons besoin de faire séparément l'exposé de l'origine et de la valeur de ces deux sortes d'associations, d'abord pour montrer qu'elles rentrent l'une et l'autre dans le grand principe que nous avons émis, ensuite pour faire voir qu'elles embrassent et comprennent ce que M. Raynouard appelle municipes et ce que M. Thierry appelle communes insurrectionnelles, c'est-à-dire, en définitive, pour faire toucher du doigt combien notre théorie explique rigoureusement et complètement deux ordres de faits en apparence si éloignés l'un de l'autre, qu'il n'a semblé possible à deux historiens distingués d'en pouvoir rendre nettement compte qu'à l'aide de deux systèmes qui se combattent et qui se nient.

Ce que nous appelons commune spontanée est la commune primitive, la commune naturelle, la commune type; celle qui s'est formée d'elle-même, sans modèle, sans plan, sans autre intention que d'exister. C'est à celle-là que sont arrivés, en tout pays, les esclaves; c'est celle-là qui se rencontre au début de tous les peuples, qui est la plus ancienne et la plus universelle. Avant de dire à quels signes nous la reconnaissons dans les poètes et dans les historiens de l'antiquité, nous allons la prendre en flagrant délit de formation au moyen-âge, et dans des circonstances si complètement analogues à celles qui se remarquent, par exemple, dans la Bible et dans Homère, qu'en argumentant du siècle de Louis-le-Gros au siècle de Josué, de Thésée ou de Ménélas, nous ne sortirons pas de cette rigueur des lois de la dialectique, qui exige qu'on procède toujours de ce qui est plus connu à ce qui l'est moins.

Rien n'est plus fréquent, dans l'histoire du moyen-âge, que la formation de communes avec des hommes récemment sortis d'esclavage. Nous y avons donc des exemples à choisir. La révolte des bourgeois de Bruges et l'assassinat de Charles-le-Bon, comte de Flandre, en 1127, est un des évènemens de nature et d'intention démocratique qui retentirent le plus dans le XII[e] siècle. Or, le prévôt du chapitre de Bruges, le premier de ces bourgeois et le plus riche, l'auteur et l'instigateur de la sédition, Bertulphe, était réclamé par le comte comme esclave, jouissant, il est vrai, d'une espèce de liberté, mais seulement par faveur et par condescendance. Il est certain, d'un côté, par l'enquête que fit faire le comte,

SEINE

que Bertulphe ne put fournir aucun acte d'affranchissement; et il est si vrai, d'un autre côté, qu'il était ainsi esclave, quoiqu'il fût devenu prévôt, c'est-à-dire grand-juge, dans toute l'étendue de la juridiction du chapitre, et non pas serf seulement, comme l'ont mis les traducteurs de la chronique de Galbert, qu'un chevalier ayant épousé une de ses nièces, il fut lui-même déclaré esclave au bout d'un an et un jour, suivant la coutume du comté. La grande révolte des habitans de Véselay contre l'abbé et le chapitre de Sainte-Marie-Madeleine de Véselay, en 1152, offre également le spectacle d'une association tumultueuse de serfs et d'esclaves qui veulent obtenir l'association légale de la commune; et dans la municipalité insurrectionnelle et provisoire qui fut formée, le prévôt Simon fut réclamé comme serf de corps par le chapitre. La charte communale donnée par Philippe-Auguste aux habitans de Saint-Jean-d'Angely, en 1204, leur accorde le droit de marier leurs enfans et de tester, ce qui prouve nettement qu'ils ne jouissaient pas encore des droits civils et qu'ils sortaient d'esclavage. Un chapitre de la charte accordée par l'évêque Geoffroy à la ville d'Amiens défend, sous peine d'amende, d'appeler les bourgeois *serfs,* d'où il suit qu'en effet ils cessaient tout nouvellement de l'être. Roger de Rosoy étant devenu évêque de Laon, en 1175, il écrivit à Louis VII, pour le prier d'avoir pitié de son église, en abolissant la commune de Laon, qu'il appelle une *commune de serfs*. Voici un dernier exemple de ce que nous avons dit touchant la formation des communes par des esclaves, et nous nous bornerons à celui-là, parmi beaucoup d'autres, parce qu'il généralise notre principe et le confirme dans ce qu'il a de théorique. C'est un passage de Guibert, abbé de Nogent, rapporté même et traduit par M. Thierry dans sa quatorzième lettre sur l'histoire de France, mais traduit avec une omission essentielle que nous allons réparer : « Commune, mot nouveau et exécrable, signifie que *tous ceux qui sont soumis à la capitation* ne paient plus qu'une fois l'an, *à leurs maîtres, la redevance habituelle du servage*....., et pour les autres tailles arbitraires qu'on a coutume d'infliger aux serfs, ils en sont tout-à-fait exempts. » Nous aurons à nous expliquer longuement plus bas sur les communes qui se sont fondées, ou en totalité, ou en partie, avec des hommes libres; mais nous avons suffisamment fait entrevoir qu'il

y en a un fort grand nombre de celles que nous avons appelées spontanées, c'est-à-dire qui servent de cadre à l'association des esclaves.

Nous ne pouvons pas passer sous silence un fait immense qui se remarque dans l'affranchissement général des races esclaves, surtout dans leur affranchissement en France, au moyen-âge, et que les historiens divers de la liberté populaire ont néanmoins complètement oublié. C'est une des sources les plus abondantes des classes bourgeoises; mais comme il n'a ni la forme du municipe, ni la forme de la commune, ceux qui ont traité de la municipalité et des communes l'ont franchi complètement sans l'apercevoir. Nous voulons parler de ces serfs innombrables, qui étaient primitivement esclaves, soit des seigneurs, soit des monastères, soit des chapitres, mais qui, malgré leur nombre, s'étant trouvés divisés par petits groupes ou disséminés par bandes dans les campagnes, n'ont jamais été érigés expressément en commune. Presque toute la population agricole et une multitude considérable de bourgs et villages, dont les habitans, primitivement esclaves, puis serfs, puis affranchis, ont été versés en définitive dans la masse commune du tiers-état, n'ont ainsi jamais passé par la forme de l'association communale. Il ne faudrait pas penser que ces populations, pour n'avoir pas eu des communes, aient été privées de tous priviléges, et maintenues dans de plus dures conditions que les bourgeois municipaux; tout se réunit au contraire pour établir que les seigneurs laïques ou ecclésiastiques desquels elles relevaient, et dont elles étaient les justiciables, ne leur laissaient la plupart du temps aucun regret à l'égard des institutions communales dont elles étaient privées. Le grand catalogue des chartes imprimées de Bréquigny est rempli de diplômes qui établissent ou confirment les franchises de ces sortes de populations, et même nous n'en citerons spécialement aucun, en quelque façon par l'embarras du choix, et par la crainte de nous voir entraîné à des développemens hors de proportion avec notre sujet. Nous nous bornerons à énoncer les deux motifs qui nous ont poussé à mentionner ce grand fait de l'histoire des bourgeoisies, que personne encore n'a étudié, pas même expressément signalé; d'abord, c'est pour faire remarquer que les communes et les corporations ne comprennent pas, il s'en faut, toutes les

origines du tiers-état; ensuite c'est pour avoir une transition logique et naturelle qui nous conduise à l'histoire de la commune spontanée, c'est-à-dire de la commune à esclaves, parmi les peuples anciens.

En remontant l'ordre des temps, et en prenant les peuples italiens, avant d'arriver aux peuples grecs et juifs, on trouve que l'affranchissement des communes romaines, ou l'établissement des municipalités italiennes, se rapporte à des temps très reculés, par exemple à peu près aux deux premiers siècles de la république. Nous prions de remarquer que nous dirons toujours désormais indifféremment communes, municipalités ou municipes, absolument comme si ces trois noms correspondaient à la même chose; nous réservant d'expliquer plus bas les différences, qui seront peut-être importantes, mais qui peuvent être provisoirement passées sous silence, sans qu'il résulte de leur omission aucune difficulté notable pour l'intelligence de notre sujet. L'établissement des municipalités romaines est donc, disions-nous, fort ancien; nous parlons de leur établissement général et de leur diffusion par toute l'Italie; car la première commune latine est placée peut-être au-delà des temps historiques, et n'est pas, à coup sûr, plus moderne que la fondation de Rome. Ceux donc qui ont suivi jusqu'à présent l'enchaînement de nos idées, et qui s'en sont bien pénétrés, doivent se demander ce que devenaient les races esclaves de l'Italie au fur et à mesure de leur affranchissement, puisqu'il ne se forme plus de municipalités à peu près à partir du IIe siècle de la république, et qu'il ne s'opère en définitive qu'un petit nombre d'expatriations par les colonies. C'était précisément en des agrégations partielles, en des groupes séparés et de trop peu d'importance pour devenir des municipalités, en de petits entassemens, semblables aux villages et bourgades du moyen-âge, que se résolvaient les populations affranchies de l'Italie. Nous nous contentons de mettre un peu en saillie, sans le dessiner dans ses formes exactes et rigoureuses, ce fait que nous signalons, d'abord parce que, n'ayant pas eu son historien, il faudrait, pour le faire profondément connaître, d'immenses lectures que nous n'avons pas; ensuite, parce qu'il n'est au fond qu'un côté et une partie de notre matière. Toutefois, si l'on veut suivre la génération de ce fait dans

l'histoire, la législation impériale ne laisse pas que de porter par intervalles des traces assez marquées de son passage. Ainsi tout ce qui, dans le Code de Justinien, se rapporte à l'institution des juges pédanées, qui étaient des juges de village, et pareils à ceux qui exerçaient les basses justices seigneuriales du moyen-âge, avec le titre populaire de juges sous l'orme, est un indice de l'établissement général des bourgades en dehors de la forme municipale. On peut encore noter, entre autres, comme établissant le même fait, le droit de justice attribué par Justinien aux maîtres sur les laboureurs, c'est-à-dire aux seigneurs sur les affranchis, dans la novelle 80. Et si l'on voulait poursuivre la vérification de ce même point dans d'autres directions, on trouverait que l'empereur Claude faisait confirmer par le sénat, par excès de déférence, les jugemens que ses intendans ou prévôts rendaient dans l'étendue de ses domaines, et qu'il demanda aux consuls la permission d'établir des foires dans les bourgades bâties sur ses terres. Or, les justices seigneuriales et l'établissement des marchés dans les bourgs, toutes choses qui se rencontrent abondamment en France, et sous la même forme, depuis le VII[e] siècle jusqu'au XIV[e], témoignent de la manière la plus formelle qu'il s'opérait, en dehors du cadre des municipalités, un grand développement de population affranchie, de même nature par conséquent et de même origine que la masse de la population communale.

Quant à ce qui est de la commune romaine elle-même, elle est, avons-nous déjà dit, d'institution fort ancienne, et doit être rapportée au moins à l'entrée des temps historiques de l'Italie, c'est-à-dire pas plus tard que la fondation de Rome. Les raisons que nous avons à déduire pour cela sont nombreuses, et de plus d'une sorte. Nous demandons toutefois qu'on nous permette de ne pas les déduire encore, et qu'on nous pardonne l'ordonnance, peut-être fort capricieuse en apparence, de notre travail. La matière que nous traitons est si difficile et a fait trébucher des esprits si forts, que c'est tout au plus si nous ne trébucherons pas, à notre tour, même en demandant et en obtenant toute la bonne volonté de nos lecteurs. Il est donc convenu que nous allons laisser là, pour le moment, la formation de la commune spontanée en Italie, à laquelle on peut d'ailleurs compter que nous reviendrons en son lieu;

et nous allons passer outre à la formation de la commune grecque et de la commune juive.

Nous n'avons pas encore trouvé une occasion naturelle de dire pourquoi nous faisons entrer la municipalité juive dans notre cadre. C'est pourtant une explication qui nous est nécessaire, et que nous allons hasarder ici sous forme de parenthèse, sans savoir au juste si le moment que nous prenons pour cela est le meilleur ou le pire. Nous avons mis, ou plutôt nous voulons mettre la commune juive à côté de la commune grecque, de la commune romaine et de la commune francaise, parce que les Juifs, qui sont la tige et le centre des peuples sémitiques, peuvent être considérés comme représentant l'Orient; et que nous étions désireux, dans l'explication universelle, humaine et absolue, que nous voulons donner de la commune, de la montrer toujours identique dans les circonstances les plus opposées, par exemple parmi les peuples d'Orient et parmi les peuples d'Occident. Les témoignages que nous sommes allés chercher et que nous irons chercher encore dans la Bible, ne sont donc pas un effet du désir d'enfler notre érudition, mais font partie intégrante de notre pensée, et sont des étais naturels de notre sujet. Cela dit, nous reprenons.

Ce n'est pas une chose aisée que de reconstruire une commune grecque du temps de Ménélas, ou une commune juive du temps de Josué. On n'exigera donc pas de nous, nous l'espérons, que nous arrivions avec autant de titres que s'il s'agissait d'une commune française sous Philippe-Auguste. Il y a même plus, et on le comprendra sans peine, ce n'est que par des preuves indirectes, latérales, éloignées, mais positives néanmoins, que nous établirons l'existence des communes grecques et juives aux deux époques de la dispersion des chefs et du séjour dans le désert. Nous sommes presque honteux de tous les détours que nous allons être obligé de prendre, et surtout de ces excuses incessantes que les escarpemens de notre matière nous forcent à faire à nos lecteurs, toutes les fois que nous ne marchons pas à notre but aussi vite et aussi droit que nous le voudrions; l'essentiel est que nous ne défaillions pas en route, ce qui est arrivé à bien d'autres qui valaient mieux que nous.

Il y a de certains signes, signes positifs, selon nous, et que nous expliquerons tout-à-l'heure, qui indiquent infailliblement l'exis-

tence des communes dans un pays et dans une époque ; de telle façon que si quelqu'un de ces signes séparés, et surtout si ces signes réunis se rencontrent dans une époque et dans un pays, nous concluons avec assurance qu'il y a commune. C'est avec ce procédé logique que nous allons arriver à la commune grecque et à la commune juive ; nous disons bien haut notre secret et notre méthode, afin que les lecteurs en soient juges.

Le premier de ces signes, c'est l'existence des mercenaires et des mendians. Sans vouloir rappeler à ce sujet ce que nous avons déjà dit au commencement de ce travail, il est évident que, durant les périodes primitives, c'est-à-dire durant les périodes d'esclavage pur, il n'y avait pas de mendiant, puisque chaque maître nourrissait ses esclaves. Aujourd'hui même, malgré l'affaiblissement considérable de leurs institutions primitives, les colonies européennes des Antilles et de la mer des Indes n'ont pas un seul mendiant, et nous avons même, depuis quelques années, sous les yeux, une sorte d'image assez fidèle des peuples à constitution primitive, dans les Arabes de l'Atlas et du désert, où la mendicité est une chose parfaitement inconnue et inouïe, toujours par cette raison que tous les maîtres y sont au-dessus du besoin, puisqu'ils sont maîtres, et tous les esclaves pareillement, puisqu'ils sont esclaves ; ceux-là ayant toujours, vu qu'ils donnent ; ceux-ci ayant encore, vu qu'ils reçoivent. Les premiers pauvres qui se voient dès la formation des grands peuples proviennent ainsi des affranchis mercenaires, lesquels ayant été livrés à eux-mêmes avec leur pécule et leur industrie, c'est-à-dire, en termes d'économiste, avec un capital et un crédit naturellement peu importans, courent le risque de dépenser l'un et de perdre l'autre, et d'être réduits ainsi à l'aumône pour y suppléer. Or, comme moins il y a d'ouvriers mercenaires en un pays, plus ils y ont des chances de s'enrichir, trouver des mendians chez un peuple, c'est signe que les mercenaires, c'est-à-dire les affranchis, y sont déjà en grand nombre ; et comme d'un autre côté, les affranchis ont été toujours et partout repoussés avec mépris du gouvernement et des alliances des familles nobles, trouver des affranchis en grand nombre chez un peuple, c'est une présomption bien forte, c'est presque un indice positif, qui peut en quelque façon porter à croire qu'ils y forment

une association séparée, confrérie, corporation ou commune, ce qui est la même chose, du plus au moins.

Voilà déjà un pronostic sur la foi duquel nous sommes tout disposé à croire, en présence des textes de l'Odyssée, du Lévitique et du Deutéronome, qu'il y avait eu affranchissement des communes chez les Grecs et chez les Juifs à l'époque de la dispersion des chefs et à l'époque du séjour dans le désert. Nous avons, plus haut, cité nos preuves, qui sont l'existence des mendians; il y en a de mentionnés dans l'Odyssée, dans Hésiode et dans le Lévitique. Nous avons déjà dit qu'on n'en trouvait pas dans l'Iliade; et, dans les poètes primitifs, dans Homère surtout, le silence sur un grand fait, équivaut presque à une affirmation, à cause de la scrupuleuse exactitude avec laquelle toutes les réalités historiques, politiques, même scientifiques, morales et religieuses, y sont toujours consignées. Nous disons qu'il y a silence, relativement aux pauvres, dans Homère, et en cela nous renonçons, il est vrai, au témoignage de l'Odyssée, poème que nous considérons comme quelque peu postérieur à l'Iliade; car il y a un passage dans le quatrième livre, où il est dit formellement qu'il n'y avait pas de pauvres dans le camp des Grecs. Toutefois, d'autres raisons, car nous les disons toutes, celles qui sont contre nous aussi sincèrement, on l'a vu, que celles qui sont pour nous; d'autres raisons nous portent à affirmer que, bien qu'il ne soit pas fait mention de pauvres dans l'Iliade, la population troyenne devait néanmoins être organisée en commune. D'abord il est fait mention de mercenaires au livre vingt-unième; et, pour ce qui regarde l'établissement des municipalités, l'existence des mercenaires est un signe à peu près aussi certain que l'existence des pauvres, puisqu'elle suppose, quoique à un moindre degré, la mise en œuvre des affranchissemens. En second lieu, il y a un passage dans le neuvième livre, où il est nettement fait mention d'une association, qui ne peut être qu'une association communale. Achille dit à Ajax qu'il a été traité par Agamemnon comme un misérable chassé de sa confrérie. Ce passage se trouve littéralement répété au seizième livre, vers 58. Le mot μετανάστης ne signifie, à lui tout seul, que banni d'une association, d'un corps, d'une cité; mais le mot de mépris ἀτίμετος indique évidemment qu'il s'agit d'une association fort au-dessous d'Achille, qui était gentilhomme, et qui s'en

vantait souvent. Enfin, et nous n'en venons aux preuves de mots qu'après avoir passé par les preuves de faits, l'expression de bourgeois ou de citoyens se trouve formellement dans l'Iliade au livre vingt-deuxième; et il ne faut pas oublier combien les textes primitifs sont précis, particuliers et d'un sens étroit. D'ailleurs il y a tant de passages dans Homère qui établissent la position élevée de la noblesse troyenne, qu'il n'est pas possible d'appliquer le mot πολῖται à d'autres hommes qu'à des bourgeois.

Nous avons encore un autre signe, et celui-ci sera commun aux Grecs et aux Hébreux, qui nous sert à constater, quand nous le trouvons, la formation des communes; c'est l'existence des villes murées. C'est ici que nous renouvelons nos instances auprès du lecteur, pour qu'il mette à notre service toute sa bonne volonté, et qu'il laisse à nos preuves le temps et la liberté de se produire.

La plupart des gens s'imaginent en effet que la construction des maisons et la construction des villes est la chose la plus capricieuse et la plus facultative du monde, et qu'on n'en peut tirer aucune preuve pour ou contre quoi que ce soit : il n'en est rien néanmoins. L'histoire de l'architecture a ses lois comme toute autre, qu'elle ne suit pas sans cause, et dont elle ne s'écarte pas sans motif; le tout est de trouver ces motifs et ces causes. Le malheur est qu'il y a peu d'ordres de faits qu'on se soit occupé de classer; et voilà pourquoi il semble, au premier coup-d'œil, qu'il y en a peu qui aient une signification, et qu'on puisse employer à quelque chose. L'ordre des faits architecturaux est dans ce cas. Nous allons essayer de les coordonner, pour les faire servir ensuite à l'exposition de nos autres idées. Qu'on nous permette seulement de faire remarquer la singularité de notre position. Nous avons mille raisons de croire que l'histoire de l'architecture nous serait fort utile pour notre histoire de la commune; mais, comme cette histoire n'existe pas, nous sommes forcé, au préalable, de nous la faire. Ce sont donc deux difficultés pour une que nous sommes obligé d'affronter, et nous sommes à peu près dans le cas d'un bûcheron envoyé pour abattre une forêt, et qui aurait à commencer, avant tout, par se forger une cognée.

Nous croyons, et nous dirons pourquoi en son lieu, que, lorsqu'une ville s'entoure d'un mur, c'est une preuve certaine que les

maisons qu'elle contient sont construites par masses, ou, comme on dit, en pâtés. La cause première de ce fait est beaucoup plus simple qu'on ne pense; et la voici en deux mots. L'architecture reproduit toujours l'organisation des sociétés; à des familles isolées, ayant leurs privilèges individuels, elle construit des maisons isolées; à des familles réunies en quelque association, et auxquelles cette association donne leur valeur et leur force, elle construit des maisons associées; et de même que tout château correspond infailliblement à un gentilhomme, de même tout mur mitoyen correspond infailliblement à deux bourgeois.

Nous avons quelque regret à rentrer un peu maintenant dans l'histoire des races nobles, que nous avons l'intention de traiter à part; mais les races nobles et les races esclaves sont deux grands faits qui se tiennent si étroitement embrassés, qu'il y a une multitude de cas où il est impossible de toucher à l'un sans toucher à l'autre. Il y en a même certains où ils sont si évidemment l'un vis-à-vis de l'autre, cause ou effet, restriction ou généralisation, qu'il devient tout-à-fait indispensable de les étudier simultanément pour les bien comprendre individuellement. Nous allons donc expliquer un peu ce qu'étaient les maisons isolées, pour expliquer tout-à-fait ce qu'étaient les maisons associées.

Primitivement, c'est-à-dire avant l'époque des affranchissemens, car il importe de remonter là pour que les deux histoires des races nobles et des races esclaves soient bien distinctes et ne fassent pas irruption l'une dans l'autre; primitivement, une maison isolée, un château, appartenait toujours à un gentilhomme, à l'un de ces nobles, à l'un de ces pères, que les poètes nomment divins, et ce château avait essentiellement un donjon. Ceci est fondamental et universel; et rien n'est plus historiquement rigoureux que l'expression d'Horace dans cette ode où il dit que la mort frappe également de son pied les masures des pauvres et les donjons des races princières. *Turris* veut dire strictement donjon dans ce passage, et voici pourquoi. Il y a un autre vers d'Horace, le premier de sa première ode, où le poète s'adresse à Mécène, qu'il qualifie en sa langue, *edite atavis regibus*. Il n'y a pas eu encore un seul traducteur qui ait compris ce vers. La difficulté est dans le mot *regibus*, dont on a coutume de prendre la signification moderne, et dont il

fallait prendre la signification primitive, qui est celle qu'Horace emploie en dédiant son livre à Mécène, auquel il débite sa titulature, en sa qualité de parasite, et de la même façon que Pierre Corneille débitait la sienne à son éminence sérénissime monseigneur le cardinal de Richelieu. Il y a, en effet, dans Plutarque, un endroit où il mentionne quatre familles, dont les membres avaient seuls le droit, à Rome, de prendre dans leur titulature la qualification de *reges*, c'est-à-dire de princes : c'étaient les Mamerci, les Calphurnii, les Pinarii et les Pomponii. Mécène descendait de l'une de ces quatre familles; et Horace le lui rappelle en le qualifiant *rex*. Le mot *turris*, accolé à *reges*, ne signifie donc pas seulement une tour, mais une tour de prince, une tour seigneuriale, un donjon. Du reste, le palais de Mécène, à Rome, avait son donjon; Horace, son poète, lui écrit qu'il serait heureux de boire avec lui à son ombre. Nous verrons, plus bas, que toutes les maisons seigneuriales sont aussi désignées dans les poètes sous le nom de *maisons hautes*, à cause de la tour qu'elles avaient. Et il ne saurait y avoir aucun doute à l'égard de la tour de Mécène, car elle est expressément nommée par Suétone, qui raconte que Néron y monta pour voir l'incendie de Rome.

Le propre de la maison des nobles était, avons-nous dit, d'avoir une tour et d'être isolée. C'est un principe qui ne souffre pas d'exception de quelque valeur chez quelque peuple que ce soit. Dans Homère, Patrocle et Hector sont mentionnés comme ayant une *maison haute*. Dans l'Énéïde, Turnus en a une pareillement. On lit dans Suétone qu'Auguste, étant encore au berceau, disparut un jour dans la maison de campagne de sa famille, et que sa nourrice l'ayant long-temps cherché, elle le trouva au haut de la tour. Chez les Germains eux-mêmes, les maisons des nobles avaient leur donjon. Velleda habitait le sien; et le souvenir de la tour de Salomon, bâtie sur le Liban, du côté de Damas, est resté uni, chez les Hébreux, au souvenir de la Sunamite. C'est fort péniblement, fort difficilement, que nous reconstruisons, dans leur caractère essentiel seulement, les demeures seigneuriales des temps primitifs; et ce doit être probablement la faute de nos lectures, trop bornées, si nos renseignemens ne sont pas plus nombreux et plus précis. Il paraît, du reste, que les donjons de ces châteaux étaient destinés à leur défense, car ces châteaux étaient fortifiés dans les campa-

gnes, et ils étaient à l'écart dans les villes. Dans l'Odyssée, la maison d'Ulysse, qui a pareillement sa tour, sur laquelle les aigles venaient se poser, est ceinte d'une muraille, dont l'entrée était fermée par une porte solide et à deux battans. Dans cette enceinte se tenaient les levriers nourris par le châtelain; et, chose qui surprendra peut-être, les oies nourries par la châtelaine. Cette maison était donc à peu près comme un de ces châteaux du XIV[e] siècle, qui se voient encore dans le Bourbonnais et dans le Quercy. Homère ajoute qu'il n'y avait que celle d'Ulysse qui fût ainsi parmi toutes celles d'alentour. On trouve dans Virgile deux passages où sont mentionnés très positivement ces sortes de châteaux fortifiés, l'un dans l'Énéide, l'autre dans les Géorgiques. Quant aux maisons seigneuriales qui se trouvaient dans des villes closes, elles étaient à part, et sur une hauteur. Celles de Priam, d'Hector et de Pâris, étaient toutes trois séparées, à ce que rapporte Homère. Virgile en dit autant de celle d'Anchise et de celle du roi Latinus.

Tous les témoignagnes que nous avons recueillis sur les maisons des nobles dans les temps primitifs, sont unanimes sur ces deux points, qu'elles avaient un donjon et qu'elles étaient isolées. Le donjon était le signe de la juridiction seigneuriale, et l'isolement la conséquence de la juridiction paternelle; même les raisons de ce dernier fait ne sont pas difficiles à donner. Nous avons déjà montré que le fait général et primitif sur lequel repose la valeur historique des familles nobles, c'est la puissance paternelle, et que la puissance paternelle elle-même repose sur la succession non interrompue des aïeux. Or, cette puissance paternelle, exercée au nom des aïeux, avait son siége auprès du foyer, qui était, en quelque sorte, le sanctuaire de la justice domestique. Coriolan, banni de Rome, alla s'asseoir au foyer de Tullus, roi des Volsques. C'était précisément là que les pères de famille sacrifiaient aux dieux de la maison, qui s'appelaient *dieux des parens*, DIVI PARENTUM, de la même manière que la Bible dit : *le dieu de nos pères, le dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob*. Or, de même que dans une famille noble tout entière il n'y avait qu'un père, dans une maison noble il ne pouvait y avoir qu'un foyer, qu'un sanctuaire, qu'un tribunal; et, de même qu'un étranger n'entrait pas en participation de la puissance paternelle d'un noble, de même une maison voisine de la maison

noble n'entrait pas en participation de la sainteté de son foyer. L'autorité paternelle du noble était un tout parfait; la maison du noble en était un autre. Les maisons ne se sont associées qu'avec les hommes.

L'association des maisons, c'est-à-dire la création du mur mitoyen, est contemporaine de l'association des affranchis et de la création des bourgeoisies. C'est une histoire fort difficile, mais qui serait fort importante à faire, et que nous ne pouvons qu'esquisser. D'abord, c'est un fait général pour toutes les villes primitives qu'elles se sont formées par l'accumulation des maisons bâties autour d'un château. Le château est sur la hauteur et les maisons descendent dans la plaine. Plus tard, le château privé se change en citadelle publique et prend, dans l'ancienne Grèce par exemple, le nom d'*acropolis*. Toutes les villes primitives ont ainsi leur acropolis. Ensuite, il est certain, par beaucoup d'exemples de grande autorité, que ce château était la demeure du seigneur primitif, du maître héroïque, du père *divin*, et que les maisons bâties à l'entour étaient la demeure de ses esclaves affranchis, devenus les bourgeois de la commune qu'ils ont formée, laquelle étant, la plupart du temps, un asile, se grossissait de tous les esclaves fugitifs, de tous les criminels du dehors et de tous les aventuriers. C'est là, disons-nous, la règle générale pour la formation des villes primitives, que tous les témoignages historiques viennent confirmer.

Par exemple, en ce qui touche Troie, Homère raconte que Dardanus, fils de Jupiter, bâtit son château sur la hauteur, et que long-temps après il bâtit dans la plaine la ville sacrée d'Ilium, pour des hommes parlant diverses langues, lesquels avaient habité jusqu'alors au pied du mont Ida. Il est évident, d'un côté, que la cité d'Ilium est appelée *sacrée* parce qu'elle servait d'asile; ensuite, que ces hommes parlant diverses langues, et par conséquent appartenant à diverses nations qui habitaient au pied du mont Ida, et qui se réunirent dans la cité, étaient des serfs ou des affranchis, parce qu'on ne peut pas supposer que des hommes libres, des nobles de diverses nations, se soient trouvés réunis naturellement au pied du mont Ida. Platon parle, dans son traité *des Lois*, de l'avantage qu'il y avait à ne posséder que des esclaves parlant

diverses langues, pour éviter les complots, par la difficulté des communications. D'ailleurs, c'était une chose si remarquée des anciens que l'édification des demeures seigneuriales sur les hauteurs, et des maisons des affranchis dans la plaine, que, pour désigner un noble, ils disaient presque toujours un homme né en haut lieu, et pour désigner un bourgeois, un homme du commun, ils disaient un homme né en bas lieu. Les exemples de ces sortes de locutions sont si nombreux, que nous éprouvons quelque embarras à choisir. Il y en a dans Tite-Live, dans Cicéron, dans Valère-Maxime, dans le Traité des hommes illustres, attribué à Pline, et en cent autres endroits, dans le détail desquels nous croyons inutile d'entrer. Même, cette locution des anciens est entrée dans notre langue, et nous disons aussi un homme de haut lieu, un homme de bas lieu. Troie n'est pas le seul exemple de l'accumulation des populations de race affranchie autour du château seigneurial; le même fait se retrouve dans ce que Plutarque raconte de la fondation d'Athènes par Thésée, et de la fondation de Rome par Romulus. Au moyen-âge, ce phénomène historique abonde. Un chroniqueur du XII[e] siècle raconte que Louis VII fondait, sous sa protection, une multitude de *villes nouvelles*, ce qui faisait grand tort aux monastères et aux seigneurs des environs, dont les esclaves venaient s'y réfugier. A proportion qu'on remonte dans l'histoire, les exemples analogues se multiplient. En 1118, c'est une autre charte qui permet aux moines de Machecoul de bâtir un bourg libre. Le 28 juillet 1100, c'est une autre charte qui détermine et sanctionne l'enceinte du bourg de Nogaro dans l'enclave de l'église de Sainte-Marie-d'Auch, et qui est aujourd'hui un chef-lieu de canton. En 1080, un Archambaud de Livier, près d'Ancenis, donne à un monastère un terrain pour y construire un bourg. Nous bornons là ces témoignages, qui sont infinis par eux-mêmes, et qui établissent d'une manière bien évidente, à ce qu'il nous paraît, que la fondation des villes s'est opérée en tout temps et en tout pays d'une manière analogue, au moyen-âge comme dans l'antiquité, ce qui ne serait pas si les causes et les circonstances qui faisaient bâtir les villes de l'antiquité n'étaient pas les mêmes que celles qui les faisaient bâtir au moyen-âge.

Lorsque les affranchis d'un seigneur se groupaient ainsi autour

de son château, les maisons qu'ils construisaient étaient moins des maisons que des masures. C'était une façon de bâtisses fort misérables, comme on en voit dans les villages actuels, et qu'Horace nomme *tabernæ*. Ce n'est donc pas de prime-abord que les maisons bourgeoises ont été bâties en pâté et ont eu le mur mitoyen. D'abord les premiers affranchis et les réfugiés étaient trop pauvres pour construire leurs maisons en pierres; ensuite ce ne fut, à proprement parler, que lorsqu'un grand nombre d'entre eux furent amoncelés sur un point, et eurent un peu garni l'enceinte primitive, que les lois sur la voirie prirent naissance et mirent quelque régularité dans ce qu'on peut nommer la police des maisons. En prenant pour exemple l'histoire des lois romaines sur la voirie, toutes ces idées se font jour et se justifient merveilleusement. Ainsi, quoique Rome eût une espèce de commune dès sa fondation, comme nous le montrerons plus bas, cette commune, ou association d'affranchis, resta presque à l'état de confrérie jusqu'à l'expulsion des rois, et ne prit les caractères essentiels de la municipalité que vers l'an de Rome 260, lors de la création des tribuns et des édiles, qui institua une magistrature bourgeoise avec une juridiction civile analogue au droit d'échevinage qui a eu lieu dans les communes de France, jusqu'à l'édit de Moulins, sous Charles IX. Aussi trouve-t-on qu'avant la formation complète de la commune romaine, c'est-à-dire avant la création des édiles, les maisons régulièrement bâties qui appartenaient toutes encore à la noblesse, étaient tenues isolées l'une de l'autre. Tacite témoigne de même qu'après l'incendie de Rome par les Gaulois, l'an 390 avant l'ère vulgaire, et par conséquent cinquante-trois ans avant l'entrée des bourgeois dans l'exercice de la préture, qui eut lieu l'an de Rome 416, et qui fut la véritable sanction de l'institution communale, les maisons étaient éloignées l'une de l'autre dans l'enceinte de la ville. Cet état de l'ancienne Rome peut être assimilé à l'état de l'ancien Paris, rempli d'hôtels à tourelles crénelées, et où même les maisons bourgeoises étaient la plupart du temps séparées entre elles, parce qu'elles étaient bâties sur de petits terrains tenus en fief.

Ce fut peu à peu, et principalement vers le temps des empereurs, que les maisons bourgeoises de Rome se groupèrent en masses, à l'exception toutefois des hôtels des nobles qui restèrent long-temps

encore séparés. A Auguste commencent les servitudes urbaines, qui sont le résultat de ce nouvel ordre de choses. Il fixa la hauteur des maisons de manière à ce qu'elles ne s'interceptassent pas mutuellement le jour. Sous Néron apparaissent les lois produites par le mur mitoyen, et qui portent dans les lois sur les servitudes les noms de *Oneris ferendi, Tigni immittendi, Non officiendi luminibus*, et quelques autres. C'est ainsi que les maisons mettent à peu près huit siècles pour passer du système de l'isolement au système de l'association, juste le temps qu'il avait fallu aux affranchis pour entrer au sénat, et conquérir sans dispute la participation aux affaires politiques. Plutarque, racontant le privilége que le sénat romain accorda à Valérius Publicola pour ses grands services, d'ouvrir la porte de sa maison en dehors, rapporte que toutes les maisons des Grecs s'ouvraient ainsi anciennement. Cette indépendance des maisons et l'espèce de seigneurie qu'elles exercent autour d'elles, même sur la voie publique, est le caractère de l'époque antérieure à l'établissement des bourgeoisies, et le point de départ de l'architecture; les servitudes urbaines, ébauchées sous Auguste, et complétées sous Néron, sont le caractère de l'époque essentiellement municipale, et le point d'arrivée de l'architecture. Elle a pour *alpha* la porte ouverte en dehors et le donjon, et pour *oméga* la porte ouverte en dedans et le mur mitoyen.

Maintenant, il faut bien comprendre que le mur d'enceinte est le complément naturel et nécessaire des maisons bourgeoises construites en pâté, c'est-à-dire associées, et qu'il est à une commune ce qu'une ligne de circonvallation est à un camp. Le mur est en effet l'unité de la défense appliquée à des intérêts multiples qui se sont rapprochés, combinés et unis. En général, la maison isolée, le château, n'a pas de murs, étant lui-même une sorte de citadelle avec son donjon. La maison bourgeoise, au contraire, est beaucoup trop pauvre pour avoir sa tour particulière; elle se réunit à ses pareilles pour faire masse, et toutes ensemble, qui ne font qu'un seul et même corps, s'environnent d'un seul et même mur qui est leur défense commune. Il est à remarquer dans l'histoire que dès qu'un serf, par suite de quelques révolutions politiques, devient anobli, ou même bourgeois, il s'empresse aussitôt de donner à sa pauvre maison ouverte et démantelée le signe dis-

tinctif de la noblesse qui est le donjon crénelé. Le serf de l'église de Véselay, qui se montra le plus hardi dans la révolte contre l'abbé, n'eut pas de cesse, durant l'insurrection et dans l'attente de la commune qu'il espérait fonder, qu'il n'eût bâti une superbe tour à sa masure, et l'une de ses plus grandes douleurs fut certainement de la voir tomber sous le marteau victorieux du chapitre. Un chroniqueur du XIII[e] siècle rapporte que dans la petite ville municipale d'Avignon, il y avait déjà de son temps trois cents maisons nobles ou bourgeoises qui s'étaient ainsi morionnées de tourelles. D'ailleurs, le mur d'enceinte n'est pas le seul monument unitaire que l'association communale ait produit. Il y a encore l'hôtel-de-ville, qui est pour le côté civil de la commune, ce que le mur d'enceinte est pour son côté militaire. Considérée dans son unité, la commune a une existence seigneuriale; elle a donc sa loi, son juge, son gibet, son bourreau. Étant ainsi souveraine, elle donne lieu à une architecture qui rentre dans les conditions de l'architecture noble, c'est-à-dire qui aboutit à une maison isolée avec sa tour, avec cette différence néanmoins, qu'elle dédouble en quelque sorte cette maison, ne conservant que son foyer, qui est le siége de la justice, dans l'hôtel-de-ville, et transportant sa tour, qui est le symbole de la puissance, sur les remparts.

Du reste, l'histoire des villes bourgeoises ceintes de murs est éclaircie et contrôlée par l'histoire des villes nobles qui restèrent toujours ouvertes. Ainsi, Sparte, qui était par excellence une ville de nobles où il n'y eut jamais ni corps de métiers, ni artisans, ni par conséquent association communale, n'eut jamais non plus de murailles. A Sparte, il faut ajouter Numance en Espagne; Thucydide les signale l'une et l'autre comme des cités héroïques, c'est-à-dire comme de ces villes où la puissance des pères *divins* était dans toute sa rigueur. D'ailleurs, l'histoire prouve que les peuples ne s'enferment pas dans des villes murées avant la période des affranchissemens et des bourgeoisies; les Gaulois cisalpins, qui firent une si rude guerre à l'Italie, habitaient des villes ouvertes; les Germains du temps de Tacite n'avaient pas de villes, et ce n'est qu'un peu avant le milieu du X[e] siècle, vers 930, que l'empereur Henri-l'Oiseleur fit murer les villes d'Allemagne.

Nous croyons donc, par toutes les considérations que nous

avons déduites, qu'une ville ne prend un mur d'enceinte que lorsque ses maisons n'ont pas le donjon, lorsqu'elles ne sont pas isolées, c'est-à-dire lorsqu'elles sont bâties en pâté et avec le mur mitoyen, ce qui est un signe infaillible de bourgeoisie; d'où nous sommes tout-à-fait porté à conclure, que dès qu'on trouve une ville murée dans les livres primitifs, c'est une preuve qu'ils ont été composés à une époque où il y avait déjà une institution communale. Les Hébreux avaient donc des communes du temps de Moïse, puisqu'il est fait mention de villes murées en plusieurs endroits du Lévitique, et les Grecs du temps d'Homère, puisque la ville de Troie était ceinte d'un mur. Il est même à remarquer que parmi tant de villes qui sont nommées dans l'Iliade et dans l'Odyssée, Homère mentionne avec grand soin celles qui avaient des murs, et que leur nombre est fort peu considérable par rapport à celles qui n'en avaient pas. Il y a au moins près de cent villes citées par Homère, et sur ce nombre quatre seulement ont des murs, en y comprenant Troie : ce sont Thyrinthe, Gortine et Calydon.

Nous n'insisterions pas plus long-temps sur ce point si la matière que nous traitons n'était pas si neuve, et en quelque façon si peu usitée, et si la théorie historique que nous soulevons n'avait pas autant de chances qu'elle en a de passer pour étrange et paradoxale. Nous ne voyons pas trop quelles difficultés un peu sérieuses peuvent être opposées à ce que nous venons d'exposer; mais comme nous ne voudrions point paraître avancer des opinions à la légère sur des matières si graves, voici encore une autre nature et une autre série de preuves établissant, sans réplique à ce qu'il nous paraît, que les villes murées sont réellement des villes bourgeoises ou communales.

Ces preuves appartiennent à l'histoire du droit, et sont tirées de la différence fondamentale qui s'observe entre la propriété qui est dans l'enceinte d'une ville, et la propriété qui est hors de ses murs. A prendre la propriété par son côté le plus général, et dans son histoire la plus sommaire, on trouve qu'elle est toujours constituée au même point de vue que la famille, et voici ce que nous entendons par ces mots. Il y a tout un ordre de familles qui sont, si l'on peut ainsi dire, constituées pour durer toujours et toujours dans le même état; dans lesquelles le fils continue exactement le père, dans ses droits,

dans ses prérogatives et dans ses actions, et où c'est un devoir, le premier et le plus saint de tous, de maintenir et de laisser après soi toutes choses en l'état où les avaient maintenues et laissées les aïeux; ce sont les familles nobles. Il y en a d'autres dont on peut dire qu'elles recommencent à chaque génération, dans lesquelles il n'y a précisément aucune tradition domestique qu'il faille observer sous peine de déchéance historique, et où les fils sont beaucoup plus occupés à s'établir, à se poser eux-mêmes, qu'ils ne le sont à continuer leurs ancêtres; ce sont les familles bourgeoises. Or, l'histoire prouve que la propriété est constituée dans ces deux ordres de familles comme les familles elles-mêmes, c'est-à-dire qu'elle est perpétuelle et substituée dans les premières, mobile et aliénable dans les secondes.

Les preuves de ceci sont partout, et nous demandons au lecteur de ne pas insister longuement sur ce point, lequel sera amplement et complètement traité dans l'histoire des races nobles, et sur lequel nous n'allons dire que ce qui est strictement nécessaire à notre sujet. Ce n'est peut-être point précisément par la substitution, c'est-à-dire par l'immobilité, que commence la propriété noble; elle est d'abord, mais long-temps avant les émancipations, et pendant peu de temps, aliénable à volonté, et cette première période, qui est fort courte, est également celle où les enfans, dans l'esclavage pur, ne succèdent pas encore nécessairement, c'est-à-dire où l'autorité du père est entière et absolue sur sa famille et sur sa terre. Il y a une seconde période, durant laquelle la perpétuité des familles s'organise par l'institution du droit des aînés, et c'est alors que la propriété devient immobile et substituée. Enfin, il y a une troisième période, qui est la dernière, durant laquelle le père perd à peu près tous droits sur les enfans, en même temps qu'il se dérobe à tout devoir de solidarité avec les aïeux; où il rentre, pour ainsi dire, dans la jouissance de sa personnalité que la substitution lui avait enlevée, et où sa part de propriété redevient mobile et aliénable sans condition. Si l'on tenait à avoir, dès à présent, quelques preuves de ceci, nous pourrions citer, pour la jurisprudence romaine, l'action pour la vente des biens, introduite seulement par le préteur Publius Rutilius l'an 648 de Rome, et pour la jurisprudence française, une multitude de chartes antérieures au XIIe siècle,

dans lesquelles des chefs de famille, qui vendent ou qui donnent leurs patrimoines, font intervenir dans l'acte jusqu'à leurs enfans au berceau, tant le fils était saisi de la succession, même du vivant de son père. Il y a même dans les assises de Jérusalem, un article fort curieux, qui nous transporte à ce moment transitoire où la propriété allait cesser d'être absolument substituée dans les familles, pour devenir aliénable et commerciale. Il y est dit que si un homme veut vendre son héritage, le droit exige que ses parens l'achètent; que si ses parens ne peuvent pas ou ne veulent pas l'acheter, il peut le vendre à un étranger; mais que, même dans ce cas, les parens ont sept jours pour faire casser la vente et reprendre l'héritage. Nous nous bornerons ici à ce peu de faits relativement à l'histoire de la propriété substituée, laquelle, ainsi que nous l'avons dit, veut être traitée avec l'histoire des races nobles. Nous devons dire encore que la propriété des corporations, lesquelles sont des sortes de familles perpétuelles, est également substituée par nature. Pour être économe de preuves, la propriété des corporations marchandes de l'empire romain, était inaliénable; et le pape Urbain VIII est le premier qui soit sorti de la jurisprudence des canons qui sanctionnaient l'inaliénabilité perpétuelle des biens de l'église; à quoi il faut ajouter que le principe de cette dérogation remonte à Paul II, lequel avait permis l'aliénabilité, pendant trois ans, moyennant autorisation papale.

De son côté, la propriété bourgeoise est au contraire essentiellement mobile, comme l'espèce de famille dont elle forme le côté matériel. Dans toutes les législations, elle a toujours conservé son caractère spécial d'aliénabilité, et jamais il ne lui a été donné de pouvoir être substituée. Il paraît même certain, à en juger du moins par le spectacle de l'histoire passée, et à ne point se préoccuper de ce que pourra produire l'histoire à venir, qu'il est dans la nature de la propriété d'échapper à l'immobilité qui la frappe dans les premiers âges de l'histoire, et que le progrès consiste pour elle, comme pour les enfans et la femme des pères héroïques et divins, à se soustraire à l'action absorbante de la famille primitive, pour acquérir une valeur propre, individuelle, distincte, et comme une sorte de personnalité. Aujourd'hui, la France est le pays du monde où la propriété a opéré le plus d'évolutions successives, et où elle

est complètement détachée de la famille, ou plutôt individualisée et mobilisée comme la famille. La loi sur les majorats a été le dernier coup porté à la vieille propriété immobile et substituée, et probablement ceux qui en ont été les promoteurs ne songeaient guère à l'espèce de fonction nécessaire et providentielle qu'ils remplissaient en ce moment.

Donc, et pour résumer tout ceci, toutes les fois que l'on rencontre, dans les livres primitifs, une propriété mobile et aliénable, il n'y a pas moyen de ne pas reconnaître en elle une propriété bourgeoise, par la raison que les livres primitifs ne le sont pas assez pour nous montrer la propriété noble avant qu'elle soit entrée dans l'immobilité des substitutions, ou le sont beaucoup trop pour nous la montrer après qu'elle en est sortie. La mobilité de la propriété est donc un indice aussi certain de l'existence des bourgeoisies, que les mendians le sont de l'existence des affranchissemens.

Or, voici précisément que, dans la Bible, par exemple, la propriété mobile et aliénable ne se rencontre que dans les villes murées. D'abord Moïse met toujours un grand soin, lorsqu'il parle de villes, d'indiquer si elles sont ouvertes ou murées. Ainsi, lorsqu'il envoie douze commissaires chargés de lui faire un rapport sur la terre promise, il leur recommande d'examiner la fertilité du terrain, quelles sont les villes, si elles ont des murs, ou si elles n'en n'ont pas. Dans le Lévitique, la propriété est substituée et aliénable seulement pour sept ans, après lesquels les premiers possesseurs la reprennent, ce qui est un progrès sur l'époque primitive où elle était inaliénable absolument; mais cette propriété est la propriété noble, car la propriété bourgeoise est mobile et aliénable. La preuve de ceci se trouve dans les versets 29 et 30 du même chapitre, où il est dit que si une maison a été vendue dans une ville ceinte de murs, et que le propriétaire ne l'ait pas rachetée dans l'année, elle est aliénée pour toujours; et le verset 31 ajoute, que si cette maison se trouve dans une ville qui n'est point ceinte de murs, elle sera soumise à la loi qui régit les terres, c'est-à-dire à la loi noble, à la loi de substitution, et le premier possesseur la reprendra la septième année. Et ce qui est un dernier trait à ajouter à tout ceci, c'est que le verset 34 défend expressément de rien

et sans signification humaine. Nous ne pensons donc pas, comme M. Augustin Thierry, que l'insurrection soit le caractère fondamental de la commune, à tel point qu'il ne puisse pas y avoir commune sans qu'il y ait eu révolte, et que le nom des jurés, dans les communes du nord de la France, vienne du serment fait après la conspiration; nous reconnaissons la commune à un caractère beaucoup plus intime, beaucoup plus profond, beaucoup plus général, qui est, comme nous l'avons dit, l'association des races esclaves; et quant au nom de *juré*, tiré, selon M. Thierry, du serment des conspirateurs, on peut dire, à l'encontre de cette théorie, qu'il y avait dans le midi de la France plus de cent municipalités, toutes formées sans révolte, comme celles de Bordeaux, de Bayonne, de Saint-Sever, de Mont-de-Marsan, de Roquefort, de Gobertet, de Villeneuve, de Saint-Justin, de Cazères, de Grenade, de Perquie, de Duhort, de Bascou, de Rigault et autres, dont les membres s'appelaient *jurés*, sans avoir néanmoins jamais conspiré; tandis que des membres de communes violentes et insurrectionnelles, comme ceux de la commune provisoire de Véselai, ne s'appelèrent pas *jurés*, mais *consuls*.

Cette commune, qui était formée ainsi par les races esclaves, sans intention réfléchie, et seulement par l'impulsion tirée de la nature des choses, qui commence, poursuit, se développe toute seule, et qui adopte dans le tâtonnement perpétuel de sa marche une grande variété de formes accidentelles, est ce que nous avons nommé la commune spontanée. Elle est contemporaine des premières associations d'affranchis, des premières corporations de marchands, des premières confréries d'ouvriers, n'a pas de modèle qui la précède, et n'a même pas dans l'histoire de nom qui lui soit spécial. Nous lui donnons celui de commune, parce que nous avons reconnu qu'il peut rigoureusement lui appartenir, ayant absolument la même origine et la même nature que les associations du moyen-âge qui l'ont porté. Les anciens, qui l'avaient au milieu d'eux, n'ont guère pris garde à elle et ne l'ont point étudiée et analysée; soit qu'il soit vrai en histoire, comme en psychologie, que la réflexion ne vienne que long-temps après l'action, soit que le mouvement intime de la vie des peuples s'opère si lentement qu'il échappe à l'œil de ceux qui l'observent de près, et qu'il ne devienne

En attendant, et nous croyons avoir assez fait pour qu'on nous pardonne cette hardiesse, si c'en est une, nous posons comme un principe acquis qu'il y avait eu établissement des communes parmi les Juifs dès le temps de Moïse, et parmi les Grecs dès le temps d'Homère, et nous tirons cette certitude des villes murées qui sont mentionnées dans le Pentateuque et dans l'Iliade. Pour ce qui est des Romains, il est évident qu'ils ont eu leur commune dès la fondation de Rome, et l'on trouve même dans Plutarque que Numa régla les statuts des confréries et des corporations des ouvriers et des marchands.

Nous devons déclarer, sans plus tarder, que nous ne prétendons pas précisément que la commune de Jéricho et la commune de Troie ressemblèrent exactement à ce qu'a été au XIIIe siècle, par exemple, la commune de Soissons et la commune de Reims, c'est-à-dire qu'il y eut exactement les mêmes formes administratives et le même nombre d'échevins; nous espérons faire voir bientôt que les détails de l'organisation administrative ne sont pas ce qui constitue essentiellement la commune, et que le nombre, les fonctions et le nom des administrateurs n'y font rien; mais ce que nous croyons fermement, c'est qu'il y avait à Jéricho, à Troie, à Calydon, à Gortine, dans le petit nombre de villes murées qui se trouvent citées par Moïse et par Homère, une association d'hommes de race affranchie, vivant à part de la race noble, ayant leurs statuts propres, leur droit civil distinct, même leur administration séparée; et c'est dans cette association d'affranchis organisés entre eux que nous faisons consister la commune, quel que soit d'ailleurs le mécanisme de cette organisation; qu'il y ait un chef ou qu'il y en ait deux, qu'il s'appelle consul, maire, prévôt ou échevin. Nous croyons en outre que ces communes primitives se sont organisées spontanément, graduellement, un peu chaque jour, sans préméditation arrêtée, sans vœu précis, sans plan pour l'avenir, sans théorie politique quelconque, et que néanmoins pour s'être ainsi formées paisiblement, insensiblement, sans bruit, sans révolte, sans massacre, elles n'en furent pas moins des communes, tout aussi bien, tout aussi complètement que celles de Laon ou de Cambrai, dans lesquelles la rébellion et le meurtre ne sont, à notre avis, que des circonstances locales et des accidens fortuits, sans valeur générale

et sans signification humaine. Nous ne pensons donc pas, comme M. Augustin Thierry, que l'insurrection soit le caractère fondamental de la commune, à tel point qu'il ne puisse pas y avoir commune sans qu'il y ait eu révolte, et que le nom des jurés, dans les communes du nord de la France, vienne du serment fait après la conspiration; nous reconnaissons la commune à un caractère beaucoup plus intime, beaucoup plus profond, beaucoup plus général, qui est, comme nous l'avons dit, l'association des races esclaves; et quant au nom de *juré*, tiré, selon M. Thierry, du serment des conspirateurs, on peut dire, à l'encontre de cette théorie, qu'il y avait dans le midi de la France plus de cent municipalités, toutes formées sans révolte, comme celles de Bordeaux, de Bayonne, de Saint-Sever, de Mont-de-Marsan, de Roquefort, de Gobertet, de Villeneuve, de Saint-Justin, de Cazères, de Grenade, de Perquie, de Duhort, de Bascou, de Rigault et autres, dont les membres s'appelaient *jurés*, sans avoir néanmoins jamais conspiré; tandis que des membres de communes violentes et insurrectionnelles, comme ceux de la commune provisoire de Véselai, ne s'appelèrent pas *jurés*, mais *consuls*.

Cette commune, qui était formée ainsi par les races esclaves, sans intention réfléchie, et seulement par l'impulsion tirée de la nature des choses, qui commence, poursuit, se développe toute seule, et qui adopte dans le tâtonnement perpétuel de sa marche une grande variété de formes accidentelles, est ce que nous avons nommé la commune spontanée. Elle est contemporaine des premières associations d'affranchis, des premières corporations de marchands, des premières confréries d'ouvriers, n'a pas de modèle qui la précède, et n'a même pas dans l'histoire de nom qui lui soit spécial. Nous lui donnons celui de commune, parce que nous avons reconnu qu'il peut rigoureusement lui appartenir, ayant absolument la même origine et la même nature que les associations du moyen-âge qui l'ont porté. Les anciens, qui l'avaient au milieu d'eux, n'ont guère pris garde à elle et ne l'ont point étudiée et analysée; soit qu'il soit vrai en histoire, comme en psychologie, que la réflexion ne vienne que long-temps après l'action, soit que le mouvement intime de la vie des peuples s'opère si lentement qu'il échappe à l'œil de ceux qui l'observent de près, et qu'il ne devienne

sensible, comme celui des étoiles, qu'après de grandes périodes séculaires.

Ce que nous avons appelé commune artificielle n'est guère autre chose, pour le fond, et est tout-à-fait la même chose pour la forme. Il est néanmoins important de se rendre compte des différences qui existent entre la commune spontanée et la commune artificielle, pour éviter les graves méprises dans lesquelles sont tombées, à notre avis, au sujet du régime municipal, des historiens aussi graves et aussi intelligens que M. Raynouard, M. Augustin Thierry et M. Guizot. Voici donc en quoi consiste proprement la commune artificielle.

De toutes les communes de l'antiquité, celle de Rome est celle qui eut le plus de durée, de puissance et d'éclat. Elle se forma naturellement, graduellement; chaque siècle qui passa sur elle lui ôta quelque forme ancienne et lui apporta quelque forme nouvelle; elle se développa sans plan prémédité, sans théorie préconçue, et elle se soumit à Auguste, comme elle s'était soulevée contre Tarquin, sans s'en être inquiétée, sans s'en être occupée; enfin elle se montre, pendant toute la durée de son histoire, avec tous les caractères des communes spontanées. Cependant elle devint de bonne heure conquérante, et telle fut sa fortune, qu'elle finit par envahir d'abord l'Italie, et puis le monde. Or, il arriva que lorsque Rome n'eut plus de rivale, lorsque les provinces se firent vassales de ses grandes familles patriciennes, lorsque les rois se mirent sous le patronage du sénat, un grand nombre de bourgs et de villes lui demandèrent la faveur de se donner un gouvernement comme le sien. Il paraît que c'est à peu près vers la première grande invasion gauloise qu'un assez grand nombre de bourgs et de villes d'Italie se donnèrent le gouvernement romain, absolument de la même façon que la France, la Belgique, l'Espagne et le Portugal se sont donné le gouvernement de l'Angleterre; du reste, ces bourgs et ces villes avaient leur droit civil propre et leurs coutumes, dont ils ne se dépouillèrent pas. Ils ne changèrent que le mécanisme de leur gouvernement, mais ils le changèrent entièrement, et ils s'imposèrent le mécanisme romain, systématiquement, à priori, coûte que coûte, quoi qu'il fallût sacrifier d'habitudes indigènes et de

traditions nationales, car ces bourgs et ces villes avaient déjà un gouvernement, une administration, une forme sociale propre, chose que M. Raynouard semble n'avoir pas remarquée dans le passage d'Aulu-Gelle, qu'il a néanmoins cité.

Or, voici l'effet de cette adoption de la forme du gouvernement de la ville de Rome par les villes et les bourgs de l'Italie d'abord, et puis par les villes et les bourgs de l'Espagne, de la Gaule et des autres provinces, un effet singulier. Ces villes et ces bourgs, qui adoptaient ce gouvernement, ne se demandaient pas d'où il venait, quelle était son origine, sa nature, son histoire; ils n'en avaient pas l'intelligence critique, et l'idée ne leur venait pas de se demander s'il avait été autrefois autrement qu'il n'était à l'heure présente; bien moins encore pouvaient-ils soupçonner, en le voyant servir à des sénateurs, qu'il avait primitivement servi à des affranchis, et qu'il avait été un gouvernement d'esclaves long-temps avant de devenir un gouvernement de patriciens. Ils le prenaient tel qu'ils le voyaient, tel que le temps l'avait fait, et ils se façonnaient à son image.

Au bout de quelques siècles, le cadre de l'organisation municipale de Rome, lequel s'était longuement et péniblement construit pièce à pièce, révolution à révolution, se trouva donc artificiellement et théoriquement imposé à toutes les villes de l'empire. Les Romains qui propageaient cette forme de gouvernement local, et les villes qui l'adoptaient, ne considéraient, comme nous disions, que sa valeur présente, et ne s'inquiétaient pas de la fonction qu'elle avait précédemment remplie dans l'histoire. Les uns et les autres, qui la voyaient appliquée à des populations libres et à des races nobles, ignoraient qu'elle avait commencé par formuler exclusivement les associations des affranchis : ils ne voyaient de cette vieille institution que sa dernière phase et que son progrès suprême; ils la donnaient au monde telle que mille années de métamorphoses successives l'avaient faite, de telle sorte que la nature de la commune se trouva tout à coup changée. Tant qu'elle s'était formée d'elle-même et par une force d'organisation spontanée, elle avait été un gouvernement d'affranchis; dès que la théorie législative l'eut envahie et l'eut établie de propos délibéré, elle devint un gouver-

nement d'hommes de toute race, et de populations de toute origine.

C'est en ne perdant pas de vue ces deux sortes de communes, la spontanée et l'artificielle, l'une s'organisant de toutes pièces et servant à des populations d'origine affranchie, l'autre s'érigeant par imitation et d'après les statuts d'une commune voisine, et servant à des populations mixtes, que l'on trouve la clé de toutes les contradictions dans lesquelles sont tombés des historiens d'ailleurs fort éminens, qui ont abordé les difficultés du moyen-âge (1).

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

(1) L'histoire de la commune faisant partie d'un livre qui sera publié plus tard sous le titre d'*Introduction à l'histoire universelle*, nous n'avons pas trouvé de grave inconvénient à supprimer dans la *Revue* toutes les preuves et citations qui donnent à ce travail une base scientifique.

THÉOBALD.

Il n'y a pas long-temps de ceci, tous les auteurs de ce drame de famille ne sont pas morts, et il est quelqu'un qui s'écriera peut-être en parcourant ces pages, en reconnaissant un à un tous ces personnages revêtus de noms supposés : Me voilà!.... Soit! Je ne recule pas devant son ressentiment; elle n'est qu'une femme, et moi un pauvre vieillard dont elle a brisé les derniers jours.

Il faisait un de ces mauvais temps de l'équinoxe par lesquels la pluie tombe fouettée sous des coups de vent impétueux. Personne, point de bruit dans les rues solitaires qui avoisinent le Luxembourg; seulement un orgue de Barbarie jouait faux et mélancolique à l'abri de la porte cochère. Huit heures sonnaient quand j'entrai dans le salon de ma sœur, Mme la marquise de Pons.

C'était une personne d'autrefois, que ma sœur; elle avait passé les belles années de sa vie à la cour de Marie-Antoinette; de bien mauvais jours succédèrent à tant d'éclat et de fortune, puis le sort l'avait encore relevée, et quarante ans plus tard elle vivait heureuse avec ce qui lui restait des débris de ce grand naufrage. Elle était imposante au premier abord et parfaitement aimable dans l'intimité; on voyait encore sous ses rides sa beauté d'autrefois, et

sa haute taille, pleine de grace et de dignité, était loin d'annoncer ses quatre-vingts ans. Il lui était resté du grand monde où elle avait vécu un certain aspect froid et réservé; mais, les premiers complimens finis, elle devenait gaie, causeuse, et, Dieu lui pardonne! frivole comme une heureuse fille de quinze ans. Toutes les affections de Mme de Pons et les miennes reposaient sur la fille de son fils unique, mort déjà, sur un ange, sur Valérie de Pons.

Ce soir-là donc nous étions en famille. Mme de Pons faisait de la tapisserie; Valérie, assise à ses pieds, sur un tabouret, dévidait les soies. Elle avait sur ses genoux un gros bouquet de fleurs d'automne déjà pâlies par le froid, mais dont les parfums légers s'exhalaient plus suaves dans la chaude atmosphère du salon. De l'autre côté de la table, Théobald dessinait dans un album; son regard appliqué allait incessamment du groupe posé devant lui à son dessin, auquel il souriait avec une joie d'artiste. Dans un mois, Théobald de Montmaur devait épouser notre Valérie.

J'étais debout, devant la cheminée, avec le comte Anatole de Saint-Servien; sa parenté avec Théobald l'admettait de droit dans notre intimité; c'était un bon garçon, insignifiant de toute manière, de ces gens qu'on estime et qu'on aime sans sentir leur absence ni leur présence.

A l'aspect de ce calme tableau d'intérieur, je me sentais plein de bons pressentimens pour l'avenir. Théobald était bien l'époux que j'avais voulu pour Valérie: un nom honorable, peu de fortune, mais une position qui devait grandir, une ambition mesurée, un caractère loyal et généreux, une vie sans reproche. Valérie aussi semblait sourire au bonheur que nous lui avions fait; son regard timide se levait sur Théobald avec une indicible expression de confiance et de tendresse, puis il revenait vers moi plein de reconnaissance.

— Venez là, mon oncle, me dit-elle, en désignant un fauteuil près de la table; il faut que M. Théobald vous mette aussi dans mon album.

— Glorieuse! m'écriai-je, tu veux que ma vieille figure fasse ressortir tes dix-sept ans. Dans ce petit tableau d'intérieur, il y a déjà bien assez, ce me semble, des quatre-vingts ans de Mme la marquise.

— Ah! je n'avais pas songé au contraste, interrompit ingénuement Valérie, on n'a pas de ces vanités-là quand on n'est pas belle!

Elle était pourtant charmante en parlant ainsi : il y avait tant de douceur et de sérénité dans ses yeux bleus, tant de grace dans son sourire et ses manières!

Je passai derrière Théobald; son dessin était charmant; seulement la tête de Valérie, à force d'avoir été retouchée, devenait ce qu'on appelle, en terme de métier, un peu gâchée; on sentait que l'artiste avait voulu embellir la ressemblance et ne pouvait y parvenir.

— Mademoiselle, dit-il en effaçant vivement un trait qu'il essayait en vain, voulez-vous incliner un peu la tête?

Elle se pencha vers sa grand'mère, et ses beaux cheveux blonds retombèrent en longues boucles sur sa joue.

— Bien! mademoiselle, fit Théobald satisfait.

Et il se hâta de dissimuler, sous ces boucles légèrement avancées, le profil peu régulier de Valérie.

— Mon Dieu! pensai-je, il s'aperçoit trop que cette enfant n'est pas belle!...

En ce moment la pluie battit avec violence contre les fenêtres, et le tonnerre gronda.

— Quel temps affreux! s'écria le comte Anatole, qui depuis une demi-heure écoutait la pluie sans mot dire.

— J'en suis d'autant plus contrariée, dit ma sœur, que j'attendais ce soir une visite, Mme de Las Bermejas.

— Mme de Las Bermejas! répéta le comte en se levant, Mme de Las Bermejas! Une Espagnole dont le mari a été tué en Navarre, et qui, prisonnière des carlistes, leur a échappé comme par miracle?

— Elle-même, monsieur le comte.

— Mais c'est une héroïne que cette femme-là! Parle-t-elle français?

— Comme vous. Quoique Espagnole, elle a été élevée à Paris.

— Ah! tant mieux! J'eusse été bien fâché de ne pas la comprendre. Et sans cette triste pluie elle serait venue ce soir? N'êtes-vous pas fort contrarié, Théobald?

— Du tout, répondit-il en souriant doucement à Valérie; cette visite eût dérangé l'intimité de notre soirée. On est si bien ainsi en famille au coin du feu, quand l'orage gronde et ferme la porte aux ennuyeux et aux importuns! D'ailleurs, voyez-vous, je n'aime pas les héroïnes. J'ai plus de sympathie pour une femme douce, gracieuse, timide, que pour ces viragos qui montent à cheval comme un cuirassier, et font le coup de fusil sans sourciller. Une héroïne! mais c'est une monstruosité.

— La! la! mon cher, interrompit le comte en regardant Valérie. Je comprends que vous n'ayez de sympathie que pour une femme toute faible, toute jeune, toute gracieuse, mais il m'est bien permis, à moi, d'aimer les femmes fortes. Je me figure Mme de Las Bermejas! grande, brune, le regard fier, la démarche noble; laide peut-être, mais de cette laideur que fait passer une belle physionomie! N'est-ce pas, madame, que j'ai pressenti Mme de Las Bermejas?

— Oui, à peu près, dit ma sœur en riant; je vous présenterai un de ces jours chez elle, et vous verrez.

— Quelle contrariété que cette horrible pluie! s'écria encore le comte Anatole en allant vers la fenêtre, où l'eau bruissait comme une cataracte.

Il n'avait pas achevé ces mots qu'une voiture s'arrêta devant la porte. Il y eut un moment de silence.

— Voilà sans doute Mme de Las Bermejas, dit Valérie en souriant à Théobald, comme pour le consoler de cette visite.

— Je crois que le cœur me bat, dit à demi-voix le comte Anatole en relevant ses cheveux et en se posant au coin de la cheminée.

Au bout d'une minute, on annonça Mme de Las Bermejas. Elle s'avança légèrement, releva son voile noir, salua tout le monde et s'assit à côté de Mme de Pons.

Je ne saurais dire quelle impression d'admiration et de surprise me causa, au premier aspect, Mme Inès de Las Bermejas; il faut avoir vu sa merveilleuse beauté pour comprendre ce qu'elle inspire. Qu'on se figure une de ces têtes qu'a créées, dans un moment de bonheur, l'imagination du peintre et qu'il s'indigne de ne pouvoir jeter sur la toile aussi belle, aussi suave qu'il l'a comprise: une taille majestueuse, un cou gracieux à demi caché sous une profu-

sion de dentelles noires, et des mains blanches et mignonnes croisées avec coquetterie sur une lugubre robe de deuil.

Je ne sais ce que dit d'abord cette femme, tant j'étais absorbé dans une muette contemplation de sa beauté; le son de sa voix me frappa pourtant; il était doux, argentin, et son accent légèrement étranger, quoiqu'elle parlât très purement français. Théobald aussi considérait avec surprise l'héroïne; mais je crus voir que ses préventions ne s'étaient pas complètement effacées; il reprit bientôt son dessin et travailla sans mot dire. Alors Mme de Las Bermejas le considéra à son tour, puis elle regarda Anatole. Il n'y avait point de comparaison possible entre ces deux hommes. Théobald a une de ces physionomies qui parlent à l'imagination des femmes, un regard plein de pensée, un sourire indéfinissable; le comte Anatole, frais, vermeil et un peu myope, ressemble à tout le monde; il se faisait remarquable autant que possible pour attirer l'attention de Mme de Las Bermejas qui, sans se soucier de ses coquetteries, sans prendre garde à lui qui la regardait trop et à Théobald qui ne la regardait pas, causait avec la marquise.

Ma sœur était triomphante; elle avait la manie des surprises, et celle-ci fut complète; cependant Anatole n'oubliait pas que Mme de Las Bermejas avait une histoire à raconter, une histoire dont elle fut l'héroïne, et qui, publiée par les gazettes, occupa tout Paris pendant un jour. Il fit si bien, avec l'aide de la marquise, que Mme de Las Bermejas fut obligée d'en parler. Peut-être n'eut-elle pas trop de regret à recommencer ce récit où elle jouait un si grand rôle et qu'on lui avait sans doute demandé tant de fois. Pourtant elle répondit simplement à une question directe d'Anatole: — Il est vrai, j'ai été condamnée à passer par les armes comme un soldat: c'était une fin moins ignominieuse que la potence ou l'échafaud; mais, à parler franchement, ceci est une faible consolation dans un pareil moment.

— Condamnée à mort! répéta la marquise; moi aussi, je fus condamnée à mort en 93; mais j'étais cachée... Et ces monstres ont eu pitié de vous? ils n'ont pas osé vous tuer?

Mme de Las Bermejas secoua la tête. — Ils ont osé, dit-elle, mais un miracle m'a sauvée.

Elle se tut comme frappée de ce terrible souvenir; puis elle re-

prit en jetant un regard sur Théobald qui dessinait toujours avec application : — Mon mari venait d'être tué sous les murs de Vittoria ; je restais seule dans un pays en feu, entre deux partis qui s'égorgeaient. Il fallait fuir dans les montagnes, me cacher dans quelque village ; et encore quelle y eût été ma sûreté? quel sauf-conduit m'eût protégée contre les bandits que la guerre civile assure de l'impunité dans toutes leurs entreprises? Je résolus de me réfugier en France.

Un seul domestique m'accompagnait ; je ne pris ni passeport ni sauf-conduit qui eussent donné l'éveil sur mon projet.

Nous partîmes de Vittoria dans une voiture à moi, comme pour aller à la campagne. Je n'emportais que quelques vêtemens ; j'avais cousu mon or et mes bijoux dans les coussins de la voiture. Quel voyage ! Nous parcourions un pays affamé, ruiné par cette sanglante guerre... des chemins rompus, des champs sans culture, des villages dont la population décimée fuit à l'aspect d'un uniforme et a horreur de tous les drapeaux, car christinos et carlistes ont également pesé sur elle !

Tout alla bien d'abord ; nous évitions par de longs détours les positions occupées par les guérillas, et je passai deux nuits à l'abri dans des maisons abandonnées. Le soir du troisième jour j'arrivai à une pauvre *venta* des environs d'Estella ; mes mules étaient harassées et ne pouvaient plus avancer. Savez-vous ce que c'est qu'une venta? C'est une écurie, un chenil où mangent et dorment pêle-mêle des moines, des marchands, des soldats, des mendians et des muletiers. Il fallut pourtant s'y arrêter. Après le souper, Perico, mon domestique, se coucha sur un peu de paille en plein air. Je remontai dans mon calezin et j'essayai de dormir. Il faisait une de ces belles nuits d'Espagne si suaves et si transparentes. Le calezin était sous un grand mûrier à la porte de la venta ; de cet endroit élevé, la vue s'étendait au loin. Vers minuit, la lune se leva claire et resplendissante ; on eût dit déjà le jour. Devant moi se déroulait une vaste plaine semée de bouquets d'arbres ; à l'horizon s'élevaient les remparts et les clochers d'une petite ville entourée de noires collines. Tout dormait dans ces campagnes désertes, hormis le grillon qui chantait sous les herbes du chemin. Que le ciel était beau ! que la nature était calme en ce moment !

comme il faisait bon vivre sur cette heureuse terre toute parfumée des premières fleurs du printemps! Il semblait impossible que le pillage, l'incendie et la mort fussent si près!

Je m'assoupis dans cette contemplation; mais parfois mes yeux fatigués se rouvraient et regardaient machinalement dans le crépuscule. Bientôt, il me sembla que de distance en distance apparaissaient successivement des feux dont les clartés pâlissent aux rayons de la lune; puis un cri singulier retentit au loin et se répéta près de moi. Je m'éveillai tout-à-fait. Perico accourut.

— Señora, me dit-il avec un certain trouble, bien qu'il fût brave, les carlistes arrivent du côté d'Estella; que faut-il faire?

— Il faut partir, partir sur-le-champ! répondis-je. En ceci j'eus tort, il fallait rester.

Au bout de dix minutes nous étions en route; l'hôte, que j'avais largement payé, dut courir sur l'heure au-devant des carlistes pour me signaler. Nous marchâmes toute la nuit par des chemins affreux, bordés de bois et de précipices; au point du jour je me trouvai à l'entrée d'un vallon où coulaient les eaux débordées d'un petit torrent; des chênes ombrageaient le chemin coupé d'épouvantables fondrières; au-dessus s'avançaient de grands rochers à pic, au sommet desquels voletaient des corbeaux. Oh! jamais, jamais le sombre aspect de ces lieux ne sortira de ma mémoire! Je me rappelle chaque arbre, chaque tronc renversé, chaque pierre, et cette croix de bois plantée au bord du chemin pour marquer la place où périt quelque pauvre voyageur.

Nous semblions marcher seuls, dans un désert, au bout du monde. Tout-à-coup une voix cria de derrière les arbres : Arrête!....

Perico mit les mules au galop; des coups de fusil partirent des deux côtés de la route. Perico tomba, les mules s'arrêtèrent, et je descendis instinctivement de mon calezin...

— Et alors, madame, interrompit le comte Anatole, qui ne respirait plus; alors vous fîtes courageusement feu sur les brigands?

— Hélas! non, répondit Mme de Las Bermejas avec une simplicité adorable; j'avais grand'peur, et je me pris à pleurer. Des soldats entouraient le calezin; à leur uniforme en guenilles, je reconnus des carlistes. L'officier qui les commandait vint à moi et m'interrogea.

Je m'étais assise au bord du chemin, et je détournais la tête pour ne pas voir le corps de ce pauvre Perico, qui gisait là tout sanglant. Aux questions dont on me pressait je répondis que j'étais Française, et que je m'en allais dans mon pays. Dans ce temps-là, on brisait ma malle, on visitait, on éparpillait tout ce qu'elle contenait, on criait, on vociférait autour de moi. Oh! j'avais peur; je me sentais mourir, seule à la merci de ces hommes!

Mme de Las Bermejas se tut, et passa la main sur son front avec un mouvement d'épouvante. Théobald avait laissé aller son crayon; il la regardait, et on sentait dans ce regard une sorte d'interrogation, de doute poignant.

— Ces hommes étaient de vrais Espagnols, continua Mme de Las Bermejas, comme si elle eût répondu à la pensée de Théobald; ils étaient fanatiques, cruels, capables d'assassiner une femme, mais non de l'outrager. L'officier me conduisit un peu à l'écart; deux soldats me gardèrent à distance, et l'on tint conseil au milieu du chemin. Il y avait là cinq ou six officiers, un moine et deux ou trois hommes qui ne portaient pas d'uniforme. On parlait avec action dans ce groupe. Une centaine de soldats se tenaient plus loin dans un profond silence. Il ne me vint pas à l'esprit que ma vie fût en péril, et pourtant je frissonnais, priant Dieu de toute mon ame pour moi et pour ce pauvre Perico, dont j'avais causé la mort. Mes yeux se détournaient avec horreur de ce cadavre, à côté duquel je craignais d'être abandonnée dans cette solitude. La présence des carlistes me rassurait en ce moment au lieu de m'épouvanter; j'avais peur surtout de rester seule.

Des soldats arrivaient et repartaient aussitôt. De temps en temps j'entendais au loin des coups de fusil : on se battait aux environs. Tout cela dura une heure. Enfin, les deux soldats qui me gardaient me ramenèrent au bord du chemin; le groupe m'environna; tous les visages étaient mornes, impassibles; tous les regards se détournaient de moi.

— Doña Inès de Las Bermejas, approchez, dit un officier qui portait les galons de colonel d'état-major.

Je tressaillis en entendant mon nom.

— Doña Inès de Las Bermejas, continua le colonel, vous êtes

accusée et convaincue d'espionnage et de rébellion au gouvernement de sa majesté catholique le roi don Carlos. Recommandez votre ame à Dieu : le conseil militaire ici présent vous condamne à mort.

Une profonde terreur, une angoisse inexprimable me saisirent. Mourir! mourir à vingt ans! Je me jetai à genoux, je protestai de mon innocence, je demandai la vie en pleurant.

C'est une lâcheté dont un homme se sentirait déshonoré; mais une pauvre femme peut sans honte demander la vie à ses bourreaux. Je voulais vivre. La misère, l'isolement, la plus dure condition, j'eusse tout accepté. —

Théobald regarda encore Mme de Las Bermejas avec la même curiosité inquiète. Elle continua :

— Oui, tout, hors le déshonneur!... Mais ces hommes n'eurent pas pitié de moi; ils s'éloignèrent. Le moine était là pour me confesser. J'essayai de lui parler, mais ma voix s'éteignait; je restai sans mouvement, agenouillée dans la poussière et les yeux fixés sur une douzaine de fusils réunis en faisceau sur le bord du chemin. Mon regard ni ma pensée ne pouvaient se détacher de ces armes. Je ne pleurais plus, je ne demandais plus grace, je ne voyais rien que ces fusils noirs et luisans; puis, au-dessus de ma tête, le ciel si beau. Le moine m'exhortait, je ne l'entendais pas; je ne l'entendis que lorsqu'il me dit :

— Ma fille, faites un acte de contrition, tout est fini pour vous... Les voici.

Alors je me tournai vers lui. C'était un vieillard; il avait les larmes aux yeux.

— Mon père, lui criai-je en saisissant sa robe, je suis innocente! sauvez-moi! Je ne vous quitte pas! Ils n'oseront pas me tuer près de vous! Ayez pitié d'une pauvre femme!... Voyez, je suis jeune, pleine de vie, et on veut que je finisse si tôt!... J'ai encore tant de jours devant moi!... Ils en rendront compte à Dieu, ceux qui me les ôtent!...

Le moine essaya de me repousser; mais je m'attachai à lui, je me traînai à ses genoux. Alors j'entendis derrière moi les baguettes

frapper dans les fusils. Ce bruit sec retentit dans ma tête alourdie; mes mains lâchèrent la robe du moine, je sentis qu'il s'en allait.

Il y eut un assez long silence, puis des coups de fusil, et la vie me manqua.

Quand je repris mes sens, j'étais couchée au bord du chemin sur les coussins de mon calezin; le moine, assis près de moi, fumait son cigarre. Nous étions seuls. Je me souvins de tout en ouvrant les yeux, je sentis que je n'étais point morte, mais je me crus au moins fort blessée. Le moine essaya de me soulever, et me fit boire un peu de vin, qui me ranima tout à coup.

— Ma fille, me dit-il avec satisfaction, vous avez eu plus de peur que de mal. Allons, prenez courage et remerciez Dieu.

Je voulus lui rendre grace, car je compris qu'il m'avait sauvé la vie; mais je ne pus que joindre les mains en pleurant.

— Bien, bien! fit-il, ne vous effrayez pas, vous n'avez pas été touchée; les balles ont passé haut et vous étiez à genoux... A présent qu'allez-vous faire?

— Je vais gagner la frontière, lui répondis-je; dites-moi seulement, mon bon père, de quel côté il faut marcher?

Le moine secoua la tête.

— Vous allez en France! s'écria-t-il; mauvais pays!... Tous les malheurs de l'Espagne viennent de là. Un véritable Espagnol ne peut pas y vivre.

— Hélas! lui dis-je toute tremblante et craignant de l'irriter, je sais bien que c'est un mauvais pays où l'on ne vit guère chrétiennement; mais en Espagne il n'y a point de sûreté pour moi, mon père.

Il hocha la tête d'un air convaincu, et se leva en me disant :

— Allons, ma fille, c'est moi qui vous servirai de guide; je veux achever ce que j'ai commencé.

Je baisai ses mains.

— Ma fille, reprit-il en désignant le nord, quand vous serez là-bas, derrière ces montagnes, n'oubliez pas notre Espagne, et priez Dieu pour Fray Antonio de Léon.

Le calezin était encore au milieu du chemin, mais les mules

avaient disparu. Je cherchai des yeux le corps de Perico; le moine me montra une fosse nouvellement creusée au pied de la croix de bois. Pauvre Perico! il était jeune; lui aussi devait aimer la vie!

Je pris dans le calezin mon or et mes bijoux; je voulais les partager avec le moine: il refusa. Nous partîmes à pied. Le lendemain j'étais en France. —

Mme de Las Bermejas se tut. Valérie et ma sœur lui serrèrent les mains; toutes deux pleuraient. Mon cœur de vieux garçon s'était ému à ce récit; le comte Anatole faisait de grandes exclamations; Théobald seul ne dit rien.

Bientôt Mme de Las Bermejas fut admise dans notre intimité. Peu de femmes ont aussi parfaitement le don de plaire. Il y a en elle une sorte de grace nonchalante, un parler naïf et piquant, qui captivent autant que sa rare beauté. Sa position était singulière, quoique fort naturelle: veuve, sans famille, et avec une médiocre fortune, elle se trouvait à vingt ans parfaitement libre, sans que personne y eût à redire. Je crus qu'elle pourrait épouser le comte Anatole; mais je compris, sur un mot, qu'elle ne le trouvait pas assez riche. Elle le traitait froidement, bien plus froidement que Théobald, avec lequel elle prit, dès les premiers jours, un certain ton de franchise et d'abandon. Il semblait que son titre de fiancé en eût fait pour elle un homme sans conséquence, et dût le rendre invulnérable à ses séductions. Je voyais ceci d'un autre œil, et dès le premier jour j'eus des inquiétudes que je gardai pour moi seul, me fiant à la raison de Théobald et au temps qui rapprochait le jour de son mariage.

Une des ruses de Mme de Las Bermejas était de le supposer passionnément amoureux de Valérie; elle avait trop de pénétration pour voir de l'amour là où il n'y avait qu'une faible affection, et je ne pouvais lui passer cette fausseté, dont je ne comprenais pas le but.

Un soir, nous étions encore en famille chez ma sœur, la conversation avait tourné au sérieux; on débattait de graves questions; il s'agissait de mariage. Le comte Anatole faisait un paradis de cette union où l'un, toujours amoureux et soumis, vivait aux pieds de l'autre, toujours belle et heureuse. Bien que j'aie prêché le célibat d'exemple, je disais, moi, que le mariage est la meilleure fin

qu'un homme raisonnable puisse faire après avoir dépensé la moitié de sa jeunesse.

Mme de Las Bermejas écoutait presque distraite et jouait avec son éventail, sceptre léger, si gracieux aux mains d'une Espagnole. Quand j'eus fini, elle se pencha un peu hors de la causeuse où elle était ensevelie, et me regarda en secouant la tête.

— Un mariage de convenance! fit-elle, quelle triste folie! Je comprends qu'on sacrifie sa liberté à une passion exclusive, profonde, dont il faudrait mourir, ne pouvant y renoncer; je comprends qu'on plie avec joie sous un joug indissoluble, quand on ne voit hors de là que solitude et désespoir : ceci est un mariage d'amour. Je comprends encore qu'on s'enchaîne pour grandir sa position, faire sa fortune : alors c'est un mariage d'ambition. Mais sans ambition, sans amour au cœur, jeter son indépendance aux pieds d'une femme, lier son avenir, et dire indifféremment, en face de cet irrévocable et terrible engagement : Je n'aime point, je ne fais ma position ni ma fortune, mais c'est un mariage de convenance. Ah! cette folie, je ne la comprends pas!

— Ni moi non plus, dit naïvement Valérie; la pauvre enfant aimait si tendrement son fiancé.

— Ni moi! répéta le comte Anatole avec feu.

Théobald ne dit rien et leva sur Mme de Las Bermejas un regard triste, profond, un regard que ne remarqua pas Valérie.

— Autrefois, essaya de dire Mme de Pons, on ne faisait que des mariages de convenance, et il y avait d'heureux ménages. Quand j'épousai le marquis de Pons, je ne l'avais vu que deux fois. Pouvais-je aimer un homme que je ne connaissais pas? Mais je l'aimai, et lui aussi m'aima passionnément après notre mariage.

— C'est qu'on ne lui avait pas donné le temps de vous aimer avant, madame la marquise, répondit l'Espagnole.

J'étais blessé dans Valérie, irrité contre Mme de Las Bermejas. Pourtant que pouvais-je lui reprocher? Elle avait tout l'air de croire que Théobald adorait sa fiancée.

Le comte Anatole nous quitta de bonne heure pour aller à un bal de noce. Le petit cercle se rétrécit encore autour de la cheminée; Théobald resta appuyé contre la table; sa main distraite promenait au hasard le crayon sur la première feuille de l'album

de Valérie. J'y jetai un coup d'œil et je reconnus le profil fin et charmant de Mme de Las Bermejas. Tout à coup Théobald sembla s'éveiller d'une distraction, il se mit à dessiner rapidement, avec application ; je regardai encore : le portrait en profil était habilement tracé dans les branches d'un saule ; on ne voyait qu'un arbre, et le hasard ou une minutieuse attention pouvaient seuls découvrir cette parfaite ressemblance.

A onze heures, Mme de Las Bermejas se leva. Ordinairement une voiture de place la ramenait chez elle, rue de Tournon. Je sonnai pour avertir son domestique.

—Quel beau clair de lune ! quelle nuit sereine ! dit-elle en allant vers la fenêtre dont elle entr'ouvrit les rideaux : qu'une promenade serait bonne par ce froid piquant ! Je vais marcher jusque chez moi.

—Il faut prendre le bras de M. Théobald, dit la bonne Valérie ; il vous ramènera. Et comme Mme de Las Bermejas remerciait avec un petit geste d'hésitation, elle ajouta tout bas : On ne saurait en médire, un homme presque marié...

Théobald avait reculé. Ce premier mouvement parut si bizarre à ma sœur et à Valérie, qu'elles se prirent à rire. Toutes deux l'interprétèrent par le regret de les quitter si tôt ; Mme de Las Bermejas et moi, nous le comprîmes mieux.

—Allons, monsieur Théobald, dit tranquillement l'Espagnole en avançant sur son front ce voile de dentelle sous lequel elle était si ravissante.

Théobald mettait ses gants. Il ne parla point, car le son de sa voix eût trahi son émotion. Mme de Las Bermejas posa sa petite main sur le bras qu'il lui présenta ; alors il pâlit et devint tremblant ; elle sourit. Ils partirent ensemble.

Je retournai tout consterné près du feu, Mme de Pons entra dans sa chambre, et Valérie vint s'asseoir à mes pieds sur un tabouret. Elle semblait absorbée dans de profondes réflexions, et je commençais à l'observer avec inquiétude, quand elle me prit la main et me dit avec une sérénité d'ange : N'est-ce pas, mon oncle, que je suis bien heureuse ?

Le lendemain, Mme de Pons donnait une petite fête ; Valérie avait voulu réunir encore une fois, chez sa grand'mère, ses amies d'en-

fance; peut-être, dans l'innocent orgueil de son bonheur, était-ce pour leur montrer son fiancé. On devait danser, et pour la première fois elle se trouvait l'heureuse reine d'un bal.

A neuf heures, Mme de Las Bermejas arriva. Elle avait quitté ses habits de grand deuil pour mettre une simple robe de satin blanc; ses longs cheveux nattés étaient retenus par un bouquet de violettes de Parme; point de dentelles, point de bijoux : qu'elle était belle! Tous les yeux se tournèrent d'abord vers elle, puis la foule des danseurs l'environna. Sans paraître se soucier le moins du monde de cette admiration et de ces hommages, elle déclara ne vouloir pas danser, et vint s'établir dans le boudoir, à côté d'une table où deux de mes vieilles amies commençaient une partie d'échecs.

Un moment après Théobald entra. Son premier regard chercha Mme de Las Bermejas. Valérie rougit toute joyeuse à son aspect; elle ne l'avait pas vu de la journée.

On dansait dans le salon; le comte Anatole, refusé avec opiniâtreté par Mme de Las Bermejas, qui semblait décidée à ne bouger de la nuit, se consolait en papillonnant autour de quelques jolies femmes. Théobald me parut triste et calme; il dansa la première contredanse avec Valérie, et s'assit ensuite à l'autre extrémité du salon.

J'allai m'installer dans le boudoir, et je commençai une partie d'échecs avec Mme de M., une vieille femme sourde et distraite à côté de laquelle on peut tout dire. Je tournais le dos à Mme de Las Bermejas, mais une glace réfléchissait en face de moi son attitude et sa physionomie. Elle restait enfoncée dans son fauteuil, souriante, impassible, répondant à peine à ceux qui venaient la saluer, et les yeux fixés sur notre partie d'échecs. Cela dura ainsi jusqu'à une heure du matin.

Je commençais à croire que je m'étais trompé, quand Théobald s'approcha. Mme de Las Bermejas tourna la tête et lui sourit légèrement. Il s'assit à ses côtés. J'avais l'air d'être absorbé dans mon jeu.

— Avez-vous passé une bonne journée? dit Mme de Las Bermejas avec intérêt.

Il secoua la tête.

—Non, non, madame, répondit-il à voix basse, j'ai de trop pénibles pensées pour que rien m'en puisse distraire.

— Allons donc! des scrupules de bonheur!

— Hélas! oui, je voudrais mieux aimer celle qui mérite tant d'amour.

— Je n'y vois rien d'impossible, elle est charmante! Tenez, je reste confondue en vous trouvant si indifférent. Mais vous ne pouvez donc connaître ce bonheur, ces émotions ineffables? Oh! monsieur Théobald, vivre ainsi à deux, avec une même pensée, une même volonté, aimer de toutes les facultés de son ame, c'est être heureux comme les anges du ciel...

En parlant ainsi, elle arrêtait sur lui ses yeux noirs et voilés de tristesse. Il semblait fasciné sous ce regard; je le vis frissonner, ses lèvres blanchirent, il ne respirait plus. Puis un singulier retour le rendit à lui-même.

— Vous avez aimé M. de Las Bermejas, madame? dit-il froidement.

Elle ne répondit pas, mais un imperceptible sourire de dédain passa sur sa bouche et dit clairement : Ni M. de Las Bermejas, ni personne au monde.

En ceci je crois qu'elle disait vrai.

— Alors vous aviez fait un mariage de convenance? dit Théobald avec une sorte de joie.

— Oui. J'avais seize ans alors! aujourd'hui je ne prononcerais pas avec une indifférence si imprudente le serment qui lierait tout mon avenir.

— Vous ne voulez pas vous remarier?

— Non, répondit-elle après un silence et avec une profonde mélancolie, non, monsieur Théobald.

Il la regarda, troublé de l'expression qu'elle mettait à ces paroles si simples.

— Je ne veux plus faire un mariage de convenance, reprit-elle en souriant doucement.

— Mais un mariage d'amour?

Elle secoua tristement la tête.

—L'amour! dit-elle, l'amour! Mais qui le comprendra selon

mon cœur? C'est le nom qu'on donne ici au manége d'une vaniteuse coquetterie, aux empressemens d'une galanterie fade et obséquieuse. Regardez autour de nous. Est-ce le comte Anatole qui comprend l'amour? Oh! non; il a les joues trop vermeilles, il danse de trop bonne grace, il sourit trop à toutes les femmes pour en aimer aucune. Est-ce Valérie? Heureuse enfant qui n'a jamais pleuré en vous attendant, que jamais le bruit de vos pas ne fit pâlir et frissonner. Et vous-même...

— Moi! interrompit Théobald avec amertume, moi! oh! vous m'avez bien observé, madame!

— Vous n'aimez pas Valérie, continua-t-elle, vous ne l'aimerez jamais; elle n'en sera pas malheureuse, parce qu'elle ne comprend pas ce qui manque à votre bonheur.

— Croyez-vous que je le comprenne, moi? dit Théobald avec une profonde tristesse.

Elle garda un moment le silence, puis elle répondit avec un soupir : Oui.

— Alors, reprit-il emporté, vous devez me plaindre! je suis si malheureux depuis...

Elle l'arrêta d'un regard; il se tut subitement, et joignant les mains il murmura avec une douleur qu'il ne cherchait plus à contenir :

— Vous voyez si j'ai souffert!

— Pauvre Théobald! dit tout bas Mme de Las Bermejas, et il sembla qu'une larme venait au bord de ses paupières, et luisait dans ses cils noirs.

Il pâlit d'une poignante émotion; sa main effleura la main gantée de Mme de Las Bermejas.

— Mais, je ne suis pas marié! dit-il d'une voix brève et frémissante, je suis libre encore! Ah! j'ai compris ce soir combien je pourrais être heureux!

Mme de Las Bermejas baissa les yeux et ne répondit pas; ils s'entendaient bien sans plus de paroles. Je cherchai des yeux Valérie; l'heureuse et confiante jeune fille dansait dans le salon et souriait de loin à son fiancé.

Mme de Las Bermejas partit un quart d'heure après. Théobald

s'assit à la place qu'elle venait de quitter, et resta là dans une profonde rêverie ; je jouais toujours aux échecs avec Mme de M.

A trois heures, quand tout le monde partait, Théobald se leva et vint à moi : Monsieur, me dit-il, je voudrais vous voir seul demain matin.

—Mon ami, lui répondis-je avec calme, quoique j'eusse l'ame navrée, demain c'est impossible ; je pars à sept heures pour Beauvais où je resterai quatre jours. Dimanche prochain, si vous voulez, j'irai en arrivant vous demander à déjeuner.

— A dimanche, monsieur, dit-il en me tendant la main d'un air triste et affectueux ; à dimanche.

Il allait sortir.

—Bonsoir, monsieur Théobald, dit doucement Valérie en venant à lui. Mon Dieu ! vous ne vous êtes pas amusé ce soir ! Ah ! moi aussi j'aime mieux le coin du feu et notre cercle intime.

Au retour de Beauvais, le dimanche suivant, j'allai descendre chez Théobald. Je le trouvai seul dans son cabinet. Il vint à moi et me tendit la main d'un air triste, mais parfaitement calme. Je ne m'étais pas attendu à lui trouver cette physionomie ; elle accusait un certain sang-froid qui n'allait pas avec ce qu'il avait à me dire. Nous nous assîmes devant son bureau.

— Monsieur, dit-il en me présentant une lettre ouverte, l'évêque de D...., mon parent, est mort ; Anatole est son héritier ; j'ai un legs de 200,000 francs.

— Je vous en fais de grand cœur mon compliment ! m'écriai-je, vous ne comptiez pas du tout sur cette succession.

— Non. Elle triple ma petite fortune. J'en suis heureux pour Mlle Valérie, répondit-il en refermant la lettre qu'il jeta brusquement sur le bureau.

Je compris sur-le-champ quel scrupule allait empêcher Théobald de rompre son mariage, et dans le fond de mon ame j'en remerciai Dieu, car il me semblait que cette union devait être heureuse. Pourtant, je dis avec une certaine crainte : Théobald, vous aviez quelque chose à me confier ce matin, je suis venu pour vous entendre.

— Non, rien, monsieur, me répondit-il en appuyant son coude sur la lettre, ce n'était rien ; pardon de vous avoir laissé venir.

Je n'eus pas le courage d'insister, seulement je lui dis : Théobald, si vous aviez des chagrins, je crois que c'est à un vieil ami tel que moi que vous devriez les confier.

Il secoua la tête d'un air si réservé, si froid, que cette conversation en resta là. Un calendrier était sur la table, Théobald le prit et me montra une marque à la plume sous la date du 25 novembre.

— C'est dans dix jours, dit-il, n'avons-nous oublié aucune formalité?

— Aucune, mon ami, lui répondis-je, navré du triste sang-froid avec lequel il s'occupait de ces arrangemens.

On servit le déjeuner, et la conversation demeura sur le même sujet; nous parlâmes de mille détails relatifs à la cérémonie. Anatole ne pouvait y assister, il venait de partir pour régler les affaires de cette succession qui lui donnait soixante mille livres de rente.

Il était depuis long-temps décidé que le mariage de Valérie se ferait à la campagne, dans une charmante maison près de Meudon. Mme de Pons y avait élevé Valérie, et une sorte de superstition s'attachait pour elle à la marier dans la même chapelle où on la baptisa. Sans dire nos motifs, j'avais insisté pour que les noces se fissent tout-à-fait en famille; ma sœur me laissait faire, et j'en étais presque étonné; car je savais qu'elle tenait à un peu d'apparat. J'aurais dû me défier davantage de cette condescendance qui me dispensait de donner le prétexte que j'avais imaginé pour exclure Mme de Las Bermejas dont ma sœur ne pouvait plus se passer.

En sortant de chez Théobald, je me hâtai d'aller chez moi. Valérie accourut, et se mit sur son tabouret près de mon fauteuil.

— Mon bon oncle, dit-elle, vous ne savez pas le bonheur qui arrive à M. Théobald? Il hérite de 200,000 francs. Eh bien! j'en suis presque fâchée; on pourra croire que je suis aussi heureuse et fière de sa fortune que de lui-même. Oh! non, je l'aimerais pauvre!

Elle se tut en rougissant d'avoir dit si haut toute sa pensée, et cacha son visage contre moi. Je la baisai au front; elle pleurait.

— Qu'as-tu, ma bonne Valérie? lui demandai-je avec inquiétude....

— C'est un enfantillage, mon bon oncle, me dit-elle en souriant à travers ses larmes, je suis si heureuse, si heureuse que j'ai peur qu'il m'arrive quelque grand malheur...

— Enfant! m'écriai-je, ne sommes-nous pas là pour t'en garder. Ton avenir est beau; dans quelques jours, il sera fixé, tu seras la femme de Théobald.

— Oui, dit-elle gravement, il n'y a que la mort qui puisse briser mon bonheur.

Le même jour, nous partîmes pour la campagne. Nous y fûmes absolument seuls; Théobald ne vint pas une seule fois à Paris. Quiconque n'eût pas su ce qu'il avait au cœur l'aurait cru épris d'amour pour un ange qui ne vivait que pour lui. Il l'environnait de soins empressés, il semblait tout occupé de l'avenir vers lequel ils marchaient ensemble; mais hélas! il n'y avait au fond de ces témoignages que la volonté d'accomplir un devoir et l'énergie du parti pris.

Ces dix derniers jours passèrent rapidement pour tous; le 25 novembre se leva radieux comme un jour de printemps; je le saluai avec joie comme le terme de mes inquiétudes et le commencement d'un bonheur tranquille que des passions insensées ne pourraient pas renverser. Mes craintes s'étaient évanouies si près du but de tous mes désirs! Ce fut le cœur tout rempli de bons pressentimens que j'embrassai Valérie lorsqu'elle vint le matin de ce jour solennel s'agenouiller près de mon lit et me demander ma bénédiction.

Nous passâmes la matinée dans la chambre de ma sœur; Théobald resta chez lui, respectant ces émotions, ces vagues frayeurs d'une jeune fille que l'amour même qu'elle a au cœur ne rassure point en ces derniers momens.

La marquise de Pons était bonne et frivole, je l'ai dit; elle employa toute cette matinée à s'occuper de la toilette de Valérie, à se tourmenter de mille détails. Elle allait, venait, donnait des ordres, et de temps en temps me souriait d'un air satisfait.

Le mariage devait être célébré à la mairie vers sept heures du soir, ensuite à l'église de Meudon. Les témoins seuls avaient été

invités à y assister. Mme de Pons déjeuna chez elle avec Valérie. J'allai retrouver Théobald ; il était d'une gaieté qui m'attrista : l'heureuse Valérie se recueillait et priait en face de son bonheur ; lui s'étourdissait pour achever courageusement son sacrifice. En ce moment, j'eus un remords de ne l'avoir pas forcé à s'expliquer dix jours auparavant ; maintenant, il était trop tard. Je compris qu'il souffrait beaucoup, que peut-être il sentait le besoin de me parler à moi, son ami, son autre père. Mais à quoi bon ? Dans deux heures, il allait épouser Valérie ; et puis, il valait mieux que le nom de cette femme ne fût pas prononcé, que ces poignantes douleurs n'eussent point d'écho.

Je laissai Théobald à sa toilette de marié ; au bout d'une demi-heure il vint me trouver dans la bibliothèque. Jamais je ne l'avais trouvé si remarquablement beau ; son vêtement noir, sa physionomie pâle et animée eussent pourtant fait douter s'il s'agissait pour lui d'un jour de mort ou de mariage.

J'étais occupé avec mon valet-de-chambre. Théobald s'approcha machinalement de la bibliothèque et prit un livre ; il l'ouvrit, le rejeta vivement, et vint s'asseoir près du feu en essayant de sourire, mais ses mains tremblaient. Je relevai le volume ; c'était un voyage en Espagne que nous avait prêté Mme de Las Bermejas.

Quand nous descendîmes au salon, vers six heures, Théobald était de sang-froid ; il alla vers Valérie qui donnait le bras à sa grand'mère, et lui baisa la main avec émotion. Elle était vêtue de blanc, avec sa couronne de fleurs d'oranger et son voile de mariée. C'était ainsi une pure et ravissante créature, un ange en face duquel s'effaçaient les mauvaises pensées, les folles passions. Théobald éprouva cette influence, son regard devint plus serein ; en ce moment il oublia peut-être Mme de Las Bermejas.

Le salon était fort éclairé, resplendissant de cristaux, tout orné de fleurs naturelles, mais nous semblions perdus dans cette vaste pièce. J'engageai ma sœur à passer dans le petit salon.

— Non pas ! non pas ! fit-elle d'un air triomphant, car il va nous venir du monde. Croyez-vous que je veux ainsi marier Valérie de Pons sous la cheminée ?...

Elle n'avait pas achevé que les deux battans de la porte s'ouvrirent, et l'on annonça Mme de Las Bermejas, puis vingt personnes

de notre connaissance intime, des parens, des amis de nos deux familles.

— C'est une surprise, mon ange, dit tout bas la marquise à Valérie, qui recevait les complimens, toute rougissante et joyeuse.

J'étais atterré.

Mme de Las Bermejas s'avança tranquillement, et prit place à côté de Valérie. Elle avait une parure toute blanche, des fleurs blanches dans ses cheveux noirs, et une riche mantille jetée à l'espagnole sur sa tête; on eût dit aussi une mariée; elle était belle à rendre un homme fou. Je cherchai des yeux Théobald, il avait le visage caché derrière son mouchoir; je ne vis que son front si pâle, que le blanc de la batiste ne faisait pas contraste.

Il y eut un quart d'heure de félicitations et de complimens, puis on vint annoncer que les voitures étaient avancées. Tout le monde se leva. Dans ce mouvement, Mme de Las Bermejas se rapprocha de Théobald; j'étais derrière elle. Il parut chercher à se rendre maître d'une émotion profonde, d'une douleur qui le brisait. Son regard était fixe, ses jambes fléchissaient; il appuya sa main tremblante sur le bouton de la porte qui donnait dans la chambre de la marquise.

— Courage! lui dit Mme de Las Bermejas en le regardant fixement, courage, Théobald!...

— Ah! je suis un malheureux fou! répondit-il d'une voix étouffée; car je vous aime!... je vous aime!...

L'abominable vanité de cette femme, son atroce coquetterie, furent alors satisfaites; un sourire imperceptible d'orgueil lui échappa, tandis qu'elle s'éloignait brusquement de Théobald avec un mouvement de surprise et de compassion fort bien joué.

Alors Valérie sortit de la chambre de sa grand'mère où elle avait été prendre son bouquet et son missel. Je conduisis Théobald vers la marquise de Pons à laquelle il devait donner la main; il se laissait faire machinalement. Ensuite je m'approchai pour mener Valérie; elle était debout contre la cheminée et si pâle, si émue, qu'elle semblait près de s'évanouir. Sa main tomba instinctivement sur mon bras, nous descendîmes.

Le trajet fut court. Valérie s'était jetée au fond de la voiture, je respectais son silence à l'approche d'un moment si solennel. Quand

nous descendîmes à la mairie, sa main tremblait dans la mienne, je la vis défaillir.

— Allons! mon enfant, lui dis-je, faut-il tant de craintes et d'angoisses pour accomplir sa destinée?... une heureuse destinée?

Nous entrâmes, elle se laissa conduire à sa place près de Théobald, en face du maire qui allait prononcer l'irrévocable formule: Vous êtes unis au nom de la loi...

Le cercle nombreux et brillant des assistans environnait les mariés, on faisait silence; M[me] de Pons pleurait attendrie, et me serrait la main; l'Espagnole regardait Théobald.

Le maire lut lui-même le texte de la loi, ensuite il dit : M. Théobald de Montmaur, prenez-vous M[lle] Valérie de Pons pour votre légitime épouse?

— Oui, monsieur, répondit Théobald d'une voix ferme.

— Et vous, M[elle] Valérie de Pons, acceptez-vous M. Théobald de Montmaur pour votre légitime époux?

— Non, monsieur, répondit-elle d'une voix mourante, et en essayant de se lever; mais elle retomba inanimée.

Il y eut un cri de surprise dans toutes les bouches. M[me] de Pons se précipita vers sa petite-fille, et la prit dans ses bras en disant : Elle est folle, mon Dieu! ma pauvre enfant est folle! mon Dieu! ayez pitié de nous!... Valérie, ouvre les yeux... Regarde-moi... Mais tu veux donc me faire mourir?...

Théobald avait les yeux hagards, le sourire étrange d'un fou. Il prit les mains de sa fiancée et les tint dans les siennes, en répétant à M[me] de Pons : Au nom du ciel, madame, calmez-vous! Ceci a été un moment de frayeur, de délire... Elle va reprendre ses sens, et nous achèverons la cérémonie. Au nom du ciel, calmez-vous!

On fit respirer des sels à Valérie, on lui jeta de l'eau froide au visage; enfin elle rouvrit les yeux. Son regard s'arrêta sur Théobald, penché sur ses mains; elle essaya de parler, mais la voix lui manqua, et se raidissant dans une horrible convulsion, elle retomba en arrière en poussant de sourds gémissemens.

Tous les témoins de cette scène inouïe étaient dans la consternation. M[me] de Las Bermejas se tenait à l'écart comme épouvantée. Il fallut emporter Valérie. M[me] de Pons monta en voiture avec elle; j'emmenai Théobald; il était accablé, anéanti.

— Théobald, lui dis-je, avec des larmes que je ne cherchais pas à cacher, Théobald, je vous supplie, par tout ce qu'il y a de sacré, d'être franc avec moi... Qu'avez-vous dit à cette enfant?

—Rien, me répondit-il en pleurant aussi sans contrainte, rien, je le jure sur l'honneur!

— Alors, m'écriai-je, c'est Mme de Las Bermejas!

Il secoua très vivement la tête.

— Rien non plus, j'en réponds sur l'honneur.

— Alors, dis-je avec des sanglots, cette pauvre enfant est folle! Ah! ceci est une affreuse douleur pour nos vieux jours... Théobald, hélas! nous serons seuls malheureux, car vous redevenez libre...

— Assez, monsieur, interrompit-il en me prenant la main, assez!... Un autre regarderait ce qui vient de se passer comme un affront; moi, je n'y vois qu'un grand malheur, et rien n'est rompu.

— Tout est rompu, lui répondis-je, mais vous resterez notre ami.

Quand nous rentrâmes, on venait de coucher Valérie. Quelques amis veillaient consternés dans le salon. Mme de Las Bermejas était retournée à Paris sous prétexte d'envoyer promptement un médecin.

Quand je montai dans la chambre de Valérie, les convulsions s'étaient calmées, elle semblait assoupie. Je jugeai qu'après cette horrible secousse, il fallait la laisser dans un complet repos, et je ne m'alarmai point de ce sommeil léthargique dont aucune parole ne pouvait la tirer. Ma sœur fit mettre un lit près de celui de sa petite-fille, et nous veillâmes près d'elle toute la nuit. D'heure en heure Théobald venait demander des nouvelles.

Le lendemain matin nous étions tranquilles et rassurés. Valérie dormait toujours, son visage était blanc, reposé, sans aucune expression de souffrance. J'attendais son réveil.

Théobald ne pouvait rester; il retourna à Paris; je promis de lui écrire deux fois par jour.

Vers midi le médecin de Mme de Pons arriva. Je lui dis tout, ensuite je le menai au lit de Valérie. J'espérais des paroles rassurantes; il ne nous dit rien, et passa une demi-heure près de la malade, écoutant sa respiration inégale, soulevant parfois cette tête

qui retombait inerte, et ne pouvant dissiper ce sommeil qui maintenant me remplissait d'effroi.

— Docteur, dit alors Mme de Pons en pleurant, je le vois, ma pauvre Valérie est bien mal !..

Il la rassura et m'emmena dans le salon.

— Monsieur, me dit-il, il faut ramener à Paris madame la marquise.

— Eh quoi! m'écriai-je atterré, Valérie !...

— Elle est fort mal. Une inflammation des membranes du cerveau... Qui sait ce qu'il y a dans cette tête?... Ah ! que la science est petite devant ces maladies foudroyantes, et dont malheureusement le diagnostic n'est certain qu'à l'autopsie !... Nous allons essayer quelques moyens, mais je ne vous cache pas que j'ai peu d'espoir. Emmenez madame la marquise, elle est hors d'état de supporter l'agonie que je prévois. Moi je reste ici.

Il rentra dans la chambre de Valérie. Ma pauvre sœur venait de se trouver mal, il avait fallu la porter dans son lit. Au moment où je traversais le salon pour me rendre chez elle, un domestique se présenta; il venait savoir des nouvelles de la part de Mme de Las Bermejas.

— Annoncez-lui, répondis-je, que Mme la marquise et Mlle Valérie de Pons sont à l'agonie.

Comment dire les angoisses des quatre jours qui suivirent celui-ci? La pauvre Valérie ne reprit point connaissance, elle ne sortit point de cet affreux sommeil qui, à chaque instant, ressemblait davantage à la mort. Ses yeux fermés n'avaient point de larmes; son corps était immobile, insensible; le feu même ne lui causait nulle douleur. Je ne la quittai pas, épiant, attendant un mouvement, une parole. Parfois il me semblait que ses lèvres remuaient et balbutiaient quelques mots. Alors je me penchais sur elle, je l'appelais; mais jamais elle ne me répondit.

La dernière nuit je veillais près d'elle; le médecin allait de sa chambre à celle de ma sœur; il avait promis de ne plus me quitter pendant ces deux agonies.

— Docteur, lui dis-je avec des sanglots, vous ne les sauverez donc ni l'une ni l'autre !... Hélas ! ma sœur, si à bout de ses jours, d'une santé si débile, devait mourir... La science n'a point de mi-

racles pour reculer ce terme inévitable; mais Valérie! Valérie!... A dix-sept ans... Rien ne peut-il donc la faire vivre, rattacher les fils de cette existence qui s'en va?

— Ils sont brisés! répondit tristement le docteur, elle est morte déjà; sa mémoire, son intelligence, ses plus nobles facultés ne sont plus; quelle secousse pourrait la tirer de ce néant?... Qui pourrait la réveiller?

— Elle ne nous répond pas, mais peut-être elle nous entend, dis-je, frappé d'une idée soudaine.

Le docteur secoua la tête. Je pris une bougie et j'allai près du lit. Elle était là, raide, immobile; ses mains blanches comme de la cire reposaient croisées sur sa poitrine; sa tête s'enfonçait dans l'oreiller au milieu de ses cheveux épars; elle avait les yeux à demi-ouverts, les joues et les lèvres d'une pâleur livide.

— Valérie, lui dis-je en me penchant sur elle, Valérie, voici Théobald; il est là, il veut te voir.

A ce nom, elle n'ouvrit point les yeux, elle ne bougea pas; mais une faible rougeur monta à ses joues.

— Valérie! mon enfant! m'écriai-je, tu m'entends?...

Elle agita ses mains et tomba dans une affreuse convulsion; ses yeux étaient ouverts, et elle les tournait vers moi sans me reconnaître; sa respiration inégale se taisait par momens.

— Monsieur, retirez-vous, retirez-vous, au nom du ciel! me dit le docteur en la soutenant; ce spectacle vous tue....

Valérie se dressa, porta ses deux mains à son front, et dit distinctement : — Je suis un malheureux fou!... Je vous aime! Je vous aime!...

Alors je me rappelai que la malheureuse enfant était dans cette chambre à la porte de laquelle se trouvait Théobald, quand Mme de Las Bermejas vint lui parler.

— Je suis un malheureux fou!... Je vous aime!... répéta Valérie en froissant dans ses mains son épaisse chevelure. Puis elle retomba, ses yeux se fermèrent, et sa bouche n'eut plus ni plaintes ni paroles. Vers le matin elle mourut.

Ma sœur ne survécut qu'une dizaine de jours à sa petite-fille, et je demeurai seul au monde après tant d'années de ce bonheur intime que j'avais trouvé dans notre heureuse famille. Je gardai

pour moi seul les dernières paroles de Valérie ; elles eussent été un affreux remords pour Théobald, et j'étais sans haine contre lui.

Je quittai bientôt les lieux où je trouvais de si poignans souvenirs, de si cruels regrets ; j'allai en Italie. Théobald m'écrivait souvent ; ses lettres m'étaient bonnes, car je l'aimais toujours ; il me semblait qu'il n'était pas heureux ; il ne me parlait jamais de lui, et m'annonçait des projets de voyage dans tous ses post-scriptum.

En revenant à Paris, il y a quinze jours, j'entendis, pour la première fois depuis trois mois, prononcer le nom de Mme de Las Bermejas ; elle venait d'épouser le comte Anatole de Saint-Servien. Le lendemain j'allai voir Théobald. Hélas ! quelles peines profondes l'avaient dévoré ! qu'il était vieilli ! Nous nous parlâmes à cœur ouvert, et c'est moi qui dut le consoler.

— Je suis un lâche et misérable homme ! me dit-il avec amertume, car je l'aime toujours, cette femme.

— Est-il possible ? m'écriai-je ; elle nous a fait tant de mal !...

Les larmes vinrent aux yeux de Théobald.

— C'est une ame de bronze, continua-t-il ; si vous saviez !... Elle me laissait tout espérer, je l'adorais, j'étais son esclave... Un jour elle m'annonce froidement son mariage avec Anatole. J'ai été lâche alors... Je l'ai suppliée, j'ai pleuré à ses pieds en lui demandant son amour, qui était ma vie, sa main, qu'elle ne voulait donner qu'avec son amour. Un mariage de raison est une odieuse folie, lui disais-je, telle était votre opinion ; on ne doit se marier que par amour... — Ou par ambition, me répondit-elle. Et ce fut son dernier mot ; je ne l'ai pas revue... je ne la reverrai jamais....

— Ceci est un malheur auquel le temps apportera remède, lui dis-je ; tout s'efface au cœur du jeune homme, car l'avenir est là avec de nouvelles joies et de nouvelles douleurs. Il n'est de regrets durables que chez nous, pauvres vieillards, qui ne pouvons rien ressaisir.

Théobald secoua la tête.

— Croyez-vous, me dit-il, que je n'aie rien fait pour dépouiller cette odieuse folie ? Ma raison ni ma volonté n'ont pu dompter cet instinct qui fait battre mon cœur à sa seule pensée, qui m'attache à sa beauté, à son ame sèche, infernale. Vous voyez que je

naïf, aussi simple, j'allais dire aussi bête, qu'un livret de ballet; mais ce sont de ces choses qu'on se dit à soi-même, témoin Bridoison. Il ne faut pas promettre plus qu'on ne peut tenir.

Une jeune enfant de quatre ou cinq mois, née viable, puisqu'elle barbotait dans les joncs avec les canards, jolie comme tous les amours qui folâtraient jadis sur les bords du Scamandre, bien plus gracieuse que Romulus et Rémus, ces louveteaux enfans du Tibre, fut trouvée, non par une princesse fille de Pharaon, mais par une vieille femme ayant nom Irmingarde. Cette bonne vieille la prit en affection, l'éleva, lui apprit tout ce qu'elle savait; non, je me trompe, Irmingarde était bavarde à l'excès, ses gestes multipliés me l'annoncent, et pourtant elle ne put apprendre à parler à sa jeune pupille. La jeune fille était de la nature des carpes, des saumons; muette comme un turbot à la sauce aux câpres; et vous savez que l'on apprend à hurler avec les loups. La jeune fille avait poussé parmi les joncs, les glaïeuls; on lui donna le nom de *Feldblume* (fleur des champs). Je ne vous dirai rien des histoires merveilleuses que Feldblume contait, des ballades qu'elle chantait; la pauvre fille était muette, vous le savez. Mais notre joli poisson féminin avait des ouïes très bien organisées, et quand elle eut seize ans, elle écouta les propos galans de Rudolph, gentil écuyer du baron Wilisbad.

Vous pourriez fort bien ne pas faire connaissance avec les ancêtres de ce baron; ces braves gens n'ont rien à démêler avec les rivaux qui se disputent la main de Feldblume. Mais le livret remonte le cours du fleuve de la vie, et prend l'histoire à sa source. Je ne dois pas me montrer moins érudit et moins libéral. Le baron de Wilisbad, frère du baron régnant, était seigneur de Meringen, pays d'où nous sont venues les méringues, comte de Neyding, Doneschingen, Balding, Patathingk et autres lieux. Il périt sous les remparts de Prague, à côté de l'empereur Sigismond, au siége de cette ville, si vaillamment défendue par le fameux Ziska, général des Hussites. *Ziska* signifie borgne, comme *Feldblume*, fleur des champs. Ce borgne se battait comme un enragé; ses ennemis crurent qu'il était aisé de le mettre hors de combat en lui crevant son œil. Cet œil fut le point de mire de tous les archers; ils visèrent si souvent et si bien, qu'ils finirent par le toucher, et Ziska devint aveugle. Son courage ne se ralentit pas, il se fit guider au milieu des batailles; l'aveugle frappait comme un sourd, et dispersait la troupe des vrais croyans. Il s'exposait à tant de périls, qu'à la fin il perdit ses bras, et fut blessé mortellement. « Camarades, emportez-moi, dit-il à ses guides, il me reste mon ventre; jurez que vous l'écorcherez après ma mort, que de sa peau vous ferez un tambour : cet instrument sonore battra la charge à coups précipités, ses

[library stamp]

roulemens seront encore mon cri de guerre; je serai toujours parmi vous, et l'ennemi ne perdra point la coutume de fuir devant Ziska. » Ces dernières volontés du général mourant furent exécutées avec un soin religieux, et le magique tambour, orné d'un tablier magnifique, produisit tout l'effet qu'avait prédit Ziska. C'est depuis lors que l'on a décoré si galamment les timbales de la cavalerie; c'est depuis le tambour du chef hussite que l'on s'est attaché à s'emparer, à défendre les timbales d'un régiment, comme son étendart.

Le livret nous parle du célèbre Ziska sans dire un mot des causes de sa haute renommée; je m'empresse de réparer cette omission.

Le comte de Meringen, frère aîné du baron de Wilisbad, avait épousé, successivement, trois femmes qui toutes les trois étaient mortes subitement. Les nobles dames des environs redoutaient un semblable lot, elles craignaient que le diable ne vînt leur tordre le cou au moment où elles franchiraient le seuil du château de Doneschingen, la couronne de mariée en tête. Voilà donc cet infortuné Wilisbad condamné au célibat pour toute sa vie, avec tant de principautés; il ne saurait trouver une princesse, pas une seule châtelaine pour tant de châteaux. Aussi jure-t-il une *haine éternelle* à toutes les damoiselles qui s'occupent à *broder des armoiries sur une robe de velours*. Le sort en est jeté, Wilisbad épousera une fille de rien, une vilaine, une fille tombée des nues, et Wilisbad jette les yeux sur Feldblume. Il donne un bal tout exprès pour elle, bal dans lequel les extrêmes se touchent, où l'on ne rencontre aucun moyen terme, aucun juste-milieu qui réunisse la paysanne à la grande dame. Pour être admis chez le baron, il faut être vêtu de brocard ou de bure, chaussée en pantoufles d'or ou porter des sabots; encore n'est-on pas obligé de les laisser à la porte.

On se promène, on danse, et l'on danse à ravir. Le galop inventé par le baron pour mêler ses deux sociétés, les brouiller de toutes les manières pour les séparer ensuite, est d'un effet charmant. Quand on a bien cabriolé, caracolé, manœuvré par colonne et à tiroirs, formé le grand moulinet et resserré le peloton, Wilisbad s'explique à hauts et intelligibles gestes, et déclare à Feldblume qu'il l'a choisie pour la compagne de sa gloire et la châtelaine de son cœur. Les dames, qui ne voulaient pas du baron, n'en frémissent pas moins de colère en voyant que le rusé célibataire a trouvé le moyen de se choisir une épousée; Feldblume frissonne à son tour d'avoir donné fort innocemment dans le piége. Mais on ne l'y prendra pas, elle refuse Wilisbad; le baron veut lui faire entendre raison, elle se bouche les oreilles; il s'approche, elle s'éloigne; il veut l'arrêter, elle saute sur l'appui d'une grande croisée, au moyen de trois gra-

naïf, aussi simple, j'allais dire aussi bête, qu'un livret de ballet; mais ce sont de ces choses qu'on se dit à soi-même, témoin Bridoison. Il ne faut pas promettre plus qu'on ne peut tenir.

Une jeune enfant de quatre ou cinq mois, née viable, puisqu'elle barbotait dans les joncs avec les canards, jolie comme tous les amours qui folâtraient jadis sur les bords du Scamandre, bien plus gracieuse que Romulus et Rémus, ces louveteaux enfans du Tibre, fut trouvée, non par une princesse fille de Pharaon, mais par une vieille femme ayant nom Irmingarde. Cette bonne vieille la prit en affection, l'éleva, lui apprit tout ce qu'elle savait; non, je me trompe, Irmingarde était bavarde à l'excès, ses gestes multipliés me l'annoncent, et pourtant elle ne put apprendre à parler à sa jeune pupille. La jeune fille était de la nature des carpes, des saumons; muette comme un turbot à la sauce aux câpres; et vous savez que l'on apprend à hurler avec les loups. La jeune fille avait poussé parmi les joncs, les glaïeuls; on lui donna le nom de *Feldblume* (fleur des champs). Je ne vous dirai rien des histoires merveilleuses que Feldblume contait, des ballades qu'elle chantait; la pauvre fille était muette, vous le savez. Mais notre joli poisson féminin avait des ouïes très bien organisées, et quand elle eut seize ans, elle écouta les propos galans de Rudolph, gentil écuyer du baron Wilisbad.

Vous pourriez fort bien ne pas faire connaissance avec les ancêtres de ce baron; ces braves gens n'ont rien à démêler avec les rivaux qui se disputent la main de Feldblume. Mais le livret remonte le cours du fleuve de la vie, et prend l'histoire à sa source. Je ne dois pas me montrer moins érudit et moins libéral. Le baron de Wilisbad, frère du baron régnant, était seigneur de Meringen, pays d'où nous sont venues les méringues, comte de Neyding, Doneschingen, Balding, Patathingk et autres lieux. Il périt sous les remparts de Prague, à côté de l'empereur Sigismond, au siége de cette ville, si vaillamment défendue par le fameux Ziska, général des Hussites. *Ziska* signifie borgne, comme *Feldblume*, fleur des champs. Ce borgne se battait comme un enragé; ses ennemis crurent qu'il était aisé de le mettre hors de combat en lui crevant son œil. Cet œil fut le point de mire de tous les archers; ils visèrent si souvent et si bien, qu'ils finirent par le toucher, et Ziska devint aveugle. Son courage ne se ralentit pas, il se fit guider au milieu des batailles; l'aveugle frappait comme un sourd, et dispersait la troupe des vrais croyans. Il s'exposait à tant de périls, qu'à la fin il perdit ses bras, et fut blessé mortellement. « Camarades, emportez-moi, dit-il à ses guides, il me reste mon ventre; jurez que vous l'écorcherez après ma mort, que de sa peau vous ferez un tambour : cet instrument sonore battra la charge à coups précipités, ses

par ce premier signal, ont du moins reconnu le second, la romance de *la Folle*. Rudolph va chercher sa belle dans le fond de la rivière, Orphée prit autrefois un autre chemin. Au moment où il va se jeter dans le sein de son beau-père le Danube, une ombre légère et voilée s'offre à ses yeux. C'est Feldblume ou son fantôme qui danse, qui voltige et qu'il ne peut saisir. Wilisbad et sa suite arrivent, Rudolph tourne la tête, c'en est fait, le fantôme a disparu. Le baron imagine alors de donner un autre fantôme à son page; une jeune fille se voile, et vient prendre la place de Feldblume. Rudolph s'y trompe un instant, mais le voile tombe, le page malheureux reconnaît son erreur, et se précipite dans le fleuve.

Nous le suivons au milieu du Danube. Il se noie comme de plus habiles pourraient faire. La nymphe a recours à sa boîte pour les asphixiés, sa main habile et bienfaisante lui rend la vie et la raison. Rudolph a oublié qu'il avait été fou, mais le vieux Danube, qui dans sa jeunesse a eu le prix de mémoire au collége de Vienne, se rappelle que Rudolph s'est laissé tromper par une jeune fille voilée, et veut que le page soit soumis à la même épreuve. Pour la rendre plus difficile il ordonne que toutes ses nymphes se voileront, que Feldblume paraîtra au milieu d'elles, Rudolph n'obtiendra sa maîtresse qu'après l'avoir reconnue ou devinée. Voilà donc le bal masqué organisé dans la rivière. Toutes les nymphes entourent Rudolph, l'agacent, l'intriguent en lui offrant les *coquillages les plus rares*. Le page ne sait trop s'il se décide pour l'huître, l'oursin ou la clovisse; il paraît que la coquille présentée par Feldblume est la plus précieuse; Rudolph se précipite sur le bijou, reconnaît celle qui le porte, il est *dans les bras de sa bien-aimée*. J'emprunte de temps en temps quelques mots au livret, je chercherais en vain des expressions plus propres et plus claires que celles de *la Fille du Danube*.

La voilà fiancée, mariée même si vous voulez; le père Danube et sa grande vestale consacrent cette union. Le feu sacré ne brille pourtant pas sur l'autel. A peine a-t-on fini cette cérémonie, que le père Danube met ses enfans à la porte, dans la crainte qu'un rhumatisme aigu ne vienne les saisir. Wilisbad se comporte comme le meilleur fils du monde; c'est un rival comme on n'en voit plus, il dote richement le ménage amphibie, lui donne la seigneurie de Doneschingen sise sur le bord du fleuve; et, pour terminer saintement une vie dont les commencemens avaient été fort orageux, il se choisit une retraite à Bologne dans le couvent des Augustins. C'est là qu'il mourut le 21 décembre 1452.

Le ballet ne finit point par les funérailles de Wilisbad comme vous pourriez l'imaginer, c'est toujours le livret qui parle, bien que la toile soit baissée depuis que Rudolph et Feldblume se sont heureusement tirés

dins qui, depuis un quart d'heure, annonçaient que l'on grimperait par là, jette son bouquet bleu à Rudolph, son danseur favori, lui dit avec la main : Souviens-toi de moi, et saute dans le Danube. Tout le monde est grandement désappointé, moi tout le premier qui prêtais l'oreille pour entendre la mélodie de Grétry, *Dans le sein d'un père ton cœur va voler*. Le Danube est père puisqu'il a une fille, il a un sein, un sein plus grand encore que celui de tous les pères nobles de ma connaissance. C'est voler dans ce sein que d'y arriver en sautant par la fenêtre; donc M. Adam doit être critiqué, censuré, blâmé, pour avoir manqué trois fois à la vérité dramatique, à la sagesse des nations, qui récolte les proverbes musicaux avec un soin particulier.

Mais comment se fait-il que la gentille Feldblumè se lance dans le fleuve de gaieté de cœur, elle qui ignore sa naissance? N'avons-nous pas vu, tous tant que nous sommes, une jeune femme se lever du lit conjugal pour aller attraper des souris. Cette femme ignorait pourtant qu'elle avait été chatte. Feldblume vole dans le sein d'un père, c'est la force du sang qui la guide, elle donne de grandes brassées au papa, fait le saut de carpe en entrant dans son cabinet, descend l'escalier de cristal et se réjouit dans ce nouveau manoir comme le poisson dans l'eau. Il est juste de dire qu'elle avait été initiée en songe à ces mystères aquatiques. La nymphe du Danube était sortie des ondes pendant la nuit, pour mettre une bague au doigt de Rudolph et de Feldblume qui dormaient très innocemment ensemble, au son d'une musique de tritons fort agréable.

Ces tritons m'ont charmé, leur habileté m'a fait rêver, un de leurs instrumens m'a paru fantastique. Cette conque marine donnait des sons graves et pleins que le cor refuse, elle exécutait des coulés interdits au trombone. Musique de triton, me disais-je, cela n'est ni chair ni poisson. J'ai serré de plus près mon virtuose aquatique, j'ai suivi son dessin de basse; à la troisième ondulation, j'ai pensé qu'il avait emprunté le grand cor à piston que M. Meifred a perfectionné. A la quatrième, j'étais certain que M. Meifred gouvernait lui-même son précieux instrument. Ce morceau, qui revient ensuite, a fait le plus grand plaisir, il est parfaitement rendu; suavité, justesse, élégance, bonne disposition de l'harmonie et des instrumens de cuivre, rien n'y manque, et j'en fais mon compliment au musicien comme aux exécutans.

Rudolph s'échappe du château de Meringen, il méprise les douceurs de ce manoir antique, son bonheur est tombé dans l'eau; s'il se promène comme fou sur le bord du fleuve, c'est qu'il a réellement perdu la tête. L'orchestre nous l'a dit avant le lever du rideau, l'orchestre nous a redit les quintes de l'ouverture du *Délire*. Ceux qui n'ont pas été avertis

BULLETIN.

C'est en vain que l'on voudrait se dissimuler tout ce qu'il y a de grave et de compliqué dans la situation politique actuelle. Les difficultés croissent, les obstacles se multiplient, les visages se rembrunissent, des bruits d'intervention circulent, et sans qu'on doive beaucoup y ajouter foi, ces rumeurs sont néanmoins des symptômes importans à constater comme témoignant des craintes et des préoccupations générales. On a parlé d'une intervention anglaise en Portugal; mais rien, dans les précédens du cabinet de Saint-James, ne peut faire prévoir une pareille détermination, d'une intervention autrichienne en Suisse pour hâter l'expulsion des réfugiés, d'un congrès européen; voilà pour la part des gouvernemens. Il n'y a que pour la France que le mot d'intervention a cessé d'être en usage. Enfin, le fait le plus significatif, et qui mérite une attention particulière, c'est la dépression assez forte et progressive des fonds publics, et les dispositions nouvelles des banques de Londres et d'Amsterdam qui élèvent leur escompte à cinq pour cent. Tout annonce que les liquidations de la fin du mois seront fort lourdes.

En vérité, ceci est un phénomène curieux, et nous assistons à un bizarre spectacle. L'Europe jouit d'une tranquillité absolue, nous sommes en pleine paix, les rois voyagent; hier c'était le roi de Naples qui visitait nos musées; on annonce l'arrivée du roi Othon, et les soldats du camp de Compiègne comptent sur la visite du roi de Prusse. Eh bien! c'est au milieu de cette quiétude générale, pendant que les hommes politiques sont absens, comme l'a dit un journal officiel, que deux révolutions populaires se produisent au jour, et substituent à des chartes imitées de celles de France et d'Angleterre des constitutions radicales; la Suisse est toute retentissante du procès assez triste de l'espion Conseil; l'ambassade de Naples ne cache point ses craintes; la Grèce remue; le roi de Prusse va, dit-on, abdiquer en faveur du prince régent; un ministère doctrinaire dirige les affaires de la France; en Angleterre, les tories semblent reprendre quelque espoir, et vouloir tenter une lutte corps à corps contre

O'Connell; enfin, des banques nationales, destinées à soutenir le crédit public dans des momens de crise, partagent ces frayeurs et augmentent le malaise public en élevant le taux de leur escompte. Cette situation, nous le répétons, est grave, nous laissons en dehors toute question de personne pour constater les difficultés des conjonctures et ce qu'il faudrait de modération, d'esprit libéral et éclairé, pour conserver à la France un rôle de médiatrice universelle au milieu des révolutions populaires et des interventions absolutistes.

Le ministère espagnol s'est constitué. M. Mendizabal a consenti à reprendre les finances; M. Campuzzano, arrivé récemment à Paris, est chargé, dit-on, de rassurer les créanciers espagnols. En attendant, l'émigration continue, non pas, comme on pourrait le croire, par suite du triomphe de la constitution de 1812, mais devant les progrès croissans du carlisme. Gomez vient de faire sa jonction avec Cabrera et Quilez, et menace la capitale. On a reproché, avec grand bruit, aux libéraux espagnols les désordres qui ont accompagné la proclamation de la constitution; mais a-t-on songé aux épouvantables réactions qui suivraient l'entrée des carlistes à Madrid? L'opinion des hommes qui ont fait la guerre dans ce pays, est que, de même que rien n'empêchera les carlistes d'entrer à Madrid, rien ne pourra les y maintenir. Ce sera donc du sang versé en pure perte, et du sang libéral. En attendant, M. Isturitz, le plus fougueux adversaire de M. Martinez de la Rosa, et le premier qui a mis la cognée à l'*estatut real*, vient d'être présenté au roi par M. le général Alava.

— Les courses du Champ-de-Mars, poursuivies cette année d'une inconcevable fatalité de mauvais temps, n'avaient attiré que peu de monde. Le prix du roi (4,500 francs et un vase en vermeil) a été disputé par *Agélie*, à M. de Cambis, et *Albion* à lord Seymour. *Albion* a perdu d'un cinquième de seconde. Le prix du prince royal a été remporté par *Franck*, ce beau cheval que l'on a comparé à *Félix*, et qui le rappelle effectivement. *Franck* et *Volante*, à qui sa victoire sur *miss Annette* a donné sur-le-champ les honneurs de la popularité, sont les deux grands noms des courses de l'année 1836.

— M. Horace Vernet est de retour à Paris, où il ne compte point d'ailleurs faire un long séjour. L'empereur de Russie a largement payé à M. Horace Vernet la préférence que celui-ci lui a donnée sur sa patrie. C'est ainsi qu'un lieutenant-général a été attaché à sa personne pendant toute la durée de son voyage en Russie. Le désir de visiter Moscou s'empare-t-il de M. Horace Vernet, l'empereur lui prête ses propres relais, dont la rapidité est presque fabuleuse, et trente-six heures suffisent pour transporter de Saint-Pétersbourg à Moscou le favori du czar. Nous ne parlons point des cadeaux. On cite, entre autres preuves de la munificence impériale, le don d'une armure orientale enrichie de pierreries. Cette armure se trouvait dans le musée formé par l'empereur à Tsarskoe-Celo. En parcourant le musée, le peintre s'arrêta pour la contempler avec admiration, et l'empereur, qui l'accompagnait, la fit aus-

sitôt transporter chez lui. Enfin, 300,000 roubles de tableaux lui ont été commandés.

M. Horace Vernet n'est point d'ailleurs le seul artiste français qui ait trouvé en Russie accueil et protection : M. Tanneur, peintre de marines, s'est vu également comblé de cadeaux et a obtenu une commande de 150,000 roubles pour peindre les ports de la Russie.

— Pendant que M. Horace Vernet va peindre pour le czar Nicolas, les victoires de la Russie, peut-être l'incendie de Moscou, peut-être la prise de Varsovie, dix jeunes peintres ont en attendant concouru pour le prix de Rome, et leurs tableaux sont en ce moment exposés dans la grande salle des Beaux-Arts. Le sujet indiquait le moment où *Moïse fit devant les anciens ce que le seigneur avait ordonné*, c'est-à-dire de faire jaillir de l'eau du rocher pour désaltérer les Israélites. Une demande que l'on peut se faire en entrant, c'est celle de savoir quelle est l'influence qui domine aujourd'hui les élèves. Ce n'est assurément pas celle de David, ni même de Gros, si grand coloriste néanmoins dans *les Pestiférés de Jaffa*: ce n'est point celle de M. Ingres, il faut pour cela trop de patience et d'observation; celle de M. Horace Vernet, il faut trop d'esprit; celle de M. Delaroche, car M. Delaroche est sur un milieu tellement glissant, qu'il est difficile, en l'imitant, de ne pas rester en arrière de lui, ou de ne pas le dépasser, c'est-à-dire de s'arrêter à M. Coignet ou d'aller jusqu'à M. Delacroix. Il nous a semblé qu'en général le coloris, qui paraît avoir été la préoccupation principale des concurrens, se rapproche davantage de celui d'un grand homme, mort comme Géricault dans toute la force de son talent, du coloris de Léopold Robert. Une composition fort spirituelle est celle de M. Papety, qui a représenté Moïse immobile sur la colline, pendant que le peuple, femmes, enfans, vieillards, s'empressent en bas et se distribuent l'eau. Le Moïse manque de grandeur et ne ressort point assez; cette multitude de personnages ne donne non plus l'idée de tout un peuple qui, après avoir souffert la soif dans le désert, est tout à coup sauvé par un miracle. Le tableau de M. Guignet offre plusieurs imitations du Poussin, et ainsi soutenu par les souvenirs du maître, il peut réclamer, sinon le mérite de l'originalité, au moins celui de la simplicité et de la grandeur. Mais autant les personnages de M. Papety sont turbulens, autant ceux-ci sont calmes et composés : c'est tomber d'un excès dans l'autre. M. Roulin se fait remarquer par la pureté de son dessin et la sagesse de sa composition. Nous placerions ensuite M. Leloir, malgré son héroïne de théâtre qui se pâme sur la gauche, M. Brossard, M. Murat.

— Nous nous réjouissons de voir encourager le talent de nos jeunes artistes sur la recommandation de la faveur publique. M. Louis Boulanger, à qui son beau tableau du *Triomphe de Pétrarque* avait valu la médaille d'or à la dernière exposition, a été chargé par la liste civile de peindre pour le musée de Versailles la procession des états-généraux se rendant à la paroisse de Saint-Louis avant l'ouverture de l'assemblée. Ce grand travail, qui sera divisé en trois toiles, ne formera pas moins de soixante dix-neuf pieds de peinture en largeur, sur dix de hauteur.

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Léonie*, tragédie en cinq actes, et en vers, de M. Delrieu. — Nous avons, au sujet de cette tragédie, une querelle à faire au Théâtre-Français; et, quoique la scène se passe, au troisième acte, dans les forêts de la Germanie, ce n'est pas, certes, une querelle d'Allemand. Nous demanderons, en conséquence, au Théâtre-Français, ce que lui a fait M. Delrieu pour lui jouer le mauvais tour d'exhumer de ses cartons, de préférence aux tragédies de MM. Viennet et Fulchiron, la tragédie de M. Delrieu, lequel n'est point député et pas même académicien, ce qui est une honte pour l'Académie. M. Delrieu est l'auteur d'une assez estimable tragédie d'*Artaxerce*, et de plusieurs autres pièces de théâtre qui ont réussi dans leur temps. M. Delrieu est un homme honorable qui ne s'est point associé bruyamment aux préjugés littéraires de plusieurs de ses amis; rien donc ne peut faire comprendre ni excuser la conduite du Théâtre-Français à son égard. Pour nous, nous ne voyons qu'un moyen de justifier M. Jouslin de la Salle aux yeux du public. Depuis quelque temps, M. Jouslin de Lasalle est uniquement préoccupé de reprendre l'ancien répertoire : Boissy, Dancourt, et même Montfleury, ont été ressuscités; M. Jouslin de Lasalle aura pris *Léonie* pour l'ouvrage de quelque homonyme de M. Delrieu, qui florissait du temps de Danchet et de Campistron, pendant cette période qui sépare la mort de Racine de l'apparition de Voltaire. Seulement pourquoi avoir changé le titre de la pièce, pourquoi ne pas l'avoir donnée sous son vrai nom de *Pharamond?* Cette reprise, donc, du *Pharamond* de M. Delrieu, a obtenu un succès d'estime. C'est avec douleur que nous avons entendu quelques réclamations mal sonnantes s'élever contre un ouvrage fort purement écrit, fort court, avantage que n'ont point les énormes mélodrames modernes, et qui n'a que le tort de rappeler le dénouement d'*Alzire*.

— *Le Cadet de Cascogne* a pleinement réussi au Vaudeville. Etre cadet, et cadet de Gascogne, c'était trop de deux pour faire fortune.

—La poésie de nos jours en est aux regrets, aux provocations, aux gémissemens; le ciel est sombre, dit-elle, les temps sont durs, le sentier pavé de cailloux et d'épines; et elle s'enferme dans sa solitude et son immobilité. Nous ne savons si le siècle s'occupe beaucoup de la poésie, mais il est certain que la poésie s'occupe très peu du siècle. En vain chercherait-on dans tous les recueils de poésie, un cri sympathique, une idée générale, quelque chose ayant un but et une tradition : ce ne sont que rêveries et monologues. Or on ne rêve jamais si bien que lorsqu'on est seul, et nous nous étonnons que les poètes se plaignent de leur isolement. Il est profondément amer et douloureux pour tout homme qui porte en soi le culte de la pensée et l'amour du beau, de ne se heurter qu'à des angles aigus, à des promontoires stériles, que n'ont jamais baignés les grandes eaux de la mer, et sur lesquels il ne croit pas un fruit pour désaltérer le voyageur. Si la tentative de M. de Lamartine a été accueillie avec une faveur aussi marquée, c'est qu'indépendamment de l'incontestable talent du poète, il y avait là un premier pas dans une voie nouvelle plus large

et plus haute. *Jocelyn* était un appel fait aux bons sentimens de la nature humaine, au côté naïf, simple, usuel, pratique, de la vie. Il faut que cette vérité entre bon gré mal gré dans tous les cerveaux, qu'il n'y a point d'art, point de poésie en dehors des conditions sociales où nous vivons; la question de forme est résolue, il est temps de mettre à l'ordre du jour, la question de principe : quand Balzac et Malherbe eurent donné l'instrument, le XVIIe siècle vint, qui s'en servit et se mit à l'œuvre.

A Dieu ne plaise, d'ailleurs, que nous prétendions substituer l'esprit de parti à l'individualisme. Sans doute c'est déjà un progrès, c'est avoir fait la moitié du chemin, mais ce n'est point être arrivé au sommet; c'est avoir encore un pied embarrassé dans l'argile moudaine. L'air que l'on respire à cette demi-élévation, se ressent encore par momens des miasmes terrestres. Un peu de courage, ô poète! et là haut, sur la cime, tu te remueras à ton aise dans une atmosphère de sérénité; le dernier voile qui te dérobait les divins exemplaires tombera, et tu pourras admirer à ton aise la merveilleuse pureté et les grandes lignes de ces figures divines qui s'appellent l'Amour, le Dévouement, l'Épouse, la Mère, et auxquelles Shakspeare a donné pour noms de baptême, Juliette, Cordélie, Desdémona.

M. Turquety, auteur de *Poésies catholiques*, est de ceux qui se sont contentés de cette demi-lumière, et qui ont fait halte avant d'arriver au but. Nous le louerons donc, d'une part, d'avoir rompu avec cet égoïsme monotone qui soupire éternellement sur une lyre banale; mais nous le blâmerons d'avoir façonné le crucifix en épée, d'avoir emprunté au donjon féodal des armes rouillées et qui ne peuvent plus être d'aucun usage. Il ne suffit pas de dire : Mon père était un homme puissant et fort, respectez-moi, car je suis son fils; il faut d'abord prouver que l'on est également fort et puissant; or on ne peut l'être qu'à des conditions différentes, en se soumettant aux progrès du temps. En vérité, les chances sont par trop en notre faveur, quand nous marchons le pistolet au poing contre un chevalier du moyen-âge; si longue que soit son épée, elle n'atteint pas à quarante pas; si épaisse que soit son armure, elle ne résiste pas à une balle de plomb. Nous avons donc quelque regret de voir M. Turquety si mal protégé contre nos attaques. Il y a deux cents ans que Montaigne écrivait (nous demandons pardon de citer Montaigne à M. Turquety): « Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense s'il ne l'est parfaitement; les moyens d'assaillir, je dis sans batterie et sans armée, et de surprendre nos maisons, croissent tous les jours au-dessus des moyens de se garder; les esprits s'aiguisent généralement de ce costé-là, l'invasion touche touts, la deffense non, que les riches. » Depuis Montaigne, les esprits n'ont cessé de *s'aiguiser* du côté de l'invasion, et j'ai bien peur que M. Turquety n'ait fait un contre-sens, lorsqu'il a traduit d'après un vieux manuscrit latin enfoui dans je ne sais quel monastère de Bretagne: « Donc il ne s'agit plus aujourd'hui de l'art religieux; il s'agit uniquement de l'art catholique. La vérité est une, il faut l'accepter toute ou la répudier toute. » C'est avec des formules aussi acerbes, aussi tranchées, que l'on compromet et que l'on gâte les meilleures causes; ces apparences de force

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Léonie*, tragédie en cinq actes, et en vers, de M. Delrieu. — Nous avons, au sujet de cette tragédie, une querelle à faire au Théâtre-Français; et, quoique la scène se passe, au troisième acte, dans les forêts de la Germanie, ce n'est pas, certes, une querelle d'Allemand. Nous demanderons, en conséquence, au Théâtre-Français, ce que lui a fait M. Delrieu pour lui jouer le mauvais tour d'exhumer de ses cartons, de préférence aux tragédies de MM. Viennet et Fulchiron, la tragédie de M. Delrieu, lequel n'est point député et pas même académicien, ce qui est une honte pour l'Académie. M. Delrieu est l'auteur d'une assez estimable tragédie d'*Artaxerce*, et de plusieurs autres pièces de théâtre qui ont réussi dans leur temps. M. Delrieu est un homme honorable qui ne s'est point associé bruyamment aux préjugés littéraires de plusieurs de ses amis; rien donc ne peut faire comprendre ni excuser la conduite du Théâtre-Français à son égard. Pour nous, nous ne voyons qu'un moyen de justifier M. Jouslin de la Salle aux yeux du public. Depuis quelque temps, M. Jouslin de Lasalle est uniquement préoccupé de reprendre l'ancien répertoire: Boissy, Dancourt, et même Montfleury, ont été ressuscités; M. Jouslin de Lasalle aura pris *Léonie* pour l'ouvrage de quelque homonyme de M. Delrieu, qui florissait du temps de Danchet et de Campistron, pendant cette période qui sépare la mort de Racine de l'apparition de Voltaire. Seulement pourquoi avoir changé le titre de la pièce, pourquoi ne pas l'avoir donnée sous son vrai nom de *Pharamond?* Cette reprise, donc, du *Pharamond* de M. Delrieu, a obtenu un succès d'estime. C'est avec douleur que nous avons entendu quelques réclamations mal sonnantes s'élever contre un ouvrage fort purement écrit, fort court, avantage que n'ont point les énormes mélodrames modernes, et qui n'a que le tort de rappeler le dénouement d'*Alzire*.

— *Le Cadet de Cascogne* a pleinement réussi au Vaudeville. Etre cadet, et cadet de Gascogne, c'était trop de deux pour faire fortune.

—La poésie de nos jours en est aux regrets, aux provocations, aux gémissemens; le ciel est sombre, dit-elle, les temps sont durs, le sentier pavé de cailloux et d'épines; et elle s'enferme dans sa solitude et son immobilité. Nous ne savons si le siècle s'occupe beaucoup de la poésie, mais il est certain que la poésie s'occupe très peu du siècle. En vain chercherait-on dans tous les recueils de poésie, un cri sympathique, une idée générale, quelque chose ayant un but et une tradition : ce ne sont que rêveries et monologues. Or on ne rêve jamais si bien que lorsqu'on est seul, et nous nous étonnons que les poètes se plaignent de leur isolement. Il est profondément amer et douloureux pour tout homme qui porte en soi le culte de la pensée et l'amour du beau, de ne se heurter qu'à des angles aigus, à des promontoires stériles, que n'ont jamais baignés les grandes eaux de la mer, et sur lesquels il ne croit pas un fruit pour désaltérer le voyageur. Si la tentative de M. de Lamartine a été accueillie avec une faveur aussi marquée, c'est qu'indépendamment de l'incontestable talent du poète, il y avait là un premier pas dans une voie nouvelle plus large

et plus haute. *Jocelyn* était un appel fait aux bons sentimens de la nature humaine, au côté naïf, simple, usuel, pratique, de la vie. Il faut que cette vérité entre bon gré mal gré dans tous les cerveaux, qu'il n'y a point d'art, point de poésie en dehors des conditions sociales où nous vivons; la question de forme est résolue, il est temps de mettre à l'ordre du jour, la question de principe : quand Balzac et Malherbe eurent donné l'instrument, le XVII[e] siècle vint, qui s'en servit et se mit à l'œuvre.

A Dieu ne plaise, d'ailleurs, que nous prétendions substituer l'esprit de parti à l'individualisme. Sans doute c'est déjà un progrès, c'est avoir fait la moitié du chemin, mais ce n'est point être arrivé au sommet; c'est avoir encore un pied embarrassé dans l'argile mondaine. L'air que l'on respire à cette demi-élévation, se ressent encore par momens des miasmes terrestres. Un peu de courage, ô poète! et là haut, sur la cime, tu te remueras à ton aise dans une atmosphère de sérénité; le dernier voile qui te dérobait les divins exemplaires tombera, et tu pourras admirer à ton aise la merveilleuse pureté et les grandes lignes de ces figures divines qui s'appellent l'Amour, le Dévouement, l'Épouse, la Mère, et auxquelles Shakspeare a donné pour noms de baptême, Juliette, Cordélie, Desdémona.

M. Turquety, auteur de *Poésies catholiques*, est de ceux qui se sont contentés de cette demi-lumière, et qui ont fait halte avant d'arriver au but. Nous le louerons donc, d'une part, d'avoir rompu avec cet égoïsme monotone qui soupire éternellement sur une lyre banale; mais nous le blâmerons d'avoir façonné le crucifix en épée, d'avoir emprunté au donjon féodal des armes rouillées et qui ne peuvent plus être d'aucun usage. Il ne suffit pas de dire : Mon père était un homme puissant et fort, respectez-moi, car je suis son fils; il faut d'abord prouver que l'on est également fort et puissant; or on ne peut l'être qu'à des conditions différentes, en se soumettant aux progrès du temps. En vérité, les chances sont par trop en notre faveur, quand nous marchons le pistolet au poing contre un chevalier du moyen-âge; si longue que soit son épée, elle n'atteint pas à quarante pas; si épaisse que soit son armure, elle ne résiste pas à une balle de plomb. Nous avons donc quelque regret de voir M. Turquety si mal protégé contre nos attaques. Il y a deux cents ans que Montaigne écrivait (nous demandons pardon de citer Montaigne à M. Turquety): « Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense s'il ne l'est parfaitement; les moyens d'assaillir, je dis sans batterie et sans armée, et de surprendre nos maisons, croissent tous les jours au-dessus des moyens de se garder; les esprits s'aiguisent généralement de ce costé-là, l'invasion touche touts, la deffense non, que les riches. » Depuis Montaigne, les esprits n'ont cessé de *s'aiguiser* du côté de l'invasion, et j'ai bien peur que M. Turquety n'ait fait un contre-sens, lorsqu'il a traduit d'après un vieux manuscrit latin enfoui dans je ne sais quel monastère de Bretagne: « Donc il ne s'agit plus aujourd'hui de l'art religieux; il s'agit uniquement de l'art catholique. La vérité est une, il faut l'accepter toute ou la répudier toute. » C'est avec des formules aussi acerbes, aussi tranchées, que l'on compromet et que l'on gâte les meilleures causes; ces apparences de force

ne recouvrent que de la faiblesse. Oui, il y a aujourd'hui dans les esprits un remarquable mouvement vers toutes les idées religieuses; les uns y arrivent par l'art, les autres par l'histoire, quelques-uns par la science, comme Ampère et Cuvier. Mais ce mouvement ne se restreint à aucune forme; c'est le produit du rationalisme moderne cherchant sa sanction dans l'ordre religieux. Assurément, nous n'attachons pas une grande valeur de réforme au protestantisme; nous ne pensons pas qu'il ait produit rien de bien grand ni de bien nouveau; mais nous montrer Luther emporté par le diable et brûlant dans l'enfer, c'est quelque chose qui répugne au bon sens, et je dirai plus, qui donne un démenti à la Providence; car, sans la permission de la Providence, comment comprendre l'œuvre de Luther? Les grands phénomènes historiques ne relèvent-ils pas immédiatement de Dieu? Le diable pouvait dire à Luther : Je m'empare de ton ame parce que tu as été orgueilleux, cruel, débauché; mais s'il lui avait dit : Viens à moi parce que tu es Luther, le père de la réforme en Europe, Luther aurait pu lui répondre : Je n'ai été qu'un instrument entre les mains d'une puissance supérieure à la tienne.

La forme de M. Turquety a quelque mouvement; il se sert peu de la strophe ailée, et de l'alexandrin à rimes plates; il mêle quelquefois avec bonheur tous les rhythmes, toutes les mesures. Mais il en résulte souvent aussi des expressions prosaïques, des répétitions de mots qui manquent leur effet. Ses rimes, généralement bonnes, sont par momens bizarres et affectées; nous ne croyons pas à la possibilité d'employer en poésie des mots tels que *confessional*, par exemple. Nous citerons, parmi les pièces les plus remarquables de ce recueil, *la Course de la Mort*, *la Chute de Satan* et *le Déluge*, où le poète nous montre *le soleil effrayé remontant brusquement de nuage en nuage, comme un guerrier vaincu que l'on force à la fuite.* Dans *la Course de la Mort*, je trouve une strophe fort belle, et qui peut donner un échantillon du style tout à la fois inspiré, prosaïque et affecté, de M. Turquety.

> Étoiles qui flottez là-haut, dans cette voûte,
> Étoiles dont je suis l'invariable essor,
> Vous qui semblez aussi détourner vos yeux d'or,
> Vous qui me méprisez sans doute;
> Etoiles, prenez garde. Oh! j'apprendrai la route
> De la sphère infinie où vous régnez encor.
> Oh! quand pourrai-je sur leur trace
> Me jeter hardiment par des sentiers pareils;
> Quand pourrrai-je à la fin poser mon doigt de glace
> Sur le dernier rayon du dernier des soleils.

Après un émule de M. de Lamartine, car les poésies catholiques de M. Turquety ne sont rien moins qu'une critique détournée du christianisme de *Jocelyn*, voyons un de ses amis, M. Léon Bruys d'Ouilly, qui a placé son roman en vers, *Thérèse*, sous le patronage du grand poète. *Thérèse* est un recueil de chants élégiaques écrits avec un remarquable sentiment de la mélodie. L'Ulysse de cette nouvelle Odyssée va en Italie, Niobée des nations, patrie des tombeaux, cette terre qui a eu toutes les grandeurs et toutes les infortunes, et qui a nourri le monde autant avec